

Charles CHINIQUY

50 ANS
DANS L'ÉGLISE ROMAINE



THÉOTEX

CONDITIONS D'UTILISATION — ÉDITIONS THÉOT_EX

Ce livre au format PDF a été généré avec le système de publication L^AT_EX.

- Le texte appartient au domaine public et ne peut faire l'objet d'aucune exclusivité.
- Le travail d'édition, le descriptif, la préface ou les notes éventuellement ajoutées, la modernisation de la langue, restent sous la responsabilité de THÉOT_EX, et ne peuvent être reproduits sans autorisation.

Éditions THÉOT_EX

site internet : theotex.org

courriel : theotex@gmail.com

ISBN : 978-2-36260-337-2

Conseil de navigation

Si votre lecteur de fichiers PDF n'affiche pas les signets de la table des matières, ou si l'écran de votre tablette est trop petit pour cela, cliquez sur le petit losange rouge (◆) situé en haut à gauche de chaque page, pour accéder à la table des matières. Un lien vers l'édition papier de ce livre se trouve sur theotex.org.

CINQUANTE ANS
DANS L'ÉGLISE ROMAINE

Charles CHINIQUY

1885



THÉOT_EX

— 2024 —

PRÉFACE

J'ai eu le privilège et le grand plaisir, deux fois dans ma vie, de rencontrer le *Père* Chiniquy. Pour le dire tout de suite, ce nom de *Père*, qui lui est resté, comme il est arrivé au *Père Hyacinthe*, même après sa rupture avec l'Église romaine, est le titre que les catholiques du Canada donnent à leurs prêtres, mêmes séculiers, contrairement au précepte du Christ : Ne vous faites pas appeler *père* ([Matth.23.9](#)). Notre première rencontre fut, en 1880, au Concile presbytérien universel de Philadelphie, où j'avais eu le très grand honneur de porter une délégation, au titre laïque, de l'Église réformée de France, que représentait, comme pasteur, le regretté Ad. Monod, de Carcassonne. Le P. Chiniquy avait été, lui, député par les Églises presbytériennes de langue française de l'Illinois, et je me rappelle encore l'accent de l'aimable invitation qu'il m'adressa « d'aller le *voër* à Sainte-Anne » sur le terrain de son ministère évangélique. Quoique il comptât déjà plus de 70 hivers, son aspect indiquait à peine la vieillesse. Sa taille, plutôt petite, était bien prise et droite ; sa démarche était ferme et rapide ; son œil, vif, révélait la flamme intérieure ; de toute sa personne se dégageait un air de résolution, d'intrépidité et d'énergie. Je le revis, près de vingt ans après, en mai 1897, à Paris. Il avait alors 88 ans. Il venait de parcourir l'Angleterre et l'Ecosse, où il avait confondu publiquement un prêtre, du nom de Bègue, qui l'avait mis au défi de montrer que le Bréviaire romain qualifie Marie comme la *seule* espérance des pécheurs ^a. En passant par les Pays-Bas, il avait donné plusieurs conférences

a. « O beata Maria, accipe quod offerimus, redona quod rogamus, quia tu es sola spes peccatorum ». Brev. rom. 9 sept.

◇

dans les immenses et belles églises de La Haye, Harlem, Amsterdam, Utrecht, Leyde, etc. Il avait accepté, avec son entrain infatigable, d'aller donner une pareille série de conférences en Allemagne. Il ne put donc demeurer que huit jours à Paris, où cependant la présence de son gendre et de sa fille, M. et M^{me} J.-L. Morin, semblait devoir le retenir. En ces quelques jours, il trouva cependant le moyen, entre ses épanchements de famille et ses visites aux monuments de Paris et au château de Versailles, de porter la parole d'exhortation évangélique dans deux ou trois salles Mac-All et de donner, dans une séance de la Société Coligny (Société protestante de colonisation), une causerie d'une heure qui fut des plus captivantes. C'était un patriarche que j'avais cette fois, devant mes yeux, très vénérable avec son collier de barbe blanche, et dans ses yeux, qui gardaient encore quelque chose de leur flamme de jeunesse, ayant cette sérénité qui indiquait la paix de l'âme, la confiance filiale en l'amour et la bonté du Père céleste. Le souvenir de ses longs travaux, de ses luttes, des persécutions qu'il avait endurées, mettait comme une auréole autour de son mâle visage et comme une gloire autour de toute la personne de ce vétéran des combats de Jésus-Christ.

Ce m'est donc une joie pieuse d'écrire aujourd'hui une préface à cette édition française du livre : *Cinquante ans dans l'Église de Rome*. Le Canadien français, l'ancien prêtre qui a écrit ce livre, dont le lecteur aura bientôt fait de sentir l'intérêt dramatique, en a écrit un autre que nous souhaitons de voir un jour publier aussi de ce côté de l'Atlantique : *Quarante ans dans l'Église de Christ*. Il a donc vécu 90 ans, grande *mortalis aevi spatium*. Et cette longue vie, l'une des plus pleines, des plus actives, des plus mouvementées et menacées qui puissent se raconter, a été partagée en deux phases qui furent aussi antagonistes l'une à l'autre, au point de vue ecclésiastique, que le furent les deux parties de la vie de Saul de Tarse, le Pharisien, et de saint Paul, l'apôtre chrétien.

Ce qui fait l'unité pourtant de cette vie, c'est que, dans ses deux phases,

Charles Chiniquy a pu dire, comme l'apôtre à qui je viens de le comparer : Le Dieu à qui j'appartiens et que je sers... ([Actes.27.23](#)). Il ne l'a pas servi de la même façon, ni selon les mêmes vues, dans ces deux moitiés de son existence ; mais, également droit d'intention, également sincère selon ses lumières, c'est le même Dieu, le Dieu et, Père de N. S. Jésus-Christ, qu'il pensait et désirait glorifier, lorsque jeune enfant, il lisait à haute voix dans la Bible de Sacy, qui lui venait de son père et où sa mère lui avait fait épeler ses premières lettres, les beaux récits de l'Ancien et du Nouveau Testament ; ou quand, sous la lévite ou le surplis du prêtre catholique, il prêchait le salut par les œuvres, tout en mettant, dans l'application, au-dessus des vaines pratiques d'une dévotion niaise et matérialisée, les œuvres de lutte contre le vice dégradant entre tous de l'intempérance ; ou enfin quand, de la chaire du pasteur presbytérien ou de la tribune d'un camp meeting, il proclamait le salut gratuit par la foi, principe de vie, et dénonçait la vanité des superstitions et l'impiété de la mariolâtrie et du papisme.

Ce qui met aussi un trait d'union harmonique entre les deux parts de sa vie, ce fut son zèle pour le rachat des corps et des âmes d'une des pires formes de leur servitude : l'ivrognerie, l'alcoolisme. Quand il se fut rendu compte, à la suite d'études spéciales, des ravages, des maux et des crimes que ce vice déchaîne sur l'humanité, il s'attaqua corps à corps au monstre et devint, au milieu de son peuple, l'apôtre inlassable, l'ardent champion de la tempérance. Tel il avait été, quand dans sa paroisse de Beauport, il réussissait à faire fermer sept tavernes et à les remplacer par sept écoles, tel il resta, jusqu'à la fin de sa longue vie, prolongée sans doute par la vertu même de sa sobriété. Il fut le précurseur du grand mouvement anti-alcoolique qui se généralise de notre temps dans tous les pays, et il a eu la gloire de faire reculer, sur plus d'un point, ce démon de l'Alcool qui, plus que le Moloch ou le Minotaure antique, fait chaque jour tant de milliers de victimes.

Il n'était guère possible qu'une âme, trempée comme celle-là, subit éter-

nellement la compression et la déformation du système romain et ne fût pas conduite par Dieu à la réformation qui remet l'âme sincère, *naturaliter christiana*, à portée des eaux vives et des larges horizons de l'Évangile. La crise se produisit, pour le P. Chiniquy, à la moitié de sa vie consciente, à ce sommet de la cinquantaine où l'homme atteint la pleine et virile maturité de sa volonté, avec la pleine responsabilité de ses décisions. Ce furent les Jésuites qui, par répulsion, déterminèrent cette crise salutaire. Déjà suspecté par eux de tendances « hérétiques », et adjuré par son évêque de signer une formule de soumission à la « sainte Église catholique, apostolique et romaine », le P. Chiniquy, (alors à la tête d'une vaste congrégation dont il avait dirigé l'émigration vers l'Illinois), avait consenti à déclarer sa soumission à l'autorité de cette Église, « conformément à la parole et aux commandements de Dieu, comme ils se trouvent exprimés dans l'Évangile du Christ ». Les Jésuites décidèrent l'évêque à lui demander d'effacer ces mots suspects, d'*Évangile* et de *Parole de Dieu*. A ce moment, le prêtre catholique, comme si des écailles fussent tombées de ses yeux, vit nettement l'opposition, l'antinomie, entre l'Église romaine et la Parole du Christ. Contraint de choisir, il jugea, comme autrefois saint Pierre, qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Et la séparation fut faite. Elle entraîna, du jour au lendemain, celle d'une congrégation de 2000 âmes qui, suivant leur pasteur, s'affranchirent du papisme pour prendre le joug aimable et le fardeau léger de Jésus-Christ.

Ainsi, du jour où il fut, pour son compte, *réformé*, le P. Chiniquy devint *réformateur*. Ce que furent Luther pour les Allemands, Zwingli pour les Suisses, Knox pour les Ecossais, Calvin pour les Français, il le fut, lui, dans la seconde moitié du XIX^e Siècle, pour les Canadiens français. Ou, si l'on trouve ces comparaisons trop accablantes, on peut du moins, sans trop de disproportion, le rapprocher des précurseurs, les Pierre Valdo, les Wicleff, les Jean Huss, les Farel, etc. Dans cette « œuvre des prêtres » qui donne, aujourd'hui, tant de promesses et qui semble l'un des plus sûrs présages de la grande Réformation attendue du XX^e Siècle, il fut aussi l'un des précurseurs,

des initiateurs.

Par dessus tout, il fut un apôtre. Car ce serait une grande erreur de prétendre borner cette charge et ce nom au siècle dit apostolique et à la personne des Douze ou de saint Paul ou de Barnabas. Avec ou sans le nom, la charge n'a pas cessé d'exister dans la vraie Église de Christ; et l'Esprit du Seigneur, qui fixe les ministères en décernant les charismes, n'a jamais cessé de susciter celui-là. Nous avons vu Chiniquy, quand il était encore prisonnier du romanisme, se faire déjà l'apôtre de deux grandes causes; la tempérance et la colonisation. Par la suite, il fut encore cela; mais, en outre, et au premier rang, il exerça l'apostolat de la Réforme et de l'évangélisation. C'est qu'il était né apôtre. Il pouvait dire, comme saint Paul, qu'il avait été « choisi dès le sein de sa mère », qu'il était apôtre par appel ou par vocation directe d'En-Haut. De l'apôtre il avait, en effet, tous les traits : le tempérament, la foi, le désintéressement, le courage, l'esprit polémique et irénique à la fois, le feu sacré, le zèle infatigable et infatigué. De l'apôtre il connut aussi les traverses, les luttes, les opprobres, les vexations, les blessures.

Ses compatriotes catholiques, ces Canadiens français pour qui il aurait, comme Paul le disait des Israélites, accepté d'être anathème, tentèrent plus d'une fois de le mettre à mort. On incendia ses presses, on jeta des pierres sur les cortèges de ses auditeurs. Maintes fois il entendit sur son passage les cris forcenés d'une populace fanatisée : « A mort l'apostat ! Tuez-le ! »

A sa mort seulement se manifesta un retour de justice de ses compatriotes et comme un vif regret, chez plusieurs, d'avoir méconnu leur ami, leur apôtre, l'homme de Dieu qui leur avait été envoyé. Quatre mille personnes, des catholiques pour la plupart, défilèrent pendant trois jours, les larmes aux yeux, devant sa dépouille mortelle, dans sa maison de Montréal, et contemplèrent cette face paisible, endormie dans la sérénité de la mort. Ses funérailles furent suivies par plus de dix mille personnes, tant catholiques que protestantes de toute nationalité. C'était l'apothéose après

les gémonies. Par la mort, il était entré, comme tous les témoins fidèles du Christ, non seulement dans la paix, mais dans la gloire.

Cette gloire sera durable, comme la cause sacrée dont elle a reçu le rayonnement. Elle durera sur la terre autant ou plus que le peuple canadien lui-même. Elle se développera avec les destinées de ce peuple en voie de croissance, ou mieux avec les destinées de cet Évangile dont la loi est de s'étendre et de gagner de proche en proche jusqu'à ce qu'il ait été prêché à toute créature sous le ciel et que, par sa vertu, se soit établi sur la terre le royaume des cieux, la cité de justice, d'amour et de liberté.

E. RÉVEILLAUD.

1. – La Bible et le prêtre de Rome.

Mon père, Charles Chiniquy, né à Québec, avait étudié au séminaire de cette ville dans l'intention d'être prêtre. Mais, peu de temps avant de faire ses vœux, ayant été témoin d'une grande iniquité commise dans les hautes régions du clergé, il quitta la soutane, étudia la loi et devint notaire. Marié en 1807, à Reine Perrault, fille de Michel Perrault, il s'établit à Kamouraska, où je naquis, le 30 juillet 1809.

Quatre ou cinq ans plus tard, mes parents émigrèrent à Murray Bay (la Mal-Baie). Cet endroit était alors à son berceau : il n'y avait pas encore d'écoles... et ma mère eut à me montrer à lire et à écrire. Avant de quitter le séminaire de Québec, mon père avait reçu du supérieur, comme marque d'estime, une très belle Bible française et latine. Cette Bible fut le premier livre, après l'A B C, dans lequel ma mère me fit lire. Elle choisissait elle-même les chapitres qu'elle croyait les plus propres à m'intéresser, et je les lisais avec une attention et un plaisir incroyables.

Certains chapitres avaient un si grand attrait pour moi, que je les relisais jusqu'à ce que je les sache par cœur. A l'âge de huit ou neuf ans, j'avais appris l'histoire de la chute de l'homme et du déluge, le sacrifice d'Isaac par Abraham, l'histoire de Moïse et des plaies d'Egypte, le beau cantique de Moïse après le passage de la Mer Rouge, l'histoire de Samson, les principaux événements de la vie de David, plusieurs Psaumes, et tous les discours de notre Seigneur Jésus-Christ, avec le récit complet de ses souffrances et de sa mort, tel que St-Jean nous le donne.

Combien d'heures délicieuses j'ai passées auprès de ma mère, à lire les pages si sublimes et si simples du Livre divin! Souvent elle m'interrompait

◇

pour me demander si je comprenais bien ce que je lisais, et quand elle s'en était convaincue par mes réponses, elle m'embrassait et me pressait sur son cœur, pour m'exprimer son bonheur.

Un jour, je lisais les souffrances de notre Seigneur, et mon cœur d'enfant était tellement impressionné, que ma voix tremblait ... Ma mère qui le remarqua, voulut me dire quelque chose sur l'amour de Jésus pour nous, mais elle ne put parler que par ses sanglots... elle pencha sa tête sur mon front, et je sentis couler ses larmes sur mes joues ... Je me mis aussi à pleurer, et mes larmes se mêlèrent aux siennes. Le saint Livre échappa de mes mains : je me jetai dans les bras de ma mère.

Il n'y a pas de paroles humaines pour redire ce qui se passa dans son âme et la mienne pendant cette heure bénie ! Jamais je n'oublierai les impressions que je reçus en ce moment, où le cœur de ma mère et le mien s'unirent si intimement aux pieds de Jésus crucifié. Il y avait comme un parfum du ciel dans ces larmes qui coulaient sur moi ... Il me semblait, et il me semble encore qu'il y avait comme une harmonie céleste dans la voix et les sanglots de ma mère. Malgré les soixante ans qui se sont écoulés depuis cette heure solennelle, où Jésus me révéla pour la première fois quelque chose de ses douleurs et de son amour, mon âme tressaille encore de joie, chaque fois que j'y pense.

Nous demeurions à près d'un quart de lieu de l'Église ; les chemins, pendant les jours de pluie, étaient très mauvais, et les habitants des environs, souvent incapables de se rendre aux offices, se réunissaient le dimanche au soir dans notre maison. Alors mes parents me plaçaient sur une table, au milieu de l'assemblée, et je redisais par cœur à tous ces braves gens, les plus belles portions de l'Ancien et du Nouveau-Testament. L'attention avec laquelle on m'écoutait, les applaudissements qu'on me donnait, et, le dirai-je ? les larmes de joie que ma mère cherchait vainement à cacher et que je voyais couler, me donnaient la hardiesse et la force dont j'avais besoin.

Puis, quand j'étais fatigué, ma mère, qui avait une très belle voix, chantait quelques-uns des beaux cantiques dont sa mémoire était remplie.

Plus d'une fois, lorsque le temps me permettait d'aller à l'église avec mes parents, les *habitants*^a me faisaient monter dans une calèche, à peu de distance des murs du temple, et avec le silence et l'attention des mieux soutenus, ils m'écoutaient pendant que je leur répétais quelques-unes des paroles que le Ciel a fait tomber sur la terre pour éclairer et sauver les pauvres enfants déçus d'Adam.

Un jour, mon père était occupé à écrire dans son étude, ma mère cou-sait en chantant un cantique, et j'étais dehors m'amusant à donner de la nourriture et à parler à un joli merle si bien apprivoisé qu'il me suivait partout, lorsque j'aperçus le curé de la paroisse arrivant près de la barrière. Sa vue me fit mal... c'était là première fois qu'il venait chez nous... C'était un petit homme trapu, aux larges épaules, avec un ventre d'une grosseur monstrueuse. Ses cheveux étaient longs et mal peignés. ... Son triple menton semblait fatigué sous le poids de ses deux grosses joues, reluisantes de graisse. Je rentrai précipitamment dans la maison pour dire à mes parents : « Voici M. le curé qui arrive ! »

J'avais à peine fini de parler que M. le Révérend Courtois franchissait déjà le seuil de la porte, et mon père venait à sa rencontre pour lui donner la main et lui souhaiter la bienvenue. Ce prêtre était né en France, où il avait failli être guillotiné sous le règne de la terreur. Échappé à travers mille dangers des mains de ceux qui le poursuivaient, il s'était d'abord réfugié en Angleterre, avec beaucoup d'autres prêtres français de ce temps-là. Ensuite il était venu offrir ses services à l'évêque de Québec, qui l'avait bien accueilli, et lui avait donné la cure de la Mal-Baie. Causeur intéressant et animé, le premier quart d'heure de sa conversation fut tout ce que l'on pouvait désirer... Mais voici que, tout à coup, il semble préoccupé d'une sombre

a. Mot qui désigne les agriculteurs au Canada.

pensée, et cesse de parler..... Un malaise étrange s'empare de chacun et le réduit au silence. Ce calme ressemblait à celui qui précède la tempête. Enfin M. le curé, se tournant vers mon père, lui dit : « Est-il vrai, M. Chiniquy, que vous lisiez la Bible et que vous la fassiez lire dans votre maison.

– Oui, M. le curé, je lis la Bible, et mon enfant la lit aussi ... Bien mieux, il en a appris par cœur un grand nombre des chapitres les plus intéressants. Si vous le désirez, il vous en récitera quelques-uns.

– Je ne suis pas venu pour cela, répondit froidement le prêtre ... Mais est-ce que vous ne savez pas qu'il vous est défendu, par le concile de Trente, de lire la Bible en français?

– Je ne vois pas quel mal il pourrait y avoir pour moi de lire la Bible en français plutôt qu'en latin ou en grec, puisque je connais ces trois langues.

– Mais votre enfant, vous ne pouvez, en conscience, lui laisser lire la Bible, l'Église vous le défend absolument.

– C'est sa mère qui le dirige dans la lecture de la Bible, répliqua mon père, et je ne puis concevoir que nous offensions Dieu en continuant d'agir à ce sujet comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour.

– M. Chiniquy, repartit le curé, je sais que vous avez étudié la théologie pour être prêtre; vous connaissez, par conséquent, les devoirs de votre pasteur. Vous devez savoir que je ne puis vous permettre de garder cette Bible. Je viens donc la chercher pour la brûler... »

Mon grand-père était un intrépide marin espagnol (le nom originaire de notre famille est ETCHINQUIA), et mon père avait trop de sang et trop de fierté espagnole pour entendre patiemment une pareille sentence dans sa propre maison. Il se leva avec la vitesse de l'éclair... Je me pressai tout tremblant contre ma mère, qui tremblait aussi.

Au premier moment, je crus que quelque scène violente et déplorable

allait avoir lieu entre mon père et le prêtre, car sa colère était terrible. Mais il y avait une autre chose qui me faisait trembler : je craignais que le prêtre ne mît la main sur ma Bible, qui était là, sur la table devant lui. Car cette belle Bible m'appartenait depuis le jour de l'an, mon père me l'ayant donnée pour mes étrennes. Heureusement que mon père put contenir le premier mouvement de sa colère. Ses lèvres tremblaient... il marchait à grands pas d'un bout à l'autre de la maison, et il murmurait entre ses dents des paroles que nous ne pouvions comprendre.

Le prêtre suivait des yeux tous les pas de mon père ; ses mains serraient avec un mouvement convulsif sa grosse canne à pomme d'argent. Sa figure portait les marques évidentes de la frayeur la mieux fondée. Il était manifeste que l'ambassadeur de Rome ne se sentait pas le plus fort sur le terrain où il s'était si imprudemment aventuré. Après ces dernières paroles : « Je viens donc la chercher pour la brûler », le prêtre était resté muet ; le silence qui régnait autour de lui était menaçant comme le calme qui précède la foudre.

Enfin, après avoir marché à pas rapides un temps considérable sans prononcer un mot, mon père s'arrêta brusquement devant le prêtre et lui dit : « Est-ce là, monsieur, tout ce que vous avez à dire ici ? »

– Oui, monsieur, répondit le prêtre.

– Eh bien ! vous voyez cette porte par où vous êtes entré?... reprenez-la et sortez d'ici.

Le prêtre ne se le fit pas dire deux fois : il sortit bien plus vite qu'il n'était entré. J'éprouvai une joie inexprimable lorsque je vis que ma Bible allait me rester. Je sautai au cou de mon père et l'embrassai en le remerciant d'avoir remporté une si glorieuse victoire. Et, pour le récompenser à ma manière d'enfant, je montai sur la table et je débitai de mon mieux le combat de David avec Goliath. Comme on doit le supposer, dans ma pensée mon père était David, et le prêtre de Rome le géant impie, frappé à mort par la pierre



du berger d'Israël.

Vous le savez, ô mon Dieu ! c'est à cette Bible, lue sur les genoux de ma mère, que je dois par votre miséricorde le bonheur de connaître la vérité tout entière aujourd'hui. Cette Bible, ainsi lue dans mon enfance, a laissé dans mon âme des rayons de lumière que toutes les ténèbres et les sophismes de Rome n'ont jamais pu éteindre.

2. – Le moine et le célibat.

Au mois de juin 1820, mes parents m'envoyèrent à St-Thomas, dans une excellente école. Ma mère avait là une sœur mariée à un riche meunier nommé Étienne Eschenbach. Ils n'avaient point d'enfants, et me reçurent comme si j'eusse été leur fils.

Le village de St-Thomas était déjà considérable. Les deux belles rivières qui viennent unir leurs eaux rapides dans son sein, avant d'arriver à la chute d'où elles se précipitent dans le bassin qui les relie au Saint-Laurent, alimentaient plusieurs moulins et manufactures. Le commerce des grains, des farines et du bois y était très considérable, la pêche et la chasse abondantes, et la vie aisée sous tous les rapports.

Les familles Taché, Cazeault, Fournier, Dupuis, Fréchette, Têtu, Couillard, Dubergès, qui comptaient parmi les plus anciennes et les plus respectables du Canada, étaient à la tête du mouvement intellectuel et matériel de la localité ; elles y gardaient haut et honoré le nom de Canadien français. J'y rencontrai un aïeul maternel : St-Amour-des-Plaines, brave et vieux soldat, qui nous montrait les nombreuses cicatrices dont il était couvert, en nous racontant avec des paroles de feu, les nombreuses batailles où il avait reçu ses blessures. Il nous chantait aussi des chansons guerrières du bon vieux temps, avec l'entrain d'un jeune homme.



L'école de M. Allen Jones, où l'on m'avait placé, méritait la haute réputation dont elle jouissait. Je n'ai jamais vu de maître plus dévoué, plus capable et plus sincèrement aimé de ses élèves. Né en Angleterre, d'une des plus honorables familles, il avait reçu la plus parfaite éducation anglaise. Il avait aussi été à Paris faire un cours complet d'études en français; en sorte qu'il possédait et enseignait ces deux langues également bien. Aussi était-il environné d'élèves qui lui venaient de tous les coins du Canada. L'élite de la jeunesse de St-Thomas assistait avec moi aux classes de M. Jones. Mais, comme il était protestant, son école était mal vue du curé qui fit tout ce qui était en son pouvoir pour engager mes parents à m'envoyer à une autre école qu'il dirigeait lui-même.

Ce curé se nommait Loranger. C'était un homme maigre, de taille moyenne, qui semblait toujours embarrassé de ses bras et de ses trop longues mains. Sa manière de prêcher n'avait rien d'attrayant, et il était loin d'être populaire parmi les gens instruits du village.

Le docteur Taché, que sa haute capacité a porté plus tard à la tête des affaires politiques du Canada, était bien l'homme le plus avancé de l'endroit. Sa maison était une de celles où j'allais le plus souvent... Car je m'étais lié d'une amitié bien intime avec Louis Cazeault, son neveu, mort depuis, à la tête de l'université Laval. M. Taché n'avait pas encore besoin des prêtres, et il ne cachait pas alors, comme il le fit depuis, le souverain mépris qu'il avait pour eux. Une fois par semaine les principaux du village tenaient dans sa maison une réunion où les plus hautes questions d'histoire, de religion et de philosophie étaient traitées et chaleureusement discutées. Mais, les prémisses comme les conclusions étaient toujours contraires aux prêtres et à la religion de Rome. Ces réunions tenaient plus de la nature des sociétés secrètes que de toute autre chose, sans pourtant en avoir le caractère absolument exclusif.

Mon ami Cazeault m'avertissait quand ces réunions devaient avoir lieu.

Nous nous placions dans une chambre voisine de l'assemblée, où, sans être vus, nous entendions tout ce qui se disait. Ce que j'entendis alors, et ce que plus tard je vis de mes yeux dans St-Thomas, m'aurait perdu sans retour, si la toute puissante Parole de Dieu, dont ma mère m'avait nourri depuis ma plus tendre enfance, ne m'eût soutenu. Souvent, ce que j'entendais me faisait peur, me remplissait d'horreur. Mais, chose déplorable et dont je ne puis assez rougir et demander pardon à Dieu, quoique ma conscience me dît que je faisais mal d'écouter ces discours, j'aimais à les entendre, et j'avais toujours besoin de savoir ce qui allait se dire.

Il y avait, à St-Thomas, un personnage à part qui ne se mêlait à aucune société, mais qui, cependant, occupait une place considérable dans la pensée de tous. C'était un moine, dit Récollet, ou Capucin, que la conquête du Canada par l'Angleterre avait forcé de quitter son monastère. Il était bon horloger, gagnait bien sa vie, et sa petite maison blanche au beau milieu du village faisait envie à voir, par sa propreté. Le Frère Marc (c'était son nom) était un homme bien fait, haut de taille, avec de belles et larges épaules. Ses mains étaient blanches comme la neige, sa longue robe noire, serrée autour du corps par un cordon blanc, était d'une propreté parfaite. Il vivait sans bruit avec sa sœur, qui lui servait de ménagère.

Le Frère Marc avait pour habitude de consacrer chaque jour environ deux heures à la pêche, lorsque le temps le permettait. Et, comme j'étais moi-même très amateur de pêche, je le rencontrais souvent sur les bords des belles rivières de St.-Thomas. Sa vue m'était de bon augure, car lorsqu'il découvrait quelque endroit où le poisson était le plus abondant, le bon Frère ne manquait jamais de me faire signe de venir vers lui, et il m'appelait d'aussi loin qu'il lui était possible de se faire entendre. Je lui en étais très reconnaissant, aussi je finis par m'attacher à lui étroitement. Il m'invitait souvent à sa charmante petite maison, si propre et si bien rangée, et j'y allais toujours avec un plaisir nouveau. Son excellente sœur rivalisait avec lui

◇
d'amitié pour moi.

Il y avait sur la figure du bon Capucin un mélange de timidité et de dignité que je n'ai jamais rencontré ailleurs. Il aimait les enfants, et rien n'était plus gracieux que son sourire de bonheur lorsqu'il voyait que je comprenais et appréciais ses actes de bienveillance à mon égard ... Mais ce rayon de bonheur était bien rapide et bien fugitif ... Un sombre nuage de tristesse venait bientôt couvrir son beau front...

Lorsque son ordre religieux fut dissous, lors de la conquête du Canada, le pape en avait délié les membres des vœux de pauvreté et d'obéissance ... Ils pouvaient donc s'enrichir par leur industrie, leur travail et leur bonne conduite, si la Providence les favorisait. Ils pouvaient, en un mot, gagner honorablement leur vie.

Le pape le leur avait permis! Quelle étrange et inconcevable folie! Être obligé de demander au pape la permission de vivre honorablement de son travail au Canada! Ces pauvres moines avaient aussi été déliés de leurs vœux d'obéissance, c'est-à-dire qu'ils n'étaient plus obligés d'être les esclaves d'un homme, de lui obéir avec la docilité même du bâton que vous tenez à la main! Le pape leur avait permis d'aller au ciel en ne suivant que les lois de Dieu et de leur pays. Quel brave homme que le pape, pour accorder une pareille faveur à ses semblables! Mais, ô grand Dieu! dans quel épouvantable abîme de dégradation, dans quelle inconcevable folie faut-il que des hommes soient tombés pour croire qu'il leur faille un diplôme de Rome pour jouir de ce droit! Telle est cependant la pure et simple vérité. Cet excès de folie, de dégradation, d'iniquité, est un des dogmes fondamentaux de l'Église de Rome. Le pape soi-disant infallible assure au catholique-romain qu'il est damné sans ressource, s'il ne croit pas cela!

Mais le pape, qui avait relevé les moines canadiens de leurs vœux de pauvreté et d'obéissance, avait été inflexible à l'égard du célibat. Et quel que

fût le désir du Frère de suivre sur cette question les lois de Dieu, quel que fût son besoin de vivre dans la sainte union du mariage, avec l'épouse que le Ciel même lui aurait choisie, la chose était impossible : le pape y avait mis son veto ! Le pauvre moine était obligé de croire qu'il serait à jamais damné, s'il écoutait la voix de Dieu qui dit : *Propter fornicationem autem, unusquisque uxorem habeat ; unaquæque virum suum habeat.* Pour éviter la fornication, que chaque homme ait sa femme, et que chaque femme ait son mari. (1Cor.7.2)

Il était défendu au Frère Marc de lire l'Évangile. Tout accès à la lumière qui donne la vie à l'homme lui était ainsi fermé. Il était ne lui pas permis de savoir que Dieu lui-même a dit : Il n'est pas bon que l'homme reste seul : donnons-lui une compagne semblable à lui. Le Frère Marc était une de ces natures aimables et aimantes, dont l'âme et le cœur devaient souffrir les tortures de l'enfer dans le célibat forcé que lui imposait le pape. Comme son existence devait lui être à charge ! Comme la vie devait lui paraître amère ! Loin des régions de la lumière, de la vérité et de la vie, cette âme, enchaînée aux pieds de l'inexorable divinité que le catholique-romain adore sous le nom de Souverain Pontife, se débattait en vain et faisait d'inutiles efforts pour détruire dans sa personne des lois que Dieu lui-même a faites dans son amour et sa sagesse infinie !

Un jour, j'étais à causer avec cinq ou six élèves de l'école, en face de la maison du cher Frère Marc, lorsque tout à coup des cris déchirants se firent entendre « Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi... Au secours, je me meurs ! » Ces cris venaient évidemment de la maison du moine. Car sa sœur, égarée, hors d'elle-même, criait à des hommes qui passaient : « Au secours ! Mon pauvre frère se meurt... il baigne dans son sang ! Pour l'amour de Dieu venez vite ! » Plusieurs d'entre nous courent vers la porte pour voir et pour donner leur faible secours. Mais la demoiselle, nous arrêtant à la porte : « Pas d'enfants, je ne veux que des hommes, courez chercher le docteur... Vite ! mon pauvre frère se meurt, il perd tout son sang ! »

J'aimais le cher Frère Marc, il avait toujours été si bon pour moi ! ... Je voulais, à tout prix, le voir. Quoique bien jeune et bien faible, il me semblait que mon respect, mon amitié pour cet homme, me donneraient des forces... que je pourrais lui être utile, si l'on me permettait d'aller jusqu'à lui... Je conjurai donc sa sœur avec instance de me laisser entrer. Mais toutes mes prières furent inutiles : elle resta inexorable, et force me fut de me retirer et de rester dans la rue.

Cette conduite me semblait étrange. Le mystère dont on voulait envelopper le malheur qui venait d'arriver à mon vieil ami, me causait un trouble inexprimable. Ce trouble s'accrût bientôt et se tourna en une inconcevable confusion, lorsque je vis plusieurs des hommes qui étaient entrés dans la maison en sortir avec des rires convulsifs, en disant des choses qui me faisaient rougir. Je fus saisi d'une telle horreur en entendant les obscénités qui se débitaient parmi la foule, que je m'éloignai l'âme et le cœur brisés. Pauvre Frère Marc !

Il avait cessé d'être homme ! Il s'était fait eunuque ! Ô Église de Rome ! combien d'âmes tu as torturées ! Combien de cœurs tu as flétris avec ton célibat, dont Satan seul a pu te donner le code impie ! L'infortunée victime de la plus dégradante des religions ne mourut pas des suites de son acte de désespoir ; mais je cessai d'aller chez lui.

Quelques mois plus tard, j'étais seul à la pêche, dans un endroit isolé et solitaire. La pêche était abondante, et j'étais complètement absorbé par le plaisir que j'éprouvais à remplir si vite mon panier de superbes poissons, lorsque je sentis une main me toucher doucement l'épaule. C'était la main du Frère Marc ! ...

Je crus que j'allais me trouver mal, tant sa présence me causa de peine, de surprise et de joie tout ensemble. D'une voix affectueuse, mais embarrassée et tremblante, il me dit : « Mon cher enfant, pourquoi ne venez-vous donc

◇

plus me voir ? » Je baissai les yeux, je n'osais le regarder en face. Ses bontés pour moi me le faisaient aimer... Mais l'heure fatale où j'avais tant souffert à son sujet, lorsque ses cris déchirants avaient attiré cette multitude dont les paroles impures résonnaient encore à mon oreille, pesait sur mon cœur d'un poids qu'il ne pouvait soulever. Je ne savais que répondre.

Il répéta sa question avec le ton d'un coupable qui demande grâce : « Pourquoi, mon cher enfant, ne venez-vous donc plus me voir ... vous savez que je vous aime. ... ? »

– Mon cher frère Marc, lui répondis-je, je vous suis mille fois reconnaissant de vos bontés pour moi... Je voudrais pouvoir en jouir encore... Mais c'est impossible... Vous devez savoir pourquoi je ne puis plus aller chez vous. »

J'avais dit ces paroles sans oser lever les yeux. J'étais enfant... J'en avais toute la timidité et l'heureuse ignorance... Mais j'éprouvais une invincible horreur à la pensée de l'action que cet infortuné avait commise. Il fut deux ou trois minutes sans me répondre. Mais j'entendais bien ses soupirs et ses sanglots. Il ne pleurait pas... il criait... et ses cris étaient si pleins de douleur et d'angoisse, que je n'en ai jamais entendu de semblables.

Je ne pus me contenir : j'étouffais de tristesse et de frayeur en entendant ces sanglots et ces cris étranges ; heureusement que je pus pleurer..... Ces larmes me soulagèrent, et lui firent du bien aussi, car elles lui dirent combien j'étais plein de compassion et d'amitié pour lui. Il me prit dans ses bras et me pressa sur son cœur... Mais je ne pouvais parler, ni lui non plus. Je m'assis sur une pierre humide et froide. Je me sentais tout tremblant et affaibli sous le poids d'émotions trop fortes pour mon âge... Le pauvre moine se jeta à genoux, sur le sable, près de moi...

Ah ! si j'étais peintre, je ferais le plus beau tableau qui se soit jamais vu ! ... Ses yeux, gonflés et rougis par les larmes, étaient levés vers le ciel, et il

criait avec un accent qui me déchirait le cœur : « Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureux ! » Et les vingt-cinq ans que j'ai depuis vécu comme prêtre de Rome m'ont appris que les cris déchirants que j'entendis ce jour-là, n'étaient que l'écho des cris de désolation qui sortent de tous les couvents, de tous les monastères et de toutes les demeures des prêtres de Rome.

Oui, mon Dieu, vous savez que je dis la vérité lorsque, en votre présence, j'assure au monde que partout où il y a des prêtres, des moines et des religieuses condamnés à vivre en dehors des voies de la vie que vous avez vous-même tracées à l'homme, il y a des larmes amères qui coulent, des soupirs mal étouffés qui montent vers le ciel, des cœurs en détresse qui vous crient : Oh ! que je suis malheureux !

3. – La confession des enfants.

Aucune parole ne saurait faire comprendre à ceux qui n'en ont jamais fait l'expérience, l'inquiétude, le trouble, la consternation qui s'emparent du cœur d'un pauvre enfant catholique, lorsqu'il entend annoncer du haut de la chaire, par son prêtre, d'un ton grave et solennel : « Cette semaine, vous enverrez vos enfants à confesse. Faites leur bien comprendre que cette action est une des plus importantes de leur vie ; qu'elle va décider, pour plusieurs d'entre eux, de leur bonheur ou de leur malheur éternel. Si par sa faute ou la vôtre, père et mère, votre enfant fait une mauvaise confession, s'il cache ses péchés, s'il commence à mentir au prêtre, qui tient la place de Dieu même, sa faute sera irréparable. Le démon s'emparera de son cœur, il s'accoutumera à mentir à son confesseur, ou plutôt à Jésus-Christ, dont il est le représentant ; sa vie sera une suite de sacrilèges ; sa mort et son éternité seront celles des réprouvés ! Apprenez-lui donc à bien s'examiner sur *ses pensées, ses désirs, ses paroles et ses actions*, afin qu'il se confesse sans déguisement. »

J'étais là, dans l'église de St.-Thomas, lorsque ces paroles tombèrent sur moi comme un coup de foudre. J'avais souvent entendu dire à ma mère, lorsque j'étais auprès d'elle, et à ma tante, depuis mon arrivée à St.-Thomas, qu'une mauvaise confession, surtout la première, pouvait causer la perte éternelle de celui qui la faisait. Cette terrible semaine allait donc décider de mon éternité! ... Je sortis de l'église pâle et consterné. De retour chez mes parents, je me mis à table, mais je ne pus prendre aucune nourriture, tant j'étais troublé! Je montai à ma chambre, afin de commencer mon examen de conscience et tâcher de me rappeler toutes mes pensées, toutes mes paroles et toutes mes actions coupables...

Quoique je n'eusse guère plus de dix ans, c'était vraiment pour moi une tâche herculéenne. Je me mis à genoux pour prier la Sainte Vierge de venir à mon secours; mais j'étais tellement obsédé par la crainte d'oublier quelque chose et de faire une mauvaise confession, que je balbutiais mes prières sans la moindre attention à ce que je disais. Ce fut bien pis encore lorsque j'entrepris de faire l'énumération exacte de mes péchés. Ma mémoire se troublait... ma tête tournait... mon cœur battait avec une vitesse qui m'épuisait... les sueurs coulaient de mon front... Après un temps considérable de ce désolant travail, je perdis presque tout espoir de pouvoir me rappeler toutes mes fautes.

La nuit suivante, je fus longtemps sans fermer l'œil; et lorsque le sommeil s'empara de moi, ce n'était pas un sommeil, c'était un effroyable cauchemar. Dans un songe affreux, je me sentis précipité dans l'enfer pour n'avoir pas dit tous mes péchés au prêtre. Je m'éveillai, le matin, fatigué, consterné par les fantômes de cette terrible nuit. Ainsi se passèrent dans un trouble inconcevable, les trois jours qui précédèrent ma première confession. J'avais constamment devant moi ce prêtre au visage sévère, qui ne m'avait jamais souri ... Il m'apparaissait dans mes pensées du jour et mes songes de la nuit, comme le ministre d'un Dieu inexorable, trop justement irrité contre moi à

◇
cause de mes péchés.

On m'avait bien promis le pardon, si je faisais une bonne confession, mais l'on m'avait aussi montré ma place en enfer, si ma confession n'était pas aussi parfaite que possible. Or ma conscience troublée me disait qu'il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une que ma confession allait être mauvaise, soit que j'oublie quelques péchés par ma faute, soit que je vinsse à manquer de cette contrition dont on m'avait tant parlé, mais dont la nature et les effets étaient comme un chaos dans mon intelligence.

C'est ainsi, ô cruelle et perfide Église de Rome, que tu avais déjà ôté de devant mon jeune cœur ce Jésus si bon, si miséricordieux, dont l'amour et les compassions m'avaient fait verser de si douces larmes de bonheur quand j'étais auprès de ma mère ! Ce n'était pas ce Sauveur qui appelait à lui les enfants pour les embrasser et les bénir, que tu allais me faire adorer, craindre et aimer. C'était aux pieds d'un homme, au visage pâle et sévère, digne représentant de ton impitoyable dieu, que ta main impie allait torturer et souiller mon cœur d'enfant ! ... Tu allais me faire pâlir d'horreur aux pieds de ton implacable divinité ; tandis que l'incomparable ami des pécheurs, le doux Jésus de l'Évangile, ne me demandait que des larmes de repentir, d'amour et de joie.

Enfin, le jour de la confession, ou plutôt du jugement et peut-être de la condamnation arriva... Je me rendis auprès du prêtre... Ce n'était plus le Révérend Loranger, il avait été remplacé par M. Beaubien, qui n'aimait pas plus notre école que son prédécesseur. Il s'était même permis de faire contre l'école hérétique un sermon qui nous avait excessivement blessés. Mais, s'il ne nous aimait pas, je dois avouer que nous le lui rendions bien. Il avait alors un léger défaut de prononciation : il parlait du bout de la langue et bégayait un peu. En sorte que nous le tournions souvent en ridicule, un de nos amusements favoris était de le contrefaire, en riant aux éclats. J'avais dû m'examiner sur le nombre de fois que je m'étais moqué de ce prêtre, et

cette circonstance n'était pas de nature à rendre ma confession plus aisée, ni plus agréable.

Enfin, le moment si redouté arriva... J'allai me jeter à genoux aux pieds de mon confesseur. Je tremblais de tous mes membres... Je répétais la prière préliminaire à la confession, sans trop savoir ce que je disais, tant j'étais troublé par la crainte. Dans l'instruction qui nous avait été donnée avant la confession, on avait réussi à nous faire accroire que le prêtre est le représentant, presque la personnification de Jésus Christ ... La conséquence de cette doctrine, dans mon esprit, fut de me porter à penser que mon plus grand péché était de m'être moqué du prêtre. Et, comme on nous avait dit qu'il valait toujours mieux commencer sa confession par les plus gros péchés, mon premier aveu fut : « Mon père, je m'accuse de m'être moqué d'un prêtre. »

Autant il m'en avait coûté de faire cet aveu, autant je me sentis soulagé lorsqu'il fut fait. Mais je ne devais pas en être quitte à si bon marché. A peine avais-je prononcé ces derniers mots : « moqué d'un prêtre, » que ce prétendu représentant de l'humble Sauveur me répliqua brusquement, en se tournant de mon côté pour me regarder en face et mieux me connaître : « De quel prêtre vous êtes-vous donc moqué, mon petit garçon ? »

Me couper la langue m'aurait assurément moins coûté que de lui dire : « C'est de vous. » Je restai donc quelque temps silencieux... Mais mon confesseur, devenant excessivement nerveux, et comme irrité de mon silence, repartit d'un ton impérieux : « De quel prêtre vous permettez-vous ainsi de vous moquer ? » Je vis qu'il fallait répondre. ... Heureusement que son ton d'aigreur m'avait donné du nerf et de la hardiesse.

– C'est de vous, monsieur, que je me suis moqué.

– Mais combien de fois cela vous est-il arrivé, mon petit garçon, de vous moquer de moi ?

– J’ai cherché à me rappeler le nombre de fois, mais je n’en jamais été capable.

– Il faut pourtant en dire le nombre, car c’est un grand péché que de se moquer de son curé.

– Je ne suis pas capable de vous donner ce nombre.

– Eh bien, je vais aider à votre mémoire, en vous interrogeant... Dites moi bien la vérité... Pouvez-vous vous être moqué de moi dix fois?

– Bien plus que cela, monsieur.

– Cinquante fois?

– Bien plus que cela encore.

– Cent fois?

– Mettez cinq cents fois... et peut-être d’avantage.

– Mais, mon petit garçon, vous passez donc tout votre temps à vous moquer de moi?

– Je ne passe pas tout mon temps à cela, mais ça nous arrive bien souvent, par malheur.

– Oui, vous pouvez dire par malheur, car c’est un grand malheur et un grand péché pour vous que de vous moquer ainsi d’un prêtre qui tient la place de notre Seigneur Jésus Christ... Mais, dites-moi donc, pour quelle raison vous moquez-vous ainsi de moi? »

Dans mon examen de conscience, je n’avais pas prévu qu’il faudrait dire pourquoi je m’étais moqué du prêtre, et je fus comme foudroyé par sa question... Je n’osais répondre... Et je restai longtemps muet par la honte qui m’accablait... Mais mon interrogateur, avec une persévérance qui me désolait, insistait pour savoir en quoi je l’avais tourné en ridicule. Il m’assura

que je serais damné, si je ne lui disais toute la vérité. Je me décidai donc à parler, et lui dis : « Je me suis moqué de vous pour plusieurs choses.

– Quelle est la première chose pour laquelle vous vous êtes moqué de moi ?

– J’ai ri de vous, parce que vous parlez du bout de la langue... Il nous arrive souvent, parmi les enfants de l’école, de prêcher comme vous, enfin de rire à vos dépens.

– Avez-vous fait cela souvent ?

– Presque tous les jours, principalement dans nos jours de congé, et surtout depuis que vous avez prêché contre notre école.

– Quelle autre raison avez-vous eue pour rire de moi, mon petit garçon ? »

J’hésitai longtemps à répondre ... Chaque fois que j’ouvrais la bouche, le cœur me manquait... Mais, à force d’être pressé par le prêtre, je lui dis : « Le bruit court, dans le village, que vous aimez les filles, que vous allez voir les demoiselles Richard presque tous les soirs. ... Et cela nous amuse joliment. »

Le pauvre prêtre fut atterré par ma réponse ... il cessa de me questionner sur ce chapitre... Puis, changeant de propos, il me dit : « Quels sont vos autres péchés ? » Je me mis à les lui confesser, à mesure qu’ils se présentaient à ma mémoire... Mais le sentiment de la honte qui m’accablait en disant à cet homme tous mes péchés était mille fois plus grand que celui d’avoir offensé Dieu. En effet, ce sentiment de respect humain absorbait tellement ma pensée, qu’il ne laissait pas la moindre place aux sentiments religieux.

Mais, lorsque j’eus confessé tous les péchés dont je me souvenais, le prêtre commença à me faire les questions les plus étranges sur des matières que ma plume se refuse à décrire. Je lui répondis : « Mon père, je ne comprends pas ce que vous me demandez.

– C’est sur le sixième commandement (le septième dans la Bible) que je vous interroge. Confessez bien tout, car vous irez en enfer, si vous me cachez quelque chose. »

Et là-dessus, le voilà entraînant ma pensée et mon imagination dans un cloaque d’idées impures où, Dieu merci, je n’avais pas pénétré jusqu’alors. Je lui répondais : « Je ne vous comprends pas, » ou : « Je n’ai jamais fait ces choses. » Alors, faisant un habile détour, il entamait une autre matière, puis il revenait tout doucement sur son sujet favori, *les péchés honteux*.

Les questions qu’il me faisait étaient tellement sales et obscènes, que je rougissais et sentais mon cœur se soulever de honte et de dégoût. J’avais été plus d’une fois avec des jeunes gens si pervers, que je regrettais infiniment de les avoir fréquentés. Mais aucun d’eux ne m’avait scandalisé comme ce prêtre. Aucun d’eux ne m’avait dit la dixième des choses que cet homme mettait complètement à nu devant les yeux de mon âme. J’avais beau lui dire que je n’étais point coupable de ces horreurs, que je ne comprenais pas même ce qu’il me disait, il ne voulait pas lâcher prise. Comme un vautour s’acharne à déchirer le pauvre oiseau tombé sous sa griffe, ainsi ce prêtre semblait déterminé à souiller mon âme et à la torturer sans pitié.

A la fin, il me fit une question si dégoûtante, l’expression dont il se servit était tellement sale, que ce fut pour, moi comme un choc électrique : je frémis d’horreur... Je me trouvai si plein d’indignation, que je lui dis d’une voix assez forte pour être entendu de plusieurs : « Monsieur, je suis bien méchant, j’ai vu, entendu et fait bien des choses que je regrette, mais je ne suis pas coupable de ce dont vous me parlez : mes oreilles n’ont jamais rien entendu de si sale que ce qu’elles viennent d’entendre de votre bouche ... Veuillez cesser de me faire ces questions... Pour l’amour de Dieu, ne m’instruisez pas plus que je ne le suis dans le mal ! »

Le reste de ma confession fut court. Mon ton décidé avait porté coup et

fait rougir le prêtre. Il s'arrêta soudain... Il me donna ensuite quelques bons conseils, qui auraient pu m'être utiles si les profondes blessures qu'avaient reçues mon âme n'avaient tellement absorbé ma pensée, que je ne faisais presque aucune attention à ce qu'il me disait. Il m'imposa une légère pénitence et me congédia. Je sortis du confessionnal irrité et confus... J'avais tellement honte de ce que je venais d'entendre, que je n'osais lever les yeux... Je m'en allai dans un coin retiré de l'église pour faire ma pénitence, c'est-à-dire pour réciter les prières qu'il m'avait ordonnées.

Je restai longtemps dans l'église ... J'avais besoin de calme et de silence après la rude épreuve que je venais pour la première fois, de traverser. Mais c'est en vain que je cherchai du repos. Les infâmes questions qui venaient de m'être faites, le nouveau monde d'iniquités et d'horreurs que le prêtre venait de me dévoiler, les fantômes impurs dont mon imagination d'enfant venait d'être souillée; tout cela me bouleversait et me torturait d'une manière si étrange, que je me mis à pleurer à chaudes larmes.

Ô Dieu, qui sondez les cœurs et les reins, vous savez mieux que moi ce qui faisait couler ces larmes si abondantes et si amères ... Vous connaissez mieux le cœur et les pensées de l'homme qu'il ne les connaît lui-même ... Pourquoi donc ces larmes? Pourquoi cette désolation profonde? Était-ce à cause de mes péchés que je pleurais ...? Hélas! je le confesserai à ma honte ... Non, ce n'étaient pas mes péchés qui m'arrachaient ces pleurs. J'avais pourtant déjà commis bien des péchés pour lesquels votre Fils a versé son sang et pour lesquels j'aurais pu avec raison verser des larmes... Cependant, je l'avoue à ma juste confusion, ce n'étaient pas mes péchés qui me désolaient... Mais je pensais à ma mère qui avait pris tant de soin de son pauvre enfant, et qui avait si bien réussi à éloigner de lui les images impures dont on venait de souiller sa pensée et son cœur! Je me disais : « Ah! si ma mère avait entendu cet interrogatoire! Si elle voyait les sales pensées qui m'accablent en ce moment! Si elle savait à quelle école elle m'a envoyé,

quand elle m'a conseillé dans sa dernière lettre d'aller à confesse ! Comme elle pleurerait avec moi ! » Il me semblait qu'elle ne pouvait plus m'aimer ; qu'elle allait voir écrites sur mon front les souillures dont ce prêtre venait de profaner mon âme.

J'étais honteux, triste et désolé comme un enfant que sa bonne mère vient de revêtir d'un habit neuf, auquel elle a longtemps travaillé de ses propres mains. Puis, après lui avoir donné un baiser dont le ciel seul égale la sainteté et la douceur, elle laisse un instant sortir son enfant à quelque distance du seuil de la porte ; là, il fait un faux pas, tombe par terre et couvre de poussière et de boue cet habit précieux, sous lequel il s'était trouvé si heureux ! Que de larmes il verse sur son malheur, lorsqu'il rentre au logis ! Que de regrets, lorsqu'il vient se montrer dans un état si humiliant ! Il me semblait de même que mes amis, mes parents, et surtout ma mère, allaient voir sur mon visage la trace des ordures dont on venait au confessionnal de salir mon imagination et mon cœur !

Était-ce l'orgueil qui me faisait ainsi pleurer ? Alors, ô mon Dieu ! je vous prie de me pardonner ces larmes ! Mais n'était-ce pas plutôt un reste de ce sentiment de dignité dont vous avez laissé des traces dans les âmes créées à votre image, qui me faisait verser ces pleurs... ? Je me sentais profondément humilié à la pensée que cette confession, qui devait me rapprocher de Dieu, m'en avait éloigné...

Je ne quittai l'église que lorsque les ténèbres de la nuit m'y forcèrent. J'arrivai chez mon oncle tout honteux, comme un enfant qui vient de commettre une mauvaise action et qui craint d'être découvert. Cet oncle, quoique catholique-romain de nom, ainsi que la plupart des principaux du village de St.-Thomas, ne croyait aucunement à l'Église de Rome. Il se moquait des prêtres, de leurs messes, de leur purgatoire, et surtout de leur confession. Il ne cachait pas que, dans sa jeunesse, il avait été scandalisé par les paroles et les actions d'un prêtre au confessionnal. Me voyant revenir de confesse tout

◇

triste et confus, il me lança quelques plaisanteries qui ne firent qu'augmenter mon trouble et ma peine. « Si tu n'es pas meilleur à l'avenir, me dit-il, tu seras toujours plus savant, si ton confesseur t'a fait les belles questions que le mien me fit la première fois que j'allai à confesse. »

Mais ma tante, qui était très dévote romaine, me dit : « Tu dois te sentir le cœur plus léger, depuis que tu as dit tous tes péchés ? » Je lui fis une réponse évasive, mais je ne pus lui cacher la confusion et la tristesse dont j'étais accablé...

Je croyais être le seul à qui le prêtre eût fait ces dégoûtantes questions ... Mais, quelle ne fut pas ma surprise lorsque le lendemain j'appris par les discours de mes compagnons d'école, qu'ils n'aient pas été plus édifiés que moi au « saint tribunal de la pénitence. » Seulement, au lieu de s'en affliger, la plupart en riaient entre eux.

« Le prêtre t'a-t-il fait telle et telle question ? me demandaient-ils, en riant aux éclats. » Je refusais de leur répondre, et je leur disais : « N'avez-vous pas honte de parler de ces choses ? » « Ah ! ah ! te voilà bien scrupuleux, me répondaient-ils ; si ce n'est pas péché pour M. le curé de nous parler sur ces matières, comment serait-ce donc péché pour nous ? » Je restais confondu et ne savais que répondre.

Je m'aperçus bientôt que les jeunes filles de l'école n'avaient pas été moins souillées et moins scandalisées que les jeunes garçons par les questions du prêtre. Quoiqu'elles s'éloignassent assez de nous pour nous empêcher d'entendre tout ce qu'elles disaient à ce sujet, j'en compris suffisamment pour me convaincre qu'elles avaient entendu à peu près les mêmes questions. Les unes en paraissaient indignées, les autres en riaient à cœur joie.

Je serais bien coupable si j'induisais à penser que ce prêtre de Rome était plus pervers que les autres, ou qu'il ne remplît pas les devoirs de son ministère en faisant ces questions. C'était bien alors mon idée, et je détestai

cet homme de tout mon cœur jusqu'à ce que je fusse mieux instruit. J'avais été injuste à son sujet. Car ce prêtre ne faisait que remplir son devoir, il ne faisait qu'obéir au pape et à ses théologiens... Je ne dirai donc pas que son crime, mais que son malheur était d'être prêtre de Rome : c'était d'être, comme je l'ai été moi-même, enchaîné aux pieds du plus grand ennemi que la sainteté, la vérité de Dieu ait jamais eu sur la terre. ... le pape. Le malheur de M. Beaubien, comme celui de tous les prêtres de Rome, était de s'être obligé par d'affreux serments à croire qu'il n'avait pas le droit de penser par lui-même, de se conduire par les lumières de sa propre raison, de suivre, en un mot, la voix de sa conscience.

Beaucoup de catholiques, souvent même des protestants refusent de le croire ; c'est pourtant la vérité le prêtre de Rome n'est qu'un automate, une machine, qui n'agit, ne pense, ne parle, en matière de morale et de foi, que d'après *l'ipse dixit*, l'ordre, la volonté du pape et de ses théologiens ! Laissé à lui-même, M. Beaubien qui était naturellement honnête n'aurait pas fait de pareilles questions. Mais il avait lu Ligory, Dens, Debreyne, tous approuvés par les papes ; et il était ainsi obligé de prendre les ténèbres pour la lumière, le vice pour la vertu.

O Jésus ! Sauveur des hommes, ouvrez donc les yeux de tant de pauvres aveugles, comme vous avez ouverts les miens ! Montrez donc à ces multitudes que Rome trompe si indignement, que vous n'avez jamais dit aux pécheurs : « Allez à mes apôtres et à mes prêtres, et vous serez sauvés » ; mais que vous leur avez dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés sous le poids de vos péchés, et vous serez soulagés. Croyez en moi, invoquez mon nom, et vous serez sauvés. » Brisez donc les fers de tant de pauvres esclaves que Rome tient asservis, en leur montrant que depuis que vous êtes au ciel, vous n'avez pas changé de langage votre Parole est restée la même, votre Évangile est immuable. Aujourd'hui encore vous dites aux pécheurs : « Venez à moi, et vous serez sauvés ». C'est à vous seul, et non aux

hommes, qu'il faut aller ; car seul vous avez les paroles de la vie éternelle.

Certains poètes ont réussi à parler du démon et de l'enfer d'une manière presque séduisante. A force d'esprit et de sophismes, ils ont pu dire des choses qui plaisent et que l'on aime à lire sur ces graves sujets. Ainsi, à force de sophismes on a pu jeter un certain lustre sur la confession auriculaire, et la faire aimer de ceux qui sont toujours prêts à se laisser séduire par les fausses clartés de l'esprit des ténèbres et du mensonge. Mais tous les beaux vers de Milton sur le diable et l'enfer n'empêcheront pas Lucifer d'être éternellement l'ennemi de Dieu.

Pareillement, tous les sophismes et toutes les séduisantes paroles de Rome, au sujet de la confession auriculaire, n'empêcheront point cette institution d'être pour les âmes un piège comme il n'en fut jamais. La confession auriculaire est une honte pour l'humanité, un insulte à Dieu : c'est un acte d'idolâtrie, un outrage public à la morale de l'Évangile, un révoltant attentat à la pudeur ; c'est la prostitution au grand jour, et de la pire espèce, puisque, commençant par séduire l'âme et la pensée, elle les traîne dans la fange, sous les spécieux prétextes de glorifier Dieu et de sanctifier le monde.

Pendant les vingt-cinq ans que j'ai vécu comme prêtre de Rome, j'ai lu presque tous les livres des principaux théologiens ; j'ai confessé les prêtres, les évêques et les laïcs, les hommes et les femmes mariées ; j'ai confessé les garçons et les filles ; j'ai moi-même été à confesse des centaines de fois ; j'ai conféré bien souvent avec des prêtres, savants et ignorants, et de tous les âges sur la confession auriculaire. Eh bien, éclairé de toutes les lumières que m'ont apportées ces années d'expérience et d'étude, je ne crains pas de le dire en présence de mon Dieu, et sur le bord du tombeau qui m'attend : Jamais l'antiquité païenne, malgré l'horrible corruption de ses mœurs, n'a eu d'institution plus propre à corrompre le cœur et l'esprit que la confession auriculaire.

La confession auriculaire est la plus merveilleuse invention de Satan pour chasser Dieu du monde des intelligences et des cœurs et pour le remplacer par des idoles de chair et de boue. Si les nations chrétiennes connaissaient mieux ce qu'elles doivent de protection et de respect à l'enfant, à la fille et à la femme, elles feraient un crime capital à l'homme non marié qui les aurait invités à le constituer le confident de toutes leurs pensées les plus secrètes, de tous leurs désirs les plus cachés, de toutes leurs actions les plus intimes. Les nations chrétiennes ont condamné et flétri la polygamie comme une chose infâme qui ne doit pas subsister à côté de l'Évangile. Il viendra un jour où elles prohiberont aussi la confession auriculaire ; car elle livre plus que le corps, elle livre l'âme, le cœur et la pensée des femmes et des filles entre les mains d'un homme.

Dira-t-on que cet homme est un prêtre ? Mais, au nom du sens commun, comment trouvez-vous dans ce mot *prêtre* une garantie contre les penchants les plus naturels et les plus irrésistibles du cœur humain ? Dira-t-on qu'il est tenu par les serments les plus sacrés d'observer la continence et la chasteté les plus parfaites ! Mais, peut-on se figurer que ces terribles serments donnent à l'homme des forces contre Dieu ? Car la lutte du prêtre n'est pas contre les hommes, elle n'est pas contre des lois humaines : il pourrait alors rester vainqueur, un homme pouvant toujours, sinon vaincre un autre homme, au moins, lui résister ; mais la lutte du prêtre est contre Dieu. Elle est contre les lois immuables que Dieu a mises en lui.

Aussi l'histoire, les faits sont là pour attester que sur cent prêtres qui s'engagent dans ce combat terrible contre les lois du Tout-Puissant, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui se trouvent vaincus, terrassés, brisés dans des efforts qui, quoique souvent héroïques, n'en sont pas moins téméraires et impuissants.



4. – Le berger flagellé par ses brebis.

Peu de temps après mon premier et malheureux essai de la confession auriculaire, mon jeune ami Louis Cazeault m'aborda, un beau matin, et me dit : « Sais-tu ce qui s'est passé cette nuit ? »

– Non, lui répondis-je. Qu'est-il donc arrivé de si étrange ?

– Tu sais que le curé va veiller, presque tous les soirs, chez M. Richard. Tout le monde pense que c'est pour voir les deux filles de la maison. Eh bien, pour le guérir de cette maladie, le docteur Taché, mon oncle, et six autres hommes masqués l'ont fouetté de la plus belle manière, lorsqu'il s'en retournait chez lui à onze heures du soir. Tout le monde le sait déjà dans le village et en crève de rire. »

J'étais bien méchant : mon premier sentiment fut de la joie. Depuis ma confession, j'éprouvais un vrai mouvement de colère chaque fois que je pensais à ce prêtre. Ses questions m'avaient tellement blessé, que je ne pouvais lui pardonner. Je me surmontai cependant assez pour cacher le plaisir que j'éprouvais, et je répondis à mon ami : « C'est une mauvaise plaisanterie que tu fais, jamais je ne croirai cela. »

– Eh bien, répondit le jeune Cazeault, viens ce soir, à huit heures, chez mon oncle ; la réunion secrète doit y avoir lieu. Nul doute qu'on va y parler de la pilule donnée au curé, la nuit dernière. Nous nous placerons dans notre petite chambre ordinaire, et, sans que notre présence soit soupçonnée, nous entendrons tout. Tu peux être certain que ça va être intéressant.

– Je m'y rendrai certainement, mais je ne crois pas un mot de cette histoire ».

Je me rendis à l'école à l'heure ordinaire ; la plupart des élèves m'y avait précédé. Ils étaient par groupes de huit à dix, engagés dans des conversations

plus animées que jamais. On n'entendait, de tout côté, que des éclats de rire convulsif. Je vis bien que quelque chose d'extraordinaire s'était passé dans le village. Je m'approchai de plusieurs de ces groupes, qui m'accueillirent tous en me demandant : « Sais-tu que le curé a été fouetté, cette nuit, en revenant de chez les demoiselles Richard.

– C'est un conte inventé à plaisir, leur répondis-je. Vous n'étiez pas là pour le voir, n'est-ce pas ? Vous n'en savez donc rien ; car si quelqu'un avait fouetté M. le curé, il ne s'en vanterait assurément pas.

– Mais nous avons entendu ses cris, répondirent plusieurs voix à la fois

– Et qu'est-ce qu'il criait donc, leur demandai-je ?

– Ah ! il criait, à pleine tête : « Au secours ! au secours ! au meurtre ! »

– Mais, vous vous êtes mépris sur la voix, répliquai-je, ce n'était pas le curé qui criait, c'était une autre personne. Jamais je ne croirai qu'on batte ainsi un prêtre en plein village.

– Mais nous sommes accourus au secours, me répondirent plusieurs, en riant aux éclats, et nous avons bien reconnu la voix du curé : il n'y a que lui, dans le village qui parle du bout de la langue.

– Et puis, nous l'avons vu de nos yeux, disaient d'autres.

La cloche de l'école mit fin à ces discours. Aussitôt la classe terminée, je retournai à la maison sans vouloir en apprendre davantage sur cette affaire. Bien que je n'aimasse pas ce prêtre, plusieurs des plus anciens élèves avaient fait à son sujet des remarques qui m'avaient choqué. Mais il n'était pas aisé de plus rien entendre sur cette question.

En arrivant à la maison, je trouvai l'oncle et la tante aux prises à ce sujet. Le premier s'efforçait de cacher qu'il était un de ceux qui avaient flagellé le prêtre ; mais il donnait des détails si précis, il était si joyeux de

cette aventure, qu'on pouvait facilement deviner qu'il avait pris part à cette mauvaise action. Son épouse était indignée, et elle se servait des termes les plus énergiques pour exprimer sa désapprobation. Ce débat plein d'aigreur me fatiguait trop pour ne tenter d'en être plus longtemps le témoin, je me retirai précipitamment dans ma petite chambre d'étude.

Pendant le reste de la journée, je changeai dix fois de résolutions au sujet de l'assemblée du soir. Tantôt je me décidais fermement à ne pas y aller; ma conscience me disait que j'allais y entendre, comme toujours, des choses qu'il ne m'était pas bon de savoir. J'avais refusé d'assister aux deux dernières séances, et une voix secrète m'approuvait. Puis, un instant après, j'étais tourmenté par le désir de savoir d'une manière précise ce qui s'était passé la veille. La flagellation d'un curé, au milieu d'un grand village, était un fait trop remarquable pour ne pas exciter la curiosité d'un enfant. D'ailleurs, ma rancune à l'égard de ce prêtre, bien que je la cachasse de mon mieux, me faisait désirer de savoir que tout était vrai quant au châtiment qu'on prétendait lui avoir infligé. Mais dans cette lutte du bien et du mal dont mon pauvre cœur d'enfant fut le théâtre, pendant cette longue journée, le mal devait à la fin triompher.

Un quart d'heure avant la réunion, mon jeune ami Cazeault vint me dire : « Viens vite entendre les membres de la société qui arrivent. » Toutes mes bonnes résolutions s'évanouirent à cet appel. J'étouffai la voix de ma conscience, et quelques minutes plus tard j'étais installé dans l'angle de notre petite chambre d'où, pendant plus de deux heures, j'entendis les choses les plus étranges et les plus scandaleuses sur le compte des prêtres du Canada.

Le docteur Taché présidait. Il ouvrit la séance presque à voix basse; j'eus de la peine, au commencement de son discours, à saisir ce qu'il disait : il parlait comme un homme qui craint d'être entendu lorsqu'il communique un secret à l'oreille d'un ami. Mais après quelques phrases préliminaires, il oublia la règle de prudence qu'il s'était visiblement imposée en commençant,

◇

et il parla avec une énergie, une force vraiment foudroyante. M. Étienne Taché était un homme naturellement éloquent, et il semblait ne traiter les questions que sous l'influence de la conviction la plus profonde. Sa parole était passionnée et entraînante. Le timbre de sa voix était net et gracieux. Ses phrases, brèves et tranchantes, ne s'arrêtaient pas à l'oreille, mais elles pénétraient jusqu'aux plus secrets replis de l'âme. Quoique je fusse bien jeune, son discours se grava profondément dans ma mémoire. Le voici tel que je m'en souviens encore :

« Messieurs, dit-il, je suis heureux de vous voir ici en plus grand nombre que jamais. Nul doute que les graves événements de la nuit dernière ne soient pour beaucoup dans les motifs qui ont décidé plusieurs à assister à ces débats, un peu moins suivis depuis quelque temps, mais dont l'importance me semble grandir d'un jour à l'autre.

La question débattue dans notre dernière assemblée, *le prêtre*, est une question de vie ou de mort, non seulement pour notre jeune et beau Canada, mais aussi pour nos familles et pour chacun de nous en particulier. Il n'y a, parmi nous, qu'une seule opinion au sujet des prêtres. Je sais, et j'en suis fier, que cette opinion est non seulement celle de tous les hommes instruits du Canada, mais encore celle de la France savante et du monde entier. Le règne du prêtre de Rome, c'est le règne de l'ignorance, de l'immoralité la plus effrontée sous le masque de l'hypocrisie et de la tartuferie la plus raffinée. Le règne du prêtre, c'est la mort de nos écoles, la dégradation de nos femmes, la prostitution de nos filles, c'est le règne de la tyrannie, c'est la perte de la liberté. Nous n'avons qu'une bonne école, je ne dirai pas dans St-Thomas, mais dans tout le comté : c'est pour notre village un inappréciable honneur d'avoir cette école dans son sein. Eh bien ! voyez-vous avec quel acharnement tous les prêtres qui nous arrivent travaillent à la détruire. Tout est mis en œuvre par ces éteignoirs afin d'éteindre ce foyer de lumière que nous avons allumé avec tant de peine, et que nous alimentons au prix de

tant de sacrifices !

Avec le prêtre de Rome vos enfants ne sont pas à vous, c'est lui qui en est le maître. Je m'explique. Le prêtre nous fait l'honneur de croire que le corps, la chair et les os de nos enfants nous appartiennent et que, par conséquent, notre devoir est de les couvrir et de les nourrir ; mais tout ce qu'il y a en eux de plus noble, de plus grand et de plus sacré : le cœur, l'âme, l'intelligence, il le revendique comme son patrimoine et sa propriété. Le prêtre a l'audace de nous dire que c'est à lui seul qu'il appartient d'éclairer ces intelligences, de former ces cœurs, de façonner ces âmes, comme bon lui semblera. Il a l'effronterie de nous dire que nous sommes trop imbéciles ou trop pervers pour connaître nos devoirs à ce sujet ! Nous n'avons pas même le droit de choisir nos maîtres d'école. Nous n'avons pas le droit de faire pénétrer un seul rayon de lumière dans ces intelligences, ni de donner à ces âmes qui ont tant faim et soif de vérité, une seule miette de la nourriture que les hommes éclairés de tous les siècles ont préparée pourtant avec tant de science et de succès.

Avec leur confessionnal, les prêtres empoisonnent dans nos enfants les sources de la vie : ils les initient à des mystères d'iniquité qui épouvanteraient de vieux galériens. Par leurs questions, ils leur apprennent les secrets d'une corruption qui porte ses germes de mort jusque dans la moelle de leurs os ! Avant ma quinzième année, j'avais appris plus de polissonneries de la bouche de mon confesseur que je n'en ai jamais appris depuis vingt ans dans mes études et ma vie de médecin. J'interrogeai, il y a quelques jours, mon jeune neveu, le petit Louis Cazeault, sur ce qu'il avait appris dans sa dernière confession ; et, dans son ingénuité il m'a répété des choses que j'aurais honte de redire en votre présence, et que vous, pères de famille, ne pourriez écouter sans rougir. Et quand on pense que ces questions sont faites non seulement à nos petits garçons, mais encore à nos petites filles ! Est-ce que nous ne sommes pas les plus dégradés des hommes si nous ne

mettons sur le champ la main à l'œuvre afin de briser le joug de fer et de boue sous lequel le prêtre courbe notre chère patrie, et avec lequel il nous tient, nous, nos enfants et nos femmes, enchaînés à ses pieds, comme de vils esclaves?

En vous parlant de l'effet délétère du confessionnal sur nos enfants, vais-je oublier le mal que ce même confessionnal fait à nos femmes et à nous-mêmes? Ai-je besoin de vous dire que pour la plupart de nos femmes le confessionnal est un rendez-vous de coquetterie et d'amour? Ne sentez-vous pas comme moi, que par la confession le prêtre est plus maître du cœur de nos épouses que nous-mêmes? N'est-ce pas le prêtre qui en est le confident secret et public? N'est-ce pas aux pieds du prêtre que nos femmes vont, tous les jours, révéler tout ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans le sanctuaire de nos vies d'époux et de pères? Ce n'est plus le mari qui est donné à la femme pour la diriger à travers les sentiers difficiles et ténébreux de la vie... c'est le prêtre! Nous ne sommes plus les amis, les conseillers naturels de nos femmes : ce n'est pas à nous qu'elles confient leurs inquiétudes, leurs soucis; ce n'est pas de nous qu'elles attendent le remède aux misères de cette vie, c'est vers le prêtre, au contraire, que se tournent leurs pensées et leur cœur; c'est le prêtre qui possède leur confiance sans partage; c'est le prêtre, en un mot, qui est le véritable époux de nos femmes! Toutefois, si le prêtre était un ange, un séraphin; s'il n'était pas fait de chair et d'os comme nous, s'il n'avait pas un cœur soumis aux mêmes lois qui nous régissent; s'il n'avait pas une organisation absolument comme la nôtre, nous pourrions être jusqu'à un certain point indifférents à ce qui se passe entre le prêtre et nos femmes, qui sont à ses pieds, dans ses mains, je dirai plus, dans son cœur.

Mais, qu'est-ce que mon expérience de médecin et de citoyen de St-Thomas ne m'a pas appris sur ce sujet? C'est que le prêtre, non seulement n'est pas plus fort, mais qu'il est en général bien plus faible que nous à

◇

l'égard de la femme. Ses prétendus vœux de chasteté parfaite, loin de le rendre plus invulnérable aux flèches de Cupidon, ne font que le rendre plus vite la victime de ce dieu, si petit par la forme, mais si redoutable par la force irrésistible de ses armes et par la grandeur de ses conquêtes. N'est-ce pas un fait public que sur les quatre derniers prêtres que St-Thomas a possédés, trois ont séduit plusieurs des femmes et des filles de nos plus respectables familles? Et quelle garantie avons-nous que celui que nous avons aujourd'hui ne marchera pas dans la même voie? Est-ce qu'il n'y a pas qu'un cri d'indignation d'un bout de la paroisse à l'autre, à la vue des longues veillées de ce prêtre auprès de deux filles dont les mœurs dissolues ne sont un secret pour personne? Et lorsque le prêtre ne se respecte pas, ne serions-nous pas des imbéciles de continuer à l'environner d'un respect qu'il sait mieux que personne ne pas mériter?

Dans notre dernière séance, au commencement de la discussion, les voix étaient partagées. Plusieurs opinaient de faire des représentations à l'évêque contre le scandale de ces visites nocturnes. Mais la majorité a été d'avis que ces représentations seraient inutiles, attendu que l'évêque ferait de deux choses l'une ou il dédaignerait nos justes plaintes, comme c'est souvent le cas, ou il nous ôterait ce prêtre, pour nous en donner un qui ne vaudrait pas mieux. Cette majorité, qui a fini par être l'unanimité, s'est ralliée à ma pensée de nous faire justice nous-mêmes. Le curé est notre serviteur nous lui payons une belle dime. Nous avons donc quelques droits sur lui. Il nous a outragés, il nous outrage impudemment tous les jours, par cet oubli des premières lois de la morale. En allant tout les soirs dans cette maison dont le monde connaît la dépravation, il donne à la jeunesse un exemple de perversité dont on ne peut calculer les suites.

Nous avons donc décidé, à l'unanimité, qu'il serait fouetté. Et sans vous dire par qui la chose a été faite, je puis vous assurer sur mon honneur que M. le curé Beaubien a été fustigé, la nuit dernière de manière à ne jamais

l'oublier! Fasse le ciel que cette petite correction fraternelle rappelle à tous les prêtres du Canada que leur âge d'or est passé; que le peuple a les yeux ouverts, et que le commencement de la fin de leur empire est arrivé ».

Ce discours avait été écouté avec le plus profond silence et les applaudissements unanimes de l'auditoire témoignèrent au docteur Taché que ses paroles n'étaient que la pensée de l'expression de tous. Lorsqu'il eut fini, un nommé Dubord se leva et parla à peu près en ces termes :

« M. le président, je n'étais pas parmi ceux qui ont donné au curé la trop juste expression de l'opinion publique avec la langue énergique du fouet... mais j'aurais voulu en être. Je me serais associé de bon cœur à la leçon qu'ils ont ainsi donnée à tous les prêtres du Canada. Je vais vous dire pourquoi.

Ma petite fille de douze ans a été à confesse comme les autres, il y a quelques semaines, bien que malgré moi. Je sais par ma propre expérience que la confession est la plus dégradante de toutes les actions de la vie. Je ne conçois rien au monde de plus propre à faire perdre pour toujours le respect que l'on se doit à soi-même, que cette abominable institution, toute moderne. Et qu'est-ce qu'une personne qui a perdu le respect qu'elle se doit à elle-même, surtout si cette personne est une fille ou une femme? Tout est à jamais perdu pour elle. Ai-je besoin de vous le dire? vous le savez aussi bien que moi, dans le confessionnal la langue, la pensée, le cœur de la fille se souillent pour toujours. Quoique vous ayez trop d'intelligence, aujourd'hui, pour vous dégrader aux pieds d'un prêtre, quoiqu'il y ait longtemps que vous ne vous soyez pas rendus coupables de cette bassesse pas un seul parmi vous n'a oublié les leçons de corruption qu'il a reçu dans son enfance au confessionnal. Ces leçons se sont attachées à votre mémoire, à votre pensée, à votre cœur, à votre âme, comme la plaie du fer rouge, appliqué sur le front de l'esclave, reste à jamais le témoin de sa honte et de sa servitude. C'est au confessionnal que l'on s'accoutume à dire et à entendre des choses qui feraient baisser les yeux à une prostituée.

Pourquoi les nations romaines sont-elles, sans exception, descendues au dessous des nations protestantes? C'est dans le confessionnal qu'il faut chercher la solution de ce problème. Et pourquoi les nations catholiques romaines sont-elles toutes plus ou moins dégradées, suivant qu'elles sont plus ou moins soumises au joug des prêtres? C'est parce que plus les individus dans ces nations, hommes et femmes, vont souvent à confesse, plus ils descendent rapidement les degrés de l'intelligence et de la morale.

Je viens d'en avoir un exemple dans ma propre famille. Comme je vous le disais, il n'y a qu'un moment, je ne voulais pas que ma petite fille allât à confesse. Mais sa pauvre mère, qui est sous le contrôle des prêtres, voulait absolument qu'elle y allât. Et, pour ne pas avoir une scène regrettable dans ma maison, j'ai dû céder aux larmes de ma femme. Eh bien le lendemain de cette confession ma femme me croyait dans le village, tandis que j'étais dans mon bureau, dont la porte entr'ouverte me permettait d'entendre tout ce qui se disait dans le salon. Ma femme et ma fille se croyaient donc bien seules pendant la conversation que je vais vous rapporter :

– Pourquoi donc es-tu si triste et si rêveuse, depuis tu as été à confesse, ma chère Lucie? Il me semble que tu devrais te sentir plus heureuse après avoir eu le bonheur de te débarrasser de tes péchés.

Ma petite fille ne répondit rien à sa mère. Deux ou trois minutes plus tard, ma femme interrompit de nouveau le silence en disant :

– Mais pourquoi pleures-tu, chère enfant? Es-tu malade?

Point de réponse encore de la part de mon enfant à sa mère. Vous pouvez penser que j'avais l'oreille attentive! Je soupçonnais l'affreux mystère qui allait bientôt se révéler. Le cœur me battait d'impatience et de colère. Une troisième fois, ma femme s'adressa à sa fille, mais d'un ton assez ferme, cette fois, pour la forcer à parler. En effet, mon enfant, d'une voix tremblante et entrecoupée par ses sanglots, répondit :

– Ah, maman ! si tu savais ce que le prêtre m’a demandé et m’a dit au confessionnal, tu ne serais pas moins triste que moi !

– Mais que t’a-t-il donc dit ? C’est un saint homme ! Tu ne l’as pas compris, si tu penses qu’il t’a dit quelque chose pour t’affliger.

– Chère petite maman ! répond mon enfant, en se jetant dans les bras de sa mère, ne me parle plus d’aller me confesser à ce prêtre : il m’a dit des choses si honteuses, que je ne puis les répéter, Mais ce qui me désole, c’est que les choses abominables qu’il m’a apprises ne peuvent plus sortir de ma pensée ! Ces paroles impures sont comme les sangsues qui, appliquées l’autre jour sur la poitrine de ma jeune amie Louise, n’ont pu être ôtées qu’en emportant le morceau. La chair était rongée par ces reptiles. Ainsi ces paroles sont sur mon cœur comme des sangsues qui le rongent et le dévorent. Elles ne me donnent de repos ni jour ni nuit. Quelle idée ce prêtre avait-il donc de moi pour me faire de pareilles questions ?

Mon enfant s’arrêta là, et se mit à sangloter. Après quelques minutes de silence, ma femme reprit : « Je m’en vais trouver M. le curé et lui faire la leçon ; je lui dirai d’être plus prudent au confessionnal. J’ai cru, en effet, m’apercevoir qu’il va un peu trop loin dans ses questions avec les personnes d’un âge mûr ; mais je le croyais plus réservé avec les enfants. Après la leçon que je vais lui donner, sois certaine qu’à l’avenir tu n’auras plus qu’à lui dire tes péchés, et qu’il te laissera tranquille à propos des questions sans fin qu’il nous fait. Mais je te recommande de ne jamais parler de cela à personne ; surtout que ton père ne sache rien, car, déjà il n’a pas trop de religion, et cela pourrait bien lui ôter le peu qui lui en reste. »

Je ne pus me contenir plus longtemps je me levai et entrai brusquement au salon. Ma petite fille se jeta dans mes bras en pleurant ; ma femme laissa échapper un cri de terreur, et faillit se trouver mal. Je dis à mon enfant : « Si tu m’aimes, mets ta main sur mon cœur et promets-moi que tu n’iras plus

jamais te confesser ? Crains Dieu, mon enfant, marche en sa présence ; car son regard te suit partout ! Souviens toi qu'à tous les moments du jour et de la nuit il est prêt à nous pardonner. Mais ne va plus te faire souiller et dégrader aux pieds du prêtre. » Mon enfant me le promit.

Et lorsque ma femme fut revenue de sa surprise, je lui dis : « Madame, il y a longtemps que je sais que le prêtre est tout pour vous, et que votre époux n'est rien ! Il y a une puissance secrète et terrible qui gouverne vos pensées, votre cœur et vos affections, ainsi que vos actes : c'est la puissance du prêtre ! Vous me l'avez souvent nié. Mais la providence a voulu qu'aujourd'hui, ce pouvoir fût à jamais brisé pour vous et pour moi. Je veux être maître dans ma maison ; et, dès ce jour, l'empire du prêtre sur vous doit pour toujours être fini, à moins toutefois que vous ne préfériez sortir de ma maison pour n'y plus rentrer. Si jamais il vous arrive encore d'aller porter au pieds du prêtre votre cœur et vos secrets, ne revenez plus ici. Assez longtemps le prêtre a dominé dans ma famille, le jour où il a souillé et flétri l'âme de ma fille doit irrévocablement signaler la chute de son règne. »

Trois autres discours suivirent celui de M. Dubord, tous remplis de détails et de faits qui démontraient à l'évidence que le confessionnal, plus que tout autre chose était la cause de la déplorable démoralisation de St-Thomas. Et certainement, si j'eusse pu parler et dire à cette assemblée ce que je savais déjà de l'influence corruptrice de cette institution dont les siècles de ténèbres ont doté le monde, j'aurais encore ajouté à la détermination énergique, prise par tous les membres, de mettre tout en œuvre pour en abolir l'usage.

Mais, ô Dieu ? qui connaissez tout ce qui se passe sur cette terre de misères et de péchés, que n'aurais-je pas à dire sur cette grande abomination qu'on appelle la confession, si je pouvais révéler ce que mes vingt-cinq années de prêtrise m'ont appris à ce sujet ; si je racontais, en détail, l'histoire de centaines de prêtres qui ont scandalisé les enfants, non seulement par

des questions infâmes, mais encore par des actions de la plus horrible dépravation! Je n'ai pas moins de cent dix noms de prêtres du Canada qui se sont servis du confessionnal pour commettre avec les petits garçons ou les petites filles qu'ils avaient à leurs pieds des actions de la plus diabolique immoralité! Mais comment redire ces choses? Il n'y a pas de paroles humaines pour exprimer ces horreurs!

Je garderai donc le silence sur ce que j'ai connu au sujet de ces supérieurs du Séminaire de Québec, le Révérend M. P... et le Révérend A..., dont le premier est mort tranquille dans son lit, après avoir perdu des centaines de jeunes personnes et dont l'autre a été obligé de fuir, pendant la nuit, parce que le jeune X..., une des victimes de la lubricité de ce haut dignitaire, ne pouvant plus le tolérer, alla le dénoncer. Ce malheureux eut donc à choisir entre la potence et la trappe. Il se hâta de faire son paquet, pendant la nuit, et partit à la pointe du jour pour sa nouvelle destination.

Le lendemain, tout Québec était en émoi, en apprenant que le Révérend Joseph A. avait furtivement quitté sa haute position au séminaire, et renoncé à toutes les espérances que ses grandes connaissances et sa haute piété (?) pouvaient lui donner, afin d'aller s'ensevelir dans le monastère des trappistes de l'Iowa.

C'est ainsi que depuis des siècles les catholiques-romains sont joués par les hommes habiles qui les exploitent. Ils ne veulent pas de la lumière de l'Évangile; aussi, Dieu les enveloppe-t-il d'épouvantables ténèbres. Ils ne veulent pas du joug de Jésus Christ, et voilà qu'ils se traînent aux pieds d'hommes qui les séduisent et les trompent de la manière la plus cruelle. Ils ferment les oreilles à la parole de Dieu, ils préfèrent les traditions des hommes, la vérité leur fait peur, ils courent après l'erreur et le mensonge. Aussi, voyez comme Dieu permet que le mensonge, l'erreur et les traditions humaines les enlacent de leurs filets trompeurs. Voyez comme toutes les nations catholiques-romaines s'affaiblissent et tombent rapidement les unes

après les autres !

O Dieu de miséricorde, jetez un regard de compassion sur mon cher Canada. Brisez les chaînes ignominieuses qui meurtrissent ses épaules. Regardez avec pitié ces multitudes de mes chers compatriotes fuyant, avec dégoût, les lieux qui les ont vus naître ! Le prêtre de Rome les chasse de la patrie en les chargeant d'un joug qu'ils ne peuvent plus porter. Car, pourquoi nos braves Canadiens vont-ils au loin chercher l'espace, la lumière, la paix, la liberté ? C'est parce que le prêtre de Rome leur ôte, dans la patrie, ces quatre éléments indispensables à la vie des nations comme des individus. Et c'est le confessionnal qui, plus que tout autre chose dans le système romain, prive l'homme de la liberté, de la paix, de la lumière, de la vie de l'âme et de la vie du corps. Car c'est au confessionnal que l'homme s'avilit et se ravale au niveau de la brute, mettant tout son être moral aux pieds d'un autre homme !

5. – La mort subite de mon père. – Le prêtre, le purgatoire et la vache de la pauvre veuve.

Le lendemain du jour qu'eut lieu l'assemblée où M. Taché avait rendu compte des motifs qu'il avait d'approuver la flagellation du curé de St-Thomas, j'écrivais à ma mère : « Pour l'amour de Dieu, venez me chercher. Je ne puis rester ici davantage. Si vous saviez ce que mes yeux ont vu et ce que mes oreilles ont entendu depuis quelque temps, vous ne différeriez pas un jour, pas une heure, de venir. »

En effet, l'impression qui m'était restée de cette flagellation et de tous les discours qui s'en étaient suivis était telle, que si je n'avais pas eu à traverser le fleuve Saint-Laurent pour me rendre à la Mal-Baie, je serais parti tout seul, à pied, le lendemain de la réunion secrète où j'avais entendu des choses qui

m'avaient réellement effrayé. Combien je regrettais les jours de bonheur et de paix que j'avais passés auprès de ma mère, lui lisant les beaux chapitres de la Bible, qu'elle savait toujours si bien choisir pour m'intéresser et m'instruire ! Quelle différence entre les conversations que nous tenions ensemble après ces lectures et les discours que j'entendais à St-Thomas !

Par bonheur, le désir qu'avaient mes parents de me revoir n'était pas moins grand que le mien de retourner auprès d'eux. Aussi, au bout de quelques semaines, ma mère venait me chercher, me pressait sur son cœur, et me ramenait tout joyeux dans les bras de mon père.

J'arrivai à la maison paternelle le 17 juillet 1821. Je passai l'après-midi et la veillée jusqu'à une heure bien avancée de la nuit auprès de mon père. Avec quel plaisir me voyait-il résoudre des problèmes assez difficiles d'algèbre et même de géométrie ! (Car M. Jones, mon maître, m'avait fait faire des progrès rapides dans ces branches d'étude). Je surpris plus d'une fois des larmes de joie dans les yeux de mon père lorsque, prenant l'ardoise de mes mains, il trouvait mes calculs justes. Il m'examina aussi sur la grammaire. Il répétait souvent : « Quel admirable maître que ce M. Jones, pour avoir fait faire tant de progrès à un enfant dans le court espace de quatorze mois ! »

Quelles furent douces, mais courtes pour moi, ô mon Dieu ! ces heures de bonheur que je passai entre ma bonne mère et mon père, après une aussi longue absence ! Nous fîmes la prière en famille. Je lus ensuite le quinzième chapitre de l'Évangile de St-Luc Le retour de l'enfant prodigue. Ma mère chanta un beau cantique de joie et de reconnaissance. Et je me couchai, l'âme inondée de bonheur. Mon sommeil fut le plus doux de ma vie !

Mais, ô grand Dieu ! quel affreux réveil vous m'aviez préparé ! Vers quatre heures du matin, des cris déchirants frappent mon oreille, je reconnais la voix de ma mère ! : « Qu'avez-vous donc, chère mère, pour crier ainsi ? lui demandai-je, tout étonné.

– Pauvre enfant ! tu n’as plus de père, il est mort ! »

En prononçant ces paroles, elle se jeta dans mes bras, puis elle tomba évanouie, à moitié morte, sur le plancher. Et, pendant qu’un ami, qui avait couché à la maison, la faisait revenir à elle-même, je m’élançais sur le lit de mon père. Je le pressais sur Je le pressais sur mon cœur, je l’embrassais, je le couvrais de mes larmes, je lui secouais la tête, je lui serrais les mains, je cherchais à le lever sur son oreiller ; je ne pouvais croire qu’il fût mort ! Puis il me semblait qu’à mes cris et à mes prières, il allait revenir à la vie ! Le bon Dieu ne pouvait pas m’ôter ainsi mon père, à l’heure même ou, après une si longue absence, je revenais auprès de lui. Je me jetai à genoux pour crier à Dieu de me rendre mon père. Mais mes larmes et mes cris furent inutiles il était mort ! Il était déjà froid comme la glace !

Deux jours après, il fut enterré. Ma mère était accablée par sa douleur, elle ne put accompagner le cercueil à l’église. Je restai auprès d’elle, comme son unique soutien sur la terre ! Pauvre mère ! que de larmes tu as versées ! que de sanglots sont sortis de ton cœur désolé dans ces jours de suprême douleur ! Quoique bien jeune encore, j’étais assez âgé pour comprendre la grandeur de notre perte, et mêler mes larmes à celles de ma mère.

Quelle plume pourra jamais décrire ce qui se passe dans le cœur de la femme, lorsque Dieu lui enlève ainsi soudainement son époux à la fleur de l’âge, et la laisse seule, plongée dans la misère, avec trois pauvres enfants, dont deux sont trop jeunes pour savoir ce qu’ils ont perdu ! Combien les heures du jour sont longues pour la pauvre veuve, restée seule et sans ressources, au milieu d’un peuple étranger ! Combien les veilles de la nuit sont terribles pour ce cœur qui a tout perdu ! Quel vide dans la famille que l’absence éternelle de celui qui en était le père et le soutien ! Chaque objet que la pauvre veuve rencontre, chaque pas qu’elle fait lui rappelle sa perte, et enfonce plus avant le glaive qui perce son cœur.

Oh ! quelles sont amères les larmes qui coulent de ses yeux lorsque le plus jeune de ses enfants, qui ne connaît pas encore le terrible mystère de la mort, se presse sur son cœur et lui dit : « Maman ! où donc papa est-il allé ? Pourquoi ne revient-il pas ? Je m'ennuie ! Quand donc reviendra-t-il ? » Quel affreux et solennel silence que celui qui suit cette question, si souvent répétée par le petit pauvre orphelin !

J'ai vu passer ces heures si sombres et si lentes sur l'âme de ma mère. J'ai entendu ses sanglots pendant les longues heures du jour, comme durant les heures bien plus longues encore de la nuit. Je l'ai vue, bien des fois, tomber à genoux, élevant ses mains suppliantes vers le ciel, pour conjurer Dieu d'avoir pitié d'elle et de ses trois malheureux orphelins... Je ne pouvais faire autre chose, pour la consoler, que de l'aimer, prier et pleurer avec elle.

Il n'y avait que peu de jours encore que le corps de mon père avait été enseveli, lorsque je vis venir le Révérend Courtois, curé de la paroisse : c'était celui qui avait cherché, auparavant, à nous ôter notre Bible. Il passait pour être très riche et comme nous étions bien pauvres et bien malheureux depuis la mort de mon père, ma première pensée fut qu'il venait nous apporter des consolations et quelques secours. Je vis que ma mère partageait mon espérance. Elle le reçut comme un ange qui arriverait du ciel. Quand on est malheureux, la moindre lueur d'espérance fait tant de bien !

Les premières paroles du prêtre, cependant, ne répondirent pas à l'espoir que j'avais conçu qu'il allait diminuer le poids d'affliction qui nous écrasait. Il chercha à être sympathique. Il dit même quelque chose sur la confiance que l'on doit mettre en Dieu, surtout dans les jours d'épreuve. Mais ses paroles étaient froides et sèches. S'adressant à moi, il me dit : « Lis-tu encore la Bible, mon petit garçon ?

– Oui, monsieur, lui répondis-je d'une voix qui tremblait d'inquiétude ; car je craignais qu'il ne voulût encore m'ôter ce trésor et je n'avais plus mon

◇
père pour le défendre.

– Madame, dit-il en se tournant vers ma mère, je vous ai déjà dit que ce livre ne convient ni à vous ni à votre enfant ! »

Elle baissa les yeux et ne répondit que par de grosses larmes roulant sur ses joues. Cette question sans réponse fut suivie d'un assez long silence. Puis, s'adressant encore à ma mère, le prêtre lui dit : « Madame, il y a quelque chose de dû pour les prières et les services que vous avez commandés pour le repos de l'âme de votre époux. Je vous serais très obligé, si vous vouliez bien me payer cette petite somme.

– Monsieur le curé, lui répondit ma mère, mon mari ne m'a laissé que des dettes. Je n'ai absolument rien que le travail de mes mains pour faire vivre mes trois pauvres petits enfants, dont l'aîné est là, devant vous. Si ce n'est pour moi, que ce soit par pitié pour ces petits orphelins ; ne nous arrachez pas le peu qui nous reste.

– Mais Madame, vous n'y pensez pas ; votre époux est mort subitement et sans préparation aucune il est donc certain qu'il est dans les feux du purgatoire et si vous voulez qu'il en sorte, il vous faut nécessairement unir vos sacrifices personnels aux prières de l'Église et aux messes que nous offrons.

– Monsieur le curé, je vous l'ai déjà dit, mon mari m'a laissé sans aucunes ressources, il m'est impossible de vous donner de l'argent.

– Considérez, madame, que votre époux a été, pendant longtemps, le seul notaire de la Mal-Baie, et qu'il a dû faire beaucoup d'argent. Je ne puis concevoir qu'il ne vous en ait pas laissé assez pour aller à son secours, à cette heure où sa désolation et ses souffrances sont encore bien plus grandes que les vôtres.

– Il est vrai, monsieur le curé, que mon mari a fait beaucoup d'argent,

mais il en a dépensé encore davantage. Grâce à Dieu, nous n'avons manqué de rien pendant sa vie. Mais il a fait, tout dernièrement bâtir cette maison, sur laquelle il y a encore quelque chose de dû, ce qui me fait craindre de la perdre. Puis, il a acheté, tout récemment encore, ce joli morceau de terre, qui n'est qu'à moitié payé, et que je crains aussi de perdre. En sorte que je n'aurai bientôt que le grand chemin pour partage, avec mes pauvres orphelins ! En attendant, monsieur le curé, j'espère que vous n'êtes pas l'homme qui nous arrachera la dernière bouchée de pain qui nous reste.

– Cependant, madame, il faut absolument que les messes dites et chantées pour le repos de l'âme de votre époux soient payées, répondit le curé.

Ma mère se cacha la figure dans son mouchoir, et se mit à pleurer. Mais je ne pleurai pas cette fois avec elle. Ce n'était pas de la douleur, c'était de la colère, un sentiment d'inexprimable horreur, qui me possédait. Mes yeux étaient fixés sur cet homme qui torturait le cœur de ma mère, et qui rendait ses larmes plus amères que jamais. Mes poings étaient fermés comme pour frapper. Tous mes muscles tremblaient, mes dents s'entrechoquaient, comme si j'eusse été saisi par un froid glacial. Mon désespoir était de me trouver si faible, en présence de ce gros homme, et de n'être pas capable de le faire sortir de la maison, pour l'éloigner de ma mère. J'avais aussi envie de lui dire : N'avez-vous pas honte, vous qui êtes si riche, de venir nous ôter le pain de la bouche ! Mais les forces physiques et morales me manquaient également pour mettre à exécution ce que je désirais, j'en éprouvais un sentiment de regret et de désappointement qui me torturait.

Après un long silence, ma mère leva sur le prêtre ses yeux rougis par les larmes, et lui dit : « Monsieur le curé, voyez-vous cette belle vache dans le pré, à quelques pas de la maison ? Son lait et son beurre sont la principale nourriture de mes enfants : c'est une vraie providence pour nous. J'espère que vous ne nous l'ôterez pas. Mais s'il ne faut que ce sacrifice pour faire sortir l'âme de mon pauvre mari des feux du purgatoire, prenez-la pour payer

les messes qu'il faut dire encore afin d'éteindre ces flammes dévorantes. » Le prêtre se leva à l'instant, en disant : « c'est bien, madame, » et il sortit.

Nous suivions tous ses pas. Au lieu de passer par la petite barrière qui était devant la porte, il se dirige vers la vache, dans la prairie, la frappe doucement avec sa canne, la fait avancer jusqu'à la barrière qu'il ouvre, afin de conduire sa proie sur le chemin public et de l'emmener chez lui ! A cette vue, je jette un cri de désespoir : « Ah ! ma mère, voilà qu'il emmène notre vache ! Qu'allons-nous devenir ? »

Le seigneur Nairn nous avait donné cette superbe bête lorsqu'elle n'avait que trois mois. Sa mère avait été amenée d'Ecosse et appartenait aux plus belles races bovines de ce pays. Je l'avais élevée moi-même. Je la nourrissais de mes propres mains ; souvent j'avais partagé mon pain avec elle. Je l'aimais comme un enfant aime toujours l'animal qu'il a lui-même élevé. Elle semblait me comprendre et m'aimer aussi. D'aussi loin qu'elle me voyait, elle accourait pour recevoir mes caresses, avec les petites douceurs que je ne manquais jamais de lui donner. C'est ma mère elle-même qui la trayait. Son lait si riche était une si délicieuse et si substantielle nourriture. Comme nous nous sentions heureux lorsqu'à notre déjeuner et à notre souper nous avions à boire une pleine tasse de ce lait si pur et si frais !

Ma pauvre mère jeta aussi un cri de douleur en voyant le prêtre lui ôter cette dernière ressource que le ciel lui avait laissée pour nourrir ses enfants. Me jetant dans ses bras, je lui dis : « Pourquoi donc avez-vous donné notre vache ? qu'allons nous devenir. Nous allons donc mourir de faim !

– Cher enfant, me répondit-elle, je ne pensais pas que le curé serait assez cruel pour nous arracher cette dernière ressource. Ah ! si je l'eusse cru si impitoyable, jamais je ne lui aurais parlé comme je l'ai fait. Oui, cher enfant, je dirai comme toi : Qu'allons-nous devenir ? Mais ne m'as-tu pas souvent lu dans ta belle Bible, que le bon Dieu est le père de la veuve et de l'orphelin ?

Nous allons le prier, ce Dieu qui veut bien être ton père et le mien. Il va nous écouter. Il va entendre la voix de nos larmes ; mettons-nous à genoux et prions le d'avoir pitié de nous et de nous rendre la vie que ce prêtre vient de nous enlever. »

Nous tombâmes tous les deux à genoux, ma mère prit ma main droite dans sa gauche et, levant son autre main vers le ciel, elle fit monter vers le trône du Dieu des miséricordes, pour ses pauvres enfants, une prière comme je n'en ai jamais entendu depuis. Ses paroles étaient souvent étouffées par ses sanglots. Mais quand elle ne pouvait plus parler par sa voix, elle parlait par ses regards brûlants, elle parlait par sa main tendue vers le ciel. Je parlais aussi au bon Dieu avec elle, et je répétais en sanglotant ses paroles.

Quand elle eut fini de prier, elle resta pâle et tremblante. Je crus qu'elle allait mourir. Je courus chercher un verre d'eau bien froide, que je lui donnai en lui disant : « Chère maman, pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas seul sur la terre ! » Après avoir bu quelques gouttes d'eau fraîche, elle se trouva mieux ; elle prit ma main, la pressa sur ses lèvres tremblantes, puis m'attirant à elle, elle me pressa sur son cœur, et me dit : « Cher enfant, si tu es prêtre un jour, je t'en conjure, ne sois pas dur envers les pauvres veuves, comme les prêtres d'aujourd'hui ! » Et, pendant qu'elle prononçait ces paroles, je sentis des larmes brûlantes couler de ses yeux sur mes joues.

Vous le savez, Seigneur, ces larmes ne se sont jamais séchées sur les joues de votre indigne serviteur. Pas un jour ne s'est écoulé sans que j'en aie senti l'empreinte ineffaçable, pendant les vingt-cinq années que j'ai passées à croire et à prêcher les inconvenables superstitions de Rome. Je ne valais pas mieux que beaucoup d'autres prêtres. Comme eux, je croyais à la fable ridicule et impie du purgatoire ; comme eux (je le dis à ma honte), j'ai souvent tendu la main pour recevoir l'argent du riche qui payait mes messes offertes pour éteindre les feux de purgatoire fabuleux. Et si ces larmes brûlantes de ma mère n'eussent pas toujours été là, sur ma joue, j'aurais été cruel,

◇

impitoyable pour la pauvre veuve, comme sont obligés de l'être tous les prêtres de Rome. Comme eux tous, j'aurais mangé un pain trempé dans les larmes de la veuve et de l'orphelin. Mais, heureusement, lorsque mon cœur dépravé par les fausses doctrines de Rome, était tenté de voler la veuve et l'orphelin, *sous le prétexte de faire de longues prières*, la voix de ma mère me criait, du fond de sa tombe : « Cher enfant, ne sois pas dur envers les pauvres veuves, comme les prêtres d'aujourd'hui ! »

Oui, mon Dieu, j'aime à vous en rendre gloire, à vous seul dont découlent sur nous tous les dons et toutes les grâces. Si pendant les jours de ma prêtrise à Québec, à Beauport, à Kamouraska, j'ai donné presque tout ce que je possédais afin de nourrir et de vêtir le pauvre, surtout les veuves et les orphelins, ce n'est pas que je fusse naturellement meilleur que les autres ; mais c'est que vous m'aviez parlé avec des paroles que je ne pouvais oublier. C'est vous, Seigneur, qui aviez fait couler sur moi ces larmes si puissantes ; c'est vous qui aviez fait tomber des lèvres de ma mère ces paroles d'une simplicité incomparable, mais aussi d'une éloquence, d'une beauté sans pareille. Et ces paroles et ces larmes, la main impie de Rome n'a jamais pu les effacer.

Ce n'était pas moi qui étais bon et charitable pour les veuves et les orphelins, c'était vous, Seigneur, qui étiez bon et miséricordieux pour moi, lorsque l'ange que vous m'aviez donné pour guider mes premiers pas dans la vie, écrivait dans mon âme, avec ses larmes, ces admirables leçons. A vous donc, Seigneur, et à vous seul la gloire, les louanges et les adorations de la terre et du ciel. Mais combien de temps encore, ô mon Dieu, laisserez-vous cette insolente ennemie de votre Évangile, l'Église romaine, s'engraisser des larmes de la veuve et des pleurs de l'orphelin au moyen de cette invention cruelle et impie des peuples idolâtres : le purgatoire ?

Ayez donc pitié de tant de nations qui sont encore les victimes de cette grande imposture. Arrachez le bandeau qui couvre les yeux des prêtres et

des peuples de Rome et les empêche de voir la lumière, comme vous l'avez arraché de mes propres yeux. Faites-leur donc comprendre que ce n'est pas vers les feux d'un purgatoire imaginaire que le pauvre pécheur doit tourner ses regards et ses espérances, afin d'être sauvé; mais que c'est uniquement dans le sang de l'Agneau, immolé pour effacer les péchés du monde, que les âmes des coupables enfants d'Adam peuvent être purifiées, pour le temps et pour l'éternité.

6. – L'orgie au presbytère.

La prière de la pauvre veuve avait été entendue au ciel. Le lendemain, ma mère recevait une lettre de ses deux sœurs, Geneviève et Catherine.

La première, mariée à Étienne Eschenbach, de St.-Thomas, lui disait de tout vendre ce qu'elle avait et de venir avec ses enfants demeurer chez elle. « Nous n'avons pas de famille, lui écrivait-elle, et le bon Dieu nous a donné en abondance les biens de cette vie. Nous serons heureux de partager avec toi et tes enfants ce que nous tenons du ciel. »

La seconde sœur, mariée à Kamouraska, l'honorable Amable Dionne, lui disait : « Nous avons appris l'affreux malheur qui t'a ôté ton mari. Mais ne t'inquiète pas de l'avenir : mets ta confiance en Dieu. Nous avons perdu, dernièrement, le seul garçon que nous avions; nous désirons le remplacer par ton aîné, Charles. Envoi-le-nous; nous l'élèverons comme notre propre enfant, et il sera ton soutien avant peu. En attendant, fais un encan de tout ce que tu as, et rends-toi, avec tes deux plus jeunes enfants, à St-Thomas, où Geneviève et moi nous verrons à ce que tu ne manques de rien. »

Peu de jours après, avait lieu l'encan de tout notre ménage. Par malheur, bien que j'eusse soigneusement caché ma chère Bible, pour qu'elle ne fût pas vendue, elle fut néanmoins mise à l'enchère et disparut, sans que j'aie

jamais pu savoir entre quelles mains elle était tombée. Était-ce ma mère qui, effrayée par les menaces du prêtre, avait laissé échapper ce trésor de nos mains? Étaient-ce quelques-uns de nos parents catholiques-romain qui avaient cru bien faire en détruisant cette Bible proscrite? Je n'en sais rien; mais cette perte, alors irréparable pour moi, me fut bien sensible. Le lendemain de l'encan, au milieu des larmes et des sanglots je disais adieu à ma pauvre mère et à mes petits frères. Ils allaient s'embarquer dans une goélette pour aller à St-Thomas, et je traversai en chaloupe à Kamouraska.

L'oncle et la tante Dionne me reçurent avec toutes les marques de l'amitié la plus sincère. Et bientôt, m'ayant entendu dire que je désirais être prêtre, ils me firent commencer l'étude du latin sous la direction du M. Morin, vicaire de Kamouraska. Ce prêtre passait pour un homme très instruit. Il pouvait être âgé de quarante-cinq à cinquante ans. Il avait été curé dans une paroisse du diocèse de Montréal. Mais, comme la plupart des autres prêtres, ses vœux de célibat n'avaient pu le garantir contre les charmes d'une de ses belles paroissiennes. Un grand scandale était survenu, il avait perdu sa cure, et l'évêque l'avait envoyé à Kamouraska, où ses premiers malheurs n'étaient point connus, au moins parmi les enfants de mon âge. Il avait toutes sortes de bontés pour moi, et je l'aimai bientôt de l'affection la plus sincère.

Un jour (c'était le premier de l'an 1822), il me prit à part et me dit : « C'est l'usage du Révérend M. Varin, curé de la paroisse, de donner un grand repas le jour des Rois. Or, les principaux du village veulent profiter de cette circonstance pour lui présenter un bouquet. Je suis chargé de composer le compliment et de choisir celui qui devra le présenter au curé. J'ai jeté les yeux sur toi pour cela. Qu'en pense-tu?

– Mais, je suis bien petit et bien jeune, lui répondis-je.

– Ton jeune âge ne donnera que plus d'intérêt à ce que nous voulons dire et faire, reprit le vicaire.

– Je n’ai pas d’autre objection à faire à ce que vous me demandez, pourvu que le discours ne soit pas trop long, et que vous me le donniez assez tôt pour que je puisse l’apprendre comme il faut.

Le discours était déjà préparé. Il était assez court. Et l’heure de le prononcer arriva bientôt. L’élite de Kamouraska, composée d’une vingtaine de messieurs et d’autant de dames et de demoiselles, était réunie dans la belle et grande salle du presbytère. M. le curé était au milieu d’eux, lorsque tout à coup, le seigneur Taché et sa femme sortent d’une chambre, en me tenant par la main, et me font avancer au milieu de l’assemblée. J’avais une couronne de fleurs sur la tête; car j’étais censé être l’ange de la paroisse que le peuple avait appelé pour offrir à son curé l’expression de l’admiration et de la reconnaissance publiques. Le discours fini, je présentai au curé le bouquet de fleurs symboliques que les dames avaient préparé pour la circonstance.

M. Varin était un homme de petite taille, mais bien planté sur ses pieds. Ses lèvres, fines et pincées, étaient toujours prêtes à laisser échapper le plus gracieux sourire qu’il soit possible d’imaginer. La blancheur remarquable de son teint était encore rehaussée par la couleur rose de ses joues. L’intelligence et la bonté brillaient dans ses beaux yeux noirs. Le premier quart d’heure qu’on passait auprès de lui ne laissait rien à désirer : rien, en effet, de plus aimable et de plus gracieux que sa conversation. Il était très passionné pour ces sortes de petites fêtes; et rien ne saurait surpasser la grâce de ses paroles et de ses manières dans ces occasions. Il n’avait pu entendre la moitié de l’adresse sans fondre en larmes; et bien des yeux se mouillèrent lorsque le bon curé, d’une voix pleine d’émotion, exprima sa reconnaissance et sa joie de se voir ainsi apprécié par son peuple.

Les remerciements de l’heureux pasteur finis, les dames chantèrent quelques jolis chants; puis la salle du festin s’ouvrit et nous laissa voir une longue table, chargée des mets et des vins les plus délicieux que le Canada pût offrir. C’était la première fois de ma vie que j’assistais à un dîner de

prêtres; et la place honorable que l'on m'avait donnée dans cette petite fête me mettait à même d'en saisir toutes les nuances. Aussi, rien ne peut donner une idée de la curiosité avec laquelle je cherchais à voir et à entendre tout ce qui se disait et se faisait parmi les joyeux convives.

Outre le curé et son vicaire, il y avait trois autres prêtres, que l'on avait artistiquement encadrés parmi les plus jolies dames de l'assemblée. Après nous avoir honorés de leur présence pendant près d'une heure, les dames quittèrent la table et passèrent dans le grand salon, dont les murs étaient couverts d'une des plus belles tapisseries que j'aie jamais vues.

A peine la dernière dame avait-elle disparu, que M. le curé se leva et dit : « Messieurs, portons une santé à ces aimables dames dont la présence a répandu tant de charme sur la première partie de notre petite fête. » Et tous les convives, à l'exemple du galant pasteur, de remplir et de vider leurs longs verres à vin en l'honneur des dames. Ensuite, le Seigneur Taché proposa la santé « du plus vénérable et du plus chéri des prêtres du Canada, le Révérend M. Varin ». Et tous les verres de se remplir et de se vider encore, excepté le mien, car j'avais été placé à côté de l'oncle Dionne, qui, me regardant d'un air sévère, après que j'eus vidé mon premier verre, m'avait dit : « Si tu bois un autre verre, je te fais passer la porte, un petit garçon comme toi ne doit faire que toucher le vin du bout des lèvres. »

Je ne saurais dire, combien de santés on proposa et but durant le temps que nous restâmes à table, après que les dames nous eurent quittés. Après chaque santé, il fallait chanter une chanson ou conter une histoire, dont plusieurs furent suivies d'applaudissements, de battements de mains, de cris de joie et de rire convulsifs. Quand mon tour vint d'offrir une santé, j'essayai de m'excuser, mais on ne voulut pas recevoir mes raisons je fus donc forcé de dire à la santé de qui je m'intéressais le plus au monde. Je me levai sur mes deux courtes jambes, et me tournant vers M. le curé, je lui dis : « Je désire que nous buvons à la santé de notre saint-père le pape. »

Personne n'avait encore pensé au pape, et ce nom, prononcé par un enfant au milieu d'une telle assemblée, parut si étrange, si drôle à ces prêtres et à leurs joyeux convives, qu'ils éclatèrent de rire, battirent des mains et des pieds, en criant : « Bravo ! bravo ! à la santé du pape ! » Tout le monde se leva, à l'invitation du curé ; les verres se remplirent jusqu'au bord et se vidèrent jusqu'à la dernière goutte excepté le mien.

Tant de santés ne pouvaient être bues sans produire leur effet naturel : l'ivresse chez un grand nombre. Le premier qui succomba fut un prêtre nommé Noël. C'était un homme de haute taille et un puissant buveur. Je m'étais aperçu plus d'une fois qu'il laissait de côté son verre à pied pour se servir d'un grand *tumbler*. Les premiers symptômes de son ivresse, au lieu d'exciter la compassion de ses amis, ne firent qu'augmenter leurs bruyants éclats de rire. Il voulut prendre une carafe et remplir de nouveau son verre, mais sa main tremblait ; la carafe lui échappa et se brisa sur la table. Pour s'en consoler, il entonna une chanson bachique, qu'il ne put achever. Sa tête s'affaissa sur la table, où il s'endormit bientôt. Il essaya ensuite de se lever, mais il retomba lourdement sur sa chaise. Pendant ce temps les autres prêtres et tous les convives le regardaient en riant aux éclats. Enfin, il fit un effort suprême pour se lever, mais à peine eut-il fait deux ou trois pas qu'il tomba de tout son long sur le plancher. Ses deux voisins coururent à son aide, mais ils n'étaient guère en état de le relever ; deux fois ils roulèrent avec lui sous la table. Enfin, un autre convive, un peu moins affecté par les fumées du vin, le prit par les deux pieds et le traîna dans une petite chambre voisine, d'où nous l'entendîmes bientôt se décharger l'estomac du trop pesant fardeau dont il était accablé.

Cette scène me parut bien étrange, car c'était la première fois que je voyais un prêtre ivre. Mais ce qui m'étonnait le plus, c'étaient les ris bruyants des autres prêtres à la vue de ce spectacle. Cependant, je devins bientôt le témoin d'une autre scène qui me causa plus de peine encore.

Mon jeune compagnon et ami Achille Taché, fils du seigneur Taché, n'avait pas été averti, comme moi, de ne rien toucher le vin que du bout des lèvres. Après avoir plusieurs fois vidé son verre, il roula, lui aussi, sur le parquet, à la vue de son père qui n'était guère en état de le secourir. Il se lamentait et criait : « J'étouffe ! » Je voulus lui aider à se relever, mais c'était au-dessus de mes forces. Je courus chercher sa mère. Elle vint avec une autre dame au secours de son enfant, mais le vicaire l'avait déjà porté dans une chambre voisine où il s'endormit, après avoir dégorgé une partie de ce qu'il avait pris.

Pauvre Achille ! c'est ainsi qu'il faisait, au presbytère de son curé, le premier apprentissage de cette vie de débauche et d'ignominie qui devait, quinze ou vingt ans plus tard, lui ôter sa belle seigneurie, son épouse et ses enfants, et le faire tomber lui-même sur les grèves solitaires de Kamouraska, sous la main meurtrière d'un assassin ! Cette première et triste expérience que j'ai faite de la vie réelle et intime du prêtre de Rome est restée si profondément gravée dans ma pensée, que je me rappelle encore avec honte la chanson bachique que le prêtre Morin m'avait fait apprendre et que je chantai. Elle commençait par ces paroles latines :

Ego in arte Bacchi
Multum profeci :
Decies pintum vini
Hodie bibi.

Je me rappelle aussi la chanson que le curé Varin chanta ; la voici :

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ? (*bis*)
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon :

◇

Mangeons à la gamelle... Vive le son,
Vive le son !
Mangeons à la gamelle... Vive le son,
Du flacon !

Lorsque les prêtres et leurs amis eurent chanté, ri et bu pendant plus d'une heure, M. le curé se leva et dit : « Il ne faut pas laisser les dames seules toute la veillée. Est-ce que notre bonheur et notre joie ne seront pas doublés, si elles consentent à les partager avec nous ? » La proposition fut couverte d'applaudissements, et nous passâmes au salon, où les dames nous attendaient.

Plusieurs jolis chants, exécuté par quelques demoiselles, donnèrent une nouvelle vie à cette seconde partie de la soirée. Mais cette nouvelle ressource fut bientôt épuisée. D'ailleurs, quelques-unes des dames voyaient bien que leurs maris étaient plus d'à moitié ivres, et elles en étaient toutes honteuses. Madame Taché, surtout, ne pouvait cacher la peine qu'elle éprouvait de ce qui était arrivé à son cher Achille. Avait-elle quelques pressentiments, comme en ont tant d'âmes, des larmes qu'elle devait verser un jour, à son sujet ? Avait-elle devant les yeux la vision d'un cadavre mutilé et sanglant le corps inanimé de son fils tombé sous la balle d'un assassin ?

M. Varin ne craignait rien tant qu'une éclipse dans ces heures de joie bruyante, dont sa vie était pleine et dont son presbytère était le théâtre. Allons ! allons ! mesdames et messieurs, dit-il, point de sombres moments dans cette soirée, la plus belle de ma vie ! Il nous faut jouer au colin-maillard. Et tout le monde d'applaudir, et de crier : Jouons au colin-maillard ! A ces cris, répétés par toutes les bouches, les messieurs, à moitié endormis par les fumées du vin, semblent se réveiller comme d'un long rêve. Les jeunes gens battent des mains pour applaudir et exprimer leur joie. Les dames, jeunes et vieilles, se rapprochent les unes des autres en se félicitant de cette heureuse idée.

– Mais, qui va le premier se bander les yeux? demanda le curé.

Toutes les dames, à la fois, lui crient : C'est vous, monsieur le curé... c'est à vous de donner le bon exemple, et à nous de le suivre.

– Le jury qui me condamne est trop puissant et trop unanime, dit M. Varin, je sens que son jugement est sans appel : il faut me soumettre.

Et un instant après, une des dames avait attaché un beau mouchoir, tout parfumé, autour de la figure du galant curé. Elle le prit ensuite par la main, le conduisit dans l'angle le plus retiré de la chambre, et, l'ayant poussé tout doucement de sa belle petite main blanche, elle lui dit : M. Colin-Maillard, sauve qui peut ! malheur à qui est pris !

Rien n'est plus comique que de voir marcher un homme pris de vin, surtout lorsqu'il ne veut pas qu'on s'en aperçoive. Comme il se tient roide et droit sur ses jambes ! Comme ses mouvements de droite et de gauche, pour se tenir en équilibre, sont savants et compliqués ! Telle était la position du curé Varin. Il n'était pas ivre outre mesure, quoiqu'il eût bu prodigieusement : il portait à merveille l'énorme fardeau dont il était chargé. Il avait pris assez de vin pour enivrer trois hommes ordinaires, mais telle était sa prodigieuse capacité de boire, qu'il pouvait encore marcher sans tomber. Cependant, chaque pas qu'il faisait, comme chaque mot qu'il prononçait, indiquait d'une manière bien pénible et bien évidente qu'il avait trop bu.

Rien donc de plus amusant que les premiers pas que fit le pauvre prêtre pour saisir quelque victime et lui passer son bandeau. Il faisait un pas en avant, deux pas en arrière, puis il chancelait, tantôt à droite, tantôt à gauche. Tout le monde riait aux larmes. Les jeunes gens, les dames, les demoiselles allaient à tour de rôle le pincer, lui toucher doucement tantôt la main, tantôt le bras ou l'épaule, puis on criait en s'éloignant : « Sauve qui peut ! » Le curé allait en zigzag, étendait subitement les bras, tantôt ici, tantôt là. Ses jambes pliaient sous le fardeau. Il haletait, suait, toussait, et chacun commençait à

craindre que l'épreuve ne fût poussée trop loin et au-delà des convenances, lorsque, par un heureux tour de main, il saisit le bras d'une dame, qui s'était trop approchée de lui pour l'agacer.

La dame fit de vains efforts pour s'échapper; elle se débattit, tourna sur elle-même, mais la main du curé ne voulut pas lâcher prise : elle tenait aussi ferme que celle d'un noyé. Tandis qu'il retenait sa proie de la main droite, il voulut lui passer la gauche sur la tête, afin de reconnaître et de nommer le bel oiseau qu'il avait saisi — mais voilà que, ses jambes ployant entièrement sous son poids, il tomba et entraîna avec lui dans sa chute sa belle paroissienne! Elle roula sur lui en voulant lui échapper, et bientôt il roula sur elle pour mieux la saisir! Cette scène, qui ne dura que quelques instants, fut pourtant assez longue et assez indécente pour forcer les dames à rougir et à se cacher la figure. Jamais de ma vie je n'ai vu rien de plus honteux et de plus scandaleux que ce spectacle.

Le jeu finit là : nous avions tous honte de ce qui venait de se passer sous nos yeux. Je me trompe quand je dis tous, car la plupart des hommes étaient trop pleins de boisson pour rougir, et les prêtres étaient trop ivres aussi ou trop accoutumés à cette vie de débauche pour en avoir honte.

Le lendemain, le curé Noël dit sa messe, mangea ce qu'il appelait « le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ! » Le curé Varin et les autres prêtres, sans aucun scrupule, comme sans honte et sans remords, montèrent aussi à l'autel et communierent! Or, ce curé Varin était un des *plus respectables prêtres du Canada*.

C'est ainsi, ô perfide Église de Rome, que tu trompes les peuples qui te suivent, et que tu perds même les prêtres dont tu fais tes esclaves. Tu leur imposes un joug qu'ils ne peuvent porter! Tu leur fais faire des serments qu'ils ne peuvent tenir! Tu en fais des menteurs et des parjures! Tu leur ôtes les notions du bien et du mal! Tu perds les prêtres en dégradant les peuples!



7. – Préparation à la première communion. – Mariolâtrie.

Rien ne peut surpasser le soin avec lequel les prêtres de Rome préparent les enfants à leur première communion. De deux à trois mois, chaque été, sont consacrés à cette préparation. Durant tout ce temps, les enfants de dix à treize ans sont forcés de venir à l'église presque tous les jours, non seulement pour achever d'apprendre par cœur leur catéchisme, qu'ils ont dû étudier les années précédentes, mais aussi pour en comprendre toutes les doctrines.

Le prêtre qui nous instruisait était un ancien curé, qui, comme il a été dit, avait perdu sa cure pour avoir séduit une de ses jeunes paroissiennes. Mais nous ignorions cette circonstance, et comme cet homme traitait les enfants avec une bonté vraiment paternelle, nous avions pour lui tout le respect et toute l'affection possibles. Ses discours étaient un peu longs, mais nous aimions à l'entendre; car il savait assaisonner tout ce qu'il disait d'histoires intéressantes qui nous attachaient à sa personne tout en nous faisant aimer et retenir ses leçons.

Le catéchisme préparatoire à la première communion est comme la base de cet édifice monstrueux de superstition et d'idolâtrie que Rome érige au fond des intelligences qu'elle tient dans ses fers. C'est alors qu'elle leur inculque ce profond respect, on pourrait dire cette espèce d'adoration dont elle veut que ses papes et ceux qui les représentent soient honorés. C'est alors surtout qu'elle détruit de fond en comble tout ce qui peut servir de fondement aux vérités les plus sacrées de l'Évangile. C'est alors que Jésus-Christ est entièrement détrôné des cœurs qu'il a pourtant payés si cher et dans lesquels il veut régner seul. C'est alors que Marie est intronisée dans l'intelligence du jeune catholique-romain, non seulement sur un pied d'égalité avec son Fils, mais même de supériorité. Et cette grande iniquité

par laquelle Marie est substituée à Jésus est commise avec tant d'art, est dissimulée avec tant d'habileté, est présentée sous des couleurs si attrayantes, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, à un jeune catéchumène de s'en douter.

Un jour le prêtre me dit : Lève-toi, mon enfant, afin de répondre à plusieurs questions importantes que j'ai à te faire. Je me levai.

– Mon enfant, dit-il, lorsque, à la maison, tu commets quelque faute, qui est généralement le plus prompt à te punir ? Est-ce ton père ou ta mère ? Après quelques moments d'hésitation, je répondis : C'est mon père.

– Tu as bien répondu, mon enfant. Car il est vrai que le père est presque toujours plus impatient avec ses enfants et plus prompt à les punir que la mère. A présent, mon enfant, dis-moi, qui te punit le plus sévèrement et te frappe le plus fort : est-ce ton père ou ta mère ?

Je répondis, sans hésiter, que c'était mon père. C'est encore vrai, mes enfants, poursuivit le prêtre ; la mère, même quand elle punit, laisse voir la bonté de son cœur : elle ne frappe pas avec la même dureté que le père. Mais j'ai encore quelque chose à te demander, dit-il, s'adressant à moi de nouveau. Lorsque tu avais, quelquefois, mérité d'être corrigé, et que ton père prenait la verge pour te frapper, ne survenait-il pas, tout à coup, quelqu'un qui se jetait entre toi et ton père, pour lui arracher la verge des mains et l'apaiser ?

– Oui, monsieur, lui répondis-je, ma mère a souvent agi ainsi : plus d'une fois je l'ai échappé belle de cette manière.

– Ce que tu dis là est encore vrai, mon enfant, non seulement en ce qui te concerne, mais encore à l'égard de tous tes compagnons ici présents. N'est-il pas vrai, mes chers enfants, que souvent vos bonnes mères viennent à votre secours lorsque vos pères veulent vous battre, et qu'ainsi vous échappez à la correction que vous méritez ? Répondez. Tous répondirent : Oui, c'est vrai !

– Encore une question, et j’aurai fini, reprit le vicaire. Lorsque tu voyais ton père armé de la verge pour te frapper, ne te jetais-tu pas, pour échapper à ses coups, dans les bras de quelqu’un ?

– Oui, monsieur, répondis-je, je me suis plus d’une fois jeté ainsi dans les bras de ma mère, lorsque après avoir commis quelque faute, je voyais mon père venir à moi pour me punir. Elle demandait grâce pour moi et plaidait si bien ma cause que j’ai bien souvent échappé ainsi à la correction que je méritais.

« C’est très bien répondu ! me dit le prêtre. Puis, s’adressant à tous les enfants : Vous avez un Père et une Mère au ciel : votre Père, c’est Jésus, votre Mère, c’est Marie. Mais n’oubliez pas que la femme, la Mère, a toujours le cœur plus tendre et plus miséricordieux que le Père. Souvent vous offensez votre Père qui est au ciel par vos péchés, vous l’irritez contre vous. Que se passe-t-il alors au ciel ? Votre Père en courroux prend la verge, il fait gronder son tonnerre pour vous écraser, il ouvre l’enfer pour vous y jeter, et vous seriez depuis longtemps perdus, réprouvés, si vous n’aviez pas au ciel une bonne Mère qui désarme le bras irrité de votre Père. Quand Jésus est sur le point de vous punir, la bonne Vierge Marie court à lui et l’apaise. Elle se jette entre lui et vous et l’empêche de vous frapper, comme vous le méritez. Elle parle pour vous, demande pardon et l’obtient. Comme vous devez donc l’aimer, cette bonne Mère, à qui vous devez de n’être pas tous dans l’enfer aujourd’hui !

Le jeune Chiniquy vous l’a dit, il s’est souvent jeté dans les bras de sa mère, pour éviter le châtement qu’il méritait. Elle prenait alors sa défense et plaidait si bien sa cause, que son père ne pouvait résister : la verge lui tombait des mains, et l’enfant coupable échappait à la punition qu’il avait méritée. Ainsi, mes enfants, quand votre conscience vous dit que Jésus va vous punir, que vous avez raison de craindre l’enfer, courez à Marie : jetez-vous entre les bras de cette bonne Mère ; ayez recours à sa puissante protection auprès

de son Fils, et soyez bien assurés que vous serez sauvés. »

C'est ainsi, ô Sauveur du monde, que Rome a complètement changé et défiguré votre sainte religion ! Dans l'Église de Rome, ce n'est pas Jésus, c'est Marie qui représente l'amour, la miséricorde infinie de Dieu pour le pécheur. Ce n'est pas vers Jésus, mais vers Marie, que le pécheur doit regarder pour échapper au châtiment qu'il mérite. En un mot, ce n'est pas Jésus, mais Marie qui sauve le pécheur, dans l'Église de Rome !

Jésus veut punir, mais Marie veut pardonner ; Jésus est toujours irrité, mais Marie est toujours pleine de miséricorde. Et voilà pourquoi Rome est devenue idolâtre. Ce n'est plus Jésus, c'est Marie qu'elle adore. Ce n'est plus vers Jésus, mais vers Marie qu'elle enseigne aux pécheurs à tourner leurs pensées, leur espérance et leur amour ! Et par cette religion impie que Rome a mise à la place de l'Évangile, elle séduit les âmes, trompe les intelligences et perd le monde. Sous le prétexte d'honorer la Sainte Vierge, elle l'insulte et l'outrage, en outrageant son adorable Fils.

La papauté a ramené, sous un nouveau nom, l'idolâtrie des temps passés. Elle a replacé sur ses autels le Jupiter-Tonnant des Romains et des Grecs. Seulement elle lui a mis, pour mieux tromper le monde, le manteau de Jésus sur les épaules. Et, comme les anciens prêtres des idoles invitaient les peuples à s'adresser à Junon, à Vénus, à Minerve, pour apaiser la colère de Jupiter, ainsi le pape et ses prêtres engagent les nations modernes à recourir à Marie, à Joseph à sainte Anne, à tant d'autres saints, afin d'apaiser leur Dieu irrité !

Rome est bien obligée de reconnaître que Jésus est le Médiateur entre Dieu et les hommes, mais elle détruit cette doctrine si vraie, si belle de l'Évangile en assurant à ses dupes que ce Médiateur est toujours en colère et sourd à leurs invocations. Elle affirme que l'efficacité de ce Médiateur ne vient pas de son amour pour le pécheur, mais uniquement de son amour et

de son respect pour Marie ! Et cette doctrine diabolique, je l'ai crue, comme tous les catholiques-romains la croient ; je l'ai prêchée, comme tous les prêtres la prêchent encore. Ah ! combien mon cœur est triste lorsque je pense à tant de belles années passées à me traîner aux pieds des saints pour obtenir un salut qui ne peut venir que de Jésus seul !

8. – Études au Collège.

Au mois d'août 1829, je terminai, au collège de Nicolet, mon cours régulier d'études classiques, commencé en 1822. J'aurais pu aisément en quatre ans apprendre ce qui me fut enseigné pendant ces sept longues années. On nous fit consacrer trois ans à l'étude de la grammaire latine, lorsque douze mois de travail eussent été suffisants. Il est vrai que pendant ces trois ans on nous donna quelques notions de grammaire française, de géographie et d'arithmétique ; mais tout cela était si superficiel que nos maîtres semblaient plus occupés à tuer le temps qu'à développer notre intelligence.

Je dois en dire autant des classes de belles-lettres et de rhétorique : elles nous prirent deux ans, tandis qu'un an d'études sérieuses aurait amplement suffi pour apprendre ce qui nous fut enseigné pendant ces vingt-quatre mois. Quant aux deux années consacrées à l'étude de la logique et des matières classées sous le nom de philosophie, elles n'auraient pas été un temps trop long, si ces sujets eussent été honnêtement offerts en nourriture à notre esprit. Mais l'étudiant dans un collège de l'Église romaine est absolument condamné au supplice de Tantale. Pendant qu'on approche de ses lèvres les eaux rafraîchissantes de la science, on l'empêche constamment d'y goûter. Développer l'intelligence, dans un collège ou un couvent romain, est tout à fait hors de question. Au contraire, tout le travail, tous les efforts du supérieur n'ont d'autre but que de prouver à l'élève que son intelligence

est son plus grand, son plus dangereux ennemi ; qu'elle est semblable à un animal indompté, qu'il faut toujours tenir bien enchaîné. Il ne se passe pas de jour que l'écolier n'entende répéter que sa raison ne lui a pas été donnée pour se guider lui-même, mais uniquement pour connaître la main de celui que Dieu désigne pour son guide ; et cette main, sûre, infaillible, est toujours, en dernier lieu, la main du pape. Toutes les ressources du langage, tous les trésors des plus ingénieux sophismes, toutes les mines inépuisables des fables et des paradoxes, tous les mille et mille textes tronqués des saints Pères et des Écritures : tout est exploité avec un art incroyable afin de démontrer à l'élève que sa raison n'a pas le droit de rien lui apprendre, sinon qu'elle doit se prosterner aux pieds du Souverain Pontife, seule et unique source des vérités et des lumières que Dieu a données au monde pour le sauver.

Dans les collèges, comme dans les couvents de Rome, on élève la jeunesse, oui, on l'élève ; mais jusqu'à quelle hauteur lui permet-on de s'élever ? Jamais plus haut que les pieds du pape ! Aussitôt que l'intelligence dirigée par la main du Jésuite ou du Sulpicien (ce qui est pis encore) a gravé les degrés qui conduisent aux pieds du pape, elle doit s'arrêter, se prosterner et s'endormir dans une parfaite sécurité et une molle insouciance de l'avenir. Le pape, pour elle, c'est le centre autour duquel doivent graviter toutes les intelligences ; c'est le soleil du monde, la base unique de la civilisation. Pour la plupart des hommes nés paresseux et indolents, quel inappréciable privilège que d'étudier dans un collège de l'Église romaine ! Comme on est vite arrivé à la hauteur de toutes les sciences ! Comme on est bientôt devenu maître de la source de toutes les lumières ! On n'a qu'à baiser la pantoufle du Souverain Pontife, lui se charge de penser pour vous ! C'est lui qui dira non seulement tout ce que vous devez penser, mais encore tout ce que vous devez faire ! Et fût-on borné comme un âne, on s'est bientôt fait la réputation d'un savant, même d'un saint, si l'on n'accepte, en fait de connaissances philosophiques et religieuses, que ce qui émane de la bouche du pape !

◇ J'étais arrivé à ce suprême degré de perfection à la fin de mes études, au point que J. J. Barthe, mon condisciple, écrivait, en 1844, dans son journal, à propos de mon *Manuel de Tempérance* : « Monsieur Chiniquy ne fait que couronner son apostolat de tempérance avec la sainte et ardente ambition de caractère dont il donnait déjà de visibles preuves dans sa vie de collègue, où nous avons si souvent été témoins de sa piété d'enfant, quand il était le modèle de tous tous ses compagnons, qui l'avaient surnommé le Louis de Gonzague de Nicolet ^a. »

Ces paroles du rédacteur du *Moniteur Canadien* signifient que je voulais absolument être sauvé, mais que, ne connaissant point de meilleur moyen de salut que celui d'obéir aveuglément à mes supérieurs, j'avais éteint aussi complètement que possible toutes les lumières de la raison, afin de ne suivre que la raison et la volonté de mes supérieurs. Je ne croyais que ce qu'ils me disaient de croire ; je ne pensais que ce qu'ils me permettaient de penser. Je marchais, sous leur conduite, exactement comme un aveugle que son guide tient par la main. Quoique mon esprit se révoltât tous les jours contre les fables dont on le nourrissait, je le forçais néanmoins d'accepter ces fables comme des vérités historiques. Bien que ma raison se soulevât tous les jours contre les ridicules sophismes que l'on me débitait, comme les seuls principes de la philosophie chrétienne, j'étais obligé de lui imposer silence et de la forcer à subir le joug du mensonge et de l'erreur.

Cependant, malgré toute ma bonne volonté d'être soumis à mes supérieurs aussi docilement qu'ils le désiraient, il y avait par moments dans mon âme des luttes terribles, où toutes les forces de mon intelligence semblaient se rallier pour briser les fers que je leur forgeais. Je n'oublierai jamais qu'un jour, j'exprimai à mon professeur de philosophie, le Révérend Charles Harper, quelques doutes sur la nécessité absolue pour l'inférieur de soumettre

a. LOUIS DE GONZAGUE (1568-1591) était un étudiant jésuite mort à Rome à 23 ans au service des pestiférés. Il fut canonisé en 1726. (THÉO_{TEX})

sa raison à son supérieur ; je lui dis : – Lorsque j’aurai ainsi soumis ou lié complètement mon intelligence à celle de mon supérieur, s’il abuse de son autorité sur moi pour me tromper par de fausses doctrines, ou me commander des choses qui, suivant moi, sont mauvaises et malhonnêtes, ne serai-je pas perdu en obéissant ; n’aurai-je pas à rendre à Dieu un compte terrible pour m’être ainsi laissé tromper ?

Le professeur me répondit : – Non, vous n’aurez jamais à rendre à Dieu compte des actions que vous faites par l’ordre de vos supérieurs légitimes. S’ils vous trompaient, en se trompant eux-mêmes, ils seraient seuls responsables de l’erreur que vous auriez commise ; votre péché ne vous serait point imputé tant que vous suivrez la règle d’or qui constitue la base de la philosophie, comme de la perfection chrétienne : l’humilité et l’obéissance.

Peu satisfait de cette réponse, je fis part, après la classe, de la répugnance que j’éprouvais à accepter de pareils principes, à plusieurs de mes condisciples, parmi lesquels se trouvait Joseph Turcot, mort depuis, je crois, ministre des travaux publics du Canada. Il me répondit : – Plus j’étudie la logique qu’on nous enseigne, plus je suis convaincu que tout cela est arrangé pour faire de nous des brutes.

Le lendemain, j’ouvrais mon cœur tout entier à l’homme vénérable que nous avions pour directeur, M. l’abbé Onésime Leprohon. Je le vénérerais comme un saint et je l’aimais comme un père. Je lui dis franchement que j’éprouvais souvent une répugnance invincible à me soumettre à des principes qui semblaient nous conduire au plus abject des esclavages, l’esclavage de l’intelligence et de la raison ! Je confiai sa réponse au papier, avec la plus stricte fidélité ; la voici :

– Mon cher Chiniquy, comment Adam et Ève se sont-ils perdus dans le paradis terrestre ? Et comment nous ont-ils perdus avec eux ? N’est-ce pas pour avoir mis leur raison au-dessus de celle de Dieu ? Ils avaient la

promesse d'une vie et d'un bonheur éternels, à la condition de soumettre leur raison à celle de leur Souverain Maître : ils ne l'ont pas fait, et ils se sont perdus. Il en est de même aujourd'hui : tous les maux de la terre, toutes les erreurs, tous les crimes qui désolent le monde, découlent du même principe de révolte et d'orgueil qui perdit le premier homme. Dieu règne encore sur une partie du monde, le monde des élus, par le moyen du pape, des évêques et des prêtres, qui constituent l'Église enseignante et infaillible. En se soumettant à Dieu, qui nous parle par le pape, on marche dans la vérité, on a la vie éternelle. Mais l'on s'égare et l'on périt infailliblement le jour où, mettant sa raison au-dessus de celle de ses supérieurs, unis au pape, on refuse de leur obéir.

– Mais, lui répondis-je, si ma raison me dit que mon supérieur, ou le pape, se trompe, ne serais-je pas coupable en lui obéissant ?

– Tu supposes une chose qui ne pourra jamais arriver, me répondit M. Leprohon ; car le pape, l'Église, ainsi que ceux qui parlent en leur nom et par leur ordre, ont la promesse de ne jamais faillir et d'être toujours dans la vérité. Mais, supposons qu'ils puissent se tromper et t'induire en erreur, Dieu ne te demandera jamais compte de l'erreur que tu auras commise, ni du péché dans lequel tu seras tombé en soumettant ton intelligence et ta conscience à la conscience et à l'intelligence de l'Église qui te parle par tes supérieurs légitimes.

Il fallut bien me contenter de cette réponse ; mais, à travers le silence respectueux dont je la fis suivre, mon supérieur dut s'apercevoir que j'étais resté triste et inquiet. Pour me persuader qu'il avait raison, il court à l'instant me chercher deux ouvrages écrits par le comte DE MAISTRE : *Le Pape et les Soirées de St. Pétersbourg*. Il me remit ces volumes comme venant d'un des plus profonds et des plus savants penseurs de l'Église romaine. Mon supérieur était honnête dans ses convictions ; il croyait à De Maistre et à ses doctrines comme à l'Évangile : Rome l'avait approuvé !

◇

Mais combien j'ai regretté, depuis, le temps que j'ai perdu à lire cet auteur ! Car j'ai découvert que ce De Maistre est le plus éhonté menteur, en fait d'histoire, et le plus effronté sophiste qui se soit jamais servi de la belle langue française pour tromper ses lecteurs. Pour donner une idée de l'inconcevable dégradation intellectuelle où on était parvenu à nous faire descendre, après sept années d'études au collège de Nicolet, je ne rappellerai que le fait suivant :

Au commencement de l'année 1827, le curé de Ste. Anne-la-Pérade écrivit à notre directeur la lettre suivante pour lui demander le secours des prières de toute la communauté du collège de Nicolet, afin d'obtenir du ciel la cessation d'un certain fléau : « Depuis plus de trois semaines, un des plus respectables habitants est menacé de perdre tous ses chevaux, par suite d'un sortilège ! Du matin au soir, et pendant presque toute la nuit, on entend des coups redoublés de fouet et de bâton tomber sur ces pauvres chevaux. Ils tremblent, ils écument, ils se débattent, ils se jettent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais on ne peut rien voir : la main du sorcier reste invisible ... ! Priez pour que nous découvriions ce monstre, et qu'il soit puni comme il le mérite. Priez aussi pour que cet horrible fléau cesse. »

Telle était, en substance, la lettre du prêtre. Et, comme notre supérieur croyait sincèrement à cette fable, j'y croyais aussi, ainsi que ceux des élèves qui avaient ce qu'on appelle de la religion et de la piété. Voilà sur quel rivage de puériles et dégoûtantes superstitions je devais arriver, après avoir vogué sept années de ma vie dans la barque appelée Collège de Rome. La valeur intellectuelle des études dans un collège romain (et c'est bien pis encore dans un couvent) est donc absolument nulle. Je me trompe, l'intelligence, au lieu d'avancer, ne peut que rétrograder sous le poids des chaînes dont elle est chargée. Si elle avance, ce n'est qu'en dépit des entraves qu'on lui met, pareille à ces fiers et nobles voiliers, que l'on voit quelquefois s'avancer sur les flots, malgré les vents et la marée. Mais je sais trop bien avec quel front d'airain

les prêtres de Rome nient les vérités les plus certaines qui tendent à les démasquer, pour n'être pas assuré qu'ils vont m'accuser de mensonge dans ce que j'affirme sur l'incroyable dégradation que l'intelligence humaine doit subir lorsqu'elle est livrée aux mains des Jésuites. Pour montrer la vérité de ce que je dis ici, et pour prouver en même temps que les prêtres d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois sont à l'œuvre pour éteindre les lumières de la raison et couvrir le monde de ténèbres, je veux copier une page d'un livre écrit et vendu, aujourd'hui même, par les Jésuites de Montréal, et approuvé par les évêques Bourget et Fabre : *L'Almanach des Ames du Purgatoire*, p. 52 :

« On raconte que maintes fois (et sur le nombre, il y a certainement des faits prouvés) les âmes des défunts ont fait entendre dans les maisons des bruits effrayants, ont bouleversé les meubles et autres choses semblables. A Ferrare, un des plus beaux palais de la ville était demeuré inhabitable par suite du tapage nocturne qui s'y faisait régulièrement, et dont la cause naturelle avait échappé à toutes les investigations. Le propriétaire, voyant la perte considérable qui en résultait pour lui chaque année, avait tout employé, mais inutilement. Un étudiant en droit, fatigué de ces plaintes, et persuadé qu'il n'y avait au fond que de ridicules terreurs, s'offrit hardiment à demeurer dans cette maison, seul, et à prouver la cause des craintes générales, pourvu qu'on lui garantît un logement gratuit pendant dix ans dans l'une des chambres. Le propriétaire y consentit bien volontiers. L'étudiant s'installa au palais ce jour même, après y avoir fait porter ses livres et tout son bagage. La nuit vint. Notre jeune homme, plein de courage, se mit à étudier tranquillement : il avait à soutenir le lendemain une thèse importante, et son esprit n'était rempli que de cette idée. Comme il avait, d'ailleurs, de la piété, il avait fait bénir le cierge qui l'éclairait, persuadé qu'au cas où le démon tenterait quelque chose contre lui, ce saint objet le préserverait de malheur. Il étudiait donc, sinon sans émotion, du moins sans crainte appréciable, lorsque, vers le milieu de la nuit, un bruit singulier se fait entendre dans tous les appartements : on eût dit un mouvement de chaînes traînées

lourdement sur le parquet. Sans s'émouvoir, notre étudiant s'apprête à voir ce que c'est, et attend avec impassibilité ; car il distinguait l'approche de ce bruit, qui venait de son côté. Il tenait les yeux fixés sur la porte, prêt à interpeller le nouveau venu, lorsque cette porte s'ouvre, et qu'aperçoit-il ? un spectre hideux, des fers aux pieds et aux mains, qui, sans lui adresser une parole ni répondre à ses questions, s'assied à côté de lui et le regarde avec des yeux terribles. Le jeune homme commençait à trembler bien fort ; mais, ayant fait une prière intérieure à Dieu, il se rassied et continue de consulter ses livres et d'écrire. « Que cherches-tu donc avec tant de soin ? demanda enfin le fantôme d'une voix sépulcrale. – Je cherche un texte de loi qui m'est indispensable pour ma cause de demain. – Ce n'est pas dans ce livre que tu le trouveras, reprend l'effrayant visiteur, je vois là sur la table un Barthole, à tel endroit tu auras ce que tu veux. – Je vous remercie. » Et il poursuit son travail. Je n'oserais dire qu'il le fit en toute liberté d'esprit : on ne pouvait pas l'exiger de lui. Dès que la première lueur du jour parut, le spectre se leva, faisant de nouveau résonner ses chaînes, et sortit comme il était venu. Mais le jeune homme se lève, à son tour, sa lumière à la main, et le suit, pas à pas, jusqu'à une porte de cave, où la terre sembla s'ouvrir, et la vision s'évanouit. Il laisse son cierge bénit à cet endroit et remonte dans sa chambre. Aussitôt que l'heure le lui permit, il sortit et alla raconter l'histoire à ses amis. On se rend au palais, on visite l'endroit, on descend où était le cierge, on creuse et on trouve un cadavre, dont personne ne peut indiquer l'origine. On appela donc un prêtre ; ces restes ignorés furent déposés dans un cercueil et inhumés en terre sainte. Après les cérémonies et les prières ordinaires, on dit pour le défunt un grand nombre de messes, et depuis ce temps-là le palais fut délivré de tout ce qui l'avait rendu inhabitable. Tout le monde fut persuadé que Dieu avait permis à une âme abandonnée dans le purgatoire de solliciter ainsi le suffrage de ses frères. »

C'est l'usage des prêtres de Rome de nous citer nombre d'hommes célèbres nés dans leur Église, qui ont honoré l'humanité par leur génie, et

ont reculé les limites des connaissances humaines par leurs découvertes. Mais qu'on lise l'histoire de ces grands hommes, et l'on verra que la plupart ne sont montés dans les hautes régions des sciences que malgré l'Église de Rome, et qu'ils ont presque tous été frappés de ses anathèmes pour le seul crime d'avoir osé donner à leur intelligence la liberté de s'élever au-dessus de l'horizon ténébreux marqué par la main des papes comme la dernière limite des connaissances humaines.

Galilée était assurément un grand génie. Mais tout le monde sait comment il fut incarcéré et cruellement puni par le pape pour avoir soutenu que la terre tourne autour du soleil. Copernic était aussi un grand génie, et, de plus, c'était un prêtre. Mais qui ignore qu'il fut excommunié à cause de ses grands travaux et de ses découvertes en astronomie? Personne ne nie que Pascal ait été un des plus grands génies que la France ait donnés au monde. Oui, mais chacun sait que Pascal a vécu et est mort excommunié. Et Bossuet, le grand, l'incomparable Bossuet, cet homme qui a porté l'éloquence humaine à ses dernières limites, est-ce que Veuillot, le célèbre rédacteur de *L'Univers*, ne vient pas de nous dire et de nous prouver que Bossuet n'était rien moins qu'un protestant déguisé? Qui ignore, en effet, que Bossuet, à la tête de l'Église de France toute entière, a protesté d'avance contre le monstrueux dogme de l'infailibilité? Il me faudrait écrire un gros volume si je voulais donner les noms de tous les grands hommes dont l'Église de Rome a essayé de briser le génie sous ses foudres!

Mais, si quelqu'un doute de la haine que cette Église porte au génie et à la science, qu'il lise les lignes suivantes, que nous copions, mot pour mot, d'un ouvrage fait par deux hommes savants que l'Église romaine ne peut répudier, puisqu'ils étaient Jésuites, et célèbres dans tout le monde lettré, les Pères Le Sueur et Jacquier. Voici leur témoignage, dans la préface de leur fameux ouvrage sur Newton et ses découvertes astronomiques : « Newton, dans son troisième livre, suppose le mouvement de la terre. Nous ne pou-

◇

vions expliquer la proposition de cet auteur sans nous servir de la même hypothèse. Nous avons donc dû assumer un caractère qui n'est pas le nôtre. Mais nous déclarons notre entière soumission aux décrets du Souverain Pontife contre le mouvement de la terre. » (!) (*Newtonis Principia*, Vol. III. Colloniæ Allobrogum, 1760.) Ainsi, voilà deux témoins irrécusables, puisqu'ils sont Jésuites, qui nous informent que les papes sont encore opposés à ce que la terre tourne autour du soleil! Ils tremblent dans la crainte d'être excommuniés et damnés parce qu'ils soutiennent que ce mouvement est réel, dans leur célèbre ouvrage d'astronomie!

Je sais bien, encore une fois, qu'on peut me citer, ça est là, quelques intelligences d'élite sorties des collèges de Rome. Oui, mais ces intelligences supérieures ont su, dès le commencement, briser les entraves avec lesquelles on voulait les arrêter; et, tout en gardant extérieurement les règles de la maison, pour avoir la paix, elles en ont mis sous leurs pieds l'esprit et les tendances : nobles et puissantes individualités, qui sont restées libres même au sein de la prison!

Mais parmi ces grands esprits qui sont sortis des collèges de l'Église romaine, et qui ont porté la lumière au sein de leur nation, combien n'y en a-t-il pas qui sont devenus, secrètement et souvent même publiquement, les plus impitoyables ennemis du prêtre et de sa religion? N'est-ce pas un fait patent que ces élèves, dont souvent les prêtres de Rome feignent de se glorifier, sont sortis du collège avec un mépris souverain, souvent une haine implacable pour le sacerdoce romain et son faux christianisme? Ils ont vu le prêtre romain d'assez près et ils l'ont étudié assez longtemps pour connaître qu'il est l'ennemi le plus dangereux et le plus acharné de l'intelligence, de la liberté et du progrès.

Voltaire était un élève des prêtres, et cependant il leur a donné des coups dont ils ne se relèveront jamais. La France, l'Italie, l'Espagne, le Canada, tous ces pays sont couverts d'élèves des prêtres; et ce sont ces élèves qui font à

◇ Rome la guerre la plus redoutable, parce qu'ils ont appris par leur propre expérience que partout où le clergé romain dirige l'éducation du peuple, il ne peut y avoir ni progrès ni liberté.

Lorsque la grande et noble nation française voulut, en 1792, reconquérir sa liberté, ne commença-t-elle pas par chasser, égorger même les prêtres de Rome? Et si naguère elle se débattait et se roulait au milieu de ses larmes, de ses ruines et de son sang aux pieds de ses ennemis, n'était-ce pas parce qu'elle avait de nouveau commis la fatale erreur de se soumettre au joug ignominieux du clergé romain?

Cavour, en Italie, a été élevé par les prêtres, et c'est probablement pendant qu'il étudiait dans leur puissante citadelle qu'il a formé le plan de la démolir, comme l'unique moyen de sauver sa patrie.

Papineau a vécu parmi les prêtres, et cet aigle du Canada a pu voir, dans son enfance, les chaînes avilissantes dont les prêtres avaient enlacé les bras vigoureux de notre jeune et cher pays. Aussi, voyez comme toute sa noble existence a été consacrée à combattre les prêtres, et comme sa parole éloquente les a constamment flétris sans pitié! Tout le Canada sait avec quel souverain mépris il les a repoussés à son lit de mort, au moment suprême où il échangeait la vie du temps pour celle de l'éternité.

9. – L'éducation morale et religieuse du Collège.

On rapporte que lorsque Virgile était sur son lit de mort, il fit appeler ses amis et les conjura de brûler son *Énéide*. Ce poète païen, au moment de quitter la vie, regrettait amèrement d'avoir peint sous des couleurs si vives les amours d'Enée et de Didon. Quoique enveloppé des ténèbres du paganisme, Virgile, éclairé toutefois d'un de ces rayons de lumière que Dieu laisse tomber sur tout homme créé à son image, sentait qu'il avait péché

◇

en traçant ces lignes éloquentes, mais si brûlantes d'un feu qui n'est déjà que trop allumé dans tous les cœurs. Eh bien, ces lignes qui faisaient rougir un païen, non seulement les prêtres de Rome nous les faisaient lire, mais ils nous obligeaient encore à les apprendre par cœur, dans leur collège de Nicolet.

Pour donner une idée de l'éducation morale qu'on reçoit dans un collège catholique, il suffit de dire que d'un bout à l'autre de l'année, l'élève s'y trouve environné d'une atmosphère où l'on ne respire que le paganisme. C'est chez les païens qu'on allait chercher presque exclusivement les modèles d'éloquence que nous apprenions par cœur. Il en était de même des modèles de sagesse, d'honneur, de chasteté, de patriotisme, que l'on offrait à notre admiration : c'était presque uniquement chez les peuples idolâtres qu'on allait les chercher. Notre esprit était sans cesse occupé à admirer les chefs-d'œuvre que le paganisme nous a laissés. Virgile, Horace, Cicéron, Socrate, Homère, Tacite, Lycurgue, César, Xénophon, Démosthène, Alexandre, Lucrèce, Régulus, Brutus, Jupiter, Vénus, Mars, Minerve, Diane, etc., se pressaient tour à tour, et souvent à la fois, devant notre pensée, pour l'occuper, s'en emparer et la dominer.

Il est vrai que l'Église romaine nous présentait aussi, comme contre-poids, et pour nous attirer à elle, ses fables, ses doctrines et ses préceptes ; mais tout cela nous semblait si visiblement emprunté au paganisme, et nous paraissait si nu, si froid, si dépouillé de poésie et de vérité, que si le paganisme ancien ne restait pas absolument le maître, il conservait, au moins, une large place dans les intelligences que le romanisme voulait lui ôter. Pour nous faire aimer l'Église de Rome, nos supérieurs comptaient sur les œuvres de Châteaubriand. *Le Génie du Christianisme* était le livre des livres qui devait dissiper tous nos doutes et nous attacher à la religion du pape. Mais cet auteur, souvent remarquable par la beauté de son style, détruisait par la faiblesse de sa logique le christianisme qu'il voulait édifier. Au reste, il nous

◇
 était facile de voir que cet auteur n'était pas sincère et qu'il ne croyait pas lui-même ce qu'il nous disait.

Châteaubriand, De Maistre, et tous les écrivains catholiques dont on nous faisait lire les ouvrages, cherchaient bien à nous démontrer que les dogmes, les préceptes, les pratiques de l'Église romaine avaient été apportés du ciel par Jésus-Christ, ou confiés à cette Église par les Apôtres. Mais, quel que fût notre désir de les croire, combien ne nous sentions-nous pas troublés, humiliés, dans notre foi, en voyant que Tite-Live, Tacite, Cicéron, Horace, Homère, etc., nous montraient, jusqu'à l'évidence, que la plupart de nos cérémonies, comme de nos dogmes religieux, avaient leurs racines et leur origine dans le paganisme !

Nos supérieurs, par exemple, nous avaient persuadés que les scapulaires, les médailles, l'eau bénite, nous seraient d'un grand secours pour combattre les tentations les plus dangereuses, comme pour éviter les malheurs les plus communs de la vie. Nous avions tous, par conséquent, pendus au cou, des scapulaires et des médailles que nous gardions avec le plus grand respect, que nous baisions même, matin et soir, avec l'affection la plus sincère. Quel ne fut pas notre désappointement lorsque nous vîmes dans nos auteurs grecs et latins que tous ces scapulaires et toutes ces médailles n'étaient qu'un reste du paganisme, et que les adorateurs de Jupiter, de Vénus, de Diane, se croyaient comme nous à l'abri de tous les maux quand ils les portaient en l'honneur de leurs divinités ! Plus nous avançons dans l'étude de l'antiquité païenne, plus nous étions portés à croire que cette religion catholique, qu'on nous disait née au pied du Calvaire, n'était qu'une pâle et maladroite imitation du paganisme.

Par exemple, ce pape de Rome, qu'on nous présentait comme le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, ne ressemblait-il pas exactement au *Pontifex Maximus* de la grande république idolâtre de l'ancienne Rome ? Notre pape n'avait-il pas conservé non seulement le nom,

mais tous les attributs, le faste, l'orgueil, et même les habits du grand-prêtre des idoles?

Le culte des saints n'était-il pas absolument le même culte que celui des demi-dieux des temps passés? Notre purgatoire ne se trouvait-il pas, presque mot pour mot, décrit par Virgile? Nos prières à la Vierge et aux saints n'étaient-elles pas répétées par les idolâtres prosternés aux pieds des images et des statues de leurs dieux, absolument dans les mêmes termes dont nous nous servions devant les statues et les images dont nos temples étaient ornés? Notre eau bénite n'était-elle pas aussi employée par les idolâtres, et pour le même usage que parmi nous?

Nous savions, par l'histoire, l'année où le magnifique temple consacré à tous les dieux avait été, sous le nom de Panthéon, bâti à Rome. Nous connaissions les noms des sculpteurs qui en avaient façonné les statues; et aucune parole ne peut dire la honte que nous éprouvions en apprenant que, de nos jours encore, sous les yeux et avec le consentement du pape, les catholiques Romains se prosternent dans le même temple, aux pieds des mêmes idoles, pour en obtenir les mêmes faveurs que les peuples païens!

Lorsque nous nous faisions les uns aux autres la question : « Quelle différence y a-t-il entre la religion de la Rome païenne et de la Rome d'aujourd'hui? » plus d'un écolier répondait hardiment : « Le seul changement est dans les mots : les temples des idoles sont restés là; les idoles ont gardé leurs antiques places; aujourd'hui, comme autrefois, l'encens brûle en leur honneur; les peuples ont encore le front dans la poussière à leurs pieds, pour leur rendre les mêmes hommages, en implorer les mêmes bienfaits : seulement, au lieu d'appeler telle statue Jupiter, on l'appelle St. Pierre; au lieu d'appeler telle autre Minerve, Diane, on l'appelle Marie, Lucie, Agathe, etc. C'est toujours la vieille idolâtrie, parée d'un nom chrétien. »

Je voulais être honnête et sincère catholique-romain. Ces discours, ces

◇

pensées me désolaient souverainement, d'autant plus que je ne trouvais rien dans ma raison qui pût en diminuer la force. Malheureusement pour moi, plusieurs des livres que nos supérieurs nous mettaient dans les mains pour former et soutenir notre piété et affermir notre foi dans les dogmes de l'Église romaine, avaient, avec les histoires que j'avais lues dans la vie des dieux païens, une ressemblance qui vraiment m'épouvantait. Souvent les miracles que l'on attribuait à la sainte Vierge ne me semblaient qu'une reproduction des trucs et des tours de passe-passe dont les prêtres de Jupiter, de Vénus, de Minerve, se servaient pour arriver à leurs fins et duper les adorateurs de ces fausses divinités.

Quelques-uns de ces miracles de la sainte Vierge et des saints égalaient, s'ils ne les surpassaient pas, en absurdité et en immoralité, tout ce que la mythologie nous rapporte de plus hideux à l'égard des divinités païennes. Je pourrais citer des centaines de ces miracles qui désolaient ma foi et me faisaient rougir en secret, par les rapprochements que j'étais forcé de faire en comparant la Rome ancienne et la Rome moderne dans leurs cultes respectifs. Je ne citerai que trois de ces miracles, rapportés dans un livre hautement approuvé par le pape, *Les Gloires de Marie*.

PREMIER MIRACLE.

« Les grandes faveurs accordées par la sainte Vierge à une religieuse appelée Béatrice, du couvent de Fronte-Braldo, montrent combien elle est pleine de miséricorde pour les pécheurs. Le fait est rapporté par Cérarius et par le Père Rho.

Cette infortunée religieuse, ayant conçu une passion criminelle pour un jeune homme, se décida à laisser son couvent pour s'enfuir avec lui. Elle était la portière du couvent, et ayant déposé les clefs du monastère aux pieds d'une statue de la sainte Vierge, elle sortit hardiment ; puis mena la vie d'une prostituée, pendant quinze ans, dans un lieu éloigné.

Un jour, ayant rencontré par hasard le procureur de son couvent, et pensant qu'elle n'en serait pas reconnue, elle lui demanda des nouvelles de la sœur Béatrice. « Je la connais bien, répondit cet homme : c'est une sainte religieuse, elle est la *Maîtresse des novices*. » Elle resta interdite et confondue à ces paroles. Mais pour comprendre ce que cela voulait dire, elle changea d'habits, s'en fut au couvent et demanda la sœur Béatrice. A l'instant, la sainte Vierge lui apparut sous la forme de la statue aux pieds de laquelle elle avait déposé ses habits et ses clefs, à son départ. La divine mère lui parla ainsi : « Béatrice, sachez que pour conserver votre honneur, j'ai pris votre place et j'ai rempli vos fonctions depuis que vous avez laissé votre couvent. Ma fille, revenez à Dieu et faites pénitence, car mon fils vous attend encore. Essayez, par la sainteté de votre vie, de conserver la bonne réputation que je vous ai acquise. » Après avoir ainsi parlé, la sainte Vierge disparut. Béatrice rentra dans le monastère, reprit ses habits religieux, et, reconnaissante des miséricordes de Marie, elle mena la vie d'une sainte. »

DEUXIÈME MIRACLE.

« Le Révérend père Nierenberg rapporte qu'il y avait dans une ville appelée Aragona, une fille noble et belle, appelée Alexandra, que deux jeunes gens aimaient passionnément. Un jour, emportés par la jalousie qu'ils avaient l'un contre l'autre, ils se battirent et s'entre-tuèrent. Leurs parents, furieux contre la fille auteur de tant de maux, la tuèrent, lui coupèrent la tête et la jetèrent dans un puits.

Quelques jours après, St. Dominique, passant par là, fut inspiré de s'approcher du puits et de crier : « Alexandra, venez ici ! » Aussitôt la tête de la défunte se plaça sur le bord du puits, et conjura St. Dominique d'entendre sa confession. Après l'avoir entendue, le saint lui donna la communion, en présence d'une grande multitude de monde ; puis il lui commanda de dire pourquoi elle avait reçu une si grande faveur. Elle répondit qu'elle était

en péché mortel lorsqu'on lui coupa la tête ; mais, comme elle était dans l'habitude de réciter le saint rosaire, la sainte Vierge lui avait conservé la vie.

Cette tête, pleine de vie, resta deux jours sur le bord du puits en présence de beaucoup de monde ; et alors l'âme s'en fut en purgatoire. Mais, quinze jours après, l'âme d'Alexandra apparut à St. Dominique, belle et brillante comme une étoile, et lui dit qu'un des moyens les plus certains d'arracher les âmes du purgatoire était la récitation du saint rosaire en leur faveur. »

TROISIÈME MIRACLE.

« Une servante de Marie s'en alla un jour, prier dans une de ses églises, sans le dire à son époux ; et elle se trouva empêchée, par une horrible tempête, de revenir à la maison ce soir-là. Accablée par la crainte que son époux ne se mît en colère contre elle, elle se recommanda à Marie. Mais, à son retour, elle retrouva son mari plein de bonté pour elle.

Après avoir questionné son mari à ce sujet, elle découvrit que pendant cette nuit-là même, la divine mère avait pris sa forme et ses traits, et avait pris sa place dans toutes les affaires de la maison. Elle raconta ce prodige à son mari, et tous les deux devinrent très dévoués à la sainte Vierge. » (*Les Gloires de Marie*, p. 40.)

Ceux qui n'ont pas étudié dans un collège de Rome auront de la peine à croire que c'est avec de pareilles sornettes que l'on cherchait à faire de nous des chrétiens. Mais n'est-ce pas profaner un saint mot que d'appeler du nom de christianisme la religion enseignée dans les collèges catholiques ?

Après avoir lu les nombreuses métamorphoses des dieux de l'Olympe, l'écolier sent en lui-même une pitié profonde pour les nations qui ont si longtemps vécu au milieu des ténèbres du paganisme ; il ne peut comprendre

comment tant de millions d'hommes se soient si longtemps laissé tromper par des fables si grossières; il tourne avec joie ses pensées vers le Dieu du Calvaire, pour en recevoir la lumière et la vie; il éprouve le désir ardent de se nourrir et de se désaltérer des paroles tombées des lèvres de la grande victime. Mais, voilà que le prêtre du collège s'interpose entre lui et le Christ; et, au lieu de lui laisser manger le pain qui donne la vie, il lui offre, pour apaiser sa faim, des aliments souillés; au lieu de le laisser s'abreuver aux sources des eaux qui coulent des fontaines de la vie éternelle, il ne lui présente, pour étancher sa soif, qu'une eau sale et infecte. O grand Dieu! vous savez combien j'ai souffert, pendant mes études, de me voir ainsi absolument privé de ce pain de vie de votre parole sainte!

Dans les dernières années de mes études, mes supérieurs me confiaient souvent la charge de bibliothécaire. Or, un jour de congé, pendant que tous les élèves étaient en promenade, je m'enfermai dans la bibliothèque, afin d'en examiner tous les livres. Je ne fus pas peu surpris de voir que les ouvrages les plus propres à nous instruire étaient du nombre des livres défendus sur les tablettes de l'Index. J'éprouvai une honte inexprimable lorsque je vis que l'on ne mettait entre nos mains que les ouvrages les plus médiocres; qu'on ne nous donnait à lire que les auteurs du troisième rang, si je puis m'exprimer ainsi, et dont tout le mérite était de flatter les papes et de cacher ou d'excuser leurs crimes. Déjà plusieurs élèves, plus avancés que moi, m'avaient fait cette observation; mais je ne les avais pas crus: mon amour-propre me faisait espérer que j'étais aussi instruit qu'il était possible de l'être à mon âge; j'avais jusqu'alors repoussé l'idée que j'étais avec le reste des élèves victime d'un système incroyable d'abrutissement moral et intellectuel.

Parmi les livres que je trouvai à l'Index, je rencontrai une superbe Bible. Elle me parut de la même édition que celle dont la lecture m'avait fait passer des heures si délicieuses lorsque j'étais auprès de ma mère. Je la saisis avec la joie d'un avare qui retrouve son trésor perdu depuis longtemps. Je la portai

◇

à mes lèvres et la baisai avec respect ; je la pressai sur mon cœur, comme on presse un ami dont on a été longtemps séparé. Cette Bible me rappelait les heures les plus délicieuses de ma vie. J'en lus les divines pages jusqu'au retour des écoliers.

Le lendemain, M. Leprohon, notre directeur, m'appela dans sa chambre, après la récréation, et me dit : – Tu as l'air bien préoccupé et bien triste aujourd'hui. J'ai observé que tu es resté seul pendant que tous tes condisciples s'amusaient si bien. As-tu quelque peine, es-tu malade ?

Je ne saurais assez dire combien j'aimais et respectais cet homme vénérable : il était mon ami et mon bienfaiteur tout à la fois. Depuis quatre ans, c'était lui, avec M. Moïse Brassard, qui payait ma pension au collège ; car il était survenu entre l'oncle Dionne et moi un malentendu à la suite duquel il avait cessé de me soutenir. En lisant la Bible, la veille, j'avais désobéi à mon bienfaiteur, M. Leprohon ; car lorsqu'il m'avait donné la charge de la bibliothèque, il m'avait fait promettre de ne pas lire les livres qui étaient à l'Index. Il m'en coûtait beaucoup de le contrister en lui avouant que j'avais manqué à ma parole ; mais il m'en coûtait bien plus encore de le tromper en lui cachant la vérité. Je lui répondis donc :

– Vous avez raison de penser que je suis triste et inquiet depuis quelque temps. Je vous l'avoue, il y a une chose qui m'embarrasse singulièrement dans les règles par lesquelles vous nous gouvernez. Je n'ai jamais voulu vous en parler ; mais puisque vous voulez savoir le sujet de ma tristesse, je vais vous le dire. Vous avez mis dans nos mains, non seulement pour les lire, mais pour les apprendre par cœur, des livres dont une partie, vous le savez, est inspirée par l'enfer ; et vous nous défendez de lire le seul livre écrit sous la dictée de l'Esprit de lumière et de sainteté. Cette conduite de votre part et de la part de tous les supérieurs de collège, me trouble et me scandalise. Vous le dirai-je ? cette peur que vous avez de la Bible ébranle ma foi et me fait craindre que nous ne fassions fausse route dans notre Église.

M. Leprohon me répondit : – Voilà plus de vingt ans que je dirige ce collège, et je n'ai jamais entendu de la bouche d'aucun élève des remarques et des plaintes comme tu m'en fais aujourd'hui. Ne crains-tu pas d'être la victime d'une illusion du démon, en occupant ainsi ton esprit d'une question si étrange et si nouvelle pour un écolier qui ne doit chercher qu'à obéir à ses supérieurs ?

– Il se peut, lui répondis-je, que je sois le premier qui vous tienne ce langage, car il est probable que je suis le seul élève de ce collège qui ait lu la sainte Bible dans sa jeunesse. Je vous l'ai déjà dit, il y avait dans la maison de mon père une Bible qui disparut quelques jours après sa mort sans que j'aie jamais pu savoir ce qu'elle était devenue. Mais je puis vous assurer que la lecture de ce livre admirable m'a fait un bien qui dure encore. C'est donc parce que je sais, par ma propre expérience, qu'il n'y a aucun livre au monde aussi beau et aussi bon à lire, que je me trouve profondément affligé et même scandalisé par la peur que vous en avez. Je vous l'avoue franchement, j'ai passé l'après-midi à lire la Bible. J'y ai trouvé des choses qui ont fait plus de bien à mon âme que tout ce que vous m'avez fait lire depuis six ans. Et si je suis triste aujourd'hui, c'est parce que vous m'approuvez lorsque je lis la parole du démon, et que vous me condamnez lorsque je lis la Parole de Dieu.

Mon supérieur me dit : – Puisque tu as lu la Bible, tu dois savoir qu'il y a dans ce livre des choses d'une nature si délicate, qu'il ne convient pas à un jeune homme, encore moins à une jeune fille, de les lire.

– Je vous comprends, lui répondis-je ; mais ces choses d'une nature si délicate dont vous ne voulez pas que le bon Dieu nous instruisse, vous savez bien que le démon nous en parle nuit et jour. Or, quand le diable attire notre pensée vers une chose mauvaise et criminelle, c'est toujours pour nous la faire aimer et nous perdre. Tandis que quand le Dieu de toute pureté nous parle sur des choses mauvaises, mais qu'il est à peu près impossible

◇

à l'homme de ne pas connaître, c'est toujours pour nous les faire détester et nous donner la force de les fuir. Eh bien ! puisque vous ne pouvez pas empêcher l'esprit mauvais de nous parler afin de nous séduire de ces choses si délicates et si dangereuses, comment osez-vous défendre à Dieu de nous parler de ces mêmes choses dans le but de nous mettre en garde contre leurs séductions ? D'ailleurs, quand mon Dieu veut me parler lui-même sur une question quelconque, où prenez-vous le droit d'empêcher sa parole, toujours sainte, de pénétrer jusqu'à moi ?

Bien que l'intelligence de M. Leprohon fût aussi enveloppée que possible par les ténèbres de l'Église romaine, son cœur était néanmoins resté honnête et droit. Et pendant que je le respectais et l'aimais comme un père, tout en différant d'opinion avec lui, il m'aimait aussi comme si j'eusse été son propre enfant. Ma réponse tomba sur lui comme un coup de foudre : il pâlit et je vis des larmes prêtes à couler de ses yeux. Il poussa un profond soupir, et, me regardant pendant quelque temps d'un air préoccupé, il me dit, à la fin :

– Mon cher Chiniquy, ta réponse et tes raisons sont d'une force qui m'épouvante ; si je n'avais que mes propres idées personnelles pour te réfuter, je ne saurais pas trop comment m'y prendre ; mais j'ai quelque chose de mieux que mes faibles pensées, j'ai la pensée de l'Église et de notre saint père le pape : ils ne veulent pas que nous mettions la Bible entre les mains de nos élèves. Cela doit suffire pour mettre fin à ton trouble. Obéir à ses supérieurs légitimes, en tout et partout, voilà la règle qu'un écolier chrétien comme toi doit toujours suivre ! Et si tu as manqué hier, j'espère que ce sera la dernière fois que l'enfant que j'aime plus que moi-même me causera cette peine !

En prononçant ces paroles, il se jeta dans mes bras, me pressa sur son cœur et m'arrosa de ses larmes, auxquelles se mêlèrent aussi les miennes. Oui, mon Dieu ! je pleurai abondamment ! Mais vous le savez, Seigneur ! si le regret d'avoir contristé mon bienfaiteur et mon père m'arrachait ces larmes, en ce moment, je pleurais bien plus encore en pensant qu'il ne me

serait plus permis de lire votre sainte Parole!

Si donc on me demande quelle éducation morale et religieuse nous recevions au collège, je demanderai, à mon tour : Quelle espèce d'éducation peut-on recevoir dans une maison où l'on étudie durant sept ans, sans pouvoir obtenir la permission de lire l'Évangile de Jésus-Christ ? Les dieux du paganisme nous parlaient tous les jours par leurs apôtres et leurs disciples : Homère, Virgile, Pindare, Horace, etc., et le Dieu des chrétiens n'avait pas le droit de nous dire un seul mot ! Notre religion ne pouvait donc être qu'un paganisme déguisé sous un nom chrétien.

Ce qu'on appelle christianisme dans un collège ou un couvent romain, n'est qu'un mélange de superstitions ridicules et puériles, de fables hideuses, de rêves insensés, que tous ceux qui ne parviennent pas à étouffer complètement la voix de leur raison ne peuvent accepter. Un petit nombre font tout en leur pouvoir, pour ne croire que ce que le supérieur leur permet de croire, et ils y réussissent jusqu'à un certain point, ils ferment les yeux et se laissent conduire, absolument comme s'ils étaient aveugles ! Mais le plus grand nombre ne peut accepter le christianisme bâtard qu'on leur présente. Ils en observent bien les règles extérieures, afin d'avoir la paix ; mais à peine sont-ils sortis du collège qu'ils s'en vont grossir l'armée des sophistes et des incrédules dont la France, l'Italie, l'Espagne, le Canada, tous les pays en un mot soumis à l'éducation du clergé romain, sont couverts.

Oui, je le dis le cœur navré de douleur, l'éducation morale et religieuse est absolument nulle dans un collège de l'Église romaine, parce qu'on en a expulsé le seul et unique fondement de toute morale et de toute religion : la Parole de Dieu ; on en a chassé la Bible !

10. – L'éducation d'un enfant protestant dans le collège ou le couvent de Rome.

Les historiens du paganisme nous disent que souvent, pendant ces époques de ténèbres, on voyait des parents dénaturés immoler leurs enfants sur les autels de leurs dieux sanguinaires, afin d'apaiser leur colère ou d'en obtenir quelque faveur. Eh bien ! nous voyons de nos jours une abomination plus grande encore : c'est le spectacle de parents chrétiens traînant leurs enfants dans les temples de Rome, aux pieds de ses idoles, sous le fallacieux prétexte de les y faire instruire !

Le païen n'ôtait à son enfant que la vie du corps ; le chrétien lui arrache la vie de l'âme. Le païen était conséquent : il croyait à la sainteté, à la puissance de ses faux dieux, il les pensait maîtres des destinées humaines, il croyait qu'ils disposaient à leur gré de la vie et de la mort. Mais le protestant est-il honnête et conséquent lorsqu'il va immoler son enfant sur les autels du pape ? Croit-il à sa sainteté, à ses lumières ? Croit-il à la mission que le prêtre de Rome s'arroe d'instruire, d'éclairer, de sauver le monde ? S'il y croit, pourquoi ne va-t-il pas honnêtement se jeter à ses pieds et grossir le nombre de ses disciples ? Pourquoi reste-t-il, comme un traître, sous le drapeau de la lumière, de la liberté et de l'Évangile ?

Les protestants qui se rendent coupables de cette grande iniquité, donnent ordinairement pour excuse que les supérieurs du collège ou du couvent leur ont assuré que leurs convictions religieuses seraient respectées, et que rien ne serait fait pour ôter la religion de leurs enfants. Mais nos premiers parents ne furent pas plus cruellement trompés par la parole séduisante du serpent, que les protestants ne le sont aujourd'hui par la

parole trompeuse du prêtre et de la religieuse. J'avais moi-même été témoin de la promesse faite par notre supérieur à un juge de l'État de NewYork, lorsque peu de jours après, ce même supérieur, M. Leprohon, me dit :

– Tu sais un peu d'anglais, et ce jeune homme sait assez de français pour que vous puissiez vous comprendre l'un l'autre. Tâche de te faire son ami et de le gagner à notre sainte religion. Son père est un des hommes les plus influents de l'État de NewYork, et son fils, qui est unique, sera l'héritier d'une grande fortune. Sa conversion pourrait donc amener des résultats incalculables pour l'avenir de l'Église aux États-Unis.

– Mais avez-vous donc oublié, lui répondis-je, la promesse que vous avez faite à son père de respecter sa religion et de ne rien faire qui pût l'ébranler ?

Mon supérieur sourit de ma simplicité et me dit : – Quand tu auras étudié la théologie, tu sauras que le protestantisme n'est pas une religion, mais que c'est au contraire la négation de toute religion. *Protester* ne peut constituer la base d'aucune doctrine. Aussi, quand j'ai promis au juge Pike de respecter les convictions religieuses de son fils et de ne pas changer sa religion, je promettais la chose la plus aisée au monde, puisque je m'engageais à ne point intervenir dans une chose qui n'a point d'existence.

Convaincu, ou plutôt aveuglé par ce raisonnement de mon supérieur, je me mis dès ce moment à l'œuvre avec joie afin de faire de cet intéressant jeune homme un bon catholique-romain. Et j'aurais parfaitement réussi, si une maladie grave ne l'eût forcé, quelques mois plus tard, de retourner dans sa famille pour y mourir.

Peut-être que les protestants qui liront ces lignes seront indignés contre la fourberie et la duplicité du vénérable directeur du collège de Nicolet. Mais je dirai à ces protestants : Ce n'est pas contre cet homme, c'est contre vous-mêmes que vous devez tourner votre indignation. M. Leprohon était honnête : il agissait suivant des principes qu'il croyait bons et légitimes, et

pour lesquels il aurait donné sa vie, en pensant que votre protestantisme n'est qu'une misérable négation, digne du mépris de tout chrétien. Ce n'est pas le prêtre de Rome qui était inconséquent, malhonnête et traître à ses principes, c'était bien plutôt le protestant qui insultait à sa propre conscience et trahissait ses principes les plus sacrés en voulant que son fils reçût du pape son éducation ; car le prêtre de Rome n'est partout que le représentant, le serviteur du pape. D'ailleurs, n'est-il pas vrai de dire qu'un protestant qui veut que ses enfants soient élevés par un prêtre ou une religieuse de Rome, n'a aucune religion, et que rien n'est plus ridicule que d'entendre un pareil homme demander que l'on respecte ses convictions religieuses ?

Quand un homme désire sincèrement que l'on respecte ses principes religieux, il commence par les respecter lui-même. Or, tout protestant qui traîne ses enfants aux pieds des prêtres et des religieuses, n'est qu'un vil comédien quand il parle de ses convictions et de ses principes religieux, car il n'en a pas s'il en avait, il n'irait pas supplier le prêtre et la religieuse de les respecter, mais il saurait confier son enfant à des personnes dont le caractère et les croyances ne le forceraient pas à trembler sur ses destinées éternelles

Comme le prêtre de Rome sait très bien que l'avenir du monde appartiendra à celui qui aura élevé la génération présente, et comme il veut posséder à tout prix la femme, afin de posséder par elle la famille, il environne son collège et son couvent de tant d'attractions qu'il est presque impossible de ne pas lui donner la préférence sur toutes les autres maisons d'éducation. Il fait si bon d'être à l'ombre de ces arbres magnifiques, pendant les chaleurs de l'été ! C'est si agréable de voir cette nappe d'eau, le cours rapide de cette charmante rivière, ou le sublime spectacle des eaux profondes de la mer ! Puis les fleurs de ce parterre répandent un si doux parfum autour du beau et paisible couvent ! D'ailleurs, qui pourrait résister aux charmes presque angéliques de cette supérieure et de tant d'autres bonnes religieuses, dont la

◇

modestie, l'air affable, le sourire gracieux, offrent un aspect si touchant et si magique, qu'on se croirait aux portes du ciel, plutôt que sur une terre de désolation et de péché, lorsqu'on est auprès d'elles.

O homme insensé! tu es bien toujours le même : toujours prêt à te laisser séduire par de fausses apparences, toujours prêt à étouffer la voix de ta conscience au premier objet séduisant qui s'offre à ta vue et charme ton coupable cœur!

Un jour, je m'étais embarqué dans la chaloupe d'un pêcheur, sur les bords enchantés d'une des îles romanesques que la main du Créateur a semées à l'entrée du golfe St-Laurent. En quelques minutes, la voile blanche enflée par la brise du matin, nous eut fait glisser à près d'un mille du rivage. Là nous jetâmes l'ancre, et bientôt nos lignes entraînées par le courant, allaient offrir aux poissons l'appât trompeur. Mais aucun n'y mordait : on eût dit que les agiles habitants de ces eaux limpides s'étaient donné le mot pour nous mépriser, ou bien que ce jour-là était un jour de jeûne et que notre saint père le pape leur avait défendu de déjeuner. C'était en vain que nous faisons aller et venir nos lignes, pour mieux attirer l'attention du poisson : nul ne répondait à l'appel.

Nous commençons à nous ennuyer, nous étions désolés à la pensée que nous perdions notre temps, et qu'au retour nous allions devenir la risée de nos amis qui nous attendaient au rivage, pour dîner avec le fruit de notre pêche. Après plus d'une heure ainsi perdue, le capitaine dit : « Je ferai bien venir le poisson, je sais comment l'attirer autour de la chaloupe. Il semble nous fuir, mais il faut bien qu'il vienne : j'ai un appât auquel il n'a jamais résisté. »

Et voilà que, ouvrant un petit coffre qu'il avait devant lui, il en tire à pleines mains de petits morceaux de poisson bien pilé et broyé, qu'il jette à la mer. Je le regardais faire avec curiosité, et j'accueillais avec une espèce

◇

d'incrédulité la promesse qu'il me fit, qu'avant dix minutes j'aurais sous mes yeux bien plus de maquereaux que je n'en pourrais prendre. Cet appât, en tombant dans l'eau, se divisait en une infinité de parcelles, et les rayons du soleil, venant se jouer parmi ces débris et ces milliers d'écailles, leur communiquaient une blancheur et un éclat singuliers. On eût dit mille petits diamants, mais pleins de mouvement et de vie, qui s'agitaient, roulaient, couraient les uns après les autres, tout en se balançant mollement dans les eaux. A mesure que cette multitude de petits objets s'éloignaient de nous, ils formaient, dans la mer, quelque chose qui ressemblait à la voie lactée.

Pendant que j'étais occupé à regarder ce spectacle si singulier et si nouveau pour moi, je sentis tout à coup la ligne s'arracher violemment de mes mains, et bientôt j'eus le plaisir de voir un magnifique poisson se débattre à mes pieds. Mes compagnons furent aussi heureux que moi. Les appâts, si généreusement jetés à la mer, avaient parfaitement réussi à nous amener, non pas des centaines, mais des milliers de poissons. Nous en primes près de dix-neuf cents !

Les Jésuites et les religieuses sont les plus habiles pêcheurs du pape ; et vous, protestants, vous êtes les maquereaux qui se laissent prendre dans leurs filets. Jamais pêcheurs n'ont mieux connu que les religieuses et les Jésuites comment préparer les appâts trompeurs, et jamais plus stupides poissons ne se sont plus aisément laissé séduire par ces appâts que les protestants de nos jours.

Les prêtres de Rome se vantent eux-mêmes que plus de la moitié des élèves des religieuses sont des enfants de protestants ; et ils se font gloire de publier que les sept dixièmes de ces enfants deviennent, tôt ou tard, les plus fermes disciples, les meilleurs piliers de l'Église romaine. Mais, disent un grand nombre de protestants, où trouver ailleurs que dans les couvents des garanties plus sûres que les mœurs de nos enfants seront à l'abri de tout danger ? La figure de ces bonnes et saintes religieuses, leur sourire d'ange,

leurs lèvres même, d'où semble s'exhaler un vrai parfum céleste, ne sont-ils pas de sûrs indices que rien ne viendra souiller le cœur de nos chères filles lorsqu'elles se trouveront sous leur garde ?

Sourire d'ange ! lèvres d'où découle un parfum du ciel ! Expression de bonheur et de paix dans les paroles, dans les mouvements, dans tous les pas de la religieuse ! Trompeurs appâts. Cruelles déceptions. Masques d'hypocrisie. Oui, tous ces sourires d'ange, toutes ces expressions de joie et de bonheur, tout cela n'est qu'amorces pour tromper et duper les hommes honnêtes et sans défiance.

J'ai moi-même cru, assez longtemps, qu'il y avait quelque chose de vrai dans tout cet étalage de bonheur et de paix, que je voyais se refléter sur le visage d'une partie des religieuses ; mais que mes illusions ont été vite dissipées lorsque j'ai lu, *de mes yeux*, dans un livre des *Règles secrètes* des couvents, qu'une des obligations des religieuses est de montrer constamment, *surtout aux gens du dehors*, une apparence de calme et de joie, même quand le cœur est intérieurement inondé de peine et de chagrin. Et le motif qu'on donne à la religieuse pour se mettre ainsi continuellement un masque sur la figure, c'est qu'elle peut de la sorte mieux s'assurer le respect et l'estime des gens du monde, et plus sûrement attirer les jeunes filles dans les couvents !

Tout le monde connaît la fin tragique d'une des comédiennes les plus célèbres du théâtre américain. Elle avait le soir joué un rôle avec un succès parfait. Elle était si belle et paraissait si heureuse sur la scène ! Sa voix était si mélodieuse ! son chant si joyeux, si ravissant de gaité et de bonheur ! Mais le lendemain matin, elle n'était plus qu'un cadavre. Elle s'était empoisonnée, au sortir du théâtre, car depuis quelque temps son cœur était brisé par une peine secrète dont elle ne pouvait plus porter le poids. C'est ainsi que dans sa prison la pauvre religieuse est forcée de jouer une comédie sacrilège, afin de tromper le monde et d'amener de nouvelles recrues au monastère. Et les protestants, les disciples de l'Évangile, les enfants de la lumière et de la

liberté, se laissent tromper par cette perfide et cruelle comédie!

Le pauvre cœur de la religieuse est plein de tristesse; son âme est comme noyée dans un océan d'amertume; mais, par serment, elle est obligée de paraître toujours gaie! Victime infortunée de la plus cruelle déception dont l'enfer se soit jamais servi pour tromper les hommes, cette pauvre fille d'Adam, privée de toutes les joies que le ciel a léguées à la terre, est torturée jour et nuit par des penchants saints et légitimes, dont on lui fait des crimes impardonnables: non seulement elle doit étouffer en elle-même les quelques germes de bonheur que la main miséricordieuse de Dieu a déposés dans son cœur; mais, ce qui est plus cruel encore, elle est forcée de paraître heureuse au sein de toutes les déceptions, de toutes les hontes!

Ah! si vous saviez, comme moi, ce que souffrent ces cœurs de religieuses! Comme elles se sentent blessées à mort, ces pauvres victimes de la papauté! Comme elles meurent presque toutes jeunes, tuées par des douleurs d'autant plus poignantes qu'elles sont jour et nuit comprimées! Au lieu de parler de leur bonheur et de leur sainteté, vous pleureriez sur leurs misères profondes. Au lieu d'aider la main de Satan à élever et à soutenir ces tristes prisons, en y apportant votre or et vos enfants, vous les laisseriez crouler, et vous arrêteriez les torrents de larmes que ces cachots dérobent à vos yeux.

Au cours d'un voyage, que je fis en 1851, avec quelques amis, pour chercher dans les vastes prairies de l'Illinois, le lieu qui conviendrait le mieux pour fonder la colonie qui s'y est établie depuis, nous nous sentîmes un jour tellement accablés par la chaleur, que nous résolûmes de nous arrêter à l'ombre de quelques arbres qui se trouvaient sur le bord d'un ruisseau, et d'y attendre la fraîcheur de la nuit pour continuer notre route. Cette nuit fut calme, le ciel sans nuage, la lune parfaitement belle. Aucune parole humaine ne saurait dire combien je me sentais ému, en contemplant ce beau ciel et ces magnifiques solitudes qui se déroulaient devant nous.

◇

Souvent nous rencontrions de petits étangs que nous croyions bien plus profonds qu'ils n'étaient, et que nous côtoyions pour ne pas risquer de noyer nos chevaux. Plus d'une fois je descendis de la voiture et je m'arrêtai pour admirer les merveilles que ces petits lacs offraient à mes yeux. Toutes les splendeurs du ciel semblaient être descendues dans ces eaux si pures et si limpides ; on eût dit que les étoiles et la lune s'étaient détachées du firmament pour se baigner et se reposer au fond de ces petits bassins enchantés. Et l'âme ravie d'admiration, je m'éloignais avec regret de ce magnifique spectacle.

Quelques jours après, je revenais sur mes pas en suivant la même route. C'était pendant le jour, et j'avais hâte de revoir mes beaux petits lacs. Mais, dans l'intervalle, la chaleur ayant été excessive, le soleil brûlant, mes belles nappes d'eau s'étaient desséchées mes charmants petits lacs avaient disparu ! Et qu'apercevais-je à leur place ? d'innombrables reptiles, aux formes les plus hideuses, aux couleurs les plus sales ! Il n'y avait plus là ni étoiles brillantes, ni lune si pure pour charmer mes regards : il n'y avait plus que des milliers de petits crapauds noirs, dont la vue me remplissait de dégoût !

Protestants ! quand sur le chemin de la vie, vous vous arrêtez pour admirer ces figures si pures, ces lèvres si riantes des religieuses du pape, pensez aux charmants petits lacs que j'ai vu en traversant les prairies vierges de l'Illinois : souvenez-vous des reptiles, des crapauds qui fourmillaient au fond de leurs eaux trompeuses. Quand le Soleil de Justice, le Dieu de Vérité, aura de son souffle divin flétri et desséché ces surfaces si belles, ces masques si purs, sous lesquels la religieuse cache avec tant d'art les misères hideuses qui intérieurement la dévorent, vous comprendrez votre folie, vous regretterez de vous être si aisément laissé tromper par ces perfides apparences. Vous pleurerez alors amèrement d'avoir sacrifié à ces prêtresses du paganisme moderne l'avenir de vos enfants, de vos familles, de votre patrie.

Mais, dit-on, l'éducation est à si bon marché dans les couvents ! Je répon-

drai : L'éducation du couvent, fût-elle deux fois moins chère qu'elle ne l'est, serait encore payée beaucoup au-dessus de sa valeur. En outre, n'est-il pas vrai que les articles offerts à bon marché sont presque toujours payés trop cher ? D'abord, l'éducation intellectuelle y est absolument nulle, le grand but du pape et de ses religieuses étant d'enchaîner, de détruire l'intelligence. Ensuite, l'éducation morale n'y vaut guère plus, car quelle espèce de moralité votre fille peut-elle recevoir d'une religieuse qui croit qu'elle peut vivre en prostituée, aussi longtemps qu'elle le voudra, et que, pourvu qu'elle soit dévote à la sainte Vierge, elle n'a rien à craindre, ni pour le temps, ni pour l'éternité ?

Que le protestant relise, dans le chapitre qui précède, l'histoire de cette femme dont la sainte Vierge prit si bien la place au foyer domestique, que son mari ne s'aperçut pas qu'elle s'était absentée pendant toute la nuit, et il pourra se faire une idée de la moralité réelle des religieuses. Je dis réelle, telle que Dieu la voit, et telle qu'un prêtre de Rome la connaît. Car il y a dans le couvent une moralité, une sainteté, une paix de l'âme d'apparat, qui n'est qu'une amorce pour attirer et séduire le monde. La sainteté, la moralité des couvents est comme cette lune et ces étoiles qui brillent au fond des petits lacs que le voyageur rencontre en traversant les prairies de l'Ouest : pur mirage. Il n'y a là rien de solide, rien de réel, rien de grand, rien de profond ; tout est superficiel, tout est petit, tout est faux. Pour tromper les yeux inattentifs du public on emploie beaucoup de vernis, on fait une grande dépense de coloris. Tous ces brillants dehors peuvent bien déguiser, mais ils ne changeront jamais le vide, les dangers, la nullité de l'éducation des couvents.

Et comment pourrait-il en être autrement chez des filles infortunées, qui sont constamment au pied d'un homme *non marié*, pour en obtenir les conseils, les faveurs, les lumières, le bonheur, la paix, la vie qui ne peuvent venir que du Christ ?

11. – La théologie de l'Église de Rome.

Un des évêques français les plus célèbres, Talleyrand, a dit : « La parole est l'art de déguiser sa pensée. » Si ce prélat voulait exprimer par là l'affreuse déception pratiquée par son Église, sous le nom pompeux d'études théologiques, jamais sentence n'a été plus vraie. Théologie signifie loi de Dieu. L'étude de la théologie doit donc signifier l'étude, la connaissance de la loi de Dieu. Rien de plus grand, de plus noble donc, que l'étude de la vraie théologie.

Aussi, comme mes pensées étaient graves et mes aspirations élevées lorsque je commençai, en 1829, avec des maîtres comme MM. Raimbault et Leprohon, mon cours de théologie, que je devais finir en 1833 ! Il me semblait que les livres de théologie qui étaient sur ma table allaient me rapprocher de mon Dieu par la connaissance de ses saintes lois, qu'ils allaient purifier mon cœur, comme le charbon brûlant apporté du ciel par un séraphin avait purifié les lèvres du prophète. Les théologiens que nous étudions étaient les auteurs des conférences d'Angers, Bailly, Bouvier, Dens, St-Thomas, mais surtout St-Liguori.

Je n'ouvrais jamais aucun de ces volumes sans adresser à Dieu et à la sainte Vierge une fervente prière, afin d'obtenir les lumières et les grâces dont j'aurais besoin plus tard pour défendre la foi et éclairer les peuples dont je serais le pasteur et le guide. Mais, grand Dieu ! comment redire mon inquiétude et ma surprise lorsque, pour accepter les principes des théologiens que mon Église me donnait pour maîtres, je vis qu'il me fallait effacer tous les principes de vérité, de justice, de pudeur, de sainteté et d'honneur que vous aviez gravés au fond de mon âme, comme vous les avez

gravés dans toutes les âmes créées à votre image ! Que de longs et pénibles efforts il me fallut faire afin d'éteindre, les unes après les autres, les lumières de la foi et de la raison que ma mère avait allumées dans le sanctuaire de mon intelligence !

Car vous le savez, Seigneur ! étudier la théologie dans l'Église de Rome n'est autre chose qu'apprendre à mentir, à se parjurer, à tromper et à voler ! C'est apprendre, en un mot, à plonger son âme, sans honte et sans remords, dans toutes espèces d'ordures ! Je sais que les catholiques romains vont bravement nier ce que j'avance ici. Je n'ignore pas, non plus, que beaucoup de protestants honnêtes, mais trop faciles à tromper, refuseront de me croire. Mais ce que je dis n'en sera pas moins vrai, et mes preuves n'en seront pas moins irréfutables. Ils nieront la vérité, les uns après les autres, mais personne ne pourra ni n'osera la réfuter. Mes témoins sont irrécusables, puisque ce sont les propres auteurs de la théologie de Rome.

Oui, ce sont ceux-là mêmes qui ont empoisonné mon âme et souillé mon cœur, comme ils empoisonnent les âmes et souillent les cœurs de tous les prêtres, que je vais faire comparaître en face du monde, pour qu'ils rendent témoignage contre eux-mêmes.

12. – Les théologiens catholiques romains enseignent le mensonge et le parjure.

Liguori, dans son traité *Du Serment*, à la question 4, se demande s'il est permis de se servir d'équivoques et de tromper le juge en faisant serment, et au numéro 151, il répond ainsi : « Il est certain, et c'est l'opinion de tous les théologiens, que, pour de bonnes raisons, il est permis de se servir d'équivoques, et de les soutenir par serment. Et ce que l'on entend par bonnes raisons est tout ce qui est utile, corporellement et spirituellement.

Un coupable, ou un témoin, qui est interrogé par un juge, mais d'une manière illégale, peut faire serment qu'il ne connaît rien du crime dont on lui parle, quoiqu'il le connaisse bien, sous-entendant secrètement qu'il ne le connaît pas pour en parler. » (Sal. n° 109, cum Vat. Sanch.).

Quand le crime est bien secret, et n'est connu de personne, Liguori veut que le témoin ou le coupable le nie sous serment. Voici ses propres paroles :

« La même chose est vraie, si le témoin n'est pas obligé de répondre, comme lorsqu'il sait que celui qui a commis le crime l'a fait sans malice, ainsi que l'assure Salm., D., c.2, n° 25, et Ul., n° 145 ; ou encore s'il connaît le crime, mais sous secret, et s'il n'y a eu aucun scandale, comme l'affirme Card., ibid, no 57. Lorsque le crime est bien caché, le témoin et le coupable peuvent, même ils *doivent* faire serment que le crime n'a pas été commis. Le coupable peut encore en agir ainsi si l'on ne peut pas apporter une demi-preuve contre lui. »

Liguori se demande (Questio 2) si un accusé, légalement interrogé par un juge, peut nier son crime sous serment, lorsque la confession de ce crime peut le faire condamner et lui causer quelque chose de désavantageux. Il répond : « Il est suffisamment probable que l'accusé, lorsqu'il craint d'être condamné à la mort, à la prison, à l'exil, ou à perdre ses biens, peut nier sous serment son crime, sous-entendant qu'il n'a pas commis ce crime de façon à être obligé de le confesser. Celui qui a fait serment de garder un secret, n'est pas obligé de garder ce serment, s'il doit en arriver à lui-même ou à d'autres quelque dommage notable. Si quelqu'un a fait serment devant un juge de dire la vérité, il n'est pas obligé de dire les choses cachées. »

Liguori se demande encore si une femme accusée d'un crime d'adultère dont elle est réellement coupable, peut le nier à son mari. Il répond que oui, si elle a été à confesse et a reçu l'absolution. Car alors, dit-il, le péché a été pardonné, et n'existe réellement plus. Liguori soutient qu'il est permis de

conseiller un crime moindre pour en éviter un plus grand : « Il est juste, de conseiller à quelqu'un de commettre un vol ou une fornication pour empêcher un meurtre. »

Questio 5, Liguori : « Un serviteur peut-il apporter une échelle et aider à son maître à monter pour commettre un adultère ? Buss et d'autres pensent qu'il peut le faire, et je suis de la même opinion. Un serviteur a le droit de voler son maître ; un enfant, son père ; le pauvre, le riche. Les Salmantes disent qu'un serviteur peut, d'après son propre jugement, se payer de ses propres mains plus qu'il n'était convenu de recevoir pour son travail, s'il trouve qu'il mérite un plus fort salaire. Et cette doctrine me paraît juste... Un pauvre homme qui a caché les effets et les biens dont il a besoin, peut affirmer, devant le juge, qu'il n'a rien. Il y a plusieurs opinions sur la somme qu'il faut voler pour commettre un péché mortel. Navarez a trop scrupuleusement dit qu'une demi-pièce d'or volée constitue un péché mortel ; tandis que d'autres auteurs, trop relâchés, soutiennent que voler moins de dix pièces d'or, ne peut être un péché grave. Tol., Med., Sanchez, etc., ont plus sagement déterminé que deux pièces d'or volées constituaient un péché mortel.

Est-ce un crime de voler un petit morceau de relique ? Il n'y a pas de doute que cela n'en soit un dans le district de Rome, puisque Clément VII et Paul V ont excommunié ceux qui commettaient ces vols. Mais ce vol n'est pas un péché grave, s'il se commet en dehors du district de Rome, à moins que ce ne soient des reliques très rares et très précieuses, comme le bois de la croix, ou des cheveux de la sainte Vierge. »

Dubium III. « Si quelqu'un vole de temps en temps de petites sommes, soit à la même personne, soit à plusieurs, n'ayant pas l'intention de voler une grande somme ni de faire un grand dommage par ces petits vols, il ne pèche pas gravement, et tous ces petits vols ne peuvent constituer un péché mortel : surtout si le voleur n'a pas le moyen de restituer, ou s'il a l'intention de restituer plus tard. »

Quær. 11, n° 53. « Si plusieurs personnes volent au même maître, chacune en petite quantité, de manière à ne pas constituer un péché mortel, quoique chacune sache que tous ces petits vols réunis font un dommage considérable à leur maître, il n'y a pas de péché grave pour aucun de ces voleurs, même lorsqu'ils volent en même temps. La raison en est qu'aucun d'eux personnellement n'a causé un grave dommage au maître. »

Liguori, parlant des enfants qui volent leurs parents, dit : « Salman, cité par Croix, soutient qu'un fils ne fait pas un péché grave s'il ne vole que vingt à trente pièces d'or à un père riche d'une rente de 1500 pièces d'or. Et Lugo ne désapprouve pas cette doctrine Sanchez et d'autres théologiens disent qu'un enfant qui vole deux ou trois pièces d'or à un père riche, ne pèche pas gravement. Bannez soutient qu'un enfant doit voler au moins cinquante pièces d'or à un père riche, pour commettre un péché mortel ; mais Croix repousse cette doctrine, à moins que le père ne soit un prince. »

Les théologiens de Rome assurent que l'on peut, que l'on doit même déguiser sa foi : « Quoiqu'il ne soit pas permis de mentir, il est permis de cacher ce qui est, ou de déguiser la vérité par des paroles ou des signes ambigus et douteux pour une cause juste, et quand il n'y a pas de nécessité de confesser la vérité. » (Liguori, Lib. 2, Traité 1, c. 3). « Si par ce moyen on peut se délivrer de recherches dangereuses, il est permis d'en agir ainsi, car, en général, il n'est pas vrai de dire que lorsqu'on est interrogé par l'autorité publique sur sa foi, on soit obligé de la déclarer. Lorsque vous n'êtes pas interrogé sur votre foi, non seulement il est permis, mais souvent il est plus pour la gloire de Dieu et l'intérêt du prochain de cacher sa foi que de la confesser. Si, par exemple, vous êtes au milieu d'un peuple hérétique, vous pouvez faire plus de bien en cachant votre foi, que si en la déclarant vous devez causer de grands troubles, la mort, etc. C'est une témérité de s'exposer soi-même. » (Lib.3, Tr.1, ch.3).

Le pape a le droit de délier de tous les serments : « Lorsqu'il s'agit d'un

serment fait pour une chose bonne et légitime, il semble qu'il ne devrait y avoir aucune puissance capable d'annuler de pareils serments. Cependant, quand c'est pour le bien public, chose qui tombe sous la juridiction immédiate du pape, qui a la suprême puissance sur toute l'Église, le pape a le plein pouvoir de délier de ces serments. »

13. – Les catholiques romains ont le droit et le devoir, si le pape le commande, de faire mourir tous les hérétiques.

« Bien que les hérétiques ne méritent pas d'être tolérés, il faut néanmoins avoir de l'indulgence pour eux, afin qu'après un second avertissement, ils soient ramenés à la foi de l'Église. Mais ceux qui, après un second avertissement, persistent dans leurs erreurs, ne doivent pas seulement être excommuniés, mais *livrés au pouvoir séculier pour être exterminés*. Bien que les hérétiques qui se repentent doivent faire pénitence aussi souvent qu'ils sont tombés en faute, il ne leur est pas toutefois pour cela toujours permis de jouir des bienfaits de cette vie. Lorsqu'ils tombent de nouveau, ils sont admis à la pénitence ; mais la sentence de mort ne doit pas être révoquée. Lorsqu'un homme est excommunié pour cause d'apostasie, il suit de ce fait que tous ceux qui lui sont assujettis sont déliés du serment de fidélité par lequel ils lui doivent obéissance. » (Thomas d'Aquin Summa 2.2.11).

Le concile de Latran, tenu en 1215, et dont les décrets sont encore en vigueur, dit : « Nous excommunions et anathématisons toute hérésie qui s'élève contre la foi orthodoxe de la sainte Église catholique, et condamnons tous les hérétiques, sous quelque nom que ce soit ; car, quoique différents de visage, ils sont cependant tous unis par des liens intimes. »

Ceux qui sont condamnés doivent être livrés au bras séculier afin qu'ils reçoivent leur juste châtement. S'ils sont laïques, leurs propriétés doivent être confisquées. S'il sont prêtres, ils seront d'abord dégradés de leurs ordres respectifs, et leurs biens appropriés à l'usage de l'Église dans laquelle ils ont rempli leurs fonctions ecclésiastiques. Les pouvoirs séculiers de tous les rangs doivent être avertis, invités, et, s'il est nécessaire, forcés par des censures ecclésiastiques de jurer qu'ils feront tout en leur pouvoir pour défendre la foi, et extirper tous les hérétiques dénoncés par l'Église qui se trouveront dans les limites de leurs territoires. Et toute personne qui prendra en main les rênes d'un gouvernement temporel ou spirituel devra se soumettre à ce décret.

Si un supérieur temporel, après avoir été averti et requis par l'Église, néglige de purger son territoire de toute hérésie, le métropolitain et les évêques de la province s'uniront pour l'excommunier. S'il demeure contumace pendant toute une année, le fait devra être signifié au souverain Pontife, qui déclarera ses sujets déliés de leur allégeance et donnera son territoire aux catholiques, qui devront l'occuper à condition d'exterminer les hérétiques et de conserver ce territoire dans la vraie foi. Les catholiques qui prendront la croix pour l'extermination des hérétiques jouiront des mêmes indulgences, et seront protégés par les mêmes privilèges accordés à ceux qui allaient délivrer la terre sainte.

Mais pourquoi laisser errer plus longtemps ma mémoire et mes pensées dans ces épouvantables sentiers, où les meurtriers, les parjures, les menteurs et les voleurs sont assurés, par les théologiens de Rome, qu'ils peuvent tuer, mentir, voler et se parjurer autant de fois qu'ils le voudront, sans offenser Dieu, pourvu que ce soit selon certaines règles approuvées par le pape? Il me faudrait écrire plusieurs gros volumes, si je voulais citer tous les docteurs et théologiens catholiques-romains qui approuvent le mensonge, le parjure, l'adultère, le vol et le meurtre, pour la plus grande gloire de Dieu! Mais ce

que j'ai dit doit suffire à ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Ceux qui n'ont pas été initiés aux ténébreux secrets de Rome auront de la peine à croire que des doctrines aussi dépravées, aussi anti-sociales et aussi antichrétiennes, soient enseignées dans tous les séminaires de l'Église romaine aux États-Unis, au Canada et dans le monde entier. Mais, quelque incroyable que cela paraisse, ce n'en est pas moins la vérité. Avec de pareils principes, comment être surpris que les grandes nations espagnole et française, que toutes les nations catholiques-romaines, sans exception, soient descendues si rapidement et si bas dans l'échelle morale ! Comment, se demande-t-on tous les jours, ces nations si fières, si nobles, si puissantes, ont-elles si complètement perdu leur prestige et leur gloire ?

C'est donc dans la théologie enseignée par leur Église qu'on doit chercher la cause première de cette épouvantable décadence. Le grand Législateur des nations, le véritable et unique Sauveur des peuples a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Les peuples, comme les individus, ne seront donc forts et grands qu'en raison des vérités qui constitueront la base de leur foi et de leur vie. La vérité, la justice, voilà le pain que Dieu a donné aux peuples pour les faire marcher, grandir et vivre ! Le mensonge, la duplicité, le parjure, le vol, le meurtre, l'adultère, sont le poison qui infiltre la mort dans toutes les parties du corps social.

Plus les prêtres de Rome, avec leur théologie, seront crus et vénérés par une nation, plus cette nation s'éloignera de la vérité, de la justice et de la vie. Plus il y aura de prêtres, plus il y aura de crimes, comme l'a dit un écrivain aussi profond que modeste, l'abbé A. McLean. Car il y aura alors beaucoup plus de mains à l'œuvre pour démolir la société et en saper les fondements.

Comment, en effet, un homme sera-t-il jamais sûr de la fidélité de son

épouse, si, comme cela arrive en France, au Canada et partout, des milliers de prêtres lui crient incessamment qu'elle peut commettre un adultère et faire ensuite serment qu'elle est pure comme un ange, pourvu qu'elle ait été se confesser à l'un d'eux? A quoi bon graver dans le cœur de la jeune fille le respect d'elle-même et la crainte de Dieu, si son confesseur lui permet de s'abandonner à la plus honteuse des actions, afin d'éviter ou de faire éviter à un autre un plus grand crime?

Comment la justice sera-t-elle administrée dans les cours civiles, et comment les juges et les jurés rendront-ils leurs jugements tant que les prêtres auront droit de dire aux témoins qu'ils peuvent mentir, sous serment, et jurer tout le contraire de ce qu'ils savent être la vérité, sous mille et mille prétextes? Comment un royaume, une république, un gouvernement quelconque, en un mot, sera-t-il jamais certain de pouvoir subsister un seul jour? Comment pourra-t-il faire avancer le peuple dans les voies du progrès, de la lumière et de la liberté, s'il y a perpétuellement au sein de ce peuple des hommes qui, à chaque heure du jour et de la nuit, prétendent avoir le droit de délier de tous les serments, de briser tous les liens sociaux, afin d'arriver à ce qu'ils appellent le grand bien de l'Église? Armé des principes de sa ténébreuse théologie, le prêtre de Rome devient donc le plus dangereux, le plus inexorable ennemi de la vérité et de la justice, et le plus formidable obstacle de tout bon gouvernement.

Oui, le prêtre de Rome, sous le manteau de sa théologie, traverse les siècles en outrageant et en détruisant les lois les plus saintes que le ciel ait léguées à la terre; il arrache du cœur des nations les instincts bénis et sacrés que le Créateur a mis de sa propre main au fond de l'âme des enfants déchus d'Adam, comme une planche de salut après le grand naufrage du Paradis terrestre; le prêtre, en un mot, avec sa théologie, devient sans s'en douter lui-même le plus irréconciliable ennemi de Dieu et des hommes.



14. – Le célibat.

Il me faudrait écrire un gros volume, au lieu d'un court chapitre, si je voulais raconter toutes les ruses, les pieux mensonges, les sacrilèges et monstrueuses profanations de l'Écriture sainte auxquels les supérieurs des collèges et des couvents ont recours afin de persuader au jeune homme ou à la jeune fille que Dieu exige d'eux les vœux du célibat.

Les misères, les épreuves, les désappointements, les obligations de l'état du mariage leur sont présentés sous les couleurs les plus sombres et les plus propres à dégoûter, à épouvanter même la volonté la plus robuste; tandis que les délices et la paix promises aux célibataires sont exagérées au point de tenter l'esprit et le cœur les plus froids. Tous les honneurs de la terre, toutes les joies du ciel sont promis à ceux que l'on veut attacher, par ce vœu irrévocable, au service de l'Église. Les applaudissements du monde se mêlent aux sourires des anges, dans l'imagination de la jeune victime, pour l'exalter, la séduire et l'enivrer. Le pape la fait, pour ainsi dire, gravir le sommet de la plus haute montagne, et de là lui montre toutes les gloires de la terre et tous les plus beaux trônes du ciel, en lui répétant les paroles mêmes de Satan à Jésus-Christ : « Je te donnerai toutes ces choses, si, prosterné à mes pieds, tu me promets de m'obéir parfaitement, » et de t'enchaîner à ma volonté par le vœu du célibat.

Mais, avant de fermer complètement les yeux, pour se précipiter dans cet abîme doré et fleuri, qu'on a creusé sous ses pieds, la malheureuse victime éprouve quelquefois comme un sinistre pressentiment des terribles misères qu'on lui prépare Car la voix de l'intelligence et du sens commun, les cris de la conscience et du cœur n'ont pas toujours été étouffés aussi complètement que les supérieurs l'auraient désiré. Pendant que Satan redit à l'oreille de l'âme ses paroles séduisantes et mensongères, qu'il ne parle que de joies célestes, de couronnes d'anges, de trônes au ciel, la voix de la raison et la

voix de Dieu se font entendre aussi pour parler des combats, des chutes, des hontes, des désastres, qui ne sont que trop souvent la conséquence de la témérité, de l'ignorance, de la faiblesse de notre pauvre nature déchue.

Comme autrefois, les victimes humaines, à l'approche du terrible sacrifice, faisaient entendre des cris plaintifs, et se débattaient pour éviter le couteau sanglant du prêtre des idoles, ainsi la victime du célibat romain sent, à mesure que s'avance l'heure de l'immolation, son cœur frémir de terreur. Avec un visage pâle comme la mort, des lèvres tremblantes, des sueurs froides sur son front, elle dit à ses supérieurs : « Est-il bien vrai que Jésus-Christ me demande un tel sacrifice ? »

Oh ! que l'impitoyable supérieur ecclésiastique se fait alors éloquent pour dépeindre le célibat comme la seule route du bonheur, la porte du ciel ! ou pour décrire les horreurs d'un enfer éternel, sûrement réservé au lâche qui, après avoir mis la main à la charrue du célibat, regarde en arrière. Mais, il ne s'arrête pas là : afin de mieux convaincre sa victime, il lui montre le désappointement des parents et des amis, et sa propre honte, si elle retourne dans ce monde dont elle sera l'éternelle risée. Puis il l'éblouit par les plus séduisants sophismes, par les plus pieux mensonges, en lui faisant le récit des miracles opérés par Jésus-Christ en faveur des vierges.

Enfin, il l'écrase sous une véritable avalanche de textes qui n'ont pas le moindre rapport avec les vœux du célibat, mais que l'Église romaine, par un abus sacrilège de la Parole de Dieu, détourne de leur vrai sens, afin de persuader que rien n'est plus difficile que de se sauver en dehors des vœux du célibat. Un des textes dont les théologiens romains font l'usage le plus étrange, est celui de [Matthieu.19.12-13](#) : « Il y a des eunuques qui le sont dès le sein de leur mère ; il y en a qui le sont devenus par la main des hommes ; et il y en a qui se sont rendus tels eux-mêmes, à cause du royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre ceci le comprenne. »

Un jour, notre supérieur, appuyé sur ces paroles, nous fit un chaleureux discours pour nous prouver que si nous voulions obtenir l'honneur d'être prêtres de Jésus-Christ, il nous fallait faire serment de ne jamais avoir d'épouse. Le discours, quoique plein de feu, nous parut cependant excessivement faible de logique. Le lendemain étant un jour de congé, les étudiants en théologie qui se préparaient comme moi à la prêtrise, causèrent longuement sur les arguments du discours de la veille. Les conclusions ne nous paraissaient nullement en rapport avec les textes de l'Écriture dont on s'était servi; nous résolument donc de présenter respectueusement à la première conférence nos vues à ce sujet; et je fus choisi pour parler au nom des autres. J'ai heureusement conservé les notes de ce discours; les voici :

« Bien cher et vénérable directeur, vous nous avez assurés que les paroles de Jésus-Christ : « Il y a des hommes qui se sont fait eunuques pour le royaume des cieux, » doivent nous prouver jusqu'à l'évidence que, si nous voulons être prêtres, il nous faut absolument nous faire eunuques par les vœux du célibat. Permettez-nous donc de vous faire observer respectueusement qu'il nous semble que notre Seigneur est bien loin d'enseigner, par ces paroles, une pareille doctrine : il voulait, suivant nous, nous prémunir contre une des erreurs qui devaient plus tard mettre en danger le salut du monde. Il prédisait que certains hommes tomberaient dans un tel excès de folie, qu'ils prêcheraient même que le meilleur, l'unique moyen de gagner le ciel serait de se faire eunuque ^a.

Permettez-nous de vous faire observer que notre Sauveur, dans ce texte, n'approuve ni ne désapprouve ceux qui se font eunuques avec l'intention d'aller au ciel par ce moyen. Il laisse à notre sens commun le soin de juger par quelque partie plus claire de l'Évangile si véritablement l'eunuque est plus certain de son salut que l'homme qui vit dans l'état naturel où Dieu lui-même le plaça au paradis terrestre. Il en est de ce texte comme de celui où Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Ils vous

a. Il est évident que l'exégèse de ce verset par le jeune Chiniquy est ici tout à fait fautive, et qu'en parlant de ceux *qui se sont faits eunuques pour le royaume des cieux*, le Seigneur pensait à ceux qui renonceraient au mariage pour être plus libres dans leur ministère particulier; comme l'apôtre Paul, par exemple.

chasseront des synagogues même le temps vient où quiconque vous fera mourir, croira servir Dieu ([Jean.16.2](#)). Permettez-moi de mettre ces deux textes en face l'un de l'autre :

Ils se feront eunuques pour le
royaume de Dieu.

([Matth.19.12-13](#))

Ils vous feront mourir pour servir
Dieu.

([Jean.16.2](#))

De ce que notre Seigneur dit de certains hommes qu'ils feront mourir ses disciples pour plaire à Dieu, devons-nous conclure que faire mourir un disciple de l'Évangile soit une chose très agréable à Dieu? Non, assurément. Eh bien! il nous semble qu'il ne nous est pas plus permis de penser que le célibat conduise plus facilement au ciel que l'état dans lequel Dieu créa l'homme primitivement; car le Sauveur a dit simplement que certains hommes s'imagineront gagner le ciel en mutilant leur corps. Le christianisme n'a-t-il pas toujours repoussé avec horreur l'action d'un homme qui se fait eunuque? Ne serait-ce pas un crime, punissable par les lois de tous les peuples civilisés, que de prêcher ouvertement que c'est une chose sainte et agréable à Dieu que de se mutiler aussi ignominieusement? Comment donc oser penser et dire que Jésus-Christ ait pu encourager et sanctionner une pareille iniquité?

D'ailleurs, si les eunuques étaient plus certains d'aller au ciel que le reste des hommes, Dieu ne serait-il pas injuste de ne pas nous avoir donné à tous le privilège de devenir des saints à si bon marché, en nous faisant tous naître eunuques? Mais notre Seigneur nous fait bien connaître qu'il n'attache aucun privilège sanctifiant au célibat, puisque, d'un membre qu'il nous a donné lui-même lorsque dans le même chapitre, répondant à la question du jeune homme : Bon maître, que faut-il que je fasse pour être sauvé? il lui dit tout simplement : Si tu veux avoir la vie éternelle, garde les commandements, et non : « Fais serment de ne jamais te marier. »

N'est-ce pas encore là la réponse que le Sauveur me ferait en ce moment, s'il était à votre place et si je lui demandais ce qu'il me faut faire pour avoir la vie éternelle et en montrer la voie à mes frères? Ne me dirait-il pas : « Garde les commandements : Tu ne tueras pas; tu ne commettras pas d'adultère; tu ne déroberas pas; tu ne rendras pas de faux témoignage contre ton prochain; honore ton père et ta mère?

Comme vous le voyez, en énonçant les conditions qui assurent la possession du ciel, Jésus-Christ ne pense pas aux vœux du célibat : il n'en dit pas un seul mot. Permettez-nous donc de vous demander avec tout le respect possible : Si le célibat eût occupé dans la pensée du Sauveur la place que vous lui donniez dans votre discours, aurait-il oublié d'en parler à ce jeune homme, qui lui demandait d'une manière si sérieuse : Bon maître, que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle ?

Il nous semble étrange que l'on mette tant d'importance à nous faire faire des vœux sur lesquels l'Ancien comme le Nouveau Testament sont absolument muets, et dont notre Seigneur lui-même n'a jamais parlé, même aux moments les plus solennels de sa prédication ? Nous ne pouvons comprendre pourquoi on exige de nous des sacrifices qu'on n'a pas même demandés aux plus grands et aux plus saints apôtres de Jésus-Christ. »

Il me parut évident que mon discours avait autant embarrassé notre vénéré supérieur qu'il avait fait plaisir aux jeunes gens qui se préparaient avec moi à la prêtrise. Il me demanda vivement : – As-tu fini tes objections ?

– Non, pas entièrement, lui répondis-je ; mais je vous prie d'éclaircir nos doutes et de nous donner plus de lumière sur les questions que j'ai touchées. Je vous proposerai ensuite quelques autres difficultés touchant les vœux du célibat, si vous avez la bonté de me le permettre.

– Tu parles comme un véritable hérétique ! me répliqua M. Leprohon, et si je n'avais pas l'espoir que tu cherches à dissiper tes doutes plutôt qu'à les soutenir, sur une question aussi grave, j'avertirais Monseigneur de te mettre de côté et de ne pas t'élever à la prêtrise. Tu parles de l'Écriture sainte comme un vrai protestant ! On dirait que tu as oublié qu'outre la Parole de Dieu écrite, il y a la tradition, dont l'autorité est la même que celle de l'Écriture. Tu as raison lorsque tu donnes à entendre que Les vœux du célibat ne se trouvent pas dans la Bible l'une manière positive et directe. Mais si le commandement du célibat n'est pas dans la Bible, il est dans la tradition.

C'est un article de foi que le célibat est imposé par Jésus-Christ, puisque les saintes traditions de l'Église nous l'assurent. La parole de l'Église, c'est la parole de Jésus-Christ même, puisque notre Seigneur a dit : « Celui qui n'écoute pas l'Église doit être regardé comme un païen et un publicain. » Il n'y a donc pas de salut possible pour quiconque ne soumet pas sa raison à ce dogme de l'Église. On ne vous demande pas de comprendre pourquoi le vœu du célibat est commandé à ceux qui veulent être prêtres, on vous demande seulement de le croire. Votre devoir n'est donc pas de raisonner sur ces matières, mais d'obéir à l'Église, comme des enfants dociles obéissent à leur mère. D'ailleurs, le vœu du célibat exigé par l'Église de tous ceux qui aspirent à l'honneur d'être prêtres, se comprend lorsqu'on se rappelle que les apôtres furent obligés eux-mêmes de quitter leurs femmes, comme on le voit par les paroles de saint Pierre à Jésus-Christ : « Maître, nous avons tout quitté pour vous suivre ; que nous donnerez-vous ? » ([Matt.19.27](#))

Le prêtre n'est-il pas le représentant de Jésus-Christ ? Par la prêtrise, n'est-il pas l'égal, j'oserais dire le supérieur de Jésus-Christ sous certains rapports, puisque, quand il dit la messe, il commande à Jésus-Christ, et le Fils de Dieu est obligé d'obéir ? Il n'est pas même au pouvoir de Jésus-Christ de résister à l'ordre du prêtre ! Il descend du ciel chaque fois que le prêtre le lui commande ! Le prêtre le porte où il veut, le fait rentrer dans le saint tabernacle, ou l'en fait sortir, à son gré ; et Jésus-Christ ne peut résister. Par là, le prêtre est au-dessus des anges. Et, puisqu'il est au-dessus des anges, qu'il jouit de privilèges refusés aux anges mêmes, ne doit-il pas en avoir la sainteté et les vertus ? Or, Jésus-Christ ne dit-il pas positivement, en parlant des anges, qu'ils ne se marieront pas : *Neque nubent, neque nubentur* ? Et n'est-ce pas des prêtres que le Sauveur voulait parler quand il disait : Ils seront comme les anges de Dieu ? » ([Matt.22.30](#))

Saint Paul ne dit-il pas que l'état de virginité est plus saint que celui de mariage ? N'est-ce pas nous dire clairement que le prêtre, dont les mains,

après la consécration, touchent et portent tous les jours le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, doit se tenir au plus haut degré de la vertu par les saints vœux du célibat ? Car ce vœu est comme le lien sacré qui attache l'âme au ciel et l'élève au-dessus de la terre. Jésus-Christ, par la bouche de son Église, impose ce vœu à ses prêtres comme un des remèdes les plus efficaces contre les inclinations naturelles de notre nature déçue. D'après les saints Pères, le vœu du célibat est comme une haute et puissante tour, qui, tout en nous mettant à l'abri des traits de l'ennemi, nous permet de le combattre et de le vaincre plus sûrement. Si vous avez encore quelques doutes sur cette grave question, soumettez-les moi je me ferai un plaisir de les résoudre.

– Nous vous sommes reconnaissants de votre bonté, lui répondis-je. D'abord, nous vous remercions de nous avoir avoué que le célibat ne se trouve commandé à personne dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, et que ce n'est que par la tradition de l'Église que nous connaissons la volonté de Dieu à ce sujet. Il nous avait semblé que votre intention était d'appuyer la nécessité de ce vœu sur l'Écriture sainte. Si vous nous le permettez, nous traiterons la question de la tradition, à ce sujet, une autre fois. Aujourd'hui, nous prendrons encore la liberté de discuter sur le sens que vous donnez à certains textes de l'Évangile en faveur du célibat.

D'abord, lorsque saint Pierre dit : « Nous avons tout quitté, » il n'entendait assurément pas avoir quitté sa femme, comme vous l'avez assuré, par un vœu perpétuel. Car saint Paul nous dit positivement, longtemps après, que saint Pierre non seulement vivait avec sa propre femme dans sa maison, mais qu'il voyageait avec elle, quand il allait prêcher l'Évangile. Les paroles du Nouveau Testament à ce sujet sont d'une telle clarté, qu'il n'est possible de les obscurcir ni par les interprétations les plus ingénieuses, ni par les traditions les plus respectables. Vous connaissez ces paroles ; permettez-nous de les citer :

N'avons-nous pas le droit d'être nourri à vos dépens ? N'avons-nous pas le pouvoir de mener partout avec nous une femme, notre sœur en Jésus-Christ, comme le font les autres apôtres et les frères de notre Seigneur, et Céphas ? Serions-nous les seuls, Barnabas et moi, qui n'aurions pas le pouvoir d'en user de la sorte ?

Saint Pierre, disant à Jésus-Christ : « N'avons-nous pas tout quitté pour vous suivre, » ne veut donc pas donner à entendre, comme vous semblez nous l'assurer, qu'il avait fait vœu de ne plus vivre avec sa femme, mais seulement que son cœur était tellement détaché de toute chose, que notre Seigneur y tenait la première place ; que tout le reste, même ce qu'il avait de plus cher au monde, comme son père, sa mère, son épouse, n'était que secondaire.

Votre second texte, que les anges de Dieu ne se marient pas, et que les prêtres, étant les vrais anges de la terre, ne doivent pas se marier, ne nous semble pas avoir plus de force que le premier en faveur des vœux du célibat. Car si vous avez la bonté de relire ce texte, vous verrez que Jésus-Christ dit : Vous êtes dans l'erreur, ne comprenant pas les Écritures, ni la puissance de Dieu. Car après la résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris ; mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel. ([Matth.22.29-30](#)) Vous voyez que lorsque notre Seigneur parle d'hommes semblables aux anges, qui ne se marieront pas, il a bien soin d'avertir que ce ne sera qu'après la résurrection qu'aura lieu cet état de choses.

Si l'Église avait pour nous la même compassion que Jésus-Christ avait pour les hommes-anges dont il parle, si l'Église ou notre saint père le pape avait la bonté d'attendre après la résurrection pour faire de nous des anges, par le vœu du célibat, je crois être le fidèle interprète et le fidèle écho des pensées de tous mes amis, en vous disant que nous aurions à l'égard de ces vœux bien moins d'objections que nous n'en avons. Que l'Église nous fasse faire des vœux solennels de ne pas nous marier après la résurrection, voilà ce qui nous paraît raisonnable et parfaitement conforme à la parole de

Jésus-Christ. Mais qu'elle veuille absolument nous élever à l'état de sainteté des anges, pendant que nous ne sommes que de pauvres pécheurs dans des vases d'argile, c'est absolument contraire aux pensées et aux paroles de notre Seigneur, au moins dans le texte dont vous vous êtes servi.

Vous nous affirmez que le vœu du célibat est la meilleure garantie possible contre les penchants de notre faible nature. Mais ne craignez-vous pas que ce remède ne soit absolument et directement contraire au remède que l'Esprit-Saint lui-même nous offre à ce sujet? Ne lisons-nous pas dans l'Évangile : *Propter fornicationem autem, quisque suam uxorem habeat, et unaquæque virum suum habeat?* — Pour éviter la fornication, que chaque homme ait sa femme, et que chaque femme ait son époux. (1Cor.8.2)

N'est-ce pas vraiment étrange? Dieu nous assure que le meilleur, sinon le seul remède qu'il ait jamais trouvé contre notre concupiscence, est le mariage. Et voilà que l'Église nous affirme, au contraire, qu'elle a découvert un remède bien plus simple et plus efficace, bien plus digne de l'homme et de Dieu; un remède que Dieu lui-même ignorait quand il parlait à Adam, dans le paradis terrestre, et que le Saint-Esprit ne connaissait pas encore lorsqu'il dictait à saint Paul sa première épître aux Corinthiens! Et ce remède nouveau, dont notre saint père le pape a seul trouvé le secret, c'est le vœu du célibat!

Mon dernier mot était à peine échappé de mes lèvres, que notre directeur, oubliant sa modération ordinaire, m'interrompit brusquement et me parla avec une véhémence que je ne lui connaissais pas.

— Je regrette infiniment, dit-il, de t'avoir permis ces misérables objections. Mais ce ne sont pas des objections que tu fais, ce sont des blasphèmes que tu prononces! car je vois que tu es sérieux dans ce que tu dis. N'as-tu pas honte de vouloir interpréter l'Écriture sainte autrement que les saints Pères et toute l'Église l'interprètent? Est-ce à toi ou à l'Église que Jésus-Christ a

promis de donner son Saint-Esprit jusqu'à la fin des siècles ? Est ce à toi de gouverner l'Église, et à l'Église de t'obéir ? N'est-ce pas plutôt à toi d'obéir, et à l'Église de commander ?

Mon pauvre Chiniquy ! s'il n'y a pas bientôt en toi un changement complet, ainsi que chez ceux dont tu te prétends l'organe, je crains sérieusement pour votre avenir. Vous montrez un esprit d'incrédulité et de révolte qui m'épouvante ! Au lieu de vous soumettre à ce que votre supérieur vous dit, lorsqu'il ne vous répète que ce que tous les saints Pères, les théologiens et l'Église toute entière ont enseigné pendant tous les siècles, vous n'écoutez que votre faible et orgueilleuse raison. Semblables à Lucifer, qui crut pouvoir résister à Dieu dans le ciel, vous cherchez à lui résister sur la terre. Encore une fois, je tremble pour votre avenir ! Mais je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et je vous laisse à vos propres réflexions.

Si vous acceptez les enseignements de l'Église et si vous êtes décidés à lui obéir comme des enfants soumis, cette Église sainte, qui est l'épouse de Jésus-Christ, deviendra votre épouse : elle vous prendra dans ses bras ; elle vous pressera sur son cœur ; elle vous élèvera à la sublime dignité de prêtres du Nouveau Testament ; elle vous donnera sur la terre un honneur supérieur à celui des rois et des empereurs. En la servant avec fidélité, vous êtes assurés de recevoir la plus glorieuse couronne au ciel, après avoir été sur la terre, l'objet du respect et des hommages du peuple chrétien.

Mais, si vous rejetez les doctrines de l'Église pour suivre les fausses lumières de votre raison orgueilleuse, dans l'interprétation des Écritures, vous devenez des hérétiques, des apostats, des protestants ! Vous vous déshonorez sur la terre, pendant cette courte vie, et vous vous perdez pour l'éternité !

Notre supérieur, après ces foudroyantes paroles, nous laissa. Mais, à peine était-il sorti, que plusieurs des ecclésiastiques se mirent à rire aux éclats. Deux d'entre eux, dégoûtés de la faiblesse des raisons apportées à l'ap-

pui du célibat, quittèrent le séminaire peu de semaines après, et rentrèrent dans les rangs de la vie laïque.

Pour moi, je restai interdit, comme si un coup de foudre m'eût frappé. Je pleurai amèrement d'avoir si publiquement blessé mon supérieur, mon ami et mon bienfaiteur tout à la fois ; mais je n'étais pas moins affligé et profondément humilié d'avoir osé opposer ma faible raison à celle du pape et de l'Église. Je n'avais d'abord cru combattre que les idées de mon supérieur ; et, comme il m'était permis de le croire faillible, il me semblait que je pouvais légitimement opposer ma faible raison à la sienne. Mais je m'étais aperçu, trop tard, que ce n'était pas ses opinions, mais les doctrines de l'Église qu'il avait développées. C'était donc réellement contre ma grande et infaillible Église que j'avais lutté, ou plutôt, dans ma pensée, c'était contre Dieu même que j'avais eu l'audace de raisonner, puisque mon Église n'était que la voix infaillible de Dieu.

Après une nuit d'angoisse, ma première action fut d'aller me jeter aux pieds de mon confesseur, pour le conjurer de me pardonner le crime que je croyais avoir commis. Je reçus une sévère réprimande, qu'il adoucît pourtant, à la fin, quand il vit ma sincère douleur, par les paroles les plus paternelles. Si j'eusse écouté la voix de mon intelligence et de ma conscience, j'aurais assurément quitté le séminaire à cette époque ; mais j'étais sincèrement catholique-romain. Il me fallait donc de nouveau livrer un combat à mort à mon intelligence et à ma conscience.

Il m'avait pourtant bien semblé les avoir déjà complètement immolées et tuées plus d'une fois ; mais elles revenaient chaque fois à la vie avec une ténacité qui m'épouvantait. Après une lutte terrible, j'espérais de nouveau les avoir terrassées pour toujours. Il se fit bientôt en moi un profond silence, c'était le silence de la mort. Mon confesseur m'assura que c'était la paix de Dieu, et je le crus. Je me décidai donc à n'avoir plus d'autre volonté, d'autres désirs, d'autres projets que ceux que mes supérieurs voudraient me suggérer,

bien persuadé que je ne serais pas responsable devant Dieu de mes erreurs, tant que je serais parfaitement docile à la voix du pape me parlant par mes supérieurs.

Qu'avais-je, en effet, à craindre, en immolant entièrement ma raison et ma conscience au pied des autels de mon Église, pour ne plus suivre qu'elle? J'étais faillible, elle était infallible; j'étais faible, elle avait la force de Dieu; j'étais petit comme un atome, elle couvrait le monde de sa gloire; j'étais ignorant, elle avait toutes les lumières du Saint-Esprit. Je me décidai donc à ne plus penser que ses pensées, à ne plus vouloir que sa volonté, à ne plus vivre que pour elle et par elle. Et ce fut avec ces sentiments de profond respect et de sincère dévouement à mon Église que je résolus de me consacrer entièrement à son service, et que je fis le vœu du célibat, le 18 mai 1832, en recevant l'ordre du sous-diaconat.

15. – Immoralité de la théologie de Rome, la mère des impudicités et des abominations de la terre.

C'est le front couvert de honte et le cœur plein d'un dégoût inexprimable, que je me sens forcé par ma conscience de révéler les turpitudes de la théologie de Rome. Elles sont tellement immondes, qu'il ne m'est pas même possible de les exprimer dans une langue comprise par le peuple. Quelques corrompues qu'aient été les nations païennes, il n'y a rien dans leur histoire de comparable à la dégradation du théologien et du prêtre de Rome.

Avant que la théologie de l'Église romaine fût sortie des antres ténébreux de l'enfer, le monde avait sans doute connu bien des souillures; mais jamais le vice n'avait été réduit en système; jamais la corruption la plus éhontée

n'avait été publiquement enseignée dans les écoles de prêtres, sous le prétexte de sauver les âmes. Non ! les prêtres de Sodome même n'avaient jamais été forcés d'assister à de longues discussions où les sujets les plus immoraux, les horreurs les plus inconcevables, sont l'objet des études les plus minutieuses, et cela sous le prétexte d'honorer Dieu.

Que ceux qui comprennent le latin lisent les pages qui font suite à ce chapitre, et qu'ils disent s'il n'y a pas là de quoi faire rougir le libertin le plus débauché. Et qu'on se rappelle bien que ces horreurs sont étudiées, apprises par cœur, par des hommes appelés à vivre sans femme, voués à un célibat perpétuel... ! Car ne n'est qu'après lui avoir fait faire le vœu de chasteté, que l'on initie l'étudiant en théologie à ces mystères d'iniquité ! A-t-on jamais vu une comédie plus sacrilège ? Obliger un jeune homme de vingt ans à faire un vœu de chasteté perpétuelle, puis, un instant après, mettre sous ses yeux les choses les plus impures ! jeter dans son âme les ordures les plus sales ! remplir sa mémoire des infamies les plus dégoûtantes ! chatouiller tous ses sens, souiller ses oreilles, son corps, non pas par des fantômes, mais par des réalités capables d'effrayer des prostituées ! Car, que l'on ne s'y trompe pas, il est impossible, absolument impossible d'étudier ces questions, d'approfondir ces mystères, sans que le corps, aussi bien que l'esprit n'en soient souillés.

D'ailleurs, l'Église de Rome ne le cache pas ; elle n'en fait pas même un secret aux victimes de son incomparable corruption : elle leur dit franchement que l'étude de ces questions va agir d'une manière irrésistible sur eux ! Mais pour les tromper et les perdre plus sûrement, pour les empêcher de voir l'abîme creusé sous leurs pieds, elle ajoute « qu'il n'y a pas de péché pour eux dans ces impuretés. » (Dens, Vol. I, p. 315.)

Avant de corrompre le cœur et le corps de sa victime, Rome se voit obligée de l'ensorceler : elle met à ses lèvres sa coupe empoisonnée ; puis elle chasse Dieu de son âme et la tue. Quelle réponse Rome donne-t-elle à ceux

qui lui reprochent les inconcevables impuretés dont ses livres de théologie sont remplis ?

« Ces livres sont écrits en latin, dit-elle : le peuple ne peut les lire ; ils ne font donc de mal à personne. » Cette réponse n'est qu'un honteux subterfuge. En la faisant, Rome avoue que si le peuple avait accès à ces livres et pouvait les comprendre, il en résulterait un grand mal. Mais tous ces détails d'une impureté sans égale, est-ce que tous les jours cent mille prêtres ne sont pas obligés, non seulement de les interpréter aux peuples dans toutes les langues, mais encore de les faire couler dans l'oreille, l'âme et le cœur de toutes les femmes et de toutes les filles que Rome tient dans ses fers ?

Je défie le plus hardi apologiste de l'Église romaine de nier ce fait : Sur cent femmes qui se confessent, il y en a quatre-vingt-dix-neuf à qui le prêtre est obligé, en conscience, de parler sur les matières traitées en latin dans le chapitre suivant. Or, en supposant que chaque prêtre confesse en moyenne cinq femmes par jour, ce qui est certainement au-dessous de la vérité, nous voyons que les cent mille prêtres romains entendent tous les jours la confession d'un demi-million de femmes.

Comment, après cela, être surpris de l'affreuse corruption qui règne dans l'Église catholique ? Rien de plus naturel donc, que la rapide décadence des nations soumises au joug dégradant du pape. Les statistiques de tous les pays s'accordent à nous montrer qu'il y a deux fois plus de prostituées, de bâtards, de meurtres, de vols et de parjures chez les nations catholiques-romaines que chez les protestantes.

Comment les catholiques-romains pourraient-ils garder quelque dignité dans leurs mœurs, tant qu'il y aura parmi eux cent mille prêtres obligés, en conscience, de souiller au confessionnal l'oreille, l'âme et le cœur de leurs mères, de leurs femmes et de leurs filles ?

Que l'on ne pense pas que je parle ainsi de la corruption de la théologie

de Rome par un sentiment de mépris ou de haine contre les professeurs de théologie qui m'ont initié à ces mystères d'iniquité. MM. les abbés Raimbault et Leprohon étaient et sont encore à mes yeux des hommes aussi vénérables qu'on peut l'être dans l'Église romaine. Ils étaient les victimes des mêmes illusions que moi. Comme moi, et comme tous les prêtres de Rome, ils étaient plongés, sans le savoir, dans la plus dégradante ignorance morale; ils se débattaient comme moi sous un joug qui enchaînait leur intelligence et souillait leur cœur. Nous étions, tous ensemble, embarqués sur un vaisseau magnifique en apparence; mais ce navire, mal piloté, devait se briser sur des rochers inconnus, où nous avons tous fait naufrage, et où j'aurais infailliblement péri moi-même, si le Seigneur ne m'eût sauvé comme par miracle.

Je puis les plaindre, mais les haïr, les mépriser, jamais! Ce n'était pas plus leur faute si Rome nourrissait ma jeune intelligence de fables et d'ordures, que ce n'était la mienne s'ils n'avaient eux-mêmes jamais eu d'autres aliments. Il était visible, d'ailleurs, que ces deux hommes souffraient profondément quand ils se voyaient obligés de nous entretenir de ces honteuses questions. Leur conscience d'honnête homme, qui voulait leur imposer silence était évidemment en conflit avec leur conscience de prêtres et d'esclaves du pape, qui leur disait « Parlez! »

Après chacune de ces leçons, nous nous retirions tout honteux de ce que nous venions d'entendre, car ces infamies s'attachaient à nos cœurs comme la rouille s'attache à l'acier le plus poli, pour le dévorer. Plus d'un de mes compagnons d'étude en théologie m'a avoué, avec des larmes de rage et de honte, qu'il regrettait de s'être engagé, par les vœux du sous-diaconat, à servir l'Église de Rome.

Un jour, l'un d'eux, nommé François Désaulniers, se trouvant indisposé, et se faisant soigner dans ma chambre, me dit, sans détour : – Chiniquy, que penses-tu des matières qu'on nous fait étudier, depuis quelque temps? N'est-

il pas souverainement honteux de nous remplir l'imagination de pareilles ordures?

– Je ne puis assez te dire, lui répondis-je, le dégoût que j'éprouve. Si j'eusse pensé qu'on dût nous faire marcher dans une pareille boue, je ne me serais assurément pas enrôlé sous la bannière à laquelle j'ai cloué, comme toi, mon avenir.

– Sais-tu que je suis décidé à ne jamais être prêtre? me répliqua Désaulniers. Car lorsque je songe que les prêtres sont obligés de parler aux femmes qu'ils confessent de toutes ces matières, le cœur me manque d'avance.

– Je ne suis pas moins troublé que toi sur mon avenir, lui répondis-je. La tête me tourne et le cœur me manque aussi, lorsque j'entends les théologiens nous dire qu'il nous faudra questionner les femmes et les filles sur ces horreurs. Il me semble que c'est un rêve pénible, qui se dissipera. Je ne puis réellement croire que notre Église, si pure et si sainte qu'elle ne veut se faire servir que par des vierges, nous obligera à souiller notre langue, nos pensées, notre âme et notre corps même, en parlant à des femmes sur des questions dont la simple pensée fait rougir... Mais voici l'heure où M. Leprohon a coutume de nous visiter; veux-tu me promettre de me soutenir dans les observations que je vais lui faire à ce sujet? J'espère obtenir de lui l'assurance que nous ne serons pas obligés de nous souiller au confessionnal par ces questions. Il est si honnête et si saint lui-même qu'il n'a jamais dû faire à ses pénitentes ces honteuses questions. En dépit de ce qu'affirment les théologiens, M. Leprohon va nous donner à espérer qu'il nous sera permis de garder nos lèvres et nos cœurs chastes, même en confessant les femmes.

– Il y a longtemps que j'ai la pensée d'en parler à notre saint directeur, me répondit Désaulniers; mais il m'en coûtait toujours d'aborder cette question. Je suis donc content que tu en prennes l'initiative. Nous allons savoir mieux que jamais à quoi nous en tenir sur les mystères du confessionnal. Si on nous

dispense d'interroger les femmes sur ces sujets immoraux, je consentirai à être prêtre ; autrement, mon parti est pris, je ne le serai jamais !

Quelques minutes après, M. Leprohon entra pour savoir comment nous avions passé la nuit. Après lui avoir exprimé notre reconnaissance de sa bonté envers nous, j'ouvris les volumes de Dens et de Liguori qui se trouvaient sur la table, et, montrant du doigt, tout en rougissant de honte, les infâmes questions traitées dans ces pages, je lui dis :

– Après Dieu, c'est vous qui occupez la première place en mon cœur. Depuis que ma mère est morte, j'ai concentré sur vous toute l'affection filiale que je lui portais. Vous êtes mon bienfaiteur et mon père ; vous allez donc me donner les lumières et les directions dont j'ai besoin en cette heure de trouble, par laquelle le bon Dieu veut que je passe. Sur votre conseil, j'ai reçu dernièrement l'ordre du sous-diaconat, et j'ai fait le vœu de chasteté perpétuelle ; mais, je dois vous l'avouer, je ne savais guère ce que je faisais, et Désaulniers vient de me dire la même chose. Avant ces dernières semaines, il ne comprenait pas mieux que moi la nature de ce vœu, ni les difficultés qui surgiront à ce sujet, à chaque pas de notre vie de prêtre.

Mais Dens et Liguori ont développé en nous de nouvelles connaissances ; ils nous ont fait marcher dans des régions toutes nouvelles et inexplorées pour nous. Et je suis bien convaincu que non seulement tous ceux qui ont fait les mêmes vœux depuis que je suis au séminaire, mais encore tous les prêtres qui fréquentent cette maison, pourraient en dire autant. Mais je ne parle pas ici pour eux, je ne parle que pour Désaulniers et pour moi-même. Dites-nous si nous serons réellement obligés de parler aux femmes et aux filles que nous confesserons, des matières impures et indécentes mentionnées par ces théologiens ?

– Sans aucun doute, nous répondit M. Leprohon : les vénérables et saints théologiens dont nous avons les écrits sous les yeux sont positifs sur

ce sujet. Il faut de toute nécessité que vous interrogiez vos pénitentes sur ces matières. Car les femmes sont, en général, trop timides pour avouer d'elles-mêmes les péchés dans lesquels elles tombent encore plus souvent que les hommes.

– Mais, lui répliquai-je, vous nous avez fait faire serment de rester chastes toute notre vie, et voici que vous nous mettez dans l'impossibilité absolue de tenir ce serment ! Car les théologiens sont unanimes à nous dire que les questions qu'il nous faudra adresser à nos pénitentes et les aveux qu'elles devront nous faire de leurs actions impures et secrètes, agiront puissamment sur nos organes, et que nos corps en seront souillés.

Ici Désaulniers m'interrompt, en disant à M. Leprohon : – Ce que Chiniquy vous dit là est justement ce qui me trouble et m'épouvante aussi. Ne serions-nous pas plus chastes et plus purs en vivant avec nos épouses ? Je pourrai bien paraître chaste aux yeux des hommes, mais que serai-je devant Dieu ? Le peuple me croira fort, honnête, pur ; mais je ne serai qu'un roseau brisé, et Dieu sera témoin que la confession d'une femme m'aura fait tomber dans l'abîme, en m'arrachant la couronne de chasteté que j'aurai pourtant payée si cher ! Les hommes me vénéreront comme si j'étais un ange de pureté ; mais ma conscience me dira que je ne suis qu'un habile hypocrite. Le confessionnal est, de l'aveu de tous les théologiens, de votre aveu même, le tombeau infaillible de la pureté de l'âme et du corps. Je ne serai donc plus qu'un de ces tombeaux recouverts d'or et de parfums, mais rempli de pourriture et d'infection !

Ce discours, d'une hardiesse sans pareille, avait visiblement affligé et surpris notre pieux supérieur. Il était bien rare que ses élèves lui parlassent avec cette indépendance. Il ne nous cacha pas la peine profonde qu'il éprouvait de notre hardiesse. Après nous avoir repris avec autant de fermeté et de charité que possible sur ce qu'il appelait « notre attaque anti-chrétienne contre une des plus saintes lois de l'Église, » il réfuta de son mieux Désaulniers ; puis il

me parla à peu près en ces termes :

– Mon cher Chiniquy ! je te l’ai déjà dit bien des fois, tu t’occupes trop à raisonner quand la religion te dit que tu ne devrais qu’obéir avec l’humilité et la docilité d’un enfant. A t’en croire, il faudrait réformer l’Église, abolir la confession des femmes, jeter les livres de théologie au feu, pour en faire de nouveaux plus conformes à tes idées. Qu’est-ce que cela prouve ? C’est que le démon de l’orgueil te tourmente, comme il a toujours tourmenté les réformateurs, avant de les perdre.

La théologie de St-Thomas, de Dens et de Liguori est approuvée par les évêques et les papes : elle est approuvée par l’Église toute entière. Comment ne vois-tu pas le ridicule, l’impiété et le danger de ta position ? D’un côté sont rangés tous nos saints papes, nos vénérables évêques, nos savants théologiens et prêtres, sans compter les deux cent millions de fidèles, qui, comme une innombrable armée, les soutiennent ; et qu’est-ce que je vois de l’autre côté, pour attaquer et renverser cette invincible armée de Dieu ? Mon pauvre petit, quoique bien cher Chiniquy !

Comment ne trembles-tu pas d’opposer ta faible raison à la raison supérieure de tant de grands papes, de saints évêques, de nombreux théologiens, de l’Église toute entière ? N’est-ce pas comme si le petit grain de sable qui est là-bas, au pied de la montagne, s’avisait de renverser la montagne ? Ne dirait-on pas que la petite goutte d’eau veut repousser l’océan hors de son lit profond, ou changer les courants irrésistibles des mers polaires ?

Crois à mon expérience : suis mes conseils avant qu’il soit trop tard. Que le petit grain de sable reste tranquille à la base de la montagne ; c’est ce qui convient à son extrême petitesse. Que la goutte d’eau se laisse entraîner, sans murmure, par les grands courants des mers sans rivages, et tout ira mieux pour elle. Tous les bons prêtres qui ont confessé avant nous se sont sanctifiés, bien que leurs corps aient été souillés par la confession des femmes. Ces

misères ne sont que des infirmités de la nature humaine. Elles ne peuvent souiller une âme qui veut rester unie à Dieu.

Le rayon de soleil se souille-t-il en descendant dans la boue ? Non : ce rayon reste pur, et il retourne sans tache vers l'astre radieux d'où il émane. Le cœur d'un saint prêtre comme sera le tien, je l'espère, est semblable au rayon de soleil dans la boue : il reste pur et sans tache, même au milieu des accidents inévitables à la confession.

Dans votre ordination, vous recevrez des grâces d'état qui vous transformeront en de nouveaux hommes ; vous prierez la sainte Vierge, et cette bonne mère vous obtiendra toutes les grâces dont vous aurez besoin. Les faiblesses dont les théologiens parlent et auxquelles, je vous l'avoue, tous les prêtres qui entendent les confessions des femmes sont sujets, ne doivent pas vous troubler, puisque l'Église vous assure qu'elles ne vous seront pas imputées à péché. D'ailleurs, je ne veux plus que vous me parliez de ces questions, et, autant que mon titre de directeur m'en donne le droit, je vous défends d'en parler entre vous.

J'avais eu l'espoir que notre cher M. Leprohon nous répondrait par de bonnes raisons ; mais c'était par un coup d'autorité qu'il voulait empêcher la voix de nos consciences de se faire entendre. Cependant l'idée de cette goutte d'eau en révolte contre le vaste océan, de ce grain de sable voulant renverser la montagne, m'avait singulièrement frappé et humilié tout à la fois. J'en restai tout anéanti et confus. Mais je n'étais pas convaincu. Et ce rayon de soleil, qui ne se souillait pas, même en descendant dans la boue, et qui remontait toujours pur vers l'astre radieux d'où il émanait, tout en m'éblouissant par ses beautés, me laissait au fond de l'âme un trouble inexprimable. J'avais comme le pressentiment que j'étais en présence d'une grande imposture et d'un brillant sophisme, dont je n'avais ni le courage ni la force d'approfondir et de réfuter la fausseté.

Presque tous les mois, depuis plus de dix ans que j'étais au séminaire de Nicolet, des prêtres du diocèse des Trois-Rivières et d'ailleurs venaient, par ordre des évêques, passer des semaines entières en retraite et en pénitences forcées, pour avoir eu des relations illicites avec leurs nièces, leurs servantes ou quelques-unes de leurs belles paroissiennes. Peu de temps avant cette conversation, le curé de St-François, M. l'abbé Amiot, n'avait pas eu moins de deux enfants dans la même semaine, de deux sœurs. C'était même un fait public que l'une d'elles avait accouché au presbytère, pendant que l'évêque y était en visite pastorale.

Tous ces faits, qui étaient aussi évidents que la lumière du soleil en plein midi, s'harmonisaient bien peu avec les brillantes théories de notre directeur sur ces rayons de soleil qui ne se souillaient jamais, même en descendant dans la boue. Ils m'étaient plus d'une fois venus à la mémoire pendant son discours, et plus d'une fois j'avais ouvert la bouche pour lui demander si tous ces rayons de soleil (les prêtres) avaient réellement fait le voyage de la boue à l'astre lumineux sans emporter avec eux quelques grains de la poussière de la terre? Mais le respect que je lui portais m'avait chaque fois commandé le silence.

Lorsque je fus seul, je demandai pardon à Dieu d'avoir osé penser autrement que les papes et les théologiens de Rome, d'avoir osé un moment différer d'opinion avec ces deux mille évêques et ces deux cent millions de fidèles auxquels j'étais uni par les liens de la foi. Je m'en voulais d'avoir eu l'impardonnable présomption d'opposer un seul instant ma misérable petite intelligence à tant de grandes et saintes intelligences!

Hélas! je ne comprenais pas alors que lorsque le Dieu de la lumière et de la vérité descend dans une âme, il y répand plus de lumière, de vérité et de force qu'il n'y en a dans tous les papes, tous les évêques et les deux cent millions d'esclaves que Rome tient dans ses fers. Il me semblait alors que c'était une damnable impiété de penser par moi-même, de regarder

les choses religieuses avec les yeux de mon âme et de mon intelligence. Quelque absurde et impie que soit cette pensée, c'était la mienne, comme c'est encore celle de tous les malheureux catholiques-romains ; oui, c'était ma croyance bien sincère que Dieu ne pouvait pas m'éclairer directement mais que ses lumières devaient nécessairement passer par le pape et son Église ! Je croyais avec tous ces pauvres aveugles, qu'il y avait entre moi et mon Dieu deux inaccessibles montagnes : le pape et son Église ! Je n'avais pas le droit d'aller plus haut que les pieds du pape, et c'était là que, tout tremblant, le front courbé dans la poussière, j'attendais les oracles du ciel. Les promesses et les lumières du Saint-Esprit n'étaient que pour le pape. Or, c'était par ses théologiens seuls que ce pape me donnait ses oracles : je venais de l'entendre de la bouche de mon supérieur. Ecouter la voix de ma conscience, qui me disait que ces théologiens étaient des menteurs, des assassins des âmes, des aveugles conduisant d'autres aveugles, c'était donc courir à ma perte éternelle.

Dieu seul sait quelle terrible nuit je passai entre les cris de ma conscience et la voix menteuse des théologiens de Rome. Je me roulais sur mon lit, que j'arrosais de mes larmes ! Je criais à Dieu d'avoir pitié de moi ! Et le Seigneur, qui est riche en miséricorde, a vu mes larmes, il a entendu les cris de ma douleur ; il a eu pitié de moi.

Mais l'heure de mon salut et de ma délivrance n'avait pas encore sonné : Dieu voulait me laisser plus longtemps dans la terre d'Égypte, accablé par le joug pesant et dégradant de Pharaon. Il voulait que je connusse toutes les ténèbres et toutes les plaies de cette terre d'esclavage, afin de me faire soupirer davantage après les saintes lumières et les joies pures de la terre promise, dans laquelle sa miséricorde devait plus tard me conduire. Que son saint nom en soit éternellement béni !

François Désaulniers, qui, comme il me l'avait dit, n'a jamais voulu être prêtre, est resté dans les ordres du diaconat toute sa vie. Il professait la

philosophie à Nicolet. C'était un homme qui parlait peu, mais qui pensait beaucoup. Il me semble le voir encore, se retirant à l'écart et restant seul et pensif des heures entières, pendant que les autres élèves et les professeurs s'amusaient, chantaient et se promenaient sur les bords enchantés de la rivière de Nicolet. Il était bon logicien et habile mathématicien. Mais, quoique affable envers tous, il était peu communicatif : j'étais probablement le seul avec qui il s'expliquât sur les doutes et les inquiétudes dont il était constamment assiégé sur les grandes questions de l'Église, de la foi, de l'histoire et de la discipline ecclésiastique. Il me répétait souvent : Je voudrais n'avoir jamais ouvert un livre de théologie. Nos théologiens n'ont ni cœur, ni âme, ni logique. Les uns approuvent le vol, le mensonge, même le parjure. D'autres nous traînent, sans honte et sans pudeur, dans des marais de boue et d'ordures qui soulèvent le cœur.

Presque tous voudraient faire de nous des assassins ! Suivant eux, Jésus-Christ ne serait qu'un chef de brigands ! Ses disciples ne devraient prêcher qu'armés du fer et du feu, afin d'exterminer les impies et les hérétiques ! Si nous croyions les théologiens, nous devrions massacrer tous les protestants, pour les mêmes raisons qu'on assomme les loups qui rôdent autour de nos bergeries. Les mains encore teintes du sang de la Saint-Barthélemy, nos théologiens nous parlent de religion, de charité et de Dieu, de façon à faire entendre qu'il ne peut y avoir au monde ni religion, ni charité, ni Dieu.

16. – Quelques-uns des sujets sur lesquels le confesseur doit interroger ses pénitentes.

Que les législateurs, les pères et les époux lisent ce chapitre, et qu'ils considèrent si le respect qu'ils doivent à leurs mères, à leurs épouses et à leurs filles ne leur fait pas un devoir de leur interdire la confession auriculaire.

Comment la femme peut-elle se conserver pure de cœur et d'esprit après avoir conversé avec un homme non marié sur ces matières? L'esprit plein de ces souvenirs, le cœur souillé, flétri par ces ordures, la catholique-romaine n'est-elle pas plus propre à habiter les repaires du vice qu'à figurer dans la maison d'un honnête homme?

Voici quelques-uns des sujets sur lesquels Dens veut que les confesseurs interrogent leurs pénitents et pénitentes :

1. Peccant uxores, quæ susceptum viri semen ejiciunt, vel ejicere conantur. (Dens, vol. vii, p. 147.)
2. Peccant conjuges mortaliter, si copula incepta, prohibeant seminationem.
3. Si vir jam seminaverit, dubium fit an femina lethaliter peccat, si se retrahat a seminando ; aut peccat lethaliter vir non expectando seminationem uxoris. (p. 153.)
4. Peccant conjuges inter se circa actum conjugalem. Debet servari modus, sive situs ; imo ut non servetur debitum vas, sed copula habeatur in vase præpostero, aliquoque non naturali. Si fiat accedendo a postero, a latere, stando, sedendo, vel si vir sit succumbus. (p. 166.)
5. Impotentia. Est incapacitas perficiendi copulam carnalem perfectam cum seminatione viri in vase se debito, seu, de se, aptam generationi. Vel, ut si mulier sit nimis arcta respectu unius, non respectu alterius. (p. 273.)
6. Notatur quod pollutio, in mulieribus possit perfici, ita ut semen earum non effluat extra membrum genitale. Indicium istius allegat Billuart, si scilicet mulier sensiat seminis resolutionem cum magno voluptatis sensu, qua completa, passio satiatur. (Vol. IV, p. 168.)
7. Uxor se accusans, in confessione, quod negaverit debitum, interrogatur an ex pleno rigore juris sui id petiverit. (Vol. vii, p. 168.)

8. Confessarius pœnitentem, qui confitetur se peccasse cum sacerdote, vel sollicitatam ab eo ad turpia, potest interrogare utrum ille sacerdos sit ejus confessarius, an in confessione sollicitaverit. (Vol. VI, p. 294.)

Il y a dans les quatrième, cinquième et septième volumes des œuvres de Dens encore beaucoup de ces choses *inexprimables*, sur lesquelles ce casuiste exige que le confesseur interroge ses pénitents et pénitentes, mais qu'il vaut mieux passer sous silence.

Venons-en maintenant à Liguori. Ce fameux théologien n'est pas moins ignoble que Dens, dans ses questions aux femmes. C'est pourquoi je me contenterai de citer deux peccadilles sur lesquelles tout médecin du pape doit examiner ses patients :

1. Quærat an sit semper mortale, si vir immitat pudenda in os uxoris ? Verius affirmo, quia in hoc actu ob calopem oris, adest proximum periculum pollutionis, et videtur nova species luxuriæ contra naturam, dicta irruminatio.
2. Eodem modo, Sanchez damnat virum de mortali qui, in actu copula, immitteret digitum in vas præposterum uxoris ; quia, ut ait, in hoc actu adest affectus ad Sodomiam. (Liguori, tom. vi, p. 935.)

Le célèbre Burchard, évêque de Worms, a composé un livre de questions à faire par le confesseur à ses pénitents et à ses pénitentes. Quoique ce livre n'existe plus, il a été pendant des siècles le guide des prêtres de Rome au confessionnal. Dens, Liguori, Debreyne, etc., en ont arraché les pages les plus immondes, pour les donner à étudier aux confesseurs de nos jours. J'extraurai seulement quelques-unes des questions faites par l'évêque aux jeunes gens :

1. Fecisti solus tecum fornicationem ut quidam facere solent ; ita dico ut ipse tuum membrum virile in manum tuam acciperes, et sic duceres

præputium tuum, et manu propriâ commoveres, ut sic per illam delectationem semen projiceres ?

2. Fornicationem fecisti cum masculo intra coxas ; ita dico ut tuum virele membrum intra coxas alterius mitteres, et sic agitando semen funderes ?
3. Fecisti fornicationem, ut quidam facere solent, ut tuum virile membrum in lignum perforatum, aut in aliquod hujus modi mitteres et sic per illam commotionem et delectationem semen projiceres ?
4. Fecisti fornicationem contra naturam, id est, cum masculis vel animalibus coire, id est, cum equo, cum vacca vel asina, vel aliquo animali ?
(Vol. 1, p. 136.)

Parmi les questions que le confesseur doit faire à ses pénitentes, on trouve les deux suivantes dans cette même collection, p. 115 :

1. Feciste quod quædam mulieres solent, quoddam molimen, aut machinamentum in modum virilis membri ad mensuram tuæ voluptatis, et illud loco verendorum tuorum aut alterius cum aliquibus ligaturis, ut fornicationem faceres cum aliis mulieribus, vel alio eodum instrumento, sive alio tecum ?
2. Fecisti quod quædam mulieres facere solent, ut jam supra dicto molimine, vel alio aliquo machinamento, tu ipsa in te solam faceres fornicationem ?
3. Fecisti quod quædam mulieres facere solent, quando libidinem se vexantem extinguere volunt, quæ se conjungunt quasi coire debeant et possint, et conjungunt invicem puerperio sua, et sic fricando pruritum illarum extinguere desiderant ?
4. Fecisti quod quædam mulieres facere solent, ut cum filio suo parvulo fornicationem faceres, ita dico ut filium tuum supra turpidinem tuam poneris ut sic imitaberis fornicationem ?

5. Fecisti quod quædam mulieres facere solent, ut succumberes aliquo jumento et illud jumentum ad coitum qualicumque posses ingenio, ut sic coiret tecum ?

Le célèbre Debreyne a écrit tout un livre sur le même sujet, dans lequel il a entassé toutes les turpitudes imaginables, pour l'instruction des jeunes confesseurs. Ce livre a pour titre : *Mœchiologie*, ou traité de tous les péchés contre le sixième [septième dans le décalogue] et le neuvième [dixième] commandements, ainsi que de toutes les questions de la vie mariée qui s'y rapportent. C'est un ouvrage très renommé et généralement étudié dans l'Église romaine. Je ne sache pas que le monde ait jamais connu rien de comparable aux impuretés et aux infamies de ce livre. Je n'en citerai, pour preuve, que deux des questions que le prêtre doit faire au confessionnal.

Ad cognoscendum an usque ad pollutionem se tetigerint, quando tempore et quo fine se tetigerint ; an tunc quosdam motus in corpore experti fuerint, et per quantum temporis spatium ; an cessantibus tactibus nihil insolitum et turpe acciderit ; ad non longe majorem in corpore voluptatem perceperint in fine inactum quam in eorum principio : an tum in fine quando magnam delectionem carnalem senserunt, omnes motus corporis cessaverint ; an non madefacti fuerint ? etc., etc.

Aux filles :

Quæ sese tetigisse fatentur, an non aliquem pruritum extinguere tentaverit, et utrum pruritus ille cessaverit cum magnam senserint voluptatem ; an tunc ipsimet tactus cessaverint ? etc., etc.

Le Très Révérend Kenrick, évêque de Boston, États-Unis, dans son livre sur la confession, donne aux confesseurs les instructions suivantes, que je choisis entre mille autres aussi impures :

Uxor quæ, in usu matrimonii, se vestit, ut non recipiat semen, vel statim

post illud acceptum surgit, ut expellatur, lethaliter peccat ; sed opus non est ut diu resupina jaceat, quum matrix, brevi, semen attrahat, et mox, arctissime claudatur.

Pullæ patienti licet se vertere, et conari ut non recipiat semen, quod injuria et immittitur ; sed, acceptum, non licet expellere, quia jam possessionem passificam habet, et haud absque injuria naturæ ejiceretur.

Conjuges senes plerumque eoeunt absque culpa, licet contingat semen extra vas effundi ; id enim per accidens fit ex infirmitate naturæ. Quod si vires adeo sint fractæ ut nulla sit seminandi intra vas spes, jam nequeunt jure conjugii uti. (Vol. III, p. 317.)

NOTE THÉO_{TEX}

[Si Chiniquy revenait dans notre monde, à présent saturé de pornographie, il serait certainement surpris et scandalisé de constater que les questions conjugales qu'il avait jugé prudent de recouvrir du voile de la langue latine, sont aujourd'hui discutées ouvertement, en long, en large et en travers dans le moindre magazine féminin, et à travers tout l'internet. Plus besoin du confessionnal avec ses curés indiscrets, s'efforçant d'extorquer les secrets intimes des pénitentes, puisque leurs confessions sont affichées publiquement et librement sur des forums appropriés, où elles finissent pas se ressembler toutes. Par ailleurs le cryptage du latin n'est guère épais, et pour ceux qui se sentiraient frustrés de n'avoir pas deviné ce qu'il cachait, il existe en ligne des traducteurs automatiques qui les éclaireront suffisamment.

Ceci remarqué, le sujet d'une confession auriculaire portant sur les pratiques au sein du couple a le mérite de nous aider à saisir l'essence même de ce qu'on nomme *pornographie*, laquelle consiste à exposer à une tierce personne ce qui doit rester privé. L'apôtre Paul a déclaré : Je sais et je suis persuadé par le Seigneur Jésus que rien n'est impur en soi, et qu'une chose n'est impure que pour celui qui la croit impure ([Rom.14.14](#)). Il le disait relativement aux aliments terrestres, mais ce principe s'applique sans aucun doute à la sexualité dans le mariage, qui a aussi été voulue

du Créateur. Le péché de la pornographie ne consiste donc pas dans des détails particuliers aux relations conjugales, mais dans leur étalage, leur exposition en dehors de l'intimité du couple, qui se retrouve par là-même violée.

Qui plus est, en posant aux femmes mariées telles questions scandaleuses, le prêtre de l'époque de Chiniquy acquérait un certain pouvoir sur elles, par les réponses et les informations qu'il obtenait. De *pornographe*, il devenait aussi *pornocrate*, c-à-d qu'il exerçait sur le couple une domination morale illégitime, liée à leur sexualité. Or si cette espèce de triangle vicieux, femme-mari-confesseur, a probablement disparu du catholicisme contemporain, la tentation cléricale de régenter ce qui se passe dans le lit conjugal traverse toujours l'Église, parce que l'homme, et donc le prêtre ou le pasteur, reste pécheur. Même au sein du protestantisme évangélique il arrive de croiser certains experts-docteurs, conférenciers-confesseurs, qui se mêlent de légiférer sur ce qui ne les regarde pas.]

17. – Le sacerdoce de Rome, ou l'idolâtrie ancienne et moderne.

Je fus ordonné prêtre par M^{gr} Sinaïe, premier archevêque du Canada, dans la cathédrale de Québec, le 21 septembre 1833. Où trouver des paroles assez fortes pour dire la hauteur de mes pensées, l'exaltation de mes sentiments, lorsque le délégué du Souverain Pontife, imposant ses mains sur ma tête, me donna le pouvoir de créer mon Dieu en changeant le pain et le vin de l'eucharistie dans le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ ?

Les illusions de gloire qui séduisirent Ève lorsque le Tentateur lui dit : « Vous serez semblables à Dieu, » n'étaient rien en comparaison de mes visions de gloire et de grandeur, lorsque la parole réputée infaillible de mon Église m'assura que j'étais devenu l'égal de mon Sauveur et de mon Dieu : que j'avais reçu non seulement le droit de lui commander et d'en être obéi, mais le pouvoir de le créer...! Les perspectives de gloire et de puissance

infinies qui avaient perdu Lucifer au ciel, se présentaient à mon imagination comme des réalités, des faveurs de mon Dieu-Créateur que j'allais créer ! Car je croyais vraiment avoir reçu le privilège inaliénable de lui commander, non pas d'une manière spirituelle et mystique, mais en réalité, et d'une manière irrésistible, absolue ! L'âme pénétrée d'une joie inexprimable, et le cœur rempli de la plus sincère reconnaissance envers le bon Dieu qui venait de m'élever à une dignité aussi sublime, je me levai des pieds de l'évêque et me rendis dans mon oratoire, où je passai le reste du jour dans la retraite, uniquement occupé à méditer les miséricordes infinies du Seigneur à mon égard.

J'avais enfin reçu ce sacerdoce de puissance, de sainteté et de gloire que mon Église m'avait toujours dit être le plus grand don que Dieu pût faire à l'homme. Je le possédais donc ce divin sacerdoce vers lequel cette Église avait fait tourner mes pensées, mon cœur et toutes les plus saintes aspirations de mon âme depuis ma plus tendre enfance ! La dignité que je venais de recevoir était au-dessus de toutes les dignités de la terre. Le saint caractère du sacerdoce, imprimé dans mon âme avec le sang même de Jésus-Christ, était comme une couronne de gloire et de sainteté que rien ne pouvait jamais me ravir ! J'étais devenu prêtre du Très-Haut, pour le temps et pour l'éternité !

Non seulement Jésus-Christ venait de mettre sur mes épaules le manteau de son divin sacerdoce, mais il m'avait associé d'une manière si parfaite à son éternelle mission de Sauveur du monde, que j'allais pouvoir, tous les jours de ma vie, offrir un sacrifice d'expiation et de salut aussi parfait que le sacrifice du Calvaire ! A l'avenir, le Fils éternel de mon Dieu allait descendre du ciel sur la terre, en réalité, en personne, aussi souvent que je le lui commanderais ! Je venais de recevoir un pouvoir absolu, irrésistible sur lui ! Tous les jours de ma vie, j'allais, non pas d'une manière spirituelle et symbolique, mais réelle, absolue, matérielle, boire son sang et me nourrir

de sa chair, de son âme, de sa divinité ! Le même Sauveur Jésus-Christ, qui était mort sur la croix pour moi, et tel qu'il est assis à la droite de son Père, au ciel, allait, à l'avenir, d'une manière réelle, en personne, et tous les jours de ma vie, se reposer dans ma poitrine, mêler son sang à mon sang, unir son âme si pure à ma pauvre âme pécheresse, et vivre avec moi dans la plus parfaite union, afin de me diriger, de me soutenir et de me sanctifier pour le temps et pour l'éternité.

Quelque grandes qu'aient été les faveurs accordées à la sainte Vierge, je venais d'en recevoir de bien plus grandes encore ! Ce n'était que dans son enfance que Jésus-Christ lui avait obéi ; mais maintenant il allait m'obéir, bien que couronné de gloire au ciel ! Plus d'une fois, le Sauveur avait refusé d'accorder les demandes de sa mère ; il avait même publiquement refusé de venir à elle, lorsqu'elle l'avait appelé ([Mat.12.46-50](#)). Mais il ne lui serait pas possible de me désobéir lorsque je lui commanderais de venir entre mes mains, sur l'autel ! Je crus que le meilleur moyen de montrer ma reconnaissance au bon Dieu qui venait ainsi de me rendre l'objet de ses miséricordes, était de lui promettre de mener une vie sainte. Et je le lui promis. Je dis à ma langue : « Sois sainte ! car tu vas être arrosée, tous les jours, par le sang de l'Agneau sans tache. Je dis à mon cœur : « Le Fils du Dieu trois fois saint va te choisir comme son lieu de repos, tous les jours. Garde-toi donc de tout péché ! Et toi, mon âme, combien ne dois-tu pas être sainte, puisque Celui devant qui les anges même ne se trouvent pas purs, va s'unir à toi, tous les jours, de la manière la plus parfaite ! »

J'aperçus, en ce moment, sur ma table, ma pipe pleine de tabac, et ma tabatière à priser. Je leur dis : « Je suis prêtre du Dieu de toute pureté et de toute sainteté. Je n'oublierai pas le respect que je me dois à moi-même en restant plus longtemps votre esclave ! » J'ouvris la fenêtre et les jetai dans la rue, pour ne plus jamais m'en servir.

Le 21 septembre 1833, j'avais reçu les fonctions du sacerdoce : le pouvoir

de changer le pain et le vin dans le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ. Mais je n'avais pas pu, ce jour-là, faire usage de ce redoutable et sublime pouvoir. Ce n'était que le lendemain que je devais opérer l'incomparable miracle que l'Église de Rome appelle *transsubstantiation*. J'avais passé presque toutes les heures du jour et de la nuit du 21 au 22 septembre à prier et à remercier Dieu. Bien avant que le jour parût, j'étais à genoux, pour me préparer de mon mieux à célébrer ma première messe. Ce jour allait être le plus beau, le plus saint de ma vie! J'avais bien, la veille, été élevé à une dignité qui était au-dessus de tous les empires et de toutes les royautés de la terre. Mais ce jour-là, le 22, j'allais recevoir de mon Dieu des faveurs bien plus grandes encore. J'allais faire un miracle au-dessus de la puissance de tous les anges : j'allais commander au Fils de l'Éternel, et il allait m'obéir! Le miracle que Josué avait fait, lorsqu'il commanda au soleil et à la lune de s'arrêter sur les plaines sanglantes de Gabaon, n'était rien en comparaison du prodige que j'allais accomplir! C'était au Créateur et au Maître de l'univers que j'allais donner mes ordres! Et lorsque le Fils du Tout-Puissant serait entre mes mains, j'irais le présenter à son Père comme la victime d'expiation pour les péchés du monde! J'allais obtenir mon pardon et celui de tous ceux pour qui j'offrirais l'holocauste! Le sacrifice que j'allais offrir sur l'autel aurait autant de puissance et d'efficace que celui du Christ sur le Calvaire! ...

Mais lorsque le son de la cloche vint me dire que le moment de monter à l'autel était arrivé, mon cœur se mit à battre d'une manière si étrange et si rapide, que je faillis perdre connaissance. La sainteté de l'action que j'allais faire, la grandeur du sacrifice que j'allais offrir, la majesté du Dieu que j'allais porter dans mes mains, l'étonnant miracle que j'allais opérer, me remplissaient, tour à tour, de joie, d'admiration et de terreur je tremblais de la tête aux pieds ... Il est bien probable que je n'aurais pas osé monter à l'autel, si quelques amis bienveillants, parmi lesquels était M. l'abbé Cazeault, secrétaire et grand-vicaire de l'archevêque de Québec, n'eussent été là pour me soutenir et m'encourager.

La célébration de la messe n'est pas une chose bien facile pour un novice : il y a plus de cent différentes cérémonies et postures du corps qu'il faut observer avec la plus grande exactitude ; en omettre une seule par négligence ou ignorance coupable peut entraîner l'âme dans l'enfer. Mais grâce à plusieurs exercices, la semaine précédente, et grâce surtout aux bienveillants amis qui m'aidaient, je célébrai cette première messe avec plus de facilité que je ne m'y étais attendu. La cérémonie dura à peu près une heure ; et lorsque tout fut terminé, je me sentis complètement épuisé par les efforts qu'il m'avait fallu faire pour tenir mon cœur, mon âme et mon intelligence en parfaite union avec les grands, terribles et saints mystères qui devaient s'accomplir par mes mains...

L'effort qu'un homme intelligent doit faire pour se persuader qu'il a le pouvoir de changer un petit morceau de pain dans son Dieu, est tellement au-dessus des forces ordinaires de la nature humaine, que l'état dans lequel l'âme se trouve après avoir réussi, ressemble plutôt à la mort qu'à la vie. J'avais donc réellement réussi à me persuader que je venais d'accomplir l'acte le plus grand, le plus sublime et le plus saint de ma vie, et, cependant, je venais de me rendre coupable du plus monstrueux acte d'idolâtrie ! Mes yeux, mes mains, mes lèvres, ma langue, tous mes sens unissaient leurs voix à celles de ma raison et de mon Dieu, pour me dire que ce que je venais de voir, de toucher et de manger, n'était qu'un petit morceau de pain, qu'une insipide petite galette ! Mais la voix du pape me disait que c'était mon Dieu ! Et il m'avait fallu repousser la voix du Dieu de vérité pour accepter celle du père du mensonge ! Car chaque prêtre de Rome est obligé de descendre à ce degré de perversité et de folie pour obéir à son Église !

Il n'y a qu'à dépouiller cette grande imposture moderne des paroles pompeuses sous lesquelles l'Église de Rome l'a cachée, pour comprendre que le dogme de la transsubstantiation n'est qu'une grossière et hideuse idolâtrie. « Il me faut, demain matin, porter le bon-dieu à un malade, dit

le prêtre à sa servante; mais il n'y en a plus dans le ciboire. Faites donc quelques hosties (*petites galettes*), pour que je les consacre. » Et la docile servante prend un peu de farine et la mêle avec de l'eau. Il faut que ce soit de la farine de blé, car sans farine de blé, pas de bon-dieu possible dans l'hostie. Même si la domestique, par accident, y mêle une quantité tant soit peu considérable d'autre farine, tous les efforts du prêtre pour créer le bon-dieu seront impuissants. Lorsque la pâte est faite, la servante la met entre deux fers chauds, sur la face desquels sont gravé les lettres C. H. S. Et le tout étant bien cuit, elle prend son outil et découpe la pâte en petites galettes rondes, d'un pouce de diamètre, qu'elle remet respectueusement entre les mains de son prêtre, après avoir mangé les rognures, dont elle est généralement très friande. Le lendemain, ces petites galettes sont portées à l'autel, où le prêtre en fait autant de bons-dieux pour l'usage des catholiques-romains, malades ou en santé, qui voudront communier.

C'était une de ces petites galettes que j'avais changée dans le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, avec ces cinq paroles cabalistiques : *Hoc est enim corpus meum* ! Quelle différence pouvait-il exister entre cet incroyable acte de suprême folie et l'acte d'idolâtrie d'Aaron dans le désert? ::Le peuple, voyant que Moïse différerait longtemps à descendre de la montagne, s'assembla autour d'Aaron et dit : Faites-nous des dieux qui marchent devant nous... Aaron leur répondit : « Ôtez les pendants d'oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les moi. » Le peuple fit ce qu'Aaron avait commandé, et lui apporta les pendants d'oreilles. Aaron les ayant pris, les jeta en fonte, et il en forma un veau. Alors les Israélites dirent : « Voici vos dieux, ô Israël, qui vous ont tirés de l'Egypte. » Ce qu'Aaron ayant vu, il dressa un autel devant le veau ; et il fit crier par un héraut : « Demain sera la fête solennelle du Seigneur. » S'étant levés de grand matin, ils offrirent des holocaustes et des hosties pacifiques. Tout le peuple s'assit pour manger et pour boire, et se levèrent ensuite pour jouer. » (*Exode.32.1-6*)

Je le demande encore une fois, quelle différence y a-t-il entre l'effroyable apostasie d'Aaron et de son peuple, qui se font un dieu avec un veau d'or, et l'action que j'avais faite en changeant une petite galette en dieu, pour l'adorer, le 22 septembre 1833 ? La seule différence est qu'Aaron ne resta que deux jours environ aux pieds de son veau d'or pour lui rendre ses adorations ; tandis que l'Église de Rome m'a tenu un demi-siècle au pied de son dieu de pâte, comme elle tient encore aux pieds de cette idole les millions de pauvres aveugles catholiques-romains, pour la leur faire adorer.

En abandonnant la parole du Christ : *Faites ceci en mémoire de moi*, pour y substituer sa transsubstantiation, l'Église de Rome a rejeté le monde dans l'abîme de l'idolâtrie des anciens peuples païens. Cette Église adore un Christ, il est vrai ; mais ce n'est pas le Christ de l'Évangile : c'est un faux Christ, un Christ fait avec une petite galette de farine de blé ; c'est un Christ fictif, escamoté par les papes dans les vieux temples du paganisme, et sacrilègement offert aux nations modernes sous le nom adorable de Jésus. Car, encore une fois, les prêtres de Rome font leur dieu avec un morceau de pain, comme les prêtres hottentots font leur dieu avec un os de poisson, comme Aaron fit son dieu, dans le désert, avec un veau d'or !

On m'a souvent demandé si je me croyais réellement capable de changer le pain de la communion dans *le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ*, et si j'ai jamais sincèrement adoré ce dieu que je créais moi-même, avec l'aide de ma servante. A ma honte, et à la honte de notre pauvre humanité, il m'a toujours fallu répondre : « Oui, j'ai cru, ce que tous les prêtres de Rome sont obligés de croire, que je transformais une petite galette de pain en mon Dieu ! Et j'adorais ce Dieu, qui était l'œuvre de mes mains ! » Quand j'avais changé ce pain en mon Dieu, je le montrais au peuple, en disant : « Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; adorons-le. » Et, tombant à genoux, je me prosternais et l'adorais ! Et le peuple se prosternait aussi pour adorer le dieu que je venais de créer en sa présence !

Bien plus que cela, quoique mon Église me dit que j'avais, dans le ciel, un Sauveur appelé Jésus-Christ, et qu'elle m'invitât à le prier, ainsi que tous les prêtres de Rome, j'avais bien plus de confiance dans le Christ que j'avais créé moi-même et renfermé sous clef, que dans le Christ que l'on me disait assis à la droite de Dieu. Il ne se passait pas un jour que mon Église ne m'assurât que le Christ du ciel était irrité contre moi à cause de mes péchés : elle me le représentait toujours prêt à me punir comme je le méritais ; elle m'assurait qu'il avait constamment la foudre en main pour me frapper, et que je serais depuis longtemps tombé dans l'enfer, si la sainte Vierge n'était là, sans cesse occupée à apaiser le juste courroux de son fils. Tous les théologiens que j'étudiais, et dont même j'avais souvent à apprendre par cœur les plus importantes doctrines, m'assuraient la même chose. Liguori me prouvait cette doctrine à l'évidence. Les infallibles papes approuvant ces théologiens dans leurs infallibles encycliques, j'étais obligé, en conscience, de croire et de prêcher que je devais à Marie de n'être pas, depuis longtemps, dans l'enfer. Il résultait de cette croyance que, avec tous les catholiques-romains, je n'allais aux pieds du Christ du ciel qu'avec crainte. Je me sentais comme glacé de frayeur en sa présence. Il ne pouvait me regarder qu'avec sévérité ; ses mains ne pouvaient s'étendre vers moi, qu'armées de la foudre, excepté dans le cas où Marie aurait apaisé son juste courroux. Lorsque j'étais aux pieds de ce Christ si justement en colère, mon esprit était constamment occupé et inquiet sur le choix des intercesseurs à qui je devais m'adresser pour calmer son courroux et me le rendre favorable.

Outre cela, mon Église me représentait constamment Jésus-Christ, au ciel, comme un puissant et terrible monarque, qui n'aimait à voir à ses pieds que des sujets fidèles, et qui ne voulait être approché que par des saints, des vierges et des martyrs. Mon infallible Église me disait, et il me semblait que cette doctrine était raisonnable et chrétienne, qu'il ne convenait pas à un sujet rebelle d'aller lui-même parler au puissant monarque qu'il avait outragé : ce que ce malheureux avait de mieux à faire, s'il voulait échapper au

juste châtement qu'il méritait, était de s'adresser à quelques-uns des grands officiers les plus en faveur auprès du prince, de s'adresser surtout à la Sainte Mère du Grand Roi, à laquelle son fils ne pouvait rien refuser. Ce que le sujet rebelle avait donc de mieux à faire, était de se tenir aussi loin que possible de son prince, et de trembler sur l'issue de sa supplique, au souvenir de sa révolte, tandis que ceux qu'il avait choisis pour porter son humble pétition, iraient la présenter au pied du trône.

Mais je n'éprouvais ni inquiétude ni terreur lorsque j'allais aux pieds du Christ que j'avais créé moi-même, et que j'avais renfermé, de mes propres mains, dans cette petite prison qu'on appelle tabernacle. Là, je trouvais un Sauveur humble, pauvre, sans puissance pour punir. Assurément, le Sauveur que j'avais créé moi-même, le matin, avec cinq paroles tombées de mes lèvres, n'avait pas de foudre en main pour m'écraser. Ne tenait-il pas de moi sa triste existence? Ne devait-il pas m'être soumis jusqu'au bout? Quelle raison aurais-je eue de croire que ce Christ que j'avais forcé de descendre du ciel, allait se rebeller contre moi, me refuser quelque chose, à présent qu'il était là, comme mon prisonnier? N'avais-je pas bien fermé la porte sur lui, pour le forcer à rester là, tout près de moi, et me donner le droit de rester auprès de lui? N'était-ce pas son amour pour moi qui le tenait là, comme enchaîné, derrière ces doubles serrures, dont je tenais les clefs dans ma main?

Lorsque je me trouvais aux pieds du Dieu Sauveur que j'avais fait moi-même, je n'avais pas besoin de grands officiers, ni de vierges, ni de saints martyrs, pour parler en ma faveur. Au lieu d'être un monarque puissant et redoutable, comme le Christ du ciel, mon Christ du tabernacle n'était plus que le faible Sauveur de la crèche, que l'homme des humiliations, des douleurs de Gethsémané ... Ce n'était plus pour moi qu'un roi détrôné, qu'un Dieu réellement anéanti pour mon salut! Aussi, avec quel bonheur je passais souvent des heures entières à ses pieds! Comme je me sentais

heureux chaque fois que mes occupations me permettaient d'aller seul, au pied de son tabernacle, dans cette église solitaire, épancher mon cœur et verser en sa présence les larmes de mon repentir et de mon amour !

Non ! jamais ceux qui n'ont pas fait l'expérience des terribles illusions du romanisme, c'est-à-dire du mensonge, ne pourraient me croire, ni même me comprendre, si je leur disais la mystérieuse et redoutable sincérité avec laquelle l'âme humaine accepte les plus monstrueuses doctrines, et se fait comme une félicité de marcher au sein des plus épaisses ténèbres ! Combien de fois, par le froid le plus rigoureux de nos hivers canadiens, dans des églises qui n'avaient jamais connu la chaleur d'un poêle, avec une température de vingt à trente degrés au-dessous de zéro, j'ai passé de longues heures en présence de cette idole de pain, sans presque m'apercevoir que le froid me paralysait ! Les regards fixés sur le tabernacle, où était renfermé l'objet de mon amour et de mes adorations, j'admirais ce Sauveur qui, par charité pour moi, et afin de me procurer le bonheur d'être près de lui, restait là, seul, sans adorateurs, des jours entiers et durant les longues et ténébreuses heures de la nuit ! Son amour pour moi l'enchaînait au fond de cette prison solitaire, afin qu'au matin je puisse l'y retrouver et lui parler cœur à cœur !

C'est ainsi que le malheureux habitant de l'Inde, trompé par ses prêtres, trouve un horrible bonheur à se faire écraser sous les roues du chariot qui porte en triomphe son idole de bois. C'est encore ainsi que des milliers de veuves, dans ces pays idolâtres, se font brûler vives sur le cadavre de leurs époux, parce que les prêtres leur persuadent que cette épouvantable mort leur assurent, pour elles et pour leurs maris, une place au ciel ! Pour dire toute la vérité sur cette humiliante question de la puissance de l'erreur sur l'âme et toutes ses facultés, je dois confesser une chose qui paraîtra impossible à ceux qui ont eu le bonheur de naître et de vivre au sein de la vérité : les heures les plus délicieuses pour moi étaient celles que je passais à adorer, seul, dans ses tabernacles, le dieu que j'avais fait de mes propres mains, avec l'aide de

ma servante ! Et il n'y a pas un prêtre respectable et sincère dans l'Église de Rome qui ne ferait pas le même aveu, s'il était interrogé sur cette question. Le fait est que le pauvre esclave des erreurs de Rome n'a pas d'autre Sauveur ni d'autre Dieu à qui il puisse parler avec confiance que le sauveur et le dieu que son prêtre lui fait avec un petit morceau de pain : ce sont les seuls qui se laissent approcher par d'autres que par des vierges et des saints, les seuls qui n'aient point de colère contre les pauvres pécheurs qui viennent à eux. Voilà pourquoi les temples de Rome sont constamment remplis par les victimes de ce système ténébreux. Allez dans certaines églises de Rome, longtemps avant le jour, même lorsque la tempête gronde, que la pluie tombe par torrents, et vous serez surpris par un spectacle étrange, inexplicable pour la plupart du monde : vous verrez une multitude de tout âge, de tout sexe et de toute condition, accourant de tous les points de l'horizon et s'acheminant vers le temple, pour y entendre la messe et se prosterner aux pieds du christ que le prêtre va faire avec une petite galette, pétrie et cuite la veille !

Les enfants de la lumière, les disciples de l'Évangile, qui protestent contre les déplorables erreurs de Rome, savent que ce n'est pas à Jérusalem seulement ni sur cette montagne que leur Dieu veut être adoré ([Jean.4.21](#)). Ils savent que le vrai Christ n'est pas dans ce désert, ni dans le lieu le plus retiré de cette maison ([Mat.24.23-26](#)), mais qu'il est partout pour entendre ceux qui crient vers lui et le recherchent ; que partout il est prêt à sécher les larmes de ceux qui pleurent, à sauver ceux qui sont égarés et perdus. Ils savent que leur Sauveur est avec eux, dans leurs plus humbles demeures, dans les champs, derrière le comptoir, dans les chars rapides du chemin de fer, ou sur le pont du vaisseau que la vapeur fait voler sur le fleuve ou à travers l'océan. Partout ils l'invoquent et le bénissent, partout ils jouissent des joies inénarrables de sa présence. Pour eux, Jésus est le plus fidèle compagnon de leur pèlerinage. Jamais il ne s'éloigne d'eux. Ils demeurent en lui, comme il aime à demeurer en eux ; ils sont unis à lui à toutes les heures du jour et de la nuit, comme la branche est unie à l'arbre, sans que rien ne puisse jamais

les séparer.

Depuis l'an 1833, où je fus ordonné prêtre du moderne paganisme de Rome, jusqu'à l'heure où Dieu, dans sa miséricorde, a ouvert mes yeux aux saintes lumières de la foi, mes servantes ont dépensé plus d'un baril de farine à faire des petites galettes dont j'ai fait des dieux. Tous les matins, après avoir mangé un de ces dieux, j'étais obligé par mon Église de mettre les autres sous clef, dans une petite chambre appelée tabernacle. Mais souvent elle m'ordonnait aussi de porter quelques-uns de ces bons-dieux sur moi, quand je voyageais, surtout aux États-Unis. Alors je mettais mes bons-dieux dans les poches de mon gilet ou de mon pantalon, comme tous les prêtres.

Et maintenant, si l'on me demande : « Comment peut-il se faire que vous vous soyez rendu coupable d'un tel acte de folie et d'idolâtrie ? » je répondrai, comme l'aveugle de l'Évangile : « Je n'en sais rien... tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et qu'aujourd'hui je vois. Jésus a touché mes yeux et les a ouverts. C'est un grand prophète ; car s'il n'était pas envoyé de Dieu, il n'aurait pas pu faire un pareil miracle. Et je dirai avec Jean : « Jésus est venu dans le monde pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voyaient pas voient, et que ceux qui voyaient deviennent aveugles. »

18. – Quelques conséquences remarquables du dogme de la transsubstantiation.

A partir du jour de mon ordination, j'étais obligé de croire que j'avais le pouvoir de changer tous les pains et biscuits des différentes boulangeries de Québec en autant de corps, sang, âme et divinité de notre Seigneur Jésus-Christ. Je ne devais entretenir aucun doute sur cette question : je n'avais qu'à entrer dans ces établissements, prononcer sur les pains les cinq paroles toutes-puissantes : *Hoc est enim corpus meum*, et la ville de Québec se trouvait

soudainement privée de pain. En continuant seulement quelques semaines de changer ainsi en mon Sauveur le pain de Québec, la population entière de la ville devait bientôt éprouver toutes les horreurs de la famine, à moins toutefois qu'elle ne se contentât des apparences de couleur et de goût; car mon Église m'assurait qu'une fois les paroles de la consécration prononcées sur le pain, n'en reste plus que l'apparence trompeuse, la couleur et le goût.

Lorsque j'étudiais la théologie au séminaire de Nicolet, j'avais plus d'une fois entendu notre savant supérieur nous raconter qu'un prêtre avait un jour, à Paris, été condamné à mort. Pour se venger, il avait, en se rendant à l'échafaud, consacré tous les pains des boulangeries devant lesquelles il avait passé, en sorte que cette partie de la capitale de la France se trouvait sans pain, les boutiques des boulangers ayant été changées en autant de saints tabernacles, qui ne contenaient plus que le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ! J'étais obligé de croire, sous peine de damnation éternelle, que cela était possible!

Avant mon ordination, j'avais dû apprendre par cœur dans le Missel romain (page 55) ce qui suit : « Si après la consécration, l'hostie disparaît, emportée par le vent ou par quelque animal, le célébrant devra prendre un nouveau pain, le consacrer et finir sa messe, comme de coutume. » J'avais aussi appris (p. 57) que si une mouche ou une araignée tombaient dans le calice, après la consécration, le prêtre devait l'avaler, s'il ne se sentait pas une répugnance trop forte; et que s'il n'avait pas le courage de le faire, il devait prendre la mouche ou l'araignée entre ses doigts, la presser et en faire sortir le précieux sang, puis, après la messe, la brûler et en jeter les cendres dans la piscine. Un professeur de théologie ayant, un jour, exposé les lois de l'Église sur cette question, et voulant savoir si les ecclésiastiques l'avaient bien compris, s'adressa à l'un d'eux et lui dit : « Si une mouche ou une araignée tombait dans le calice, après la consécration, que feriez-vous? » L'étudiant répondit promptement : « Je l'avalerai avec le précieux

sang, si je n'éprouve pas trop de répugnance; dans ce dernier cas, je la prendrais entre mes doigts et je la presserais pour en faire sortir le sang de Jésus-Christ; puis, après la messe, je la ferais brûler et j'en jetterais les cendres dans la piscine. — Très bien! dit le professeur; puis, s'adressant à son voisin, il lui dit : Si, après la consécration, un âne mettait sa langue dans le calice et buvait quelques gouttes du précieux sang, que feriez-vous? — Le jeune ecclésiastique répondit : Si je n'éprouvais pas trop de répugnance, je l'avalerais; mais, dans le cas où je sentirais une répugnance trop forte, je le prendrais entre mes doigts, je le presserais de mon mieux, puis, après la messe, je le ferais brûler et j'en jetterais les cendres dans la piscine »...

Vers le 15 janvier 1834, j'ai entendu raconter l'histoire suivante, par M. l'abbé Paquette, curé de St-Gervais, pendant un grand dîner auquel assistaient bon nombre de prêtres :

« Lorsque j'étais jeune prêtre, on me nomma vicaire d'un curé qui mangeait comme cinq et buvait comme six d'entre nous : c'était un véritable géant! Plus d'une de ses chères brebis a porté sa marque; car son terrible poing frappait juste, et sa colère était celle d'un lion, surtout après le dîner, où il ne vidait jamais moins de deux ou trois bouteilles de bon vin. Un jour qu'il avait donné un grand repas aux curés du voisinage, pendant qu'il était encore à table, on vint le chercher pour porter le bon-dieu à un mourant. C'était à l'époque la plus rigoureuse de l'hiver le froid était extrême, il y avait de trois à quatre pieds de neige sur la terre. Les chemins se trouvaient dans un état affreux, et c'était réellement une rude besogne que de faire neuf ou dix milles par un temps et des chemins pareils. Mais il fallait marcher : c'était un marguillier même qui était venu le chercher, et le malade était un des hommes les plus influents de la paroisse. Après quelques murmures, le curé appelle le marguillier, et il boit avec lui un verre d'excellente jamaïque, comme remède contre le froid. Il va ensuite à l'église pour chercher le bon-dieu, et se jette dans la *carriole*, où il se cache de son mieux sous les peaux de buffle. Quoique le marguillier eût attelé deux forts chevaux, l'un devant l'autre, pour mieux traîner la *carriole*, la route était longue et ennuyeuse; mais elle le devint bien plus encore par suite d'un accident imprévu. Ils n'étaient pas encore à la moitié du chemin qu'ils

se virent tout à coup arrêtés par un autre voyageur, qui venait dans la direction opposée.

Les chemins d'hiver étaient alors, comme aujourd'hui, trop étroits pour permettre à deux voitures de se rencontrer sans courir le risque de plonger dans la neige, se renverser et de se briser. Il faut une grande prudence et beaucoup d'habileté pour faire ces rencontres sans accidents. Car une fois le pauvre cheval enfoncé dans la neige molle, plus il s'agite, plus il augmente le danger. Le marguillier, espérant que le bon-dieu qu'il portait allait le faire sortir des difficultés de cette rencontre inopportune, semble d'abord ne pas beaucoup s'en occuper. Se levant debout dans sa carriole, il crie, d'une voix de stentor, et avec un ton de suprême autorité : « Holà ! *clairez* le chemin ! Je porte le bon-dieu ! Mettez-vous à côté... vite ! vite ! ... »

Par malheur pour lui, l'étranger qu'il rencontrait était un hérétique, qui s'occupait bien plus de son cheval que du bon-dieu du marguillier. Il lui répondit, sur un ton encore plus élevé : « Le diable emportera ton bon-dieu avant que je consente à casser le cou de mon cheval dans la neige. Si ton bon-dieu ne t'a pas appris les lois du pays et les règles du bon sens, je vais te les montrer à bon marché. Et, sautant hors de sa voiture, il saisit par la bride le premier cheval de l'équipage du curé, et le fait avancer doucement sur le bord du chemin, de manière à ce que chaque voiture pût avoir la moitié du chemin et passer sans accident. Mais le marguillier était un homme vif et emporté, et ses mauvaises qualités étaient devenues dix fois pires par suite de la boisson que le curé lui avait donnée. Il saute aussi hors de sa voiture, se précipite vers l'étranger, le saisit à la gorge avec sa main gauche et lève la droite pour le frapper. Mais l'hérétique, prévoyant sans doute ce qui allait arriver, avait ôté son pardessus, et se trouvait par conséquent beaucoup plus libre que son agresseur. C'était, de plus, un vrai colosse par la grandeur et la force. Plus vite que l'éclair il fait tomber ses deux poings, comme deux massues de fer, sur la face du marguillier et le culbute dans la neige, où il le suit pour le frapper de nouveau sans pitié.

Le curé était resté jusque-là spectateur passif du combat ; mais la vue de son marguillier, que l'infâme hérétique meurtrissait de coups, sans qu'il pût se défendre, réveilla son énergie un peu assoupie par la bouteille de jamaïque vidée au départ. Il se lève tout d'un coup, détache le bon-dieu suspendu sur sa poitrine et le dépose

sur le siège de la carriole, en disant : « Mon cher bon-dieu, tout ce que je vous demande, c'est de rester neutre. Laissez-moi faire je vais punir ce maudit protestant comme il le mérite. » Mais avant qu'il eut pu secourir son marguillier, celui-ci était déjà à moitié mort : son visage n'était qu'une plaie ; trois dents étaient cassées ; la mâchoire inférieure, déboîtée ; et ses yeux tellement pochés, qu'il resta plusieurs semaines sans voir clair. La neige était rougie de son sang comme si un boucher y eût égorgé un bœuf.

Lorsque le protestant vit que le prêtre s'approchait pour le forcer à un nouveau combat, il jeta bas son dernier habit, afin d'avoir ses bras plus libres. Le curé n'avait pas été si prévoyant ; car non seulement il avait gardé son gros capot, mais il n'avait pas même ôté son grand surplis blanc, qui le couvrait comme un linceul. Se fiant à sa force herculéenne, il tomba sur le voyageur comme une grosse roche qui roule de la montagne sur le chêne qui lui barre le chemin. Les premiers coups qui furent échangés durent être terribles, car ces deux combattants étaient de vrais athlètes. Mais il est probable que le protestant n'avait pas bu autant que le curé avant de se mettre en route ; peut-être aussi qu'il s'entendait mieux aux terribles joutes qui avaient lieu sur ce grand chemin.

La bataille fut longue, et le sang qui rougit longtemps cet endroit, montra que la lutte avait été acharnée et sans merci. C'était vraiment un étrange spectacle que celui de ces deux hommes qui se frappaient sans pitié et dont les cris furieux n'avaient d'autre témoin que l'ouragan qui grondait autour d'eux. Le bruit de la tempête, les tourbillons de neige que le vent emportait quelquefois comme une épaisse fumée ou qu'il roulait comme des montagnes ; les coups redoublés que se donnaient les deux combattants ; leurs corps de géant, qui tombaient et se relevaient aussitôt pour rouler l'un sur l'autre ; le sang qui coulait des larges plaies dont leurs figures étaient couvertes ; le pardessus et le surplis du curé, qui volaient au vent en lambeaux : tout cela formait un si terrible spectacle, que les chevaux du marguillier, quoique parfaitement domptés, finirent par être épouvantés ils se jetèrent dans la neige, où ils se débattirent longtemps ; ils s'élancèrent ensuite sur la route, et eurent bientôt mis la voiture en pièces ; ils arrivèrent à leur écurie avec quelques débris seulement de leurs harnais.

Evidemment le bon-dieu avait écouté la prière du curé : il était resté parfait-

tement neutre durant le combat ; au moins, il n'était pas venu au secours de son prêtre, car il fut battu, et le protestant resta maître du champ de bataille. Après avoir relevé le marguillier du milieu de la neige, où il était presque enseveli, à demi-mort par le froid et la perte de son sang, le curé eut à marcher ou plutôt à se traîner avec lui près d'un demi-mille pour se rendre à la plus proche habitation, où il n'arriva qu'à la nuit.

Mais voici le plus triste de l'histoire : Vous vous rappelez que le curé avait mis le bon-dieu sur le siège de la carriole, avant de s'engager dans cette terrible lutte. Or, les chevaux, après avoir traîné la voiture pendant quelque temps, finirent, comme je vous l'ai dit, par la renverser et la briser. Le porte-dieu fut donc perdu dans la neige. Et ce fut en vain que des centaines d'hommes le cherchèrent à plusieurs reprises pendant l'hiver : tous les efforts pour le retrouver furent inutiles... Vers la fin de juin, un petit garçon aperçut le long du chemin une guenille à moitié cachée dans la boue d'un fossé. L'ayant retirée de la vase, il ne fut pas peu surpris d'en voir tomber une petite boîte d'argent ! Il se douta que c'était le précieux trésor perdu par M. le curé, dans la grande tempête de janvier et si inutilement cherché par tout le peuple. Il l'apporta donc au presbytère.

J'étais là présent quand le curé l'ouvrit. Nous espérions que le bon-dieu y serait resté intact, et que, par quelque miracle, il se serait protégé contre les rigueurs des éléments. Mais quel ne fut pas notre désappointement en ne retrouvant au fond du petit vase d'argent qu'une boue infecte... ! Le bon dieu était fondu ... ! »

Pendant le récit de cette histoire, les prêtres avaient fait de nombreuses libations, comme c'était l'usage alors, et ils avaient ri de bon cœur. Mais lorsque le dénouement arriva et que le curé de Saint-Gervais, avec l'accent du plus parfait comique, laissa tomber ces mots : « Le bon-dieu était fondu ! » ils poussèrent un éclat de rire tel que je n'en ai jamais entendu depuis. Tous les convives, égayés par le champagne, frappaient le plancher de leurs pieds, battaient des mains et criaient, avec des rires indescriptibles : « Le bon-dieu fondu ! Le bon-dieu fondu ! » Oui, le dieu de Rome, perdu dans la boue d'un fossé par un de ses prêtres ivres, était bien réellement fondu. Et ce triste accident était proclamé avec de violents éclats de rire par d'autres prêtres,

autour d'une table couverte de bouteilles de vin, qu'ils venaient de vider !

Le 1^{er} mars 1839 fut un jour de profonde humiliation dans ma vie de prêtre de Rome. La veille, un pauvre Irlandais était descendu des montagnes qui s'élèvent entre le lac de Beauport et la rivière Montmorency, pour me chercher : une Irlandaise, qui se mourait, désirait se confesser et recevoir les derniers sacrements de l'Église avant de quitter cette triste terre.

Il était deux heures de l'après-midi lorsqu'il arriva. En moins de dix minutes j'étais allé chercher le bon-dieu à l'église, et je l'avais renfermé dans une petite boîte appelée *porte-dieu*. Me revêtant ensuite de mes habits de voyage, je me jetai dans l'humble carriole du pauvre émigré de l'Irlande, et nous nous mîmes en route. Le chemin à travers ces montagnes, allant presque toujours en montant, était rempli de cahots qui nous forçaient à n'aller qu'au pas. Il était déjà sept heures du soir, et nous avions encore plus de trois milles à franchir pour nous rendre chez la malade : le cheval ne pouvait plus avancer. D'ailleurs les ténèbres étaient affreuses, au milieu des sapins noirs qui dérobaient les rayons de la lumière, même en plein jour d'été. Il n'était donc pas prudent de s'enfoncer plus avant dans cette sombre forêt, où plusieurs chemins, tracés dans toutes les directions par les coupeurs de bois, pouvaient facilement nous égarer. Je me décidai donc à passer la nuit dans un chantier d'Irlandais, que nous reconnûmes à la pâle lumière d'une lampe dont quelques faibles rayons nous arrivaient à travers les fentes de la porte.

Je fus reçu avec les marques de respect que l'Irlandais sait mieux qu'aucun peuple au monde donner à ses prêtres. La maison, ou plutôt le chantier, de vingt pieds de long sur seize de large, était construit de morceaux de bois rond, dans les interstices desquels la terre glaise, mêlée à des branches et à du foin, prenait la place du mortier pour empêcher le vent et le froid de pénétrer à l'intérieur. Six gros enfants, pleins de santé et de force, à moitié vêtus, se pressaient autour de leurs bons parents, comme des preuves

vivantes que cette humble demeure était bénie de Dieu, et qu'elle avait aussi ses jours de bonheur et de joie. Outre ces huit créatures humaines, le toit hospitalier de ce chantier abritait encore une superbe vache, que j'aperçus avec son veau nouvellement né, ainsi que deux beaux porcs. Ces quatre derniers habitants n'étaient séparés de la famille que par une petite clôture de branches d'environ deux pieds de hauteur.

Que votre Révérence ait la bonté d'excuser notre pauvreté, me dit, avec une exquise politesse, la maîtresse du logis ; mais soyez bien certain que nous nous sentons fiers et heureux d'avoir l'honneur de vous loger, cette nuit, dans notre pauvre demeure. Ma seule peine est de n'avoir que des pommes de terre, du beurre et du lait à vous donner pour souper. Je remerciai cette brave femme de sa bonté à mon égard, et je ne lui causai pas peu de plaisir lorsque je lui dis que chez moi, comme ailleurs, le meilleur souper que je pusse faire était composé de patates, de beurre et de lait. Je mangeai avec appétit, et je trouvai le repas excellent. Nous fîmes la prière en famille, et lorsque le temps de dormir fut arrivé, je me jetai tout habillé sur mon lit, où je dormis jusqu'au matin d'un profond sommeil.

Avant la pointe du jour, j'étais déjà prêt à partir pour visiter la malade ; et aussitôt que les premiers rayons de lumière nous permirent de distinguer les chemins, nous nous mîmes en route, sans vouloir prendre le temps de déjeuner. Mais je n'avais pas encore fait un quart de mille que, portant la main à la poche de mon gilet, je sentis tout mon corps se couvrir d'une sueur froide... Je m'aperçus que j'avais perdu mon porte-dieu ! J'ordonnai donc à mon conducteur de retourner à la maison au plus vite, lui disant que j'avais perdu quelque chose de précieux, sans pourtant vouloir lui avouer ce que c'était ; car je lui avais caché, ainsi qu'aux gens du chantier, que j'avais le bon-dieu sur moi, pour ne pas les troubler et augmenter les misères, déjà si grandes, de ce voyage. En moins de cinq minutes nous étions de retour à la porte, où je frappai doucement, et que j'ouvris, sans même attendre

qu'on me le permît. J'aperçus l'Irlandais et sa femme pâles et tremblants, ils ressemblaient à deux criminels qu'on vient de condamner au dernier supplice!

– N'auriez-vous pas trouvé une petite boîte d'argent? demandai-je à la femme.

– Ah! oui, mon Dieu! dit-elle, j'en ai trouvé une; mais j'aimerais bien mieux être morte mille fois que l'avoir trouvée! La voici.

– Comment se fait-il, que vous ayez tant de chagrin d'avoir trouvé une chose que j'ai tant de bonheur de revoir?

– Ah! mon Père! me répondit-elle, vous ne vous doutez pas de l'affreux malheur qui vient de m'arriver!

– Quel malheur si grand peut donc vous être arrivé? lui répondis-je.

– Ouvrez la boîte, et vous comprendrez la cause de mon trouble, me répondit la pauvre femme, d'une voix étouffée par les sanglots.

– J'ouvris donc le porte-dieu; mais l'hostie n'y était plus!

Je regardai la femme en face, et je lui dis : – Qu'est-ce que cela signifie?

– Cela signifie que je suis la plus malheureuse des femmes! Il n'y avait pas cinq minutes que vous étiez parti, lorsque j'ai trouvé cette petite boîte d'argent dans votre lit. J'ai bien supposé qu'elle était tombée de vos poches; je l'ai montrée aux enfants, puis à mon mari, en le priant de l'ouvrir; mais il ne l'a pas voulu. Je l'ai tournée alors dans tous les sens, pour découvrir s'il était possible ce qu'elle pouvait contenir; jusqu'à ce qu'enfin, tentée par le démon, je me suis déterminée à voir de mes yeux ce qu'elle renfermait. Je me suis retirée dans ce petit coin de notre pauvre cabane, où notre lampe a coutume de rester posée sur cette planchette, et je l'ai ouverte ... Mais, grand Dieu! comment vous dire le reste?

En prononçant ces paroles, la pauvre femme tomba par terre, se débattant et se roulant dans d'horribles convulsions. Ses enfants se mirent à pousser des cris déchirants. Les plus jeunes se jetaient sur leur pauvre mère, en criant : « Chère maman ! pour l'amour de Dieu ! ne nous laisse pas, ne va pas mourir. Ah ! qu'allons-nous devenir ? »

Le spectacle que j'avais sous mes yeux me brisait le cœur : il me fallut faire mille efforts pour ne pas mêler mes larmes et mes sanglots à ceux des pauvres petits enfants. Faisant cependant un effort sur moi-même, je pris le mari à part, pendant que la femme, étendue sur le plancher, sans connaissance et sans mouvement, me donnait l'espoir que cette terrible crise allait bientôt finir, et je lui demandai l'explication de tout cela.

Il ne put d'abord me répondre ; ce ne fut, pour ainsi dire, qu'après des efforts surhumains pour contenir sa douleur, qu'il me dit : Regardez ce vase d'ignominie, dont les enfants se sont servis cette nuit. Eh bien ! lorsque ma pauvre femme a ouvert la petite boîte d'argent, près de la lampe, elle n'avait pas observé que ce vase immonde était là, à ses pieds, car la lampe ne donnait pas assez de clarté pour le voir. Or, en ouvrant la boîte, ce qu'elle contenait est tombé, et s'est tout de suite enfoncé dans ces ordures. Nous sommes restés pétrifiés d'horreur ! Nous nous regardions sans dire mot, lorsque tout à coup vous êtes entré... !

Je me sentis saisi d'une si profonde horreur à ce récit, que je restai aussi moi-même comme pétrifié, et incapable de prononcer une seule parole ! Mon Église infailible m'assurait que le corps, l'âme, la divinité de mon Sauveur, étaient là ensevelis dans ces immondices... !

Que faire ? Ma première pensée fut de plonger ma main dans ces ordures, pour en retirer mon Sauveur et mon Dieu. Mais ma foi ne fut pas assez forte pour me déterminer à faire cet acte qui me semblait pourtant héroïque : mon courage défaillit devant la honte et l'horreur de ce qu'il m'aurait fallu

toucher pour arracher mon Sauveur d'alors à cet affreux tombeau ! Après un temps considérable d'hésitation et de silence, j'ordonnai de creuser une fosse de trois pieds de profondeur, d'y déposer le vase de nuit, avec tout son contenu, et de le recouvrir sans jamais rien dire à personne.

J'ai dû apprendre, dans le plus saint des livres de Rome, le Missel romain, page 58, les lois suivantes : « Si, après la communion, le prêtre vomit, et que l'hostie soit encore intacte, au milieu de la matière qu'il a vomie, il devra s'efforcer d'avaler de nouveau ce qu'il vient de vomir. Mais s'il sent trop de répugnance à l'avaler de nouveau, qu'il en sépare le corps de Jésus-Christ, le mette dans un lieu à part, jusqu'à ce que les espèces consacrées soient complètement pourries, et qu'il jette alors le tout dans l'endroit réservé à ces choses. »

En acceptant le dogme de la transsubstantiation, j'étais obligé de croire, avec tous les catholiques-romains, que notre Seigneur Jésus-Christ avait pris son propre corps dans ses mains, l'avait porté à sa bouche et l'avait mangé ! c'est-à-dire, qu'il s'était mangé lui-même, non pas spirituellement, en figure, mais réellement, en substance. Oui, j'étais obligé de croire que notre Seigneur s'est mangé, non seulement les mains et les pieds, mais la tête, les entrailles, les poumons, le cerveau ! qu'il avait bu son sang jusqu'à la dernière goutte ! qu'ensuite il avait, de ses propres mains, porté son corps à la bouche de ses apôtres, pour le leur faire manger aussi, non pas d'une manière spirituelle et symbolique, mais matérielle et réelle. Et ses apôtres avaient dû, de la sorte, manger véritablement la tête et la cervelle, les entrailles et les pieds de Jésus-Christ ! ils avaient bu le sang qui coulait dans ses veines !

Lorsque, le flambeau de l'Évangile à la main, l'on étudie les abominations de l'Église de Rome, on se sent épouvanté, et l'on comprend que Dieu nous fait assister à l'accomplissement de la plus terrible des prophéties !

Oui ! quand on voit le pape de Rome se prosterner avec ses prêtres et ses

peuples devant un dieu qu'ils ont fait de leurs propres mains, pour l'adorer, tout en avouant que ce Dieu peut être mangé par les rats, qu'il peut se fondre dans la boue d'un fossé, où un de ses prêtres ivres l'a laissé tomber; qu'il peut même être plongé, en corps et en âme, dans un vase de nuit rempli d'immondices; qu'il peut être vomi et mangé de nouveau par ses prêtres: quand on voit toutes ces hontes, il semble qu'on entende comme la foudre qui gronde contre Rome et qui dit: « Parce qu'ils n'ont pas voulu recevoir la vérité pour être sauvés, je vais leur envoyer de puissantes illusions, afin qu'ils croient au mensonge. » (2Thes.2.11)

19. – Mon vicariat à St-Charles, Rivière Boyer.

Le 24 septembre 1833, M. l'abbé Cazeault, secrétaire du diocèse de Montréal, me remettait la lettre officielle qui me nommait vicaire de M. l'abbé Perras, archi-prêtre, curé de St-Charles, Rivière Boyer. Rien ne pouvait m'être plus agréable que cette nouvelle; aussi me mis-je bientôt en route pour aller occuper le poste que mes supérieurs venaient de m'assigner.

La belle paroisse de St-Charles est située à environ vingt milles au sud-ouest de Québec; elle est traversée, dans toute sa longueur du nord au sud, par une jolie rivière, sur les bords de laquelle sont bâties les maisons des fermiers. Ces maisons étaient presque toutes blanchies à la chaux, et elles avaient un air de propreté et d'aisance qui faisait plaisir à voir. La hache, qui a partout si stupidement détruit les belles forêts du Canada, n'y avait pas encore accompli son œuvre de vandalisme; et les magnifiques bocages d'érables que l'on voyait sur presque toutes les terres, témoignaient de l'intelligence et du bon goût des cultivateurs. Rien de plus gracieux que le coup d'œil que m'offrit cette paroisse lorsque j'y arrivai pour la première fois.

J'avais souvent entendu dire que M. Perras était l'un des prêtres les plus savants et les plus vénérables du Canada. J'avais même appris que plusieurs gouverneurs de Québec lui avaient confié l'éducation française de leurs enfants. Il était absent lorsque j'arrivai à son presbytère ; mais sa sœur m'attendait, et me reçut avec la plus grande politesse. C'était une demoiselle d'environ cinquante-cinq ans ; mais le poids de ses nombreuses années n'avait presque rien ôté aux charmes de sa jeunesse. Après les premiers compliments de réception, elle me montra ma chambre d'étude, qui conduisait à ma chambre à coucher. Elles étaient, l'une et l'autre, embaumées du parfum de deux magnifiques bouquets de fleurs, sur l'un desquels se trouvait écrit : *Bienvenue à l'ange que le Seigneur nous envoie comme son messenger*. Tout ce qui pouvait m'être agréable et utile avait été réuni dans ces deux chambres. Après en avoir admiré la propreté et le confort, je tombai à genoux pour remercier le bon Dieu et la sainte Vierge de m'avoir donné une pareille demeure. Dix minutes plus tard je retournai au salon, où je trouvai M^{lle} Perras, qui m'y attendait pour m'offrir le verre de vin et le pain de Savoie d'usage alors en pareilles circonstances. Ce fut là que j'appris qu'elle avait connu ma mère avant son mariage, et qu'elle avait passé avec elle plusieurs jours agréables. Elle ne pouvait assurément pas me causer de plus grand plaisir qu'en me parlant de ma mère.

Cette bonne demoiselle ne m'avait pas entretenu dix minutes, que M. le curé rentrait. Je me levai pour le saluer. Impossible de dire l'émotion qui s'empara alors de moi. Les Israélites ne furent pas plus frappés de respect à la vue de Moïse lorsqu'il descendit du Sinaï que je ne le fus moi-même la première fois que je vis cet homme vénérable. M. Perras pouvait alors avoir soixante-cinq ans. Sa taille tenait du géant ; et jamais général d'armée, jamais roi peut-être, ne porta sa tête avec plus de dignité que ce prêtre. Mais la douceur remarquable de ses beaux yeux bleus tempérant ce qu'il pouvait y avoir de trop imposant dans la noblesse de son maintien. Sa chevelure blonde commençait à blanchir : on aurait dit qu'elle était tressée de fils d'or

et d'argent, pour embellir et couronner sa vénérable tête. Lorsqu'il me tendit la main, avec une expression de bonté impossible à décrire, je me sentis tellement saisi par le respect que j'éprouvais pour lui, et, en même temps, par la solennité de ma position, que, sans aucune préméditation de ma part, je me jetai à genoux et lui dis : « M. Perras, le bon Dieu veut que vous soyez mon père et mon guide : c'est vous qui allez diriger mes premiers pas dans la carrière du sacerdoce ; veuillez me bénir et prier pour que je sois un bon prêtre, comme vous. »

Cet acte si inattendu et si inusité toucha tellement le cœur du bon vieillard, qu'il resta quelques moments sans pouvoir dire un mot. Se penchant ensuite vers moi avec le plus gracieux sourire, il me souleva dans ses bras et me pressa sur son cœur, en me disant avec la plus vive émotion : « Oui, que le bon Dieu vous bénisse, mon cher abbé ; et que le Seigneur soit béni lui-même pour vous avoir envoyé m'aider à porter, dans ma vieillesse, le poids du saint ministère. » Après une demi-heure de la plus intéressante conversation, il me montra sa grande bibliothèque, qui était remplie des livres les mieux choisis parmi ceux que le prêtre a le droit de lire ; et il eut la bonté de la mettre à ma disposition.

Le lendemain matin, après le déjeuner, il me présenta une grande feuille de papier, au haut de laquelle étaient écrits en grosses lettres les mots latins :

ORDO DUCIT AT DEUM.

C'était le règlement de vie qu'il s'était imposé, pour si bien remplir toutes les heures de la journée qu'aucune ne pût être donnée à l'oisiveté ou à aucun passe-temps inutile.

– Auriez-vous la bonté de lire cet écrit et de me dire ce que vous en pensez, me dit-il. Ma fidélité à suivre ce règlement a été pour moi une source de bénédictions. Je serais heureux si mon jeune coadjuteur voulait marcher avec moi dans le sentier tracé par ce règlement de vie sacerdotale.

Je le lus avec attention, et je le lui remis en disant : « Rien ne peut m'être plus agréable et plus salutaire que de suivre, avec la grâce de Dieu, ce règlement de vie. » Le voici :

1. Lever	5h30
2. Prière et méditation	6h à 6h30
3. Sainte messe, confessions et bréviaire	6h30 à 8h
4. Déjeuner	8h
5. Visite des malades et lecture de la Vie des Saints	8h 30 à 10h
6. Etudes d'ouvrages de philosophie, d'histoire et de théologie	10h à midi
7. Dîner	12h à 12h30
8. Récréation et Conversation	12h30 à 1h30
9. Récitation des vêpres et complies	1h30 à 2h
10. Etudes théologiques, historiques et philosophiques	2h à 4h
11. Visite du Saint-Sacrement et lecture de l'Imitation de Jésus-Christ	4h à 4h30
12. Confessions, visite des malades	4h30 à 6h
13. Souper	6h à 6h30
14. Récréation	6h30 à 8h
15. Chapelet, lecture de la Sainte Bible et prière	8h à 9h
16. Coucher	9h

Tel est le régime de vie que je suivais chez le vénérable curé Perras : les jeudis seuls faisaient exception à cette règle ; car ce jour-là était invariablement consacré à visiter quelques-uns des curés du voisinage, ou à les recevoir. Cette règle était aussi mise de côté le dimanche, que la célébration des offices et les confessions occupaient en entier. Les conversations de M.

Perras étaient, en général, très intéressantes et très instructives. Jamais je ne l'ai entendu parler de choses frivoles et inconvenantes, comme en ont l'habitude la généralité des prêtres de Rome. Il avait connu personnellement presque tous les prêtres et les évêques des cinquante dernières années ; aussi son excellente mémoire était-elle remplie d'anecdotes intéressantes et piquantes sur l'histoire de l'Église du Canada depuis la conquête. J'aurais à écrire plusieurs gros volumes, si je voulais reproduire tout ce que j'ai appris touchant le clergé catholique-romain de ce continent, pendant que j'étais chez M. Perras. Je ne raconterai que deux ou trois des faits les plus frappants de cette longue histoire.

Deux ans avant mon arrivée à St-Charles, M. Lajuste, mon prédécesseur, s'était enfui avec une de ses jolies pénitentes. Mais cette jeune personne, après quelques mois d'une vie de scandale avec ce prêtre, était revenue se jeter aux pieds de ses parents et leur avait demandé pardon. Pendant que cela se passait à St-Charles, un prêtre d'une paroisse voisine, St-Henry, commettait, avec une de ses pénitentes, un crime qui, sans avoir eu un aussi grand éclat, n'en était pas moins honteux et déplorable. Ces deux faits scandaleux qui arrivaient à mon oreille presque en même temps, me désolèrent singulièrement. Durant plus d'une semaine j'eus honte de me montrer en public, et je regrettais presque d'être prêtre. J'en perdis l'appétit et le sommeil. Je me trouvais mal à l'aise même avec M. Perras, et ses conversations n'avaient plus pour moi le charme accoutumé.

– Êtes-vous malade, mon jeune ami ? me dit-il, un jour.

– Non, monsieur, lui répondis-je, mais je suis triste.

– Pourrais-je savoir la cause de votre chagrin ? me demanda-t-il avec bonté. Vous sembliez si heureux chez moi, avant cette semaine ! Dites-moi franchement le sujet de votre peine. Je suis vieux : j'ai appris, sur la route de la vie, plus d'un remède pour l'esprit comme pour le corps. Ouvrez-moi

votre cœur : ne me cachez rien ; et je me fais fort de dissiper bientôt le sombre nuage qui couvre votre horizon.

– Les deux déplorables scandales donnés, coup sur coup, par des prêtres, lui répondis-je, sont l'unique cause de ma tristesse. L'un de ces prêtres me semblait si vénérable, et j'avais tant de confiance dans l'autre, que la nouvelle de leur chute m'a frappé comme d'un coup de foudre. Bien que j'eusse entendu, au collège, circuler certains bruits de cette nature touchant plus d'un prêtre, je ne m'étais cependant jamais douté qu'un si grand nombre d'entre eux menât une vie si dépravée. Non ! je n'aurais jamais cru, avant de le voir de mes propres yeux, que le nombre des mauvais prêtres fût si grand ! Qui parmi nous pourrait espérer de marcher droit dans les sentiers de l'honneur et de la vertu, lorsque l'on voit tomber, à ses côtés, dans la boue et l'opprobre, des hommes qui semblaient si forts ? Que va donc devenir notre sainte Église au Canada, et dans le monde entier, si ceux de ses prêtres qui nous paraissent les plus saints ont si peu de respect pour eux-mêmes, et perdent si aisément la crainte de Dieu ?

– Mon jeune, mais bien cher ami ! me répondit M Perras, notre Église est sainte et infaillible : les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Mais cette assurance de sainteté et d'infailibilité n'est pas fondée sur la vertu et les mérites d'aucun homme la sainteté ou la perversité personnelle des prêtres n'a rien à faire avec l'infailibilité et la sainteté de l'Église. Cette assurance repose sur une base bien plus solide, qui est la parole de Jésus-Christ même. Cette infailibilité n'est pas promise, non plus, à aucun individu en particulier, qu'il soit pape ou non, comme l'affirment quelques théologiens ultramontains : elle n'est promise qu'à l'Église universelle. L'infailibilité et la sainteté qui constituent un des traits distinctifs du caractère de notre Église, sont l'effet d'un miracle perpétuel. C'est parce que le Fils de Dieu la soutient de sa main toute puissante qu'elle ne peut périr ni être détruite par les scandales que malheureusement un grand nombre de prêtres donnent

en spectacle au monde. Je dirai plus : ces prévarications déplorables sont une des preuves les plus puissantes de l'infaillibilité de l'Église ; car si elle n'était pas constamment soutenue par Jésus-Christ même, il est impossible qu'elle eût pu subsister jusqu'à ce jour : elle aurait depuis longtemps péri dans le déluge d'iniquités dont les mauvais prêtres couvrent la terre. Il en est de l'Église comme de l'arche de Noé, qui montait vers le ciel à mesure que les eaux tombaient plus abondamment sur le monde. Par un privilège admirable, ces torrents d'eau, qui auraient dû engloutir l'arche, ne faisaient que la rapprocher des cieux. Que ce qui vient de se passer n'affaiblisse donc pas votre respect pour l'Église, et votre confiance dans les promesses de perpétuité et d'infaillibilité qu'elle tient de Jésus-Christ même.

Bien plus, je dois vous dire qu'au lieu de s'affaiblir à la vue de scandales donnés par tant de prêtres, votre zèle pour le soutien et l'honneur de l'Église ne devrait que s'accroître. De même qu'un noble et vaillant soldat qui voit le porte-étendard tomber sur le champ de bataille, loin de se décourager et de s'enfuir, ne combat qu'avec plus d'intrépidité et d'héroïsme, pour relever et sauver le drapeau : ainsi, sur le terrible champ de bataille où nous combattons tous, vous verrez plus d'un de nos porte-étendard tomber et périr dans la mêlée ; mais au lieu de vous laisser abattre à cette vue, ne prenez conseil que de votre foi en notre Seigneur Jésus-Christ, et relevez vaillamment le drapeau qui est là gisant dans la boue. Levez bravement et portez haut ce drapeau, jusqu'à ce que Dieu vous donne la victoire !

Me voici bien près du terme de ma carrière ; j'ai été témoin de scandales de la part des prêtres qui m'environnaient en comparaison desquels ce qui vous afflige tant n'est que pure bagatelle ; mais, Dieu merci, ma foi en la perpétuité et l'infaillibilité de l'Église n'a fait que se raffermir. Afin de mieux vous préparer pour le combat et vous empêcher d'être surpris et trop peiné par les scandales dont vous devez être encore le triste témoin, je crois qu'il est de mon devoir de vous communiquer une révélation que je tiens de feu

Monseigneur Plessis. Je n'ai jamais encore osé parler de ce lamentable fait à personne ; mais l'intérêt que je vous porte et la confiance que j'ai en votre discrétion et en votre sagesse m'enhardissent à vous en faire part. Ce que j'ai à vous dire est confidentiel, et doit rester entre vous et moi. Surtout il ne faudrait pas en parler devant nos laïques ; car cela leur ferait perdre entièrement la confiance qu'ils ont dans le clergé : confiance sans laquelle on ne pourrait absolument rien faire avec eux.

Je vous ai déjà dit que j'étais l'ami intime et confidentiel de Monseigneur Plessis. Notre intimité datait des jours de notre jeunesse, que nous avions en partie passée ensemble au même collège. Tous les étés, lorsqu'il avait terminé ses trois mois de visites épiscopales, il ne manquait jamais de venir passer avec moi quelques jours de repos dans ce lieu solitaire. Il occupait les deux chambres que vous avez ; et il m'a souvent répété que les plus beaux jours de sa vie étaient ceux qu'il avait passés dans cette retraite. Un jour, il arriva de sa visite épiscopale plus accablé que jamais, au point que lorsque je me trouvais seul avec lui, dans cette chambre, et que je l'eus regardé avec plus d'attention, je fus presque épouvanté par l'expression de souffrance morale que j'aperçus sur sa figure. Non seulement il avait complètement perdu sa gaieté et son amabilité ordinaires, mais il était sombre et taciturne à faire peur. Pour la première fois de ma vie, je me sentis mal à l'aise en sa présence. Mais comme il était tard, je supposai que le changement que je remarquais en lui n'était dû qu'à la fatigue du voyage, et j'espérais que le repos de la nuit lui redonnerait les qualités sociales qui en faisaient le plus aimable des hommes.

J'étais moi-même accablé de fatigue : j'avais fait plus de trente milles, ce jour-là, pour aller le recevoir à St-Thomas. La chaleur avait été excessive, les chemins étaient affreux, et la poussière nous avait aveuglés sur toute la route. J'avais aussi besoin de repos ; et je ne fus pas plutôt couché que je m'endormis profondément. Je ne m'éveillai que vers une heure du matin, sous le

coup d'un bruit étrange, qui venait évidemment de la chambre de l'évêque. J'écoutai attentivement, et je fus saisi d'une inquiétude inexprimable lorsque des sanglots et des soupirs déchirants vinrent frapper mon oreille. Je courus à la chambre de l'évêque et je frappai à la porte, en disant : « Monseigneur ! que signifient ces soupirs et ces sanglots que j'entends ? Veuillez m'ouvrir la porte. »

Evidemment le pauvre pauvre évêque ne s'était pas douté que ses soupirs pussent être entendus de si loin, et il chercha à me les cacher. Pour me donner le change, il répondit : « Des sanglots ! des soupirs ! Que veux-tu dire, mon cher Perras ? Va donc te reposer : tu en as besoin ! Ne te trouble pas davantage à mon sujet : je suis bien. ... » Il refusa absolument de m'ouvrir la porte de sa chambre. Comme de raison, il me fut impossible de fermer l'œil le reste de la nuit. Après m'être retiré, il me fut facile de comprendre que l'évêque faisait des efforts surhumains pour étouffer ses soupirs ; mais, malgré tous ses efforts, ils arrivaient jusqu'à moi. Le lendemain matin ses yeux étaient rougis par les larmes qu'il avait versées, et sa figure était pâle et défaite. Après le déjeuner, je lui dis : « Monseigneur, la nuit dernière a été une nuit de désolation pour Votre Grandeur : vous ne pouvez me le cacher. Au nom de Dieu, et au nom de l'amitié qui nous unit depuis tant d'années, je vous conjure de me dire la cause de votre chagrin. Le poids de cette douleur disparaîtra ou sera diminué au moment où vous m'accorderez le privilège de la partager avec vous. »

L'évêque me répondit : « Tu as raison de penser que je suis sous le poids d'une immense douleur ; mais la cause en est d'une telle nature, que je ne puis la dévoiler à personne, pas même à toi, mon meilleur ami. Ce n'est qu'aux pieds de Jésus et de sa sainte Mère que je puis aller chercher des consolations. Si Dieu ne me secourt pas promptement, je sens que je ne puis vivre longtemps avec la peine qui m'accable. Mais j'emporterai dans la tombe le terrible secret qui me tue. »

En vain, j'essayai à plusieurs reprises de lui arracher ce secret, dans l'espoir d'en diminuer le poids : tout fut inutile. A la fin, je crus que le respect que je lui devais me commandait de le laisser tranquille et seul ; souvent la solitude a servi de remède et a été comme un baume pour calmer les plus profondes douleurs. Une fois laissé à lui-même, je m'aperçus qu'il se retirait dans sa chambre à coucher plus tôt que de coutume. Quant à moi, le sommeil était hors de question : je ne pouvais fermer l'œil pendant que mon évêque se débattait dans les étreintes de cette terrible agonie ! Sa désolation m'avait paru si grande et ses larmes si amères, lorsqu'il m'avait dit bonne nuit, que je craignis même de le trouver mort, le lendemain, étouffé par les sanglots. Je fis donc garde dans le salon, et je me plaçai de manière à suivre tous ses mouvements, à ne perdre aucun de ses soupirs. Cette nuit-là a été la plus longue et la plus noire de ma vie. Bien que mon malheureux et vénérable ami fit de constants efforts pour étouffer ses gémissements, je les entendis pourtant pendant toute cette affreuse nuit. Mais, quelque grande que fût la douleur de ce vénérable prélat, la mienne ne l'était pas moins.

Ce fut dans le paroxysme de cette douleur que je pris l'étrange résolution que je vais vous dire. Au moment où l'évêque sortait le lendemain matin de sa chambre pour me saluer. « Monseigneur, lui dis-je, je m'étais flatté jusqu'à ce jour que vous m'honoriez de votre amitié ; mais je m'aperçois que je me suis trompé. Vous ne me considérez pas comme votre ami. Un véritable ami n'a pas de secret pour son ami ; car à quoi servirait l'amitié si elle ne nous était pas donnée par Dieu même pour nous aider mutuellement à porter notre fardeau ? Tant qu'il m'a été possible de croire que vous m'honoriez de votre confiance et de votre amitié, je me suis trouvé fier et heureux de vous donner l'hospitalité. Mais votre présence dans ma maison, aujourd'hui, permettez-moi de vous le dire sans manquer au respect que je vous dois, n'excite plus en moi les mêmes sentiments. En outre, il est bien probable que la peine qui vous accable va vous tuer, et même bientôt, comme vous devez vous en douter, si vous refusez de la diminuer en la partageant avec un

ami. Je vous confesse donc ingénument que je ne puis consentir à vous voir mourir subitement dans ma demeure. Je ne veux pas, non plus, m'exposer aux humiliations et aux tracasseries d'une enquête de la part du *coroner* et du jury, sur le cadavre d'une personne aussi éminente que Votre Grandeur. Je n'ai pas besoin de vous le dire, Monseigneur, votre mort subite, chez moi, serait suivie de conséquences trop pénibles et trop graves pour que je puisse me résoudre à m'y exposer. Veuillez donc, Monseigneur, ne pas vous offenser, si j'ose vous dire que le plus tôt vous vous serez cherché ailleurs l'hospitalité que j'ai toujours été heureux de vous offrir, le mieux ce sera pour Votre Grandeur et pour moi. »

Ces paroles frappèrent l'évêque comme un coup de foudre, et elles semblèrent le réveiller comme d'un profond sommeil. Ses yeux rougis et baignés de larmes se fixèrent sur moi avec une expression de douleur qui me perça le cœur. Il laissa échapper un profond soupir, et me dit : « Tu as raison, Perras : je n'aurais jamais dû avoir de secret pour un ami comme toi, avec qui je suis lié depuis plus d'un demi-siècle. Mais tu es le seul homme au monde à qui je puisse confier un si affreux mystère. Nul doute que ton cœur de prêtre ne soit aussi brisé que le mien par ce que je vais te révéler ; mais, avant de te faire le dépositaire de cet épouvantable secret, j'ai besoin de prier avec toi. »

Nous nous jetâmes à genoux et nous récitâmes le chapelet, pour demander le secours et la protection de la sainte Vierge ; puis nous répétâmes le psaume *Miserere Mei*, pour nous humilier sous la main de Dieu. Alors l'évêque, s'asseyant sur ce sofa, me dit : « Il n'y a qu'un homme au monde à qui je puisse révéler ce que tu vas entendre ; car tu es le seul sur la discrétion duquel je puisse compter pour que mes paroles restent à jamais ensevelies ici entre Dieu et nous deux ; comme tu es également le seul homme sur la sagesse duquel je puisse me reposer pour obtenir les forces et les lumières qui me manquent en ce moment.

Tu sais que je viens de finir la visite de mon immense diocèse de Québec. Ce travail m'a coûté plusieurs années de fatigues ; mais il m'était nécessaire d'endurer toutes ces choses afin d'avoir une juste idée de l'état de l'Église que Dieu m'a confiée. Je ne te parlerai pas du peuple canadien ; car, à quelques exceptions près, je l'ai trouvé plein de foi et de bonne volonté. Mais les curés ! les curés ! Ah ! grand Dieu ! vais-je te le dire ? Oh ! mon cher Perras ! j'en mourrais de joie, si le Ciel me faisait connaître que je me trompe ! Mais hélas ! ce que je vais te dire n'est que trop vrai ! »

Cachant alors sa figure dans ses deux mains, pour me dérober les larmes qui inondaient ses joues, il s'écria, avec une exclamation de douleur impossible à redire : « Les curés à l'exception de toi et de trois autres, les curés sont tous des incrédules et des athées ! Grand Dieu ! que va devenir l'Église entre les mains de tels misérables ? » A peine ces paroles étaient-elles tombées de ses lèvres, qu'il cacha de nouveau son visage dans ses mains, en donnant un libre cours à ses soupirs et à ses larmes.

Plus d'une heure s'écoula avant que nous puissions échanger une seule parole. J'étais comme pétrifié, ou plutôt j'étais à moitié mort de honte et de douleur. D'abord, je regrettai d'avoir forcé l'évêque à me révéler un fait aussi déplorable et aussi humiliant. Mais bientôt, semblable à un homme qui vient de tomber au fond d'un abîme, et qui ne prend conseil que de son désespoir pour en sortir, je sentis que c'était l'heure d'employer toutes les ressources de la foi, de la science et de la logique pour ne pas succomber au découragement qu'un pareil fait était de nature à produire en nous. Donc, après une heure de silence que je passai, dans le jardin avec l'évêque, à réfléchir profondément sur ce qui venait de m'être révélé, je lui dis :

– Monseigneur, assurément rien n'est plus de nature à m'affliger que ce que vous m'avez appris. Mais, après tout, permettez-moi de vous dire qu'un homme de votre intelligence et de votre position ne doit pas se laisser abattre. Quelque grands que soient les maux qui vous désolent, l'Église a

vu des maux plus grands sans en être ébranlée. Rappelez-vous l'histoire de l'Église depuis le septième jusqu'au quinzième siècles, et vous verrez que cette épouse sans tache de Jésus-Christ a passé à travers des épreuves bien plus formidables que celles que vous m'avez révélées, sans avoir rien perdu de sa force, de sa beauté et de sa vie. Sans doute, les saints de ce temps-là gémissaient aussi sur les malheurs et les scandales de leur époque; mais ils ne s'en laissaient pas accabler comme vous le faites.

Prenant alors l'évêque par la main, je le conduisis à ma bibliothèque et lui présentai l'histoire de l'Église par le cardinal Fleury. Je lui montrai les noms des papes dont les crimes privés et publics prouvent à l'évidence qu'ils étaient des impies et des athées. Je lui lus la vie de Borgia (Alexandre VI) et d'une douzaine d'autres papes qui seraient assurément aujourd'hui condamnés à être pendus par la main du bourreau de Québec, s'ils vivaient dans cette ville, et s'ils osaient y commettre seulement la moitié des horribles forfaits et des excès de débauche, de meurtres, d'assassinats, d'adultères et de brigandage dont ils se sont rendus coupables à Rome, à Avignon, à Naples, partout en un mot où ils ont régné. Je lui montrai, dans les pages de cette histoire, que la plupart des prêtres et des évêques de ces sept siècles ne valaient pas mieux que les papes, et qu'ils ne pouvaient être que des incrédules et des athées, si on les juge, comme on est en droit de le faire, par leurs œuvres. Il me fut facile de lui prouver que les prêtres incrédules et athées du Canada étaient des anges de piété, de modestie, de pureté, d'honneur et de religion, comparés à un Borgia, par exemple, qui vécut publiquement avec sa propre fille comme si elle eût été son épouse légitime, et qui en eut un enfant!

L'évêque m'avoua que plusieurs des papes (Jean, Alexandre, Étienne, Grégoire, Léon, etc.) étaient descendus bien plus bas que ses plus méchants prêtres dans l'abîme de toutes les iniquités. Nous passâmes cinq ou six heures à examiner cette question, non seulement dans l'histoire de l'Église par le cardinal Fleury, mais encore dans les annales de l'Église par le cardinal

Baronius. Il fut obligé de reconnaître que ses curés, quoique incrédules et athées pour la plupart, avaient beaucoup plus de respect pour eux-mêmes et pour la religion, qu'un grand nombre des papes, des évêques et des prêtres qui ont gouverné l'Église pendant plus de sept siècles. La conséquence que je tirai de cette étude fut que, puisque notre sainte Église n'avait pas même été ébranlée en Europe, par ces horribles scandales, elle ne serait pas plus atteinte dans sa sainteté et son existence par la conduite des prêtres athées qui la servent au Canada. L'évêque avoua que ma conclusion était juste et logique. Il me remercia du bien que je lui avais fait en dissipant les sombres pensées de désespoir qui l'avaient accablé au sujet de l'avenir de notre chère Église au Canada. Et pendant le reste de la journée il me parut presque aussi aimable et aussi calme qu'avant la tempête qui avait passé sur son âme.

A présent, mon jeune et bien cher ami, vous n'ignorez pas que le Canada n'a jamais donné à l'Église d'enfant plus grand, par le cœur, l'intelligence et a pitié, que feu Monseigneur Plessis, évêque de Québec. Vous vous ferez donc un devoir et un bonheur d'accepter les conclusions que la raison, l'histoire et la logique offrirent à cet homme vénérable pour calmer et dissiper ses inquiétudes sur l'avenir de l'Église. Lorsque le démon viendra de nouveau jeter le trouble dans votre âme par les scandales dont vous serez témoin parmi les prêtres, rappelez-vous, par exemple, Étienne III (768), qui, après avoir obtenu l'avantage sur Constantin, son compétiteur à la papauté, lui fit arracher la langue et les yeux. Rappelez-vous cet autre pape, Étienne VI, qui, pour se venger de son prédécesseur Formosa, fit exhumer et traîner son cadavre devant des juges et l'accusa d'une foule de crimes horribles, qu'il fit prouver par une multitude de témoins. Il fit ensuite condamner le pape mort à avoir la tête tranchée et à être traîné dans la boue des rues de Rome; ensuite il le fit jeter dans le Tibre.

Oui, lorsque par le moyen des confessions que vous entendrez, ou par la rumeur publique, vous apprendrez que des prêtres se sont rendus coupables

de quelque grand crime, et que votre foi sera en danger d'en être ébranlée, rappelez-vous que plus de douze papes ont été élevés à cette haute et sublime dignité par l'influence des prostituées que leurs richesses rendaient toutes-puissantes et avec qui ces papes menaient publiquement une vie de débauches et de scandales. Pensez encore à Benoit IX, bâtard d'un pape, et qui fut lui-même consacré pape à l'âge de douze ans, par l'influence de sa mère, prostituée publique de Rome ! Mais il ne régna pas longtemps : ses débauches étaient tellement horribles, que le peuple et le clergé de Rome se soulevèrent contre lui et le déposèrent, pour mettre à sa place un pape qui ne valait guère mieux. Eh bien ! si notre sainte Église a été capable de traverser de pareilles crises sans périr, ne devons-nous pas en conclure que c'est parce que Jésus-Christ est son pilote, et qu'elle devint infaillible le jour où le Christ la fonda sur saint Pierre : *Tu es Petrus, et super hanc Petram edificabo Ecclesiam meam ?*

Oh ! mon Dieu ! dois-je déclarer à ma honte quelles étaient mes pensées pendant ce long discours que m'adressa M. Perras ? Oui, je vais à ma confusion dire la vérité, afin que vous en soyez éternellement glorifié ! Pendant que ce prêtre déroulait devant mes yeux les effroyables crimes de tant de papes, pour raffermir ma foi chancelante, une voix mystérieuse, la voix de mon Sauveur, me disait au fond de l'âme : *Un bon arbre ne peut pas porter de mauvais fruits un mauvais arbre ne peut pas porter de bons fruits. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Malgré moi, j'entendais la voix de mon intelligence, j'entendais les cris de ma conscience, qui me disaient avec une force impérieuse : « Une Église dont la tête et les membres sont aussi horriblement corrompus ne peut pas être l'Église de Jésus-Christ. »*

Mais j'avais fait serment de ne jamais écouter la voix de mon intelligence ; j'avais promis, comme le promettent tous les prêtres, d'étouffer, sous

peine de damnation éternelle, les cris de ma conscience toutes les fois qu'ils seraient en désaccord avec les enseignements de mon Église! J'étais trop honnête pour approuver de vive voix les conclusions de M. Perras, qui étaient cependant celles de mon Église infaillible; mais j'étais aussi trop faible et trop lâche pour lui dire ma pensée et lui répéter les paroles du Christ qui retentissaient au fond de mon cœur : Vous les connaîtrez à leurs fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits. Je restai triste et muet. La raison et le simple bon sens me disaient que conclure que le Saint-Esprit gouvernait une Église aussi corrompue dans sa tête et dans ses membres, parce qu'elle existait depuis dix-huit siècles, était aussi absurde et illogique que de soutenir que les trois mille ans d'existence de l'empire des Chinois prouvent infailliblement que ce peuple idolâtre est sous la conduite immédiate de l'Esprit-Saint.

Je me retirai plus troublé que jamais. Je me jetai à genoux pour demander à Dieu de m'aider à soumettre ma raison rebelle à celle de mes supérieurs. J'étais désolé contre moi-même de ne voir que des sophismes dans les arguments d'un homme pour qui j'avais le plus grand respect. J'étais comme irrité contre ma propre raison de ce qu'elle refusait de s'incliner devant des raisonnements qui avaient convaincu une aussi haute intelligence que celle de l'évêque Plessis. Ce ne fut qu'après des luttes très longues et très pénibles que je parvins à étouffer une fois encore la voix de ma raison. Il se fit donc de nouveau comme un profond silence au fond de mon âme : c'était le silence qui se fait autour du malheureux prisonnier enchaîné au fond d'un noir cachot, où personne ne peut aller lui parler.

Mais, que le Seigneur en soit éternellement béni! sa voix a enfin retenti au fond de ce sombre cachot! Je l'ai entendue, cette voix divine, qui a fait la lumière autour de moi et brisé mes chaînes! Je ne suis plus le malheureux esclave d'un système d'impostures et de corruption telles que le monde n'en vit jamais avant la papauté! Je suis libre. Le Dieu du ciel, par son Fils Jésus-

Christ, a rompu mes liens. Je vois que la hache est à la racine de l'arbre aux mauvais fruits, qui s'appelle Rome! Elle chancelle, ses murailles tremblent, bientôt elles tomberont en poussière, et le ciel et la terre s'uniront pour chanter : « Gloire à Dieu! Babylone est tombée! »

20. – Louis-Joseph Papineau et les patriotes de 1887.

Le nom de Louis-Joseph Papineau sera toujours cher au peuple canadien. Car, à quelque parti politique qu'on appartienne, on ne peut nier que la plupart des réformes qui promettent de faire de notre cher Canada un pays libre et prospère, remontent à l'indomptable énergie et à l'éloquence de ce grand patriote.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de parler des partis politiques qui divisaient le peuple en 1833. Les nombreux griefs dont la race conquise eut à souffrir et qui amenèrent les sanglantes insurrections de 1837 et 1838, sont des sujets d'histoire qui n'ont pas leur place dans ce livre. Nous ne parlons donc de Papineau et de la nombreuse phalange d'hommes de talent et de cœur qui le suivirent et le soutinrent dans sa lutte contre les abus de ce temps-là, qu'au point de vue de leurs démêlés avec le clergé de l'Église de Rome. Papineau, Lafontaine, Bédard, Cartier, etc., quoique nés et élevés dans la religion romaine, ne se rattachaient à ce culte que de nom.

J'étais très intime avec la plupart de ces hommes qui ont jeté un si grand lustre sur le nom canadien. Je sais qu'aucun d'eux n'allait à confesse, excepté par politique, et quelquefois pour obtenir l'appui du clergé. Je les invitai plus d'une fois à venir se confesser; car je croyais alors que le sacrement de pénitence était d'une nécessité absolue pour le salut! Mais ils me répondaient toujours par des plaisanteries qui me désolaient; car elles ne me laissaient

aucun espoir qu'il y eût en eux la moindre foi en mon Église. J'aime à rendre hommage au dévouement avec lequel ils travaillèrent tous à élever la race franco-canadienne au niveau de celle de ses conquérants.

Ils comprirent, dès le commencement, que le seul moyen de maintenir le peuple canadien à la hauteur des autres nationalités était de lui donner de bonnes écoles. La première réforme à laquelle ils durent mettre la main fut donc celle de l'éducation du peuple. Rien de plus humiliant que l'état de l'instruction à cette époque. A l'exception des collèges de Québec, de Montréal et de Nicolet, le peuple était absolument privé de moyens de s'instruire. On ne peut, en effet, considérer comme moyens d'instruction une ou deux misérables écoles établies dans les paroisses les plus riches, et où les maîtres, objets esclaves des prêtres, pouvaient à peine lire l'ABC et le petit catéchisme. Les paroisses pauvres étaient privées même de ces fantômes d'école.

Mais à peine Papineau et les autres patriotes qui le soutenaient, eurent-ils parlé de réformer le système d'éducation, que les plus formidables obstacles menacèrent d'entraver partout leurs patriotiques desseins. Du haut de la chaire, comme dans les colonnes des journaux, les prêtres soutenaient que le peuple était suffisamment instruit; qu'il était heureux et satisfait de son état; que plus d'éducation parmi les masses amènerait l'impiété, l'anarchie, les révoltes sanglantes qui désolaient la France depuis si longtemps. Ils proclamaient hautement que le peuple canadien n'avait pas besoin de réforme dans son système d'éducation; tandis qu'ils savaient parfaitement que dans la plupart des paroisses, à l'exception du curé, du maître d'école, des marchands et d'une demi-douzaine d'autres, personne ne savait lire ou écrire : quatre-vingt-dix sur cent étaient incapables de signer leur nom! Pour mettre le peuple de leur côté, les prêtres faisaient sonner bien haut et exagéraient les nouvelles dépenses qu'entraîneraient les réformes proposées. Ils chantaient sur tous les tons que le peuple était trop pauvre pour payer

les taxes que nécessiteraient les nouvelles écoles. Rien ne saurait donner une idée du zèle et de l'ardeur que déploya le clergé pour s'opposer à la réforme de l'éducation. Les prêtres montraient en cela leur habileté et leur sagesse : ils comprenaient bien que le seul moyen de garder le peuple à leurs pieds, comme un vil troupeau d'esclaves, était de le tenir dans l'ignorance. Les prêtres de ce temps-là, comme ceux d'aujourd'hui, sentaient bien que l'autorité sans bornes, le pouvoir absolu avec lequel ils gouvernent les masses devait nécessairement s'affaiblir, à mesure que la lumière se ferait, que l'éducation se répandrait autour d'eux.

Papineau se vit donc forcé de lutter corps à corps avec le clergé. Dans plusieurs discours admirables, il démontra la faiblesse des raisons que les prêtres avançaient pour repousser les réformes demandées. Il se donna la peine de calculer les sommes énormes que ce peuple, qu'on disait si pauvre, payait annuellement aux prêtres, non seulement en dîmes, mais encore pour dorer les voûtes et les corniches des églises, sans compter ce qu'on lui extorquait pour les statues grotesques, les tableaux et les peintures ridicules dont les murs des temples étaient recouverts, alors encore plus qu'aujourd'hui. Il n'eut pas de peine à démontrer que la moitié de cet argent consacré à des objets inutiles, suffirait pour payer plus de maîtres qu'il n'en fallait dans le nouveau système d'écoles. — Ne ruinez pas le peuple par ces folles dépenses, disait hardiment Papineau aux prêtres. Ne lui arrachez pas son dernier sou pour le faire reculer vers les temps de la barbarie et des ténèbres, et le tenir enchaîné à vos pieds, tel qu'un vil troupeau de bêtes de somme. Nous trouverons bien le moyen de l'instruire, de l'éclairer. Nous en ferons bientôt un peuple grand, heureux et libre.

Ce discours, reproduit par *Le Canadien*, tomba sur le clergé comme un coup de foudre. Papineau et ses amis furent dénoncés en chaire comme des impies, des hommes plus dangereux que les protestants ; et les mesures les mieux combinées furent mises en œuvre pour tuer le journal impie qui

attaquait ainsi les oints du Seigneur, les prêtres de Rome. Une douzaine seulement de fermiers de Saint-Charles recevaient le coupable journal ; mais un bien plus grand nombre en entendaient la lecture ; car ils se réunissaient tous les dimanches, pour cet objet, chez les souscripteurs.

On eut d'abord recours au confessionnal ; mais ce premier essai n'ayant pas réussi, on s'avisa d'un moyen plus énergique et beaucoup plus certain d'arrêter la feuille incriminée. Le maître de poste de la paroisse de St-Charles, nommé Chabot, avait étudié aux frais de M. Perras, au collège de Québec. La reconnaissance qu'il devait à son bienfaiteur en faisait ainsi un homme prêt à tout pour plaire à son curé. M. Perras lui commanda donc, un jour, de brûler tous les numéros du Canadien qui parleraient mal des prêtres, ou bien de les lui remettre, afin qu'il pût les détruire de ses propres mains. Dès ce moment, pas un numéro du journal mis à l'index n'échappa aux flammes dans notre paroisse. Un jour que M. Perras avait, en ma présence, jeté au feu un paquet de ces journaux, je lui dis :

– Permettez-moi de vous exprimer tout ce que cet acte de votre part me cause de surprise. Sommes-nous réellement autorisés à priver les souscripteurs de ce journal du droit de le posséder et de le lire ? Ce journal leur appartient : ils ont payé pour l'avoir. Comment osons-nous le détruire sans leur permission ? Vous savez, en outre, le vieux proverbe : Les roches parlent. Si le peuple venait à savoir ce qui vient de se passer ici, les conséquences n'en seraient-elles pas déplorables pour nous tous ? Mon cher M. Perras, vous savez le respect que je vous porte : j'espère que ce que je vous dis en ce moment n'est pas opposé à ce respect qui vous est justement dû. Auriez-vous la bonté de me faire connaître en vertu de quelle autorité vous agissez en ce moment ? Je ne vous ferais pas cette question, si vous étiez le seul prêtre qui se comporte de la sorte ; mais je sais que la plupart des curés agissent de la même manière. Je serai moi-même curé, tôt ou tard : je me trouverai peut être dans les mêmes circonstances, et j'aurai à faire ce que

vous faites aujourd'hui ; il est donc juste que je sache sur quel principe de droit et d'équité je devrai m'appuyer pour suivre votre exemple.

– Ne sommes-nous pas les pères spirituels du peuple ? me répliqua avec vivacité M. Perras.

– Oui, nous sommes considérés comme tels, et nous portons même ce nom, lui répondis-je.

– Eh bien, puisque nous sommes les pères spirituels du peuple, nous avons, dans le domaine spirituel, tous les attributs et pouvoirs que les pères charnels possèdent à l'égard de leurs enfants. Si un père voit qu'un de ses enfants, sans expérience, mais bien cher à son cœur, court risque de se blesser avec un couteau qu'il tient à la main, n'est-ce pas son devoir de le lui ôter ?

– Oui, assurément, répondis-je. Mais permettez-moi d'attirer votre attention sur une petite différence qui me semble exister ici entre le père spirituel et le père charnel dans leurs attributs vis-à-vis de leurs enfants. Lorsqu'un homme arrache le couteau des mains de son fils pour l'empêcher de se blesser, il ne lui fait aucune injustice : ce couteau a été payé avec l'argent du père ; c'est donc le bien, la propriété du père. Mais nous, pères spirituels, avons-nous payé ces journaux que nous arrachons aux mains de nos enfants spirituels ? Est-ce notre argent qui les a fait venir ici ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! ces journaux ne sont pas à nous, nous n'avons aucun droit sur eux. De par les lois divines et humaines, ces journaux appartiennent à leurs abonnés, qui les ont payés. Il me semble donc que nous ne pouvons nous en emparer et les détruire sans violer les lois de Dieu et des hommes.

Je vis que mes observations avaient blessé mon vénérable curé. Aussi me répondit-il avec une vivacité et un ton de mauvaise humeur que je n'avais jamais observés chez lui :

– Je vois, mon jeune ami, me dit-il, que vous n'avez pas encore eu le

temps de bien saisir et de bien méditer les grands principes de morale qui régissent notre sainte Église. J'avoue qu'il n'y a pas analogie parfaite entre les droits des pères spirituels et des pères temporels dans la comparaison dont je me suis servi. Les meilleurs comparaisons ont leur côté faible comme dit le vieux proverbe, *omnis comparatio claudicat*. Mais, pour me justifier dans le cas présent, et pour vous guider dans des circonstances analogues, je vais vous présenter un argument qui vous satisfera, j'en suis sûr.

J'ai écrit, il y a peu de temps, à notre saint et vénérable évêque, Monseigneur Panet, pour lui dire que j'avais l'intention de brûler ces journaux qui menacent de détruire la foi de notre peuple, et pour lui demander son avis. Dans sa réponse, écrite de sa propre main, il me recommande fortement de le faire. Seulement, il me conseille d'agir avec beaucoup de prudence et de secret. De plus, afin de vous aider à plier votre esprit rebelle sous le joug béni de vos supérieurs, je vais vous alléguer une autorité qui vous convaincra parfaitement que je n'ai pas enfreint les lois de Dieu en brûlant ces papiers dangereux.

Il alla alors chercher un volume du grand ouvrage de Liguori sur les principes de la morale, et il m'en fit lire le passage suivant : « Il est permis de commettre une faute moins grave pour en empêcher une d'une nature plus criminelle. » Vous voyez donc, ajouta-t-il, que je suis pleinement justifié d'avoir détruit ces misérables journaux, puisqu'il ne s'agissait rien moins que d'empêcher des âmes immortelles de brûler à jamais dans les feux de l'enfer.

Je dois avouer ici, de nouveau à ma honte, que les principes de soumission absolue aux supérieurs, qui dégradent et aplatissent les âmes, les consciences, les intelligences d'une manière si effroyable, dans l'Église de Rome, avaient si profondément pris racine en moi, que je désirais sincèrement alors arriver à cet état de suprême perfection où je serais comme un bâton dans la main de mes chefs, comme un cadavre dépourvu de toute

volonté et de tout mouvement personnel. Oui, c'était bien là la sainteté, la perfection idéale vers laquelle convergeaient toutes mes pensées et tous mes désirs. Mais le Dieu du ciel et de la terre devait enfin être plus fort que son aveugle et inutile serviteur ; il devait, de sa main puissante et miséricordieuse, m'empêcher de descendre jusqu'au fond de cet abîme d'impiété et de folie où Rome précipite tant d'âmes honnêtes, mais cruellement trompées ! Malgré moi, mon Dieu gardait au fond de mon âme assez de dignité et de force pour exprimer mes doutes en face des monstrueuses doctrines de ma religion.

– Je ne veux pas me révolter contre mes supérieurs, répondis-je à M. Perras, et j'espère que le bon Dieu m'empêchera de rouler dans le gouffre où Luther et Calvin se sont perdus avec leurs sectateurs. La seule chose que je vous demande, avec tout le respect qui vous est dû, c'est de me dire si vous ne regretteriez pas d'avoir brûlé ces papiers le jour où, d'une manière ou d'une autre, vous apprendriez que Monseigneur Panet s'est trompé en vous ordonnant de détruire une propriété sur laquelle ni vous ni lui n'avez aucun droit.

Depuis plus de huit mois que j'étais chez M. Perras, c'était la première fois que je refusais de me prosterner jusque dans la poussière pour lui faire plaisir. Jusqu'alors, je n'avais eu ni le courage, ni l'honnêteté, ni l'indépendance, ni la volonté de résister à ses *ipse-dixit*, bien que j'eusse souvent été tenté de le faire. Le désir de vivre en paix dans cette maison où l'on avait pour moi tous les égards et toutes les bontés possibles ; le sincère respect que j'avais pour les vertus et le grand âge de cet homme vénérable ; la timidité naturelle, pour ne pas dire la lâcheté, d'un jeune homme sans expérience en présence d'un homme chargé d'années, de science et de sagesse, m'avaient comme enchaîné aux pieds de M. Perras. Mais en ce moment, il me semblait absolument impossible de courber ma conscience devant des principes qui détruisent tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans les lois de Dieu.

Je pris dans mes mains la grosse Bible qui était sur la table, et l'ouvris à l'histoire de Susanne. Mon cher M. Perras, lui dis-je, le bon Dieu vous a choisi pour m'instruire, et j'ai appris bien des choses précieuses depuis que j'ai le bonheur d'être avec vous. Mais j'ai encore bien des choses à apprendre de votre science et de votre expérience. J'espère que vous ne trouverez pas mauvais qu'avec la franchise d'un prêtre qui parle à un autre prêtre, je vous déclare que, malgré moi, j'ai des doutes à l'égard de ce que les théologiens nous enseignent sur la question qui nous occupe. Y a-t-il rien de plus grand, de plus sublime, dans tout l'Ancien Testament, que cette faible Susanne entre les mains de deux infâmes vieillards ? Avec une malice diabolique, ils la menacent de la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle, si elle résiste à leur criminelle proposition. Que fait Susanne ? Va-t-elle se laisser guider par les principes de nos théologiens et consentir au crime qu'on lui propose, afin d'empêcher ces deux misérables de se rendre coupables du double crime de parjure et de meurtre ? Non ! elle élève les yeux vers le Dieu qu'elle aime et qu'elle craint plus qu'aucune chose au monde, et elle dit :

« Je suis environnée de périls de tous côtés : je suis perdue, si je consens à vos désirs infâmes... et la mort la plus cruelle m'attend, si je vous repousse. Mais je préfère tomber dans les mains de mon Dieu avec un cœur pur, que de commettre une pareille iniquité en sa présence ! »

Est-ce que Dieu lui-même n'a pas approuvé son humble servante, qui préférerait mourir plutôt que de se souiller ? Et n'a-t-il pas montré qu'il approuvait sa conduite en donnant à son jeune prophète Daniel une sagesse surnaturelle pour sauver la chaste Susanne ? Si cette femme eût été guidée par les principes de Liguori, qui, je l'avoue avec peine, sont les vôtres et ceux de notre Église, elle aurait consenti à tous les désirs criminels de ses deux séducteurs. Bien plus, après avoir ainsi outragé Dieu, elle aurait pu, sans pécher, faire serment du contraire, si son mari ou un juge l'avait interrogée sur ce fait. Eh bien ! cher M. Perras, ne pensez-vous pas que, dans ce cas-ci,

la parole de Dieu telle qu'on la trouve dans la sainte Bible, est absolument opposée à nos théologiens, même les plus approuvés?

Jamais de la vie je n'ai vu un changement aussi soudain et aussi complet que celui qui s'opéra, en ce moment, dans la personne du curé de St-Charles. Cet homme qui, jusqu'alors, ne m'avait jamais parlé qu'avec la plus grande bienveillance, fut tout à coup transporté de colère. Au lieu de me répondre, il se leva brusquement et se mit à marcher à pas rapides de long en large devant moi. Il était pâle, et tous les muscles de sa figure étaient agités par des mouvements convulsifs. Je restai terrifié je n'osai dire un mot de plus. Cependant, après quelques minutes d'un pénible silence, M. Perras s'arrêtant devant moi et me fixant avec des yeux qui exprimaient tour à tour la compassion et la colère, me dit d'une voix émue :

– Père Chiniquy, je vois avec peine que vous avez oublié les serments solennels que vous avez faits, le jour de votre ordination, de ne jamais interpréter les Écritures d'après les trompeuses lumières de votre pauvre intelligence individuelle. Vous avez alors juré de n'expliquer les Écritures que suivant le consentement unanime des saints pères, c'est-à-dire suivant l'enseignement de l'Église vous parlant par la bouche de vos supérieurs. Est-ce que Liguori n'a pas été approuvé par l'Église toute entière, laquelle a parlé par la voix des papes et de tous les évêques? Nous avons donc, pour nous guider, la doctrine des saints pères et de l'Église dans Liguori. Mais, au lieu de vous soumettre à cette autorité avec l'humilité qui convient à un jeune prêtre, vous en appelez avec hardiesse et arrogance à la Bible! Vous mettez de côté nos saints papes, nos vénérables évêques et les plus grands de nos théologiens, pour vous mettre à leur place et vous élever sur leurs ruines. Jusqu'où cette hardiesse va-t-elle vous conduire? Ah! je tremble pour votre avenir, si vous ne changez pas bien vite! Vous êtes sur la pente rapide qui conduit à l'hérésie.

A peine eut-il prononcé ces derniers mots, que l'horloge sonna neuf

heures du soir. C'était l'heure où notre règle nous ordonnait de prendre le repos de la nuit. Nous nous mîmes à genoux, et, la prière finie, nous prîmes silencieusement le chemin de notre chambre. Inutile de dire que je ne pus fermer l'œil de toute la nuit je la passai à pleurer et à prier. Je sentais que j'avais non seulement à jamais perdu l'estime de mon vieil ami, mais que je m'étais pour toujours compromis aux yeux de mes supérieurs, qui étaient les seuls maîtres de mon avenir! Je me reprochai amèrement l'imprudence que j'avais eue d'en appeler à la Bible contre les décisions des théologiens de mon Église. Je conjurai Dieu de détruire en moi ce penchant irrésistible qui me portait à savoir ce que dit la Bible, de préférence à ce que mes supérieurs m'enseignaient. Je demandai à Dieu la grâce de pouvoir, comme le reste du clergé, me tenir parfaitement soumis aux pieds de mes supérieurs, sans autre désir que celui de les écouter et de leur plaire.

Mais, que le Seigneur en soit à jamais béni! cette prière blasphématoire ne devait pas être exaucée. La soif que j'avais de boire aux pures fontaines des eaux de la vie éternelle, devait être un jour étanchée! La fontaine est aujourd'hui devant moi : je m'abreuve à ses eaux à toutes les heures du jour et de la nuit. Oh! qu'elles sont pures et rafraîchissantes! Elles étanchent ma soif, purifient mon âme, et me donnent la vie éternelle!

21. – Le grand dîner des curés; la sœur de M. Perras.

L'Église de Rome donne au curé de la plus importante paroisse de chaque district le titre d'archiprêtre. Il reçoit, avec ce titre, des pouvoirs un peu plus étendus que ceux des autres prêtres, qui dès lors doivent le consulter dans les affaires où ils ont besoin de conseils. En général, les prêtres d'un même canton vivent dans l'union la plus cordiale. Pour rendre leurs rapports

encore plus agréables et plus intimes, ils avaient coutume de se donner à tour de rôle tous les jeudis, un grand dîner. Ces dîners étaient en 1834 de véritables affaires d'état. Les préparatifs s'en faisaient d'avance et sur une grande échelle. Tout ce qui pouvait flatter le goût des convives était recherché avec le plus grand soin : les vins les plus rares, les viandes les plus délicates étaient achetés à tout prix ; les pâtisseries les plus à la mode et les plus exquisées étaient apportées de la ville ou préparées au presbytère. Plusieurs jours à l'avance, le nombre des serviteurs était augmenté, pour que rien ne pût languir dans la préparation d'une si grande fête. Il régnait parmi les curés une singulière émulation à qui surpasserait son voisin par la recherche des mets et la magnificence de la table.

Le premier jeudi de mai 1834, l'abbé Perras donnait son « grand dîner ». Donc, à midi juste, nous nous trouvions quinze prêtres joyeusement assis autour de sa table, tout heureux de nous reposer en aussi bonne compagnie des travaux des sept derniers jours. Je dois ici rendre hommage aux vertus privées et à la parfaite sobriété de mon curé. Il buvait bien le verre de vin exigé par les usages sociaux de l'époque ; mais jamais je ne lui ai vu prendre, pendant les huit mois que j'ai vécu avec lui, plus de deux verres de vin au même repas. Je voudrais pouvoir en dire autant de ses convives. Jamais je n'ai vu une table aussi chargée de mets riches et délicats, de viandes plus capables de tenter même les moins gourmands. M. Perras s'était vraiment surpassé ; aussi semblait-il fier des compliments que ses convives lui adressaient sur la magnificence de son festin. On ne me croirait pas si je donnais le nombre de plats et d'entre-plats, de mets et d'entre-mets dont cette table était surchargée. Je ne ferai mention que d'un énorme saumon : c'était le premier apporté au marché de Québec cette année-là. Le fournisseur des curés, M. Amiot, marchand de la basse-ville, l'avait payé douze piastres !

Mademoiselle Perras, sœur du curé, était seule au milieu de ces joyeux célibataires. Mais cette circonstance ne semblait pas du tout l'embarrasser :

elle avait, au contraire, l'air d'une reine à la tête de ce festin ; ses beaux yeux, si pleins de vie et d'intelligence, étaient partout pour deviner les besoins de ses heureux convives. Avec quelle grâce invitait-elle M. X. à prendre cette aile de dindon ! et avec quelle amabilité grondait-elle M. Z. de ce qu'il ne semblait pas manger assez ! Qui aurait pu résister à la prière qu'elle adressait à tous de goûter à ses poulets, lorsqu'elle racontait avec un charme inexprimable, la peine qu'elle s'était donnée, depuis trois mois, pour avoir le plaisir de nous offrir ce mets si rare à cette saison de l'année. Ces petits poulets nous semblaient doublement délicieux lorsqu'elle nous disait comment, trois mois auparavant, elle avait, en vue de cette fête, forcé sa poule noire à couvrir seize œufs dans la cuisine. Puis elle nous initiait à ses tribulations lorsque, le petit chien s'approchant trop du nid, la poule se précipitait sur lui et lui livrait un combat si furieux, qu'elle avait toutes les peines du monde à les séparer. Enfin, elle nous dépeignait sa désolation lorsqu'elle apprit, un beau matin, que les rats lui avaient enlevé, pendant la nuit, trois de ses poulets ... Elle s'était alors décidée à avoir un chat ; mais ce misérable n'avait pas encore été trois jours à la garde de sa précieuse couvée, qu'il avait déjà mangé deux des plus beaux poulets ! Le crime avait été commis en plein jour, en présence de plusieurs témoins, et le coupable ne pouvait donner aucune excuse : il fut donc condamné à être pendu, « sans bénéfice du clergé », et la sentence fut exécutée.

Ces charmantes petites histoires étaient à peine racontées, que les appétissants poulets avaient disparu dans l'estomac des joyeux curés. Une des choses les plus remarquables de ce dîner fut la légèreté des paroles, l'absence de toute gravité et de toute réserve dans les discours. On eût dit que ces hommes n'avaient d'autre pensée que celle de boire et de manger, qu'ils n'étaient sur la terre que pour rire et s'amuser, échanger de bons mots et passer gaiement la vie !

J'étais le plus jeune de ces prêtres : huit mois auparavant j'étais encore

au séminaire, écoutant de la bouche de mon vénérable supérieur, des leçons bien différentes de ce que j'avais en ce moment sous les yeux. Je n'avais encore pu oublier les maximes d'austérité, de macération, d'abnégation de soi-même, de mort au monde, de crucifiement de la chair qu'on m'avait enseignées, comme étant la seule règle de la vie du prêtre.

Je ne cacherai pas que la première heure de ce repas fut pour moi un moment de jouissance, de gaieté et de plaisir comme je n'en avais jamais eu. Je riaais à cœur joie, avec le reste des convives, des bons mots, des fines railleries qui couraient, comme un feu roulant, d'un bout de la table à l'autre. Les piquantes histoires que les convives se passaient l'un à l'autre, à demi-mots et à voix basse, sur leurs belles pénitentes, ne m'échappaient pas, non plus, et je partageai d'abord l'hilarité commune. Mais bientôt comme un sombre nuage passa sur mon âme. Le souvenir des enseignements que j'avais reçus au séminaire, quelques paroles de l'Évangile qui s'étaient plus que d'autres gravées dans ma pensée, faisaient au fond de mon cœur un bruit qui ressemblait au roulement lointain du tonnerre, à l'approche de la tempête. En outre, mon propre bon sens me disait que ce qui se passait sous mes yeux n'était pas absolument ce que Jésus-Christ avait enseigné à ses apôtres. Je fis d'abord tous mes efforts pour étouffer ces bruits menaçants qui montaient du fond de mon âme je m'efforçai de faire taire ces voix importunes. Je crus, un moment, y avoir réussi, et j'eus encore quelques instants de plaisir; mais ces jouissances ne furent pas de longue durée. Malgré moi, je me sentis de nouveau troublé par les plus sombres images : il me semblait que je voyais sur la muraille le doigt de Dieu écrivant les paroles prophétiques : MANÉ – THÉKEL – PHARES. Sous le poids de ces impressions pénibles, ma gaieté première disparut complètement, pour faire place à une tristesse bien involontaire, mais si réelle, que l'abbé Paquette, curé de St-Gervais, en aperçut les traces sur ma figure. De tous les prêtres assis à cette table, aucun ne savait jouir mieux que lui de tout ce qu'il y avait de bon et d'agréable dans cette fête. Il possédait, malgré ses soixante ans, le cœur et la

gaîté d'un jeune homme. Il était singulièrement aimé de tous ses confrères, mais surtout des jeunes, auxquels il s'intéressait plus qu'aucun autre curé. J'avais toujours été l'objet de ses bontés, et je l'affectionnais sincèrement. Je puis dire, sans exagération, que les heures les plus agréables de mes huit mois de vicariat ont été celles que j'ai passées dans son presbytère.

M. Paquette m'ayant regardé au moment où l'un des nuages les plus noirs passait sur mon âme, me dit : – Mon cher petit père, êtes-vous tourmenté par quelque diable bleu ? Comment se fait-il que vous soyez si triste pendant que nous sommes si heureux ? Vous paraissez aussi sérieux que Jonas dans le ventre de la baleine. Êtes-vous malade ? ou bien craignez-vous que quelques-unes de vos belles pénitentes n'aient été assez cruelles pour laisser votre confessionnal et aller se confesser dans un autre ? Dites-nous donc ce que vous avez.

A ces plaisanteries, la salle du dîner retentit des rires bruyants de tous les joyeux convives. J'aurais bien voulu pouvoir rire avec eux, car je sentais tout le ridicule de ma position, et j'en étais profondément humilié. Mais le mal était sans remède. D'ailleurs, je venais d'être témoin de quelque chose qui, plus que tout le reste, m'avait couvert de honte. Je m'étais aperçu que les servantes avaient rougi et s'étaient trouvées scandalisées de quelques paroles malséantes tombées des lèvres d'un jeune curé, à propos de ce qu'une de ses pénitentes lui avait tout dernièrement dit à confesse. Je répondis donc à M. Paquette :

– Je vous suis bien reconnaissant de l'intérêt que vous me témoignez, et je me trouve très honoré d'être de cette réunion. Mais les jours les plus beaux ont leurs nuages : il en est ainsi de nous tous quelquefois. Je suis jeune et sans expérience : je n'ai pas encore appris, comme vous, à voir certaines choses sous leurs vraies couleurs. Quand je serai plus âgé et que j'aurai votre expérience, j'aurai plus de discernement et je ne ferai pas rire à mes dépens, comme aujourd'hui. Veuillez donc ne pas vous tourmenter à mon sujet ma

folie est sans remède.

– Ta! ta! ta! répondit M. Paquette. Ce n'est pas maintenant l'heure des sombres pensées, ni des diables bleus. Votre âge est celui de la gaîté. Vous aurez bien le temps, plus tard, de vous livrer à la tristesse. Ce jour nous est donné pour rire et nous amuser, comme il convient entre amis. A demain les noires préoccupations! N'est-ce pas, messieurs, que j'exprime ici votre pensée?

– Oui! oui! répondirent tous les convives : à demain les tristes et noires idées!

– Eh bien! répondit le bon vieux curé, vous voyez, mon cher Chiniquy, que le *verdict* du jury est unanimement en ma faveur. Gardez ces airs de tristesse pour une autre occasion. Il ne convient pas d'être si sérieux en présence de ces bouteilles de champagne votre tristesse est un anachronisme, lorsque vous avez devant vous d'aussi bon vin. Dites-moi ce que vous avez et je me fais fort de vous redonner la gaîté dont vous jouissiez au commencement du repas.

– Veuillez, lui répondis-je, jouir de votre bonheur, sans vous inquiéter de ma folie.

– Ah! vous n'êtes pas fou! continua mon interlocuteur, toujours en plaisantant. Je devine le sujet de votre tristesse : c'est que nous n'avons pas encore bu un seul verre de vin ensemble. Voyons! faites moi le plaisir de boire une santé avec moi. Remplissez bien votre verre; car je veux voir le diable bleu noyé, jusqu'à ce que mort s'ensuive, au fond de votre verre.

– Je suis très honoré de votre politesse, répliquai-je; et je versai quelques gouttes de vin dans mon verre.

– Que faites-vous là? me dit M. Paquette. Quelques gouttes de vin seulement! Mais ce ne sera pas même assez pour mouiller les pieds crochus

du diable bleu, quand il s'agit de le si bien noyer qu'on ne puisse plus en parler. Remplissez donc votre verre de façon qu'il déborde comme le mien, et buvez jusqu'à la dernière goutte.

Mais il ne m'est pas permis de boire plus que ces quelques gouttes, lui répondis-je.

– Pourquoi donc ? me répliqua-t-il avec vivacité.

– Voici ma raison, lui répondis-je. Huit jours avant sa mort, ma mère m'écrivit une lettre : c'était sa dernière. Elle me priait de lui promettre de ne jamais boire plus de deux verres de vin au même repas. Je le lui promis dans ma réponse, qu'elle reçut le jour de sa mort. Elle écrivit cette réponse dans son cœur, partit quelques instants après pour le ciel, et la porta au pied du trône de Dieu.

– Gardez, gardez bien cette promesse sacrée, me répondit mon vieux curé ; mais que cela ne vous empêche pas de nous dire la cause de cette singulière tristesse dans un pareil moment.

– Vous connaissez déjà quelque chose, lui répondis-je, des raisons qui m'empêchent d'être aussi gai que d'autres ici. Si j'eusse bu autant de vin que mon voisin, le vicaire de St-Henry, il est bien probable que je serais aussi joyeux que lui, et que je remplirais la salle de mes éclats de rire. Mais, vous le voyez, la main de ma mère est là, sur les parois de mon verre, pour m'empêcher de le remplir. Car j'en ai déjà bu deux, et c'est assez.

– Mais pourquoi ne nous avouez-vous pas la cause de votre tristesse ? me demanda mon impitoyable interrogateur. Vous savez que nous vous aimons tous, et que nous nous intéressons sincèrement à ce qui vous concerne. Pourquoi nous désobliger, puisque nous sommes tous vos amis, et que c'est en cette qualité que nous vous prions de nous dire ce qui peut vous affliger si profondément au milieu d'une si belle fête.

Je lui répondis : – Je suis bien convaincu qu'il me serait plus avantageux de garder mon secret ; car je sens que je vais être l'objet de vos risées. Mais, puisque vous êtes si désireux de savoir pourquoi je suis triste, je vais vous le dire.

– Vous savez tous que, par suite de circonstances singulières, j'ai été empêché jusqu'à ce jour d'assister à un seul de vos grands dîners. Deux fois, j'ai été à Québec ce jour-là ; d'autres fois je n'étais pas assez bien pour faire le trajet, ou bien j'étais appelé auprès des malades ; enfin, plus d'une fois le mauvais temps ou les mauvais chemins rendaient le voyage presque impossible. C'est donc aujourd'hui la première fois que j'ai l'honneur de m'asseoir avec vous à la même table. Mais, avant d'aller plus loin, je dois vous dire que pendant les quelques semaines que j'ai eu le privilège de vivre avec M. Perras, je ne me suis jamais aperçu de rien qui pût me faire soupçonner que je verrais, de mes yeux, à cette table, et que j'entendrais, de mes oreilles, ce que j'y ai vu et entendu aujourd'hui. La modération, la sobriété la plus chrétienne, dans le boire et dans le manger, ont toujours régné ici jusqu'à cette heure. Jamais je n'y ai entendu une parole qui pût faire rougir nos pauvres servantes. Plût au ciel que je n'eusse pas assisté à ce dîner ! Car, je vous le dis sincèrement, je suis profondément scandalisé par la table épicurienne à laquelle je me trouve assis ; et l'énorme quantité de viande d'un très grand prix qui y a été mangée, ne me scandalise pas moins que le grand nombre de bouteilles des vins les plus chers qui ont été bues. J'espère, cependant, que je me trompe et que je m'exagère le mal que je vois. Je désire me persuader que vous n'êtes pas dans l'erreur, que c'est moi seul qui me trompe. Je suis le plus jeune d'entre vous ce n'est pas mon devoir de vous faire la leçon, c'est à moi de la recevoir. Maintenant que, pour vous obéir, je vous ai dit, avec toute la franchise possible, le sujet de ma tristesse, je me crois autorisé à vous prier de me dire si je me trompe et en quoi je me trompe.

– Oh! oh! mon cher Chiniquy, reprit M. Paquette, vous prenez le bâton par le mauvais bout; et je vais vous le montrer. Répondez-moi : Ne sommes-nous pas les enfants de Dieu?

– Oui, monsieur, lui répondis-je, nous le sommes.

– Eh bien! est-ce qu'un bon père ne donne pas la plus précieuse partie de ses biens, ce qu'il a de meilleur, en un mot, à ses enfants? N'est-il pas vrai que ce bon Père se sent heureux quand il voit ses enfants dans la joie, l'allégresse, boire et manger ce qu'il a lui-même préparé pour eux?

– Oui, monsieur.

– Nous donc, conclut le logicien, qui sommes les enfants et les prêtres bien-aimés de Dieu, plus nous nous réjouissons en mangeant et buvant ce que notre Père céleste nous a donné, plus il se trouve honoré et réjouit lui-même sur son trône éternel. Par conséquent, si notre Père qui est dans les cieux, se réjouit ainsi de nous voir dans la joie, boire et manger les bonnes choses qui viennent assurément de lui, comment se fait-il que vous vous en attristiez?

Ces paroles cyniques furent accueillies par les éclats de rire de tous, excepté de M. Perras : la salle retentit de bravos! Je fus trop lâche pour dire ce que je pensais de cet impie sophisme. J'eus même la bassesse de cacher ma profonde tristesse sous un rire forcé et hypocrite. L'heure de passer au salon pour boire la tasse de café étant arrivée, je suivis le reste des prêtres et je m'amusai de mon mieux avec eux pendant la demi-heure que nous y restâmes.

Dans l'après-midi, chacun de ces prêtres prenait à son tour le chemin de l'église pour y faire son examen de conscience; et quelques minutes plus tard, ils se jetaient aux pieds les uns des autres pour se confesser et obtenir le pardon des péchés qu'ils avaient commis depuis leur dernière confession.

Quand ils furent tous repartis, je restai seul avec M. Perras. Après quelques minutes de silence, je lui dis :

– Cher M. Perras, je n'ai point de paroles pour exprimer le regret que j'éprouve au souvenir de ce qui s'est passé à votre table. Je vous demande pardon de tout ce qu'il y a eu d'indiscret dans mes paroles, tout en vous prenant à témoin que j'ai été forcé de m'expliquer. Il ne convient pas, je le sens, qu'un prêtre de mon âge s'établisse le juge de ses aînés dans le sacerdoce pour les condamner, surtout quand ces aînés lui sont si supérieurs par leur science et leur piété. Mais, vous le savez, j'ai été malgré moi contraint de parler. Lorsque j'ai prié M. Paquette de me dire en quoi je me trompais, j'étais loin de supposer que nous allions entendre sortir de la bouche d'un de nos confrères les plus anciens et les plus vénérés de pareils blasphèmes. Epicure lui-même aurait rougi d'entendre le nom de Dieu prononcé au milieu d'un discours si profane et si impie !

M. Perras me répondit : – Loin de m'avoir offensé par vos remarques, vous m'avez fait plaisir, et votre langage vous a fait grandir dans mon estime. Je suis tout honteux d'avoir été si extravagant à propos de ce dîner. Nous sommes chargés par Jésus-Christ de prêcher contre le monde, ses maximes et ses dangers ; et nous sommes les premiers à nous laisser prendre à ses pièges, à être séduits par ses maximes. Je sens que les dépenses que j'ai faites pour ce dîner sont un crime devant Dieu : c'est une insulte à la misère des pauvres qui nous environnent et qui manquent des choses les plus nécessaires à la vie. C'est le dernier dîner où je me laisse aller à une pareille extravagance. Je vous promets que la prochaine fois que les curés du voisinage dîneront ici, ils ne chancelleront pas sous le poids des bouteilles de champagne qu'ils boiront à ma table, comme ils l'ont fait aujourd'hui. Vous n'avez pas besoin de me demander pardon de ce que vous avez dit vous m'avez rendu service, et je pense que vous leur avez aussi été utile. Car, bien qu'ils fussent assez remplis de vin, ils n'étaient pas assez ivres pour ne pas sentir la justesse de

vos remarques. Vous m'avez arraché des larmes lorsque vous nous avez si bien parlé de votre sainte mère, qui a porté, écrite dans son cœur, aux pieds de Dieu, la bonne résolution que vous avez prise de ne jamais boire plus de deux verres de vin au même repas. Vous aviez une bonne mère. Je ne l'ai connue que lorsqu'elle était bien jeune; mais elle était déjà remarquable par sa sagesse et la dignité de ses manières.

Après ces paroles, M. Perras sortit pour aller visiter un malade dans le voisinage. Lorsque je me trouvai seul, je tombai à genoux pour prier et pour pleurer. Mon âme était sous l'empire d'émotions que je ne pouvais exprimer. Le souvenir de ma mère, dont le nom chéri était tombé de mes lèvres si à propos, et qui m'avait donné les forces dont j'avais besoin dans cette heure difficile; la gourmandise et l'ivrognerie de ces prêtres, pour qui j'avais eu jusqu'alors tant d'estime et de respect; les discours honteux et profanes qu'ils avaient proférés; et surtout cette confession qu'ils s'étaient faite les uns aux autres de leurs péchés; ce pardon qu'ils s'étaient réciproquement donné pendant qu'ils étaient encore dans les fumées de l'orgie : tout cela pesait sur moi d'un poids qui m'écrasait. Je versai beaucoup de larmes, et ces larmes me firent du bien. Je pleurai sur moi-même autant que sur les autres, car je ne valais guère mieux que le plus coupable de ceux qui m'avaient scandalisé. Si je n'avais pas bu autant qu'eux, je me sentais toutefois humilié à la pensée d'avoir fait semblant de rire avec eux, lorsque ma conscience me disait que j'aurais dû pleurer. J'étais profondément désolé en pensant que ma sainte Église, qui m'aimait et que j'aimais plus que moi-même, était servie par des hommes aussi faibles et aussi indignes que nous l'étions tous ensemble. Mais Dieu me préparait une autre épreuve, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Il n'y avait pas dix minutes que j'étais seul dans ma chambre d'étude, lorsque j'entendis un bruit étrange et les cris : – Au meurtre ! au meurtre ! puis le bruit d'une porte qui tombait sous les coups redoublés de quelqu'un

qui devait se trouver au second étage du presbytère. Je prêtai l'oreille, et je crus entendre les cris de deux combattants aux prises l'un avec l'autre et se roulant sur le plancher. Ensuite je discernai le bruit des pas de quelqu'un qui descendait les escaliers à la course, poussant des cris terribles ! Je me précipitai dans le salon pour voir ce qui se passait ; et je me trouvai soudain face à face avec une femme à peine vêtue. Ses longs cheveux pendaient en désordre sur ses épaules ; sa face était pâle comme celle d'un cadavre ; ses yeux menaçants, enfoncés dans leurs orbites, semblaient ceux d'une tigresse en furie. Plus vite que l'éclair, elle s'élança sur moi et me saisit les bras, en jetant un cri perçant qui me glaça le sang dans les veines. Je restai d'abord paralysé d'épouvante : j'étais tellement pétrifié par l'horreur de ma situation, que je me trouvais incapable du moindre mouvement. Je criai, de toutes mes forces Au secours ! au secours ! Mais elle criait plus fort que moi : – N'ayez pas peur, soyez tranquille je suis envoyée par Dieu et la sainte Vierge pour vous délivrer un message. Tous les prêtres que j'ai connus sont des vipères, sans exception. Ils perdent et déshonorent leurs pénitentes au moyen de la confession. Ils m'ont perdue moi-même et ont tué mon enfant ! Ah ! ne les imitez pas !

Pendant qu'elle me parlait ainsi, je faisais de vains efforts pour m'arracher de ses mains : j'étais comme le faible oiseau dans les griffes d'un aigle. Ses mains me broyaient les os, me meurtrissaient la chair, comme si elles eussent été des tenailles de fer. Il m'était impossible de porter mes mains sur ce cadavre vivant : j'éprouvais une horreur inexprimable à la pensée de toucher de mes doigts cette chair livide qui se dressait devant moi comme un horrible fantôme. Je reculai devant elle, sans pouvoir cependant m'arracher de ses mains, jusqu'à ce qu'enfin je me sentis arrêté par le mur de la maison. Je criai alors à la servante : – Au nom de Dieu, appelez donc Mademoiselle Perras ! Courez chercher le curé ! Appelez au secours ! Donnez-moi un peu d'eau froide... je me sens défaillir... !

La servante me répondit : – Mademoiselle Perras est allée chercher M. le curé. Je ne sais où sont les autres domestiques. Elle me mit quelques gouttes d'eau sur les lèvres et m'en jeta sur la tête. Cela me fit du bien. Je dis ensuite à la servante : – Essayez donc de l'arracher ; je vais me trouver mal ! Mais cette pauvre fille était elle-même plus morte que vive de peur elle se mit à trembler de tous ses membres ; et je crus qu'elle allait s'évanouir lorsque, s'étant approchée pour saisir la folle, celle-ci lui donna un coup de pied en criant : – Je t'étrangle sur le champ si tu as le malheur de me toucher.

La malheureuse, après m'avoir délivré son message, tout en me serrant les bras avec une force inouïe, se mit à chanter une complainte qu'elle avait elle-même composée, sur un air si touchant et avec une si belle voix, que chacune de ses paroles perçait l'âme comme d'un glaive de douleur. Voici cette complainte, que j'obtins, quelques jours plus tard avec beaucoup de difficulté, d'une de ses gardiennes :

Mon cœur fut souillé par les prêtres de Satan !

Ils ont damné mon âme et tué mon enfant !

Mon enfant !

Ô ma chère enfant !

Du haut de ton trône où Dieu t'a placée,

Ne vois-tu pas de ta mère éplorée

La douleur et les larmes ?

Jour et nuit, dans les alarmes,

Ta pauvre mère, quoique infidèle,

T'appelle !

Ne peux-tu revenir me presser sur ton cœur,

Mon enfant ?

Ô ma chère enfant !

Seras-tu toujours sourde à mes cris de douleur ?

Pendant qu'elle chantait cette complainte, des torrents de larmes coulaient sur mes joues. Il y avait dans sa belle voix une telle expression de

douleur, qu'un cœur de roche en eût été attendri ! Mais, de moment en moment, ma position devenait plus horrible ! Une sueur froide coulait de mon front, pendant que j'étais cloué à la muraille. Je me sentais de nouveau défaillir, et je craignais de tomber sans force à ses pieds, lorsqu'enfin M. Perras arriva et se précipita sur elle, en criant :

– Malheureuse sœur ! comment oses-tu te montrer en cet état devant ce monsieur ?

Tournant sur lui un regard terrible et menaçant, comme celui d'une tigresse en fureur contre celui qui lui a ravi ses petits, elle lui répondit :

– Misérable frère ! qu'as-tu fait de mon enfant ? Tes mains sont teintées de sang !

Pendant que M. Perras se débattait avec elle, je fis un suprême effort, je m'arrachai de ses mains, et je m'élançai à travers une fenêtre qui se trouvait ouverte car je vis qu'elle voulait me saisir de nouveau. Mais je n'avais pas couru dix pas hors de la maison que, échappant à son frère, elle s'était élancée elle-même par la fenêtre, et allait me saisir de nouveau ; car mes pieds s'étant embarrassés dans ma longue soutane, j'étais tombé de tout mon long, la face contre terre. Heureusement qu'en ce moment deux hommes vigoureux, attirés par mes cris, la saisirent et l'enveloppèrent dans une grande couverture, que M^{lle} Perras avait apportée. S'étant ainsi emparés d'elle, ils la ramenèrent dans sa chambre, où elle fut plus que jamais renfermée.

L'histoire de cette fille infortunée est vraiment lamentable. Douée d'une grande beauté, appartenant à une des plus respectables familles du Canada, pendant qu'elle était sous la protection de son vénérable frère elle avait été séduite par son confesseur, et elle était devenue mère d'une petite fille singulièrement belle. Aimant son enfant avec le cœur d'une véritable mère, elle voulait la garder et l'élever elle-même. Mais le curé fut d'un avis différent. Un beau matin, la pauvre mère ne trouva plus son enfant à côté d'elle pour

la presser sur son cœur, on la lui avait ravie, sans vouloir lui dire ce qu'on en avait fait ! Après avoir pleuré, crié sur la perte de sa chère enfant, après avoir longtemps supplié qu'on la lui rendit, voyant que toutes les oreilles étaient sourdes à ses prières, et tous les cœurs insensibles à ses larmes, elle voulut mettre fin à sa triste existence en cessant de prendre aucune nourriture. Mais bientôt son esprit, accablé sous le poids de ses malheurs, se troubla, et elle devint complètement folle !

M. Perras aimait trop sa sœur pour la livrer à des mains étrangères et mercenaires, entre les quatre murs d'un asile d'aliénés. D'ailleurs, il était riche et parfaitement en moyen d'en prendre soin lui-même : il se décida donc noblement à la garder près de lui. Une chambre convenable fut arrangée pour elle dans le haut de son presbytère, où, sous la garde de deux bonnes filles bien dévouées, elle recevait tous les soins qu'il était possible de lui donner dans son affreuse position. Cette chambre était tellement bien dissimulée au second étage, où je n'avais d'ailleurs jamais eu la pensée de pénétrer, que je n'avais pu soupçonner qu'une si grande infortune était abritée sous le toit où je vivais.

On m'a assuré plus tard qu'elle avait souvent des intervalles où sa raison lui revenait. Mais, dans ces heures de lucidité, elle conservait la plus implacable aversion pour les prêtres, qui avaient brisé son existence et si cruellement flétri sa vie ! Ayant à plusieurs reprises entendu les servantes parler de moi, elle avait plus d'une fois exprimer le désir de me parler. Elle disait sans cesse qu'elle avait reçu de Dieu l'ordre de me délivrer un message important. Et quelques jours avant l'heure terrible où elle me tint cloué dans ses mains de fer, elle avait répété qu'elle me délivrerait ce message, dût-elle marcher dans le sang et passer sur les cadavres de tous ceux qui habitaient le presbytère.

Malheureuse victime de la confession auriculaire ! combien de milliers peuvent, comme toi, dirent de leurs confesseurs :

Mon cœur fut souillé par les prêtres de Satan !
Ils ont damné mon âme et tué mon enfant !

22. – M. l'abbé Bédard, curé de Charlebourg.

Le grand dîner produisit ses conséquences naturelles plusieurs des convives furent à peine de retour chez eux, qu'ils commencèrent à se plaindre de différents maux. Mais aucun d'eux ne fut aussi sévèrement puni que mon vieil ami M. Paquette, curé de St-Gervais. Il faillit en mourir, et pendant plusieurs semaines il lui fut impossible de travailler. Il demanda à l'évêque de me permettre d'aller le remplacer ; et pendant la seconde moitié de mai je desservis sa paroisse. Vers la fin du mois, je reçus la lettre suivante :

Charlebourg, le 29 mai 1834.

Rév. Chiniquy,

Monseigneur Paney m'a cette fois encore choisi pour l'accompagner dans sa visite pastorale ; j'ai accédé à sa demande, à la condition que vous soyez mis à ma place, pour prendre soin de ma chère paroisse pendant mon absence. Car je serai alors sans inquiétude, sachant que mon peuple est entre les mains d'un prêtre qui, quoique encore jeune, a su s'élever bien haut dans l'estime de tous ceux qui le connaissent. Veuillez venir le plus tôt possible, afin qu'avant mon départ je puisse vous communiquer plusieurs choses qui rendront votre ministère dans Charlebourg plus fructueux et plus aisé. Monseigneur m'a promis que lorsque vous passerez à Québec, il vous donnera le pouvoir d'administrer ma paroisse, en mon absence, comme si vous en étiez le propre curé.

Votre frère dans la prêtrise, et votre ami dans le cœur de Jésus et de Marie,

A. BÉDARD.

Je fus extrêmement troublé par cette lettre. J'étais si jeune et je me sentais si dépourvu des qualités requises pour occuper la haute position à laquelle je me voyais si soudainement élevé ! Je savais, d'ailleurs, que c'était contre l'usage du diocèse de mettre un prêtre si jeune et sans expérience à la tête d'une paroisse aussi importante. Je crus donc que mes amis et mes supérieurs s'étaient étrangement exagéré mes faibles capacités. Dans ma réponse à M. Bédard, je m'opposai fortement à ce choix ; mais je reçus bientôt une lettre de l'évêque m'ordonnant de me rendre à Charlebourg pour y desservir cette paroisse en l'absence du curé.

Je considérai cette élévation soudaine et si peu méritée comme une épreuve dangereuse à mon jeune ministère. J'acceptai la tâche en tremblant, mais avec le désir de faire, avec l'aide de Dieu, mon devoir aussi bien que possible. Je ne cacherais point, cependant, que je me sentis presque défaillir lorsque je mis, pour la première fois, les pieds dans cette paroisse. Je vis son étendue et son importance, et il me sembla plus évident que jamais que M. Bédard et mes supérieurs s'étaient étrangement trompés en mettant sur mes jeunes et faibles épaules un aussi lourd fardeau. Car je n'étais alors âgé que de vingt-quatre ans, et il y avait à peine neuf mois que j'exerçais mon ministère.

Charlebourg est une des paroisses les plus anciennes et les plus importantes du Canada. Sa position au pied des Laurentides est particulièrement belle, et elle permet, en un coup d'œil, d'embrasser toute la ville de Québec et son port majestueux, où plus de neuf cents vaisseaux se préparaient alors à recevoir leurs riches cargaisons de bois. À gauche, des maisons blanches rangées sans nombre jusqu'à la chute de Montmorency ; à nos pieds, le majestueux Saint-Laurent, brisant ses flots rapides et profonds sur la belle île d'Orléans ; plus loin, les villages de St-Roch, Lorette, Ste-Joy, avec leurs hauts clochers recouverts en fer-blanc, et sur lesquels le soleil vient refléter ses rayons argentés ; enfin, la citadelle de Québec, avec ses longues rangées

de murs noirs et tortueux, ses canons luisants et ses fières tours, semblables à autant de sentinelles placées à l'horizon : tout cela présente un tel spectacle de grandeur, qu'aucune plume ne Isaurait le décrire.

M. Bédard était un des rares prêtres de l'Église de Rome chez qui j'aie trouvé une foi honnête et sincère. D'un caractère irréprochable, il croyait avec une foi d'enfant toutes les absurdités que l'Église romaine enseigne, et sa vie était d'accord avec sa foi. Quoique dans le presbytère de Charlebourg on ne fût pas soumis à un règlement aussi sévère que dans celui de St-Charles, il y avait cependant dans la première de ces paroisses plus de sérieux et plus de vie dans l'accomplissement des devoirs du prêtre. Les études théologiques, philosophiques et historiques occupaient moins de place dans la paroisse de M. Bédard ; mais le travail réel et pratique y était plus considérable. La vieille aristocratie française dominait davantage à Saint-Charles ; tandis qu'à Charlebourg on trouvait plus du caractère religieux du bon habitant canadien.

Bien que M. Bédard et M. Perras fussent tous deux considérés comme des hommes d'une foi également sincère, leur piété était d'un caractère bien différent. Tout était calme et sérénité dans la religion de M. Perras ; tandis que la dévotion de M. Bédard avait quelque chose de l'impétuosité de l'éclair ou du bruit de la foudre. Les conversations religieuses et privées du curé de St-Charles étaient admirables ; mais il lui était impossible de parler en chaire pendant dix minutes avec suite et bon sens. Il ne prêcha qu'une seule fois durant tout le temps que je fus son vicaire ; et il n'était pas encore à la moitié de son sermon, que tous ses auditeurs dormaient déjà profondément. Mais qui pouvait entendre les sermons de M. Bédard sans en avoir le cœur touché et l'âme remplie d'épouvante ? Je n'ai jamais rien entendu d'aussi émouvant que les paroles de ce prêtre sur le jugement de Dieu et les châtements de l'enfer !

M. Perras ne jeûnait qu'aux jours ordonnés par l'Église ; M. Bédard s'était

condamné lui-même à jeûner deux fois par semaine. Le premier ne prenait jamais plus d'un verre de rhum chaque jour, ni autre liqueur alcoolique ; il ne prenait jamais plus de deux verres de vin à dîner. Le second ne manquait jamais de prendre trois ou quatre verres de rhum par jour, et autant de vin à chaque repas. M. Perras dormait toute la nuit comme un enfant dans son berceau ; M. Bédard, durant tout le temps que j'ai demeuré avec lui, se levait chaque nuit pour se fouetter, de la manière la plus cruelle, avec des mèches de cuir armées de balles de plomb. Pendant qu'il s'administrerait ainsi cette sévère punition, il répétait en latin le Psaume 50, *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam*, Ô Dieu, ayez pitié de moi, suivant l'étendue de votre miséricorde. Probablement sans s'en apercevoir, il priait si haut que j'entendais tous les mots qu'il prononçait ; et il se frappait avec tant de force, qu'il m'aurait été facile de compter tous les coups qu'il se donnait.

Un jour, je lui fis respectueusement quelques observations, lui disant qu'un tel traitement pourrait ruiner sa santé et briser sa constitution.

– Mon cher petit frère, me dit-il, notre santé et notre constitution ne sont pas ruinées par nos pénitences, mais bien plutôt par nos péchés. Personne dans cette paroisse ne se porte mieux que moi, quoique depuis bien des années je m'inflige ces châtiments salutaires et trop souvent mérités. Malgré ma vieillesse, j'ai dans mon cœur dépravé un ennemi implacable, que je ne puis réduire sans châtier mon corps. Si je ne fais moi-même pénitence pour mes péchés sans nombre, qui le fera à ma place ? Si je ne paie ma dette à la justice de Dieu, qui la paiera pour moi ?

– Mais notre Seigneur-Christ, lui répondis-je, n'a-t-il pas payé notre dette sur le Calvaire ? Ne nous a-t-il pas tous sauvés par sa mort sur la croix ? Pourquoi donc paierions-nous, vous et moi, une dette qui a déjà été si parfaitement payée par notre Sauveur ?

– Ah ! mon jeune ami, me répondit M. Bédard avec empressement, la doctrine que vous exprimez là est protestante, et a été condamnée par le saint concile de Trente. Le Christ a payé notre dette, c'est vrai ; mais non pas d'une manière si absolue qu'il ne nous reste plus rien à payer. N'avez-vous jamais fait attention à ce que dit saint Paul, dans son Épître aux Colossiens : J'accomplis en ma chair le reste des afflictions du Christ, pour son corps, qui est l'Église ! Quoique Jésus-Christ eût pu payer nos dettes, s'il l'eût voulu, d'une manière entière et complète, il est évident qu'il ne l'a pas fait. Il a laissé quelque chose que Paul, vous et moi, et chacun de ses disciples doit payer en son propre corps, pour son Église. Quand nous avons payé en notre corps ce « reste des afflictions du Christ », alors le surplus de nos mérites va au trésor de l'Église. Par exemple, lorsqu'un saint a accompli dans sa chair ce qui restait des afflictions de Christ, en travaillant à sa sanctification parfaite, s'il a mérité plus qu'il ne demande, le surplus de ses mérites, ne lui étant pas nécessaire, va tomber dans le grand et commun trésor de l'Église : tout cela constitue un fonds d'une valeur infinie, d'où les papes et les évêques tirent les indulgences, qu'ils répandent sur le monde comme une rosée du ciel. Par la grâce de Dieu, les pénitences que je m'impose et les peines que j'endure par mes flagellations, purifiant mon âme souillée et m'élevant au-dessus de ce monde impur, me rapprochent de plus en plus de mon Dieu. Je ne suis pas encore saint, par malheur ; mais par la miséricorde de Dieu et par mes pénitences, unies aux souffrances du Christ, j'arrive à l'heureux moment où toutes mes dettes seront payées, tous mes péchés effacés ; alors, si je continue à faire pénitence et à acquérir de nouveaux mérites, ce surplus de mérites ira grossir l'inépuisable trésor des indulgences, où l'Église puise pour enrichir la multitude des pauvres âmes qui ne font pas assez pour payer par elles-mêmes la dette de leurs péchés, et parvenir à cette hauteur de sainteté qui mérite une couronne au ciel. Par conséquent, plus nous faisons pénitence et plus nous infligeons de tortures à notre corps par nos jeûnes et nos flagellations, plus nous nous sentons heureux, par l'assurance

de nous élever ainsi de plus en plus au-dessus de ce monde de péché, et de nous rapprocher, chaque jour davantage, de cet état de sainteté dont parlait le Sauveur lorsqu'il disait : « Soyez saints, comme je suis moi-même saint ». Nous ressentons une joie inexprimable à la pensée que, par ces châtiments volontaires nous obtenons des mérites sans nombre, qui non seulement nous enrichissent nous-mêmes, mais encore notre sainte Église, en remplissant ses trésors pour le bien et le salut des âmes que Jésus-Christ a rachetées sur le Calvaire.

M. Bédard, en essayant ainsi de nourrir mon âme de cosses, bonnes seulement pour les pourceaux, parlait avec beaucoup de feu et de sincérité il était aussi éloigné que moi-même de la maison du Père ; il n'avait pas encore goûté au pain donné aux enfants de Dieu ; il ignorait même quelle est la douceur de ce pain céleste ; il devait donc accepter ces cosses comme sa seule nourriture, sans en être toutefois rassasié.

Je lui répondis : – Ce que vous me dites là est ce que nous trouvons dans nos livres ascétiques, dans la vie de tous nos saints et dans nos traités théologiques ; mais il m'est impossible de retrouver cette doctrine dans ce que j'ai lu, ce matin dans l'Épître aux Éphésiens : C'est par la grâce que vous êtes sauvés en vertu de la foi ; et cela ne vient pas de vous, puisque c'est un don de Dieu. Cela ne vient point de vos œuvres, afin que nul ne s'en glorifie. Car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres, afin que nous y marchions. ([Eph.2.8-10](#))

Mon cher et vénéré M. Bédard, permettez-moi de vous demander comment il se fait que votre salut soit seulement l'effet de la grâce, s'il vous faut l'acheter chaque jour en fouettant votre corps et en déchirant votre chair d'une manière aussi cruelle ? N'est-ce pas une grâce bien étrange, une faveur bien singulière que celle qui vous porte ainsi, toutes les nuits, à ensanglanter votre corps ?

– Mon cher petit frère, me répondit M. Bédard, quand M. Perras fit, en la présence de l'évêque, l'éloge si bien mérité de votre habileté et de votre piété, il ne cacha pas que vous aviez une tendance fatale à trop interpréter les Écritures suivant votre propre jugement, dans un sens plutôt protestant que catholique. Je suis peiné de voir que le curé de St-Charles ne disait que trop la vérité. Mais il a ajouté que, quoique votre trop grande lecture de la Bible ait jeté quelques nuages sur votre esprit, cependant vous avez toujours, en discutant avec lui, fini par vous soumettre à l'interprétation de notre sainte Église. Cela ne m'a pas empêché de désirer que vous me remplaciez en mon absence, et j'espère que je ne le regretterai jamais; car nous sommes bien assurés que notre cher jeune Chiniquy ne deviendra jamais un apostat!

Ces paroles furent prononcées avec beaucoup de solennité, et une telle expression de bonté, qu'elles me percèrent le cœur comme une épée à deux tranchants. Je me sentis accablé d'une honte, d'une confusion inexprimables; je me mordis les lèvres, et je lui dis :

– J'ai promis de ne jamais interpréter les Écritures autrement que d'après le consentement unanime des saints pères, et, avec l'aide de Dieu, je tiendrai ma promesse. Je regrette infiniment d'avoir différé d'opinion avec vous un seul moment. Vous êtes mon supérieur par l'âge, la science et la piété. Ayez donc la bonté de me pardonner cet égarement passager, et priez que je sois comme vous, jusqu'à la fin, un brave et fidèle soldat de notre sainte Église.

En ce moment, la nièce du curé vint nous dire que le dîner nous attendait. Nous nous levâmes donc pour nous asseoir à une table modeste, mais bien servie. Et, à mon grand soulagement, cette conversation pénible fut abandonnée. Il n'y avait pas encore dix minutes que nous étions à table, lorsqu'un pauvre frappa à la porte, demandant à manger pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge. M. Bédard se leva, et, s'adressant au mendiant, il lui dit :

– Entrez, mon ami ; veuillez vous asseoir entre moi et notre cher petit Père Chiniquy. Notre Sauveur était l’ami des pauvres, le père de la veuve et de l’orphelin ; et nous, ses prêtres, nous devons marcher sur ses traces. Faites comme si vous étiez chez vous. Quoique je sois le curé de Charlebourg, vous êtes mon frère, et il pourrait bien se faire qu’au ciel vous fussiez assis sur un trône plus beau que le mien, si vous aimez le Sauveur Jésus-Christ et sa sainte Mère plus que je ne fais moi-même.

Après ces paroles, les meilleurs mets furent présentés au pauvre étranger, qui, après quelque hésitation, finit cependant par leur faire honneur. Inutile de dire, après un pareil fait, que M. Bédard était charitable pour les pauvres et les traitait comme ses meilleurs amis. Je ne dois pas oublier de dire que le curé de St-Charles, M. Perras, était lui aussi très charitable envers les pauvres. Bien que sa charité ne fût pas aussi démonstrative que celle de M. Bédard, je n’ai cependant jamais vu entrer un seul pauvre au presbytère de St-Charles sans qu’il dût en sortir le cœur rempli de reconnaissance et de joie.

M. Bédard était aussi régulier que M. Perras à se confesser une fois, deux fois, et même trois fois par semaine ; et, plutôt que de manquer à l’accomplissement de cet acte humiliant, ils venaient souvent, tous les deux, en l’absence de leur confesseur ordinaire, se jeter humblement à mes pieds pour faire l’aveu de leurs fautes, bien que cela me répugnât excessivement à cause de ma jeunesse. Ces deux hommes remarquables professaient la même opinion sur l’immoralité et l’irrégion de la plus grande partie des prêtres. Ils m’ont souvent raconté, dans leurs conversations privées, des faits qui ne seraient pas crus si je les publiais. Ils m’ont plus d’une fois répété que la confession auriculaire est la source journalière d’une corruption inexprimable entre le confesseur et ses pénitentes. Mais, comme moi, ils n’avaient ni l’un ni l’autre assez de lumière pour en conclure que la confession auriculaire est d’institution diabolique. Ils croyaient au contraire, tous deux, comme je le

croyais moi-même, que cette pratique était nécessaire et divine, et n'était l'occasion de la perte de tant de prêtres qu'à cause de leur manque de foi, de piété, et surtout de leur négligence à prier la sainte Vierge. Ils ne parlaient jamais sur cette question par esprit de critique à l'égard de nos frères faibles dans la prêtrise : leur seule intention était de me prémunir contre les dangers aussi grands pour moi que pour les autres. Ils terminaient, en général, ces confidences par des exhortations à prier de plus en plus la Mère de Dieu, à veiller sur moi-même et à ne jamais rester seul avec mes pénitentes ; ils me conseillaient surtout de traiter mon corps comme mon plus dangereux ennemi, et de l'assujettir à la loi en le crucifiant nuit et jour.

M. Bédard avait accompagné durant plusieurs années les évêques de Québec dans leurs visites épiscopales, et il avait vu de ses yeux les plaies hideuses qui, alors comme aujourd'hui, dévoraient les entrailles de l'Église de Rome. Il me parlait rarement de ces choses sans verser sur les prêtres tombés des larmes de compassion. Ces récits me remplissaient de tristesse et de honte ; et la crainte de tomber moi-même dans cet insondable abîme d'iniquités me pénétrait d'épouvante et d'horreur. Un jour, je lui racontai ce que M. Perras m'avait dit de la désolation de l'évêque Plessis lorsqu'il lui révéla que dans tout son immense diocèse trois prêtres seulement croyaient en Dieu ! Je lui demandai s'il n'y avait rien d'exagéré dans ce rapport. Il me répondit avec un profond soupir :

– Cher jeune ami, l'ange ne put trouver dix justes dans Sodome ; je doute qu'il en trouvât davantage parmi les prêtres ! Plus vous vieillirez, plus vous comprendrez cette vérité. Ah ! « que ceux qui croient se tenir debout prennent garde qu'ils ne tombent ! » Après ces dernières paroles, il me quitta pour aller se jeter aux pieds de son dieu galette.

Les révélations qui me furent faites par ces deux dignes prêtres n'ébranlèrent nullement ma foi en mon Église. Au contraire, cette Église devint de plus en plus chère à mon cœur ; car, de même qu'une mère grandit dans

le dévouement et l'affection de son fils, à mesure que ses malheurs et ses souffrances deviennent plus amères, ainsi il me semblait que mon devoir, après ce qui venait de m'être révélé, était de travailler avec plus d'ardeur que jamais à témoigner mon dévouement, mon respect et mon amour à ma mère sainte et chérie, l'Église romaine, hors de laquelle, comme je le croyais alors, il n'y avait point de salut. Ces révélations désolantes devinrent ainsi pour moi, par une faveur providentielle, comme un phare bâti sur les rochers les plus dangereux de l'océan, pour tenir le pilote éloigné du péril.

Bien que ces deux prêtres professassent un respect et un amour des plus profonds pour les saintes Écritures, ils ne consacraient cependant que très peu de temps à leur étude et à leur méditation. Ils me firent plus d'une fois des reproches de ce que je donnais à la lecture de la Bible une trop grande partie de mon temps. Ils m'avertirent, tous deux, à plusieurs reprises, de me tenir en garde contre l'habitude que j'avais de contredire les doctrines et les pratiques de nos théologiens. Il ne leur était pas plus permis qu'à aucun autre prêtre d'ouvrir les saintes Écritures pour y trouver ce que Dieu nous demande. Les traditions de leur Église étaient leur unique source de science et de lumière. J'ai été bien souvent désolé par la facilité avec laquelle ils couvraient des nuages obscurs de leur tradition les textes les plus clairs dont je me servais pour défendre ma position, dans nos contestations journalières. Ils parvinrent malheureusement avec trop de succès à me persuader que l'Église a réellement le droit d'exiger des prêtres le serment de n'interpréter les Écritures que suivant le consentement unanime des saints pères. Mais lorsque je leur montrais que les pères n'étaient unanimes sur rien, et différaient au contraire sur presque tous les sujets qu'ils ont traités, que, de l'aveu de nos propres historiens ecclésiastiques, ils avaient des vues bien différentes les uns des autres sur des sujets très importants, ils m'imposaient toujours silence par ce texte : « Que celui qui n'écoute pas l'Église soit considéré comme un païen et un publicain ». Ils me faisaient alors, sur les dangers de l'orgueil et d'une trop grande confiance en soi-même,

de longs sermons qui m'humiliaient, sans pourtant me convaincre.

M. Bédard me présenta, en plusieurs occasions, ses vues sur la soumission qu'un inférieur doit à son supérieur, et je vis qu'il avait sur ce sujet les mêmes idées que M. Perras et tous les théologiens. Ils m'enseignaient tous deux que l'inférieur doit à son supérieur une obéissance aveugle, et que tant qu'il se tient dans les limites de cette obéissance, il n'est pas responsable de ses actes. Ils avaient un grand amour pour Jésus-Christ; mais le christ qu'ils aimaient et adoraient était celui dont le vrai Seigneur Jésus-Christ a dit : Lorsqu'ils vous diront le Christ est ici, il est là, ne les croyez point. Leur christ était tantôt ici et tantôt là; car si ce n'était pas chaque jour, c'était au moins plusieurs fois par semaine qu'ils le tiraient du tabernacle, et le portaient aux malades et aux mourants, sous le nom de saint-viatique. Ce christ qu'ils adoraient se trouvait ainsi tantôt dans les lieux retirés, tantôt dans les poches du gilet ou du pantalon du prêtre; tantôt sur sa poitrine, enfermé dans une petite boîte en argent; ensuite en carriole, à travers les grands chemins; enfin, dans la maison du malade, où, déposé sur sa langue, il était finalement mangé et englouti dans son estomac.

Notre adorable Sauveur, parlant de ce faux christ, qui était aussi le mien alors, disait : Ne le croyez point et n'y allez point. Ces deux prêtres, honnêtes et sincères, mettaient une confiance presque sans bornes dans les reliques et les scapulaires. Je leur ai entendu dire du haut de la chaire qu'aucun accident mortel ne pouvait atteindre celui qui porte un scapulaire. Mais leur triste fin n'a pas justifié leur assertion, car ils sont morts tous deux de la manière la plus tragique : M. Bédard mourut subitement, le 19 mai 1837, pendant un grand dîner qu'il donnait à ses amis; et M. Perras devint lunatique en 1845 et mourut dans un accès de folie, le 23 juillet 1847.

23. – Le choléra-morbus de 1834. – Admirable courage et dévouement des prêtres romains.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis mon arrivée à Charlebourg, que ce cri : « Le choléra-morbus est à Québec ! » retentit et porta la terreur d'un bout à l'autre du Canada. Les villes de Québec et de Montréal, ainsi qu'un grand nombre de villages avaient été attaquées et décimées en 1832, par ce terrible fléau. Des milliers de malheureux, dans tous les rangs de la société, étaient devenus ses victimes. Des familles entières étaient souvent descendues, en quelques jours, dans le tombeau ; et les plus habiles médecins de l'Europe et de l'Amérique s'étaient trouvés impuissants à en arrêter les ravages. Mais l'année 1833 s'était écoulée sans qu'on eût à peine entendu parler d'une seule mort causée par cette épidémie. On espérait donc que la justice de Dieu était satisfaite et qu'on ne serait plus frappé par cet épouvantable fléau.

Charlebourg pourrait être considéré comme un des faubourgs de Québec. Ses habitants sont constamment sur les marchés de cette ville, pour y vendre leurs denrées et y acheter toutes les choses nécessaires à la vie. Il était donc certain que nous allions être parmi les premiers que visiterait cette horrible maladie. Non, jamais je n'oublierai l'heure fatale qui s'écoula après que la nouvelle que le choléra était à Québec eut frappé mon oreille. J'aperçus, en un moment, l'insondable abîme que le fléau allait creuser sous mes pieds.

Nous n'avions pas de médecin alors à Charlebourg, et il était bien évident que les docteurs de la ville auraient trop à faire auprès de leurs propres malades pour venir à notre secours. Je vis qu'il me faudrait prendre soin des corps aussi bien que des âmes de mes paroissiens, pendant les longs jours et les effroyables nuits que cette épidémie ravagerait le pays. Les horribles souffrances des malades ; les cris déchirants des veuves et des orphelins ;

la terreur et la désolation des individus et des familles ; les pauvres et les malades qui allaient rester sans secours pendant les lugubres jours où tous les bras seraient paralysés, tous les travaux, toutes les industries arrêtées ; mais, par dessus tout, la multitude de personnes, de tout âge et de tout sexe, qui, frappées par la terreur de la mort, allaient me clouer jour et nuit au confessionnal, pour me faire entendre leurs confessions générales et me demander le pardon de leurs péchés tout cela passa devant les yeux de mon âme comme autant de spectres hideux et menaçants.

Mon cœur battait avec violence et mon âme était sous l'empire d'émotions telles qu'aucune parole humaine ne saurait exprimer. Je me jetai à genoux, et, autant avec mes larmes qu'avec mes lèvres, je conjurai Dieu d'avoir pitié de mon peuple. Je m'offris en victime, et le priai de m'ôter la vie et d'épargner mes frères. Puis, levant mes mains suppliantes vers une statue de la sainte Vierge, que je croyais alors être réellement la mère de Dieu, je la conjurai d'avoir pitié de moi et de mes frères, en apaisant la colère de son fils. J'étais encore à genoux, lorsque plusieurs coups frappés à ma porte me dirent que quelqu'un me demandait. C'était une jeune femme, baignée de larmes et pâle comme la mort, qui me dit, d'une voix à moitié étouffée par les sanglots : – Mon pauvre père vient d'arriver de Québec avec une attaque de choléra... il se meurt... Pour l'amour de Dieu ! venez vite le confesser et lui donner les derniers sacrements !

La parole la plus éloquente ne pourra jamais dépeindre la moitié des horreurs qui frappent la vue lorsque, pour la première fois, on entre dans la maison d'un cholérique se débattant sur son lit de mort ! Les autres maladies semblent n'attaquer qu'une partie du corps de leur victime. Mais, semblable à un tigre furieux, qui déchire avec ses dents et ses griffes impitoyables la proie qu'il a saisie, la broyant à la fois de la tête aux pieds, le choléra-morbus attaque en même temps tous les membres du corps : tandis que l'estomac et les intestins sont torturés, les jambes, les bras, les mains, les pieds, tous les

muscles sont en proie aux plus effroyables douleurs ! Je n'avais jamais rien vu de si effrayant que les yeux de ce malheureux que je venais préparer à la mort. Tous ses membres étaient déjà froids comme la glace ! D'une voix faible et mourante, il me demanda de le confesser ; et je fis sortir tout le monde, afin que personne ne pût entendre le récit de ses misères. Mais à peine avait-il prononcé cinq paroles, qu'il interrompit sa confession en criant : Mon Dieu ! quelle horrible crampe à ma jambe ! Pour l'amour de Dieu ! voulez-vous me frotter un peu ?

Je me mis à l'instant à faire ce qu'il me demandait. Il n'y avait pas encore une minute que j'étais à l'œuvre, qu'il cria de nouveau : Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle horrible crampe aux deux bras ! ... puis à l'épaule ! ... puis aux pieds ! ... Frottez, frottez plus fort ! ... J'employai tout ce que j'avais de forces pour le frictionner et diminuer ses tortures, jusqu'à ce qu'enfin je me sentis couvert de sueur, ce qui m'affaiblit si rapidement, que je craignis de perdre connaissance. J'appelai à mon secours deux hommes vigoureux, qui m'aidèrent à le frictionner et à diminuer, autant qu'il était possible, ses terribles souffrances. Mais la mort s'approchait, je lui administrai donc le sacrement d'extrême-onction, sans pouvoir lui faire finir sa confession.

Après l'administration de ce sacrement, je ne quittai pas tout de suite la maison du mourant, comme font d'ordinaire les prêtres. C'était la première fois que je me trouvais face à face avec ce géant qui avait déjà porté la désolation et la mort à travers tant de pays sur les quatre continents. J'en avais tant entendu parler ! Je savais que jusque-là rien n'avait pu arrêter sa marche. Il s'était joué des cordons sanitaires que les plus puissantes nations avaient mis devant ses pas ; il avait défié l'art et la science des plus savants médecins du monde entier ; d'un seul pas il avait franchi l'espace qui sépare Moscou de Paris, et d'un seul bond il avait traversé les vastes mers que la main de Dieu a placées entre l'Europe et l'Amérique. Ce roi des épouvantes et des terreurs, ce messenger de la mort, après avoir entassé par millions dans

leurs sépulcres, les riches et les pauvres, les vieillards et les jeunes gens, qu'il avait rencontrés dans sa marche triomphale à travers la terre, était là, devant moi ! ... Son bras inexorable avait déjà saisi sa première victime au milieu de mon peuple. Mais, quelque faible et impuissant que je me trouvasse en face de ce monarque de la mort, je voulais cependant le connaître.

J'éprouvai comme un secret plaisir, un saint orgueil à ne pas le craindre, à le braver même et à lui dire : « Je n'ai pas peur de toi ! Tu viens, sans pitié, attaquer mon peuple ; mais, avec l'aide de Dieu, je te combattrai tant qu'il me restera un souffle de vie ! Fort de la puissance de Celui qui expira pour moi sur le Calvaire, et qui m'a dit que rien n'est plus beau que de mourir pour ses frères, je te rencontrerai et je lutterai contre toi partout où je saurai que tu veux m'enlever une de ces brebis qui me sont plus chères que la vie ! » Je me décidai donc à voir jusqu'au bout cet épouvantable drame, cette lutte sans merci entre le messenger des justices du ciel et sa faible victime. Cet homme était naturellement fort et courageux. L'agonie fut longue et terrible, comme je n'en avais jamais vu. Mais, enfin, après des heures d'indicibles souffrances, il se fit un moment de calme... Il était mort !

Cependant les voisins et les amis, oubliant le danger qu'il y avait à visiter une pareille maison, étaient accourus de tous côtés pour voir le moribond. A peine eut-il expiré, que je tombai à genoux avec ces gens, et nous priâmes pour le repos de son âme. Je leur adressai ensuite une courte exhortation pour les engager à quitter leurs péchés, à se réconcilier avec Dieu et à se tenir prêts à partir à l'appel du Maître. Je quittai alors cette maison avec un sentiment de tristesse et de désolation inexprimable.

De retour au presbytère, je me jetai à genoux pour prier, et je soulageai mon âme trop pleine de douleur, par des torrents de larmes, qui me firent du bien ; après quoi, je pris un bain et je me lavai tout le corps avec un peu de vinaigre et de l'eau camphrée, comme prophylactique. Le reste de ce jour, que je n'oublierai jamais, fut passé à entendre les confessions d'une multi-

tude de personnes que la peur de la mort avait amenées au confessionnal. Ces confessions ne furent interrompues qu'à dix heures du soir, par la sépulture du mort. Une grande foule l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure. La nuit était calme. La faible brise qui nous venait du fleuve rendait l'air délicieux à respirer. Jamais la lune et les étoiles ne m'avaient paru si belles. Et rien n'interrompait le silence de la nuit que les soupirs et les sanglots de la famille et les amis du défunt.

Il me sembla que jamais occasion plus favorable ne pouvait se présenter pour laisser tomber dans les âmes quelques bonnes pensées. Je fis donc quelques réflexions sur ces paroles de notre Sauveur : *Soyez toujours prêts, car vous ne savez pas l'heure où le Fils de l'homme viendra vous chercher.* Mais le spectacle de cette tombe qui renfermait les restes inanimés d'un homme qui la veille, plein de santé et de vie, causait tranquillement avec son heureuse famille, parlait bien plus éloquemment que mes discours pour montrer à chacun la nécessité de se tenir toujours prêt. L'impression de ce discours sur les cœurs fut bien profonde ! Oh ! comme elles étaient terribles et sublimes, qu'elles étaient grandes et solennelles ces paroles du Sauveur qui, comme une rosée du ciel, tombaient dans nos âmes, pendant que nous étions autour de ce tombeau, au milieu de cette nuit, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire !

L'histoire de cette journée est celle des quarante jours qui suivirent. Pas un seul de ces jours ne s'écoula sans que je fusse appelé auprès de plusieurs personnes attaquées par le choléra. Plus de cent individus furent atteints par ce mal affreux, et près de quarante en moururent ! Jamais je ne pourrai assez remercier Dieu d'avoir été si bon et si miséricordieux pour moi, pendant ces terribles jours d'épreuve et de labeur, que je n'éprouvai pas la moindre indisposition !

Ce n'était pas simplement comme prêtre que je devais visiter les pestiférés. J'avais dû, malgré moi, me faire médecin. Voyant l'impossibilité d'obtenir les secours des docteurs de Québec, qui refusaient de laisser là leurs riches

malades de la ville pour venir perdre leur temps et leur argent auprès des pauvres habitants de la campagne, il m'avait semblé que c'était pour moi un devoir de conscience de m'employer, autant que possible, à soulager les souffrances et à diminuer les dangers de mort parmi mes gens. J'avais donc lu les meilleurs auteurs sur ce sujet; j'avais consulté les meilleurs médecins de Québec, qui étaient presque tous mes amis personnels, et, sous leur direction, je m'étais monté une petite pharmacie, qui n'aurait pas fait honte à un vieux docteur. Comme je donnais mes soins et mes remèdes gratis, je ne fus pas longtemps à gagner la confiance des malades, au point que ces braves gens me mirent bientôt au-dessus des médecins les plus renommés du Canada.

Plus d'une fois il m'arriva de frictionner, le même jour, les membres d'un si grand nombre de malades, qu'il me venait des ampoules aux mains. Souvent même la peau partait et le sang coulait. Le docteur Painchaud me dit, un jour, qu'il ne comprenait pas comment, avec des mains aussi meurtries et saignantes et tous les jours mises en contact avec la chair putride des malades, j'avais pu échapper à la contagion.

Je n'aurais jamais consenti à parler de ce que la divine Providence voulut que je fisse pendant cette effroyable épidémie de 1834, qui couvrit une grande partie du Canada de deuil, de désolation et de larmes, si j'eusse été seul à faire ces choses et à braver ces dangers. Mais je suis fier et heureux de pouvoir dire que tous les prêtres du Canada dont les paroisses furent décimées par ce terrible fléau, montrèrent le même zèle, le même sang-froid et le même courage. Je pourrais en nommer des centaines qui pendant plusieurs mois eurent, jour et nuit, à combattre ce formidable ennemi face à face, et qui se comportèrent, au milieu du danger, avec un courage admirable. Un bon nombre même moururent en héros, les armes à la main, sur le champ de bataille.

J'aime à rendre justice aux prêtres du Canada. Je les ai vus à l'œuvre

pendant les deux années de 1832 et 1834, et je me fais un bonheur de leur rendre le témoignage que, dans ces deux mémorables époques, ils se sont montrés dignes de l'admiration des hommes et des anges. Je n'en ai pas connu un seul qui ait donné la moindre marque de frayeur à l'approche du danger. Ils étaient toujours prêts à voler au secours des malades pendant les nuits les plus sombres et les plus orageuses, comme pendant les jours les plus beaux.

Mais devons-nous conclure avec les prêtres de Rome, que ce dévouement et ce courage en présence du danger sont la preuve que leur Église est celle de Jésus-Christ, et que la religion qu'ils prêchent est celle de l'Évangile? Non! assurément non! De ce que le célèbre millionnaire Étienne Gérard se consacra lui-même au service des pestiférés et qu'il voulut les servir de ses propres mains, lors de l'horrible peste qui ravagea Philadelphie en 1793, devons-nous conclure que sa religion était la divine, la véritable religion que le Fils de Dieu a apportée à la terre? Non, puisque tout le monde sait qu'Étienne Gérard était déiste et qu'il ne croyait pas en Jésus-Christ. Devons-nous aussi conclure que ce régiment turc qui s'est fait hacher et presque anéantir pour obéir à son général, qui lui commandait d'attaquer à la baïonnette une batterie russe dont les canons vomissaient une grêle de boulets et de balles, n'a montré un si héroïque courage et un si sublime mépris de la mort, que parce qu'il suivait les inspirations de la seule vraie et sainte religion que Dieu a donnée au monde par son Fils Jésus? Non! assurément! Ces Turcs étaient réellement braves, admirables, sublimes en face de la mort; mais voilà tout ils ne sont pas plus chrétiens pour cela.

A la bataille d'Austerlitz, un moment critique arriva pour l'armée française. Napoléon prend un régiment de vieux guerriers et leur dit : « Soldats! combattez à la tête de ce pont. Tenez bon jusqu'à la dernière extrémité. Vous y serez tous tués; mais vous sauverez l'armée et nous gagnerons la victoire ». Les soldats répondent par le cri de : « Vive l'Empereur! » Ils se

précipitent à la tête du pont, se battent comme des lions jusqu'à ce qu'ils soient presque tous tués. Et dans les siècles les plus reculés, la France comptera Austerlitz comme une de ses plus glorieuses victoires. Qui osera dire que ces soldats étaient tous de bons chrétiens parce qu'ils montrèrent un si héroïque courage?

Eh bien! les prêtres de Rome n'ont pas plus de raison de nous dire que leur dévouement en face du danger est un argument en faveur de la divinité de leur Église. Les soldats français étaient bien disciplinés; ils aimaient la gloire de leur drapeau plus que leur vie; ils ne connaissaient qu'une religion: c'était d'obéir à leur empereur. Les prêtres du pape sont aussi des soldats bien disciplinés. Ils sont nourris de l'idée que tout, même la vie, doit être sacrifié pour le soutien et l'honneur de l'Église. Sauf quelques rares exceptions, les prêtres le Rome ne connaissent qu'une religion: c'est l'obéissance au pape. Aussi voyez comme ils jouent leur vie, bravent la mort et deviennent de vrais héros, sous le regard et à la parole de leur maître,

Qui n'a pas lu l'histoire du navire de guerre français *Le Tonnant* au combat naval d'Aboukir? Lorsque ses mâts furent coupés, et que, criblé par les boulets rouges des navires anglais, il ne lui restait plus aucun moyen de défense et qu'arriva l'ordre de l'amiral Nelson: «Rendez-vous!» que répondirent les soldats et les marins français: «Nous mourrons, mais nous ne nous rendrons pas!» Et ils disparurent bientôt sous les eaux avec leur navire, en criant: «Vive la France!»

Encore une fois, est-ce que tous ces guerriers étaient de bons chrétiens parce qu'ils préféraient périr plutôt que de livrer à l'ennemi leur fier drapeau? Non! Mais ils savaient que les regards de leur chère et belle patrie, les regards du monde entier étaient sur eux dans cette heure solennelle. Leur vie, placée dans la balance de l'honneur et de la gloire de leur drapeau, ne leur parut plus rien. A la pensée de tomber entre les mains et aux pieds de leurs ennemis, la mort leur sembla une victoire. Il en est de même du prêtre de Rome.

Les yeux de son peuple, les regards de ses supérieurs, de son Église entière, sont sur lui. Il sait que s'il fuit le danger, s'il abandonne son poste et tourne lâchement le dos à l'ennemi pour échapper à la mort, il perd sa position, son honneur pour toujours ! Il se dégrade à jamais ! Il préfère donc tout risquer et tout perdre sur la terre, plutôt que de se faire un avenir de honte et d'opprobre. Et sans qu'il s'en doute, ce sentiment fait de lui un héros.

En outre, ce n'est pas seulement dans l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ qu'on lit ces sublimes paroles : *Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même. Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. (Jean.15.12-13)* Le Dieu tout-puissant a, de sa propre main, écrit ces paroles dans le cœur de tous les enfants d'Adam : il les a gravées dans le cœur de l'humanité tout entière. Ces paroles sont écrites dans le cœur des Turcs de Constantinople, comme elles le sont dans le cœur des prêtres de Rome. Elles sont gravées dans le cœur des habitants des régions glacées du Groënland, comme elles le sont dans le cœur des citoyens de Paris. C'est pourquoi, au milieu du naufrage de presque toutes les autres vertus, qui sont comme les piliers des différents peuples de la terre, cette étincelle de lumière, de chaleur et de vie que Dieu alluma lui-même dans l'homme, lorsqu'il le créa à son image et à sa ressemblance, se retrouve partout plus ou moins vive, même au milieu des nations les plus dépravées et les plus idolâtres de la terre. De là vient que chez les peuples les plus pervers et les plus dégradés aux pieds des idoles de leurs faux dieux, on rencontre souvent des actes du plus sublime dévouement.

Aussitôt que cette étincelle de vie s'éteint chez un peuple, au moment où cette loi s'oublie entièrement, le glas de sa mort sonne, il s'affaisse sur lui-même et tombe ; il périt et disparaît pour toujours.

24. – Mon vicariat à St-Roch de Québec. – L'hôpital de marine. – La première fois que je porte le dieu galette dans la poche de mon gilet.

Au mois de septembre 1834, je fus nommé vicaire de St-Roch de Québec, avec les abbés Baillargeon, Louis Parent et Siméon Bellot. M. David Têtu était curé de cette importante paroisse. Une des premières choses qu'il fit, après l'installation de ses nouveaux vicaires, fut de diviser sa grande paroisse en quatre parties, afin qu'il y eût plus de régularité dans notre ministère. Ce partage se fit au sort et me donna la partie nord-est, qui comprenait l'hôpital de marine. Le nombre ordinaire des marins malades que je visitais presque tous les jours variait de vingt-cinq à cent. La chapelle catholique, avec son bel autel, n'était pas encore prête : ce ne fut qu'en 1836 que je pus déterminer les autorités de l'hôpital à l'achever, telle qu'elle est aujourd'hui. Comme il n'y avait pas d'endroit spécial pour y dire la messe et y garder le saint-sacrement, je me trouvai bientôt en face d'une difficulté qui, d'abord, me parut très grave.

Il s'agissait d'administrer le saint-viatique à un matelot qui se mourait. Jusque-là, en portant le bon-dieu aux malades, soit à St-Charles, soit à Charlebourg, j'avais toujours déployé, à l'exemple des prêtres catholiques, beaucoup de pompe et toutes les marques extérieures d'un souverain respect pour le dieu tout-puissant et miséricordieux que je croyais tenir dans mes mains. Je ne l'avais jamais porté sans être accompagné de plusieurs personnes, à pied ou à cheval. Pour frapper le peuple de respect, je portais, par dessus ma longue soutane, un grand surplis blanc. Un homme me précédait, sonnant une clochette tout le long du chemin, afin de prévenir les gens que le grand Dieu qui non seulement avait créé le ciel et la terre, mais qui s'était fait homme pour nous sauver par sa mort, passait en personne, et que, soit dans leurs maisons, soit le long des chemins publics, soit dans leurs champs,

ils devaient se jeter à genoux et se prosterner, la face contre terre, pour l'adorer. Mais pouvais-je en agir de même à Québec, où tant de misérables hérétiques étaient bien plutôt disposés à rire de mon dieu qu'à l'adorer ?

Toutefois, dans mon zèle et dans ma foi sincère, j'étais bien déterminé à braver les hérétiques du monde entier, et à m'exposer à leurs insultes, plutôt que de renoncer aux marques de respect et d'adoration que je croyais partout dues à mon dieu. Et deux fois je portai ce dieu à l'hôpital avec la solennité ordinaire. En vain, mon curé essaya de me persuader d'en agir autrement je fermai l'oreille à ses avis. Il m'invita alors à aller avec lui au palais épiscopal, afin de conférer avec Sa Grandeur sur ce grave sujet.

Comment exprimer ma surprise lorsque l'évêque, avec une légèreté que je n'avais jamais observée en lui, me dit que, à cause des protestants qu'on rencontrait partout dans les rues de Québec, il était préférable d'y faire voyager le bon-dieu incognito. Il ajouta, sur un ton badin : – Mettez le bon-dieu dans les poches de votre gilet, comme font les autres prêtres de la ville, et portez-le ainsi, sans aucun scrupule, à vos mourants. Ne prétendez jamais devenir un réformateur, et faire mieux que le reste de vos vénérables frères dans la prêtrise. Nous ne devons pas oublier que nous sommes un peuple conquis. Si nous étions les maîtres, nous porterions notre bon-dieu avec tous les honneurs que nous lui rendions avant la conquête. Mais les protestants sont les plus forts : notre gouverneur, aussi bien que notre gouvernement, est protestant ; la garnison de notre inexpugnable citadelle est en grande partie composée de protestants. Suivant les lois de notre sainte Église, et aussi suivant les lois françaises qui ont été reconnues comme lois du Canada par le traité de paix, après la conquête, nous aurions bien le droit de punir, même de mort, les misérables qui tournent en ridicule les mystères de notre sainte religion. Mais nous ne sommes pas assez forts pour user de ce droit : nous devons donc porter le joug en silence. Après tout, c'est notre Dieu lui-même qui, dans ses jugements insondables, nous a privés du pouvoir

de l'honorer comme il le mérite. Et, pour vous dire clairement ma pensée, ce n'est pas notre faute, mais la sienne, si nous sommes aujourd'hui forcés de le faire voyager incognito par nos rues. Si nous sommes obligés de le cacher dans nos poches, ce n'est là qu'une des conséquences funestes de la victoire que le Dieu des batailles permit aux hérétiques de remporter sur nous. Si la divine Providence voulait que nous puissions briser nos chaînes, et acquérir le pouvoir de faire revivre les lois qui régissaient notre Canada avant la conquête, pour empêcher les hérétiques protestants d'insulter par leur présence et leurs sarcasmes, à nos dogmes les plus sacrés, avec quel bonheur nous profiterions de l'heure solennelle de la mort des fidèles pour réveiller la foi de notre peuple par l'imposant spectacle du Saint Viatique porté en procession par les rues aux mourants ? Je vois avec autant de chagrin que vous, que la foi du peuple dans la présence réelle de Jésus-Christ au saint sacrement diminue de jour en jour ; et je comprends aussi bien que le reste de mes prêtres qu'une des principales causes de cette décadence de la foi est la triste nécessité où nous sommes de porter le bon-dieu, disons le mot, dans nos poches. Ce déplorable fait ébranle les convictions les plus sincères, et jette sur ce grand mystère un ridicule qui n'est que trop senti par le peuple. Mais que Dieu permette à un gouvernement catholique de nous aider à chasser les Anglais et à briser le joug pesant et ignominieux que ces hérétiques ont mis sur nos épaules, alors nous redeviendrons libres de montrer en tout temps le souverain respect que nous devons à Jésus-Christ dans ce grand sacrement de son amour ; nous reprendrons la sainte habitude que nous avons de le porter en triomphe aux malades et aux mourants ; nous n'aurons plus la honte et la douleur de le porter dans nos poches. Empêchons les protestants de s'établir parmi nous, alors nous pourrions encore porter le bon-dieu comme nous le faisons au bon vieux temps.

– Mais, répondis-je, lorsque je marcherai dans les rues avec le bon-dieu dans ma poche, que devrai-je faire si je rencontre un ami qui veuille échanger avec moi une poignée de main ?

L'évêque se mit à rire et répliqua : – Dites à votre ami que vous êtes pressé et continuez votre chemin aussi vite que possible. Si vous ne pouvez faire autrement, parlez et plaisantez avec lui sans aucun scrupule de conscience. Le seul point important dans toute cette délicate matière, c'est que le peuple sache le moins possible que nous portons notre bon-dieu par les rues, incognito, dans nos vêtements. Le jour où il viendra à trop le savoir, il commencera à mettre en doute que nous ayons le pouvoir de changer le pain en Dieu. Le commun du peuple est attaché à notre sainte Église, beaucoup plus que nous ne le pensons, par les imposantes cérémonies de nos processions et par les marques publiques de respect que nous donnons à Jésus-Christ lorsque nous le portons aux malades. Car le peuple est plus facilement persuadé par ce qu'il voit de ses yeux ou touche de ses mains, que par ce qu'il entend de ses oreilles.

Je me soumis à l'ordre de mon supérieur ecclésiastique ; mais je manquerais d'honnêteté si je n'avouais pas que, pendant quelque temps, je perdis beaucoup de mes jouissances spirituelles dans l'administration du viatique. Je continuai à croire aussi sincèrement que je le pouvais ; mais les paroles moqueuses et le ton léger de mon évêque étaient tombés sur mon âme comme un brouillard glacé. La manière frivole dont il avait parlé de ce qu'on m'avait appris à considérer comme le plus vénérable et le plus redoutable mystère de notre sainte religion, laissa dans mon esprit l'impression qu'il ne croyait pas lui-même un iota du dogme de la transsubstantiation. Et, en dépit de tous mes efforts pour me débarrasser de ces soupçons, ils se présentaient à ma pensée et poussaient de plus profondes racines, chaque fois que j'abordais l'évêque pour lui parler sur quelque sujet du ministère. Il se passa plusieurs années avant que je pusse m'habituer à porter, comme faisaient les autres prêtres, mon bon-dieu dans les poches de mon gilet, sans plus de cérémonie que si c'eût été une blague à tabac. Tant que je marchais seul, je me trouvais heureux ; je pouvais, silencieusement, converser avec mon Sauveur et lui témoigner tout mon amour et toute mon adoration. J'avais l'habitude alors

de répéter le Psaume 102 ou le 50 de David, le *Te-Deum*, ou quelque autre bel hymne, comme le *Pange lingua*, que je savais par cœur. Mais aucune parole ne saurait exprimer ma tristesse lorsque je rencontrais quelque ami qui, traversant la rue, voulait me presser la main et engager une conversation oiseuse. Il me fallait alors faire des efforts inouïs pour couvrir ma face d'un masque d'indifférence, afin de cacher complètement l'expression de foi qui se montre en dépit de soi-même quand on est absorbé par les sentiments d'une profonde adoration.

Comme je maudissais alors le jour où mon pays était tombé sous le joug de ces protestants, dont la présence à Québec m'empêchait de suivre les inspirations de ma conscience! Comme je trouvais pesantes les chaînes avec lesquelles ces hérétiques avaient lié mes mains et mes pieds! Combien de fois je priai ardemment mon dieu galette, que je pressais dévotement sur mon cœur, de nous donner l'occasion de briser nos fers, et de détruire à jamais le pouvoir que la protestante Angleterre avait sur nous! Alors nous aurions été libres, comme avant la conquête, de rendre à notre Sauveur tous les honneurs publics qui étaient dus à son amour et à sa majesté. Nous pourrions alors appliquer les lois si sages de nos ancêtres, d'après lesquelles aucun hérétique n'avait le droit de s'établir ou de vivre au Canada!

25. – La simonie; commerce étrange et sacrilège du sang de Jésus-Christ. – Société des Trois Messes et Société d'une Messe.

Pendant une des heures délicieuses que nous passions invariablement après dîner dans le salon du presbytère, mon collègue, l'abbé Parent, dit au curé Têtu : – Ce matin, j'ai remis à l'évêque plus de cent dollars comme prix des messes que mes pieux pénitents m'ont prié de dire pour les âmes du

purgatoire. Chaque semaine je dois faire la même chose, ainsi que chacun de vous ; or nous savons que parmi les centaines de prêtres du Canada il n'y en a pas un seul qui n'en donne presque autant. Maintenant, j'aimerais savoir comment l'évêque dispose de toutes ces messes, et ce qu'il fait de ces grosses sommes d'argent qui tombent dans ses mains de tous les coins du pays. Cette question m'intrigue, et je désirerais là-dessus savoir votre opinion.

Le curé répondit en plaisantant : – Si les messes qu'on nous paye et qui tombent dans les mains de l'évêque, sont toutes célébrées, le purgatoire doit se vider deux fois par jour. Car j'ai calculé que l'argent donné chaque jour pour ces messes ne s'élève pas à moins de quatre mille dollars ; et, comme il y a aux États-Unis trois fois plus de catholiques qu'ici, et que les catholiques irlandais ont beaucoup plus de dévotion que les Canadiens envers les âmes du purgatoire, il s'ensuit qu'on peut dire, sans exagération, que seize mille dollars au moins sont journellement donnés, dans ces deux pays, pour faire verser de l'eau froide sur les flammes brûlantes de cette terrible prison. Maintenant, ces 16 000 dollars qui sont donnés chaque jour pour des messes, multipliés par les 365 jours de l'année, forment la jolie somme de 5 840 000 dollars, qui sont annuellement consacrés à cet objet en messes basses ! Mais, comme nous savons tous que l'on paye les grand'messes plus du double que les messes basses, il est évident que plus de 11 680 000 dollars sont dépensés chaque année dans la seule Amérique du Nord, afin d'aider les âmes à sortir du purgatoire.

Si ces millions de dollars ne rendent aucun service aux âmes du purgatoire, ils ne sont pas sans profit pour nos pieux évêques et nos saints-pères les papes, entre les mains desquels la plus grande partie restera jusqu'au jour du jugement. Car il n'y a pas dans le monde entier un nombre de prêtres suffisant pour pouvoir dire toutes les messes qui sont payées par le peuple. Je ne sais pas plus que vous ce que les évêques font de ces millions de dollars

je suppose qu'ils les consacrent à leurs bonnes œuvres secrètes. Mais il est évident qu'il y a là un sérieux mystère. Je ne voudrais pas dire, cependant, que les évêques yankees et canadiens avalent ces grosses piles de dollars comme de savoureuses oranges, et qu'ils ne sont qu'une bande d'escrocs, qui en emploient d'autres, appelés Têtu, Baillargeon, Parent, Chiniquy, etc, pour remplir leurs trésors. Mais si vous voulez savoir mon opinion sur cette matière délicate, je vous dirai que moins nous y penserons et en parlerons, mieux ce sera pour nous. Toutes les fois que ma pensée se dirige vers ces fleuves d'argent qui coulent jour et nuit des petites bourses de nos pieuses mais bien pauvres populations, dans nos mains, et de nos mains dans celles des évêques, je me sens comme suffoqué. Si je me trouve à table, je ne puis ni boire ni manger; et quand je suis au lit, je ne puis pas dormir. Or, comme je veux manger, boire et dormir, je repousse ces pensées aussi loin que possible. Et je vous conseille d'en faire autant.

Les vicaires parurent disposés à accepter la conclusion du curé. Mais, comme je n'avais pas encore ouvert la bouche, ils me demandèrent de leur donner mon idée sur ce désagréable sujet. Ce que je fis de la manière suivante :

– Il y a dans notre sainte Église beaucoup de choses qui semblent des taches noires. Mais je crois que cela n'est dû qu'à notre ignorance. Nul doute que ces choses nous paraîtraient aussi blanches que la neige si nous pouvions les voir telles qu'elles sont. Nos saints évêques, avec la majorité des prêtres catholiques des États-Unis et du Canada, ne peuvent être cette bande de voleurs et d'escrocs, dont les fantômes glacent le sang de notre digne curé. Tant que nous ne saurons pas ce que les évêques font des innombrables messes qui leur sont payées, je préfère croire qu'ils agissent comme des hommes honnêtes.

J'avais à peine dit ces quelques paroles, que je fus appelé pour aller visiter un malade; et la conversation finit là. Huit jours après, j'étais seul dans ma

chambre lisant *L'Ami de la Religion et du Roi*, journal de Paris, publié par Picot. Ma curiosité ne fut pas peu excitée lorsque, en tête d'une page, je lus en grosses lettres ADMIRABLE PIÉTÉ DU PEUPLE CANADIEN-FRANÇAIS. La lecture de cette page me fit verser des larmes de honte, et elle ébranla ma foi jusque dans ses fondements. Incapable de me contenir, je courus aux chambres des vicaires et du curé, et je leur dis : Il n'y a que quelques jours, nous avons essayé, mais en vain, de savoir ce que deviennent les énormes sommes d'argent que le peuple fait passer par nos mains dans celles des évêques, pour avoir des messes. Voici la réponse : j'ai la clef de ce mystère, digne des âges les plus ténébreux de l'Église. J'aimerais mieux être mort que de voir de mes yeux une telle abomination !

Nous lûmes alors cet article, dont la teneur était que le très vénérable évêque de Québec n'avait pas envoyé moins de 200 000 francs, à différentes reprises aux prêtres de Paris, pour leur faire dire un million de messes, à cinq sous la pièce. Nous avons là la triste preuve que notre évêque avait extorqué à notre pauvre peuple, sous prétexte de sauver les âmes du purgatoire, 800 000 francs ! Cet article tomba sur nous comme un coup de foudre. Pendant longtemps nous nous regardâmes les uns les autres, sans pouvoir prononcer une seule parole. Nos langues étaient comme paralysées par la honte. Nous avions l'air de vils criminels qui viennent d'être pris sur le fait. Enfin, Baillargeon, s'adressant au curé, dit :

– Est-il possible que nos évêques soient des escrocs et que nous leur servions d'instruments pour tromper le peuple ? Que dirait ce peuple s'il savait que non seulement nous ne disons pas les messes pour lesquelles il nous remplit les mains de son argent, si péniblement gagné, mais que nous envoyons ces messes à Paris, afin de les faire dire pour cinq sous ? Que penserait-il de nous tous, s'il savait que nos évêques empochent vingt sous sur chaque messe que nous devons dire à son intention ?

Le curé répondit : – Il est vraiment heureux que notre peuple ignore

cette opération financière de nos évêques car il nous jetterait certainement tous dans la rivière. Tenons ce honteux commerce aussi secret que possible. Car en quoi consiste la simonie, si ce trafic n'en est pas ?

Je répliquai : – Comment pouvez-vous espérer de garder le secret sur ce commerce infâme, lorsque non moins de 40 000 exemplaires de ce journal circulent en France, et qu'il en arrive plus de cent exemplaires aux États-Unis et au Canada. Le danger est plus grand que vous ne le supposez il est à nos portes. N'est-ce pas à cause de pareils crimes, publiquement reconnus, et des vils tours d'escamotage du clergé de France, que la nation française en général, a non seulement perdu tout vestige de religion, mais a condamné à mort, il n'y a pas encore un demi-siècle, tous les prêtres et tous les évêques de France, comme des malfaiteurs ?

Mais cette opération mercantile de nos évêques revêt encore un caractère plus odieux lorsqu'on sait que ces messes de cinq sous qui sont dites à Paris ne valent pas un sou. Car qui ignore parmi nous que la plus grande partie des prêtres de Paris sont plus qu'à moitié incrédules, et que beaucoup d'entre eux vivent publiquement une vie de débauche ? Notre peuple nous confierait-il son argent, si nous étions assez honnêtes pour lui apprendre que ces messes sont dites à Paris pour cinq sous, par de tels prêtres ? Ne le trompons-nous pas lorsque nous acceptons son argent, à la condition, bien entendu, que nous offrirons à son intention le saint sacrifice, tandis que nous l'envoyons en France, pour en disposer d'une manière si criminelle ?

Mais si vous me permettez d'ajouter quelques mots, je vous parlerai d'un autre fait étrange, étroitement lié à cette opération simoniaque. Vous souvenez-vous comment vous fûtes enrôlés dans la société des trois messes ? Qui de nous aurait pensé que par la nouvelle obligation que nous nous imposons, la plus grande partie de l'année serait employée à dire des messes par les prêtres, et qu'il nous deviendrait impossible de satisfaire aux pieuses demandes du peuple ? Nous appartenions déjà à la société de la bienheureuse

Vierge Marie et de Saint-Michel, ce qui élevait à cinq le nombre des messes que nous devions célébrer pour chaque prêtre défunt. Eblouis par l'idée qu'à notre mort il serait dit pour chacun de nous 2000 messes, nous mordîmes, comme des poissons affamés, à l'appât que nous présentait l'évêque, sans réfléchir à l'hameçon. En conséquence, nous avons dû dire 165 messes pour les 33 prêtres qui sont morts depuis une année. Ce qui signifie que chacun de nous a payé à l'évêque 41 dollars pour des messes qu'il a fait dire à Paris pour 8 dollars. Chaque messe que nous célébrons ici pour un prêtre défunt, est une messe que l'évêque envoie à Paris, et sur laquelle il prélève 1 franc. Par conséquent, plus il enrôle de prêtres dans sa société des trois messes, plus il empoche de francs, dont le peuple et nous sommes fraudés. De là son incroyable zèle pour attirer chacun de nous dans sa société des trois messes.

Ce n'est pas la valeur de l'argent que notre évêque nous arrache si habilement des mains, que je considère. Mais je suis désolé lorsque je vois que, par ces sociétés de messes, nous devenons les complices de sa simonie. Car, étant forcés la plus grande partie de l'année à célébrer le saint sacrifice pour le bénéfice des prêtres défunts, nous ne pouvons pas dire les messes pour lesquelles le peuple nous paie journallement; en conséquence, nous sommes obligés de faire passer ces messes dans les mains de l'évêque, qui les envoie à Paris, après avoir prélevé 20 sous sur chacune. Mais pourquoi nous lamenter sur le passé? Le passé n'est plus en notre pouvoir; mais l'avenir est dans nos mains!

M. Têtu répondit : – Vous avez montré l'erreur du passé; maintenant, pouvez-vous nous indiquer quelque remède pour l'avenir?

– Je ne puis pas dire que le remède qui est à notre disposition soit une de ces médecines brevetées, capables de guérir toutes les infirmités de notre Église au Canada. Mais j'espère qu'il amènera une rapide convalescence. Ce remède, c'est de détruire la société des trois messes, et d'en établir une d'une messe, qui sera dite à la mort de chaque prêtre. De cette manière, il est

vrai, au lieu de 2000 messes, nous n'en aurons, à notre mort, que 1200, trois par jour au lieu de cinq. Mais si ces 1200 messes ne nous ouvrent pas les portes du ciel, ce sera parce que nous serons en enfer. Par cette réduction, nous serons à même de dire beaucoup plus de messes pour le peuple ; et nous diminuerons le nombre des messes à cinq sous, que notre évêque fait dire par les prêtres de Paris. Si vous adoptez mon avis, nous nommerons immédiatement M. Têtu président de la nouvelle société. M. Parent sera le trésorier, et je consens à me charger des fonctions de secrétaire. Lorsque notre société sera organisée, nous enverrons notre démission au président de la société des trois messes, et nous adresserons sans délai une circulaire à tous les prêtres du Canada, pour leur indiquer les raisons de ce changement, et leur demander respectueusement de s'unir à nous dans cette nouvelle société, afin de diminuer le nombre des messes célébrées à cinq sous par les prêtres de Paris.

Deux heures après, la nouvelle société était complètement organisée. Les raisons de sa formation furent consignées dans un registre ; et nos cinq noms furent envoyés à l'évêque, avec une lettre respectueuse l'informant que nous n'étions plus membres de la société des trois messes. Cette lettre était signée : Ch. Chiniquy, secrétaire. Deux heures après, je recevais de l'évêché la note suivante : « Monseigneur l'Évêque de Québec désire vous voir immédiatement pour une affaire très importante et très pressante. Ne manquez pas de venir sans retard. Votre dévoué, Charles-F. Cazeault, secrétaire. » Je montrai cette missive au curé et aux vicaires, et je leur dis :

– Une violente tempête gronde sur la montagne. Voici le premier coup de tonnerre : l'atmosphère est sombre et pesante. Priez que je puisse parler et agir comme un prêtre honnête et courageux.

Je rencontrai, dans le vestibule de l'évêché, mon ami personnel, le secrétaire, qui me dit :

– Mon cher Chiniquy, tu vogues sur une mer périlleuse; tu seras habile marin si tu échappes au naufrage. L'évêque est très irrité contre toi. Mais ne te décourage pas, car le droit est de ton côté.

Il ouvrit ensuite la porte du salon de l'évêque, et il dit : – Monseigneur, M. Chiniquy est ici, attendant vos ordres. – Faites-le entrer, répondit l'évêque.

J'entrai, et je me jetai à ses pieds, selon l'usage des prêtres. Mais l'évêque, reculant de deux ou trois pas, me dit, d'un ton sévère : – Je n'ai pas de bénédiction pour vous avant que vous m'ayez donné une explication satisfaisante de votre étrange conduite.

– Je veux, monsieur, me dit l'évêque, que vous m'expliquiez cette lettre que vous avez signée comme secrétaire d'une certaine société nouvellement éclos, appelée « société d'une messe ».

En même temps, il me montra ma lettre. Je lui répondis : – Monseigneur, la lettre est en bon français : Votre Grandeur doit l'avoir comprise. Je ne crois pas qu'une explication puisse la rendre plus claire.

– Je veux savoir de vous, reprit-il, la raison pour laquelle vous quittez la société des trois messes, si ancienne et si respectable? Ne se compose-t-elle pas de votre évêque et de tous les prêtres du Canada? N'êtes-vous pas en assez bonne compagnie? Ou bien objectez-vous aux prières qui sont dites pour les âmes du purgatoire?

Je répondis : – Monseigneur, je veux rappeler à Votre Grandeur un fait qui n'a pas assez attiré son attention. Le grand nombre des messes que nous devons dire pour les prêtres défunts, nous met dans l'impossibilité de célébrer celles qui nous sont payées par le peuple. Nous sommes donc forcés de vous transmettre ces messes; mais, au lieu de les faire dire par les bons prêtres du Canada, Votre Grandeur a recours aux prêtres de France, qui les disent pour cinq sous. Nous voyons en cela deux grands maux. Le premier, c'est que nos messes sont dites par des prêtres en qui nous n'avons aucune

confiance; et, quoiqu'elles soient à bon marché, elles sont encore payées trop cher. Car, entre nous, sauf quelques rares exceptions, les messes dites par les prêtres de Paris ne valent pas un sou. Le second mal est encore plus grand car, à nos yeux, c'est une des plus énormes iniquités contre lesquelles l'Église ait eu à sévir dans les siècles : le crime de simonie.

– Entendez-vous dire, répliqua l'évêque avec indignation, que je sois coupable de simonie ?

– Oui, Monseigneur, c'est justement ce que je veux dire.

– Vous m'insultez ! s'écria l'évêque. Vous êtes l'homme le plus impudent que j'aie jamais vu. Si vous ne rétractez pas ce que vous venez de dire, je vous suspens et vous excommunie sur le champ.

– Ma suspense et mon excommunication, lui répondis-je, n'amélioreront pas la position de Votre Grandeur. Car le peuple saura bientôt que vous m'avez excommunié parce que j'ai protesté contre votre trafic de messes. Il saura que vous empochez 20 sous sur chaque messe que vous faites dire à Paris pour cinq sous, par des prêtres indignes. Et vous verrez qu'il n'y aura qu'une voix au Canada pour me bénir d'avoir protesté contre votre commerce simoniaque sur une chose aussi sacrée et aussi sainte que le redoutable sacrifice du corps, du sang, de l'âme et de la divinité de Jésus-Christ.

Je prononçai ces paroles avec un calme si parfait que l'évêque vit que je n'avais pas la moindre peur de ses foudres. Il commença à se promener de long en large par la chambre, et il amoncela sur ma tête toutes les épithètes qui devaient m'apprendre que j'étais un insolent, un rebelle, un prêtre dangereux.

– Il est évident, me dit-il, que vous allez devenir au Canada, un réformateur, un Luther au petit pied. Mais vous ne serez jamais qu'un singe !

Je vis que mon évêque était hors de lui-même, et que mon calme imperturbable ajoutait à son irritation. Je lui répondis :

– Si Luther n'avait jamais rien fait de pire que ce que je fais aujourd'hui, il devrait être à jamais béni par Dieu et par les hommes. Je prie Votre Grandeur de se calmer. Le sujet sur lequel je lui parle est plus sérieux qu'elle ne pense. Votre Grandeur, en demandant 25 sous pour des messes qu'elle fait dire pour cinq sous, commet une action qu'elle condamnerait si elle était faite par un autre homme. Vous creusez sous vos pieds et sous les pieds de vos prêtres le même abîme dans lequel l'Église de France a failli périr, il n'y a pas encore un demi-siècle. Vous détruisez de vos propres mains tout vestige de religion dans le cœur du peuple, qui connaîtra tôt ou tard votre commerce simoniaque. En ce moment, je suis votre meilleur ami et le plus respectueux de vos prêtres ; et, avant qu'il soit trop tard, je vous dis la vérité. Je déplore profondément l'illusion qui vous empêche de voir la terrible conséquence qu'aura ce commerce, quand notre peuple apprendra que vous abusez de son ignorance et de sa bonne foi. Malheur à Votre Grandeur ! malheur à moi ! malheur à notre sainte Église ! le jour où notre peuple apprendra que dans notre sainte religion le sang de Jésus-Christ est converti en marchandise pour remplir les trésors des évêques et des papes !

Ces dernières paroles, prononcées avec le plus grand calme, eurent leur effet l'évêque se tranquillisa, et me répondit : – Vous êtes jeune et sans expérience. Votre imagination se repaît facilement de fantômes. Lorsque vous serez plus âgé, vous changerez de sentiment et vous aurez plus de respect pour vos supérieurs. J'espère que votre présente erreur sera seulement momentanée. Bien que je pusse vous punir pour l'insolence avec laquelle vous avez osé parler à votre évêque, je préfère vous avertir d'être plus respectueux et plus obéissant à l'avenir. Je regrette que vous m'ayez demandé de rayer votre nom de la société des trois messes, vous et les quatre imbéciles qui ont commis le même acte de folie ; mais vous êtes les seuls perdants dans cette

affaire. Au lieu de 2000 messes dites pour la délivrance de votre âme des flammes du purgatoire, vous n'en aurez que 1200; car, soyez en certain, il y a trop de sagesse et de piété dans mon clergé pour qu'il suive votre exemple. Vous resterez seul, et je le crains, couvert de ridicule on vous appellera « le petit réformateur ».

Je répondis à l'évêque : – Je suis jeune, il est vrai; mais les vérités que j'ai dites à Votre Grandeur sont aussi vieilles que l'Évangile. J'ai une telle confiance dans les mérites infinis du saint sacrifice de la messe, que je crois sincèrement que 1200 messes, dites par de bons prêtres, seront suffisantes pour délivrer mon âme des feux du purgatoire. D'ailleurs, je préfère 1200 messes dites par de bons prêtres à un million dites par les prêtres à cinq sous de Paris.

Ces dernières paroles, prononcées sur un ton demi-sérieux et demi-plaisant, déridèrent quelque peu le front de l'évêque. Je pensai que c'était le bon moment de recevoir sa bénédiction et de prendre congé de lui je m'agenouillai à ses pieds, il me bénit, et je partis.

26. – Le commerce des messes.

Ma courte absence avait été pour le curé et les vicaires une heure d'anxiété; aussi mon prompt retour les remplit de joie. Quoi de nouveau? s'écrièrent-ils. – De bonnes nouvelles! répondis-je. La bataille a été rude; mais nous l'avons gagnée! Et si nous tenons ferme, une nouvelle et plus grande victoire nous attend! L'évêque paraît si assuré que nous sommes les seuls qui voulions cette réforme, qu'il ne remuera pas le doigt pour empêcher les autres prêtres de nous suivre. Cette indifférence rendra notre succès infaillible. Ne perdons pas un instant commençons immédiatement par envoyer notre circulaire à chaque prêtre du Canada.

Une heure après, nous étions plus de vingt écrivains à l'œuvre; et avant vingt-quatre heures, plus de trois cents lettres avaient été expédiées aux membres du clergé, leur donnant les raisons pour lesquelles nous voulions essayer, par tous les moyens honnêtes, de mettre fin à ce honteux trafic de messes qui se pratiquait entre le Canada et la France. La semaine s'était à peine écoulée, que de nombreuses lettres de curés et de vicaires arrivaient à l'évêque, le priant respectueusement de rayer leurs noms de la société des trois messes. Cinquante prêtres seulement refusèrent de se joindre à nous. Depuis cette époque, jusqu'à ces dernières années, les journaux soutenus par le clergé, ne manquaient jamais, à la mort d'un prêtre, de mentionner si le défunt appartenait à la société des trois messes ou d'une seule.

Nous avons diminué cet infâme commerce des messes; mais, malheureusement, nous n'avions pu le détruire. Dans ces dernières années, les évêques du Canada ont retiré la société des trois messes du tombeau où nous l'avions fait descendre. Personne n'osera nier que le commerce des messes ne se fasse en France sur une très grande échelle. A Paris, et dans plusieurs autres grandes villes de ce pays, il y a des bureaux d'agence exclusivement consacrés à l'exploitation de ce trafic. Ce honteux commerce est généralement dans les mains de libraires ou de marchands d'ornements d'église. Chaque année, ces maisons expédient en France, en Belgique et autres pays catholiques, une grande quantité de prospectus, dans lesquels elles disent qu'afin de venir en aide aux prêtres pauvres, qui n'ont pas de messes, elles offrent une prime de 25 ou 30 pour cent aux prêtres qui voudront bien leur envoyer le surplus de l'argent qu'ils ont reçu pour offrir des messes en faveur des âmes du purgatoire. Les prêtres qui ont ces surplus, tentés par la prime, qui est ordinairement une montre, un calice ou un beau livre, versent en tout ou en partie les sommes d'argent qu'ils avaient de surplus, dans les mains de ces pieux marchands de messes; et ceux-ci en disposent comme il leur plaît. Mais ils ne paient jamais les messes en argent : ils ne donnent que de la marchandise. Par exemple, tel prêtre recevra

une montre, s'il promet de dire 100 ou 200 messes ; ou bien, il recevra un calice, s'il s'oblige à en célébrer 300 ou 400. C'est ainsi que beaucoup de prêtres, en France et ailleurs, possèdent de belles montres d'or, de riches ameublements et de magnifiques bibliothèques, obtenus avec l'argent que nos pauvres catholiques-romains canadiens donnent à leurs prêtres pour des messes qui, en France et dans le monde entier, sont converties en un fonds de marchandises. On ne saurait dire qui fait les meilleures affaires, ou des marchands de messes auxquels elles sont vendues, ou de ceux à qui elles sont achetées à une prime de 25 ou 30 pour cent. Ce qu'il y a de certain, c'est le honteux trafic pratiqué sur la crédulité et l'ignorance des catholiques-romains par leurs prêtres et leurs évêques.

Aujourd'hui, les maisons Dartois et d'Antoine Lévesques sont les mieux achalandées de Paris. En 1874, la maison Mâme faisait d'immenses affaires avec son magasin de messes. Mais, dans un mauvais jour, la police secrète soupçonna que le nombre des messes qui lui étaient payées dépassait le nombre de celles qu'elle faisait dire par ses prêtres attitrés. Lorsque les livres furent examinés, le soupçon se changea bientôt en certitude. On découvrit qu'un nombre incroyable de messes, capable de vider les antres du purgatoire, n'arrivaient jamais à destination, mais servaient seulement à remplir la bourse des pieux marchands parisiens ; et le malheureux Mâme fut envoyé sans cérémonie au pénitencier méditer à loisir sur les mérites infinis des messes qui avaient été engouffrées dans ses trésors. Mais ces faits sont ignorés des pauvres catholiques-romains du Canada, qui sont de plus en plus exploités par leurs prêtres, sous le prétexte de sauver les âmes du purgatoire par les mérites de la messe.

On a dernièrement découvert un nouvel élément de bénéfices dans l'opération financière des prêtres canadiens. Tout le monde sait que dans la plus grande partie des États-Unis, les pauvres Irlandais paient un dollar, au lieu de vingt-cinq sous, pour une messe. Les prêtres dont la conscience est

suffisamment élastique, comme c'est souvent le cas, pour garder ces dollars, sans même penser à dire les messes pour lesquelles on les paie si grassement, sont bientôt devenus riches. Mais il y en a plusieurs dont l'honnêteté se révolte à l'idée de voler. Ces derniers, incapables de dire toutes les messes qui leur sont payées, en envoient le surplus à leurs confrères du Canada, qui naturellement préfèrent ces messes d'un dollar aux messes de vingt-cinq sous du peuple canadien. Mais ils en gardent soigneusement entre eux le secret, et continuent à se remplir les mains des sommes de vingt-cinq sous qui leur sont apportées tous les jours, par leurs pauvres dupes. De cette manière, le nombre des pièces de vingt-cinq sous sur lesquelles l'évêque prélève vingt sous avant de les envoyer en France, va toujours croissant. Mais il y a beaucoup de prêtres au Canada qui pensent que c'est moins grave de garder ces sommes d'argent que de les envoyer aux évêques, pour qu'ils en trafiquent avec les pieux marchands de Paris. Pour comprendre ce que sont les prêtres du Pape, lisons, dans la Bible catholique-romaine, ce que l'Église de Rome elle-même nous dit des prêtres de Babylone (dernier chapitre de Daniel) :

Et le roi Astiagus avait rejoint son père, et Cyrus de Perse lui avait succédé. Et Daniel conversait avec le roi, et il était honoré plus que tous ses amis. Maintenant les Babyloniens avaient une idole, du nom de Bel, et elle consommait chaque jour douze mesures de farine, quarante brebis et six tonneaux de vin. Et le roi l'adorait, et il allait l'adorer tous les jours. Mais Daniel adorait le vrai Dieu. Et le roi lui dit : Pourquoi n'adores-tu pas Bel? Daniel répondit et dit : Parce que je ne puis pas adorer les idoles faites de la main des hommes, mais seulement le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre et qui domine sur toute chair. Alors le roi lui dit : Ne penses-tu pas que Bel est un dieu vivant? Ne vois-tu pas combien il mange et combien il boit chaque jour? Alors Daniel sourit et dit : Ô roi, ne te laisse pas tromper ; car ce dieu n'est au dedans que de l'argile et au dehors que de l'airain, et il ne mange ni ne boit jamais rien. Le roi se mit alors en colère, et, faisant appeler ses prêtres, il leur dit : Si vous ne me dites pas qui dévore tous ces vivres, vous mourrez. Mais si vous pouvez me prouver que Bel les dévore, alors Daniel devra mourir car il

a blasphémé contre Bel. Et Daniel dit au roi : Qu'il soit fait suivant ta parole. Or, les prêtres de Bel étaient au nombre de soixante-dix, outre leurs femmes et leurs enfants. Et le roi se dirigea avec Daniel vers le temple de Bel. Les prêtres de Bel dirent alors : Voici que nous sortons ; mais toi, ô roi, prépare la nourriture et tiens le vin prêt ; ferme soigneusement la porte et mets-y ton sceau. Et demain, lorsque tu viendras, si tu trouves que Bel n'a pas tout mangé, nous mourrons, ou bien Daniel qui parle fausement contre Bel sera mis à mort. Et ils s'en inquiétèrent peu ; car ils avaient pratiqué sous le temple une galerie secrète par laquelle ils entraient continuellement et consommaient toutes ces choses. Ainsi, lorsqu'ils furent partis, le roi servit les mets devant Bel. Pendant ce temps, Daniel avait commandé à ses serviteurs d'apporter de la cendre ; et ils la répandirent sur le pavé du temple, en présence du roi seulement. Ensuite ils partirent et ils fermèrent la porte, et ils la scellèrent avec les sceaux du roi et ils s'éloignèrent. Voici qu'au milieu de la nuit, les prêtres vinrent avec leurs femmes et leurs enfants, suivant leur habitude, et ils mangèrent et ils burent tout. Le lendemain matin, le roi se leva, ainsi que Daniel. Et le roi dit Daniel, les sceaux sont-ils intacts ? Et il répondit : Oui, ô roi, ils sont intacts. Et aussitôt qu'ils eurent ouvert la porte, le roi regarda sur la table, et il s'écria à haute voix : Que tu es grand, ô Bel ! avec toi il n'y a aucun artifice. Alors Daniel se mit à rire ; et, empêchant le roi d'avancer, il dit : Regarde maintenant le pavé et remarque de qui sont ces traces. Et le roi dit : Je vois des pas d'hommes, de femmes et d'enfants. Et alors le roi s'irrita. Et il prit les prêtres avec leurs femmes et leurs enfants, qui étaient montés par la porte par laquelle ils venaient consommer tout ce qui se trouvait sur les tables. C'est pourquoi le roi les fit tous mourir ; et il livra Bel au pouvoir de Daniel, qui le détruisit, lui et son temple. (*Bel et le dragon*^a)

Qui ne se sent pris de pitié à la vue du roi de Babylone contemplant son dieu d'argile et d'airain, et s'écriant : Tu es grand, ô Bel, il n'y a avec toi nul artifice ? Mais est-ce que les pratiques des prêtres du pape sont moins cruelles et moins impies ? Quelle différence y a-t-il entre ce dieu de Babylone, fait avec de l'airain fondu et de l'argile cuite, et le dieu des catholiques-romains, fait avec une poignée de farine cuite entre deux fers chauds ?

a. Ce chapitre peut se lire dans la Septante, après Daniel.

Comme les prêtres gardaient habilement le secret sur l'usage qu'ils faisaient des riches offrandes qui étaient tous les jours apportées à leur dieu affamé ! Qui pouvait soupçonner qu'il y avait une trappe secrète par laquelle ils venaient, avec leurs femmes et leurs enfants, manger les copieuses offrandes ? Ainsi de nos jours, parmi les pauvres aveugles catholiques-romains, qui soupçonne que ces énormes sommes d'argent données journellement aux prêtres pour glorifier Dieu, purifier les âmes et faire descendre toutes sortes de bénédictions sur les donateurs, sont employées au trafic le plus sacrilège que le monde ait jamais vu ?

Bien que le dieu d'airain de Babylone fût une idole méprisable, le dieu galette de Rome est plus méprisable encore ! Les prêtres de Bel étaient, sans doute, d'habiles voleurs ; mais ne sont-ils pas surpassés, dans l'art de voler, par les prêtres de Rome ? Ces derniers n'opèrent-ils pas sur une échelle beaucoup plus grande que les premiers ? Mais, comme il y a toujours un temps de rétribution pour les grandes iniquités de ce monde, et que les actes les plus habilement cachés finissent toujours par être dévoilés, ainsi l'habileté des prêtres de Babylone ne put les sauver. Dieu envoya son prophète pour leur arracher le masque sous lequel ils trompaient le peuple. Ainsi, que les prêtres de Rome sachent que Dieu enverra, tôt ou tard, un prophète qui leur arrachera le masque à la faveur duquel ils trompent le monde !

Déjà nous voyons leurs pas imprimés sur la poussière de la terre ; et ceux qu'ils tiennent prosternés aux pieds de leurs idoles, crient : « Ô dieu, avec toi il ne peut y avoir d'artifice », deviendront eux-mêmes les instruments de la justice de Dieu, lorsque sonnera l'heure de la rétribution.

27. – Leçons de tempérance et d'anatomie. – Conséquences fatales de l'intempérance.

C'est Dieu qui règle les plus petits comme les plus grands événements de ce monde. Notre principale affaire, pendant les quelques jours de notre rapide passage sur cette terre d'épreuves et de souffrances, est donc de connaître la volonté de Dieu et de l'accomplir. Il n'y a de bonheur possible pour l'homme dans cette vie, comme dans la vie future, qu'à cette condition. Il n'y a pas un seul jour, j'oserais dire pas une seule heure, de ma longue carrière qui n'ait été pour moi la preuve de cette vérité. Mais c'est dans le sort qui décida que je serais le premier chapelain de l'Hôpital de Marine, que j'ai surtout compris que le Seigneur dirige tous les événements de notre courte existence, pour sa gloire et pour notre plus grand bien.

Après que les autres vicaires se furent félicités d'avoir échappé au pesant fardeau que le sort venait de mettre sur mes épaules, ils me dirent combien ils sympathisaient à mon malheur ! Tout en les remerciant de leur bon vouloir à mon égard, je leur dis franchement que je ne voyais pas cet événement tout à fait comme eux ; que j'étais bien persuadé que Dieu avait conduit tout cela pour sa gloire et pour mon salut. Je ne me trompais pas. Au commencement de novembre 1834, une indisposition me fit garder la chambre pendant quelques jours, à la fin desquels M. Glackmayer, surintendant de l'hôpital, vint me dire que la flotte d'automne avait laissé un grand nombre de malades qui réclamaient jour et nuit le secours de mon ministère. Il ajouta, mais en confidence, que beaucoup de ces malades étaient des picotés^a, et que le choléra-morbus faisait encore d'affreux ravages parmi les pauvres matelots.

a. C'est-à-dire atteint de la varicelle, ou *picote volante*.

Cette triste nouvelle fut pour moi comme un ordre du ciel de laisser ma chambre, d'oublier mon mal, et d'aller au secours de mes braves marins, malgré la défense de mon médecin. Le docteur Douglas m'attendait à l'hôpital, pour me dire la gravité de ma position, en me confirmant ce que M. Glackmayer m'avait déjà annoncé, que la picote et le choléra sévissaient avec la plus terrible rigueur que plusieurs étaient déjà morts, et que beaucoup d'autres étaient à la dernière extrémité.

Ce docteur Douglas, qui était un des fondateurs de l'Hôpital de Marine, avait la réputation bien méritée d'être un des plus habiles chirurgiens du pays. Quoique protestant, il m'avait honoré de son amitié depuis le premier jour qu'il m'avait connu ; et je puis dire qu'il avait aussi gagné mon estime et ma confiance au plus haut degré. Le Canada a possédé peu d'hommes au cœur plus noble et plus droit que le docteur Douglas. Je le remerciai des renseignements qu'il m'avait donnés ; et je priai M. Glackmayer, dans la chambre duquel nous nous trouvions, de vouloir bien me donner un verre de brandy, que je bus à l'instant.

– Que faites-vous là ! me dit le docteur Douglas.

– Vous le voyez, lui répondis-je, je bois un verre de bon brandy.

– Permettez-moi de vous demander, reprit le docteur, pourquoi vous le buvez ?

– C'est comme protection contre les miasmes que je vais respirer dans les salles de l'hôpital, répliquai-je. Il me faut passer la journée à entendre les confessions des picotés et des cholériques, me tenir l'oreille près de leur bouche, humer l'air pestilentiel de leurs lits de mort. Est-ce que la prudence ne me fait pas un devoir de prendre quelques précautions dans de pareilles circonstances ?

– Est-il possible, continua le docteur, qu'un homme pour qui j'ai tant d'estime, ignore à ce point les effets délétères de l'alcool sur le corps humain ?

Ce que vous venez de boire n'est autre chose qu'un affreux poison. Loin d'être plus à l'abri du danger depuis que vous l'avez bu, vous courez mille fois plus de risques qu'auparavant d'être atteint par la contagion.

– C'est ainsi que vous, pauvres protestants, lui répondis-je en riant, vous n'êtes tous que des fanatiques à l'égard de ces excellents breuvages. Mais vous ne me persuaderez jamais de partager vos idées exagérées sur ce sujet. Serait-ce donc pour l'usage des chiens que Dieu aurait créé le vin et le brandy? Non! ces excellentes choses sont faites pour l'homme sage qui sait s'en servir avec modération.

– Mon cher Père Chiniquy, poursuivit le docteur, vous badinez; je suis parfaitement sérieux lorsque je vous dis que, sous le nom de brandy, vous avez bu un poison qui vous expose plus que jamais à succomber aux atteintes de l'épidémie qui fait ici tant de victimes depuis quelques jours.

– Si l'on s'empoisonnait à boire de bon vin et d'excellent brandy, lui répondis-je, il y a longtemps que vous seriez le seul médecin dans Québec, et que tous les autres y seraient morts et enterrés; car je ne connais que vous, parmi tous les docteurs de la ville, qui ne fassiez pas usage de ces bonnes choses. Mais, quoique j'aie bien du plaisir à causer avec vous, mes matelots sont là qui m'attendent et m'appellent veuillez m'excuser si je vous quitte pour aller à eux.

– Laissez-moi vous dire encore un mot, répliqua le docteur, et j'aurai fini. Nous devons faire, demain matin, l'autopsie d'un marin qui vient de mourir subitement. Auriez-vous quelque objection que je vous fisse voir, dans le corps de cet homme, le mal que vous vous êtes fait à vous-même en buvant ce brandy?

– Je n'ai aucune objection à cela, lui dis-je : il y a longtemps que je veux étudier l'anatomie; demain donc je prendrai ma première leçon. Elle ne peut m'être donnée par un maître plus aimable et plus savant que vous.

Je pressai la main du docteur et le quittai pour courir à mes chers malades, qui m'occupèrent le reste de la journée et une partie de la nuit ; car pas moins de cinquante voulurent faire des confessions générales ; et il me fallut donner les derniers sacrements à vingt-cinq qui étaient à l'agonie. Le lendemain matin, je me trouvai à la salle de dissection, auprès du cadavre dont on devait faire l'autopsie. Le docteur Douglas me fit présent d'un puissant microscope pour m'aider à mieux étudier les ravages de l'alcool dans toutes les parties du corps humain. – Je ne doute pas, dit-il, que cet homme n'ait été tué par un verre de rhum qu'il a bu une heure avant sa mort cette boisson a amené la rupture de l'aorte (la grosse veine qui porte le sang au cœur). Pendant qu'il parlait, le scalpel avait fait son œuvre avec tant de rapidité et de précision, que l'horreur du spectacle de cette artère brisée était devant nos yeux, comme la dernière parole tombait des lèvres du chirurgien.

– Regardez avec attention, me dit alors le docteur, et voyez avec votre microscope les milliers de petites taches rouges et livides dont cette artère est couverte ce sont autant de trouées faites par l'alcool. Vous savez comment les rats-musqués percent les digues élevées le long du Mississippi pour contenir ce fleuve dans son lit. Les innombrables trous qu'ils font permettent à l'eau de s'échapper, d'abord en petite quantité ; mais bientôt ces trouées, si petites dans l'origine, s'agrandissent par l'effet des eaux, qui y creusent de larges passages, et brisent ensuite la digue entière : c'est alors que le fleuve, libre de toutes ses barrières, porte la désolation et la mort sur les malheureuses campagnes qu'il avait mission de fertiliser et d'enrichir. Ainsi, ces veines et ces artères, placées dans tout le corps humain pour garder le sang dans les limites que la main de Dieu lui a tracées, afin de conserver la vie, étant percées dans des milliers d'endroits par l'alcool, le sang s'échappe par ces petites ouvertures, et porte la destruction et la mort dans tous les organes qu'il avait mission de fortifier et de nourrir. Ce n'est pas seulement cette grosse artère que l'alcool brûle, perce, déchire et détruit il fait le même travail de mort dans toutes les veines, dans les poumons et dans tous les

organes du corps humain. Regardez les poumons de ce malheureux ; et comptez, si vous le pouvez, les milliers ou plutôt les millions de petites taches rougeâtres, jaunes, livides, dont ils sont couverts ce sont autant de petits ulcères causés par l'alcool, qui, ayant percé, déchiré les veines, ont laissé échapper des gouttes de sang, qui se sont corrompues, et ont presque entièrement détruit ces merveilleux organes. Si cet homme n'était pas mort hier subitement par la rupture de l'aorte, que le rhum a détruite, il serait bientôt mort d'une congestion du sang aux poumons, causée par la boisson.

L'alcool est un des plus dangereux poisons qui existent à lui seul, il fait mourir plus de personnes que tous les autres poisons réunis. L'alcool ne peut aller dans aucune partie du corps humain sans y porter le trouble, la maladie et la mort. Il ne peut s'unir ni s'assimiler à aucun des organes qu'il touche. Dieu veut, dans sa sagesse infinie, que l'eau que nous buvons et la nourriture saine que nous mangeons, se transforment en organes et en tissus, depuis les cheveux de notre tête jusqu'à la plante de nos pieds. Cette eau et cette nourriture, après avoir séjourné un temps plus ou moins long dans notre estomac, sont portées par les milliers de petits canaux dont vous voyez ici l'origine, jusqu'à la surface de toutes les parties du corps. Lorsque l'eau, le pain, ou les autres aliments que nous avons bus ou mangés, arrivent par ces canaux aux poumons, à la cervelle, dans les nerfs et les muscles, et même dans les os, ils y sont bien reçus. Partout on leur donne, si je puis ainsi m'exprimer, des lettres de naturalisation : ils y ont droit de bourgeoisie, ils peuvent y rester en paix et y travailler au bien général. Mais il n'en est pas ainsi de l'alcool : sous quelque nom qu'on le boive, qu'il s'appelle vin, bière, whisky, rhum, brandy, il reste alcool, et cause une foule de maux plus ou moins graves, suivant la quantité bue. L'estomac sait que l'alcool est un poison, que c'est un serpent qui pique, une vipère qui donne la mort. Il fait un suprême effort pour l'expulser ignominieusement, soit par la bouche, soit par les millions de petits tubes qui le conduisent à la surface et le jettent dehors, comme un malfaiteur, sans lui permettre de séjourner nulle part.

Car, remarquez bien que l'alcool en traversant le corps par ces petits canaux, depuis l'estomac jusqu'à la surface, ne trouve pas un organe, pas un tissu, qui lui permette de mettre pied à terre et d'y demeurer en citoyen ou en ami. Regardez avec votre microscope, et voyez comment, partout où l'alcool a voulu se reposer, il y a eu une lutte acharnée, un combat à outrance, pour le déloger une sanglante bataille a été livrée pour le repousser. Oui, partout où ce roi de la mort a mis le pied, on voit les traces de la douleur et de la corruption ; on voit des ruines et du sang comme marques de sa présence. Par un merveilleux effet des lois de la nature, ou plutôt de Dieu même, la veine ou l'artère où passe l'alcool, se contracte et se resserre, comme pour empêcher son implacable ennemi de passer, ou pour l'étouffer sur sa route. Cette artère et cette veine ont évidemment aussi entendu la voix de Dieu qui leur dit : Le vin est un moqueur ; il pique comme un serpent, il tue comme une vipère. L'alcool ne touchera pas un muscle, pas un nerf, sans que ce muscle et ce nerf frémissent comme à l'approche de leur plus cruel ennemi : ils perdent leur force et leur vie à son contact.

Ce n'est pas dans les étroites limites d'un chapitre que je pourrais redire toutes les admirables choses que j'entendis tomber ce jour-là des lèvres de mon savant ami, ni les effroyables ravages que l'usage des boissons fortes avaient faits dans le corps de cet homme, qui n'était pourtant pas un ivrogne. Qu'il me suffise de dire que je fus saisi d'horreur à la pensée de l'acte de folie que j'avais fait en buvant du brandy pour conserver ma santé. Ce que j'appris ce jour-là me laissa entrevoir les merveilles d'un monde nouveau dont je n'avais jusque-là pas même soupçonné l'existence. Mais, chose étrange ! quoique je fusse saisi d'épouvante à la vue du mal que la boisson forte avait fait même aux buveurs modérés, je n'avais pas assez de logique, de courage et de religion pour en faire le sacrifice, et promettre de n'en plus jamais boire. J'étais encore trop timide et trop lâche pour braver le ridicule qui s'attache à quiconque s'oppose à des usages sanctionnés par les vieilles habitudes et les liens de la société. Mais je pris la résolution d'étudier à fond le mal que

fait la boisson à ceux qui en usent. Et le meilleur moyen d'arriver à mon but me parut être de continuer à faire un cours aussi complet que possible d'anatomie, sous la direction de mon savant ami le docteur Douglas.

L'homme qui n'a jamais étudié l'anatomie, comme celui qui n'a jamais étudié l'astronomie, ne sait rien de la sagesse et de la puissance infinies de Dieu. Aucun livre, excepté la Bible, n'est capable de donner une idée de la sagesse, de la puissance et de l'amour de Dieu, comme l'étude du corps humain. Le corps de l'homme est un livre que Dieu a écrit de sa propre main pour nous parler de sa puissance et de sa sagesse comme aucun homme n'en pourra jamais parler. Comment trouver des paroles pour exprimer l'étonnement et l'admiration qu'on éprouve en face des faits suivants, que l'étude de l'anatomie nous révèle :

1° Le cœur, qui n'a que six pouces de long et quatre de diamètre, bat soixante-dix fois par minute, 4200 par heure, 100 800 par jour, 36 792 000 par année. Chaque fois que le cœur bat, il lance douze onces et demie de sang hors de lui-même : ce qui fait que 175 onces de sang par minute, 656 livres par heure, sept tonneaux et trois quarts par jour passent par le cœur ! Le sang de tout le corps met seulement trois minutes à passer par le cœur !

2° Le poids du sang d'un homme ordinaire est de trente à quarante livres. Ce sang parcourt tout le corps en 101 secondes : une minute et cinquante-et-une secondes ! Dans l'espace de vingt-quatre heures, 11 000 pintes de sang passent par les poumons !

3° La peau est composée de trois parties, placées l'une sur l'autre, dont l'épaisseur varie d'un quart à un huitième de ligne. Chaque quart de pouce carré contient 3500 pores, par où la sueur s'écoule. Chacun de ces pores ressemble à un petit tuyau d'un quart de pouce de long, qui, mis bout à bout, formerait un conduit de 201 166 pieds de long, équivalant à un fossé de drainage d'environ quarante milles, ou près de treize lieues !

4° Il y a 246 os dans le corps humain dont 63 sont dans la tête et la face, 24 dans les côtes, 16 dans les poignets, 14 dans les jointures, et 108 dans les pieds et les mains.

Après que j'eus étudié avec soin toutes ces merveilles, ignorées de la plupart des hommes, je restai muet d'admiration je ne pouvais exprimer ce que je ressentais. J'essayai cependant à plusieurs reprises d'en causer avec les prêtres qui m'entouraient; mais je m'aperçus bientôt qu'ils pensaient que je leur parlais de ces choses par vanité et pour montrer quelque supériorité sur eux. Je vis même que plusieurs d'entre eux me tournaient en ridicule, ne me comprenaient pas, et s'imaginaient que j'exagérais. Je pris donc le parti de me taire devant les hommes. Mais combien je me sentais heureux lorsque, seul en la présence de Dieu, repassant ces merveilles dans ma pensée, je pouvais lui dire avec le saint prophète : « Vous êtes grand ! Seigneur. Les œuvres de vos mains sont au-dessus de celles des hommes ! Mais les œuvres de votre miséricorde et de votre amour sont au-dessus de toutes vos œuvres ! »

Pendant les quatre ans de mon vicariat à la cure de St-Roch de Québec, j'ai assisté à l'autopsie de près de deux cents cadavres, soit à l'Hôpital de Marine, soit dans les autres parties de la ville, où le coroner et les autres chirurgiens de Québec avaient presque toujours la bonté de m'inviter. C'est ainsi que Dieu m'a donné une occasion de m'instruire dans cette branche si utile des connaissances humaines, comme peu de prêtres ou peu de ministres en ont jamais eu, sur ce continent ou ailleurs. C'est ma ferme conviction que les prédicateurs de la tempérance devraient, avant tout, faire un cours complet d'anatomie, et étudier dans le corps non seulement des ivrognes mais des buveurs modérés, les ravages que la boisson fait dans leurs organes. Tant que ceux qui ont mission de répandre les principes des sociétés de tempérance n'auront pas fait cette étude, il ne comprendront que bien imparfaitement le grand sujet qu'ils traitent. Quoique j'eusse étudié les ouvrages des plus grands écrivains de la France, de l'Angleterre et des États-

Unis sur les maux que la boisson fait au corps de l'homme, j'en ai plus appris sur ce sujet dans l'étude du cerveau, des poumons, des artères et des veines, des muscles et des nerfs d'un seul cadavre, que par la lecture de tous les livres écrits sur cette matière.

Le Seigneur s'est évidemment servi de cette science acquise dans l'examen des organes et des tissus du corps humain, pour donner à mes humbles efforts la puissance irrésistible dont j'avais besoin pour persuader à mon pays tout entier d'accepter la réforme que le moindre de ses enfants lui prêchait. Mais c'est ici le moment de dire comment Dieu m'a forcé, presque malgré moi, à renoncer pour toujours à l'usage des boissons enivrantes.

Il y avait parmi mes pénitentes une jeune dame qui appartenait à la classe la plus élevée de Québec. Elle avait une petite fille, âgée d'environ un an, d'une beauté singulière. Je ne crois pas qu'ici bas il soit possible de rien voir de plus charmant que cette enfant. Aussi sa mère en était-elle passionnée : elle ne pouvait s'en séparer, pas même pour aller à l'église ; à tout instant elle la pressait sur son cœur, la couvrait de baisers. Malheureusement, cette jeune dame, comme beaucoup d'autres, même dans les plus hauts rangs de nos sociétés modernes, avait appris dans la maison de son père à aimer le vin ; et sa mère avait été, par son exemple, sa première maîtresse dans l'art de boire « modérément ». Après avoir, pendant quelque temps, bu modérément, elle s'habitua, comme cela n'arrive que trop souvent, par des degrés presque imperceptibles, à dépasser les bornes de la modération et des convenances. Puis vinrent des ordonnances médicales qui lui firent comme une loi de boire des spiritueux plusieurs fois dans la journée, sous prétexte de soutenir ses forces et de conserver sa santé. Enfin, des penchants presque irrésistibles la firent bientôt descendre à des habitudes d'intempérance qui la faisaient rougir, et qu'elle était la première à déplorer, lorsqu'elle revenait à elle-même.

J'étais le seul au monde, avec son époux, qui fusse initié à ce triste secret.

Ce jeune homme était mon ami intime; et souvent, le visage baigné de larmes, il était venu me conjurer de lui aider dans les efforts qu'il faisait pour persuader à sa compagne de renoncer entièrement à l'usage du vin. Je mis tout en œuvre pour lui faire voir l'abîme qu'elle creusait elle-même tous les jours sous ses pas. Jamais je ne lui en parlais, soit que je fusse seul avec elle, soit devant son époux, qu'elle ne fondit en larmes et ne promît de suivre mes conseils. Mais, hélas! les funestes ordonnances du médecin étaient toujours là, comme une barrière infranchissable à toute réforme. Ces quelques verres de vin étaient comme de l'huile répandue sur des tisons brûlants qui cause un incendie que rien ne peut éteindre.

Un après-midi, que jamais je n'oublierai, un messenger hors d'haleine vint me dire « M. A... vous conjure de venir à l'instant chez lui... Un affreux malheur vient de lui arriver... son enfant a été tué... et sa femme en est tellement affectée qu'elle veut s'ôter la vie...! » Je m'élançai, et je fus bientôt en face du plus épouvantable spectacle qui se soit jamais vu. La jeune mère s'arrachait les cheveux, déchirait ses vêtements et se labourait la figure avec ses ongles, en remplissant la maison de ses cris :

– Pour l'amour de Dieu! donnez-moi donc un couteau pour que je me coupe la gorge! ... J'ai tué mon enfant! ... Mon enfant! ma chère petite fille est morte! ... Ma Lucie! ma Lucie! c'est ta mère, ta cruelle mère, qui t'a ôté la vie! ... Mes mains sont teintes du sang de mon enfant! ... Oh! pourquoi veut-on m'empêcher de mourir...!

Le jeune époux et deux autres messieurs, un docteur et le coroner, employaient tout ce qu'ils avaient de force pour tenir les mains de cette mère désespérée, et l'empêcher de s'élancer sur la muraille, où elle voulait se briser le crâne. Complètement ivre, elle était tombée, son enfant dans les bras, avec tant de force sur le poêle, qu'il avait été renversé les tisons enflammés, répandus sur le plancher, avaient failli mettre le feu à la maison. Un des angles aigus du poêle s'était enfoncé dans la tempe droite de l'enfant, avait brisé le

crâne et déchiré la cervelle. Tout cela avait été l'œuvre d'un moment. Mais ce moment était toute une éternité pour la malheureuse mère et son enfant. A peine était-elle relevée, qu'elle se sentit comme foudroyée en voyant d'un coup d'œil toute l'étendue de son malheur. Comme il arrive presque toujours en de pareilles circonstances, son ivresse s'était entièrement dissipée. En voyant son enfant mort, son premier mouvement avait été de courir au buffet pour saisir un grand couteau de table bien effilé pour s'en couper la gorge. Heureusement que son mari était entré à l'instant, s'était élancé sur elle et lui avait ôté cette arme meurtrière, après une terrible lutte.

Après plus d'une heure d'efforts inutiles pour calmer la mère et rendre quelque service au père infortuné, je pensai à m'en retourner. Mais ce fut impossible. Au nom de Dieu ! me dit le malheureux époux, restez avec nous pendant l'affreuse nuit qui nous attend. Mes malheurs sont assez grands sans qu'on nous déshonore à jamais par une publicité qu'il nous faut éviter à tout prix : vous êtes le seul homme au monde, avec ces messieurs, sur qui je puisse compter pour m'aider dans cette heure de désastres, et pour garder le secret de ma honte. Ne me refusez pas cette faveur.

Je restai avec l'espoir d'être de quelque secours, surtout à la pauvre mère. Mais tous mes efforts auprès d'elle furent inutiles : elle demeura absolument sourde à tout ce que je pus lui dire ; elle répondait à mes paroles par des sanglots, des cris déchirants ; à chaque instant, elle répétait :

– Mon enfant ! ma Lucie ! Au moment même où tes lèvres me couvraient de baisers, je t'ai donné la mort... ! Pendant que tu pressais sur ton cœur ta mère, ce monstre indigne d'être jamais appelé mère était ivre... ! et c'est elle qui t'a donné le coup de mort ! ... Oh ! ma Lucie ! ... Mes mains cruelles sont rougies de ton sang ! ... Mon mari ! je t'en prie, au nom du ciel ! ôte-moi la vie ! ... Cher Père Chiniquy ! je vous en conjure, par la charité que vous avez toujours eue pour moi, aidez-moi à mettre fin à mes douleurs... à mes remords... à ma vie criminelle ! ... Donnez-moi un couteau, que je me perce

le sein... que mon sang se mêle à celui de mon enfant... que je sois ensevelie avec elle dans le même tombeau! ...

En vain j'essayai de lui parler des miséricordes de Dieu pour les plus grands pécheurs ses oreilles semblaient entendre des voix terribles qui empêchaient mes paroles d'aller jusqu'à elle. Dans la nuit elle eut une crise plus épouvantable que toutes les autres. Sa douleur devenait de la fureur. Quoique nous fussions quatre hommes pour la tenir, elle était plus forte que nous tous : elle se débattait dans nos bras avec une force de géant ; elle finit par nous échapper, et nous échapper, et s'élança dans la chambre où était le cadavre sanglant de son enfant, qu'elle saisit et étreignit sur sa poitrine, comme si elle eût voulu le broyer. Puis, ayant arraché le linge blanc qui cachait l'effroyable plaie, elle y appliqua ses lèvres. Cette infortunée, les cheveux épars, la robe en lambeaux, le visage couvert de sang, les yeux rougis par les pleurs, pressant le petit cadavre sur son sein découvert, formait un spectacle d'horreur comme le monde n'en a jamais vu ! Enfin elle se tourna vers moi et me dit d'une voix solennelle :

– Père Chiniquy, pourquoi n'ai-je pas suivi les charitables conseils que vous m'avez si souvent donnés ? Combien de fois vous m'avez répété les paroles tombées du ciel : Le vin est trompeur : c'est un serpent qui pique, c'est un scorpion qui donne la mort ! Exaucez en ce moment, je vous en conjure, la prière que la plus malheureuse des mères vous adresse. Allez d'un bout du Canada jusqu'à l'autre ! Dites à tous les pères de famille de ne jamais mettre une goutte de ces boissons maudites sous les yeux de leurs enfants ! Allez dire à toutes les mères de famille de n'en jamais mettre sur leurs lèvres une goutte seule ! Allez dire à tous les Canadiens de n'y jamais toucher et de n'en jamais avoir dans leurs maisons ! Dites à tout le Canada, dites à tout l'univers, comment sur le cadavre de mon enfant j'ai à jamais maudit la boisson qui lui a ôté la vie et qui m'a perdue !

Après m'avoir adressé ces paroles émouvantes, elle s'arrêta quelques

minutes comme pour se reposer ; puis, fixant de nouveau ses yeux sur moi, elle reprit :

– Au nom du ciel ! je vous en conjure ! dites-moi si mon enfant peut me pardonner sa mort ! ... Peut-elle prier Dieu d'avoir pitié de sa malheureuse mère ? ... Peut-elle obtenir que la sainte Vierge demande grâce pour moi ? ...

Mais avant que j'eusse le temps de lui répondre, elle nous foudroya tous en criant : – Je suis perdue ! J'ai tué mon enfant pendant que j'étais ivre ! ... A peine cet effroyable cri était-il sorti de son cœur qu'elle tombait morte sur le plancher ! Des flots de sang lui sortaient par la bouche et inondaient son enfant qu'elle tenait encore pressée sur sa poitrine.

Ce terrible drame resta caché : le coroner rapporta que l'enfant ayant été tué par un accident imprévu, la mère en était morte de chagrin. Deux jours après, mon ministère m'obligeait à porter en terre les deux cadavres, enfermés dans le même cercueil ! Mais ce que j'avais vu et entendu dans cette maison désolée ne pouvait être enseveli au fond d'un tombeau. J'avais besoin de solitude, de silence et surtout de prière après cette horrible tempête ! Au retour du cimetière, il me fut aisé de dire que je n'étais pas bien, que j'avais besoin de quelques jours de repos. Je m'enfermai donc dans ma petite chambre pour être seul avec mon Dieu, et réfléchir sur les grandes leçons que sa justice et sa miséricorde venaient de me donner.

Avant ce malheureux penchant, cette femme était animée des sentiments d'honneur et de piété les plus élevés. Les dernières paroles qu'elle m'avait adressées n'étaient pas pour moi comme ces discours si communs que nous adressent les pécheurs qui tremblent à l'approche de la mort elles avaient une portée et une solennité qui en faisaient presque des oracles du ciel, et je me sentais appelé à un combat à mort contre l'alcoolisme. Au milieu des ténèbres et du silence de cette nuit si mémorable pour moi étais-je éveillé, ou assoupi dans les illusions d'un songe ? je n'en sais rien je vis tout à coup

la figure si calme, si belle et si chère de ma mère ! Elle était tout près de moi, et tenait par la main la malheureuse jeune femme ! ... Ma mère, oui, ma bien-aimée mère, me dit alors avec une force de sentiment, d'autorité et d'amour qui gravait chaque parole dans mon âme comme avec des lettres de feu, de larmes et de sang : « Va par tout le Canada dire à tous les pères de famille, de ne jamais mettre une goutte de boisson enivrante sous les yeux de leurs enfants. Dis à toutes les mères de ne jamais boire une goutte de ces détestables boissons. Dis à tout le peuple du Canada de ne jamais toucher ni regarder la coupe empoisonnée des boissons enivrantes. Et toi, l'enfant si cher à mon cœur, abandonne aussi pour toujours l'usage de ces boissons, qui sont maudites au ciel, sur la terre et en enfer ».

Quand cette voix, si puissante et si douce tout à la fois, eut cessé de se faire entendre, et que les yeux de mon âme eurent cessé de voir cet étrange et merveilleux spectacle, je me sentis singulièrement inquiet et troublé. Je me dis à moi-même : – Serait-il possible que les terribles choses que j'ai vues et entendues depuis quelques jours troublassent ma raison et me conduisissent à l'asile des fous ? J'avais passé les trois dernières nuits sans sommeil, et je n'avais presque rien pu manger depuis quarante-huit heures. Je craignais que la faiblesse de mon corps n'eût brisé l'équilibre de ma raison, pour me reléguer à jamais parmi les aliénés. Je me jetai à genoux pour pleurer et prier ; et bientôt je me sentis plus calme et plus fort. Élevant alors de nouveau ma pensée vers Dieu, je lui dis dans toute la simplicité de mon cœur :

– Ô mon Dieu ! faites-moi connaître votre sainte volonté ; et donnez-moi la grâce de l'accomplir ! Voulez-vous que je redise à mon pays les épouvantables maux que la boisson fait au corps comme à l'âme de ses enfants ; ou bien voulez-vous que la connaissance que vous m'avez donnée de ces choses reste à jamais ensevelie avec moi dans le tombeau ? Plus vite que l'éclair, la réponse parvint à mon âme : « Va publier partout ce que tu as appris ».

L'âme inondée de joie et le cœur ceint d'une force qui n'était pas la

mienne, j'élevai mes mains vers le ciel et je m'écriai tout haut :

– Pour votre amour, ô Jésus, et pour l'amour de mon pays, je promets de ne plus jamais prendre une goutte de boisson enivrante. Je ferai tout en mon pouvoir pour que les prêtres et le peuple du Canada fassent le même sacrifice!

Il y a quarante-quatre ans que j'ai fait cette promesse, et avec la grâce de Dieu j'y ai été fidèle.

28. – Conversion de protestants à l'Église catholique.

Une des principales croyances de l'Église de Rome est que hors de son sein il n'y a point de salut. J'avais accepté ce dogme impie et je me consacrai avec énergie à la conversion des protestants. Je me procurai à grands frais tout ce que les libraires de Québec avaient de livres de controverse, et je me mis à étudier les Écritures saintes avec une ardeur incroyable. La conversion d'un protestant au catholicisme me paraissait une œuvre mille fois plus grande et plus glorieuse que la conquête d'un royaume. Mon office de chapelain à l'Hôpital de Marine, comme mes rapports journaliers avec les habitants de Québec, me donnaient de nombreuses occasions de me rencontrer avec les protestants; et je n'en laissais jamais échapper une sans chercher à leur montrer ce que je croyais être les erreurs de leur religion. Mais, à mon grand chagrin, je m'aperçus qu'à de rares exceptions près, ils évitaient de parler de ce sujet.

C'est alors que j'entendis dire que M. l'abbé Parent, supérieur du Séminaire de Québec, avait persuadé à plusieurs centaines de protestants de se faire catholiques. Je me rendis aussitôt chez lui et le priai respectueuse-

ment de me dire ce qui en était. Pour toute réponse, il alla me chercher la longue liste des convertis, et me la présenta en souriant avec fierté. Comment exprimer ma surprise et mon admiration lorsque j'eus compté deux cent cinquante noms, parmi lesquels figuraient ceux de plusieurs des plus respectables familles anglaises et écossaises de Québec? M. Parent me parut alors le prêtre le plus béni du Canada. Dans les cercles élevés de la société on ne le nommait jamais autrement que « M. le Supérieur du Séminaire de Québec », mais le commun du peuple ne le connaissait que sous le nom de « Père Cocassier », à cause de son goût pour les combats de coqs. Cette passion bien connue ne lui avait rien fait perdre de l'estime publique, vu que dans ce temps-là, c'était la récréation favorite de la plupart des prêtres du Canada. Je suis cependant heureux de pouvoir dire que, depuis les terribles années où le choléra-morbus a ravagé le pays, cet amusement cruel et dégradant a complètement disparu parmi les prêtres canadiens aujourd'hui, c'est avec les cartes qu'ils passent leurs longues heures de loisir.

Après que j'eus lu et admiré la longue liste des conversions de M. Parent, je lui dis : – Comment pouvez-vous engager les protestants à causer religion avec vous? J'ai essayé mille fois de le faire, mais, à part quelques rares exceptions, cela a été sans succès. Il faut que vous ayez quelque secret pour réussir si bien. Ayez donc la bonté de me le confier afin que je puisse, moi aussi, arracher à l'enfer quelques-unes de ces âmes précieuses. –Il est vrai, répondit M. Parent, que c'est au moyen d'un secret que je parviens à dompter ces fiers Bretons, et à apprivoiser l'esprit hautain de ces hérétiques. Je ne l'ai que rarement révélé, cependant, je connais assez votre zèle pour la conversion des protestants, et j'ai assez de confiance dans votre discrétion, pour que je vous accorde volontiers la faveur que vous me demandez, si vous me promettez de n'en jamais causer à personne pendant ma vie. Je le lui promis, et il continua :

– Presque tous les protestants de Québec ont des Irlandaises catholiques-

romaines pour servantes ; et jusqu'à ces dernières années, c'est à moi qu'elles venaient se confesser, car j'étais à peu près le seul prêtre canadien qui parlât aussi bien l'anglais que le français. Je ne manquais jamais de leur demander des nouvelles de la piété de leurs maîtres, et par leurs réponses, j'en savais aussi long sur tous ces hérétiques que si j'eusse vécu dans leurs maisons. C'est alors que j'ai appris que beaucoup d'entr'eux n'ont pas plus de religion que nos chiens. Beaucoup ne vont à l'église, le dimanche, que pour rire de leurs ministres, dont ils passent la semaine à critiquer les sermons. Ils ont souvent une meilleure opinion de nos maisons d'éducation que des leurs propres, et préfèrent nos couvents et nos collèges à leurs meilleures écoles. Je savais, d'ailleurs, depuis longtemps que bon nombre de riches protestants aiment mieux confier l'éducation de leurs filles à nos bonnes religieuses qu'à leurs propres institutrices. Éclairé par toutes ces révélations, je préparais mes batteries contre le protestantisme, comme un général qui connaît son terrain et qui est sûr de la victoire. Le succès que j'ai eu vous montre que mes plans étaient bons.

La première chose que je faisais était d'aller trouver un protestant que je connaissais sans attache à sa religion. Je lui portais quelques louis en lui disant qu'ils lui appartenaient. Il regardait d'abord cet argent avec surprise ; puis, me toisant de la tête aux pieds, il m'examinait comme si je fusse tombé des nues. Alors la conversation suivante s'engageait presque infailliblement :

– Êtes-vous bien certain que cet argent m'appartienne ?

– Oui, monsieur, lui répondais-je, cet argent vous appartient.

– Mais, seriez-vous assez bon pour me dire comment vous savez cela ? C'est la première fois que j'ai l'honneur de vous parler, et nous avons été étrangers l'un à l'autre jusqu'à ce moment.

– La seule chose que je puisse vous dire, monsieur, c'est que la personne qui m'a remis cet argent m'a assuré qu'il vous appartenait ; et elle m'a donné

votre nom et votre adresse si correctement, qu'il ne peut y avoir d'erreur dans ce que je vous dis.

– Ne m'est-il pas permis de savoir le nom de la personne qui vous a chargé de me remettre cette somme?

– Non, monsieur, car le secret de la confession est inviolable. Nous ne pouvons, en aucune manière, nous servir de ce que nous savons par la confession, sauf lorsque le pénitent lui-même nous y autorise.

– Que cette confession auriculaire est une admirable institution! s'écriait mon interlocuteur.

– Oui, monsieur, lui répliquais-je, cela est vrai, car c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a établie. Mais ayez la bonté de m'excuser, je ne puis avoir l'honneur de causer plus longtemps avec vous aujourd'hui : les devoirs de mon ministère m'appellent ailleurs.

– Je suis affligé de ce que nous ne puissions causer plus longtemps ensemble, me disait-il alors. Ne me feriez-vous pas l'honneur de revenir me voir? Je serais heureux de vous présenter à ma femme, et elle se trouverait très honorée de faire votre connaissance!

– J'accepte avec plaisir votre invitation, répondais-je. Je serai trop heureux de lier connaissance avec un citoyen de Québec dont les hautes qualités d'esprit et de cœur sont l'honneur de notre cité; et ce sera un grand plaisir pour moi de présenter mes respectueux hommages à Madame.

Deux ou trois jours plus tard, j'étais certain de recevoir à mon confessionnal mes pieuses pénitentes : elles venaient avec joie me dire que depuis ma visite, M. et M^{me} A. ne pouvaient se lasser de parler de moi; qu'ils m'exaltaient au-dessus de tous leurs ministres; qu'avec leurs amis, ils déclaraient que la confession auriculaire était une chose admirable, que les réformateurs n'auraient jamais dû abolir. A présent, mon jeune et bien cher ami, vous

voyez comment le sacrifice de ces quelques louis, avec la bénédiction de Dieu, détruisait de fond en comble tous les préjugés que ces hérétiques conservent contre la confession en particulier, et contre notre sainte religion en général. Ce peu d'argent m'ouvrait toutes les portes et préparait les esprits et les cœurs à recevoir, comme dans une bonne terre, la semence que j'allais y déposer.

Je remerciai l'abbé des intéressants détails qu'il avait bien voulu me donner. Je lui dis combien je trouvais ses stratagèmes habiles et puissants ; mais je ne pus m'empêcher d'ajouter : – Ne craignez-vous pas que tout cela ne soit de la déception et de la fourberie ? Comment pouvons-nous ne pas être coupables de mensonge devant Dieu, lorsque nous faisons accroire à ces protestants que cet argent est le fruit de restitutions faites au moyen de la confession, quand il vient de notre poche ?

– Je n'ai pas la moindre inquiétude à ce sujet, reprit vivement le vieux prêtre. Car, si vous avez fait attention à ce que je vous ai dit, vous aurez remarqué que je n'ai pas une seule fois affirmé *positivement* que cet argent venait de la confession auriculaire. Les protestants l'ont ainsi compris, il est vrai ; mais c'est leur faute : ils n'ont pas donné toute l'attention nécessaire à mes paroles. Il est vrai que j'ai omis plusieurs détails qui auraient amené des conclusions bien différentes si je les eusse donnés. Mais le bienheureux Liguori, à la tête de nos théologiens les plus approuvés, nous dit que nous pouvons nous servir de ces « restrictions mentales », *mentis reservationes*, lorsque c'est pour le bien des âmes et la plus grande gloire de Dieu.

– Oui, lui répondis-je, je sais que c'est la doctrine de Liguori. Mais, quoique je fasse tout mon possible pour l'accepter, je vous avoue que j'ai peine à réconcilier cet art de mentir avec la sublime simplicité que Jésus-Christ commande à ses disciples, lors qu'il leur dit : Que votre parole soit oui, oui ! non non ! Vous le dirai-je ? il y a comme la voix d'une secrète protestation qui se fait entendre au fond de mon âme troublée.

Avec une mauvaise humeur qu'il ne sut pas cacher, M. Parent répondit à l'instant : – Mon jeune ami, je comprends en ce moment la vérité de ce que M. Perras et M. Bédard me disaient, il n'y a que quelques jours. Ces deux vénérables prêtres vous estiment sincèrement, mais ils ne cachent pas qu'ils aperçoivent à votre horizon un nuage qui les inquiète. Vous passez trop de temps à lire la Bible, et pas assez à étudier les saintes doctrines et les traditions de l'Église. Vous êtes trop porté à ne suivre que votre raison individuelle et faillible dans l'interprétation de la Parole de Dieu. N'est-ce pas l'écueil sur lequel Luther, Calvin et tant d'autres hérétiques ont fait naufrage ? Suivez mon avis ne cherchez pas à être plus sage que notre sainte Église obéissez avec docilité à sa voix lorsqu'elle vous parle par ses théologiens c'est votre seule planche de salut.

Je sentis que je m'étais encore une fois compromis, et que le seul moyen de n'être pas dénoncé à l'évêque comme hérétique et protestant, était de me rétracter sur le champ. Et je le fis de mon mieux. L'abbé Parent reçut mes excuses d'assez bonne grâce ; mais il me fut aisé de voir qu'il regrettait amèrement de m'avoir confié son secret. Je sortis de cette chambre l'âme profondément humiliée et le cœur désolé à la vue de mon imprudence. Mais quoiqu'il me fût impossible d'approuver le *modus operandi* de l'abbé Parent, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le succès avec lequel il travaillait à la conversion des protestants ; et je pris la résolution de me vouer plus que jamais à cette œuvre. Cependant, je ne puis aujourd'hui que déplorer le résultat de mon travail, puisque je n'ai pas persuadé moins de quatre-vingt-treize protestants de se faire catholiques-romains. Il m'est impossible d'entrer dans le détail de ces conversions ou plutôt perversions. Je dirai cependant que je ne fus pas longtemps sans être convaincu que ma seule chance de réussite était parmi les évêques. Je vis bientôt que Luther, Calvin et Knox avaient creusé un abîme infranchissable entre les presbytériens, les méthodistes, les baptistes et mon Église. Mais j'aperçus, du premier coup d'œil, que l'espace parcouru par l'Église d'Angleterre après sa sortie de Rome, était bien moins

grand que le commun du peuple ne le pense.

C'est un fait que l'épiscopalisme n'est qu'une demi-réforme. Je dirai plus : ce n'est sous bien des rapports qu'une fausse réforme. Il y a assurément dans l'Église épiscopale un grand nombre de chrétiens admirables par la piété, la foi sincère et les bonnes œuvres. Mais c'est un phénomène inexplicable que de pareils hommes restent là, s'ils sont tant soit peu logiques. Beaucoup de personnes sont surprises de ce qu'un si grand nombre d'hommes éminents par toutes les qualités de l'esprit et du cœur, en Angleterre et en Amérique, sortent de l'Église épiscopale pour entrer dans l'Église romaine : ce qui me surprend, c'est qu'il y ait si peu d'épiscopaux qui tombent dans l'abîme du romanisme, lorsqu'ils se tiennent depuis si longtemps au bord du précipice. Entassez un million d'hommes sur les rochers qui bordent et qui surplombent les chutes du Niagara, ou bien forcez ces hommes à passer continuellement d'une rive à l'autre dans de frêles embarcations, et vous verrez s'il n'y en aura pas constamment qui seront entraînés dans le gouffre.

Il y a trois siècles, le peuple anglais, dans un sublime effort, s'élança hors de l'Église catholique. Mais, au lieu de marcher vers les hautes régions où la sublime simplicité et la pure vérité évangélique ont planté leurs bannières chéries, ce noble peuple a eu le malheur de ne faire que quelques pas : il s'arrêta si près des marais empestés de la moderne Sodome, que l'air qu'il respire engendre constamment dans son sein la contagion et la mort. Je ne citerai qu'un fait. Dans le livre de prières de l'Église épiscopale, on lit les instructions suivantes données aux ministres qui visitent les malades :

Le malade sera exhorté à faire une confession détaillée de ses péchés, s'il sent sa conscience troublée par quelque faute. Après cette confession, le prêtre lui donnera l'absolution, s'il la demande avec humilité, de cette manière : « Que notre Seigneur Jésus-Christ, qui a laissé à son Église le pouvoir de pardonner les péchés à tous ceux qui croient et se repentent, te pardonne tous tes péchés, dans sa grande miséricorde. Et, par la puissance qu'il m'a donnée, je te pardonne tous tes péchés, au nom du

Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ».

Lorsque l'Église d'Angleterre sortit de Rome, elle fit comme Rachel quittant la maison de son père : elle emporta en cachette les idoles qu'elle avait adorées jusque-là. Mais les voilà qui se découvrent partout dans les confessionnaux qui reparaissent, dans les puériles cérémonies, les images, les crucifix qui amusent le peuple et remplissent les temples. Veuille le Dieu Tout-Puissant regarder dans sa miséricorde cette grande Église qui compte parmi ses enfants tant de nobles intelligences, d'âmes élevées et de cœurs chrétiens, pour lui aider à arracher de son sein l'ivraie que l'ennemi y a semée.

29. – Activité dans la prison et ce qui s'en suivit.

Je reçus un jour la lettre suivante, signée par des bandits bien connus :

Cher Père Chiniquy,

Nous sommes condamnés à mort ; veuillez venir nous aider à nous préparer à mourir en chrétiens.

Je n'entreprendrai point de dire ici ce qui se passa dans mon âme, quand j'entrai dans les sombres cachots où les condamnés étaient enchaînés. Aucune parole humaine ne peut exprimer les sentiments que j'éprouvai alors ! Les pleurs et les sanglots des condamnés me brisaient le cœur. Un seul d'entr'eux ne pleurait point et gardait le silence : c'était Chambers, le chef de la bande. Cependant, après que les autres m'eurent prié de les entendre en confession et de les préparer à la mort, Chambers me dit :

– Monsieur, vous savez que je suis protestant et marié à une catholique-romaine, qui est l'une de vos pénitentes. Depuis que vous avez persuadé à

mes deux sœurs de quitter le protestantisme pour embrasser le catholicisme, j'ai désiré plus d'une fois faire comme elles, mais mes aventures m'en ont toujours empêché. Aujourd'hui, je suis décidé à faire ce pas, et je veux que vous me disiez ce qu'il faut que je fasse.

J'étais alors catholique-romain sincère, prêtre fervent et dévoué. Je croyais que hors de mon Église il n'y avait point de salut. La conversion de ce grand pécheur me parut donc un miracle de la grâce de Dieu, et elle fut pour moi comme un baume consolateur. J'employai les huit jours suivants à entendre les confessions des condamnés, à lire la vie de quelques saints et plusieurs chapitres de la Bible, entre autres, les sept psaumes de la pénitence. Je méditai avec eux l'histoire des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, la parabole de l'enfant prodigue, etc. J'instruisis enfin Chambers dans la doctrine catholique. Ordinairement j'entrais dans la prison à 9 heures du matin et je n'en ressortais que vers 9 heures du soir. Les faits que j'appris me convainquirent plus que jamais que l'homme sans religion est l'être le plus dangereux et le plus cruel de la création, que la base de la société, c'est la croyance en un Dieu rémunérateur du bien et vengeur du mal dans cette vie et dans l'autre. Il n'y a point de lois, de société possibles, s'il n'y a point de Dieu pour sanctionner ces lois, et pour protéger la société.

Plus nous approchions du jour fatal où il me faudrait monter sur l'échafaud avec mes pénitents, pour les voir lancés dans l'éternité, plus mon âme se sentait saisie d'épouvante et d'horreur. Mes relations intimes et constantes avec eux, leur confiance sans bornes en moi, leur reconnaissance, leur désolation avaient rempli mon cœur d'une sympathie si forte qu'il me semblait que je ne faisais qu'un avec eux. Ils n'étaient plus pour moi des voleurs et des meurtriers, mais des amis intimes, des enfants chéris que j'aimais plus que ma propre vie. Le fait est que j'aurais volontiers souffert la mort pour leur conserver la vie. Comme plusieurs de ces condamnés appartenaient à de bonnes familles de Québec et des environs, je crus qu'il me serait facile

de faire signer par le clergé et par les principaux citoyens une pétition que je présenterais à Son Excellence, le gouverneur général, en le priant de changer la sentence de mort des prisonniers en une sentence d'exil perpétuel. Je me mis à l'œuvre. Bientôt la pétition fut signée par le clergé des différentes dénominations et par les principaux citoyens. Plein d'espérance, je me rendis chez le gouverneur, qui m'avait donné plus d'une fois des marques non équivoques de son estime. Je lui présentai ma pétition. Il la lut, mais me la rendit avec un refus catégorique. Je retournai à la prison le cœur navré.

Déjà on entendait les ouvriers qui préparaient l'échafaud pour le lendemain. Ce bruit me rendit à moi-même. Je retournai en hâte au palais demander à voir le gouverneur et tombant à genoux, je parlai comme jamais je n'avais parlé. Il y avait dans mon attitude et mes accents une puissance à laquelle Son Excellence ne put résister. Mêlant ses larmes aux miennes, il me dit d'une voix émue :

– Père Chiniquy, vous me demandez une faveur que je devrais vous refuser. Mais je cède à vos supplications, je vous accorde la grâce que vous me demandez.

Lord Gosford était un homme extrêmement sensible, et il avait un excellent cœur. Portant avec moi la sentence de mort commuée en une sentence d'exil à Botany-bay, je retournai à la prison. Il était dix heures du soir, quand je frappai à la porte du geôlier : – Je désire voir les prisonniers, lui dis-je, je leur apporte un message de grâce, ils ne mourront point : ils seront seulement déportés. J'arrivai au cachot, la porte s'ouvrit. – Réjouissez-vous et bénissez le Seigneur, criai-je aux prisonniers, vous ne mourrez point je tiens à la main le document qui vous rend la vie.

Ah ! comment décrire ce qui se passa alors dans cette cellule ! Deux des prisonniers s'évanouirent, tant leur surprise et leur joie étaient grandes. Les autres, ne pouvant contenir leur émotion, criaient, pleuraient à la fois. Ils

m'enlaçaient dans leurs bras, ils me pressaient sur leur cœur, ils m'embrassaient les mains, ils les arrosaient de leurs larmes. – Mes amis, à genoux ! dis-je enfin, remercions Dieu pour ses grandes miséricordes à votre égard : promettez-lui de réparer le passé par la sainteté de votre vie dès à présent. Après une courte exhortation, je lus avec eux les Psaumes 100, 101, 102 et 103. Je les quittai ensuite, il était minuit. J'avais besoin de repos après le travail et les émotions de la journée.

Ce ne fut que deux mois plus tard que les prisonniers partirent pour l'exil. Dans l'intervalle, je les visitai presque tous les jours dans la prison. Je les instruisais, je les exhortais, je tâchais de les préparer à mener une vie édifiante et exemplaire dans leur lieu d'exil. Le jour du départ arrivé, je donnai à chacun d'eux un Nouveau-Testament de la traduction de Sacy, en les conjurant au nom de Dieu d'en lire une partie tous les jours de leur vie. Je les recommandai à la grâce de Dieu, à la protection de Marie et des Saints. Je les embrassai et me séparai d'eux le cœur gros, l'œil humide, sachant bien que je ne les reverrais plus en cette vie. Quelques mois plus tard, j'appris que Chambers avait été pendu à Liverpool, pour avoir brisé ses chaînes dans la cale du vaisseau, et pour avoir déchaîné un certain nombre de prisonniers, avec l'intention de s'emparer du navire et d'échapper à l'exil en gagnant quelque terre inconnue.

J'avais presque complètement oublié ces jours émouvants de mes premières années de prêtrise, quand je fus appelé, en 1879, à passer en Australie, pour y faire des conférences contre le romanisme. Quelque temps après mon arrivée en ce pays, je me préparais à prêcher dans une de ses jeunes et florissantes cités lorsque je vis, de ma fenêtre, venir un magnifique équipage qui s'arrêta à la porte de la maison où je logeais. Un vieillard vénérable en descendit et frappa à la porte. Je lui ouvris moi-même pour épargner de la peine à l'ami qui me logeait. L'étranger demanda le Père Chiniquy.

– C'est moi-même. Veuillez entrer.

– Je désire passer une demi-heure seul avec vous, mon Père, dit l'étranger. Je ne veux être ni vu ni entendu de personne.

– Eh bien, lui dis-je, montons dans ma chambre ; là, nous serons seuls.

Une fois que la porte fut bien fermée : – Père Chiniquy, me dit le vieillard, me reconnaissez-vous ?

– Comment vous reconnaître ? lui dis-je ; je ne vous ai jamais vu.

– Vous m'avez vu, reprit-il avec émotion, vous m'avez intimement connu. Vous rappelez-vous la bande de meurtriers et de voleurs enfermée dans les cachots de Québec ?

– Oui, certainement.

– Eh bien, j'étais l'un d'eux et je vous dois de n'avoir pas été pendu. Vous avez été l'instrument béni dont Dieu s'est servi pour me convertir et je suis venu pour vous bénir, vous remercier, et vous témoigner la reconnaissance dont mon cœur est rempli à votre égard.

Tout surpris, tout étonné, pouvant à peine croire ce que mes yeux voyaient, ce que mes oreilles entendaient, je priai mon ami de me raconter son histoire.

– Volontiers, me dit-il. Comme je vous l'avais promis, j'ai lu régulièrement le Nouveau-Testament que vous m'avez donné. Je commençai à lire le jour même de notre départ. Ces lectures ne me firent d'abord aucun bien, sans doute parce que je les faisais uniquement pour me distraire et satisfaire ma curiosité. J'y cherchais les dogmes dont l'Église catholique fait tant de cas la messe, la confession, l'eau bénite, les indulgences, et ne les trouvais pas, aussi cette première lecture fit de moi un sceptique, et m'ôta le peu de religion que je croyais avoir. Je m'étonnai de ce que vous m'avez mis entre les mains un livre qui détruisait l'Église dont vous étiez l'un des principaux

défenseurs. Je vous avoue que je doutai même de votre bon jugement. Cependant j'étais devenu d'un jour à l'autre plus sérieux et plus réfléchi. Je puis dire que cette première lecture du Nouveau-Testament m'empêcha d'entrer dans le complot de Chambers. Mais, si elle me fit peu de bien, il n'en fut pas ainsi de la seconde, que je commençai dans les circonstances suivantes. Après une nuit sans sommeil je me levai, brisé, fatigué, accablé. La vie me paraissait insupportable ; je regrettais presque de ne pas avoir été pendu. Je pensais qu'il n'y avait plus de bonheur pour moi sur la terre ! Alors je me ressouvins de ce texte des Écritures, que vous nous aviez répété si souvent dans les cachots : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, chargés, accablés, et je vous soulagerai. Je tombai à genoux. Je fis une courte, mais fervente prière ; puis je me relevai et pris mon Évangile. Les premières paroles que mes yeux rencontrèrent furent celles-ci : Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ! Ces paroles firent sur moi une impression extraordinaire. Toute la journée elles retentirent aux oreilles de mon âme avec une force indicible. Ô Agneau de Dieu, répétais-je sans cesse, toi qui effaces les péchés du monde, aie pitié de moi ! efface mes péchés, si nombreux et si grands ! La journée n'était pas encore passée que déjà je me sentais délivré de mes péchés, je me sentais heureux aux pieds de l'Agneau de Dieu.

A dater de ce jour, j'ai lu l'Évangile avec beaucoup de profit. Il fut toujours dès lors une épée pour mon esprit, une lampe à mes pieds, un pain et un breuvage pour mon âme. J'avais trouvé la perle de grand prix, le glorieux salut en Jésus-Christ ! Ma prison dans les flancs du navire était devenue une espèce de ciel. Je me mis alors à prêcher Jésus et Jésus crucifié, aux malheureux enchaînés autour de moi. Dieu bénit ma parole. J'eus le plaisir et la consolation d'en ramener plusieurs dans la bonne voie. Quand j'arrivai à Botany-bay, j'étais donc un homme nouveau. J'étais uni à Jésus-Christ par la foi, l'espérance et l'amour. Je n'avais qu'un désir, celui de lui plaire en faisant sa sainte volonté. Aussi, mes maîtres me trouvèrent-ils soumis et complaisant. Ils eurent bientôt confiance en moi et commencèrent même

à m'aimer. Une année ne s'était pas encore écoulée depuis mon arrivée en Australie qu'un ministre de l'Évangile vint me trouver un jour et me dit :

– Mon ami, vous êtes libre. Prenez ce document, il vous donne votre grâce ; acceptez aussi cette bourse et ce qu'elle contient, 100 piastres ; elle vous aidera à recommencer la vie, à vous faire un avenir sur cette terre, qui va être sans doute la terre de votre adoption. Votre bonne conduite, que les autorités ont remarquée jour par jour, vous a mérité cela. Bon succès. Au revoir ! A la grâce de Dieu !

Et il me quitta. Resté seul, je me prosternai le visage en terre, et j'adorai Dieu dans une prière fervente. Je le remerciai de ses nouvelles miséricordes et me relevai le plus heureux des hommes. Peu de temps après, j'entendis raconter qu'on venait de découvrir plusieurs mines d'or en différents endroits de l'Australie. Sans tarder, je me mis en route et découvris un endroit littéralement couvert d'or. Bientôt les différents dépôts que je fis dans les banques représentèrent une grande fortune. Je songeai alors à m'instruire, à compléter les études que j'avais commencées à Québec. Tout en étudiant, je spéculais, j'achetais des lots de terre, qui sont devenus le site d'une ville florissante. En un mot, je suis aujourd'hui un des hommes les plus riches de l'Australie. Venez dîner demain avec moi et avec ma famille. Seulement veuillez ne pas faire voir que vous m'avez connu en Canada. On croit ici que je suis Européen.

– Mon ami, lui dis-je quand il eut fini de parler, je comprends maintenant pourquoi Dieu me donna tant d'influence sur le gouverneur. Ce Dieu bon voulait vous sauver. Et vous êtes sauvé ! Bénissons le Seigneur !

Le lendemain je dinai chez lui. Sa femme était une personne accomplie. Je n'exagère rien en disant qu'elle était probablement la plus heureuse des épouses et des mères. Après le dîner, mon ami me fit voir sa villa, ses jardins, quelques-unes de ses riches propriétés, en me disant : – Cher Père Chiniquy,

tout ceci est à vous, car je vous dois la vie.

Je lui répondis : – Mon ami, vous ne me devez rien, je n'ai été que l'instrument des miséricordes de Dieu envers vous. Au Seigneur seul donc la louange, l'honneur et la gloire ! J'ajoutai : – Faites venir ici votre intéressante famille, afin que nous chantions ensemble le beau psaume 103. La famille étant réunie, nous chantâmes tous ensemble :

Mon âme, bénissez le Seigneur, et que tout ce qui est au-dedans de moi bénisse son saint nom. Mon âme, bénissez le Seigneur, et gardez-vous bien d'oublier jamais tous ses bienfaits. Il ne nous a pas traités selon nos péchés ; et il ne nous a pas punis selon la grandeur de nos iniquités. Car autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant a-t-il affermi sa miséricorde sur ceux qui le craignent. Autant que l'orient est éloigné du couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités. De même qu'un père a une compassion tendre pour ses enfants, ainsi le Seigneur est touché de compassion pour ceux qui le craignent.

Après le chant de ce psaume, je dis un dernier adieu à mon ami. Je ne le rencontrerai plus ici-bas, car il est mort depuis, mais je compte le revoir dans la Terre-Promise. C'est là que nous chanterons un éternel Alléluia en l'honneur de Celui qui est assis sur le trône, et de l'Agneau qui a été immolé pour nous et qui nous a tous rachetés par son sang.

30. – Maladies et guérisons. – Les miracles de l'Église de Rome.

La flotte de l'automne 1835 avait rempli l'Hôpital-de-Marine de maladies pestilentiellles. Cet établissement menaçait de répandre la peste dans toute la ville. Rien n'avait pu arrêter ses ravages pendant l'hiver. Le surintendant, deux médecins, et la plupart des gardes-malades avaient succombé les uns

après les autres. Pour ne pas augmenter le mal, en jetant l'épouvante dans la ville, les docteurs convinrent avec moi de cacher les ravages de l'épidémie. Mais force me fut de les révéler à l'évêque vers la fin de mai, car je me sentis alors atteint par les premiers symptômes de la peste. Il ne me restait plus rien à faire qu'à me préparer à la mort, et à demander à l'évêque de nommer quelqu'un pour me remplacer dans mes fonctions de chapelain. L'évêque choisit le jeune abbé Destimauville, en me priant de l'initier aux nouveaux devoirs de sa position. Quoique déjà bien affaibli, je me rendis avec lui à l'hôpital, où il allait entrer pour la première fois. Mais, à environ vingt pas du seuil, je lui dis :

– Mon jeune ami, arrêtons-nous un moment ici ; j'ai à remplir un devoir aussi pénible que sacré à votre égard : une affreuse épidémie règne dans cet hôpital depuis l'automne dernier, et elle a déjà moissonné bien des victimes ; c'est un vrai miracle que j'aie pu échapper jusqu'à ce jour. Mais depuis dix heures, je me sens moi-même atteint. Avant d'aller plus loin, faites généreusement le sacrifice de votre vie ; car vous allez sur un champ de bataille d'où bien peu sont revenus ; si vous ne voulez pas courir le risque de mourir jeune encore, n'allez pas plus loin : retournez sur vos pas. Mes paroles avaient frappé plus fort que je ne l'avais pensé. Le jeune prêtre me regarda fixement ; il était pâle, et ses lèvres tremblaient. Puis il me dit :

– Êtes-vous sérieux ? Est-il vrai que la peste soit dans l'hôpital où vous me conduisez et dont je viens d'être nommé chapelain ?

– Oui, mon ami, lui répondis-je, la peste est là ; déjà son poison coule dans mes veines ; et, avant peu, je serai probablement une de ses victimes. Réfléchissez donc bien, avant de faire un pas de plus.

Je me tus après ces quelques paroles, et un silence de plusieurs minutes suivit ; c'était un silence bien solennel. Pendant que ses regards se tournaient tour à tour vers la terre et vers le ciel, le jeune prêtre réfléchissait à ce qu'il

venait d'entendre. Les anges du ciel lui apparurent-ils en ce moment portant dans leurs mains la couronne promise à ceux qui meurent pour leurs frères d'ici-bas ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que peu de mois plus tard, ce jeune héros allait recevoir cette glorieuse couronne après être tombé au poste que le ciel lui confiait ce jour-là. Il prit son mouchoir pour essuyer les gouttes de sueur qui coulaient de son front ; puis, me regardant avec un sourire que je n'oublierai jamais, il me dit :

– Y a-t-il un sort plus désirable et plus beau que de mourir pour ses frères ? Non. Eh bien, si Dieu veut que je meure à ce poste d'honneur que sa sainte volonté soit faite... je suis prêt.

Et, d'un pas ferme comme celui d'un vaillant soldat qui court à l'assaut, il franchit avec moi le seuil de l'hôpital avec un visage aussi gai que s'il eût été à un festin. Je mis plus d'une heure à le conduire de salle en salle, et à le présenter à mes chers malades. Je me sentis alors si faible qu'il me fallut l'aide de deux amis pour me rendre au presbytère, où je me jetai sur mon lit. Mes deux médecins furent à l'instant appelés, et trouvèrent la maladie si grave qu'ils demandèrent le secours de trois autres médecins. J'endurai de véritables tortures pendant les neuf jours qui suivirent. La fièvre était si ardente qu'il ne me resta bientôt plus que la peau et les os la chair avait été littéralement consumée. Les médecins ayant perdu tout espoir de me guérir, les derniers sacrements me furent administrés et je me préparai à la mort.

Le dixième jour, je restai absolument immobile. Il m'était impossible de remuer même un doigt, ou de dire un seul mot ; ma langue était devenue aussi sèche qu'un morceau de parchemin. L'action de la fièvre sur les muscles des yeux était telle, qu'ils étaient retournés au fond de leur orbite, et ne montraient plus que le blanc. Je n'avais pu prendre pendant ces dix jours que quelques gouttes d'eau froide qui passaient avec peine entre les dents. Mais, pendant que toutes les fonctions du corps étaient ainsi paralysées, les facultés de l'âme, la mémoire, l'intelligence vivaient d'une vie plus puissante

et plus intense que jamais. Elles agissaient en moi avec une activité qu'aucune parole ne saurait redire. Dans un paroxysme de la fièvre, je tombai dans une espèce de délire. D'épouvantables choses se présentaient alors à ma pensée. Tantôt j'étais suspendu par les pieds, avec un fil, au sommet d'une montagne, la tête tournée vers un abîme sans fond. Tantôt j'étais environné d'ennemis cruels, dont les poignards me passaient à travers les entrailles, l'estomac, la cervelle. Ce qu'il y a de singulier c'est que toutes ces visions se sont attachées à ma mémoire avec une telle puissance que je n'en ai jamais oublié même les plus petits détails. La mort, dont je sentais les approches de plus en plus vivement n'avait d'abord rien qui m'effrayât. J'avais fait, à ce qu'il me semblait, tout ce qu'il m'était possible de faire dans mon Église pour être sauvé. J'avais fidèlement donné aux pauvres mon dernier sou, tous les jours. J'avais tellement jeûné et fait pénitence que souvent ma santé en avait souffert ; j'avais prêché avec tant de zèle, et travaillé à la conversion des pécheurs avec tant d'ardeur, que la ville de Québec toute entière m'en avait témoigné son admiration. En un mot, ma sainteté et mes vertus pharisaïques brillaient d'un si grand éclat, que j'en étais ébloui. J'avais sur la poitrine les scapulaires, les reliques et les médailles qui m'assuraient les indulgences plénières les plus parfaites pendant la vie et après la mort ; j'avais invoqué tous les saints du paradis, en commençant par la Sainte-Vierge, et je les avais conjurés de prier Dieu d'avoir pitié de moi, de me pardonner mes péchés et de me donner une place au ciel : c'était là tout ce que mon Église me demandait pour être sauvé, et, avec la plus grande sincérité du monde, je croyais à cette Église.

Au commencement de la treizième nuit, tous les docteurs s'étaient réunis autour de moi pour se consulter. Ils me trouvèrent froid comme glace, et en se retirant dirent aux prêtres qui m'entouraient : S'il n'est pas encore mort, il n'a plus que quelques instants de vie ; sa respiration est arrêtée et son pouls a cessé de battre. Quoique ces paroles eussent été prononcées à voix basse, elles frappèrent mon oreille comme un coup de foudre. Comme je l'ai déjà

dit, mes membres glacés étaient absolument immobiles ; il m'était impossible de donner aucun signe de vie, ma langue desséchée et paralysée ne pouvait articuler aucun son. J'avais, cependant, une parfaite connaissance de tout ce qui se faisait et se disait autour de moi ; et jamais ma mémoire et mon intelligence n'avaient été aussi actives et aussi pleines de vie qu'à ce moment. Les paroles du docteur : « S'il n'est pas encore mort, il n'a plus que quelques instants de vie », roulaient dans mon oreille comme l'éclat du tonnerre. Je me sentis tout à coup saisi d'une indicible horreur, à la pensée qu'on allait m'enterrer tout vivant. Pour surcroît de malheur, je sentis comme un courant de glace qui coulait lentement avec une force irrésistible, de l'extrémité des pieds et des mains vers les régions du cœur, comme premiers symptômes de la mort. Alors je fis un suprême effort pour invoquer tous les saints du paradis, mais surtout la Sainte-Vierge, afin de connaître si je serais sauvé ou perdu, et, tout d'un coup, je vis comme la balance de la justice de Dieu devant moi... Dans un des plateaux étaient mes bonnes œuvres, mes jeûnes, mes pénitences, mes prédications, mon dévouement à servir les malades. Tout cela était représenté par un grain de sable ! Dans l'autre plateau, il y avait une énorme montagne : c'étaient mes péchés !

Non, rien ne pourra jamais exprimer la terreur qui s'empara de moi à cette vision. Toutes ces bonnes œuvres, ces jeûnes, ces pénitences, dans lesquelles mon Église m'avait dit de mettre ma confiance, n'étaient donc qu'un fantôme, une cruelle illusion, un grain de poussière à côté de mes iniquités qui étaient restées là pour crier vengeance contre moi et m'écraser de leur poids pendant l'éternité.

[NOTE DE L'AUTEUR. Afin d'être bien compris par ceux de mes lecteurs qui n'ont jamais connu les doctrines anti-chrétiennes de l'Église de Rome sur le salut par les bonnes œuvres, et les pénitences du pécheur, je crois devoir mettre ici la question et la réponse que l'on trouve, sur ce sujet, dans son catéchisme, à l'article du ciel :

Question. Qui sont ceux qui vont au paradis ?

Réponse. Ceux qui vont en paradis sont les justes qui n'ont jamais offensé Dieu, ou ce sont ceux qui, l'ayant offensé, en ont fait pénitence.

]

L'échafaudage pharisaïque de perfection et de sainteté par les œuvres s'était donc soudainement écroulé. Tout ce que j'avais cru jusqu'alors si bon, si parfait en moi, ne m'apparaissait que comme du fumier... Mais j'allais mourir ! Il ne me restait plus qu'une minute de vie... Et j'allais être perdu, rejeté pour toujours loin de mon Dieu ! Oh ! qui pourra jamais dépeindre les angoisses de l'âme en face d'une pareille éternité ! J'aurais voulu parler à Jésus-Christ et lui demander pardon... Mais mon Église me le montrait irrité contre moi, et me disait de ne l'approcher que par l'intermédiaire de ses saints ! ... Mon âme épouvantée se tourna donc vers les saints que je croyais en ce moment les plus puissants auprès de Dieu. Sainte Anne et sainte Philomène se présentèrent alors à ma pensée. J'avais eu, dès mon enfance, une confiance sans bornes dans l'intercession de sainte Anne, ma mère m'avait souvent raconté quand j'étais enfant, les merveilleuses guérisons opérées par son intercession. Et, depuis que j'étais prêtre, j'avais souvent versé des larmes d'admiration, lorsque, dans l'Église de la Bonne-Sainte-Anne-du-Nord, j'avais vu les innombrables béquilles et autres ex-voto qui attestaient son pouvoir au ciel. Quant à sainte Philomène, c'était alors la grande sainte à la mode. Son corps, nous assurait-on, venait d'être trouvé à Rome, tout frais, rayonnant de beauté, après dix-huit cents ans ! Un livre, écrit avec l'approbation des évêques d'Italie, répandu de tous côtés, remplissait le monde du bruit des merveilles qui s'opéraient partout où le nom de la nouvelle thaumaturge était invoqué. Avec toute la puissance de mon âme, je conjurai donc sainte Anne et sainte Philomène de demander grâce à Dieu pour moi, et de m'obtenir encore quelques années de vie, promettant sincèrement d'augmenter mes pénitences, mes jeûnes et mes aumônes. Je leur promis aussi que si elles m'obtenaient cette faveur, je suspendrais aux murs

de l'église de la Bonne-Sainte-Anne-du-Nord un tableau où elles seraient représentées, afin de faire connaître leur puissance au ciel jusqu'aux générations les plus reculées. Chose étrange! A peine ma prière était-elle finie que sainte Anne et sainte Philomène se présentaient devant moi avec une inexprimable apparence de beauté et de vie. Elles étaient sur un nuage d'or, environnées de lumière, élevées d'environ dix à douze pieds au-dessus de mon lit, leurs regards fixés sur moi. La vieille figure de sainte Anne, quoique d'une parfaite beauté, avait une gravité qui me fit mal à voir, tandis que sainte Philomène avec ses dix-huit ans, avait une expression de bonheur, de beauté et d'amour inexprimables. Son regard et son sourire me faisaient du bien; je me sentais attiré vers elle comme par une puissance magnétique et j'allais faire effort pour baiser la main qu'elle me tendait, lorsqu'elle me dit : « Vous allez être guéri! » Et la vision disparut... J'étais guéri! parfaitement guéri!!

Comme les derniers mots de la sainte vibraient encore dans mon oreille, j'éprouvai comme un choc électrique qui se fit sentir de la tête aux pieds. Toutes les douleurs étaient finies, les nerfs et les muscles étaient rétablis dans leurs fonctions, les yeux remis dans leur position naturelle, la langue déliée! La vague glaciale qui montait avec une force irrésistible des extrémités des pieds et des mains, et refoulaient le sang vers le cœur, s'était subitement arrêtée et comme changée en un bain de vapeur, qui ramenait la chaleur et la vie partout. J'étendis la main vers les prêtres en faisant un mouvement de la tête, pour la lever un peu au-dessus de l'oreiller, et les regarder. Je les vis qui pleuraient, et je leur dis : Ne pleurez plus! Je suis guéri! Donnez-moi à manger : j'ai faim.

Hors d'eux-mêmes d'étonnement, deux d'entre eux passèrent leur bras autour de mes épaules pour me soutenir et changer mes oreillers, tandis que les autres, courant à une table que les religieuses de Québec couvraient tous les jours des gelées et des douceurs les plus délicates, en cas que j'en

eusse besoin, m'apportèrent deux verres de gelée de pattes de poulets, que je dévorai en un instant. Les amis qui me servaient en ce moment, m'ont dit ensuite que leur joie n'était pas sans inquiétude pendant qu'ils me servaient ainsi; car ils craignaient que ce mieux subit ne fût que la vive lumière que donne souvent la lampe au moment où elle va s'éteindre. Mais leur inquiétude fut bientôt passée, quand ils virent avec quel bon appétit je dévorais tout ce qu'ils me donnaient, et avec quelle sincérité je bénissais Dieu et mes deux saintes patronnes, pour ma guérison.

– Qu'est-ce que cela veut dire? me demandaient le curé et ses vicaires. Les docteurs nous ont assurés que si vous n'étiez pas mort, vous n'aviez plus que quelques minutes à vivre. Nous avons passé la nuit à pleurer votre mort, et à prier pour faire sortir votre âme des feux du purgatoire. Et voilà que, sauf votre extrême faiblesse, vous nous paraissez parfaitement bien; votre visage rayonne de joie et vous mangez avec un appétit dévorant.

– Tout cela veut dire, leur répondis-je, que lorsque vous me pensiez bien et dûment mort, je n'avais aucune envie de mourir, quoique, pour dire la vérité, j'en fusse bien près. Mais lorsque j'ai senti que la vie allait m'échapper, j'ai fait un suprême effort pour lutter contre la mort. J'ai invoqué le secours de sainte Anne et de sainte Philomène, et elles ont entendu et exaucé ma prière. Elles sont venues à cette place-là, je les ai vues de mes yeux, comme je vous vois; je les ai entendues de mes oreilles, comme je vous entends. Oh! si j'étais peintre, quel beau tableau je ferais en représentant ces deux saintes; comme la vieille figure de la bonne sainte Anne y serait belle, au milieu de la lumière dont elle était environnée! Mais surtout que sainte Philomène y paraîtrait aimable et douce, avec le sourire céleste qui l'éclairait, et la belle main qu'elle tendait vers moi en disant : « Vous allez être guéri! » J'ai promis de faire mettre leur tableau dans l'église de notre Bonne-Sainte-Anne-du-Nord, et j'espère que rien ne m'empêchera d'accomplir ma promesse.

Pendant que je parlais ainsi, les quatre prêtres qui m'environnaient

étaient muets d'admiration, car ils pensaient aussi honnêtement que moi, que j'avais été miraculeusement guéri, et ce fut avec un indicible bonheur qu'ils m'accordèrent la prière que je leur fis, de chanter à l'instant le *Te Deum*.

Le lendemain, le bruit de ma guérison miraculeuse se répandit comme un éclair, car j'avais beaucoup d'amis dans la ville qui s'intéressaient sincèrement à moi. Que mes lecteurs me permettent de leur donner un trait entre mille de la bonté de ce peuple de St-Roch pour le pauvre pécheur qui écrit ces lignes. Les citoyens qui vivaient près de notre presbytère, ayant entendu dire que la fièvre qui me dévorait me faisait éprouver de véritables tortures cérébrales, à chaque fois qu'un cheval ou qu'une voiture passait dans les rues, ils firent à l'instant couvrir toutes les rues environnantes de paille, afin qu'aucun bruit, qu'aucune secousse ne pût à l'avenir augmenter mes souffrances.

Mes médecins furent les premiers informés de ma guérison, et ils furent aussi parmi les premiers qui me visitèrent après cette mémorable nuit. D'abord, ils pouvaient à peine en croire leurs yeux. Mais le fait était là ! La nuit d'avant, ils m'avaient abandonné comme mort, après treize jours de la plus affreuse maladie. Et, ce même matin, j'étais parfaitement guéri ! Je n'éprouvais plus la moindre douleur : la fièvre avait tout à coup disparu sans laisser aucune marque de son passage, sauf mon extrême débilité. Ils m'interrogèrent minutieusement sur toutes les circonstances de cette étrange guérison. Pour réponse, je leur racontai, dans toute sa simplicité, l'exacte vérité sur l'apparition des deux saintes. Deux de mes médecins étaient catholiques-romains, les trois autres étaient protestants. Pendant que les premiers pensaient comme moi que ma guérison était miraculeuse, les derniers protestaient énergiquement au nom de la science et du sens commun, contre cette idée. Le D^r Douglas surtout, tenait à démontrer que tout était parfaitement naturel dans ce qui m'était arrivé. Pour le prouver, il me fit diverses questions auxquelles je répondis comme suit :

– Cher Monsieur Chiniquy, vous savez que vous n’avez pas d’ami plus sincère à Québec que moi, et vous me connaissez trop bien, j’espère, pour penser que je veuille un instant attaquer vos croyances religieuses, lorsque je vous dis que votre heureuse guérison s’est opérée sans miracle. Veuillez répondre aux questions que je vais vous faire, et vous comprendrez que tout est parfaitement naturel dans l’heureux changement que vous avez éprouvé cette nuit. Quoique vous soyez parfaitement guéri, vous êtes très faible, et je ne veux pas vous affaiblir encore plus, en vous faisant parler. Veuillez donc répondre simplement oui ou non à mes demandes. Voulez-vous, d’abord, nous dire si c’est là la seule vision que vous avez eue pendant votre maladie?

– J’ai eu plusieurs autres visions que j’ai prises pour le délire causé par la fièvre.

– En entendant la parole si imprudente que j’ai dite moi-même, que si vous n’étiez pas mort, vous alliez bientôt mourir, n’avez-vous pas éprouvé une frayeur de la mort telle que vous n’en aviez jamais eu de pareille?

– Oui, Monsieur.

– N’avez-vous pas fait alors un suprême effort pour repousser la mort et vous cramponner à la vie? Oui, Monsieur.

Vous êtes un homme d’une volonté et d’une énergie étonnantes; peu de personnes peuvent vous résister quand vous voulez une chose. Grâce à votre volonté de fer vous avez aplani des montagnes, et avez surmonté des difficultés, même à Québec, qui en auraient arrêté bien d’autres. Vous m’avez forcé dans plus d’une occasion, de plier devant votre volonté, et d’en passer par où vous vouliez. Or, ne savez-vous pas que la volonté, ou si vous aimez mieux, l’âme de l’homme a un pouvoir mystérieux, et souvent irrésistible, sur son propre corps, tantôt pour dompter ses passions fougueuses, tantôt pour calmer ses douleurs et guérir ses maladies?

– Oui, Monsieur, dis-je en riant de tout mon cœur de ses observations

sur ma force de volonté.

Le D^r Douglas, se tournant alors vers les autres médecins, leur dit : – Ne fatiguons pas davantage le père Chiniquy. Nous en avons assez entendu pour nous faire conclure que sa guérison est naturelle. Sa vision n'était que la grande crise de la fièvre, pendant laquelle l'esprit vivement arrêté sur une idée, travaille avec un effort et une puissance irrésistible, en vue d'un certain résultat... C'est alors que cette chose mystérieuse dont nous connaissons si peu la nature, et que nous appelons la volonté, l'esprit, l'âme, lutte comme un géant contre la mort. Il se livre alors un vrai combat de géant dans lequel la maladie et la mort sont souvent comme terrassées et obligées de fuir. Mon cher père Chiniquy, vous avez livré un grand combat contre la fièvre qui vous dévorait, et contre la mort qui vous menaçait. Aussi votre victoire est complète. Je sais, d'ailleurs, que ce n'est pas la première victoire de ce genre que vous ayez remportée, et ce ne sera pas la dernière, j'en suis assuré. C'est Dieu qui vous a donné l'indomptable volonté et l'admirable force de caractère qui vous ont rendu vainqueur de la mort, cette nuit, donc on peut dire en ce sens, que c'est Dieu qui vous a guéri; mais il vous a guéri comme il guérit tous les autres malades, avec les remèdes que lui-même a donnés. Continuez à combattre toute votre vie, comme vous avez fait cette nuit, et je vous promets une longue vie, pleine de vigueur et de santé. La mort se rappellera longtemps la défaite que vous venez de lui infliger. Elle n'osera vous approcher que lorsque vous serez vieux, et que vous l'appellerez à vous pour mettre fin aux fatigues, aux misères et aux ennuis de cette existence.

Et avec les paroles de la plus cordiale sympathie, le Dr Douglas et ses collègues me pressèrent la main et se retirèrent. Il y a un vieux proverbe qui dit que l'homme le plus difficile à persuader est celui qui ne veut pas l'être. Les paroles si pleines de sagesse et de bon sens du D^r Douglas n'eurent pas d'autre effet sur moi que de m'ennuyer, à l'exception des quelques instants où je ne pus m'empêcher de rire de ses observations si justes. Il m'était

infiniment plus agréable de croire que ma guérison était miraculeuse. Cette idée était bien plus conforme à tout ce que mon Église (que j'aimais tant alors) m'avait enseigné sur le pouvoir des saints dans le ciel. D'ailleurs, l'archevêque de Québec, Monseigneur Turgeon, et mon confesseur, M. Baillargeon, curé et plus tard évêque de Québec, vinrent bientôt me voir, et me confirmer dans l'assurance que j'avais été miraculeusement guéri.

Le peintre Plamondon, nouvellement arrivé de Rome, où ses talents lui avaient acquis une assez grande réputation, fut appelé et commença tout de suite sous ma direction, à esquisser le tableau que j'avais promis. J'y étais fidèlement représenté, mourant et demandant le secours de sainte Anne et de sainte Philomène, qui m'apparaissaient assises sur un nuage d'or étincelant de lumière, et me guérissaient. Trois mois plus tard, j'arrivais, le soir, avec mon tableau au presbytère du curé de la Bonne-Sainte-Anne-du-Nord. Il s'appelait Ranvoizé et m'était un peu parent. Il était alors âgé d'environ soixante-cinq ans, et avait la juste réputation d'être très riche et très charitable. Il avait une magnifique bibliothèque, et passait pour un des prêtres les plus instruits du Canada. Après que nous eûmes pris le thé, il me dit :

– Est-il possible, mon cher cousin, que vous alliez nous jouer demain une aussi ridicule comédie ? Ne voyez-vous pas que cette prétendue guérison miraculeuse n'est que ce que les gens instruits appellent un effort suprême de la nature ? Et cette vision des deux saintes, ne comprenez-vous pas que ce n'est là qu'un effet de la fièvre sur votre cerveau malade ?

Il ajouta à ces paroles des remarques si inconvenantes et si blasphématoires que je n'ai pas de paroles pour dire ce que j'en éprouvai de surprise, de tristesse et de dégoût. Pendant quelque temps je restai muet de honte. Pour toute réponse, j'avais envie de prendre mon chapeau, de sortir brusquement de son presbytère et de m'en aller coucher chez son frère, notaire de l'endroit, dont la maison n'était qu'à une petite distance. Mais, après un

silence assez long, je lui répondis :

– Comment osez-vous parler avec tant de légèreté sur un sujet aussi solennel et religieux que celui qui m’amène ici ? Est-ce que vous avez cessé de croire au pouvoir que les saints du ciel ont auprès de Dieu ? Ne comprenez-vous donc pas qu’étant plus purs que nous, ils sont plus aisément écoutés que nous, qui ne sommes que de vils pécheurs ? N’êtes-vous pas le témoin journalier des guérisons miraculeuses opérées dans votre église par l’intercession de sainte Anne ? Que veulent dire ces milliers d’ex-voto dont les murs de votre église sont couverts ?

Ma foi robuste dans l’intercession des saints, et surtout l’allusion que je fis aux béquilles suspendues aux murs de l’église, amenèrent de nouveau, de sa part, un tel éclat de rire que je me trouvai complètement déconcerté et scandalisé. Je restai muet encore quelques moments. J’aurais voulu n’avoir jamais mis les pieds dans cette maison, et j’aurais volontiers donné tout ce que j’avais de sang dans les veines, pour n’avoir jamais connu un prêtre qui insultait si grossièrement, à ce qu’il me semblait, aux croyances les plus saintes de notre Église. Quand il eut ri à cœur joie, prenant un ton grave, il dit :

– Mon cher cousin, vous êtes le premier et le seul homme au monde à qui je parle le langage de la vérité, sur ce sujet. Jamais, de ma vie, je n’ai ouvert la bouche sur cette question. Pour la première fois, je dis ce que j’en pense et ce que je sais être la vérité, pour deux raisons. La première, est que vous êtes mon parent votre père était un de mes plus intimes amis, et je dois à sa mémoire d’ôter de votre esprit des fables et des mensonges qui dégradent et couvrent de ténèbres les âmes que l’Évangile a mission d’éclairer. Ma seconde raison pour vous révéler la vérité sur cette question, est que je vous ai toujours connu et respecté comme une de nos intelligences d’élite. Si vous étiez un de ces prêtres idiots et ignorants, comme la plupart de ceux dont nos évêques d’aujourd’hui aiment à s’entourer, je vous laisserais marcher

dans votre fausse route ; je ne m'occuperais nullement de vous initier à des secrets que vous ne pourriez comprendre. Vous êtes jeune et me voilà vieux ; il me semble que c'est pour moi un devoir de conscience et d'honneur de ne pas descendre dans mon tombeau sans révéler à quelqu'un, capable de me comprendre, la grande imposture qui séduit tant d'intelligences, et trompe tant d'honnêtes gens, sous le nom de miracles de la Bonne-Sainte-Anne-du-Nord. Voilà plus de trente ans que je suis curé de cette paroisse, et je suis prêt à faire serment, et à prouver devant le monde entier, qu'il ne s'est pas fait un seul miracle dans mon église pendant tout ce temps. Cependant, les échos du Canada sont pleins des récits des guérisons miraculeuses qui s'opèrent ici tous les jours ! Vous pouvez me croire, mon cher cousin, je n'ai aucun intérêt à vous tromper. J'ai étudié à fond l'histoire de tous ces miracles ; je vous assure devant Dieu que toutes ces choses sont des impostures répétées par des prêtres idiots, après avoir été inventées par des laïques menteurs et voleurs. Quatre-vingt-dix-neuf sur cent de ces béquilles, dont vous voyez un nombre si grand sur les murs de mon église, ont été laissées là par des mendiants dont voici la fidèle histoire. Les gueux comprennent fort bien que leur métier ne leur rapportera guère, s'ils laissent voir leurs larges épaules, leurs bras vigoureux et leurs jambes agiles ; mais qu'ils recevront partout de riches et abondantes aumônes, s'ils se présentent infirmes, boiteux, estropiés, incapables de gagner leur vie. Ils se procurent donc une ou deux béquilles, avec lesquelles ils font le tour du pays, vivant comme des seigneurs à la table de nos plus riches fermiers, et remplissant souvent leur bourse de plus d'argent que vous et moi n'en aurons jamais. Après un certain nombre d'années, plusieurs d'entre eux ont amassé une fortune assez ronde pour acheter une terre, et vivre à l'aise dans leur famille. La béquille commence alors à les ennuyer ils voudraient bien s'en débarrasser. Mais comment ? Par un miracle, tout simplement. Notre boiteux, dont les jambes ont toujours été aussi saines que les nôtres, quitte de nouveau sa maison, et se met en route vers la Bonne-Sainte-Anne-du-Nord pour lui demander sa guérison. Chacun

l'écoute bouche bée. On admire sa piété, on exalte sa foi, et l'on redouble la somme de l'aumône ordinaire, tout en l'invitant à revenir prouver sa guérison, ce qu'il ne manque pas de faire, car cela rapporte gros. Notre boiteux arrive donc ici, il me donne une, deux et quelquefois cinq piastres pour dire des messes en l'honneur de la sainte Anne, que je serais bien sot de refuser, vu que je sais le gousset du porteur de béquilles souvent bien mieux garni que le mien. Je dis donc sa messe, à laquelle il communie. Mais la messe n'est pas encore finie, qu'on entend une béquille rouler sur le plancher, et l'église se remplit de cris de joie « Au miracle!! au miracle!! » Des larmes d'admiration coulent de tous les yeux, excepté des miens. Mon homme, ainsi guéri miraculeusement, retourne sur ses pas, parcourant de nouveau le pays, en proclamant le grand pouvoir de la sainte. Les curés, non moins imbéciles que la foule, les éditeurs hypocrites de nos journaux, les évêques eux-mêmes, crient partout : « Au miracle!! au miracle!! »

Quelques autres, un sur cent peut-être, sont réellement guéris par la volonté de l'être; ils remuent les jambes, font mouvoir les jointures avec des efforts tout nouveaux efforts qui les auraient guéris tout naturellement, dix ou vingt années plus tôt, s'ils les avaient faits. Dans ces cas, qui sont très rares, les pauvres ignorants sont de bonne foi. Mais les profondes ténèbres qui enveloppent leur esprit, sont cause qu'ils attribuent à un miracle ce qui n'est que l'effet naturel d'une volonté opiniâtre, d'un effort suprême. D'ailleurs, mon cher cousin, ne savez-vous pas comme moi que l'âme et la volonté humaine ont souvent une force irrésistible sur les organes? N'a-t-on pas déjà vu la joie ou la peur tuer un homme sur le coup, ou guérir un malade subitement? Je n'oublierai jamais ce qui m'arriva la première fois que j'allai chez le docteur pour me faire arracher une dent qui me torturait depuis huit jours. Le docteur ouvrit la boîte qui renfermait ses instruments de chirurgie, les aligna soigneusement sur la table, puis il ôta son habit, releva ses manches, et me dit : « Asseyez-vous là, Monsieur ». A cet instant, je fus guéri, parfaitement guéri! Je pris mon chapeau et sortis, sans même

dire adieu au docteur qui se pâmait de rire. Allez-vous trouver miraculeuse ma guérison subite et complète? Ce docteur était-il un thaumaturge ou un sorcier? Non; la peur seule m'avait guéri, et guéri pour toujours, car grâce à Dieu, cette dent est toujours à sa place, et ne m'a jamais fait mal depuis. Un des points faibles de notre Église est la ridicule crédulité avec laquelle papes, évêques, prêtres et laïques croient aux miracles et aux reliques. Tous ces chapelets, médailles, scapulaires, jubilés, pèlerinages, ossements de saints, lesquels sont le plus souvent des os de poulets, sortis des dîners des papes et des cardinaux, ne sont autre chose que les inventions du vieux paganisme qu'on a eu l'habileté d'emprunter, de rajeunir et de baptiser d'un nom chrétien. Si j'étais pape, je jetterais toutes ces choses à la mer je ne présenterais aux pécheurs que Jésus-Christ crucifié, comme objet de leur culte, de leur espérance, de leur foi et de leur amour, comme les apôtres Paul, Pierre, Jacques et Jean ont fait dans leurs épîtres.

Je ne répéterai pas tout ce que j'entendis en cette occasion, contre les miracles, les scapulaires et autres superstitions de l'Église de Rome. Ce serait trop long, car il parla sur ce sujet comme un protestant, comme un homme intelligent, depuis huit heures du soir jusqu'à une heure après minuit. Ce qu'il me dit me parut plus d'une fois plein de bon sens, mais je fus en général extrêmement peiné et scandalisé par ses diatribes, car le tout était dirigé contre des enseignements et des pratiques que j'avais appris à respecter, depuis ma plus tendre enfance. Trop jeune dans la prêtrise, ou trop lâche pour lui imposer silence, je me contentais, de temps en temps, de lui montrer ma désapprobation; je le plaignais sincèrement, dans mon cœur, de ce que sa foi s'était affaiblie au lieu de se fortifier à mesure qu'il s'approchait du terme de la vie. A la fin, cependant, je crus devoir lui dire, sans cérémonie :

– Je savais depuis longtemps que les évêques de Québec ne vous aiment pas, sans en connaître la cause; je commence à le comprendre; mais permettez-moi de vous dire que s'ils savaient comment vous parlez des

miracles opérés ici, ils vous interdiraient sur-le-champ.

– Allez-vous donc me trahir? me répondit-il avec vivacité. Avez-vous l'intention d'informer les évêques de ce que je vous ai si confidentiellement communiqué, comme mon parent et mon ami?

– Ne craignez rien, lui répondis-je, j'aimerais mieux être brûlé vif que de payer votre hospitalité avec la monnaie d'un Judas.

Il était temps de songer à prendre quelque repos. Il me conduisit à ma chambre à coucher, me souhaitant bon sommeil, et ajouta en badinant : – Tâchez de voir cette belle Philomène de dix-huit ans dans vos songes. Mais ce fut en vain que je cherchai le sommeil. J'éprouvais une peine inexprimable à la pensée que ce vieux prêtre si instruit n'était qu'un protestant déguisé.

De grand matin, le lendemain, les pèlerins commencèrent à arriver par milliers, non seulement de toutes les paroisses environnantes, mais des coins les plus reculés du Canada. Le fleuve St-Laurent était littéralement couvert de bateaux et de chaloupes. A dix heures du matin, plus de dix mille personnes encombraient l'église et se pressaient autour de ses murs pour voir et entendre celui qui non seulement avait eu l'honneur de voir deux des plus grandes saintes du paradis, mais qui avait été guéri si miraculeusement par elles. Il m'est impossible de dépeindre l'émotion qui s'empara de moi et de toute cette multitude, lorsque je découvris le magnifique tableau, et que je le suspendis aux murs de l'église après avoir raconté l'histoire du miracle. Que de larmes de joie! que de manifestations de vive piété et de foi sincère, en ce jour d'illusion! Même lorsque Dieu eut changé mon cœur et mes croyances, je restai quelque temps inquiet à ce sujet, tant ma foi était ferme en la réalité de ce miracle. Comment une religion si mauvaise peut-elle produire de pareils prodiges, me demandais-je anxieux? Mais le Seigneur, dont les miséricordes sont infinies, devait bientôt m'arracher cette dernière illusion.

A peu près un mois après ma conversion, vers la fin de juillet 1858, j'allai préparer à la mort un Irlandais qui avait, lui aussi, abandonné les erreurs du romanisme. Il était atteint des mêmes terribles fièvres qui avaient fait tant de victimes à l'Hôpital-de-Marine en 1836 et 1837, et je contractai de nouveau la maladie. Je passai pendant quatorze jours par toutes les phases du mal qui m'avait mis une fois déjà aux portes de la mort, et ma sentence de mort fut prononcée; mais si, en 1837, j'avais éprouvé une inexprimable terreur à la pensée des jugements de Dieu, cette fois-ci, n'ayant mis ma confiance qu'en Jésus-Christ, je sentais mon espérance appuyée sur un roc inébranlable. Je croyais, je savais que j'étais sauvé par le Fils de Dieu dont toutes les œuvres sont parfaites. Mon salut était donc un salut parfait, il avait parfaitement payé mes dettes. Je voyais la mort approcher sans aucune crainte; bien plus, j'étais heureux à l'idée que j'arrivais au terme du voyage et que j'allais, dans quelques minutes, entrer dans ce port qui ne connaît ni tempêtes ni naufrages. Une chose, cependant, me troublait. J'avais reçu une lumière que je désirais ardemment faire connaître à mes frères. Mais j'allais les quitter, ces frères si chers, dans les ténèbres et dans les voies de la mort! Je dis alors à Dieu du fond de mon âme, car mes lèvres étaient froides et inanimées depuis plusieurs jours :

– Bon et adorable Sauveur Jésus, je suis heureux de quitter aujourd'hui ce triste monde pour m'en aller vers toi pour l'éternité, si c'est selon ta sainte volonté. Mais je voudrais prêcher ton Saint Évangile à mes chers compatriotes et leur faire connaître les erreurs et l'idolâtrie de l'Église de Rome et pour cela, dans ton infinie miséricorde, veuille me donner encore quelques jours de vie.

A peine ces paroles étaient-elles montées de mon cœur vers Dieu, que j'aperçus douze évêques armés d'épées, accourant vers moi, pour m'ôter la vie. Nullement effrayé par cette terrible vision, je saisis l'épée du premier, et le frappai avec tant de force que la tête roula sur le plancher et j'en fis autant

à tous les autres. Je jetai alors un grand cri et me réveillai comme d'un long sommeil, en éprouvant une sorte de choc électrique, qui me secoua de la tête aux pieds! J'étais guéri! entièrement guéri! Je demandai à manger, car j'éprouvais une faim dévorante.

Cette guérison si merveilleuse, accomplie par la grâce de Dieu, n'était pas seulement la guérison du corps, mais aussi celle de la raison et celle de l'âme. Je me rappelai ma première guérison, et je compris parfaitement qu'elle n'avait pas été plus miraculeuse que la seconde. Dans l'un et l'autre cas, mon Dieu, par son fils Jésus, avait été mon médecin, mon Sauveur et ma vie, et il devait le rester pour le temps et pour l'éternité. A Lui et à Lui seul soient gloire, louange, amour dans tous les siècles.

Le tableau blasphématoire que je suspendis aux jours de mon aveuglement dans l'église de Ste-Anne, y resta jusqu'en 1859, où j'allai renverser ce triste échafaudage de superstitions. C'était au péril de ma vie, car mes portraits furent alors tous brûlés sur l'ordre des prêtres qui se vengeaient ainsi par contumace, ne pouvant se saisir de ma personne qui leur était devenue odieuse.

31. – Ma nomination comme curé de Beauport.

Le vingt-et-un septembre 1838 fut un jour de deuil et de larmes pour moi. Mon ami, M. Cazeault, m'avait apporté, avec ses félicitations, ma lettre de nomination à la cure de Beauport. Une sentence de mort ne m'aurait pas tant affligé que cette lettre. Je n'avais jamais caché à mes collègues ma répugnance à être curé de cette paroisse, qui était un vrai repaire d'ivrognes, ce qui ne l'empêchait pourtant pas d'être l'objet de la convoitise d'un grand nombre de prêtres.

Ses habitants étaient pauvres, misérables, ignorants, malgré la richesse

de leurs carrières de pierre à chaux, la grande fertilité de leurs champs et de leurs jardins, la beauté de leurs forêts, dont ils portaient le bois à la ville de Québec. Leurs immenses revenus s'engloutissaient à l'auberge. Combien de fois n'avais-je pas vu les rues de Québec qui avoisinent le marché rendues presque impraticables par l'encombrement des ivrognes de Beauport. L'air retentissait de leurs cris, et souvent le sol était rougi de leur sang. La cause de cette effroyable dégradation était dans le fait que leur curé avait toujours adopté la dégradante morale d'un des plus grands théologiens de Rome, Liguori, qui a dit que tant qu'un homme peut distinguer entre une épingle et une meule de foin, il n'est pas ivre; et qu'il est, par conséquent, exempt de péché mortel. Avec cet axiome le curé Bégin se persuadait lui-même et persuadait ses paroissiens qu'il n'y avait pas d'ivrognes à Beauport.

Après avoir lu la fatale missive qui m'envoyait dans ce triste lieu, je cherchai le moyen d'échapper à ce coup de foudre. Je pensai que si j'allais parler à l'évêque et lui exprimer les raisons que j'avais de repousser le trop pesant fardeau qu'il venait de mettre sur mes épaules, il se laisserait peut-être attendrir. Je savais, d'ailleurs, qu'un grand nombre de prêtres convoitaient cette paroisse avec autant d'ardeur que j'en mettrais à la refuser. Je me rendis donc au palais épiscopal et j'y plaidai ma cause avec une éloquence qui me parut devoir être irrésistible. L'évêque m'écouta, sans m'interrompre, avec l'attention et la bonté d'un père. Puis il me dit :

– Mon cher Chiniquy, vous oubliez trop que la première vertu d'un bon prêtre est d'obéir à ses supérieurs. Il n'y a pas longtemps encore, vous m'avez singulièrement désappointé lorsque vous avez décliné l'honneur d'être nommé évêque de l'Orégon, où nous avons tant de Canadiens qui oublient leurs principes religieux, faute d'évêque. Je ne vous le cache pas, votre obstination à refuser de vous rendre à nos justes désirs, dans une chose qui était aussi honorable pour vous qu'utile à l'Église, m'a profondément peiné. Si vous continuez à préférer vos propres idées à celles de vos supérieurs, je

crains pour votre foi quelque grand naufrage, dans un avenir plus ou moins éloigné. Je regrette d'avoir trop souvent plié devant votre résistance à ma volonté. Aujourd'hui, autant par respect pour moi-même que pour votre propre bien, j'exige de vous une soumission absolue. *Quod scriptum, scriptum est*. Votre nom est écrit dans mes registres comme curé de Beauport; il y restera comme tel jusqu'à ce que j'aie de meilleurs motifs que ceux que vous m'avez donnés pour l'en effacer. Vous m'avez parlé de l'ivrognerie qui règne à Beauport, comme une des raisons qui devraient m'empêcher de vous nommer son curé mais c'est justement à cause de cela que je vous ai chargé du soin de cette paroisse. Je ne connais pas dans mon diocèse de prêtre plus capable que vous de lutter contre ce vice dégradant. Après tout, je ne vois pas pourquoi vous vous désolerez tant d'être nommé curé de cette paroisse. C'est la plus belle du Canada et l'un des sites les plus enchanteurs du monde entier. Outre les revenus considérables que vous y trouverez, vous jouirez de tous les avantages de la ville, unis aux charmes d'une des plus belles campagnes de ce continent. L'évêque s'arrêta un moment après ces paroles, puis, avec un sourire plein d'affabilité, il ajouta : – Si vous n'êtes pas content de votre évêque aujourd'hui, je ne sais trop comment m'y prendre pour vous satisfaire.

Bien que ces paroles, pleines de bon vouloir, fussent loin de me réconcilier avec ma nouvelle position, je sentis qu'il fallait me soumettre. Quelques jours avant de quitter Beauport pour sa nouvelle cure, M. Bégin m'invita à prendre part à la vente publique de ses meubles pour acheter ce qui me conviendrait pour mon nouveau presbytère. Le peuple de Beauport presque tout entier m'avait devancé à la cure, non seulement pour donner une dernière marque d'estime à leur ancien curé, mais sans doute aussi pour y voir leur nouveau prêtre. Je ne fus pas longtemps parmi la foule sans m'apercevoir que ma petite stature et ma maigreur extrême étaient l'objet de la risée et du mépris général. J'entendis un des habitants qui murmurait à l'oreille de son voisin : – Notre nouveau curé n'est pas plus gros que ma blague à tabac,

je pense qu'il logerait aisément dans mes poches ! Une femme qui n'était qu'à deux pas de moi, dit à sa voisine assez haut pour que je l'entendisse : – Dis donc, cousine, ce pauvre petit curé n'a-t-il pas l'air d'une sardine salée ! et sa voix se perdit dans ses rires. Un homme doué de plus d'esprit que moi aurait pu se tirer d'affaire par quelques mots, dits à propos. Mais la nature m'a refusé le don de ces réparties fines et cette présence d'esprit si utiles dans des circonstances semblables.

La vente était presque terminée, lorsqu'on apporta une longue table chargée d'une fabuleuse quantité de verres à vin, à rhum et à liqueur, ainsi qu'une multitude incroyable de carafons et de bouteilles de toutes grandeurs. De bruyants éclats de rire et de joyeux applaudissements accueillirent cette apparition dégoûtante. Tous les regards se fixèrent sur moi, et cent voix me dirent : – Voilà pour vous, M. le curé. Sans peser suffisamment ce que je disais, je répondis immédiatement avec un grand sérieux : – Je ne viens pas à Beauport acheter des verres et des bouteilles mais je viens les casser.

Une étincelle en tombant sur un baril de poudre n'aurait pas causé une plus subite et plus terrible explosion que ces imprudentes paroles en éclatant au milieu de la foule qui m'environnait. Sans être absolument ivres, la plupart de ceux et de celles qui étaient là avaient bu quantité de verres de rhum, que le curé Bégin lui-même leur avait donnés dans une des chambres du presbytère. Un vrai déluge de jurements, de blasphèmes, d'insultes et d'outrages, comme je n'en entendis jamais, m'assaillirent de tous côtés ; et force me fut de m'esquiver par le plus court chemin. Je me rendis à l'instant au palais épiscopal, conjurer de nouveau mon évêque de donner la cure de Beauport à un autre prêtre. Je lui confessai ingénument mon imprudente réponse ; et je lui dépeignis, sous leurs vraies couleurs, les outrages qu'elle m'avait attirés, et j'ajoutai : – Vous voyez, Monseigneur, que j'ai déjà perdu, et pour toujours, la confiance et l'estime de ce peuple confiance et estime sans lesquelles je ne puis rien faire au milieu de lui. Envoyez-moi dans les

forêts les plus reculées de votre diocèse ; j'y prêcherai avec joie, et j'espère avec succès mais j'aimerais mieux être porté en terre, dimanche prochain, que d'aller au milieu d'une paroisse aussi dégradée par la boisson que celle de Beauport.

L'évêque me répondit : – Je suis loin de partager vos regrets de la réponse que vous avez faite à ces gens. Il est évident qu'ils voulaient voir de quel bois vous vous chauffiez. Si vous aviez eu la faiblesse de plier et de vous rendre à leurs désirs, vous étiez à jamais perdu dans leur estime et dans la mienne : mais vous vous êtes montré brave et intrépide jusqu'à l'héroïsme dans votre réponse, et vous avez, j'en suis certain, gagné leur estime et leur respect pour toujours. Je connais le peuple de Beauport depuis longtemps ; il est adonné à l'ivrognerie d'une manière lamentable, mais, à part ce vice, il n'y a pas au monde un peuple plus noble. Il n'a pas d'éducation, mais il possède à un haut degré le sentiment de ce qui est juste et vrai, et vous verrez bientôt que son gros bon sens commun vaut mieux que les livres d'un grand nombre de personnes qui ne savent pas s'en servir. Vous l'avez surpris par votre brusque réponse, mais les injures que plusieurs vous ont dites ne sont qu'un de ces mouvements *primo primus* qu'ils ont probablement regretté un moment après. Allez, non pas avec vos mains, mais avec vos paroles, casser les verres et les carafes, et on vous bénira. Il est vrai que ce serait un véritable miracle, mais avec la grâce de Dieu, vous pouvez tout espérer. Allez à Beauport comme un vrai soldat de Jésus-Christ combattre l'ivrognerie et les autres vices qui en découlent, et le bon Dieu vous donnera la victoire.

Ces paroles si bienveillantes ne firent du bien. Je sentis qu'il fallait définitivement me résigner à porter le pesant fardeau qui se présentait devant moi. Il ne me restait plus qu'à mettre ma confiance en Dieu et à marcher vers le champ de bataille d'un pas aussi ferme que si j'eusse été certain de la victoire. Il me vint alors à la pensée que j'avais commis un grand péché, en refusant d'être évêque de l'Orégon, et que Dieu, pour m'en punir, m'envoyait

dans cette paroisse de Beauport, qui m'apparaissait alors sous de si sombres couleurs.

Le dimanche suivant, l'église était littéralement bondée de gens, tous plus ou moins curieux de voir et d'entendre leur nouveau curé. J'avais passé les trois derniers jours en jeûnes et en prières; et Dieu sait que jamais prêtre de Rome, ni ministre de l'Évangile n'est monté en chaire avec des idées plus exaltées de sa sublime mission. Dieu sait aussi que jamais homme ne se sentit plus profondément humilié sous le poids de sa propre misère, et de son impuissance, que je ne l'étais lorsque je me présentai devant ce peuple pour la première fois, afin de lui parler de ses destinées éternelles. Je pris pour texte de mon premier sermon : Malheur à moi si je ne prêche l'Évangile, (1Cor.9.16) Je parlai avec une telle émotion que souvent ma voix était étouffée. Par la grande miséricorde de Dieu, l'effet de ce discours se faisait encore sentir lorsque je quittai cette paroisse quatre ans plus tard. Après le sermon, je dis à mes auditeurs :

– J'ai une faveur à vous demander, et comme c'est la première, j'espère que vous ne me la refuserez pas. Je viens de vous parler de quelques-uns des devoirs de votre jeune curé envers vous, je souhaiterais que vous fussiez tous ici cet après-midi, à deux heures, afin que je vous entretienne de vos devoirs envers lui.

Ils furent unanimes à me le promettre, et ils tinrent parole : l'église était si possible encore plus remplie l'après-midi que le matin. Mon texte fut : Le bon berger conduit ses brebis, et marche devant elles; et ses brebis le suivent, car elles connaissent sa voix (Jean.10.4). Ces deux sermons, le même dimanche, étaient dans l'Église du Canada une nouveauté qui me valut bien des critiques amères de la part de mon évêque et des prêtres du voisinage. Ils en conclurent que j'étais un orgueilleux qui voulait se faire passer pour plus zélé et plus saint que les autres. Non contents de s'exprimer ainsi entre eux, ils en vinrent bientôt à me le dire à moi-même dans les termes les plus pénibles. Mais

mon Dieu savait que mes motifs étaient purs. Je n'avais que deux choses en vue : la première était d'empêcher mes paroissiens d'aller, comme autrefois, passer l'après-midi dans les tavernes, en les retenant au pied de leurs autels par des instructions que je rendais aussi intéressantes et aussi solides que possible. La seconde était de graver la vérité dans leur intelligence et dans leur cœur, en la présentant deux fois, sous différents aspects, le même jour. Mais quoique j'aie été souvent blâmé de tenir deux cultes chaque dimanche, j'ai persévéré pendant les quatre années que j'ai été curé de Beauport ; car j'étais de plus en plus convaincu qu'il en résultait un grand bien sous tous les rapports.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés que je me décidai à établir une société de Tempérance dans ma paroisse, y voyant le seul moyen de l'arracher à l'abîme de l'ivrognerie où elle était tombée. J'allai présenter mon projet à l'évêque, dans l'espoir qu'il l'approuverait et le bénirait, mais quelles ne furent pas ma surprise et ma tristesse, lorsqu'au lieu de m'encourager, il se moqua de moi de la manière la plus ironique, et me défendit absolument d'en parler au peuple. Ces sociétés de Tempérance, me dit-il, ne sont que des institutions protestantes pour séduire et tromper le monde, sous une fausse apparence de rigidité et de perfection pharisaïques. Prêchez contre l'ivrognerie, mais laissez-nous tranquilles lorsque nous buvons notre vin modérément. St-Paul n'a-t-il pas conseillé à son disciple Timothée de boire du vin ? Est-ce que Notre Seigneur n'a pas fait du vin que les époux de Cana et les conviés ont bu avec lui ? De grâce, ne cherchez pas à nous faire accroire que vous voulez être plus parfait que les apôtres et Jésus-Christ lui-même n'ont été.

Je quittai l'évêque, mais mon âme était dans un état de détresse inexprimable. Espérant, cependant, que les prêtres qui m'environnaient comprendraient plus aisément le bien incalculable que la société de Tempérance ferait à nos populations, je me décidai à leur en parler. Mais ils furent unanimes à

m'accabler sous le poids des plus amères critiques, et à rire de moi comme d'un visionnaire : ils me demandèrent tous, au nom du sens commun, de ne plus jamais leur en parler. Non, jamais je ne pourrai exprimer ce que j'éprouvai de tristesse, lorsque je vis l'opposition formidable de l'évêque et de tout le clergé, à cette réforme que Dieu me montrait si clairement être la seule planche de salut de ma chère paroisse et de mon pays tout entier. Ce Dieu bon seul, sait ce que j'ai versé de larmes, ce que j'ai passé de nuits sans sommeil, à quelles études je me suis livré, quelles ardentes prières j'ai fait monter vers le ciel, lorsque je sentais mon impuissance à lutter seul contre tant d'obstacles. J'adressais mes prières, tour à tour, à tous les saints et saintes du paradis, à tous les anges et séraphins qui sont autour du trône de Dieu, pour qu'ils vinssent à mon aide, en m'obtenant la grâce de détruire cette ivrognerie qui ruinait mon pays. A plusieurs reprises, je pris la résolution de commencer seul cette grande réforme, malgré les évêques et les prêtres, mais chaque fois que je voulais commencer mon travail, j'étais terrassé par le sentiment de mon isolement et de l'opposition du clergé. Mais en attendant de mettre la main à la charrue, et de lui faire tracer le premier sillon, que de jours et de mois j'ai passés à prier Dieu et tous les saints ! que de livres j'ai lus ! que d'études sérieuses et profondes j'ai faites ! que d'heures j'ai consacrées à méditer les meilleurs arguments en faveur des sociétés de Tempérance !

Je me sentis enfin parfaitement maître de mon sujet. Je savais ce que j'aurais à dire pour enrôler tous les enfants de mon cher Canada sous les bannières glorieuses que le ciel me montrait d'avance, dans mes pensées de jour comme dans mes visions de nuit, et pour sécher tant de larmes et arracher tant d'âmes à l'enfer. Je connaissais parfaitement l'ennemi que j'allais combattre ; je connaissais aussi la force des armes que le ciel avait mises dans mes mains pour le frapper à mort. Il ne me manquait plus qu'une chose, la force pour mettre ces armes en activité. Un jour, il me vint à la pensée d'écrire au Père Mathieu, ce grand apôtre de la Tempérance en

Irlande, pour lui demander le secours de ses conseils et de ses prières, afin que je pusse introduire dans mon cher Canada quelques-uns des bienfaits dont il avait couvert sa patrie.

Sa réponse m'arriva bientôt. Elle me parut plutôt écrite par la main d'un ange que par celle d'un homme. Il me disait de me mettre à l'œuvre à l'instant ; de ne compter que sur le secours de Dieu, sans m'occuper des hommes. Il me promettait aussi de prier pour moi. Ses paroles descendirent dans mon âme comme venant du ciel même, tant elles me remplirent de lumière et de force. Je me dis à moi-même : Si c'est l'œuvre de Dieu, je réussirai quand même tous les évêques et les prêtres et tout l'univers seraient contre moi. J'élevai mon cœur vers Dieu pour qu'il soutienne mon bras et dirige lui-même le combat, et ce Dieu bon m'entendit et exauça ma prière. Que son saint nom en soit éternellement béni !

32. – Etablissement de la Société de Tempérance à Beauport.

Les pensées et les œuvres de Dieu sont bien au-dessus des pensées et des œuvres de l'homme ! Jamais cette vérité n'a été mieux démontrée que dans l'établissement de la Tempérance à Beauport, en face des formidables obstacles qui en rendaient l'existence presque impossible. Dans ce déploiement des miséricordes de Dieu envers cette paroisse, l'homme disparaît tout entier. La main seule de Celui qui est le maître des cœurs y est visible. J'avais à peine fini de lire la lettre de l'apôtre de la Tempérance de l'Irlande, que je tombai à genoux pour dire : – Mon Dieu, vous savez que je ne suis qu'un pauvre pécheur, que je ne suis que faiblesse et ténèbres par moi-même. Plus qu'aucun de vos serviteurs, j'ai des raisons de m'appeler un serviteur inutile. Donnez-moi donc votre esprit de lumière, de sagesse et de force, pour que

je puisse remplir la mission dont vous m'avez chargé. Sans vous, je ne puis rien, mais avec votre secours, rien ne me sera impossible. Ceci se passait un samedi soir, le 2 mars 1839. Le lendemain dimanche, après mon sermon, je dis à mes auditeurs :

– Je vous ai souvent parlé de ma conviction que le Bon Dieu m'a choisi pour arrêter, parmi vous, les maux sans nombre engendrés par les boissons enivrantes. Je vous le répète aujourd'hui, l'alcool est le plus grand ennemi de vos âmes et de vos corps, celui de vos femmes et de vos enfants, celui de notre paroisse et de notre pays tout entier, celui de notre sainte religion. Je suis déterminé, avec le secours de Dieu, à lui livrer un combat à mort et à le détruire. Mais je ne dois pas être seul dans le combat. Je veux lever au milieu de vous un étendard, et former une armée composée de soldats de Jésus-Christ. Notre Sauveur sera lui-même le chef de cette armée et la conduira à la victoire. J'ai choisi les trois premiers jours de cette semaine pour former ses rangs. Que tous ceux qui désirent avoir part au glorieux combat que nous allons livrer, et partager les fruits de la victoire que nous allons remporter, viennent passer ces trois jours avec moi au pied des autels. J'invite même ceux d'entre vous qui ne veulent pas s'enrôler, à venir par curiosité. Je vous invite tous à venir, au nom de notre adorable et bon Sauveur, que les boissons enivrantes clouent chaque jour sur la croix ; je vous conjure de venir tous, au nom de la Sainte Vierge, de tous les Saints et des Anges que les boissons fortes contristent constamment au ciel ; je vous invite au nom de tant de femmes que je vois fondre en larmes ici au milieu de vous, parce qu'elles ont des maris ivrognes, au nom des pères de famille qui pleurent la perte de leurs enfants, au nom de vos âmes immortelles, qui seront assurément damnées, si vous ne détruisez parmi vous l'usage des boissons enivrantes. Oui ! au nom de Dieu qui vous a créés à son image, et qui vous a sauvés par son fils Jésus-Christ, je vous conjure de venir m'aider à combattre et à chasser du milieu de vous le géant redoutable qui menace de vous détruire pour le temps et pour l'éternité.

Le lendemain matin, à huit heures, mon église était remplie comme elle ne l'avait jamais été. Je commençai mon premier discours à huit heures et demie, le second à dix heures et demie, le troisième à deux heures, et le quatrième à cinq. Les intervalles étaient remplis par de beaux cantiques que j'avais préparés pour cette circonstance; souvent, pendant ces discours, j'étais interrompu par les larmes, les sanglots et les cris de douleur dont le bruit couvrait ma voix. Alors je mêlais mes larmes et mes sanglots à ceux de mon peuple. Le premier jour, soixante-quinze de mes paroissiens, parmi lesquels figuraient plusieurs terribles buveurs, signèrent l'engagement de Tempérance. Le second jour, deux cents nouveaux soldats s'enrôlèrent dans l'armée que nous voulions former pour combattre le monstre de l'ivrognerie. La scène que nous eûmes le troisième jour fut des plus émouvantes. Trois cents habitants s'avancèrent à leur tour pour entrer dans ses rangs, au milieu des larmes, des sanglots et des cris d'allégresse de cette multitude. Plus des deux tiers de mes paroissiens étaient donc entrés dans ma société de tempérance; ils avaient déclaré, en présence de Dieu et de tout le peuple :

« Pour l'amour de Jésus-Christ et avec la grâce de Dieu, je promets de ne jamais faire usage de boissons enivrantes, si ce n'est comme remède. Je m'engage de plus, par mes paroles et par mon exemple, à inviter mes parents et mes amis à faire le même sacrifice ».

La plus grande partie de ces gens, parmi lesquels on comptait les ivrognes les plus invétérés, avait donc entendu la voix de Dieu, et brisé à jamais les chaînes qui les rendaient esclaves du plus dégradant des vices. Et chacun comprenait, et disait hautement, que cet admirable changement était l'œuvre du Dieu miséricordieux et tout puissant qui, seul, peut changer le cœur de l'homme. Comme un grand nombre de personnes des paroisses voisines, et même de la ville, étaient accourues voir ce qui se passait parmi nous, le bruit des merveilles que le Seigneur opérait se répandit bientôt de tous côtés. La presse entière, française et anglaise n'eut qu'une voix pour approuver ce

qui s'était passé parmi nous. Mais, pendant que les protestants de Québec bénissaient Dieu pour ce qu'il venait de faire, les romains catholiques, inspirés par leurs prêtres, tournaient cette œuvre en ridicule et la dénonçaient comme hérétique. L'indignation de l'évêque Sinaïe, surtout, ne connut point de bornes. Voyant que je n'étais pas pressé d'aller le voir, il m'écrivit de sa propre main une lettre pleine de dures paroles, pour me commander d'aller lui rendre compte de ce qu'il nommait mon *étrange conduite*. Lorsque je fus seul avec lui, il me dit d'un ton de mauvaise humeur qu'il était incapable de contrôler :

– Est-il possible, Chiniquy, que vous ayez sitôt oublié ma défense d'établir cette ridicule société de Tempérance? Si vous n'eussiez compromis que vous seul dans cette comédie protestante, (car ce n'est que cela) je garderais le silence et je me contenterais de vous regarder avec pitié. Mais vous avez compromis notre sainte religion, en introduisant une société dont l'origine est évidemment hérétique. Hier soir encore, le vénérable grand vicaire Demers me disait que tôt ou tard vous deviendriez protestant, et que votre société de Tempérance était le premier pas dans cette voie. Ne voyez-vous pas que les protestants seuls vous approuvent? N'avez-vous pas honte de recevoir les applaudissements de ces hérétiques? Sans vous en douter, vous voilà sur le chemin de la perdition; vous vous êtes couvert de ridicule; vous êtes tellement perdu dans l'esprit public que je crains qu'il ne vous soit possible, à l'avenir, de faire aucun bien ni à Beauport, ni dans aucune autre partie de mon diocèse. Je ne vous le cache pas, ma première pensée, lorsque j'ai appris hier, par un témoin oculaire, ce qui s'était passé dans votre église, a été de vous interdire sur le champ. J'en ai été empêché par l'espoir que vous verriez bientôt votre erreur, pour la réparer vous-même, en dissolvant cette société anti-alcoolique. Cette association, comprenez-moi, sent trop le protestantisme pour que je la tolère dans mon diocèse. Je répondis :

– Monseigneur, Votre Grandeur n'a pas oublié, j'espère, que j'ai été

nommé curé de Beauport malgré moi. Et Dieu sait que je suis prêt à vous offrir ma démission, sans murmure, afin que vous donniez un meilleur curé à ce noble peuple. Mais je vais mettre une condition à ma résignation : c'est qu'il me sera permis de publier partout que mon prédécesseur, M. Bégin, n'a jamais été inquiété par ses évêques, pour avoir laissé ses paroissiens, pendant vingt-trois ans, patauger dans la boue de la plus dégradante ivrognerie ; et que j'ai été censuré et interdit par vous, pour avoir consenti à être l'humble instrument des miséricordes de Dieu pour la conversion de ce même peuple.

L'évêque sentit tout de suite qu'il était incapable de rester debout sur le terrain où il s'était placé pour m'attaquer. Ma réponse l'avait visiblement déconcerté. Il resta quelques moments sans répondre, cherchant probablement comment reprendre le glaive que je venais de lui arracher des mains. Il vit bien, aussi, que ses menaces d'interdit ne m'effrayaient guère, et que je n'étais pas tout à fait disposé à briser l'œuvre que le Bon Dieu avait si bien commencée à Beauport. Après un temps assez considérable du plus pénible silence, il reprit :

– Ne croyez-vous pas que vous avez commis une indiscretion impardonnable, en forçant les pauvres ivrognes à faire des promesses d'abstinence, promesses qu'ils sont incapables de tenir ? Ils retomberont bientôt dans leur première ivrognerie, et après ces quelques jours d'excitation ridicule, leur dernier état sera bien plus déplorable encore que le premier.

– Monseigneur, lui répondis-je, je partagerais vos craintes, si l'œuvre qui vient de se faire à Beauport était mon ouvrage. Mais comme c'est l'œuvre de Dieu, nous n'avons rien à craindre. Les œuvres des hommes sont sans force et sans durée ; mais les œuvres de Dieu ont un caractère de puissance et de stabilité qui les rend immortelles comme leur auteur. Quant à la prophétie de M. le grand vicaire Demers, qui pense que j'ai fait mon premier pas vers le protestantisme, en créant cette société parmi ces ivrognes, je n'ai qu'une chose à dire c'est que, si elle est vraie, nous devons en conclure

que la religion protestante est plus propre que la nôtre à servir au salut des peuples et à la gloire de Dieu. Sachant que Votre Grandeur n'est pas disposée à accepter cette conclusion, j'espère qu'elle cessera de s'inquiéter de la prédiction qui l'impose. Le vénérable grand vicaire Demers, ainsi que tous les prêtres feraient bien mieux de venir voir les grandes choses que le Seigneur fait parmi nous, pour nous aider à l'en bénir, que de se faire faux prophètes pour nous calomnier.

A ce moment, le sous-secrétaire entra en toute hâte, et m'interrompit pour dire à l'évêque qu'un Monsieur venait d'arriver de loin, avec un message pressé. Sa Grandeur me congédia brusquement, à ma grande satisfaction. Je crus m'apercevoir qu'elle n'avait pas moins de plaisir à se débarrasser de moi, que j'en avais à m'éloigner d'elle après une aussi désagréable entrevue. A l'exception de M. le secrétaire Cazeault et de M. Baillargeon, curé de Québec, tous les prêtres de cette ville que je rencontrai ce jour-là, oublièrent à mon égard les règles de courtoisie et de politesse en usage entre nous. Un d'entre eux poussa même les choses jusqu'à vouloir faire le tour de ma paroisse pour prouver à mes gens que j'avais perdu la tête ; qu'il vaudrait mieux pour eux de ne faire aucune attention à ce que je leur dirais à l'avenir sur les boissons. Il osa même leur conseiller de boire à ma santé lorsqu'ils seraient ensemble. Mais, à la troisième maison qu'il visita, la maîtresse du logis ayant écouté avec attention les preuves qu'il donnait de ma folie, et les conseils qu'il donnait à son mari de boire à ma santé, lui répondit :

– Je ne vois pas bien clairement que notre curé soit fou parce qu'il nous à tous rendus tempérants. Mais je vois bien une chose, c'est que vous êtes un suppôt du diable, lorsque vous conseillez à mon pauvre mari d'oublier les promesses qu'il a faites de ne jamais boire de rhum, Vous savez fort bien qu'il était un des plus grands ivrognes de la terre et combien de coups j'ai reçus de lui lorsqu'il revenait ivre à la maison. Vous savez aussi combien de fois j'ai failli mourir de faim, et comment mes pauvres enfants, couverts

de haillons, étaient obligés d'aller de porte en porte demander l'aumône pour eux et pour moi. Voyez comme tout est changé dans ma maison depuis que mon mari a signé la tempérance. Mes enfants sont bien habillés, bien nourris, bien logés. Mon mari, qui était un vrai démon dans son ivresse, est comme un ange aujourd'hui. Il est bon père, bon époux, bon chrétien. Et moi je suis heureuse. Pourquoi donc notre curé serait-il mis au rang des fous pour nous avoir fait tant de bien ? Si vous ne sortez d'ici à l'instant, je vais vous en faire sortir avec ce manche à balai.

Le prêtre voyant que la femme était sérieuse dans sa menace, prit son chapeau et décampa sans demander son reste. Pendant les douze mois qui suivirent, j'eus à subir bien des humiliations de la part des prêtres. Pour ne pas m'exposer à des scènes trop pénibles, j'évitais leur société autant que possible ; surtout, je me gardais bien de retourner à l'évêché. J'avais pris la résolution de ne plus y aller, sauf quand j'en recevrais l'ordre. Mais Dieu me dédommageait bien de toutes ces misères par la joie dont il inondait mon cœur et mon âme, à la vue de l'admirable changement qu'il avait opéré parmi mon peuple. Sa fidélité héroïque à tenir ses engagements de tempérance devint bientôt le sujet de l'admiration publique. Les moqueurs, même sous le bonnet carré ou la mitre, furent forcés de rougir de leurs sombres prophéties, et finirent par se taire. Bientôt, tout fut changé dans la paroisse les maisons étaient réparées ou rebâties, les clôtures relevées, les fermes mieux cultivées, les dettes payées, la paix, le bonheur, la prospérité, l'industrie florissaient partout. On n'entendait plus de jurements ni de blasphèmes, on ne voyait plus de rixes ni de batailles. Ces braves gens ne mettaient pas de bornes aux marques d'estime, d'amour et de respect qu'ils donnaient à leur curé, et je n'ai pas de paroles pour exprimer le bonheur que je ressentais parmi eux. Cependant, quoique l'immense majorité eût accepté le joug si léger, si béni de la tempérance, il était resté un petit nombre de personnes respectables et sobres qui n'avaient pas encore eu le courage d'abandonner ce qu'elles appelaient l'usage modéré du vin et des liqueurs. Je priai mon savant ami, le

D^r Douglas, de venir analyser les différentes boissons en usage parmi ces personnes, pour leur montrer qu'elles ne buvaient, après tout, que du poison, sous le nom des liqueurs auxquelles elles tenaient tant. Pendant près d'une semaine ce digne ami analysa, sous les yeux des gens, les vins, les bières, les rhums les plus recherchés parmi nos gourmets, en ayant extrait l'alcool, il le donna à boire à des chats et à des chiens qui moururent là sous les yeux ébahis de la multitude. Ces savantes expériences, accompagnées de non moins savantes remarques eurent sur le peuple un effet réellement magique. Rien ne saurait donner une idée de l'horreur et du dégoût dont chacun se sentit pris pour ces détestables boissons qui leur avaient coûté si cher et leur avaient fait commettre tant de folies. Ces expériences du Docteur Douglas furent comme la clef de voûte du saint et noble édifice de tempérance que la miséricorde de Dieu avait élevé au milieu de nous.

Peu de jours après, nous avions le bonheur de voir tous les habitants de Beauport unis pour montrer par leurs paroles et leur exemple que la société de Tempérance est une de ces gouttes d'eau qui sont tombées des fontaines de la vie éternelle pour éteindre les feux dévorants de l'alcoolisme.

33. – Extension de l'œuvre. – Fin de l'opposition du clergé.

A peine une année s'était-elle écoulée, depuis l'établissement de la société de Tempérance, à Beauport, que les sept auberges, naguère si prospères, étaient ruinées, et leurs propriétaires forcés de prendre un moyen plus honorable d'existence. Ce fait, proclamé par toute la presse de Québec, réduisit au silence les ennemis de cette œuvre, surtout les prêtres, sans pourtant changer leurs vues. Il devenait cependant plus évident d'un jour à l'autre, que le bien opéré à Beauport était incalculable sous tous les rapports. De

tous côtés, des gens respectables se demandèrent pourquoi ils ne tenteraient pas d'établir, dans leurs différentes paroisses, une institution qui avait en si peu de temps, et d'une manière si complète, donné comme une nouvelle vie à Beauport. Partout on entendait les gens se demander pourquoi les curés ne cherchaient pas à établir dans leurs paroisses l'admirable réforme qui faisait tant de bien à côté d'eux. Un jour, une dame étrangère et distinguée, dont le mari, par son intempérance avait dévoré un riche héritage, vint chez moi et me dit :

– J'ai été trouver mon curé, il n'y a pas longtemps, pour le prier d'établir une société de Tempérance parmi nous, comme celle de Beauport ; mais il m'a brusquement mise à la porte, en me disant de me mêler de mes affaires. Une autre fois, je l'ai conjuré de vous inviter à venir faire chez nous ce que vous avez fait ici, pour le salut des pauvres ivrognes ; mais la seule mention de votre nom a excité sa colère, et j'ai dû me taire. Cette femme fondait en larmes pendant qu'elle me parlait de ce qu'elle avait souffert de ce vice, et je me sentis profondément ému. Je lui répondis :

– Madame, si j'étais certain que vous ne dévoilerez pas le secret que je vais vous confier, je vous dirais un moyen aussi honnête qu'infaillible de faire consentir votre curé à établir, dans sa paroisse, la réforme que vous désirez.

– Pour l'amour de Dieu, reprit-elle, dites-moi ce qu'il faut faire ; je jure de ne jamais trahir votre secret.

– Eh bien, Madame, n'oubliez pas de dire à votre curé, lorsque vous irez à confesse, que vous avez entièrement perdu confiance en lui. Il vous demandera aussitôt pour quelle raison, et vous lui direz poliment, mais franchement : « Mon père, vous savez combien de larmes sont versées tous les jours, autour de vous, par les femmes dont les maris sont ivrognes. Vous connaissez ma ruine et celle de tant d'autres familles dont tous les biens ont

été dissipés par l'intempérance; vous voyez la ruine temporelle et éternelle de nos enfants, qui marchent sur les traces de leurs pères, et qui deviennent à leur tour des ivrognes, dont la mauvaise conduite change nos maisons en véritables enfers. Que faites-vous pour sécher toutes ces larmes? Rien! Que faites-vous pour arrêter tous ces maux? Rien! Absolument rien! Vous pourriez, avec la grâce de Dieu, au moyen des sociétés de Tempérance, sauver nos époux et nos enfants; vous pourriez ramener la paix, la prospérité et le bonheur dans nos familles. Mais vous ne le voulez pas; comment, après cela, avoir confiance en vous? » Lorsque vous aurez ainsi parlé à votre confesseur, écoutez avec humilité ce qu'il vous dira, et acceptez la pénitence qu'il vous imposera; mais quand il vous demandera si vous regrettez le péché que vous venez de lui confesser, répondez bravement que vous ne le regretterez que lorsque lui-même regrettera son manque de zèle à convertir les ivrognes et son manque de sympathie à l'égard de tant de malheureux qu'il pourrait soulager par la fondation d'une société de Tempérance.

Cette femme était très intelligente. Elle comprit à l'instant qu'elle avait en main un moyen infaillible de faire sortir le curé de son sommeil léthargique, surtout lorsque je lui eus recommandé d'engager d'autres femmes à aller se confesser du même péché. Quinze jours plus tard, cette dame revenait me dire comment elle avait engagé un grand nombre de ses amies à se confesser de leur manque de confiance. Je ne fus pas peu intéressé par le récit qu'elle me fit de l'inquiétude mortelle qui s'était emparée de leur curé, depuis que les plus respectables de ses paroissiennes lui avaient confessé qu'elles n'avaient plus confiance en lui. Il était jour et nuit troublé par la peur de perdre sa belle cure, si près de Québec, pour être relégué dans un coin noir de la forêt, derrière les montagnes. Trois semaines plus tard, ce curé frappait à ma porte, où il n'était pas venu depuis que j'avais établi la société de Tempérance; j'eus peine à le reconnaître, tant il était changé. Il était visible que ses pénitentes lui avaient donné plus d'un cauchemar, et troublé son sommeil. Je le reçus avec plaisir, car il avait toujours été un de

mes meilleurs amis, sauf pendant les douze derniers mois. D'ailleurs, il avait la réputation bien méritée d'être un bon prêtre. Je l'invitai à dîner et le mit aussi à son aise que possible. Mais il m'était facile de voir qu'il venait à moi avec un message embarrassant. A la fin, il me dit ingénument :

– Père Chiniquy, nous avons eu, vous le savez, de grands préjugés contre vous, à l'occasion de la société de Tempérance. Mais la réforme admirable de votre paroisse les a dissipés. Je viens donc vous prier de prêcher une retraite de tempérance de trois jours, chez moi, comme vous l'avez fait ici. J'espère que le bon Dieu bénira cette œuvre parmi mes gens, comme il l'a bénie ici.

– Je me sentirai heureux, lui répondis-je, si je puis voir, chez vous, ce dont le ciel m'a rendu témoin ici, depuis un an. J'irai avec plaisir vous donner les trois jours de retraite. La seule condition que je mette à mon travail est que vous preniez vous-même l'engagement de tempérance, et que vous renonciez pour toujours, en présence de vos paroissiens, à l'usage de boissons enivrantes.

Le brave curé accepta ma condition avec joie. Quelques semaines plus tard, toute la paroisse promettait solennellement, devant Dieu, de ne jamais faire usage d'alcool. Le curé ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance pour mon humble travail. Mais sa joie ne fut pas oisive. Sans perdre de temps, il se rendit chez tous les curés de son voisinage pour leur raconter ce qui s'était passé chez lui. Il les engagea, eux aussi, à établir la réforme de tempérance. Quelques mois plus tard, il ne restait pas une auberge depuis l'extrémité sud-ouest de Beauport à l'extrémité nord-est de St-Joachim. Dans toutes ces paroisses si belles, si intéressantes, il eût été difficile de trouver un seul homme qui souillât ses lèvres avec les détestables boissons qui leur avaient autrefois coûté tant de larmes et d'argent. C'est ainsi que jour après jour, les prêtres de la campagne venaient avec leurs braves paroissiens se ranger sous les drapeaux glorieux et bénis de la Tempérance. Mais mon évêque, tout en manifestant ostensiblement son mécontentement,

profitait de toutes les occasions possibles pour m'humilier, et me montrer son déplaisir de ce qu'il appelait mon esprit de révolte contre les volontés supérieures.

Cependant, cette opposition même devait bientôt cesser, après la grande et terrible humiliation que Dieu réservait à ce haut dignitaire. Les journaux du mois d'août 1840 nous apprirent que le comte de Forbin Janson, primat de Lorraine et archevêque de Nancy, quittait New-York pour visiter Montréal. Cet illustre prélat était cousin de Charles X, roi de France, et avait été son confident et son ami. A la chute de ce roi, dans la révolution de 1830, l'évêque de Nancy avait été exilé par le peuple français. C'était un homme très éloquent, plein de zèle, qui employait son temps d'exil à parcourir le monde entier, faisant du bien partout. Le Père Matthieu m'avait écrit que ce noble prélat l'avait visité, et beaucoup encouragé dans ses travaux de tempérance, en Irlande. Il me dit même que c'était à l'évêque de Forbin Janson qu'il devait l'honneur insigne d'avoir reçu la bénédiction apostolique du pape, pour l'encourager dans son œuvre. Il était donc de la plus haute importance, pour l'avenir de nos sociétés de Tempérance, de m'assurer le puissant appui de cet homme illustre. Je compris que je ne devais rien négliger pour l'empêcher d'être prévenu contre cette grande réforme au Canada.

Sans dire à l'évêque de Québec l'objet de mon voyage, je demandai et j'obtins une semaine de repos pour aller à Montréal, où j'arrivai juste une heure après l'évêque de Nancy. Sans perdre un moment, j'allai lui présenter mes respectueux hommages. Je lui parlai de nos sociétés de Tempérance et lui dis le bien qu'elles faisaient partout. Puis, je le conjurai, au nom du ciel, de me donner l'appui de sa piété, de son grand nom et de son éloquence pour en assurer le succès. Il me le promit, et me raconta son entrevue avec le Père Matthieu. Puis il ajouta :

– Il est évident que l'ivrognerie est le vice géant des peuples du Nord ;

cette dégradante passion ne perd pas seulement les laïques, mais elle dégrade et perd un nombre infini de prêtres, en Amérique comme en Irlande. Ce n'est que par la puissante organisation des sociétés de Tempérance que l'on pourra arrêter l'usage des boissons enivrantes qui coulent partout, comme un fleuve de feu qui déborde et détruit tout sur son passage. Je vous promets donc mon appui le plus sincère et le plus cordial dans votre œuvre de tempérance. Mais ne dites à personne que vous êtes venu me voir, et ne soufflez pas un mot de ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre.

Quelques jours plus tard, l'évêque de Nancy était l'hôte du Séminaire de Québec, qui voulut l'honorer par un grand dîner, où plus de cent prêtres furent invités. J'étais au nombre des heureux convives ; et comme j'étais un des plus jeunes curés, j'allai prendre la dernière place, qui se trouvait juste en face des évêques, dont je n'étais séparé que par la largeur de la table, c'est-à-dire par un espace d'environ trois ou quatre pieds. L'archevêque de Québec, Monseigneur Sinaïe, avec son coadjuteur, Monseigneur Turgeon, et l'évêque coadjuteur de Montréal, Monseigneur Prince, étaient groupés autour du prélat français. Lorsque chacun eut fait honneur aux mets succulents, dont les tables étaient chargées, on apporta un nombre incroyable de flacons des vins les plus recherchés. Monsieur le grand vicaire Demers, qui présidait ce dîner en sa qualité de doyen du collège, se leva et frappant sur la table pour obtenir le silence, dit de toute la force de ses poumons :

– Messeigneurs et messieurs les curés, nous allons boire à la santé de Monseigneur le primat de Lorraine, archevêque de Nancy, comte de Forbin Janson, allié à la famille des rois de France.

Cette santé fut accueillie par de bruyants applaudissements. On passa rapidement les bouteilles de main en main ; tous les verres se remplirent. Lorsque mon voisin me passa le flacon, je la donnai à mon voisin de gauche, sans toucher à son contenu, et je remplis mon verre d'eau. J'espérais que personne n'avait fait attention à cette action, mais je m'étais trompé : mon

évêque avait tout vu. D'une voix tremblante de colère, il s'écria :

– Père Chiniquy que faites-vous là? Jetez l'eau qui est dans votre verre, et remplissez-le de vin, pour boire avec nous tous à la santé de Monseigneur de Nancy.

Ces paroles tombèrent sur moi comme un coup de tonnerre ; je restai comme foudroyé, car je sentis approcher la plus effroyable tempête qui m'eût jamais assailli. Que pouvais-je dire ou faire sans me compromettre à tout jamais? Il me semblait impossible de résister en face à mon évêque, devant une pareille assemblée. D'un autre côté, je ne pouvais lui obéir, et boire du vin, sans me déshonorer à mes propres yeux, et aux yeux de mon pays tout entier ; car tout le monde connaissait la promesse solennelle que j'avais faite de n'en jamais prendre, lorsque j'avais jeté les fondements de la société de Tempérance de Beauport. Je crus un moment que je pourrais conjurer l'orage, et désarmer mon supérieur par mon humble silence. Je n'osais lever les yeux, car j'avais peur de tous ces regards que je sentais fixés sur moi, avec curiosité, dans l'attente de ce qui allait se passer. Je me trouvais là sans force et sans défense, comme le pauvre oiseau sous la griffe du vautour. Oh! comme je regrettai alors, de n'avoir pas suivi ma première pensée, qui avait été de ne point assister à ce dîner! J'aurais voulu être à cent pieds sous terre ; le cœur me battait dans la poitrine comme s'il avait voulu la briser, une sueur froide couvrait mon front. C'est à peine si j'entendis mon voisin me souffler : – N'entendez-vous pas ce que Monseigneur vient de vous dire? Pourquoi ne lui répondez-vous pas par un acte d'obéissance?

Je me sentis incapable de répondre un mot à cet ami, qui avait été un de mes professeurs au collège de Nicolet. Enfin, après un silence d'une ou deux minutes qui me parurent autant de siècles, l'évêque m'apostropha avec indignation et d'une voix bien plus élevée que la première fois.

– Père Chiniquy, pourquoi ne mettez-vous pas de vin dans votre verre,

comme je vous l'ai ordonné, pour boire à la santé de Monseigneur de Nancy?

Je sentis qu'il me fallait répondre. Je lui dis donc d'une voix émue et tremblante : – Monseigneur, j'ai dans mon verre ce que je dois boire... Pour l'amour de Jésus-Christ et pour le bien de mes frères, comme pour mon propre avantage, j'ai promis à Dieu que je ne boirais jamais de vin!

A peine avais-je fini ces mots que l'évêque, incapable de contrôler sa colère, me lança ces mots à la face : – Fanatique que vous êtes! prétendez-vous nous réformer?

Ces paroles eurent sur moi l'effet d'une batterie électrique; elles firent tressaillir tous mes nerfs et me réveillèrent comme d'un profond sommeil. Je devins un nouvel homme, elles avaient ajouté dix pieds à ma taille, et dix mille livres à mon poids. J'oubliai complètement que j'étais l'inférieur de cet évêque, et ne vis plus qu'un *homme* en face d'un autre *homme*. Je relevai la tête et me mis debout. Puis m'adressant au grand vicaire Demers, qui m'avait invité à ce dîner :

– Monsieur le supérieur, lui dis-je, était-ce pour me laisser insulter à votre table, que vous m'avez invité ici? Je suis votre hôte; ce serait à vous de me protéger et de me défendre contre mon injuste agresseur, mais puisque vous n'en faites rien, je vais me défendre moi-même. Me tournant alors vers l'archevêque de Nancy : – Monseigneur de Forbin Janson, j'en appelle à Votre Grandeur, de la sentence injuste que mon évêque vient de prononcer contre moi; au nom de Dieu, je vous demande si un prêtre de Jésus-Christ ne peut pas, pour des motifs chrétiens et honorables, promettre à son Dieu et à sa patrie, de ne jamais boire de vin, sans mériter d'être outragé comme je le suis ici.

Mes paroles firent une grande sensation sur cette assemblée de prêtres accoutumés depuis leur enfance, à trembler devant les évêques et à plier servilement sous leur autorité. Ils durent trouver bien étrange de voir le plus

jeune d'entre eux, lutter ainsi corps à corps avec son supérieur. Le silence de mort qui succéda à mes paroles fut interrompu par mon évêque, qui dit à Monseigneur de Nancy : – Oui, Monseigneur, prononcez, prononcez.

Ceux qui n'ont pas assisté à cette scène étrange, ne pourront jamais se faire une idée de l'excitation qui régnait parmi ces prêtres, venus de tous les coins du Canada. L'évêque de Nancy refusa d'abord d'accéder à ma prière, me conjurant de m'asseoir et de me calmer. Il sentait parfaitement la difficulté de sa position ; mais je refusai respectueusement de suivre son conseil, en lui montrant que c'était par respect pour mon caractère de prêtre, autant que par respect pour les droits de la justice et de la vérité, que je le suppliais de se prononcer. Comme l'évêque Sinaïe le pressait de son côté, il se leva lentement ; puis, se tournant tour à tour vers l'évêque de Québec et vers moi, il nous dit :

– Monseigneur de Québec, et vous, Père Chiniquy, je vous en prie, arrangez ce différend entre vous deux. Il ne me convient pas d'être juge ici, dans une affaire aussi solennelle, quand je ne suis parmi vous que depuis quelques jours.

A ce moment des voix partirent de tous les coins de l'immense salle, criant au prélat : « Prononcez ! Prononcez ! » Levant alors les yeux et les mains vers le ciel, il offrit une fervente prière à Dieu pour lui demander sa sagesse, dans une affaire si importante et si délicate. Son visage et toute sa personne prirent alors un tel air de dignité, j'oserais dire de majesté, qu'il avait plutôt l'air d'un prophète des temps passés, que d'un homme ordinaire vivant parmi nous. Puis, portant les regards sur l'évêque de Québec, sur moi et sur la multitude des prêtres qui, au milieu du plus profond silence, attendaient sa décision, il parla en ces termes :

– Monseigneur l'évêque, nous avons devant nous le père Chiniquy, un de vos plus jeunes curés qui, un jour, à genoux, en la présence de Dieu et de

ses anges, a promis, pour l'amour de Jésus-Christ et de ses frères, et pour le bien de son âme, de ne jamais boire de vin, ni d'aucune boisson enivrante. Nous sommes les témoins de sa fidélité à sa promesse. Il a refusé, devant nous, de briser les liens qui font de lui le serviteur et comme l'esclave d'une des plus belles vertus chrétiennes, la Tempérance, quoiqu'il soit vivement pressé de le faire par son propre évêque ! Et parce qu'il tient sa promesse avec un si grand courage, Votre Grandeur l'a flétri du nom de fanatique ! Me voici condamné, par la volonté unanime de cette vénérable assemblée, à prononcer mon jugement sur le grave différend qui nous occupe et je vais le faire.

Le père Chiniquy ne boit pas de vin ! voilà son crime ! son seul crime ! Mais si je jette mes regards vers ces temps reculés, où Dieu lui-même conduisait son peuple comme un berger conduit ses brebis, je vois Samson qui, pour obéir à la voix de ce grand Dieu, ne buvait pas de vin non plus ! Et si je descends le cours des siècles, jusqu'à l'heure bénie où le Fils de Dieu s'incarna pour sauver le monde, je vois Jean-Baptiste, le plus grand, le plus saint des prophètes, qui lui aussi ne buvait pas de vin, pour obéir au Seigneur du ciel et de la terre ! Lorsque je vois le père Chiniquy avec Samson à sa droite pour le défendre, et Jean-Baptiste à sa gauche pour le bénir, je trouve sa position si belle, si forte, si inexpugnable, que je n'oserais l'attaquer !

Ces paroles prononcées avec une éloquence et un dignité admirables, furent écoutées avec l'attention la plus respectueuse, et l'archevêque de Nancy se rassit au milieu du plus profond silence. Mettant ensuite son verre de vin de côté, il en remplit d'eau un autre qu'il vida d'un trait en me disant avec le plus aimable sourire : A votre santé, Père Chiniquy !

Aucun des convives n'osa porter à ses lèvres le verre de vin qui venait d'être rempli ; un grand nombre d'entr'eux mirent de l'eau dans leur verre, et la burent à ma santé, en me saluant en silence. On osait à peine parler, tant était vive l'impression faite par les paroles du noble prélat. Chacun

se sentait mal à l'aise à la vue de la confusion si bien méritée de l'évêque. Le reste du repas fut court; chacun avait hâte de pouvoir causer librement avec son ami de cette étrange scène. La société de Tempérance, traînée sur le champ de bataille où ses ennemis voulaient l'immoler, avait remporté la plus éclatante victoire! Et rien à l'avenir ne pouvait arrêter sa marche triomphante à travers notre cher Canada qu'elle était appelée à régénérer.

34. – Visite d'un protestant.

Peu de jours avant l'arrivée de Monseigneur Forbin Janson, j'étais seul dans mon cabinet d'étude, réfléchissant à la position difficile où je me trouvais vis-à-vis de mes supérieurs ecclésiastiques. Mon cœur était navré de tristesse. Le succès partiel que j'avais obtenu ne faisait à mes yeux que creuser de plus en plus l'abîme qui s'ouvrait entre le reste du clergé et moi. La plupart des prêtres ne cachaient pas le mépris que leur inspirait mon obstination à établir une société condamnée par les évêques. Pour donner une forme plus tangible à leur mauvais vouloir, ils m'avaient même baptisé du sobriquet de « Réformateur au petit pied ». A cette heure de suprême angoisse, je voyais de bien sombres nuages s'élever sur mon horizon, et rien ne saurait donner une idée de ma tristesse. J'entendis frapper à ma porte et me trouvai en face d'un homme qui m'était parfaitement inconnu. Tout en lui dénotait un parfait gentilhomme; son sourire et toute son expression trahissaient une grande bonté d'âme. Il me serra la main avec la cordialité d'un vieil ami et se nomma.

– Père Chiniquy, me dit-il, je viens au nom d'un grand nombre de citoyens anglais vous exprimer notre admiration à la vue de la réforme que vous venez d'établir à Beauport. Nous n'ignorons pas l'opposition de votre évêque et de la plupart des prêtres du Canada à la grande œuvre à laquelle vous vous êtes dévoué. Mais cette opposition ne fait qu'augmenter l'estime

que nous vous portons. Continuez, Monsieur, cette belle œuvre, vous avez avec vous le Sauveur du monde, Jésus-Christ lui-même, qui vous soutiendra. Vous n'avez rien à craindre, puisque Dieu le Père et son Fils Jésus-Christ vous conduisent et vous protègent. Si des hommes esclaves de vieux préjugés et d'habitudes contractées dans des jours d'ignorance et de ténèbres, vous blessent par leurs calomnies, rappelez-vous alors ce que le Fils de Dieu nous dit : Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de justice, parce qu'ils seront rassasiés. Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous chargeront de malédictions et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. Je viens vous dire encore, Monsieur, que si quelques hommes vous persécutent et vous veulent du mal, il y en a beaucoup plus qui prient jour et nuit le Dieu Tout-Puissant et miséricordieux de vous bénir. Les boissons enivrantes sont le plus redoutable fléau de notre pays. Vous êtes le premier à lever parmi nous l'étendard de la Tempérance. Ne vous laissez pas troubler par l'idée que vous êtes seul, car le jour n'est pas éloigné où tout ce qu'il y a d'hommes généreux dans le Canada, se rallieront autour de ce drapeau pour remporter, avec vous, la plus glorieuse des victoires. Sans doute, vous arrosez aujourd'hui de vos larmes la semence bénie que vous jetez en terre, mais bientôt vous serez rempli de joie lorsque vous récolterez vos gerbes.

Après quelques autres paroles, inspirées par les sentiments plus élevés, il ajouta : – Je sais combien vos heures sont précieuses : je ne veux pas abuser davantage de votre bonté. Que le Dieu du ciel vous bénisse et vous guide dans toutes vos voies. Il me pressa la main et s'éloigna à pas rapides. Je n'essaierai pas d'exprimer mon étonnement et ma joie de ce que je venais d'entendre.

Lorsque je me retrouvai seul avec Dieu, ma première pensée fut de me jeter à ses pieds pour le remercier et le bénir. Il me semblait qu'un messager des miséricordes du Seigneur était venu me fortifier, au moment où je me

sentais défaillir sous le poids trop pesant qui m'écrasait : chaque parole de cet étranger était tombée sur mon âme meurtrie et blessée, comme les gouttes d'huile du bon Samaritain sur les plaies du pauvre voyageur laissé à moitié mort sur la route de Jéricho. Les paroles de ce messager de paix résonnaient à mon oreille comme un hymne du ciel. C'était la première fois que j'entendais des accents si conformes à mes profondes convictions. Et puis cette assurance de la victoire m'avait fait tant de bien !

Cependant une pensée traversa mon esprit. Cet homme, me dis-je, qui vient de me parler si bien, n'est-il pas protestant ? Et ces multitudes d'amis inconnus, qui prient pour moi, d'un bout à l'autre du Canada, pendant que mes évêques avec leurs prêtres me persécutent et me dénoncent, ne sont-ils pas des protestants aussi ! Je sentis le rouge de la honte me monter au front, et mon âme sentit comme un souffle glacé passer sur elle. Malgré moi-même, je dus faire la comparaison des principes et des actes de mon Église avec ceux de ces protestants, dont les nobles paroles vibraient encore au fond de mon cœur. Leurs généreux sentiments, leurs hautes pensées, leurs actes chrétiens se dressaient devant moi, en face des ignominieuses platitudes, des honteuses objections, des lâches insinuations avec lesquelles mes évêques et la plupart des prêtres cherchaient à me paralyser. Je me sentais étouffer sous le poids de la tristesse et de la honte dont cette comparaison m'accablait. J'étais obligé de m'avouer à moi-même que ces hérétiques, que mon Église m'avait appris à mépriser, et même à maudire, comme de vils esclaves de toutes les erreurs, et des suppôts de Satan, étaient bien au-dessus du clergé romain en fait de bons principes et d'actes héroïques.

Je cherchai en vain à fermer l'oreille à ces voix qui m'épouvantaient et m'humiliaient. J'aurais désiré me fuir moi-même, pour ne pas les entendre, mais elles n'étaient que le cri de ma conscience révoltée contre les flagellations ignominieuses dont mes supérieurs meurtrissaient mes épaules. L'orgueil, oui, l'orgueil le plus diabolique est le vice par excellence des prêtres

de Rome. C'est d'eux que l'Esprit-Saint dit : Cet homme de péché, cet enfant de perdition, s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu. De même que le prêtre de Rome croit et prêche que son Église est au-dessus de toutes les Églises par sa sainteté, ainsi il se regarde lui-même comme un être supérieur à tout ce que le monde a jamais vu de plus grand. Il s'estime au-dessus des empereurs, des rois, des présidents, des juges et des gouverneurs de la terre. Cet inconcevable orgueil est le pain quotidien, non seulement du pape, mais de tout le clergé romain. Cet orgueil est en même temps le grand secret de leur puissance, de leur prestige et de leur force. C'est lui qui soutient souvent leur stoïque courage au milieu des souffrances les plus aiguës et en face de la mort la plus cruelle. C'est encore lui qui les porte si souvent à s'humilier et à se rabaisser extérieurement sous le spécieux prétexte d'imiter Jésus-Christ. Mais le Dieu qui sonde les cœurs sait que ces actes publics d'humilité ne sont que des masques pour tromper les hommes.

Que ceux qui seraient tentés de mettre en doute la vérité de ce que j'avance ici, lisent les insolentes paroles que le cardinal Manning fait dire au pape dans un discours prononcé à Londres, le 9 oct. 1864 : « Je ne reconnais aucun pouvoir civil ; je ne suis le sujet d'aucun prince : bien plus, je prétends être le juge suprême et le directeur de la conscience de tous les hommes. C'est à moi à guider l'humble paysan qui laboure son champ comme le puissant monarque qui est assis sur son trône. C'est à moi de diriger la famille qui vit sous son paisible toit, comme les législateurs qui font les lois. Je suis le seul, le suprême juge de tout ce qui est bien ou mal dans le monde ^a ».

C'est cet orgueil satanique qui donne au prêtre une volonté de fer et des bras d'airain pour tout subjuguier, tout aplatir et tout écraser autour de lui. Il se croit appelé par Dieu à tout conduire, à tout régler, à tout gouverner par le monde. L'idée de la supériorité infinie de son Église sur toutes les

a. *Dublin Tablet*, 9 oct. 1864.

institutions de la terre, devient pour lui comme une haute pyramide sur laquelle il se pose pour regarder, avec un souverain mépris, le reste des hommes qui se débattent et s'agitent à ses pieds. Cet orgueil de caste, qui était en moi sans que je m'en rendisse compte, avait reçu un rude échec dans la visite de cet étranger : son discours avait été comme une flèche dont il avait blessé mon orgueil de prêtre. Plus je tournais et retournais cette flèche pour l'arracher, plus elle s'enfonçait dans mon âme.

Cet étranger qui venait de me blesser ainsi si profondément, en me forçant de m'avouer à moi-même qu'en fait de moralité, d'humanité et de christianisme, mon Église était bien au-dessous des hérétiques qu'elle damnait ; cet étranger, dis-je, est aujourd'hui connu dans tout le Canada, aux États-Unis et dans la Grande Bretagne, comme l'intelligent fondateur de deux des journaux les plus lus et les mieux rédigés de ce continent : le *Witness* de Montréal et le *Witness* de New-York. Son nom est John Dougall. Je suis heureux de pouvoir lui exprimer publiquement ma reconnaissance pour la charité qui le porta à visiter le jeune prêtre de Beauport, il y a quarante-cinq ans. J'ignorais alors, mais j'ai connu depuis, que la blessure qu'il m'a infligée avait été voulue du Seigneur pour guérir et sauver mon âme. Car, de cet instant, sont partis des rayons de lumière qui ont commencé, dès lors, à dissiper les profondes ténèbres qui m'environnaient elles m'ont préparé à comprendre que la sainteté de l'Église de Rome n'est qu'un masque, et sa divine mission sur la terre qu'un mensonge.

35. – Témoignages d'estime et de reconnaissance.

La victoire remportée par la société de Tempérance, au grand dîner du séminaire de Québec, avait été décisive ; sa marche, à l'avenir, ne devait plus

rencontrer d'entraves. Afin de faire connaître aux générations futures les bienfaits de la société de Tempérance, le peuple de Beauport érigea le beau monument qui se voit encore, à moitié chemin entre la ville de Québec et la chute de Montmorency. Il fut béni par l'évêque de Nancy le 7 septembre 1841 au milieu d'un immense concours de peuple. Presque toutes les paroisses environnantes se rangèrent bientôt sous les saintes bannières de la Tempérance. Pour exprimer devant Dieu et devant les hommes ce qu'ils éprouvaient de reconnaissance et de joie à la vue des biens incalculables de cette réforme, ils députèrent un certain nombre de citoyens pour me présenter une adresse qui me fut lue par M. Joseph Cauchon, depuis fondateur du *Journal de Québec*, élevé plus tard à la dignité de premier ministre du Canada, et enfin gouverneur du Manitoba. Cette adresse fut bientôt suivie d'une autre présentée par les citoyens de Québec et de Beauport, et lue au milieu d'une immense foule par M. Etienne Parent, secrétaire provincial.

Que l'homme est un être étrange! Et que ses jugements sont vains! En 1842, les gens qui m'environnaient, n'avaient pas de paroles assez flatteuses pour me louer d'avoir établi cette société de Tempérance à l'occasion de laquelle on m'avait si unanimement accablé d'injures en 1838! Etais-je donc plus digne de respect en 1842 qu'en 1838? Non, certes. L'homme qui fait le bien et s'attriste parce que les hommes le condamnent, est donc digne de pitié. Et qu'il est insensé, celui qui s'élève et s'enorgueillit de ce qu'il est applaudi par les hommes.

Ce changement si soudain, si complet des sentiments des évêques, des prêtres et du peuple à mon sujet, a été pour moi une leçon providentielle. Elle m'a rempli d'une indifférence complète, pour ne pas dire d'un souverain mépris, pour ce que l'on pouvait penser et dire de moi. Oui! j'aime à bénir Dieu devant le monde entier de ce que les amères critiques, les calomnies acerbes, les condamnations injustes, dont j'étais abreuvé au début de mon œuvre de Tempérance, suivies sitôt des louanges exagérées et si peu méritées

dont ces mêmes hommes m'accablaient, m'ont parfaitement guéri de cette vanité si naturelle, mais si sotte, à laquelle notre pauvre nature déchuë succombe si aisément. Sans moi, vous ne pouvez rien faire, a dit le Maître. Plus un homme rentre sérieusement en lui-même, pour étudier les replis de son pauvre cœur, plus il voit qu'il n'y a là rien de bon, excepté ce que son Dieu y a mis. Comment donc peut-il s'enorgueillir du peu de bien qu'il possède, lorsque ce bien ne lui appartient pas?

Ces principes de philosophie chrétienne posés, que personne ne s'imagine que je visse d'un œil parfaitement indifférent le changement si prompt et si complet qui s'était opéré dans les idées et les actions de mes contemporains. Au contraire, je n'ai pas de paroles pour exprimer la joie que j'en éprouvais, car j'y voyais la main de mon Dieu. C'est ici le moment de raconter un fait trop caractéristique et trop honorable pour les habitants de Beauport, pour que je puisse le passer sous silence.

Ma première pensée, après avoir vu s'établir la société de Tempérance, fut d'établir un bon système d'éducation. Mon plan d'action, une fois approuvé par le peuple, je me mis à l'œuvre sans perdre un moment. Je commençai par faire bâtir une école en face de l'église. Elle avait été autrefois la demeure du curé; on l'avait plus tard changée en écurie; puis laissée tomber en ruines. Sur les premières fondations qui furent seules trouvées solides, on éleva l'excellente bâtisse qui s'y voit encore. Mais elle n'était qu'à moitié construite, que je me trouvai en présence d'obstacles imprévus. Mes paroissiens, qui n'avaient aucune idée de la valeur de l'éducation, murmuraient contre moi, craignant que je ne leur demande de l'argent pour finir la bâtisse. Je possédais un superbe cheval que je vendis, et pus ainsi terminer la construction de cette première école qui fut bientôt remplie de joyeux écoliers. Les habitants de Beauport, humiliés de me voir aller à pied à Québec, ou pour faire mes visites, se dirent l'un à l'autre : – N'est-ce pas honteux pour nous d'avoir été si peu généreux à l'égard de nos propres

enfants, et d'avoir forcé notre curé à sacrifier son cheval, afin de nous bâtir cette école; réparons notre faute.

Quelques semaines plus tard, je revenais d'une paroisse assez éloignée, où j'avais établi la société de Tempérance. J'étais à peine rentré dans mon presbytère, que mon domestique me dit d'un air mystérieux : – Monsieur le curé, venez avec moi à l'écurie; vous verrez quelque chose de nouveau. Quelle ne fut pas ma surprise, en entrant dans l'écurie, d'y trouver un magnifique cheval!

– Il est à vous, me dit le garçon. Vos paroissiens l'ont payé 500 dollars; et en me priant de vous le présenter de leur part, ils disaient : « Après tout, c'est bien moins que nous ne dépensions avant la réforme de la Tempérance. N'est-il pas juste que nous donnions de nos épargnes à notre bon curé, pour lui montrer notre estime, et l'empêcher de marcher dans la boue. »

Le seul moyen que j'eusse d'exprimer ma reconnaissance à ces bonnes gens était de redoubler d'efforts pour assurer une bonne éducation à tous leurs enfants. Je leur proposai d'élever une seconde maison d'école, à deux ou trois milles de la première, et ils y consentirent. Mais bientôt je m'aperçus que j'aurais encore plus de difficultés à finir cette seconde maison que la première.

– Ne nous sommes-nous pas bien passé de toutes ces écoles jusqu'ici? disaient de nouveau mes paroissiens. Nos pères n'étaient-ils pas aussi heureux que nous, sans s'assujettir à toutes ces dépenses? Pourquoi donner tant d'argent pour une chose qui n'ajoutera pas une heure à notre vie, et qui n'augmentera pas notre bonheur de la valeur d'une obole?

Je me sentis paralysé par l'indifférence et la froideur avec lesquelles mes nouvelles demandes d'argent furent reçues. Je fus tenté de me reprocher ma hâte. J'avais non seulement donné mon dernier sou, mais je m'étais même un peu endetté, et il ne me manquait pas moins de 300 dollars pour terminer

l'ouvrage. Dans ma paroisse, habitait un homme, M. Des Roussel, que j'avais toujours trouvé très généreux pour m'aider dans tous mes efforts. J'allai donc le prier de me donner les 300 dollars dont j'avais besoin pour terminer ma nouvelle maison d'école.

– Mon cher curé, me dit-il, je vous donnerais cette petite somme avec plaisir, si je n'avais rencontré hier le vénérable grand vicaire Demers. Dans une longue conversation que nous avons eue ensemble, il m'a fortement conseillé, pour votre bien et celui de la paroisse, de faire tout en mon pouvoir pour vous empêcher d'exécuter vos projets d'éducation.

– Auriez-vous la bonté, lui répondis-je, de me permettre de répéter à M. le grand vicaire Demers ce que vous venez de me dire, les conseils qu'il vous a donnés d'entraver mes plans?

– Sans doute, répondit M. Des Roussel, car ce qu'il m'a dit à ce sujet n'est pas un secret; nous étions plusieurs citoyens de Beauport lorsqu'il nous a persuadé de nous opposer à votre projet de fournir une bonne éducation aux pauvres comme aux riches, au peuple des campagnes comme à celui des villes. C'est à cette opposition des prêtres de Québec que vous devez toutes vos difficultés. Nous aurions les moyens de vous seconder, mais nous ne pouvons agir contre l'opinion de vos supérieurs.

Je lui répondis : – Ne vous rappelez-vous pas que tous les prêtres m'ont traité de la même manière, lorsque j'ai établi la société de Tempérance parmi vous, et qu'ils vous ont conseillé de ne pas m'écouter?

– Oui, mon Père, je m'en souviens bien. Vous les avez tous convertis sur cette question-là depuis.

– Eh bien! Monsieur Des Roussel, espérons qu'ils se convertiront aussi, tôt ou tard, sur la question non moins importante de l'éducation.

Le lendemain matin, à neuf heures, je frappai à la porte de M. le grand-

vicaire Demers, qui me reçut avec la plus exquise politesse. Sans perdre un moment, je lui rapportai tout ce que M. Des Roussel m'avait raconté de sa conversation avec lui, et le priai très respectueusement de me dire si tout cela. était exact. Le pauvre homme changea de couleur et ne put cacher son embarras. Il tâcha, par un long détour, de me donner des explications pour atténuer ce qu'il avait dit, mais je le forçai enfin à avouer la vérité.

– Monsieur le Grand Vicaire, dis-je alors, je ne suis qu'un enfant auprès de vous, mais j'ai l'honneur d'être le curé de Beauport; et je viens vous prier de me dire de quel droit vous vous mêlez des affaires de ma paroisse, pour entraver le bien que je veux y faire, en assurant les bienfaits d'une bonne éducation à tous nos enfants?

– J'espère, Monsieur le curé, me répondit-il, que vous ne prétendez pas me mettre au nombre de ceux qui ne comprennent pas les bienfaits de l'éducation; car je vous dirai que, longtemps avant que vous fussiez né, j'avais l'honneur d'être le supérieur du séminaire de Québec, que tout le monde s'accorde à considérer comme la meilleure maison d'éducation, non seulement du Canada, mais de tout le continent américain. J'espère que j'ai le droit de penser et de dire que j'entends aussi bien que vous les bienfaits de l'éducation. Je vous répéterai cependant ce que j'ai dit à M. Des Roussel, que vous commettez une fatale erreur dans vos plans exagérés d'éducation. Que chaque paroisse ait son notaire, son docteur, ses marchands et quelques habitants bien instruits, voilà qui est bien! Nos paroisses du Canada ont été, jusqu'à ce jour, remarquables par la paix, l'harmonie, les vertus morales et sociales qui y ont régné, sous la conduite paternelle de leurs curés. Mais elles deviendront bientôt ingouvernables, rebelles à leurs pasteurs, remplies de troubles et de divisions, si vous y introduisez votre système d'éducation générale. En outre, depuis la conquête du Canada par les protestants, les mille sectes du protestantisme ne cherchent que le moment favorable de répandre la Bible partout. Nous n'avons pu mettre notre bon peuple à

l'abri de cette épidémie, qu'en restreignant sagement le nombre de ceux qui pouvaient lire. Mais, du moment que tout le monde sera instruit, chacun tombera dans le piège qui a perdu Adam et Eve : Jeunes et vieux, hommes et femmes, voudront goûter du fruit défendu, ils liront les Bibles qui leur seront offertes et ils seront bientôt perdus pour nous.

Ma réponse fut trop longue pour être reproduite ici en entier. Je lui dis de venir dans nos campagnes et de voir les champs bien cultivés, labourés avec perfection, fécondés par les meilleures semences, couverts au printemps et en automne de gerbes d'épis dorés et de fruits précieux ; puis un peu plus loin, de regarder un autre champ, mal cultivé, sans fossés, sans clôtures et couvert de mauvaises herbes. – Dites-moi, ajoutai-je, n'est-il pas mille fois plus agréable de vivre au milieu du premier champ que du second ? Eh bien, il y a encore plus de différence entre un peuple bien instruit, et celui qui est privé d'éducation. Je sais bien que la plupart des curés partagent vos idées, Monsieur le Grand Vicaire, et voilà pourquoi cette belle paroisse de Beauport, malgré ses énormes ressources, n'a jamais eu le bonheur de posséder une seule école digne de ce nom. Mais ces vues ne sont pas les miennes. Quant à votre peur de la sainte Bible, je vous confesse que nous sommes aux antipodes l'un de l'autre, à ce sujet ; car je mets au nombre des plus grandes faveurs que le bon Dieu m'ait faites, d'avoir lu ce saint livre lorsque j'étais encore sur les genoux de ma mère. D'ailleurs, je ne vous le cache pas, un de mes plus ardents désirs est de mettre un Évangile dans les mains de chacun des enfants de Beauport aussitôt qu'ils seront capables de lire.

A la fin de cette conversation, qui dura plus d'une heure, mais qui, quoique très vive, resta toujours dans les bornes de la politesse et des convenances, je lui dis : – Monsieur le Grand Vicaire, je ne suis pas venu ici avec l'intention de vous amener à penser comme moi, c'eût été une impertinence de ma part. De même, il vous serait impossible de me faire partager vos

vues à ce sujet : la seule faveur que je venais vous demander est de ne plus intervenir, pour paralyser mes efforts dans les travaux que j'ai entrepris afin de régénérer le peuple que le ciel m'a confié. Vous n'aimeriez pas que je critique les sages améliorations que vous apportez sans cesse dans votre cours d'études classiques et que je conseillasse à vos élèves de se mutiner contre vous, de mépriser vos avis, et de se moquer de vos conseils. Eh bien ! je vous conjure d'agir envers moi de la même manière. Vous avez souvent été mon guide par vos conseils, et mon père par vos bontés. Bien des fois, vous avez été mon confesseur, et vous m'avez aidé à marcher dans les voies de Dieu. Je vous ai toujours regardé et respecté comme le plus vénérable de mes amis, c'est en cette qualité que je viens aujourd'hui, vous conjurer de m'accorder la faveur que je vous ai demandée.

Ce prêtre vénérable avait bon cœur. Mes dernières paroles en touchèrent les fibres les plus sensibles. Il me pressa la main avec émotion, me promit tout ce que je lui demandai, et nous nous séparâmes en bien meilleurs termes que je ne l'avais espéré d'abord. En traversant la cour du Séminaire, j'aperçus l'archevêque Sinaïe avec l'un de ses secrétaires, qui, revenant d'une courte promenade, s'était arrêté pour examiner et admirer mon magnifique cheval. En l'abordant, je lui dis : – Monseigneur, voilà un cheval qui devrait être attelé au carrosse de l'archevêque de Québec.

– C'est justement ce que je venais de dire à mon secrétaire, me répondit-il en souriant. Savez-vous que vous avez là un des plus beaux chevaux que j'aie jamais vus ? Depuis combien de temps est-il entre vos mains ? Avez-vous l'intention de le garder ?

– Oui, Monseigneur, à moins que mon évêque ne désire l'avoir, lui répliquai-je.

– Combien vaut-il ? me demanda l'évêque.

– Il a coûté 500 dollars à ceux qui me l'ont donné, lui répondis-je.

– Cinq cents piastres ! C'est bien trop cher ; avec une pareille somme on peut avoir cinq bons chevaux.

– Votre Grandeur veut badiner. Si j'étais aussi riche que je suis pauvre aujourd'hui, mille piastres ne m'ôteraient pas ce superbe animal, à moins que mon évêque ne le désirât.

– Vous êtes bien aimable, Monsieur le curé.

Puis, se tournant vers son secrétaire, il lui dit : Ayez la bonté d'aller faire un chèque de 200 dollars que je veux donner à M. Chiniquy pour ce beau cheval. Aussitôt que le secrétaire fut parti, l'archevêque s'approchant de moi, tira trois billets de 100 dollars de son portefeuille, me les mit dans la main, en disant : – Ne faites connaître ceci à personne ; pas même à mon secrétaire. Je ne veux pas que personne sache ce que ce cheval m'a coûté. Car je n'aime pas qu'on parle de ce que je fais.

Je quittai l'évêque au comble de la joie. Avec ces 300 dollars j'allais finir ma maison d'école, et les 200 autres dollars serviraient à en commencer une troisième. Deux semaines plus tard, je sortais de mon lit comme les rayons d'un beau soleil de printemps entraient dans ma chambre. Mon serviteur vint me dire :

– Monsieur le curé, il y a vingt hommes à la porte, tous à cheval, et ils vous prient de venir à eux, car ils veulent vous parler.

– Vingt hommes à cheval, à la porte, qui veulent me parler, lui répondis-je, je pense que tu rêves...

Ma toilette fut bientôt faite ; et quelques minutes plus tard, j'étais effectivement en présence de vingt cavaliers, principaux habitants de ma paroisse, rangés en demi-cercle pour me recevoir. – Que me voulez-vous, mes amis ? leur dis-je. L'un d'eux, qui avait étudié quelques années au séminaire de Québec, me dit :

– Monsieur le curé, nous venons au nom des habitants de Beauport vous demander pardon de vous avoir contristé en ne vous aidant pas, comme nous l'aurions dû, dans les efforts surhumains que vous faites pour donner une bonne éducation à nos enfants. Cette indifférence est due à la profonde ignorance qui règne au milieu de nous. Comme la plupart des habitants de Beauport ne sont jamais entrés dans une école, qu'ils ne savent pas même signer leur nom, ils ne connaissent pas le prix de l'éducation, et ils n'ont pu, jusqu'à ces derniers jours, apprécier ce que vous faisiez pour eux. Mais les sacrifices héroïques que vous avez faits dernièrement, nous ont ouvert les yeux. La vente du cheval que nous vous avons donné, est tombée sur nous comme un coup de foudre. Mais vous savez, Monsieur le Curé, que la foudre n'éclate pas sans qu'il apparaisse un éclair. Cet éclair fait la lumière, dissipe les ténèbres, et, souvent, montre la route au voyageur égaré au milieu de la nuit la plus noire. L'éclair que nous avons vu nous a fait honte de la conduite que nous avons eue à votre égard. Vous nous avez retiré presque malgré nous-mêmes, de la profonde et honteuse léthargie dans laquelle nous croupissons à Beauport, depuis plus d'un siècle : nous venons vous en remercier. Nous venons, en même temps, vous apporter non seulement nos cœurs, mais nos bourses ; comptez sur nous à l'avenir, vous nous trouverez prêts à seconder vos efforts dans le bien que vous voulez nous faire, en assurant à nos enfants les bienfaits d'une bonne éducation. Mais nous ne sommes pas venus ici, de si grand matin, uniquement pour dire des paroles que le vent emporte, et dont il ne reste bientôt rien : nous sommes ici pour faire l'acte de justice et de réparation qui vous est dû. Notre première pensée, lorsque nous avons appris que vous vous étiez défait de votre second cheval pour finir notre école, a été de vous en donner un autre encore plus beau, s'il était possible. Si nous ne l'avons pas fait, c'est que nous en avons été empêchés par l'idée que vous alliez encore vous en défaire à la première occasion où les besoins des pauvres, ou les constructions de nos écoles parleraient trop fort à votre cœur. Cependant nous ne pouvons souffrir que

notre curé se traîne dans la boue, lorsqu'il vient nous voir. Voici donc ce que nous avons décidé, comme le parti le plus sage. Nous allons vous donner un nouveau cheval, mais vous ne pourrez pas le vendre. Nous sommes venus avec les vingt meilleurs chevaux de Beauport. Veuillez choisir celui qui vous plaira le plus. Gardez-le aussi longtemps que vous serez parmi nous, ce qui, nous l'espérons, sera jusqu'à la fin de vos jours. Ensuite il retournera à son maître. Soyez bien assuré, Monsieur le Curé, que celui de nous qui aura le plaisir et l'honneur de voir son cheval entre vos mains, sera le plus heureux et le plus fier de vos paroissiens.

Mon émotion m'empêcha de répondre à ce discours. Ce ne fut qu'après de longs efforts que je pus parler : – Chers amis, ceci est trop pour votre pauvre pasteur, je me sens accablé sous le poids du bonheur qui m'arrive. Je ne vous dirai pas que je vous remercie. Le mot remercier est trop petit, trop court et trop froid pour exprimer ce que je sens de reconnaissance et d'admiration pour ce qui se passe ici. Le grand Dieu qui a mis de si nobles sentiments dans vos âmes, pourra seul payer la dette de reconnaissance que je vous dois pour la joie inexprimable que vous me donnez. Je sens que j'insulterais au généreux sentiment qui vous a conduits ici, ce matin, si je refusais ce que vous m'offrez avec tant de délicatesse et de bonté. J'accepte donc votre offre. Et, puisque vous me permettez de choisir, je vais prendre le cheval de Monsieur Parent, votre orateur. Je le punirai ainsi de m'avoir fait tant de compliments que je n'ai jamais mérités. En prononçant ces paroles, je mettais la main sur la magnifique bête que son maître me livra avec une joie plus grande que si je lui eusse donné un royaume.

Mais une autre scène bien étrange et bien inattendue se déroula alors. Chacun des dix-neuf, dont j'avais refusé le cheval, se mit à me supplier de prendre le sien, comme le meilleur de tous. Les efforts de ces braves gens avaient quelque chose de si nouveau, de si unique, de si beau, que je riais et pleurais de joie, tout à la fois, en les remerciant.

En vérité, y a-t-il jamais eu d'hommes plus nobles au monde que ces hommes-là? Y a-t-il jamais eu quelqu'un de plus heureux que moi? Le souvenir de cette heure a souvent fait palpiter mon cœur de bonheur. J'y ai mille fois reporté ma pensée, en priant Dieu de bénir le noble peuple de Beauport, de lui donner des pasteurs qui le conduisent dans les voies du Saint Évangile et en fassent des chrétiens dignes de ce nom.

36. – Kamouraska.

Le vingt-cinq août 1842, au matin, nous avons béni la septième école nouvellement élevée dans ma paroisse de Beauport. Dès ce jour, les enfants de la paroisse étaient assurés de recevoir les bienfaits d'une aussi bonne éducation qu'il est possible de donner dans les campagnes du Canada. Ces écoles s'étaient élevées comme par enchantement sur les ruines d'auberges qui, naguère, semaient la honte, la misère et la mort de tous côtés. La joie que j'éprouvais à la vue de ces merveilleuses œuvres des miséricordes de Dieu était inexprimable.

Vers deux heures, après avoir récité mes vêpres, je me promenais seul dans les allées de mon jardin, à l'ombre des arbres centenaires qui en bordaient la partie nord, et je repassais dans mon esprit les combats et les victoires de ces quatre dernières années. Il me semblait que tous les êtres qui m'environnaient depuis les érables géants, dont les branches me couvraient de leur ombre, jusqu'aux plus humbles fleurs, prenaient une voix pour me dire : « Bénis le Seigneur à cause de ses miséricordes ! » A mes pieds je voyais le majestueux Saint-Laurent rouler ses eaux rapides et profondes. Puis, la vieille capitale du Canada, Québec, avec son imprenable citadelle, ses hautes tours, ses puissantes murailles, ses mille et mille maisons et ses nombreux clochers, dont les couvertures en fer blanc, frappées par les rayons du soleil, renvoyaient de tous côtés des flots étincelants de lumière, formait à

l'horizon un spectacle d'une grandeur et d'une beauté qu'aucune langue ne pourra jamais redire. La brise du fleuve mêlait la fraîcheur de son souffle aux émanations des fleurs de mon jardin, et me faisait réellement nager dans une atmosphère de parfums.

Jamais encore je n'avais joui de la vie comme à cette heure. Tous les désirs de mon cœur, toutes les espérances les plus légitimes, toutes les aspirations les plus ardentes et les plus saintes de mon âme étaient réalisées, et au-delà. La paix, l'abondance, la religion et l'éducation étaient accourues, sur les pas de la Tempérance, pour sécher les larmes et mettre le bonheur partout. Non seulement mes supérieurs ecclésiastiques avaient oublié leurs anciens préjugés contre moi, mais ils m'honoraient bien au-delà de mes mérites, et me traitaient avec une bonté qui me confondait. Pour exprimer à mon Dieu tout ce que j'éprouvais de reconnaissance et de bonheur, j'unis ma voix à celle du prophète et je récitai le beau psaume 103 : Mon âme bénissez le Seigneur et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom ! . . . Cette paroisse de Beauport, où j'étais entré comme dans un abîme sans fond de honte, de misère et de crimes, avait été changée pour moi, par la miséricorde de Dieu, en un vrai paradis terrestre. Il n'y avait plus qu'un désir au fond de mon âme, c'était que je pusse passer le reste de mes jours sur cette terre aimée. Et, comme l'apôtre Pierre sur le mont Thabor, je demandai à mon Dieu de vouloir bien fixer ma tente pour toujours à Beauport. Mais le sévère refus donné à l'apôtre insensé devait aussi mettre fin à mon rêve de bonheur. En ce moment, j'aperçus le secrétaire de l'évêque de Québec qui s'avançait vers moi et me présentait la lettre suivante du coadjuteur, Monseigneur Turgeon.

Mon cher Père Chiniquy,

Monseigneur l'évêque de Québec et moi désirons conférer avec vous sur une affaire de la plus haute importance. Nous envoyons notre voiture pour vous emmener en ville. Veuillez venir tout de suite.

Votre tout dévoué,

† F. TURGEON.

Une heure plus tard, j'étais auprès des évêques. – Monsieur Chiniquy, me demanda Monseigneur Turgeon, est-il vrai que vous soyez né à Kamouraska? – Oui, Monseigneur.

– Aimez-vous cette paroisse, et vous intéressez-vous à ce qui s'y passe, reprit l'évêque?

– Assurément, Monseigneur, j'aime cette paroisse, et je m'intéresse à sa prospérité, parce que c'est le lieu de ma naissance, et que j'y ai passé les plus beaux jours de ma jeunesse.

– Vous savez sans doute que M. Varin est depuis longtemps empêché, par ses nombreuses infirmités, de s'occuper activement de sa paroisse. Depuis plusieurs années, elle n'est à bien dire, conduite que par des jeunes vicaires. Il nous est impossible de continuer cet état de choses. Kamouraska est le rendez-vous des premières familles de Québec et de Montréal, qui, tous les étés, au nombre de plusieurs centaines vont y refaire leur santé. L'absence d'un prêtre capable de bien diriger une paroisse aussi importante est la cause d'une infinité de désordres. Le fait est que l'ivrognerie, le luxe et l'immoralité la dévorent et la détruisent comme des chancres. Il nous faut un homme dont l'énergie et l'expérience puissent arrêter le débordement de tous ces vices.

Ces paroles transpercèrent mon âme comme une épée à deux tranchants; mes lèvres se mirent à trembler; je sentis mon gosier se fermer comme si une main ennemie m'eût étouffé. Ma langue était tellement paralysée que je pus à peine répondre, d'une voix tremblante: – J'espère que Votre Grandeur n'a pas la pensée de m'ôter de Beauport?

– Non, Père Chiniquy, nous n'avons pas l'intention de nous servir de notre autorité pour briser les liens si chers et si sacrés qui vous attachent à votre belle paroisse de Beauport. Mais nous allons mettre devant votre conscience les raisons que nous avons de vous nommer curé de Kamouraska,

espérant que, de vous-même, guidé par la charité qui vous anime pour le salut des âmes et le zèle que vous avez pour le bien de l'Église, vous ferez ce sacrifice. En un mot, nous espérons que vous vous sacrifierez vous-même pour sauver tant d'âmes qui périssent dans la paroisse qui vous a vu naître.

Pendant plus d'une heure, les deux évêques parlèrent avec une force irrésistible : ils en appelèrent aux sentiments les plus nobles de l'âme et de la conscience pour me montrer la nécessité de courir, sans différer une heure, au secours de ces multitudes que l'ivrognerie, le luxe, l'impiété, la débauche entraînaient dans l'enfer.

– Voyez les bénédictions que le peuple entier du Canada, que vos évêques et que Dieu lui même vous donnent aujourd'hui, parce que vous avez arraché Beauport de l'abîme où l'ivrognerie le tenait plongé depuis tant d'années. Mais combien plus grandes seront les bénédictions qui couleront sur vous, si, au prix du sacrifice que vous allez faire de vous-même vous arrachez la grande et importante paroisse de Kamouraska du gouffre qui menace de la perdre à jamais. N'y aura-t-il pas comme une double couronne mise sur votre front, non seulement par la main du peuple et des évêques de Québec, mais par la main de Dieu même, si après avoir accompli ce que nous voyons à Beauport et dans ses environs, vous allez faire la même grande œuvre à Kamouraska et par tout le pays en bas du fleuve? D'ailleurs, serez-vous réellement heureux à Beauport, lorsque vous entendrez les cris des âmes que le démon entraîne dans l'enfer parce que vous aurez refusé d'aller à leur secours? Pourrez-vous jouir encore de quelque paix, lorsque vous penserez au terrible jugement qui vous attend, quand Jésus-Christ vous montrera les milliers d'âmes qui seront perdues parce que vous aurez préféré vos aises personnelles à leur salut éternel? Nous ne voulons pas nous servir de notre autorité pour vous ôter de Beauport, mais nous vous connaissons assez pour croire que notre prière aura plus de force sur vous que notre autorité. Nous savons quel héroïque sacrifice ce sera pour vous de vous éloigner de

Beauport. Mais ne l'oubliez pas, plus le sacrifice sera grand, plus la couronne sera belle et glorieuse.

Les évêques avaient parlé avec une bonté qui avait touché toutes les fibres de mon cœur. Et ils ne s'étaient pas trompés lorsqu'ils avaient pensé que leurs prières seraient plus efficaces que leurs ordres contre les raisons que j'aurais pu donner pour rester à Beauport. Je me sentis incapable de leur résister. Après avoir versé des larmes bien amères, j'acceptai le sacrifice et je consentis à renoncer à l'avenir de paix et de bonheur qui m'était assuré, pour courir sur un nouveau champ de bataille, où les plus dangereux combats, comme les plus humiliantes épreuves m'attendaient. Je n'ai pas besoin de dire que la paroisse de Beauport fit tout en son pouvoir pour que j'y restasse encore quelques années, mais tout fut inutile.

Le second dimanche de septembre, je fis mon discours d'adieux au milieu des larmes et des sanglots de toute l'assemblée. Le 17 septembre, j'étais sur la route de Kamouraska. Je n'avais pour tout bagage qu'un petit sac. J'avais laissé derrière moi tout mon ménage et tous mes livres, comme un fardeau inutile, en présence des luttes et des difficultés dont mon avenir était plein.

Lorsque j'allai prendre congé des évêques, ils me montrèrent une lettre qu'ils venaient de recevoir du curé Varin, remplie de la plus amère indignation contre eux et contre moi. Il m'appelait fanatique, propre à jeter le trouble et la confusion au milieu d'un peuple renommé par son union et ses dispositions pacifiques. Les derniers termes de la lettre étaient ainsi conçus : « Le clergé et le peuple de Kamouraska et des environs regardent la nomination de M. Chiniquy comme une insulte publique. Nous prions donc Votre Grandeur de nous envoyer un autre prêtre. » En me montrant cette lettre, les évêques me dirent :

– Nous craignons que le vieux curé et ses partisans ne vous donnent plus de peine que nous ne pensions. Mais nous vous recommandons à la

grâce de Dieu, et nous vous mettons sous la protection de la Sainte-Vierge. N'oubliez pas que Notre Seigneur Jésus-Christ a dit à tous ses soldats : Ne craignez rien, j'ai vaincu le monde. Il sera donc avec vous pour vous conseiller et vous soutenir aux jours de l'épreuve.

J'arrivai à Kamouraska le 21 septembre 1842, au milieu d'une des plus délicieuses journées d'automne ; mais j'avais le cœur brisé. Car, tout le long de la route, les curés m'avaient dit que le peuple de Kamouraska et leur vieux prêtre étaient furieux contre moi. Le bruit s'était même répandu que l'on devait me fermer les portes de l'église, le dimanche suivant, pour m'empêcher d'y faire l'office. Puis deux événements bien étranges de mon voyage ne contribuaient pas peu à jeter un sombre nuage sur mon horizon.

Mon frère Achille, qui vivait à St-Michel, s'était chargé de me conduire de chez lui jusqu'à St-Roch-des-Aulnets chez notre frère Louis qui devait me mener jusqu'à ma nouvelle demeure. Il s'était acheté un joli cabriolet tout neuf, que nous devions étrenner. Mais nous n'avions pas fait plus de cinq à six milles, qu'une roue ayant frappé sur une pierre, la voiture se brisa si complètement que nous tombâmes tous deux dans le chemin avec ses débris. Heureusement, un voyageur qui nous suivait consentit à me donner une place dans sa calèche. Je laissai donc là mon pauvre frère et je continuai ma route jusque chez mon autre frère. Celui-ci avait un très beau cheval dont il était justement fier. Mais parvenu à trois ou quatre milles de Kamouraska, le noble animal mit le pied sur un long clou qui s'y enfonça jusqu'à la tête et lui fit une si terrible blessure que la bête mourut du tétanos. Arrivé à l'église, située à environ deux ou trois arpents du presbytère, je renvoyai mon cocher, pris mon petit sac, et entrai dans le temple. J'avais besoin d'être seul pour prier. Mais je ne pus que pleurer ; ces larmes d'ailleurs me soulagèrent.

A quelques pas de là, à ma droite, dans le cimetière, était l'humble croix qui indiquait la place où reposait ma mère. Cette mère plus chère que ma propre vie, dont la figure angélique était jour et nuit devant ma pensée

depuis qu'elle m'avait laissé seul sur la terre; cette mère, dont les dernières paroles écrites sur son lit de mort, avaient fait de moi un nouvel homme, n'était qu'à quelques pas du lieu où j'étais prosterné. Devant mes yeux, était l'autel où j'avais fait ma première communion, et où j'avais si souvent prié et pleuré avec ma chère mère aux jours de ses grandes désolations. A ma gauche était la chaire qui allait être pour moi comme le champ de bataille où j'aurais à lutter corps à corps avec les passions, les folies, les péchés qui souillent et perdent l'homme. Et puis, j'avais autour de moi tout un peuple qui frémissait de colère, à la simple pensée que j'allais être son curé! Et ce vieux prêtre devant qui il fallait bientôt me présenter, dont les paroles amères étaient entrées dans mon cœur comme des flèches empoisonnées! Oh! comme la pensée de ce prêtre me faisait mal! Je me sentais humilié, anéanti sous le poids écrasant de ma faiblesse. Je puis dire comme le prophète que mon âme était descendue et comme ensevelie dans la poussière. Je me sentis pris tout à coup d'un si insurmontable dégoût de la vie, mon existence me parut être un si insupportable fardeau, que je crus que j'allais perdre connaissance et mourir. Et j'en étais heureux. Tout ce que Dieu m'avait donné de courage moral et physique m'abandonnait en cette heure de suprême agonie. Je me reprochai à moi-même, comme un acte de folie, d'avoir plié sous la volonté des évêques. Il me semblait évident que j'avais pris un fardeau au-dessus de mes forces.

Cependant, au milieu de ce terrible combat, je criais à Dieu de toute la puissance de mon âme, et je le conjurais de venir à mon aide, de me soutenir, s'il voulait que je devinsse le pasteur de cette paroisse. Je lui demandais d'enlever lui-même les insurmontables obstacles qui étaient devant mes yeux. Je priais la Sainte-Vierge. Je priais aussi ma propre mère de parler pour moi à Jésus-Christ afin qu'il me regardât dans sa compassion, qu'il me guidât dans toutes mes voies. Quand je cessai de prier, je sentis des larmes brûlantes couler sur mes joues. Oh! que malheureux est l'homme qui ne connaît pas la puissance de la prière dans les heures de suprême angoisse

que nous avons tous à traverser sur la terre ! Jamais je n'ai mieux compris qu'à cette heure, ce que la prière donne de force, et ce que les larmes qui partent du cœur apportent de calme à l'âme en détresse. Après avoir prié et pleuré pendant plus d'une heure en la présence de Dieu, je me sentis fortifié et consolé. Il se fit un grand calme dans mon âme, et c'est sans effroi que j'entendis l'appel de Dieu qui m'envoyait au combat. Ma seule affaire en ce moment, était de m'avancer sans crainte sur le champ de bataille, assuré que Dieu saurait me donner la victoire. Je pris donc mon petit sac, sortis de l'église, et m'avançai à pas lents vers le presbytère. Ce presbytère qui a été détruit dans un incendie, était alors un très bel édifice : il avait quatre-vingts pieds de long, deux étages et de hautes caves.

Quoique infirme et malade, M. le curé Varin était à la fenêtre pour épier mon arrivée. Il m'avait vu entrer à l'église et n'avait pu comprendre ce que je pouvais y faire pendant si longtemps. Je frappai à la porte d'entrée : personne ne répondit ; j'entrai sans hésiter, car j'étais en pays de connaissance. Mais voici que deux chiens faillirent me renverser ; j'eus besoin de tout mon sang-froid pour me défendre contre leurs attaques. Je me rendis ensuite directement à la chambre du vieux curé. Je frappai, et une voix aigre me cria d'entrer. J'ouvris la porte, mais m'arrêtai sur le seuil. Le curé était immobile dans son large fauteuil.

– Il paraît, Monsieur le Curé, que la paroisse de Beauport a fait des démarches empressées pour vous garder. Eh bien, je vous informe que celle de Kamouraska est prête à en faire autant pour vous persuader de vous en retourner, telle fut la salutation qui m'accueillit.

Je répondis avec calme : – Monsieur le Curé, je ne viens pas ici de mon propre chef. C'est pour obéir à nos supérieurs que je suis venu, et comme je crois obéir également à Dieu, je vous préviens, qu'avec sa grâce, je me sens capable de faire face à l'opposition qui se prépare, de quelque côté qu'elle vienne.

– Est-ce pour m’insulter que vous m’appellez Monsieur le curé? me répondit-il, d’une voix tremblante de colère. Vous savez bien que je ne suis plus le curé de Kamouraska : c’est vous qui l’êtes aujourd’hui.

– Permettez-moi, Monsieur le curé, répliquai-je, de vous dire que vous êtes dans l’erreur. Vous êtes encore, et vous resterez jusqu’à la fin de votre vie, qui sera longue, j’espère, le digne curé de cette paroisse.

– Mais, si vous n’êtes pas curé, qu’êtes-vous donc, reprit-il d’une voix radoucie?

– Je ne suis rien qu’un simple soldat de l’Église. Pendant que, comme Josué, je combattrai dans la plaine les ennemis de Dieu et de son peuple, vous, Monsieur le Curé, comme Moïse, resterez sur le haut de la montagne; vous élèverez les mains vers le ciel, vous prierez le bon Dieu de me soutenir, et nous remporterons la victoire.

Chacune de mes paroles, prononcées d’une voix calme, faisait impression sur le vieux prêtre. – Ce que vous dites-là, Monsieur le Curé, me répondit-il avec émotion, est très beau. Mais où sont vos bagages?

– Les voilà, dans ce petit sac que je tiens à la main. Je ne voulais pas vous déranger et encombrer votre presbytère de meubles et d’embarras.

– Quelle chambre allez-vous choisir?

– Monsieur le Curé, vous êtes le maître de votre presbytère, vous choisirez vous-même la chambre que vous voudrez bien me donner. Mettez-moi où vous voudrez, même à la cave ou au grenier, il ne me faut qu’un lieu où me reposer. Je ne vous demande qu’une faveur pour être heureux ici, c’est que vous m’aimiez comme si j’étais votre enfant, et que vous me considériez comme le plus sincère et le plus dévoué de vos amis.

Je n’avais pas fini de parler que le bon vieillard se précipitait dans mes bras, et me disait au milieu de ses larmes : – Cher Père Chiniquy, pardonnez-

moi le mal que j'ai pensé et dit de vous. Je bénis Dieu de vous avoir amené ici pour être mon ami, et m'aider à porter le fardeau de la vieillesse.

Une fois seul, dans la belle et grande chambre qui me fut donnée, je remerciai Dieu du miracle qui venait de s'accomplir. Mon plus implacable ennemi venait d'être gagné, et je me sentis plein d'espoir.

Une des principales causes de l'inimitié des habitants de Kamouraska était ma parenté avec Amable Dionne qui avait fait une fortune colossale à leurs dépens. Le curé Varin, enchaîné aux pieds de M. Dionne par des dettes énormes, n'osait pas aller à d'autres magasins. Tout ce dont il avait besoin pour lui-même et pour la fabrique était acheté chez lui à crédit, à des taux exagérés; aussi, quoique les revenus du curé et de son église fussent très considérables, il n'avait jamais pu payer ses dettes et était réellement pauvre. En me voyant arriver parmi eux, les habitants de Kamouraska s'étaient dit que le neveu ferait pis encore que le curé Varin, et les ruinerait complètement. Le lendemain de mon arrivée, le bedeau m'apprit que la fabrique avait besoin de divers articles et m'offrit d'aller les prendre chez M. Dionne.

– Allez d'abord chez tous les marchands, lui dis-je, demandez le prix de ce dont vous avez besoin, et achetez-le où on vous le donnera à meilleur marché.

L'achat se fit chez un marchand qui fit faire à la fabrique une épargne de quinze sous. Jamais, dans ma longue carrière, une si petite cause n'a produit un si prodigieux effet. Le jour n'était pas écoulé, que toute la paroisse savait ce qui s'était passé le matin; d'une bouche à l'autre, ce fait si insignifiant en lui-même, prenait de plus grandes proportions; chaque habitant courait chez son voisin, et on se félicitait mutuellement de ce que la chaîne qui retenait depuis si longtemps leur pauvre fabrique aux pieds de M. Dionne, était enfin brisée. Ces braves gens avaient peine à en croire leurs propres oreilles quand ils entendaient dire que le neveu que M. Dionne avait si

longtemps gardé chez lui comme son propre enfant, était assez indépendant, assez juste, pour préférer les intérêts du pauvre peuple à ceux de son riche et tout puissant parent; cet acte si aisé et si naturel d'honnêteté de ma part, se présentait aux yeux ébahis du peuple comme l'action la plus héroïque. Beaucoup même ne voulurent pas le croire, et firent une longue route pour s'en assurer par eux-mêmes.

Le soir de ce jour, j'étais élevé jusqu'aux nues, et on regardait mon arrivée dans le pays comme l'événement le plus heureux qui pût survenir. Il restait cependant encore un point noir dans l'esprit de mes paroissiens contre moi. On leur avait assuré que je ne prêchais que sur les liqueurs, le vin et l'ivrognerie, d'un bout de l'année jusqu'à l'autre. Or, il leur paraissait ennuyeux de n'entendre parler que de cela tous les dimanches, eux surtout, qui étaient bien décidés à ne jamais s'astreindre aux règles sévères de la société de Tempérance. Le dimanche suivant, le temps était magnifique, et l'église put à peine contenir la foule accourue de tous côtés pour voir et entendre le nouveau pasteur. Mon texte fut : Comme le Père m'a aimé, moi je vous ai aussi aimés ([Jean.15.9](#)). Pas un œil ne resta sec pendant que je leur montrais l'amour de notre Sauveur égal à celui dont son Père l'avait aimé. Leur piété, quoique bien exaltée pendant ce discours, n'était rien en comparaison de la surprise qu'ils éprouvèrent de ne pas entendre un seul mot sur l'ivrognerie et la tempérance.

L'Écriture Sainte compare souvent les peuples aux eaux profondes et mobiles de la mer. Lorsque vous voyez les vagues mugissantes, soulevées par la tempête, frapper sur le rocher, comme si elles voulaient le briser, ne croyez pas que cette colère des vagues en courroux dure longtemps. Dès le jour suivant, si vous revenez sur la plage, vous verrez comme tout est en paix autour du fier rocher. Les eaux de la mer, au lieu de se soulever comme des montagnes pour l'attaquer, lui baissent et lui caressent les pieds. Ainsi les habitants de Kamouraska, pleins de colère lorsque j'arrivai parmi eux, se

trouvèrent-ils entièrement réconciliés avec moi. Que s'était-il donc passé? Le bon Maître avait entendu gronder l'orage, il avait vu les flots courroucés contre son pauvre, indigne serviteur, et il avait commandé à la tempête et aux flots de la mer de se taire; aussitôt le calme s'était fait autour de ma fragile barque.

A Dieu seul l'honneur et la gloire!

37. – La tempérance à Kamouraska. – Scandales publics.

Deux jours après mon arrivée à Kamouraska, je reçus une lettre signée par presque tous les curés des environs, me priant de ne pas établir la société de Tempérance dans ma nouvelle paroisse, comme je l'avais fait à Beauport. Ils donnaient comme motif de leur demande le fait que l'ivrognerie n'y était pas aussi répandue. Je leur répondis que mon habitude était de me mêler de mes propres affaires, sans m'occuper de celles de mes voisins; et je les priai d'en faire autant. Ils eurent bientôt honte d'avoir tenté de m'empêcher d'établir la grande réforme qui devait faire autant de bien dans leurs paroisses que dans la mienne. Le second dimanche, la foule fut encore plus grande que le premier. J'avais appris que le lendemain lundi, tous les marchands de la paroisse devaient aller acheter leurs provisions de rhum pour l'hiver. Je commençai mon sermon ainsi :

– J'ai appris que messieurs les marchands partent demain pour Québec afin d'y acheter le rhum et les autres boissons enivrantes dont on a coutume de faire usage ici. Comme ami de ces messieurs, je leur conseille publiquement de ne pas apporter une seule goutte de boissons enivrantes à Kamouraska, car ce sera leur ruine. Comme remplaçant de Notre Seigneur Jésus-Christ, et parlant par son autorité, je le leur défends absolument! Je

leur répète que s'ils en apportent, leurs caves resteront remplies, car personne ne voudra en acheter à l'avenir. Dimanche prochain, avec la grâce de Dieu, je vous montrerai à tous que ces boissons ne sont qu'un poison détestable qui tue tout ensemble, le corps et l'âme. Puis, je continuai à parler sur ce texte : Tenez-vous toujours prêts, car vous ne savez ni l'heure, ni le jour, où je viendrai vous chercher.

Quoique mes auditeurs parussent satisfaits du sermon, ils furent très irrités de ce que j'avais dit aux marchands. Ils les environnèrent au sortir de l'église pour leur assurer que le jeune curé ne les conduirait pas par le bout du nez comme il avait fait à Beauport. On avait fait une bonne récolte, cette année, et on voulait passer un joyeux hiver. L'église de Kamouraska n'avait jamais vu une foule aussi nombreuse dans son sein que celle qui s'y pressait le troisième dimanche après mon arrivée. Les habitants des environs étaient accourus, non seulement par la curiosité d'entendre mon premier grand sermon sur l'alcoolisme, mais aussi pour jouir de ma confusion, car ils étaient sûrs que j'allais échouer complètement.

Longtemps avant l'office, les gens s'agitaient autour du temple, et renouvelaient de la manière la plus sérieuse les promesses qu'ils s'étaient faites les uns aux autres, toute la semaine, de ne jamais renoncer à l'usage de boissons qui leur donnaient tant de jouissances, et de ne pas se joindre à une société si ridicule. Mais, que sont toutes les résolutions de l'homme contre Dieu? Notre Dieu n'est-il pas le maître des cœurs? Je n'étais pas à la moitié de mon sermon que ces résolutions étaient oubliées. Les cœurs n'étaient pas seulement émus et touchés, ils étaient fondus, changés, par le grand Dieu qui voulait de nouveau montrer que les œuvres de sa miséricorde sont au-dessus de toutes les œuvres de ses mains.

Dès les premiers jours de mon arrivée à Kamouraska, j'avais fait une étude sérieuse des maux que les boissons fortes avaient entraînés après elles dans cette paroisse. J'avais recueilli les faits suivants :

Depuis vingt ans, douze pères de famille s'étaient noyés pendant qu'ils étaient ivres, laissant autant de veuves et vingt-deux orphelins dans la plus affreuse misère; soixante-six des plus riches habitants complètement ruinés par leur ivrognerie, avaient été chassés de leurs propres maisons par les marchands de rhum. Soixante-dix autres avaient hypothéqué leurs terres pour toute leur valeur, chez les débitants de liqueurs, et ils étaient menacés d'être bientôt chassés eux-mêmes; sept mères de famille étaient mortes dans le *delirium tremens*; une s'était pendue, et une autre s'était noyée; quatre meurtres s'étaient commis, dont une des victimes était Achille Taché, mon ancien camarade. Tout cela avait été causé par l'ivrognerie. Cent mille piastres avaient été payées aux marchands de boisson depuis quinze ans seulement. La dette de la paroisse de Kamouraska s'élevait à la somme énorme de 50 000 livres sterling. Les trois quarts de cette dette étaient l'effet direct de l'usage des boissons enivrantes! Je récapitulai tous ces faits qui étaient authentiques, et connus de tous. Puis, je dépeignis sous leurs vraies couleurs, la désolation et les souffrances des familles ruinées, les larmes de celles qui avaient été chassées de leurs héritages par le fouet des marchands d'alcool. Ces familles étaient celles de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs propres enfants : c'étaient eux-mêmes qui m'écoutaient. Je leur fis le tableau des larmes, des cris déchirants, des jours de deuil, de ces ruines, de ces morts. Je dépeignis le désespoir et la rage des âmes malheureuses que la boisson avait jetées dans l'enfer; je leur montrai qu'il n'y en avait pas un seul, non pas un seul parmi eux, qui n'eût souffert quelqu'un de ces maux, sinon dans sa personne, du moins dans l'un des siens.

Quand j'eus retracé l'histoire épouvantable des maux que la boisson avait produits depuis vingt ans seulement, on n'entendit partout dans l'enceinte de cette vaste église que des lamentations et des cris. Ce sermon dura deux heures. Lorsque j'eus fini de parler, je conjurai tous ceux qui voulaient s'unir à moi pour sécher toutes ces larmes, faire cesser toutes ces hontes, ces misères et ces crimes, de venir baiser les pieds du crucifix que je tenais à

la main. Ce serait à ce signe, leur dis-je, que Dieu et les hommes sauraient qu'ils ne voulaient plus souiller leurs lèvres avec les boissons détestables et maudites qui avaient coulé au milieu d'eux comme un déluge de feu, de malédiction et de mort. Treize cent-dix personnes vinrent à ce premier appel s'enrôler sous les étendards bénis de la Tempérance. Il n'y en eut pas plus de cinquante qui refusèrent, et encore, à quelques exceptions près, vinrent-ils grossir les rangs des braves soldats de la Tempérance, quelques dimanches plus tard.

Le même jour, les femmes des marchands envoyèrent un exprès à Québec raconter à leurs maris tout ce qui s'était passé. Pas un baril de boissons fortes ne fut importé, cet automne-là, ni après, pendant les quatre ans que je passai à Kamouraska. L'admirable fidélité avec laquelle le peuple tint parole, parla si éloquemment aux populations environnantes, que l'on vit bientôt les étendards bénis de la Tempérance flotter en triomphe sur les paroisses de tout le pays. La réforme fut si complète, et les gens si fidèles à leurs engagements que le commerce de l'alcool cessa presque entièrement dans tout ce grand district, comme il avait cessé à Beauport et dans les environs de Québec. Comme toutes les grandes œuvres de Dieu, cette réforme fut aussi parfaite qu'elle pouvait l'être parmi des hommes. Ses fruits bénis se firent bientôt voir partout, dans la paix, la prospérité, l'éducation et toutes les vertus qui font le bonheur des peuples. Mon Dieu seul pouvait comprendre ce que j'éprouvais de joie à la vue des merveilles que sa main toute-puissante et miséricordieuse opérait partout.

Mais sur cette terre de péché, nos joies ne sont jamais sans quelque mélange de douleur. Comme j'étais constamment appelé d'un bout à l'autre du pays, j'avais des occasions que jamais prêtre du Canada n'a eues de connaître les misères humaines, les scandales secrets et publics dont l'Église romaine, au Canada comme partout, est le théâtre. Il me faudrait écrire bien des livres pour donner l'histoire de toutes les abominations dont j'ai

été le témoin. Pour n'être pas trop long, je ne rapporterai, pour le moment, qu'un de ces faits qui ne peuvent se voir que dans l'Église de Rome ; car ils découlent de son célibat et de sa confession auriculaire, comme le ruisseau de sa source.

Au printemps de 1830, un jeune vicaire de Québec nommé Dérome, fut invité à prêcher à Verchères, jolie paroisse du district de Montréal, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent. Il se prit là d'amour pour une de ses jeunes et belles pénitentes, et lui persuada de le suivre à Québec, après lui avoir fait jeter ses robes dans le fleuve pour faire accroire à ses parents qu'elle était tombée à l'eau et s'était noyée. Habillée en homme, elle fut installée comme domestique au presbytère de Québec, sous le nom de Joseph. C'est là que je l'ai vue moi-même bien des fois admirant sa propreté, son adresse et ses bonnes manières. Je savais que Joseph couchait dans l'antichambre de l'évêque, qui avait souvent besoin de ses services pendant la nuit ! ...

Plusieurs des premiers citoyens catholiques romains de Québec m'exprimèrent leurs soupçons, sur son identité, et me dirent que je ferais bien d'en parler à l'évêque. Mais je n'étais alors que simple ecclésiastique : je refusai donc de me charger de cette délicate et dangereuse mission. Je leur montrai que leur grand âge et leur haute position dans le monde donneraient plus de poids à leurs avis. Ils se décidèrent donc à parler eux-mêmes. La position de l'évêque et de ses prêtres devint bien humiliante et bien pénible. Leur barque avait évidemment dérivé au milieu de dangereux écueils. Il devenait absolument impossible de garder Joseph après des avis si nombreux et qui portaient de si haut. Mais comment renvoyer brusquement ce serviteur qui en savait si long sur la manière dont la plupart des évêques et des prêtres observent le célibat ? Heureusement pour eux, que le curé des Eboulements, le Père Clément, arriva à la ville, à la recherche d'un serviteur. Il conseilla à l'évêque d'acheter le silence de Joseph par une somme d'argent, et il l'engagea à son service.

Tout sembla d'abord aller à merveille entre Joseph et son nouveau maître. Mais quelques paroissiennes plus clairvoyantes que d'autres, finirent par soupçonner que tout n'était pas aussi correct entre le curé et son domestique, qu'on l'eût désiré. Pour faire cesser tous ces soupçons par un coup d'éclat, le prêtre maria bientôt Joseph avec une pauvre fille du voisinage, après avoir légalement publié les trois bans aux prônes de l'église. Quelque temps plus tard, il changea de cure, laissant son successeur dans l'ignorance de ce mystère d'iniquité.

Un jour que Joseph, resté aux Eboulements, était à l'ouvrage, près du presbytère, avec quelques autres personnes, un étranger se présenta et lui demanda si le curé était chez lui. – Oui, Monsieur, répondit Joseph. De quelle paroisse venez-vous? – A ce mot de Verchères, Joseph devint pâle comme la mort, et ne put plus dire un mot; son embarras fut remarqué. L'étranger fixa son regard sur lui et le toisa de la tête aux pieds. Puis, il s'écria : – Geneviève! Geneviève! Toi que nous avons cru noyée depuis si longtemps; te voilà ici habillée en homme! – Au nom de Dieu, s'écria Joseph; mon cher oncle (car c'était son oncle) ne dites pas un mot de plus.

Mais il était trop tard. Les quelques personnes qui étaient là, avaient entendu ce que l'oncle et la nièce s'étaient dit... Les soupçons qui planaient depuis si longtemps sur Joseph étaient donc fondés; elle n'était ni plus ni moins qu'une fille habillée en homme qu'un de leurs curés avait gardée chez lui depuis longtemps, et qu'il avait mariée à une autre fille pour mieux tromper le monde sur cet abîme d'iniquité. La nouvelle s'en répandit aussi vite que l'éclair parmi les populations avoisinantes. J'en avais entendu parler, sans cependant y ajouter foi. Il me fallut pourtant bien y croire lorsque, arrivé aux Eboulements un moment après que tout fut découvert, j'entendis de la bouche de témoins oculaires, l'histoire de cette grande iniquité, depuis le commencement jusqu'à la fin, telle que je la donne ici en abrégé.

Comment exprimer le trouble et la confusion des coupables? Cette fille

publiquement démasquée, n'allait-elle pas tout révéler ? En habile homme, l'évêque lui envoya à l'instant un prêtre de confiance avec 500 livres pour lui faire quitter le pays sans délai. Pour mieux la décider de prendre la route de l'exil, on lui assura qu'elle était exposée à être condamnée au pénitencier pour sa vie. Elle accepta les deux mille piastres et partit aussitôt pour les États-Unis.

J'aurais mille fois désiré n'avoir jamais connu cette abominable histoire, et j'aurais donné tout au monde pour qu'il m'eût été permis de mettre en doute quelques-uns de ses détails : car, je ne le cacherai pas, ces abominations que le ciel me montrait comme le pain quotidien non seulement de quelques jeunes prêtres, mais de mes propres évêques, ébranlaient ma foi jusque dans ses fondements. Je me rappelai alors ce que m'avait dit M. Perras, la première année de ma prêtrise, des larmes et du désespoir de l'évêque Plessis, lorsqu'il s'était aperçu que tous les prêtres du Canada, à l'exception de trois, étaient des athées. Je me sentis humilié et honteux d'appartenir à ce clergé de Rome dont une bonne partie, sinon la totalité, nageait dans des infamies qu'on aurait à peine tolérées à Sodome. J'avais appris bien des scandales avant celui-là, je connaissais bien des infamies, mais aucune n'atteignait en monstruosité celle dont Joseph était à la fois le principal acteur et la victime.

Pour la première fois, je regrettai d'être prêtre ; il me sembla que le sacerdoce romain était l'accomplissement de la prophétie de Jean touchant la grande prostituée qui enivre les nations du vin de ses enchantements. Le confessionnal, première source de toutes ces iniquités, m'apparut comme il est réellement, une école de perdition pour le prêtre et ses pénitentes. Le célibat ne devint plus à mes yeux qu'un masque hideux pour cacher une corruption de mœurs chez les prêtres, que le vieux paganisme aurait à peine soupçonné. La lumière qui m'était donnée alors m'aurait assurément conduit au port du salut, si j'avais eu le bonheur de la suivre. Mais hélas ! j'étais aveuglé. Le bon Maître n'avait pas encore touché mes yeux de sa

main régénératrice. Je ne connaissais d'autre Église que celle de Rome, hors de laquelle il me semblait impossible de trouver le salut. Cependant, je me demandais comment je pourrais espérer de vaincre sur le champ de bataille où tant d'autres, aussi forts que moi, avaient été vaincus et avaient misérablement péri.

J'étais rempli de trouble et d'inquiétude. J'aurais voulu m'enfuir ; je me défiais non seulement de moi-même, mais de tous les prêtres et même de mes évêques ; je me défiais de tout le monde. Ma belle paroisse de Kamouraska, bien qu'elle me donnât tous les jours de nouvelles preuves de son affection et de sa reconnaissance, avait aussi perdu son attrait pour moi. De quelque côté que je tournasse mes regards, je ne voyais autour de moi que mauvais exemples et séductions, que pièges et abîme. J'aurais désiré sortir de ce monde d'illusions, j'aurais voulu fuir. Il me semblait que, comme Lot au milieu de Sodome, j'entendais les anges de Dieu qui me criaient de m'éloigner pour sauver mon âme

38. – La confession auriculaire.

Je crois devoir ici ouvrir une parenthèse et révéler quelques-unes des abominations qu'entraîne l'institution impie de la confession auriculaire.

Quel banquier a jamais permis à un prêtre d'ouvrir son coffre-fort à discrétion, et d'en fouiller tous les papiers, d'en examiner tous les livres, d'en étudier tous les secrets, d'en toucher toutes les espèces ? Comment se fait-il que ce même banquier permette à ce même prêtre d'examiner les pensées, les secrets les plus sacrés qui soient au cœur de sa femme et de sa fille ? Comment peut-il lui donner la clef qui ouvre toutes les portes de leur âme et lui permet d'en étudier les mystères les plus saints comme les plus déplorables ? Est-ce que le cœur et l'âme, l'honneur et la pureté de

son épouse et de sa fille sont pour lui des trésors moins précieux que le coffre de fer qui renferme les secrets de son commerce? Ou bien, serait-ce que les dangers, les tentations, les erreurs, les faiblesses du prêtre fussent moins à craindre dans le second que dans le premier cas? Que feriez-vous à quelqu'un qui viendrait mettre son œil ou son oreille au trou de la serrure de votre porte, pour voir et entendre tout ce que vous faites et dites, jour et nuit, dans votre propre maison, même dans votre chambre à coucher? Seriez-vous assez oublieux du respect que vous vous devez pour tolérer un pareil outrage et subir un pareil affront? Ne vous armeriez-vous pas de votre fouet pour chasser bien loin ce vil espion? Ne risqueriez-vous même pas votre vie pour vous soustraire à un pareil système d'espionnage?

Mais qu'est-ce que le confessionnal, sinon le trou de la serrure par lequel le prêtre voit et entend tout ce que vous dites et tout ce que vous faites, même dans le lit où vous prenez votre repos? Etes-vous des hommes, vous qui vous soumettez à une pareille ignominie? Méritez-vous le nom d'hommes vous qui consentez à subir un pareil affront? Non, jamais le monde n'a vu un acte de honteuse folie comparable à celui d'un homme qui permet à sa femme et à sa fille d'aller se confesser à un autre homme. Ce jour-là, il abdique pour toujours la sainte et divine dignité d'époux. J'appelle cette dignité divine, parce qu'elle vient de Dieu. Cet homme a perdu sa couronne : ce n'est plus qu'un roi détrôné, son sceptre vient d'être à jamais brisé.

Le mari, dit Saint-Paul, est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Église. . . Comme donc l'Église est soumise à Jésus-Christ, que les femmes aussi soient, en tout soumises à leurs maris. ([Eph.5.23](#))

Si ces paroles solennelles sont réellement venues du ciel, est-ce que l'époux n'est pas établi par Dieu même pour être le seul conseiller, le seul guide de sa femme, comme Jésus-Christ est le seul conseiller, le seul guide et le seul époux de son Église? Si l'apôtre Paul n'était pas un imposteur lorsqu'il disait que l'homme est à la femme ce que la tête est au corps,

l'époux n'est-il pas le confident, le conseiller, le guide naturel, divinement ordonné pour éclairer, diriger, encourager sa femme? N'est-ce pas le devoir comme le privilège et la gloire du mari de consoler son épouse dans les jours d'affliction, de la soutenir lorsqu'elle est faible, de la relever lorsqu'elle est tombée, de la guider constamment au milieu des sentiers épineux de la vie? N'est-ce pas auprès de son mari que la femme doit aller chercher les conseils dont elle a besoin? N'est-ce pas de son époux seul, après Dieu, qu'elle doit attendre les lumières et les consolations qu'il lui faut? N'est-ce pas son mari qui doit la guider sur ce champ de bataille qu'on appelle la vie, s'il ne veut pas qu'elle soit vaincue? Est-ce que les besoins mutuels qui unissent deux époux l'un à l'autre, à tous les instants de la vie, les conseils, les lumières, les secours qu'ils ont à se donner constamment, ne forment pas cette chaîne bénie qui les attache l'un à l'autre, les fait UN, et les rend forts et heureux sous le regard de Dieu?

Ôtez aux époux la sainte obligation d'être l'un pour l'autre un conseil, un appui; détruisez la loi qui veut qu'ils soient mutuellement sagesse, force et vie, et vous rompez le charme des joies les plus pures et des plus glorieux privilèges de la vie conjugale; vous en ignorez le but, vous en profanez l'existence. Séparez ces deux soldats l'un de l'autre, sur le champ de bataille, empêchez-les de marcher côte à côte contre l'ennemi, et vous les envoyez à une défaite certaine. C'est dans la parfaite union de leurs pensées, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs joies et de leurs douleurs que vous les rendez UN de cœur, de corps et d'esprit. Ce n'est que dans cette unité qu'ils trouveront le courage et la force dont ils ont besoin pour traverser, sans danger, la vallée des épreuves, et arriver sûrement à la terre promise.

L'Évangile nous dit que le mari est à sa femme ce que Jésus-Christ est à son Église. La femme ne se rend-elle donc pas coupable d'une infidélité sacrilège chaque fois qu'elle s'adresse à un autre homme qu'à son mari pour avoir les lumières, la force et la vie? Comme la femme n'a pas le droit d'aimer

un autre homme que son époux, ainsi aucun autre homme n'a droit à sa confiance absolue. De même que la femme devient adultère du moment qu'elle livre son corps à un autre homme, ainsi elle devient adultère du jour qu'elle donne son âme, son cœur, sa confiance à un autre qu'à son époux. L'adultère de la pensée et du cœur n'est pas moins criminel que celui du corps. Chaque fois donc que la femme va aux pieds d'un homme autre que son mari pour le faire dépositaire de ses pensées, qu'elle lui met son cœur entre les mains, pour qu'il en dirige tous les mouvements, elle se rend coupable d'adultère.

Dans l'Église de Rome, grâce au confessionnal, le prêtre est le mari de sa pénitente bien plutôt que l'époux légitime. Le prêtre a la meilleure part de la femme il a la moelle de l'os laissé à ronger au mari. Le prêtre a l'âme et le cœur ; le mari n'a que le squelette. Le prêtre a le miel ; le mari n'a que les cellules de cire. Le prêtre a l'huître savoureuse ; le mari n'en garde que les écailles. Comme l'âme est supérieure au corps, et que le prêtre a un pouvoir absolu sur son âme, la femme considère les privilèges de son confesseur comme supérieurs à ceux de son propre mari. Elle consentira à le regarder comme maître et seigneur de son corps, qu'il est tenu de vêtir et de nourrir ; mais c'est à la condition qu'elle pourra regarder le prêtre comme maître et seigneur de son cœur et de son âme, qu'il est appelé à guider et à sanctifier. La femme qui va à confesse, a deux maîtres et deux seigneurs à aimer, à servir, à respecter. Mais, comme il est impossible d'aimer et de servir deux maîtres à la fois, le maître qui la prépare pour la vie éternelle, n'aura-t-il pas toutes les chances de monopoliser l'amour et l'affection de la femme, tandis que le mari, qui n'est qu'un homme pécheur, sera mis dans l'oubli ?

Dans l'Église de Rome, l'époux ne peut et ne doit rien savoir des pensées, des joies secrètes ou des inquiétudes de son épouse. Ces choses, qui remplissent l'existence, qui sont la vie de la femme, lui restent entièrement étrangères. Il n'a aucun droit de connaître le cœur de sa femme ; il n'a aucun

remède à appliquer aux blessures de son âme ; il n'a aucune mission de Dieu pour mettre le baume sur ses plaies ; il n'est qu'un étranger pour elle ! La femme, n'espérant rien de son mari, n'a aucune faveur à lui demander, aucune marque de reconnaissance à lui donner. Elle lui fermera donc de plus en plus les portes et les avenues de son cœur. Le prêtre, et le prêtre seul, a droit à sa confiance ; c'est à lui, et à lui seul, qu'elle montrera les plaies de son âme ; c'est vers lui, et vers lui seul, qu'elle tournera ses pensées, ses espérances et son cœur, dans ses heures de trouble ; c'est de lui, et de lui seul, qu'elle attendra les lumières et les consolations dont elle a besoin. Ainsi, elle deviendra de plus en plus indifférente, étrangère à son mari, et celui-ci se sentira toujours plus isolé et étranger dans sa propre maison.

Oui, le confessionnal a creusé un abîme insondable entre le cœur de la femme et celui de son époux ! Leurs corps, à la vérité, restent près l'un de l'autre ; mais leurs âmes, leurs pensées, leurs affections sont plus éloignées que le pôle nord ne l'est du pôle sud. Le confesseur est devenu le guide, le maître, le monarque suprême de l'âme de la femme. Le mari doit, comme le fossoyeur, se contenter du cadavre. L'époux a bien la permission de voir l'extérieur du palais ; mais le prêtre seul a le privilège d'entrer à l'intérieur, d'en examiner les innombrables chambres, d'en admirer, d'en compter et d'en toucher toutes les merveilles. Le mari peut prendre son repos sur la froide pierre qui sert de marche-pied pour monter au beau palais de marbre ; le prêtre seul a le droit d'en franchir le seuil, d'en ouvrir les portes, de reposer la tête sur les oreillers si doux et si moelleux qu'on appelle la confiance, le respect, l'amour sans bornes de la femme.

Dans l'Église de Rome, qu'un homme ose demander à son épouse une des faveurs qu'il a le plus le droit d'attendre d'elle ; neuf fois sur dix, elle ne lui accordera sa prière qu'après avoir consulté son vrai maître et seigneur, le confesseur ! Et il faut bien que le pauvre mari attende avec patience que l'oracle ait parlé pour obtenir ce qu'il désire. S'il est impatient sous le joug,

s'il murmure, la femme ira bientôt aux pieds de son confesseur, parler de ces impatiences, de ces murmures. Elle racontera comme elle est malheureuse avec un homme si impatient, si peu chrétien, si injuste. Elle fera comprendre à son « cher père » combien est pesante la chaîne qui l'attache à cet homme; elle lui dira comment les seules heures de bonheur et de joie qu'elle éprouve sont celles qu'elle passe à ses pieds, à lui ouvrir son cœur, à lui raconter ses peines, et à entendre ses paroles si pleines de bonté, de charité et de charme! Elle lui avouera avec des larmes de reconnaissance, que ce n'est qu'à ses pieds qu'elle trouve de la paix pour son âme, du baume pour les blessures de son cœur, et des forces pour supporter le fardeau de la vie.

Quand cette femme est de retour du confessionnal, elle a longtemps les oreilles remplies des sons de la plus douce mélodie; les paroles mielleuses de son confesseur lui reviennent sans cesse à la pensée; l'image si séduisante de sa personne remplit sa mémoire; le sujet constant de ses conversations est la piété, la patience, la charité de son saint confesseur. Oh! comme elle a hâte de voir revenir l'heure où elle pourra encore aller aux pieds de cet ange de la terre, raconter ses peines, révéler ses ennuis, confier ses désirs, parler de ses tentations, confesser ses péchés! Elle lui dira, cette fois, combien elle regrette de ne pas le voir plus souvent, afin de recevoir les saints conseils de sa piété.

Comme on le voit, l'abîme creusé sous les pieds de cette femme par toutes les illusions du pauvre cœur humain, devient d'un jour à l'autre, et avant même qu'elle ne s'en doute, plus profond et plus ténébreux. La distance qui sépare son cœur de celui de son époux grandit toujours plus. Le temps est bientôt arrivé où, l'esprit plein des saintes et admirables qualités de son confesseur, ravie d'admiration à la vue de sa patience, de son affabilité, de sa douceur, elle se dit à elle-même en soupirant : – Ah! si j'avais le bonheur d'avoir pour époux un homme aussi saint, aussi bon!... Ah! si ... Alors elle s'arrête, rougit ou sourit, puis fredonne, toute pensive, quelque air favori. Je

le demande, qui est le vrai maître dans cette maison ? Pour qui ce cœur de femme bat-il le plus fort ?

C'est ainsi que cette grande imposture moderne, la confession auriculaire, détruit les joies les plus saintes, les liens les plus sacrés du mariage, et le change en une véritable vie d'adultère, qui, quoique déguisée, n'en est pas moins criminelle et déplorable dans ses suites. Dans l'Église de Rome, il est à peu près impossible au mari d'être UN avec sa femme, comme il est impossible à la femme d'être UNE avec son époux. Un être monstrueux, appelé *le confesseur*, est venu se mettre entre eux pour les séparer, les rendre étrangers l'un à l'autre. Né dans les siècles de ténèbres, il a reçu de l'enfer la mission de flétrir et de souiller toutes les joies du mariage, de rendre la femme esclave, d'outrager le mari et de perdre le monde. Plus la confession auriculaire est pratiquée dans un pays, plus les saintes lois de la morale et de l'honneur sont outragées, foulées aux pieds.

La nature veut que quand un homme prend une épouse, elle soit à lui : il ne saurait consentir à partager avec qui que ce soit les droits et l'autorité que toutes les lois divines et humaines lui donnent sur elle ; il veut seul posséder sa confiance, son amour et son cœur. Aussi, du moment que le jeune homme aperçoit l'ombre du confesseur s'avancer, comme un noir fantôme, pour prendre place entre lui et la femme qu'il avait désirée pour compagne, il se retire en silence et renonce à l'idée de se marier. Les saintes joies de la famille ont dès lors pour lui perdu tout leur charme. Il aime mieux passer sa vie dans les ennuis et les solitudes d'un célibat forcé que de jouir des honneurs d'une paternité douteuse.

La France, l'Espagne, tous les pays catholiques romains en général voient ainsi augmenter le nombre des célibataires. Et si Dieu ne fait un miracle pour empêcher ces nations de continuer à s'enfoncer dans l'abîme que le confesseur creuse sous leurs pieds, il est facile de calculer le jour où elles ne devront leur existence qu'à la pitié et à la modération des puissantes

nations protestantes, qui marchent partout et à pas de géant à la tête de la civilisation. Pourquoi l'Irlande est-elle descendue au dernier point de la dégradation et de la misère? Pourquoi ce peuple, à qui Dieu a pourtant donné d'admirables qualités, se glorifie-t-il de ce qui fait sa honte? Pourquoi cette terre de l'Irlande est-elle la terre classique des meurtres, des assassinats les plus lâches qui aient jamais épouvanté le monde? Pourquoi ce pays est-il sans industrie, sans paix, sans vie?

N'en cherchez pas la cause ailleurs que dans le confessionnal. Chacun connaît le pouvoir exercé en Irlande par le prêtre sur la femme. Depuis des siècles, elle y est réduite par la confession auriculaire, au dernier degré de l'esclavage moral. Et la femme ainsi enchaînée, dégradée par le prêtre, enchaîne et dégrade, à son tour, son époux et ses enfants aux pieds de son idole, le prêtre. L'Irlande continuera d'être un objet de pitié et de terreur tout à la fois; son peuple, couvert de guenilles jouera le rôle d'assassin et restera ignorant, dégradé, lâche, sans énergie, aussi longtemps que le pape le gouvernera par ses confesseurs.

Qui ne s'est pas senti accablé de tristesse et d'étonnement à la chute de notre chère et belle France? Comment se fait-il que ses armées, si nombreuses, aient si tôt disparu; que ses vaillants guerriers aient été si promptement désarmés et conquis? Comment se fait-il que la France, tombée sans force aux pieds de l'ennemi, ait épouvanté le monde par l'affreux spectacle des orgies, des folies et des crimes de la Commune? C'est en vain que vous chercherez ailleurs que dans le confessionnal la vraie cause des malheurs de cette nation. Pendant des siècles, ce beau mais malheureux pays, n'a-t-il pas obstinément repoussé l'Évangile, pour rester prosterné aux pieds des idoles de Rome? La France n'a-t-elle pas fait couler le sang de ses plus nobles enfants, et n'a-t-elle pas condamné à l'exil ceux qu'elle ne pouvait pas faire périr par le fer et le feu, et tout cela pour obéir aux lois cruelles et aux sanguinaires instincts du romanisme? La France entière n'a-t-elle

pas jeté ses femmes et ses filles aux pieds des prêtres, qui, sous prétexte de les confesser, les ont asservies et dégradées? D'un bout de la France à l'autre, la femme n'est-elle pas, depuis des siècles, devenue l'esclave des prêtres, par le confessionnal? Comment cette femme pouvait-elle donner à la patrie des héros, enseigner à ses enfants à devenir libres, leur apprendre à aimer la liberté, à combattre et à mourir pour ses drapeaux, lorsqu'elle était elle-même esclave, et qu'elle aimait ses chaînes? Oui! elle avait consenti à en porter; elle avait cessé de défendre la citadelle de son intelligence, du respect qu'elle se devait à elle-même, de son honneur; elle s'était rendue, sans conditions, son conquérant, le confesseur, bien longtemps avant que son époux et ses enfants eussent mis bas les armes devant les soldats de l'Allemagne. La première reddition avait préparé la seconde; la chute de la femme au confessionnal avait préparé la chute de la France à Sedan et à Paris.

L'asservissement de la femme par le confesseur, en France, a été une œuvre longue et difficile : il a fallu aux prêtres de Rome des siècles d'efforts et de ruses pour subjuguier complètement ces nobles filles de la France. Mais ceux qui ont étudié ce pays savent que la conquête de la femme par le prêtre y est aussi complète qu'elle est déplorable. La chute de la femme et sa dégradation par le confessionnal, sont des faits accomplis et que personne ne peut nier. Les plus hautes intelligences ont reconnu ces faits et les ont déplorés. Un des plus profonds penseurs français, Michelet, vient de le démontrer, dans un ouvrage que personne n'osera jamais réfuter : *Le Prêtre, la Femme et la Famille*. Or, ceux qui connaissent quelque chose de la philosophie de l'histoire, savent que la dégradation de la femme est partout suivie de la dégradation de toute la nation, et que cette dégradation amène bientôt la chute et la ruine du pays tout entier.

Dieu avait fait le peuple français pour être une race de géants : ils étaient nobles et braves, ces fils de notre belle France; ils étaient doués de l'intel-

ligence la plus brillante; ils avaient des cœurs généreux, des bras forts et une vaillante épée. Mais, de même que le bloc de granit le plus dur finit par s'amollir et se briser sous la goutte d'eau qui tombe sans jamais s'arrêter : ainsi cette grande nation française devait être amollie et brisée, non pas sous les gouttes, mais sous les torrents impurs de faux principes, d'hypocrisie, de mensonge, d'esclavagisme et d'immoralité qui ont coulé sur elle du confessionnal depuis des siècles.

Voyez cette Espagne, si pauvre, si faible, si dégradée ! Dans son incompréhensible folie, il semble que son unique tâche, depuis longtemps, soit d'armer ses enfants les uns contre les autres, et de se baigner dans leur sang. Son commerce est anéanti, ses écoles fermées, ses trésors épuisés. Cette Espagne si grande, si peuplée, si riche et si forte, lorsqu'elle était sous le joug de Mahomet, la voilà dépouillée de sa gloire, de son intelligence, de sa vie, depuis qu'elle est sous l'empire du pape ! De quelle source empoisonnée ont donc coulé les eaux noires et fangeuses qui ont souillé, détruit l'Espagne ? Du confessionnal, qui est la principale, sinon l'unique cause de la décadence de ce beau pays. C'est en Espagne surtout que le prêtre est un oracle, un dieu pour les femmes. C'est là, plus que partout ailleurs, que du fond du confessionnal, les prêtres du pape gouvernent la femme, et par elle, les destinées de la nation. C'est au confessionnal que la femme va chercher les principes d'immoralité, d'irréligion, d'ignorance, de ténèbres et d'abjecte servitude, qu'elle sème à pleine main sur sa malheureuse patrie. La femme espagnole, dégénérée, abrutie, souillée dans le confessionnal, en sort tous les jours pour répandre autour d'elle la contagion et la peste morale que le confesseur lui a inoculée.

Mais, pendant que vous voyez toutes les nations dont la femme va à confesse, descendre et tomber, sans une seule exception, et sans jamais savoir où s'arrêter, n'est-ce pas quelque chose de merveilleux que de voir avec quelle rapidité les nations qui ont détruit ce grand foyer de corruption

et d'avilissement, le confessionnal, s'élèvent au sommet de l'échelle sociale ? Qui peut voir sans étonnement le frappant contraste que les nations papistes et les nations protestantes offrent au monde ? D'un côté vous voyez la France, l'Espagne, l'Irlande, le Mexique, où règne le confesseur, tomber dans la poussière, se rouler dans le sang, se meurtrir le sein de leurs propres mains et se débattre sans force, comme le faible oiseau sous la serre du vautour ; de l'autre côté, vous voyez les nations dont la femme va chercher aux pieds de Jésus seul le pardon, la force et la vie, s'élever, comme des aigles, aux plus hautes régions de la lumière, du progrès, de la liberté !

Si les législateurs comprenaient mieux leurs devoirs envers les nations qu'ils gouvernent ; s'ils savaient mieux ce qu'ils doivent de respect et de protection à la femme, ils empêcheraient la confession auriculaire avec le même soin qu'ils empêchent la prostitution publique. Car, que l'on ne s'y trompe pas à force d'art, de prudence et de finesse, on a pu parvenir, dans bien des lieux, à aveugler le public sur cette question, en lui faisant accroire que le confessionnal était un moyen de moraliser les peuples ; il n'en reste pas moins prouvé que la confession auriculaire n'est qu'une école publique de prostitution et de dégradation pour tous, mais surtout pour la femme et le prêtre. J'irai plus loin ; après avoir entendu pendant vingt-cinq ans la confession des pauvres et des riches, des grands et des petits, des évêques, des prêtres et des moines, je déclare sans hésiter que l'immoralité qui découle du confessionnal est d'une nature plus dangereuse et plus incurable que celle qui a sa source dans les maisons les plus mal famées de nos villes.

L'infortunée qui a perdu et enseveli son honneur derrière les murs d'une maison de péché, comprend sa profonde misère. Souvent elle rougit et pleure sur sa dégradation : elle entend de tous côtés des voix qui lui crient de sortir de cet abîme. A toutes les heures du jour et de la nuit, sa conscience alarmée lui montre, d'un côté, les régions éternelles de ce beau ciel dont elle va à jamais être séparée ; et de l'autre, ces feux dévorants, ces ténèbres éternelles,

ce ver qui ne meurt jamais, et qui seront son partage pour l'éternité, si elle persévère dans ses iniquités. Toutes ces pensées, ces voix secrètes, peuvent à la fin avec la grâce de Dieu, la sauver, et lui faire crier avec l'enfant prodigue : Il faut que je sorte d'ici. Mais dans le confessionnal, le poison qui donne la mort est offert comme un breuvage qui donne la vie ; le glaive qui blesse mortellement est si bien huilé, que l'on ne sent pas le coup mortel qu'il porte ; les pensées les plus impures, les images les plus corruptrices sont présentées sous forme de questions et de réponses qui souillent et perdent souvent l'âme pour toujours, sous le prétexte de la sauver et de la purifier. Dans le confessionnal, toutes les notions les plus communes de pudeur, de respect mutuel et de respect de soi-même ; toutes les idées de crainte de Dieu sont oubliées, mises de côté pour obéir au pape. Dans le confessionnal, la femme se laisse dire, et elle finit par le croire, qu'il n'y a pas de mal pour elle, à parler avec son confesseur de choses qui feraient rougir la plus éhontée des femmes perdues. On lui assure qu'elle peut écouter des questions qui scandaliseraient le plus vil roué de nos rues et de nos faubourgs et y répondre sans pécher contre la pudeur ; qu'elle peut, en un mot, en tout bien tout honneur, entendre et dire des choses qui ont fait condamner à Londres, il n'y a pas longtemps, un homme au pénitencier, pour les avoir écrites !

Oui ! la dégradation de la femme au confessionnal est une dégradation sans remède. La perte qu'elle y fait de sa pudeur est une perte irréparable. Car, ne connaissant pas la blessure mortelle faite à son âme, elle n'ira jamais au médecin pour être guérie. Ne comprenant pas l'abîme dans lequel on l'a jetée, elle n'élèvera jamais ses mains suppliantes vers le Sauveur pour lui crier : Sauvez-moi, car je vais périr. Nul doute que le Fils de Dieu n'ait eu dans sa pensée les maux irréparables que la confession auriculaire devait faire aux âmes, quand, pour les prévenir, il disait : Si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux dans l'abîme. L'enfant de la lumière, le disciple de Jésus-Christ, qui voit sortir la femme du confessionnal, peut lui dire presque à coup sûr : « Vous paraissez vivante, mais vous êtes morte

(Apoc.3.1). »

Personne n'a encore pu, et personne ne pourra jamais réfuter ce que j'ai écrit, il y a déjà quelque temps, à M. l'abbé Bruyère, grand-vicaire de Londres, Haut-Canada :

« Je dois avouer devant Dieu et devant les hommes, le rouge au front et le regret dans le cœur, que j'ai été plongé comme vous et avec vous, pendant vingt-trois ans, dans cette mer d'iniquités sans fond, dans laquelle les pauvres prêtres aveugles de Rome ont à nager jour et nuit.

Comme vous, j'ai dû apprendre par cœur les questions infâmes que l'Église de Rome force tous ses prêtres à étudier. Comme vous, j'ai dû poser ces questions impures, immorales, aux femmes, vieilles et jeunes, qui venaient me confesser leurs péchés ! Ces questions, vous le savez, sont d'une telle nature, qu'aucune prostituée n'oserait les faire à une autre prostituée ! Ces questions et les réponses qu'elles exigent sont si avilissantes, que pas un homme au Canada — excepté un prêtre de Rome — n'a, vous le savez, suffisamment perdu le sens de l'honneur et de la honte pour les faire à une femme. J'étais obligé, en conscience, comme vous l'êtes aujourd'hui, de jeter dans l'oreille, l'esprit, l'imagination, le cœur et l'âme des femmes, des questions dont la nature, la tendance immédiate et directe, vous le savez, est de remplir l'esprit, la mémoire et le cœur du prêtre et de la femme de pensées, d'images et de tentations si dégradantes, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer. L'antiquité païenne n'a jamais connu d'institution aussi corruptrice du corps et de l'âme que le confessionnal. Je ne sache rien de plus dégradant, de plus infâme que la loi qui force une femme ou une fille à révéler à un célibataire ses pensées, ses désirs, ses actions, ses misères les plus secrètes... Le confessionnal est une école de perdition ! Vous pouvez nier cela devant les protestants ; mais vous n'oserez jamais le nier devant moi.

Mon cher M. Bruyère, si vous m'appellez un homme dégradé, un prêtre avili, parce que j'ai respiré pendant vingt-trois ans l'atmosphère empoisonnée du confessionnal, vous avez raison, mille fois raison. J'étais dégradé, justement comme vous l'êtes, et comme le sont tous les prêtres, malgré vos dénégations. Si vous dites que je suis un prêtre dégradé parce que mon cœur, mon âme, ma pensée étaient

plongés, comme vous l'êtes encore aujourd'hui, dans les eaux profondes et impures qui découlent du confessionnal comme de leur source, je me déclare coupable. J'étais dégradé, souillé, corrompu par le confessionnal comme je suis en mesure de prouver que vous et tous les prêtres de Rome l'êtes encore. Il a fallu tout le sang versé par la grande victime sur le Calvaire pour me purifier des souillures du confessionnal. Je prie le même Sauveur de vous laver, vous et tous les prêtres, de vos souillures, dans ce même sang répandu pour tous les pécheurs ».

Comme nous l'avons déjà dit, un imprimeur a été condamné en Angleterre à la prison, pour avoir publié, en anglais, les questions que les prêtres font à leurs pénitentes, au confessionnal. Et la sentence était juste ; car quiconque lira ces questions, avouera qu'aucune femme ne peut les entendre sans se souiller pour toujours, et sans fouler sous ses pieds les saintes lois de la pudeur. Mais que font les prêtres au confessionnal ? N'y passent-ils pas la plus grande partie de leur temps à adresser ces mêmes questions à leurs pénitentes ? Ne les y forcent-ils pas à répondre à ces questions, et par conséquent à fixer leur regard sur ces souillures ? Si c'est un crime punissable par la loi de faire connaître ces questions, dans un livre, aux femmes de l'Angleterre, n'est-ce pas un crime également grand, également digne de la sévérité des lois de les dire à l'oreille de ces mêmes femmes au confessionnal ? Je le demande au nom du sens commun, quelle différence y a-t-il, pour une fille, d'apprendre ces choses dans un livre ou par la bouche d'un homme qui prend la liberté de lui en parler dans le plus grand détail ? Ces horreurs et ces détestables impuretés de la pensée ne se fixeront-elles pas bien plus fortement dans sa mémoire et son imagination si elles y sont jetées par un homme haut placé, parlant avec autorité, au nom de Dieu ?

Je demande qu'on y réfléchisse sérieusement, que les législateurs étudient ces abominations que la plume se refuse à reproduire, et qu'ils se rappellent qu'il n'y a pas moins de deux cent mille hommes non mariés dans le monde dont la principale occupation est d'en remplir le cœur des femmes. Oui, au nom de Dieu, au nom de la morale publique, que les époux et les pères de

famille lisent dans Dens, Liguori, Debreyne, Kenrick, etc., les questions que les confesseurs ont le droit et l'obligation de poser à leurs femmes, à leurs filles et à leurs sœurs; et qu'ils voient par eux-mêmes s'ils peuvent consentir plus longtemps à les laisser se souiller et se perdre aux pieds des prêtres.

Examinons quelques-unes des principales raisons que les prêtres donnent au public pour justifier les infamies de la confession auriculaire. Les médecins, disent-ils, ne sont-ils pas autorisés à faire certaines opérations délicates sur leurs patientes? Vous y opposez-vous? Non. Eh bien, pourquoi donc trouver tant de mal à ce que le médecin des âmes, le prêtre, s'occupe de certains maux spirituels, afin d'y appliquer des remèdes convenables?

Je réponds : 1° L'art du médecin est approuvé de Dieu, et même loué, dans l'Ancien et le Nouveau Testaments. Mais où trouve-t-on que Dieu ait jamais loué la science du confesseur, qu'il en ait seulement parlé? La thérapeutique est un don de Dieu, un présent du ciel. Mais la grande médecine du pape, la confession auriculaire, n'est qu'une odieuse imposture. Les dégoûtantes questions du confesseur et les impures réponses qu'elles provoquent, furent mises au rang des grandes iniquités de la terre, le jour où l'Esprit-Saint laissa tomber dans le monde ces paroles : Que nuls mauvais discours ne sortent de votre bouche. (Eph.4.19)

2° Le médecin est tenu, par sa profession, de connaître les maladies qu'il sera de son devoir de traiter chez ses patientes. Mais le prêtre de Rome est lié, par un serment aussi impie que ridicule (le vœu du célibat), à rester ignorant des choses mêmes dont il aura à s'occuper constamment, dont il aura à parler et à instruire ses pénitentes! Ses pensées, ses recherches, ses observations auront pour principal objet les matières et les actions auxquelles il est obligé de rester étranger toute sa vie! Le médecin est un honnête homme quand il traite sa malade; mais le prêtre de Rome est un misérable parjure et un charlatan, chaque fois qu'il entre au confessionnal pour faire des questions sur lesquelles il n'entend rien et qui rendent son vœu de chasteté parfaite

une impossibilité morale et physique.

3° Si une femme a un léger mal au petit doigt, et qu'elle aille le montrer à son médecin, il examine seulement le doigt malade, y applique un remède, et la femme s'en va sans plus de souci. Ce docteur n'est nullement autorisé par la loi de Dieu ou des hommes, à dire à sa patiente : – Il est de mon devoir de craindre et de soupçonner que vous avez un mal secret ailleurs. Je suis obligé en conscience et sous peine de mort, de vous examiner de la tête aux pieds, afin de sauver votre précieuse existence des dangers de cette maladie. Car si vous veniez à en mourir, je serais coupable de votre mort ! Cette maladie, madame, est d'une nature si secrète et si honteuse, que vous n'avez peut-être pas osé vous l'avouer, que vous ne savez même pas comment m'en parler. Il me faut donc faire un examen rigoureux de votre personne. C'est sans doute une chose bien pénible pour vous et pour moi ; mais c'est une enquête que nos législateurs m'obligent de faire. Vous n'avez rien à craindre, d'ailleurs, de ma part : je suis un saint homme ; j'ai fait vœu de célibat perpétuel ; ainsi il n'y a aucun danger de ma part. En outre, tout va rester parfaitement secret entre vous et moi : personne, pas même votre époux ne saura rien des maladies secrètes que cette enquête peut me faire découvrir.

Nous le demandons, un médecin s'est-il jamais cru autorisé de tenir un pareil langage à ses patientes ? Et s'il en existait un, serait-il toléré, une fois découvert ? Ne serait-il pas plutôt chassé avec ignominie ? Mais n'est-ce pas là, à la lettre, ce que le grand charlatan moderne, le confesseur, se dit autorisé à faire ? N'est-ce pas là ce qu'il fait tous les jours et à toute heure du jour avec ses pénitentes ? Lorsque cette belle patiente morale, M^{me} X, ou cette charmante malade spirituelle, M^{lle} Y est venue le trouver pour lui montrer seulement le léger mal spirituel dont elle souffrait, le confesseur ne s'est-il pas dit autorisé à chercher dans son âme un autre mal, secret et mortel ? Tous les théologiens de Rome ne sont-ils pas là pour souffler dans

l'oreille du confesseur qu'il lui est toujours permis de soupçonner que sa pénitente a un mal secret qui va la faire mourir, si son médecin spirituel ne le découvre en la mettant à nu pour mieux l'examiner? Le confesseur ne reçoit-il pas de son Église l'autorisation, l'ordre même de chercher dans les replis les plus cachés de l'âme, les coins les plus secrets du cœur, pour y trouver ces choses secrètes, humiliantes, inexprimables!

Il me faudrait citer tous les théologiens de Rome, si je voulais nommer tous ceux qui conseillent au confesseur cette infernale et diabolique enquête. Pour n'être pas trop long, je n'en citerai que trois des principaux et des plus connus : « De peur que, par paresse ou négligence, le confesseur ne soit tenté d'omettre de questionner ses pénitentes sur toutes les circonstances des péchés, nous allons lui donner, dans un vers, le résumé des points sur lesquels les interrogations doivent se faire :

Quis, quid, ubi, quibus auxillis, cur, quomodo, quando ^a.

Qui, quoi, où, avec qui, pourquoi, comment et quand.

Le Miroir du Clergé, p. 357, dit : Oportet ut confessor sciat cognoscere quidquid debet judicare. Diligens igitur inquisitor et subtilis investigator sapienter, quasi astute, interrogat a peccatore quod ignorat, vel verecundia volit occultare. « Il est nécessaire que le confesseur connaisse bien toutes les choses sur lesquelles il aura à prononcer. Qu'il interroge donc avec sagesse et finesse les pénitents sur les péchés qu'ils ignorent, comme sur ceux qu'ils peuvent être tentés de cacher par honte. »

Ainsi, voilà la femme honnête, la fille timide jetées sans protection aucune aux pieds du confesseur! Il est autorisé à les interroger non seulement sur les péchés qu'elles connaissent, mais même sur ceux qu'elles ignorent, et qu'elles seraient tentées de cacher par honte. Dans quel océan d'infamies le prêtre n'a-t-il pas le droit de se plonger avec sa pénitente? Dans

a. Dens, vol. VI, p. 123. Liguori, vol. II, p. 464.

quel abîme de hontes et de souillures n'a-t-il pas le droit de descendre avec cette jeune fille qui pleure à ses côtés, et qui souvent le conjure, au nom de Dieu, d'avoir pitié d'elle, de respecter sa pudeur ! Qui pourra jamais dire les sentiments de surprise et de confusion de cette jeune femme, de cette fille honnête, lorsque leur confesseur, obéissant à son Église, les interroge sur les péchés qu'elles ne connaissent pas, et qu'elles se voient entraînées dans des souillures monstrueuses de la pensée et de l'imagination, dont elles ignoraient même l'existence ! Voilà pourtant, sans exagération, les devoirs du confesseur ! Ce médecin spirituel du pape a reçu l'ordre d'interroger « avec sagesse et finesse » sa pénitente, même sur les péchés qu'elle ne connaissait pas !!

4° Un médecin n'exigera pas toujours d'être seul avec sa patiente, lorsqu'il aura une opération délicate à lui faire l'époux, le père, la mère ou la sœur pourront être appelés, et leur présence rendra impossible la moindre infraction aux lois de la pudeur. Mais lorsque la malheureuse victime de la confession auriculaire vient montrer la plaie de son âme à son médecin spirituel, n'est-elle pas seule, honteusement seule avec lui ? Où sont les oreilles, les regards protecteurs d'un père, d'une mère, d'un époux, pour rendre toute indiscretion impossible ? Où est la barrière posée entre ces deux cœurs qui sont si près l'un de l'autre, que les battements en sont souvent entendus de l'un et de l'autre ? Le prêtre ferait-il telle ou telle question à cette jeune femme, s'il savait que l'époux entend tout ce qu'il demande ? Non, assurément ; car il sait bien que le mari, furieux, briserait le crâne au misérable qui souille sa femme par ses infâmes questions.

5° Lorsqu'un médecin fait une opération d'une nature un peu difficile et délicate, cette opération est accompagnée de souffrances, de douleurs aiguës. Le sang coule ; des larmes sont versées ; l'honnête médecin souffre presque autant que sa patiente. Ces cris, ces douleurs, ces larmes, ce sang rendent moralement impossible tout attentat aux lois des convenances et

de l'honneur. Mais, à la vue de la plaie morale de cette belle pénitente, le pauvre cœur humain sera-t-il réellement triste en la contemplant? Ah! non; ce sera tout le contraire.

Les anges de Dieu sont désolés, le Sauveur verse des larmes sur cette plaie de l'âme. Mais le cœur si pervers de l'homme ne trouvera-t-il pas plutôt du plaisir dans le spectacle de misères et de faiblesses qui ne lui sont peut-être pas assez étrangères? Le cœur de David sera-t-il triste à la vue de la belle Bath-shéba? Un seul regard imprudent ne renversera-t-il pas ce prophète dans la boue du péché? Et le géant Samson ne se trouvera-t-il pas trop faible pour résister aux charmes de Dalila? La vue des belles femmes de l'Egypte ne rendit-elle pas le plus sage des hommes un sujet de honte, d'opprobre et de scandale à toutes les nations? Qui sera assez insensé pour croire que les confesseurs du pape resteront debout, et ne tomberont pas devant les tempêtes qui ont renversé les géants des armées du Seigneur? Qui osera dire que les prêtres de Rome soient plus forts que Samson, plus saints que David, plus sages que Salomon? Croire que le confesseur aura toujours assez de force, de sainteté et de sagesse pour ne pas succomber à des tentations qui renverseraient des anges, ce n'est pas de la charité, c'est simplement de la folie.

A Dieu ne plaise que je prétende dire que tous les prêtres et toutes leurs pénitentes tombent sans exception dans le péché. Grâce aux miséricordes infinies du Seigneur, j'en ai connu qui ont noblement combattu jusqu'au bout, et qui n'ont pas péri sur ce champ de bataille si souvent couvert de blessés et de morts. Mais ce sont des cas exceptionnels. Combien de nobles et fiers géants des grandes forêts de l'Amérique, sont consumés et détruits par le feu qui les a ravagées; et pourtant il en reste toujours quelques-uns qui ont échappé à la destruction générale. Le monde n'a-t-il pas frémi à la nouvelle de l'incendie qui a récemment détruit la ville de Chicago? Mais ceux qui ont visité les ruines des 16 000 maisons que le feu avait

détruites, ne s'arrêtaient-ils pas frappés d'étonnement, à la vue de ces édifices que l'élément destructeur avait respectés, quoiqu'ils se fussent trouvés au centre d'un océan de feu? C'est ainsi que, par une protection merveilleuse de Dieu, il y a ça et là, dans l'Église de Rome, des âmes privilégiées qui échappent à la corruption du confessionnal. Le confessionnal est comme la cellule où l'araignée se cache après avoir filé sa toile. Parmi les mouches que cette trompeuse toile attire, combien peu échappent à l'insecte perfide qui les guette! Quelle apparence inoffensive que celle de l'araignée! Combien peu dangereux paraissent ses filets! Mais voyez avec quelle rapidité, quelle irrésistible énergie elle se jette sur sa proie et la dévore! Que reste-t-il bientôt de la petite bête agile? Un squelette!

Pères et époux, apprenez à être prudents par l'histoire de l'araignée et de la mouche! Autrement, il ne restera plus dans vos épouses et vos filles qu'un squelette d'honneur et de vertu! Que ceux qui pensent que j'exagère lisent avec attention l'extrait suivant des mémoires d'un des plus savants et des plus vénérables prélats de l'Italie, Scipio de Ricci, évêque de Pistoïa et Prato. Ces mémoires furent publiés, dans le temps, par le gouvernement italien pour montrer au pape la nécessité d'une réforme parmi ses moines et ses religieuses. Ces mémoires sont de la plus parfaite authenticité, et personne n'a jamais osé en contester la vérité.

A la page 115, voici comment la sœur Flavia Parricini, supérieure du couvent de Sainte-Catherine, s'exprime dans sa lettre au Dr Thomas Comparini, président du séminaire épiscopal de Pistoïa :

« Pour obéir à vos ordres, je vais vous écrire quelque chose de ce que j'ai connu; mais je ne sais réellement pas comment le faire. Je ne dirai rien de ceux qui sont morts. Je ne parlerai que des moines qui sont encore vivants, et qui ont perdu toute idée de pudeur et de réserve. A l'exception de trois ou quatre, tous ceux que je connais se ressemblent : ils ont tous les mêmes maximes, les mêmes principes, et la même conduite. Ils vivent tous avec les religieuses avec beaucoup plus de

familiarité que s'ils étaient mariés avec elles.

Je vous le répète, il me faudrait bien du temps pour vous dire ce que je sais à ce sujet. Lorsqu'un des moines vient visiter une religieuse malade pour la confesser, il couche généralement dans le couvent. Une de leurs maximes favorites est que Dieu a défendu la haine, mais qu'il n'a jamais défendu l'amour ! Ils ajoutent : « L'homme est créé pour la femme, et la femme pour l'homme ! »

Je ne crains pas de le dire : ils peuvent corrompre et perdre les plus sages et les plus prudentes ! Il faut un vrai miracle pour parler avec eux sans tomber dans le péché. Les prêtres sont les maris des religieuses, et les religieuses sont les femmes des prêtres. Il y a quel que temps, on en découvrit un caché dans la chambre d'une des sœurs. Peu de temps après, on nous le donna pour notre confesseur extraordinaire !

Combien d'évêques dans les États du pape qui connaissent parfaitement cet état de choses ; qui ont appris tous ces détails dans les enquêtes et les visites qu'ils ont faites ! Mais ils semblent impuissants pour y porter remède. Pauvres jeunes filles ! elles viennent ici pour échapper aux pièges du monde, mais elles y en rencontrent de bien plus dangereux ! Nos pères et nos mères nous ont donné une bonne éducation ; ils nous avaient appris les lois de la modestie et de l'honneur. Mais il semble que nous ne soyons ici que pour oublier ce qu'ils nous ont montré ! N'allez pas croire que notre couvent soit le seul théâtre de ces désordres. Les mêmes choses ont lieu à Santa Lucia, Prato, Pise, Pengio, etc., etc. Je connais des choses qui vous épouvanteraient si je vous les disais. Les mêmes désordres règnent partout. Oui, partout vous voyez les mêmes abus. Je le sais et je le répète que les supérieurs s'imaginent les choses les plus déplorables, et ils seront encore bien loin des désordres qui règnent entre les moines et les religieuses qu'ils confessent. Tous les religieux qui passent par ici, pour aller assister au chapitre, cherchent à avoir le privilège de confesser quelques-unes de nos religieuses qui sont malades ; et alors... !

Quant au Père Bazachini, il est semblable aux autres... Il y a bon nombre de religieuses qui ont eu des aventures d'amour avec lui. La principale s'appelle Odaldi, de Santa Lucia. Il entretient aussi des relations d'amour avec la fille de notre économe, dont les religieuses sont très jalouses ici. Il a perdu cette pauvre Cancielleri, notre portière. Les moines, en un mot, sont partout les mêmes avec

leurs pénitentes.

Il n'y a que peu de temps, les religieuses de St-Vincent étaient si passionnées pour leurs deux confesseurs Lupi et Borghiani, qu'elles se divisèrent en deux camps. Les unes s'appelaient Lupiennes, les autres Borghiennes. Mais celui qui a donné les plus grands scandales est le Père Donati. Je crois qu'il est à Rome, en ce moment. Le couvent de St-Vincent passe pour bien réglé, mais les religieuses y ont aussi là leurs amants. » (Mémoires de M^{gr} Scipio de Ricci, vol. I, page 115-119.)

Ma plume se refuse à retracer tout ce que cet évêque nous rapporte dans ses mémoires touchant la manière dont les prêtres italiens vivent avec leurs pénitentes. Mais ce que j'en cite ici suffira, j'espère, pour convaincre les plus incrédules que la confession auriculaire n'est qu'une école de perdition, même pour les plus vertueux, les plus forts, les plus éclairés, les plus saints d'entre eux.

Si, à présent, nous passions de l'Italie à l'Amérique, n'aurions-nous pas aussi à parler des effroyables désordres engendrés par le confessionnal? Que de volumes il nous faudrait écrire! Pour ne pas être trop long, nous ne citerons qu'un fait, mais un fait qui en révèle des milliers d'autres.

Pendant que j'étais curé de Beauport, je fus invité à prêcher une retraite à St-Antoine, dont M. l'abbé Proulx était curé, et une dizaine d'autres prêtres furent invités pour entendre les confessions. Après le premier jour de notre travail, étant tous à souper, nous éprouvions un certain malaise les uns vis-à-vis des autres, mais surtout avec notre hôte, M. le curé. Il ne fut pas longtemps sans s'en apercevoir, et, avec la bonne grâce qui lui était naturelle, il nous dit :

– Mes amis, je vois que vous êtes tous plus ou moins sous le poids d'une impression pénible, qui vous fatigue. Je sais la cause de votre trouble, et j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous en débarrasse. Vous avez, je le sais, tous entendu dans les confessions d'aujourd'hui l'histoire de

crimes bien graves. Mais j'espère que ce n'est pas ce qui vous occupe. Vous avez tous assez de pratique du confessionnal pour n'être pas effrayés par les récits de toutes les misères humaines ... Sans plus de préambule, je vais donc vous dire toute ma pensée.

Ce n'est pas un secret dans cette paroisse qu'il y a eu un prêtre qui a perdu presque toutes ses pénitentes, femmes et filles. Je ne mentionnerais pas ce fait si je ne le connaissais que par le secret de la confession ; mais il m'est arrivé de bien d'autres manières. A présent, voici ce que je suppose être la cause de votre embarras : Plusieurs de ces femmes perdues au confessionnal sont venues vous raconter leur triste histoire ; et vous avez peut-être oublié de leur demander combien il y avait de temps que ces choses leur étaient arrivées. En conséquence, plusieurs d'entre vous êtes tentés de croire que je suis le coupable. De grâces, lorsque ces mêmes histoires vous reviendront à l'oreille, informez-vous du temps qui s'est écoulé depuis qu'elles ont eu lieu, et vous verrez que je suis innocent ; vous pouvez donc me regarder sans gêne, et me parler comme on parle à un honnête homme.

Ces paroles nous firent du bien à tous et dissipèrent notre malaise. Plusieurs lui dirent : – Nous vous remercions ; car nous ne vous cachons pas que nous n'osions pas trop questionner nos pénitentes, dans la crainte d'apprendre d'elles que vous n'eussiez eu des moments de faiblesse avec quelques-unes d'entre elles. Le lendemain matin, j'avais à peine commencé à entendre les confessions, qu'une de ces nombreuses victimes du confessionnal vint avec des torrents de larmes, me conter ce que je vais dire ici en abrégé :

« Je n'avais que neuf ans lorsque mon premier confesseur fit avec moi des choses bien criminelles pendant que j'étais à ses pieds. Je fus d'abord accablée de honte et de confusion, mais je me trouvai bientôt si pervertie que je cherchais toutes les occasions possibles de le rencontrer chez lui, et même dans son jardin, lorsqu'il faisait nuit. Cependant, ce prêtre ne resta pas longtemps ; il mourut bientôt. Le

curé qui lui succéda me parut d'abord être un saint homme ; et j'espérai que sous sa conduite, j'allais changer de vie et me convertir. Mais après que j'eus été me confesser à lui un certain nombre de fois, il me fit une proposition criminelle que j'acceptai.

J'ai ainsi vécu six ans dans le péché avec ce prêtre ; alors mes parents vinrent s'établir dans cette paroisse. J'étais heureuse de ce changement, parce que j'étais réellement honteuse de ma vie, et que j'espérais me réformer dans la nouvelle paroisse où nous venions nous établir. Mais la quatrième fois que j'allai à confesse, notre nouveau curé me pria d'aller chez lui après la messe ; et là, il me fit commettre des crimes si honteux que je ne sais comment vous les confesser. C'était deux jours avant mon mariage, et l'unique enfant que j'ai eu est le fruit de cette heure de péché.

Après mon mariage, je continuai de vivre ainsi dans le désordre avec mon confesseur. Il était l'ami intime de mon mari, et rien n'était plus facile que de nous rencontrer. Je savais cependant que plusieurs autres femmes vivaient aussi avec ce prêtre. Dieu m'arrêta enfin par un coup de foudre. Ma fille avait été à confesse, et avait communie. Mais elle avait beaucoup tardé à revenir. Je lui en demandai la raison. Pour toute réponse, elle se jeta dans mes bras, en poussant un cri déchirant : – Chère maman, ne me parlez plus d'aller à confesse à ce prêtre ! Ah ! si vous saviez. ... ! Elle ne put en dire plus long, et tomba sans connaissance.

A peine fut-elle revenue à elle-même, que je m'habillai ; et, hors de moi-même de colère, je me dirigeai vers le presbytère. Avant de partir, je m'étais armée d'un long couteau de boucherie bien aiguisé, pour en percer la poitrine du monstre qui avait déshonoré ma fille. Heureusement que Dieu changea ma résolution avant que j'entrasse dans sa chambre. En le voyant, je lui criai : – Vous êtes un monstre ! Vous n'êtes pas satisfait de m'avoir perdue et déshonorée ; vous avez encore perdu et déshonoré mon unique enfant, dont vous savez être le père ! Monstre misérable ! J'avais pris avec moi ce poignard pour mettre fin à vos infamies ; mais une mort si prompte serait un trop doux châtement. Je veux que vous viviez avec écrite sur le front la malédiction des victimes de votre luxure. Je veux que vous viviez avec la honte de savoir que vous êtes connu pour un des plus vils scélérats qui aient jamais souillé la terre. Sachez que si vous n'êtes pas parti dans huit jours, je révélerai tout, à mon mari, et il saura bien venger l'honneur de sa fille, car il croit qu'elle lui

appartient. De plus, je vais à l'instant chez l'évêque lui dire ce que vous êtes, et ce qui va vous arriver, s'il ne vous ôte pas tout de suite d'ici.

Le curé se jeta à mes pieds, et me conjura avec larmes de lui pardonner, de ne pas le dénoncer à l'évêque, me promettant qu'il allait se corriger. Mais je restai inflexible. Je me rendis chez l'évêque, à qui je contai tout. Voyant qu'il hésitait à retirer ce prêtre de notre paroisse, je l'avertis des terribles conséquences qui allaient suivre, vu que j'allais tout révéler à mon époux, s'il ne partait pas. Huit jours plus tard, le curé quittait le pays.

Le lecteur aimera peut-être à savoir ce qu'est devenu ce prêtre. L'évêque l'envoya prendre possession de la belle cure de Beaumont où il continua, pendant plusieurs années, à entendre les confessions et à déshonorer ses pénitentes. Confession auriculaire! voilà quelques-uns de tes fruits!

39. – Le Monastère des Oblats de Marie-Immaculé.

Le scandale que j'ai raconté plus haut et qui avait tant ébranlé ma foi dans la sainteté de mon Église, faisait encore saigner mon âme de dégoût et de terreur, lorsque le Père Guigues, supérieur des Oblats de Marie-Immaculée établis à Longueuil, près de Montréal, vint passer quelques jours avec moi pour refaire sa santé. Je lui racontai cet effroyable drame, et ne lui cachai pas que je me sentais impuissant à lutter plus longtemps contre ce fleuve d'ordures dont les eaux noires, rapides et profondes, roulaient et débordaient partout avec une force irrésistible.

– Nous sommes ici seuls en la présence de Dieu, lui dis-je, je ne vous cacherai pas que mon âme est remplie d'épouvante. Damoclès, avec l'épée menaçante suspendue sur sa tête, n'était pas plus saisi d'effroi que moi, à la vue des dangers qui nous environnent dans notre saint, mais si terrible

ministère. Je vous comprends parfaitement, dit le Père Guigues, avec la bonté d'un père et la gravité d'un apôtre : comme vous, je suis prêtre, et comme vous, pour ne pas dire plus que vous, je connais les dangers formidables de notre sacerdoce ; c'est parce que je les connais que je n'ai jamais voulu rester un seul jour dans le clergé séculier. Il y a peu de temps que j'ai appris l'histoire déplorable du coadjuteur de l'évêque de Québec, et de Joseph, mais que de choses plus déplorables encore j'ai apprises dans les retraites que j'ai prêchées en France et au Canada ! Toute proportion gardée, je pense qu'il y avait plus d'âmes pures dans Sodome, le jour de sa destruction, qu'il n'y en a aujourd'hui dans le clergé séculier. Le fait est que, sans un miracle de Dieu, il me semble impossible à un prêtre séculier de conserver la vertu de chasteté au milieu des dangers qui l'environnent. Notre sainte Église serait depuis longtemps perdue sans ressource, si Dieu ne lui avait fait la grâce de former des ordres religieux où la vertu de ses prêtres, protégée par les saintes et strictes ordonnances de la vie monastique, brille partout de l'éclat le plus pur, et donne encore au monde l'exemple des vertus apostoliques.

Il me parla longuement et avec enthousiasme de la paix dont on jouit dans un ordre religieux ; il me montra avec éloquence qu'on est plus à l'abri des séductions du péché, et qu'il est plus aisé de sauver son âme, lorsque l'on vit sous la conduite et le regard d'un supérieur dont les soins et la piété sont comme un bouclier contre les traits de l'ennemi. Il ajouta : – Vous avez établi la société de Tempérance dans presque tout le diocèse de Québec ; on a besoin de votre expérience et de vos fortes études sur cette question dans le diocèse de Montréal. Venez donc chez nous. Nous sommes trente jeunes prêtres dans notre ordre religieux tous accoutumés à la vie missionnaire ; nous serons heureux de vous seconder et de vous soutenir dans cette œuvre évidemment au-dessus des forces d'un seul homme. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne pouvez pas rester curé de Kamouraska et prêcher la Tempérance par tout le pays à la fois... Allons, mon jeune ami ! offrez au bon Dieu le sacrifice de votre chère paroisse, comme vous avez fait autrefois de celle de

Beauport, pour le bien du Canada et de l'Église qui vous appelle.

Il me semblait que je n'avais rien à répondre de raisonnable à ce discours. Je tombai à genoux et fis à mon Dieu, au milieu de larmes brûlantes, le sacrifice de ma paroisse. Le premier dimanche de septembre 1846, j'y fis mon discours d'adieu et partis tôt après pour le couvent des Oblats de Marie Immaculée, dont le but est de prêcher des retraites dans les paroisses du pays. Deux mois plus tard, je demandai à genoux la faveur d'être reçu comme novice dans cet ordre. Jamais prêtre de Rome ne s'enrôla sous les mystérieuses bannières d'un ordre religieux avec plus de ferveur que moi. La vie monacale m'apparaissait sous les couleurs les plus belles : je regardais comme la plus grande faveur que le ciel pût m'accorder, de passer le reste de ma vie à l'ombre paisible de ce monastère, au milieu d'hommes qui avaient élevé un mur de séparation entre eux et ce monde perfide et corrompu, aux pièges duquel je venais d'échapper. Je n'aurais plus sous les yeux que les exemples des plus héroïques vertus du christianisme pour me guider dans les voies du salut. Les traits de l'ennemi ne pourraient jamais m'atteindre derrière ces murailles protégées par la la Mère Immaculée de Dieu ; les effroyables tempêtes, qui avaient couvert de tant de naufrages les mers que je venais de traverser, et d'où j'avais tant de fois failli périr, ne pouvaient troubler les eaux paisibles du port où ma barque venait de trouver un abri.

Le vœu de pauvreté parfaite, en m'ôtant le droit de posséder même une obole, allait me débarrasser des chaînes que le monde impose à ses esclaves. A l'avenir, je serais aussi heureux que le petit enfant dans les bras de sa mère ; la nourriture, le vêtement, le logement allaient m'être donnés sans que je m'en occupasse. Mon père supérieur seul aurait la peine de pourvoir à tous mes besoins, à l'unique condition de ma parfaite soumission à toutes ses volontés. Et combien il me sera doux et facile d'aimer un tel père et de lui obéir, en le voyant se consacrer à guider mes pas dans le sentier de toutes les vertus. Est-ce que ce père si bon n'avait pas lui-même renoncé, par un

serment solennel, à tous les honneurs du monde, même à toutes les dignités de l'Église, afin de pouvoir faire de moi un saint sur la terre et un élu au ciel ! Oh ! comme mon salut me devenait, dès ce jour, une œuvre facile ! Je n'avais qu'une chose à faire, c'était d'avoir pour ce père qui venait de m'être donné sur la terre, le même respect, le même amour, le même dévouement que pour mon Père au ciel. La volonté de ce père terrestre serait, à l'avenir, la volonté de mon Père céleste. Si je commettais quelque erreur en lui obéissant, lui seul en répondrait devant Dieu ! Dans mes rapports avec lui, je ne devais plus être que comme un cadavre dans son cercueil, ou un bâton dans la main du voyageur. Je pouvais donc alors chanter avec le poète chrétien :

Je ne crains plus ni rocher, ni tempêtes
Sur ces rives enchantées.

Mais ces beaux rêves furent de courte durée. Lorsque j'étais encore à ses genoux, le Père Guigues m'avait présenté, avec beaucoup de solennité, un livre latin contenant les règles de l'ordre, en me disant que c'était un livre secret que je ne devais jamais montrer à personne en dehors de notre Institut. Lorsque, le lendemain, j'eus remercié Dieu et la Sainte Vierge des faveurs que j'avais reçues la veille, je me sentis troublé par une pensée soudaine : – N'as-tu pas mille fois entendu dire, et ne l'as-tu pas répété souvent que ton Église a toujours anathématisé les sociétés *secrètes*, et ne voilà-t-il pas que tu appartiens à une société secrète ?

J'essayai longtemps de raisonner contre cette voix et de la combattre de mon mieux ; elle allait me travaillant de plus en plus, lorsque, tout à coup, l'heureuse idée me vint que je n'étais plus qu'un cadavre ! Je me répondis donc à moi-même : – N'as-tu pas, pour toujours, renoncé à ton jugement privé ? N'es-tu pas un cadavre dont l'unique affaire est de te laisser mouvoir de droite à gauche, comme tes supérieurs le voudront ! Depuis quand un cadavre perd-il son temps à raisonner ? Serais-tu assez insensé que de perdre la belle couronne que tu as devant toi, au premier pas que ton Dieu te

demande de faire dans les voies de la perfection? J'ordonnai donc à ma raison de se taire, et j'étouffai la voix de mon *jugement privé*. Puis, pour mieux faire cesser cette première tentation, je me mis à étudier le Saint Livre de nos règles, avec la plus profonde et la plus respectueuse attention.

Je n'avais pas fini cette étude, que je compris pourquoi l'on tenait ce livre *caché*, et que l'on faisait un secret de son contenu. Rien ne peut égaler la surprise que j'éprouvai, lorsque je vis que, du commencement à la fin, il ne parlait qu'avec le plus souverain mépris des curés et des autres prêtres séculiers. — Quelle ne serait pas la surprise, l'indignation et la colère des curés du Canada, s'ils savaient ce que ces étrangers (car la plupart des Oblats, étaient des étrangers nouvellement arrivés de France) pensent et disent d'eux! Continueraient-ils à les traiter avec tant d'égards et de respect? les élèveraient-ils jusqu'aux nues, devant leurs ouailles, s'ils savaient que la première chose qu'un Père Oblat doit apprendre, c'est que le prêtre séculier est partout plongé dans le bournier de l'impieété et du vice; qu'il n'est qu'un paresseux, un ignorant, un mondain; qu'il est la honte de l'Église dont le déshonneur et la perte seraient assurés, si elle n'était pas soutenue et protégée par les vertus, la sainteté, le zèle et la science des Oblats! Je m'aperçus, avec non moins de surprise que de tristesse, que la pierre fondamentale ou plutôt toute la fabrique de l'ordre des Oblats, n'était que le pharisaïsme le plus éhonté. L'oblat, avec le livre de ses règles qui constitue son véritable Évangile, est convaincu de sa perfection et de sa sainteté, tandis qu'il ne voit que des défauts et des vices chez les autres. L'oblat est seul vraiment chrétien dans l'Église, il n'y aura que des oblats dans le ciel. L'oblat est le sel de la terre, c'est la lumière, le salut du monde. Était-ce donc pour arriver à cette vertu pharisaïque que j'avais quitté mon beau Kamouraska, et que j'avais abandonné la belle position que Dieu m'avait donnée dans mon pays?

Cependant, après avoir été assez longtemps troublé par ces tristes réflexions, je m'indignai de nouveau contre moi-même, en me souvenant

des affreux scandales, des infamies, des crimes honteux dont la plupart des paroisses, où j'avais travaillé, avaient été le théâtre. Je me rappelai l'ivrognerie de ce curé, la luxure de son voisin, l'ignorance crasse de cet autre ; puis le manque complet de foi chez le plus grand nombre ; et j'en conclus qu'après tout, les Oblats n'étaient pas bien éloignés de la vérité dans le sévère jugement qu'ils portaient sur les curés et les autres prêtres séculiers. Si, comme j'ai tout lieu de le penser, me dis-je à moi-même, les Oblats vivent dans la pratique des plus parfaites vertus évangéliques, est-ce un si grand crime pour eux de comprendre la différence qu'il y a entre eux et le clergé séculier ? Puis-je les condamner de ce qu'ils se disent les uns aux autres tout bas à l'oreille et dans le secret de leur cloître, ce qu'ils savent à ce sujet ? D'ailleurs, suis-je venu dans cette sainte maison pour tout critiquer et tout juger suivant mes préjugés et mes passions ? Quel droit ai-je de condamner ces prêtres si pieux, qui m'ont accueilli avec tant de bonté ? Non je suis venu ici pour m'y sanctifier par la pratique de la vertu. Or la première des vertus est l'humilité et la plus parfaite abnégation de moi-même. Avec toute la ferveur de mon âme, et le plus sincère désir d'être exaucé, je priai Dieu et la Sainte Vierge, de me donner la grâce de m'élever à ce degré suprême de perfection, dans lequel, ayant parfaitement renoncé à mon jugement privé, j'obéirais à toutes les volontés de mes supérieurs avec une soumission aveugle.

Les heures de la première semaine me parurent bien courtes ; elles étaient si bien remplies du matin au soir par la prière, la méditation et la lecture de livres ascétiques, qu'elles s'écoulaient sans qu'on s'en aperçût. Nous nous levions à 5h30. Le déjeuner était à 7h, le dîner à midi et le souper à 6h. Pendant les repas, on gardait ordinairement le silence, pour entendre la lecture de la vie d'un saint. Un jour, comme j'avais fini ma soupe et que je commençais à découper ma viande, tout en écoutant avec attention, je me sentis tout à coup brusquement saisi par les pieds. Quelque ridicule qu'il y ait à le confesser, je crus que le diable venait me tirer par les jambes. Je

sautai sur ma chaise pour échapper aux griffes du démon, en m'écriant : – Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que cela veut dire?

Des éclats de rire me répondirent. Enfin, un des pères vint à bout de me dire que c'était un de nos pères qui, par humilité, passait sous la table pour nous baiser les pieds. En même temps, j'aperçus le Père Lagier, couvert de sueur et de poussière, se traînant sur ses mains et sur ses genoux, et sortant de dessous la table pour aller se rouler sur le plancher, dans des convulsions de rire. Comme de raison, lorsque j'eus compris la cause de ma terreur, je joignis mes rires à ceux de toute la communauté.

Quelques jours plus tard, selon l'usage après souper, nous allions de la salle à dîner vers la chapelle, pour y passer quelques minutes à adorer le dieu-galette. Nous marchions vite et récitons tout haut le psaume *Miserere mei Deus*, etc. Comme le dernier venu dans le monastère, je marchais le premier, la tête haute. Nous avions à franchir deux portes, et il n'y avait pas assez de lumière pour bien distinguer les objets. En passant le premier seuil, mes pieds se heurtèrent contre un obstacle imprévu qui me fit culbuter face à terre. Le père qui me suivait de trop près pour être averti à temps de rester sur ses gardes, se heurta au même objet et vint s'étendre de tout son long sur moi ; il en fut de même du troisième et de deux autres ! Qu'est-ce donc qui nous avait fait tomber ? C'était tout bonnement le Père Brunet qui, dans un accès d'humilité, voulant montrer qu'il était en réalité un cadavre que l'on foule aux pieds, était venu s'étendre de tout son long, la face dans la poussière, à la première porte qu'il nous fallait franchir.

Quel trouble et quelle honte j'éprouvais, lorsque, seul dans ma cellule, je m'efforçais de me persuader à moi-même que c'était là la perfection du christianisme ! Une lutte ardente s'engageait à chaque instant entre mes devoirs d'oblat et mon intelligence d'homme. Cette intelligence indomptée et indomptable me criait jour et nuit, d'accord avec ma conscience, que ces prétendus actes d'humilité n'étaient qu'une caricature diabolique des humi-

liations du Christ. Je cherchais honnêtement à faire taire cette raison rebelle en lui disant qu'elle n'avait aucun droit de parler et de se faire entendre, dans l'enceinte paisible et sacrée d'un monastère. Au lieu de m'obéir et de se taire, elle me criait toujours plus haut, que Satan seul pouvait avoir baptisé de pareilles pratiques du nom du Sauveur et de son Évangile. Combien de fois, dans ces longues heures de lutte sans merci entre ma conscience de chrétien et d'honnête homme, je me suis dit à moi-même : – Chiniquy ! tu n'es pas venu ici pour philosopher, ni pour raisonner sur aucun sujet ; tu y es venu pour travailler à ton salut en devenant un cadavre, un bâton inerte. Tu ne dois avoir ici ni idée préconçue, ni connaissance acquise, ni règles de sens commun pour te guider ! Pauvre Chiniquy, tu n'es qu'un prêtre plein de toi-même, bouffi de vanité, perdu par l'esprit du monde. Tu es venu pour te sauver, et tu n'y réussiras que lorsque tu auras courbé ton orgueilleuse raison sous le joug des règles de ce saint ordre. Tu dois te soumettre à chaque iota et obéir avec joie et sans arrière-pensée à chaque signe des volontés de tes supérieurs !

J'allais deux fois par semaine aux pieds de mon supérieur, maître des novices, le Père Allard, lui raconter mes tentations et mes difficultés. Il me consolait chaque fois en me promettant que si j'étais ferme et persévérant dans le combat, je remporterais bientôt la victoire, et que je posséderais cette paix qui changerait le monastère en vrai paradis. Le temps approchait cependant où mes bonnes résolutions devaient rencontrer un rude échec. J'avais lu, dès le commencement de mon séjour au monastère, que chaque Oblat devait surveiller les autres membres de la communauté, et rapporter fidèlement et en secret au supérieur tout ce qui lui paraîtrait répréhensible et irrégulier dans leurs paroles ou leurs actions. Mais j'étais alors tellement préoccupé par d'autres pensées, que je ne fis aucune attention à cette règle. Le rouge me monta au visage, et je me sentis pris d'une honte et d'un dégoût inexprimables, lorsque, en la lisant pour la seconde fois, j'en aperçus toute l'immoralité et toute l'infamie. Est-il possible, me dis-je, que nous ne soyons

ici qu'une bande d'espions? J'eus, peu de temps après, l'occasion de voir les désastreux effets produits par cette loi.

Il y avait un Père Oblat que j'affectionnais plus que les autres, à cause de ses bonnes qualités et de sa haute intelligence; il m'avait aussi, bien des fois, donné des marques de la plus sincère amitié. Se trouvant un jour seul avec moi, il me dit : – Au nom de Dieu, je vous conjure de me dire si c'est vous qui m'avez dénoncé au Supérieur, en m'accusant d'avoir dit que sa conduite n'avait pas toujours été charitable à mon égard?

– Mon cher ami, lui répondis-je, je n'ai jamais pu dire une pareille chose contre vous, pour trois raisons : la première, c'est que vous ne m'avez jamais donné à penser que vous aviez à vous plaindre du Supérieur. La seconde, c'est que j'ai toujours cru que le Père Guigues était rempli de la plus sincère charité à l'égard de chacun de nous. La troisième enfin, c'est que je préférerais avoir la langue coupée et mangée par les chiens, plutôt que de dénoncer un de mes frères et de devenir un espion parmi eux.

– Je suis bien heureux de savoir cela, me dit-il. Quelqu'un m'avait assuré que c'était vous qui m'aviez nui dans la pensée de notre Père supérieur, et j'avais de la peine à le croire. Je vous confesse que je regrette amèrement d'avoir quitté ma belle cure pour me faire Oblat, et c'est cette infâme loi de délation qui me le fait surtout regretter. Elle change notre monastère en un véritable enfer, ou plutôt elle fait un enfer de chacun des monastères qui sont dans l'Église, car elle est générale pour toutes les maisons religieuses. Lorsque vous aurez fait un plus long séjour parmi nous, vous verrez qu'elle tarit à jamais entre nous les sources de la charité, de la paix et du bonheur.

– Je comprends parfaitement ce que vous me dites, lui répondis-je. La dernière fois que je me trouvai seul avec notre Père supérieur, il me demanda pourquoi j'avais dit que notre Saint Père le Pape n'était qu'un vieux fou. Il m'assura qu'un des plus dignes Pères de la maison le lui avait dit. Je lui répon-

dis que ce digne Père ne m'avait pas compris, ou qu'il avait lui-même inventé cette histoire, vu que j'avais toujours pensé que notre pape était un des plus sages qui aient jamais gouverné l'Église. Je m'explique à présent cette gêne extrême que je remarque dans la plus grande partie de nos conversations. Personne n'ose dire son sentiment sur rien ; les conversations restent dans le vague et roulent sur des sujets qui sont en général parfaitement insignifiants. Je comprends que les pauvres Pères aient peur les uns des autres, qu'ils ne voient que des espions sans pitié et pas un ami auprès d'eux ! Mon Dieu, quelle triste vie !

– Vous avez deviné juste, répondit mon ami. Pendant que quelques-uns des Pères, comme vous et moi, nous ne pouvons accepter cette loi, et que nous préférerions mourir plutôt que d'être des délateurs, la plupart des Pères qui nous arrivent de France ou d'Irlande ne vous entendront pas dire dix mots sans en marquer huit comme criminels qu'ils rapporteront au Supérieur dans un sens tout opposé à votre pensée. Je veux croire que ce n'est pas par malice, qu'ils agissent ainsi, mais par manque de jugement, ou pure bêtise. La plupart d'entre eux ont un esprit très rétréci, ils ne comprennent pas la moitié de ce qu'on leur dit, soit qu'ils n'écoutent pas avec attention quand on leur parle, soit qu'il aient l'esprit préoccupé d'autre chose ; toujours est-il qu'ils travestissent constamment nos paroles et irritent les supérieurs contre le reste de la communauté. Comme nous ne pouvons jamais savoir qui nous a dénoncés, et que nous ne pouvons jamais être confrontés avec nos calomniateurs, nous perdons toute confiance les uns dans les autres, et nous ne pouvons goûter un instant de bonheur social dans ces cloîtres.

C'est en conséquence de ce vil système d'espionnage qu'un auteur français, en parlant des moines avec lesquels il avait lui-même vécu, disait : « Ils entrent dans leurs monastères sans se connaître les uns les autres, ils y vivent sans s'aimer, ils se séparent sans se regretter. » Quoique je déplorasse sincèrement cette règle d'espionnage, j'aimais à penser cependant que cette

loi, comme d'autres misères humaines que j'observais dans le monastère, n'était là que comme les taches que l'on voit dans le soleil. Ces taches n'en diminuent pas la splendeur et la beauté. Elles n'empêchent pas cet astre radieux de répandre par tout le monde ses flots de chaleur, de lumière et de vie. Je me persuadais que la société des Oblats était toujours une arche de salut pour moi et pour le monde, où je vivais dans la paix avec moi-même et avec mon Dieu, pendant que les eaux du déluge continueraient à porter partout la ruine, la désolation et la mort.

C'est vers cette époque que la Providence de Dieu mit sous mes yeux une de ces ruines morales propres à faire trembler ceux qui se croient les plus forts. Nous apprîmes que le grand-vicaire de Montréal, M. l'abbé Quiblier, avait soulevé de tels scandales dans ses rapports avec les religieuses et les dames de la ville dont il était le confesseur à la mode, que l'indignation du peuple avait forcé l'évêque Bourget à le chasser ; il lui fallut descendre de son haut piédestal, traverser le fleuve avant le lever du soleil et prendre ignominieusement la route de l'exil... Notre supérieur Guigues sut habilement profiter de ce triste événement pour nous faire connaître tous les dangers qui menacent le prêtre séculier et nous demander de bénir le ciel de nous avoir mis à l'abri derrière les murs de notre sainte maison de Longueuil. Mais hélas ! nous étions bien près du déplorable jour qui allait nous montrer que le cœur de l'homme est partout faible et pécheur.

La cuisine avait été confiée à une veuve d'un nom respectable, âgée de plus de quarante ans. Malheureusement, après deux ou trois mois de résidence dans le monastère, cette veuve se prit d'amour pour son confesseur, qui avait la réputation d'être un des pères les plus fervents. Dans une heure néfaste, ils furent trouvés violant l'une des plus saintes lois que Dieu ait données à l'homme. La cuisinière fut renvoyée, et le faible et coupable Oblat puni : mais la honte s'attacha sur nos fronts, et la douleur perça nos âmes comme un glaive à deux tranchants. J'aurais préféré entendre lire mon arrêt

de mort que de voir l'ennemi entrer si facilement dans un refuge que je croyais entièrement à l'abri de ses pièges. Depuis ce jour fatal, mon Dieu voulut dissiper les unes après les autres, les illusions qui m'avaient conduit dans ce monastère, comme Il dissipe les blanches vapeurs qui nous cachent quelquefois les rayons du soleil. Je commençai à comprendre que les Oblats étaient des hommes comme les autres. Jusque là, je ne les avais étudiés que les yeux fermés, et je les avais vu environnés d'une auréole de sainteté que mon imagination seule avait créée. Depuis ce jour, j'ouvris les yeux sur la réalité.

Au printemps de 1847, j'eus une assez grave indisposition, et mon médecin me conseilla d'aller à l'Hôtel-Dieu de Montréal, où je trouverais plus aisément qu'à Longueuil les soins nécessaires. Ce couvent était près de la belle église Notre-Dame, dont il n'était séparé que par une rue étroite. Ce fut là que je fis, pour la première fois, la connaissance de la bonne sœur Hurtubise, l'une des plus anciennes et des plus vénérables religieuses de l'Hôtel-Dieu. Elle me traita avec toute la bonté d'une mère pour son enfant, et je ne savais comment lui en exprimer ma reconnaissance. Elle était encore pleine d'indignation contre deux Oblats qui, sous le prétexte de se faire soigner à l'Hôtel-Dieu, y étaient venus dans le but évident d'y séduire deux jeunes religieuses. Elle me dit comment elle les avait chassés ignominieusement avec défense de jamais mettre les pieds dans le couvent. Sa conversation était très animée et intéressante; elle savait à la perfection l'histoire de l'Église du Canada, depuis les cinquante dernières années. Elle était surtout familière avec les longs et scandaleux débats entre les prêtres du séminaire de St-Sulpice et l'évêque Talmesse. Elle me raconta avec quelle cruauté ils avaient chassé celui-ci de leur séminaire en 1842, et comment il n'avait pu trouver d'autre asile que dans le couvent de l'hôpital général.

Mais, ajouta-t-elle, cette faveur, que nous accordâmes à notre évêque, faillit nous coûter cher. Les rapports trop fréquents et trop libres des prêtres

qui avaient affaire à leur évêque et qui passaient quelquefois deux ou trois jours dans le couvent, amenèrent des désordres aussi déplorables que scandaleux. Nous le priâmes respectueusement de se choisir une autre demeure. Je fus une des religieuses chargées de cette mission délicate. Nous ne lui cachâmes pas que s'il refusait de nous accorder notre prière, nous étions décidées à nous en retourner dans nos familles et à nous y marier honnêtement. Il nous semblait que le mariage chrétien valait mieux que l'état dans lequel la plupart des prêtres et même quelques-uns de nos confesseurs, voulaient nous faire vivre. Après qu'elle m'eut raconté bien des faits intéressants de ces temps reculés, je lui demandai si elle avait connu Maria Monk et ce qu'elle pensait de son fameux livre : *Awful Disclosures* ?

Oui, mon père, je l'ai bien connue : elle a demeuré six mois parmi nous. J'ai lu son livre ; Monseigneur Lartigue nous l'avait mis entre les mains pour que nous le réfutions. Mais après l'avoir lu, j'ai refusé d'avoir rien à faire avec cet affreux volume. Quant à son contenu, je ne voudrais pas dire que tout soit vrai. Il peut, il doit y avoir des exagérations dans ces épouvantables histoires, surtout quand on sait que ce sont des hérétiques qui ont fourni la plupart de ces tristes faits. Mais, ce que je sais de ce livre, c'est que beaucoup des pages qu'il renferme ne sont que le trop fidèle récit des mystères d'iniquité que les murs de nos couvents dérobent aux regards du monde. Comprenez-moi bien : je ne veux pas dire que tout soit vrai dans ces *Awful Disclosures*, mais il s'y trouve assez de vérités pour faire réduire en cendres tous nos couvents, si elles étaient connues comme je les connais. En me disant ces dernières paroles, elle cacha son visage dans ses deux mains et fondit en larmes. Puis, elle se leva et me dit :

– Au nom de Dieu, Père Chiniquy, ne faites pas connaître ces terribles révélations avant que je sois morte ainsi que les sœurs qui connaissent ces choses comme moi. Et elle s'en alla à pas rapides et disparut.

Je restai pétrifié d'horreur devant ces révélations. Je regrettai sincère-

ment qu'elles m'eussent été faites, mais Dieu sait que j'ai respecté ma promesse de ne pas parler avant qu'un tiers de siècle se soit écoulé. Ces affreux secrets dont la Providence venait de me faire le dépositaire, rendaient à l'avenir mon séjour à l'hôpital aussi pénible qu'il m'avait été agréable jusqu'alors. Quoique je fusse loin d'être parfaitement rétabli, je quittai l'Hôtel-Dieu ce jour même, pour m'en retourner le cœur brisé et l'âme navrée d'angoisse, à mon monastère de Longueuil. En arrivant, j'appris le retour de deux de nos Pères qui avaient été évangéliser les hommes des chantiers, lesquels, au nombre de plusieurs milliers allaient, tous les hivers, couper du bois dans les forêts arrosées par l'Ottawa et ses nombreux tributaires, jusqu'à 300 milles au nord-ouest de Montréal. Cette nouvelle me fit du bien. J'espérais que le récit que ces bons Pères allaient nous faire des dangers qu'ils avaient courus au milieu des ours, des loups et des sauvages, et de la cordiale réception qu'ils avaient reçue partout de ces intrépides bûcherons, ferait une heureuse diversion aux sombres pensées qui m'accablaient. D'ailleurs, le Père Guigues m'avait chargé d'écrire la relation de leur mission. Mais, le lendemain de mon retour, un seul de ces Pères était visible, et sa conversation embarrassée, couverte de nuages, était loin d'être intéressante. J'eus le pressentiment d'un pénible mystère. Qu'était donc devenu l'autre Père? A voix basse on m'apprit qu'il avait reçu l'ordre de rester dans sa cellule, de ne parler à personne et de commencer une retraite de dix jours! Je n'étais encore que novice, et l'on me cachait avec soin tout ce qui n'était pas à l'honneur des moines. Je demandai en confidence à un intime ami la clef de l'énigme, et il consentit à me la donner après m'avoir fait promettre de ne pas en parler au Supérieur. Voici en abrégé ce qu'il me dit.

– Le pauvre Père Durocher a séduit en route une femme, mariée à un de nos amis dévoués, et dans la maison duquel nos missionnaires ont toujours reçu la plus généreuse hospitalité. Le brave homme ayant eu connaissance de l'infidélité de sa femme, a failli la tuer, dans un premier moment de colère. Il a ignominieusement chassé nos deux Pères de chez lui, et a tout écrit au

Père Supérieur, qui a condamné le Père coupable à une retraite de dix jours ; il n'en sera probablement pas quitte à si bon marché, car le Père Supérieur est furieux.

– Mais, dites-moi, lui répliquai-je, ces faits se renouvellent-ils souvent, dans cette communauté ?

Mon ami leva vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, et me dit : – Vous connaissez la chute de notre pauvre Père B. avec la cuisinière, vous avez dû aussi entendre quelque chose de l'affreux scandale dont le Père Telmont a donné le spectacle à Ottawa avec deux religieuses, qui le tenaient presque du matin au soir au confessionnal.

– Mais s'il en est ainsi, lui répondis-je, quels sont donc les avantages des moines sur les prêtres séculiers ?

– Leur seul avantage est de pouvoir se livrer plus impunément à tous les excès du vice et de la débauche. Derrière les murailles de leurs monastères, les moines ne sont vus de personne ; ces monastères, à quelques exceptions près, sont de vraies cachettes, où le démon a mille fois plus beau jeu pour perdre les moines et les religieuses. Le curé de campagne, environné de tout un monde qui a constamment les yeux sur lui, devrait toujours bénir Dieu pour ces mille témoins de sa vie. Sans doute, il a aussi des tentations, des chutes déplorables. Mais ces tentations et ces chutes ne sont rien en comparaison de ce qui se passe dans les sombres cachots que l'on appelle monastères, vrais repaires de hiboux de nuit. Le prêtre séculier qui tombe, fait une chute souvent irréparable. Le déshonneur ne sera pas seulement pour lui et pour sa complice, mais il retombera sur leurs familles, il fera couler les larmes d'une mère chérie, il flétrira le front d'un père respecté, il fera rougir une sœur, un frère qu'on aime plus que soi-même, il jettera la consternation dans toute une paroisse. Le prêtre et la femme y regardent donc à deux fois avant de se jeter dans un pareil abîme.

Mais quel mal arrive-t-il aux religieux derrière les murailles de leurs monastères et de leurs couvents? Quelques jours de retraite, quelques insignifiantes et ridicules punitions corporelles, que les innocents s'infligent souvent plus que les coupables! L'homme perd sa force dans ces sombres retraites. La grande et divine loi du respect que l'homme se doit à lui-même et à ses semblables, qui est un des plus puissants soutiens de la vertu chez l'individu comme dans la société toute entière, est anéantie dans le cloître. Car ici, la pensée qui fait tout mouvoir, ou plutôt qui flétrit tout, est que nous ne sommes que des cadavres. Or, quel respect un cadavre peut-il avoir pour les cadavres qui l'environnent? Et comment un cadavre peut-il se respecter lui-même? Cette doctrine est anti-sociale et anti-chrétienne. Elle fait une machine et une brute de l'être même que Dieu a créé à son image et qu'il a élevé à la dignité de fils de Dieu par Jésus-Christ. Tout est machine, pur mécanisme dans la vie du moine. Rien n'est réel; tout est faux, tout est masque, hypocrisie, mensonge, même dans ses vertus. Se traîner à genoux dans la poussière, lécher le plancher sale, se coucher en travers d'une porte, pour que toute la communauté passe sur son corps, au risque de se casser le cou, sont des actes d'humilité sublime et chrétienne. A force de s'entendre dire que la perfection religieuse consiste à ne plus se regarder que comme un cadavre, le malheureux religieux finit par le croire, et il s'accommode bientôt de la vie du cadavre. Il perd à jamais l'idée de ce qui est beau ou laid, bien ou mal. De là à la vie des brutes, il n'y a qu'un pas, et ce pas est bientôt franchi. Voilà ce qui nous explique comment le monde n'offre aucun exemple d'hommes et de femmes aussi dégradés que les moines et les religieuses.

N'avez-vous pas remarqué comment les humbles moines méprisent le reste des hommes! Il faut voir la haine profonde et le mépris sans bornes que les Oblats ont pour les Jésuites et que les Jésuites leur paient avec double intérêt. C'est à cause de ces sentiments de défiance et de mépris qu'ils nourrissent les uns contre les autres, qu'il est défendu à un Oblat d'aller à

confesse auprès d'un Jésuite ou de tout autre prêtre séculier, comme aussi il est défendu au Jésuite d'aller se confesser à un Oblat. Je n'ai pas besoin de vous dire que leur prétendu vœu de pauvreté n'est qu'un masque derrière lequel ils accumulent d'énormes richesses avec une inconcevable cupidité. C'est avec leur vœu de pauvreté que les moines de France, d'Angleterre et d'Italie sont devenus maîtres des plus belles parties de ces royaumes, jusqu'aux sanglantes révolutions qui les leur ont arrachées des mains pour les rendre aux peuples qui s'étaient trop longtemps laissé piller par eux.

Je connais le monde et je l'ai étudié de près : vous savez que j'ai été le chapelain, le confesseur et l'intime ami de la duchesse de Berry, mère de Henri V. Jamais je n'ai vu dans le grand monde autant d'amour pour les richesses et autant d'habileté pour les acquérir, que parmi les moines obligés par un serment à rester toujours pauvres. Lorsque la duchesse de Berry eut fini son rôle providentiel en France, je me suis fait moine et j'ai habité la Grande-Chartreuse de Rome. Là, j'ai pu voir ces prétendus pauvres nager dans l'abondance dans leurs palais somptueux. Je n'y fus pas longtemps sans regretter amèrement la fatale erreur qui m'y avait enfermé. Mais comment faire pour briser ces murs de granit et couper ces barres d'acier ? Il n'y a qu'un seul moyen de sortir de la Grande Chartreuse de Rome, c'est de demander à se consacrer à la prédication de l'Évangile parmi les sauvages idolâtres. Je fis donc ma déclaration solennelle et l'on ouvrit ma prison à condition que je me ferais Oblat, et que j'irais sous l'égide de cet ordre religieux travailler à la conversion des païens des Montagnes Rocheuses. J'ai trouvé parmi les moines du Canada ce que j'avais vu chez les moines d'Italie ; ils sont tous, peu d'exceptions près, morts à tous les sentiments honorables, indifférents à tout ce que Dieu a mis de dignité dans l'homme !

Le Christ est la lumière du monde ; le monachisme en est la nuit. Le Christ est la force, la gloire, la vie de l'homme ; le monachisme en est la décadence, la honte et la mort. Le Christ, après avoir rendu libres tous ceux qui

croient en Lui, les éleva jusqu'à la hauteur de son Père, dont ils devinrent les enfants et les héritiers ; le monachisme, non content de dépouiller l'homme de toutes ses libertés et de le réduire à la plus dégradante servitude, en fait un cadavre ! Le Christ, le vrai Christ, est la plus haute conception de l'humanité, le monachisme en est la plus basse et la plus ignoble.

Mon cher Père Chiniquy, je me fie à vous comme à moi-même ; c'est pour votre bien que je vous révèle ce secret qui n'est connu que de Dieu : lorsque je serai sur les Montagnes Rocheuses, je prendrai mon essor comme l'aigle de ces contrées, je monterai vers les régions de la lumière et de la vie. Je cesserai d'être moine pour redevenir ce que mon Dieu m'avait fait : un homme libre et raisonnable. Je cesserai d'être un cadavre pour prendre rang parmi les vivants, rachetés par Christ. Oui ! oui ! j'espère que mon Dieu va bientôt m'en faire la grâce ! Lorsque je serai sur ces montagnes, protégées par les drapeaux de l'Angleterre et des États-Unis, je briserai à jamais mes fers d'esclave ; je sortirai de mon tombeau.

Je regrette que le moine remarquable dont je viens de donner, en abrégé, les vues sur l'état monastique, m'ait fait promettre de ne pas le nommer, si je racontais jamais son histoire. Fidèle à sa promesse, il s'est rendu aux Montagnes Rocheuses comme Oblat, mais là il a brisé sans bruit le joug humiliant de la servitude monacale pour devenir homme et chrétien ainsi que Christ l'a voulu, en s'unissant par les liens du mariage à une demoiselle américaine de la plus haute respectabilité.

Guerrier faible et timide, épouvanté un jour par les ruines du champ de bataille où j'avais à combattre, j'avais cherché un rempart pour me mettre à l'abri du danger. J'avais cru que le monastère des Oblats de Marie Immaculée était une de ces hautes tours aux fortes murailles, où l'ennemi ne pouvait pénétrer ; j'y étais entré avec joie. Mais à peine avais-je commencé à me croire en sûreté, que ces fortes murailles se mirent à chanceler comme un

homme ivre. Je sentis le souffle de la vérité et de la justice de Dieu passer sur mon âme avec un bruit d'ouragan, et il ne resta pas pierre sur pierre de l'édifice où j'avais cherché la paix. Une voix me cria alors : « Soldat, viens combattre au grand jour ! Ne mets plus ta confiance dans les tours élevées par la main des hommes, et qui ne sont faites que de poussière et de boue. Viens combattre au grand jour, sous le regard de Dieu, et tu seras vainqueur par Jésus Christ. »

J'écoutai cette voix et fis mes adieux aux Oblats le 1^{er} octobre 1847. Ah ! si j'avais pu, au prix de tout ce que j'avais de sang dans mes veines, faire passer dans leur âme les lumières que le Seigneur m'avait accordées sur les effroyables déceptions que l'ennemi cache dans les monastères ! Mais je n'avais pas le pouvoir de Dieu pour changer les ténèbres en lumière. Il me fallait laisser ces pauvres moines se débattre sous les chaînes pesantes qui meurtrissaient leurs épaules.

40. – Dernier combat contre l'intempérance.

Le curé de Longueuil, M. l'abbé Moïse Brassard, qui avait été un de mes professeurs à Nicolet et qui n'avait toujours témoigné beaucoup d'affection, me reçut avec la plus chaleureuse hospitalité à ma sortie du couvent. Mon premier soin fut de préparer un mémoire sur les raisons qui m'avaient fait quitter le monastère. On m'avait rapporté qu'un prêtre ayant dit à l'évêque combien il était heureux de me voir travailler de nouveau comme prêtre séculier, Sa Grandeur lui avait dit froidement :

– Le Père Chiniquy est libre de sortir de chez les Oblats. Mais il sera désappointé, s'il veut travailler dans mon diocèse : je n'ai pas besoin de ses services.

Ceci ne m'avait pas surpris. Je savais que l'évêque s'était fait le protecteur

de ces moines, il m'avait lui-même dit sa satisfaction de me voir entrer dans leur ordre. Mais les raisons que j'allais lui donner de ma sortie étaient si fortes que je savais qu'il ne pourrait me refuser son estime, après qu'il m'aurait entendu. Je ne fus pas déçu. Les premiers moments de mon entrevue avec lui furent pourtant orageux.

– Je ne puis vous cacher, me dit-il, ma surprise et ma peine ! Quelle confiance pourra-t-on mettre en vous, à l'avenir, puisque vous montrez si peu de persévérance. Vous avez perdu l'estime de vos meilleurs amis et la mienne. Je ne vous le cache pas, des bruits courent déjà sur votre compte, au sujet de votre sortie de chez les Oblats, qui vous font un dommage irréparable. On nous assure que vous avez un caractère intraitable, et que vous êtes si rempli de vous-même que les supérieurs ont été forcés de vous mettre à la porte.

Le ton dans lequel ces paroles m'étaient adressées me disait que je n'entendais pas la dixième partie de ce que mon évêque avait contre moi. Heureusement, je m'y étais attendu ; avant de paraître en sa présence, je m'étais préparé à tout entendre. J'avais passé les trois derniers jours en prière, demandant à Dieu de m'accorder la grâce de rester calme au milieu de la tempête, et j'avais évidemment été exaucé. J'écoutai les choses pénibles que l'évêque me dit comme si elles eussent été adressées à une personne qui me fût tout à fait étrangère.

– Monseigneur, répondis-je, permettez-moi de vous assurer que la crainte de ce que les hommes diront à mon sujet n'a été pour rien dans les raisons qui ont motivé la démarche solennelle que je viens de faire. Le seul motif qui m'a fait agir, est le désir de sauver mon âme et de travailler plus que jamais au bien de notre commune patrie. Les rumeurs qui semblent si fort occuper Votre Grandeur au sujet de mon expulsion de chez les Oblats, ne me troublent pas le moins du monde, car elles sont sans fondement. Depuis le premier jusqu'au dernier jour de mon séjour parmi les Oblats, j'ai

été honoré de l'estime et de l'amitié de tous, sans exception ; des larmes coulaient de tous les yeux, lorsque j'ai fait mes adieux, et je n'ai pas d'amis plus sincères que les membres de cette communauté. Ayez la bonté de lire la lettre testimoniale que le supérieur m'a remise le jour de mon départ. L'évêque prit ce document de mes mains et lut lentement à haute voix :

« Le soussigné, supérieur du noviciat des Pères Oblats établis à Longueuil, atteste que la conduite de M. Chiniquy, durant son séjour dans notre maison, a été digne du caractère sacré dont il est revêtu, et qu'après une année de solitude, il ne mérite pas moins la confiance dont ses confrères dans le sacerdoce l'ont honoré avant cette époque. Nous aimons surtout à rendre témoignage à son zèle constant pour la tempérance. Nous pensons que rien n'est plus propre à donner un caractère de stabilité à cette œuvre admirable, et à lui assurer un succès complet, que les réflexions faites dans la retraite sur l'importance de son objet.

Fait à Longueuil, 1er octobre 1847.

ALLARD, supérieur, Oblats de M. I. »

Je ne puis dire le plaisir que j'éprouvai lorsque j'aperçus l'effet presque magique produit par ce document sur l'esprit de mon évêque. Il me rendit le papier, en disant : – Je bénis Dieu de ce que toutes ces mauvaises rumeurs soient fausses. A présent, dites-moi les raisons qui vous ont fait quitter ce monastère?

Je lui présentai alors mon mémoire long d'environ 30 pages. L'évêque en lut environ cinq ou six avec la plus grande attention. – Etes-vous bien certain de l'exactitude de tout ce que vous dites là? me demanda-t-il d'une voix troublée.

– Oui, Monseigneur, ces choses sont aussi certaines que ma présence et la vôtre dans cette chambre, sous le regard de Dieu.

L'évêque devint pâle comme un mort, et demeura une minute ou deux sans parler. – Je vous comprends, dit-il enfin. Je vous avoue franchement que j'aurais beaucoup préféré vous voir rester parmi les Oblats, mais les pensées des hommes ne sont pas celles de Dieu ; il se peut qu'il veuille vous employer à l'œuvre de la tempérance, comme messenger de ses miséricordes et non comme l'envoyé d'un supérieur qui pourrait bien être votre inférieur dans la grande et sainte cause dont vous êtes évidemment l'apôtre au Canada. Je suis heureux de vous dire que j'ai parlé de vous à notre Saint Père le Pape, et qu'il m'a remis pour vous un superbe médaillon contenant son portrait, ainsi qu'un très beau crucifix qu'il a béni exprès pour vous. J'aime à profiter de cette occasion pour vous les offrir en son nom.

Je tombai à genoux pour les recevoir et les presser sur mes lèvres. Aucune parole ne pourrait exprimer les sentiments de bonheur que j'éprouvai en ce moment. Je restai quelque temps muet de surprise et d'admiration, en regardant ces objets qui me venaient de celui que je croyais alors le successeur de St-Pierre et le vicaire de Jésus-Christ. En me présentant ce beau christ, l'évêque me donna les plus amples pouvoirs pour établir la société de Tempérance dans toutes les paroisses de son diocèse où l'on m'appellerait. En me congédiant, pendant que j'étais à ses pieds, il posa ses mains sur ma tête et pria Dieu de me conduire et de me diriger dans toutes mes voies.

Notre Sauveur a dit : Qui est le roi qui, se mettant en campagne pour combattre un autre roi, ne consulte auparavant, en repos et à loisir, s'il pourra marcher avec dix mille hommes contre cet ennemi qui s'avance contre lui avec vingt mille ? (Luc.14.31). En reprenant ma place dans les rangs de l'armée qui combattait contre le monstre de l'alcoolisme, je sentis plus que jamais ma faiblesse. Combien de fois ne me jetai-je pas aux pieds de mon Dieu, pour considérer s'il m'était possible de reprendre la lutte. Combien souvent je me suis senti découragé, prêt à prendre la fuite devant cet ennemi formidable. Mais dans ces heures de trouble et d'angoisse, le Bon Maître vint toujours à mon

secours, en me disant : Ne crains rien, je suis avec toi ; prends courage ; j'ai vaincu le monde. Je me jetai enfin dans les bras de mon Dieu, comme un enfant dans les bras de son père, pour recevoir de lui les forces dont j'avais besoin.

Cependant, ma confiance en Dieu ne me fit pas négliger les moyens que la Providence m'offrait dans la science et la sagesse humaines. Comme je l'ai déjà dit, j'avais étudié les livres des plus savants écrivains depuis le célèbre naturaliste Pline jusqu'à Sir Ashly Cooper, le D^r Comb, etc., etc., afin de m'éclairer sur la nature et les effets des boissons alcooliques. J'avais extrait de tous ces ouvrages des notes savantes, des faits remarquables et des arguments puissants en faveur de mes principes. J'avais moi-même écrit un livre, *Le Manuel de Tempérance*, dont le succès avait été remarquable : quatre éditions en avaient été écoulées en moins de quatre ans. Rien, cependant ne me fut plus utile dans mes études que ma correspondance et mes entrevues avec le Père Mathews, lors de sa visite aux États-Unis.

Dès la première fois que je le rencontrai à Boston, ce célèbre apôtre de la Tempérance m'avait dit combien il regrettait d'avoir d'abord trop compté sur l'enthousiasme de la multitude. Les grands mouvements des foules entraînés par une pente irrésistible passent aussi vite que les nuages poussés par la tempête, et ne laissent guère de traces. Persévérez, m'avait-il souvent répété, dans la résolution que vous avez prise, dès le commencement de votre travail, de ne jamais demander d'engagement sans avoir donné un cours complet d'instruction sur la nature de ce serment et sur les effroyables maux qui accompagnent l'usage de la boisson. Comment pouvons-nous espérer que les gens abandonnent pour toujours l'usage de l'alcool, tant qu'ils resteront convaincus qu'il est bon, utile et même nécessaire pour soutenir leurs forces dans leurs rudes travaux ? La première chose que nous avons à faire est donc de bien leur montrer que les boissons alcooliques détruisent et tuent leur corps, tout en damnant leur âme. Tant que les prêtres et le peuple

seront sous l'impression que la boisson est nécessaire pour réchauffer en hiver, et rafraîchir en été, nos efforts, nos succès même ressembleront à ces poignées de paille auxquelles on met le feu, pendant une nuit obscure. Elles jettent un peu d'éclat, attirent les regards de la foule, puis s'éteignent bientôt pour rendre les ténèbres encore plus profondes : il n'en restera que de la cendre et de la fumée. J'ai vu bien des fois mes compatriotes par milliers prendre honnêtement et pour toute leur vie l'engagement de la tempérance, mais la semaine n'était pas finie, qu'un grand nombre avaient demandé et obtenu de leurs prêtres la permission de boire, croyant qu'il leur était impossible de gagner leur vie et de soutenir leurs familles sans en faire usage. Bien peu de prêtres, en Irlande, ont pris l'engagement de la tempérance. Et parmi ceux-même qui l'ont pris, il n'y en a eu qu'un petit nombre qui aient persévéré.

A New-York, deux prêtres seulement ont eu le courage d'essayer d'abandonner l'usage des boissons fortes, mais la seconde semaine après ce sacrifice, je les rencontrais ivres tous les deux. L'archevêque Hughes m'a plus d'une fois tourné en ridicule devant ses prêtres. Un jour, à sa propre table, il a bu un verre de brandy à ma santé, en se moquant de notre belle société de Tempérance. Ici, à Boston, les habitudes bachiques de l'évêque et de ses prêtres, sont telles qu'il m'a fallu quitter son palais, sans bruit, pour me réfugier dans un hôtel. Cette conduite du clergé fait plus que me paralyser ; elle me tue.

En disant ces dernières paroles, cet homme aux hautes pensées, au cœur noble et sensible, laissa échapper un torrent de larmes ; il cacha sa figure dans ses mains, et resta plus de dix minutes sans pouvoir prononcer une parole. La profonde désolation d'un homme que Dieu avait fait si grand et élevé si haut ; ces torrents de larmes chez celui-là même qui les avait séchées chez tant d'autres ; cette inexprimable tristesse dans l'âme d'un homme qui avait ramené le bonheur et la joie au sein de tant de familles désolées, a été

une des leçons les plus solennelles que Dieu m'ait jamais données sur la vanité des honneurs de ce monde. J'en ai plus appris, en ce moment, que dans le reste de ma vie, sur la suprême folie de se fier à ses propres succès pour compter sur le bonheur ; car, qui a jamais vu le travail de ses mains plus béni par Dieu et loué par les hommes que le vénérable apôtre de la Tempérance en Irlande ?

Je choisis pour premier champ de bataille, la paroisse de Longueuil, et je réservai le premier dimanche de l'Avent pour frapper les premiers coups. Mais plus l'heure approchait où il me faudrait tirer l'épée, plus je sentais la solennité de ma position, et le besoin du secours de Celui qui seul pouvait me donner la victoire. Mon invariable règle était de ne jamais prêcher la tempérance avant d'avoir pris des renseignements : 1^o sur le nombre de morts, d'accidents et de meurtres causés par la boisson ; 2^o sur le nombre d'orphelins et de veuves faits par l'ivrognerie ; 3^o sur le nombre des familles riches ruinées et des familles pauvres retenues dans la misère par l'usage des boissons fortes ; 4^o sur la somme approximative de l'argent dépensée en boissons enivrantes dans l'espace des vingt dernières années. J'appris ainsi que, pendant cet espace de temps trente-deux hommes avaient perdu la vie à Longueuil, en état d'ivresse ; que vingt-cinq veuves et soixante-et-quinze orphelins devaient à la boisson la perte d'un époux ou d'un père ; que soixante-douze familles riches avaient été complètement ruinées, et quatre-vingts pauvres étaient restées dans une affreuse misère ; que trois cent mille piastres (300 000 dollars) enfin, avaient été dépensées en alcool.

Pendant trois jours, je parlai à une foule compacte de tout âge et de toute condition, réunie dans l'église. Mon premier texte fut : Ne regardez pas le vin, lorsqu'il brille et pétille dans la coupe, car il vous piquera bientôt, comme un serpent, et il vous mordra comme une vipère ! ([Prov.23.31-32](#)). Je leur montrai, le premier jour, comment les boissons alcooliques « piquent comme un serpent et mordent comme une vipère », en détruisant les poumons, le foie, le cerveau,

les nerfs, les muscles, le corps entier et la vie de l'homme. Le second jour, je fis voir que les boissons enivrantes sont le plus cruel ennemi du père, de la mère, de l'enfant ; l'ennemi des jeunes gens comme des vieillards ; l'ennemi du pauvre et du riche, du marchand et du journalier, l'ennemi de la famille, de la paroisse, de la patrie ! Le troisième jour, il me fut aisé de démontrer que l'alcool attaque et détruit l'intelligence, en donnant la mort à l'âme ; qu'il est l'ennemi de l'Évangile, de Jésus-Christ et de son Église ; l'ennemi de toutes les lois humaines et divines ; l'ennemi de Dieu le Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Ma conclusion fut que nous devions tous nous armer pour détruire cet ennemi, dont le bras impitoyable était constamment levé contre nous. Je fis le navrant tableau de nos amis et de nos parents les plus chers tombés à nos côtés victimes de ce fléau. Je mis devant les yeux les veuves et les orphelins sans nombre, qui lui devaient une vie de misère, d'opprobre et de désolation telle que le langage était impuissant à la décrire.

Je n'étais pas à la moitié de mon discours que les larmes coulaient de tous les yeux ; parfois les sanglots et les cris de douleur couvraient tellement ma voix, qu'il fallait m'arrêter pour attendre que le silence se rétablît. Prenant ensuite de la main gauche le magnifique crucifix donné par le pape, je montrai à mes auditeurs tout ce que le Sauveur du monde avait souffert de tortures, pour expier les crimes enfantés par les boissons fortes. Je leur fis entendre sa voix s'unissant à celle de la Sainte-Vierge et de tous les saints qui les conjuraient de chasser loin d'eux, et de frapper à mort ce monstre.

– Laissez pour toujours ces boissons enivrantes, m'écriai je en terminant, car elles sont maudites par des milliers d'orphelins, de veuves, d'épouses et de mères qui leur doivent une vie d'opprobre et de douleur ; elles sont maudites par la Sainte-Vierge et par les anges, témoins journaliers des iniquités dont elles inondent la terre ; elles sont maudites par les réprouvés qu'elles ont précipités dans l'enfer ; elles sont maudites par Jésus-Christ à qui elles arrachent, tous les jours, des milliers d'âmes pour lesquelles il a

versé la dernière goutte de son sang.

Ces vérités qui sont incontestables pour les catholiques-romains, tombaient sur cette multitude avec une force irrésistible. La consternation et la douleur étaient tellement profondes et universelles qu'elles réagissaient sur le pauvre orateur qui, plus d'une fois, ne pouvait plus s'exprimer que par des larmes et des sanglots. Lorsque je pus espérer que, par la grande miséricorde de Dieu, toutes les résistances étaient subjuguées, les obstacles renversés, les volontés soumises, je terminai le discours, qui dura plus de deux heures, par une prière ardente, pour demander à Notre Seigneur Jésus-Christ de nous accorder la grâce de ne plus jamais faire usage de ces dégoûtantes et maudites boissons, et je priai chacun de mes auditeurs de répéter avec moi l'engagement de la Tempérance :

« Adorable et bon Sauveur Jésus-Christ, qui êtes mort sur la croix pour effacer mes péchés et sauver mon âme coupable : pour votre amour, pour le bien de mes frères et pour mon propre bien, je promets, avec votre secours, de ne plus jamais faire usage de boissons enivrantes, et de ne plus jamais en donner à qui que ce soit, que par l'ordre d'un honnête médecin. »

Le Seigneur avait évidemment béni les humbles efforts de son indigne serviteur. Deux milles trois cents citoyens de Longueuil s'enrôlèrent sous les saintes bannières de la Tempérance. Au lieu de les inviter à signer une promesse écrite, je les priai de venir au pied de l'autel baiser le crucifix auquel était attachée la bénédiction du pape.

La première chose que la plupart de ces admirables habitants de Longueuil firent en arrivant chez eux, fut de briser leurs cruches et leurs barils, et de répandre sur la terre la boisson détestable qui leur avait coûté tant de larmes et d'argent. Une semaine plus tard, j'avais reçu l'appel de quatre-vingt paroisses, pour y établir la société de Tempérance. Je me mis de suite à l'œuvre. Les diocèses de Montréal, Trois-Rivières et St-Hyacinthe contenant

plus de deux cents paroisses, avec une population de deux cent mille âmes s'enrôlèrent généreusement sous les saintes bannières de la Tempérance. Pendant cette année et les trois qui la suivirent, je prononçai 1800 discours que le Seigneur bénit également partout, au delà de mes espérances.

Le changement fut si rapide et si sérieux, qu'il semblait tenir plus du miracle que d'une cause naturelle. Partout les tavernes furent fermées, toutes les distilleries, excepté une, eurent à changer leur destination première. Le commerce des boissons cessa presque entièrement. Et cela, sans le secours d'aucune loi spéciale. Ce fut l'œuvre spontanée d'un peuple intelligent qui avait entièrement cessé de faire usage de boissons alcooliques, parce qu'il était parfaitement persuadé que ces détestables breuvages sont injurieux à l'homme, qu'ils détruisent ses forces, affaiblissent son intelligence, paralysent ses bras, dévorent sa fortune, abrègent sa vie, condamnent son âme, dégradent sa patrie et outragent son Dieu. Ces convictions étaient tellement puissantes et universelles qu'en bien des endroits les marchands roulaient leurs barils de liqueurs, de vin, de bière sur la place publique, en faisaient une haute pyramide à laquelle j'étais invité à mettre le feu. Le peuple accouru de tous côtés par la nouveauté du spectacle, faisait alors retentir l'air de ses cris de joie. Les vieillards et les jeunes gens, les pères, les mères et les enfants, les personnes qui avaient toujours été tempérantes, comme celles qui venaient d'être délivrées des chaînes de l'ivrognerie, bénissaient également Dieu de la grande victoire qu'il venait de leur donner sur leur plus implacable ennemi

Oh ! qu'elles étaient belles, qu'elles étaient éloquentes ces flammes qui, comme des langues de feu, semblaient vouloir monter jusqu'au ciel pour bénir le grand Dieu qui venait de nous délivrer de notre plus mortel ennemi. La lumière qui se reflétait sur les milliers de personnes qui assistaient à cet autodafé, offrait un spectacle d'une grande beauté ; il y avait une harmonie qui semblait plus venir du ciel que de la terre, dans le bruit de ces tonneaux d'alcool que le feu dévorait, et ces cris de joie, ces hourras qui se mêlaient

aux sons du sublime *Te Deum*, ou de quelques autres de nos beaux cantiques que nous chantions avec un enthousiasme impossible à décrire. Mais, où trouver des paroles pour exprimer le bonheur de mon âme, lorsque ces généreux enfants du Canada, au moment du départ, accouraient autour de moi, me saisissaient la main, la pressaient sur leurs lèvres et l'arrosaient de larmes de reconnaissance et d'amour ! Ici c'était une mère qui me remerciait de lui avoir rendu l'enfant qu'elle croyait à jamais perdu dans la fange de l'ivrognerie ; là, c'était un père descendu par la boisson au dernier degré de l'abrutissement, qui avait été longtemps le bourreau de sa femme et de ses enfants, et que le ciel avait tout à coup, et pour toujours, transformé pour faire de lui le plus généreux des époux, le plus tendre des pères,

Ce qui troublait ma joie, dans ces jours où le ciel faisait couler les rosées de ses miséricordes sur ma chère patrie, c'était les honneurs immérités, les louanges exagérées qui m'étaient adressés. Je fus d'abord forcé le 27 octobre 1848, de recevoir une ovation que les curés de Longueuil, Chambly, Boucherville et autres m'avaient préparée en secret, lorsqu'ils me présentèrent mon portrait peint par l'artiste Hamel. Ce ne fut qu'avec bien des efforts que j'empêchai les gens de me porter sur leurs épaules. Cette ovation, que des amis bienveillants avaient préparée dans la pensée de me faire plaisir, me remplit de tristesse et me couvrit de confusion, car je me sentais si au-dessous de la haute opinion que l'on s'était formée de moi, et j'étais si persuadé que je ne méritais pas les éloges que l'on me donnait ! Je ne me sentis pas moins humilié et étonné, lorsqu'un an plus tard, j'aperçus le juge Mondelet s'avancer vers moi suivi de plus de 15 000 personnes, pour m'offrir une médaille d'or, au nom de la ville de Montréal. Des drapeaux sans nombre flottaient au-dessus de cette multitude ; plusieurs corps de musiciens remplissaient l'air de leurs symphonies. Sur un côté de cette médaille on lisait : « Au Rév. Père Chiniquy, Apôtre de la Tempérance. Hommage à ses vertus, à son zèle, à son patriotisme ! » Sur l'autre côté : « Souvenir de Tempérance. Mai 1849. » Elle était enveloppée dans quatre billets de 100

dollars et enfermée dans une boîte de grand prix. Dieu sait que, ce jour-là, j'aurais préféré être à mille pieds sous terre, plutôt que d'entendre ces éloges que je savais trop bien n'avoir jamais mérités.

C'était cependant à Toronto, au mois de juin 1850, que ces louanges devaient le plus me prendre par surprise et m'humilier. C'est là que j'allais mieux que jamais comprendre ma petitesse et l'immense distance qu'il y avait entre ce Chiniquy que l'on croyait si grand, et le véritable Chiniquy que je savais si petit. J'avais été envoyé par 40 000 *teetotalers* pour proposer au Parlement une loi rendant les vendeurs d'alcool responsables des maux qui tombaient sur les familles ruinées par l'ivrognerie. Le Parlement me reçut avec bonté, et nomma un comité de dix de ses principaux membres pour m'aider à préparer cet édit. J'étais présent lorsqu'il fut proposé. Napoléon ne ressentit pas plus de joie lorsqu'il gagna la bataille d'Austerlitz, que je n'en eus lorsque j'entendis que cette loi qui m'avait coûté tant de travail, allait être promulguée. Les vautours qui s'engraissent de tant de larmes et de sang allaient enfin être forcés de venir au secours des victimes de leur infâme trafic. Mais quelle ne fut pas ma surprise et ma consternation lorsque l'honorable Dewitt, aussitôt le vote prononcé, se leva pour proposer qu'une expression de publique reconnaissance me soit donnée par le Parlement. Son discours, qui dura plus d'une demi-heure, fut rempli de compliments exagérés; il m'attribua des qualités et des mérites que je savais si bien n'avoir jamais possédés, que j'aurais été tenté de croire qu'il voulait se moquer de moi, s'il n'avait été depuis longtemps, un de mes meilleurs amis. Il fut suivi par les honorables Lafontaine et Baldwin, premiers ministres de la Couronne, et par cinq ou six autres qui renchérèrent encore sur ce qu'avait dit M. Dewitt. Je trouvais plus qu'étrange que l'on me donnât le mérite de l'admirable changement qui s'était opéré au Canada, tandis que c'était si visiblement l'œuvre de Dieu. Il me semblait que c'était un blasphème de donner tant de louanges à un misérable homme pécheur pour une œuvre que Dieu seul avait pu accomplir. Ces discours durèrent plus de deux heures,

et furent bientôt suivis par un vote unanime qui me faisait don de 6500 dollars comme expression de la reconnaissance de mon pays.

Peu de temps avant cela, les évêques m'avaient donné des marques de leur bienveillante estime, qui, quoique non méritées, m'avaient cependant été plus agréables; car étant accompagnées de moins d'éclat, je me sentais moins troublé par la crainte qu'elles ne me tournassent la tête en me faisant oublier que je n'étais rien. Lorsque Monseigneur Turgeon avait envoyé à Rome l'abbé Baillargeon, curé de Québec, il lui avait conseillé de venir à Longueuil, me demander d'écrire à Sa Sainteté le pape et de lui envoyer mon livre sur la Tempérance. Ceci se passait dans le mois de mai 1850. Quelques mois plus tard, je recevais la lettre suivante :

Rome, 20 août 1850.

Au Révérend Père Chiniquy,

Mon bien cher ami,

Ce n'est que lundi 12, qu'il m'a été donné d'avoir une audience particulière du Souverain Pontife. J'en ai profité pour lui présenter votre livre, qu'il a accepté, je ne dirai pas avec la bonté qui le caractérise si éminemment, mais avec des signes tout particuliers de satisfaction et d'approbation, en me chargeant de vous dire qu'il accorde *sa bénédiction apostolique* à vous et à l'œuvre sainte de la Tempérance que vous poursuivez. Je m'estime heureux d'avoir eu à offrir, de votre part, au vicaire de Jésus-Christ, un livre qui, après avoir fait tant de bien à mes compatriotes, a pu faire découler de sa bouche auguste des paroles aussi solennelles. Et c'est pour mon cœur un plaisir bien doux que de vous les transmettre.

Votre ami,

C. BAILLARGEON, prêtre.

Peu de temps avant que cette lettre m'arrivât de Rome, l'évêque Bourget m'avait officiellement nommé Apôtre de la Tempérance, dans le document suivant :

Ignace Bourget, par la miséricorde divine et la grâce du St. Siège apostolique, évêque de Ville-Marie (Montréal).

Nous certifions et nous aimons à faire connaître à tous ceux qui liront ces présentes, que le Rév. Charles Chiniquy, prêtre, Apôtre de la Tempérance dans notre diocèse, nous est bien connu, et qu'après mûr examen, nous assurons qu'il mène une vie digne de l'état ecclésiastique et qu'il n'est à notre connaissance lié par aucune censure ecclésiastique. C'est pourquoi nous prions, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, tous les archevêques, évêques, ou autres dignitaires ecclésiastiques chez qui il ira, de le bien recevoir pour l'amour de Jésus-Christ, et dans le cas où il le désirerait, de lui permettre de célébrer le St. Sacrifice, et d'exercer les autres fonctions ecclésiastiques ; déclarant que nous sommes nous-même, prêt à lui conférer ces privilèges et d'autres plus grands encore.

En foi de quoi, nous avons donné les présentes lettres sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, dans notre ville et palais épiscopal, le 6 juin 1850.

IGNACE, Evêque de Montréal.

Par ordre

(Signé)

I. O. PARÉ, Chanc. Sec.

Il m'est impossible de donner une idée de mon embarras et de ma confusion, lorsque ce déluge de louanges, d'honneurs exagérés tombèrent sur moi. Pendant que la voix trompeuse de ma vanité naturelle voulait applaudir aux paroles tentatrices qui m'arrivaient de tous les points de l'horizon, ma conscience me parlait avec une puissance et une force qui dominaient tous ces bruits séduisants et trompeurs. Elle me criait jour et nuit : « Chiniquy, tu n'es qu'un vil pécheur, indigne de l'estime et des

louanges de tes semblables, s'ils te connaissaient tel que tu es ! Où en serais-tu aujourd'hui, si Dieu t'eût visité dans sa justice et puni comme tu le mérites ? »

Ce conflit, dont Dieu seul était le témoin, faisait de moi un des plus malheureux hommes de la terre. Combien de fois me suis-je dit : Ces multitudes doivent être bien aveugles pour voir en moi tant de qualités, ou bien il faut que je sois le plus grand hypocrite que le monde ait jamais vu, pour avoir une telle réputation de vertu et d'éloquence, tandis que je ne vois qu'imperfection, ignorance et petitesse au fond de mon pauvre cœur. Ces grands succès sont-ils dus à mes mérites, ou à mon éloquence ? Non ! assurément non ! ils ne sont dus qu'à la toute puissante miséricorde de mon Dieu. Ne serai-je pas à tout jamais damné, si j'ai le malheur de croire à toutes ces paroles flatteuses ? Serai-je assez insensé pour m'attribuer le mérite d'une œuvre qui n'appartient qu'à Dieu ?

Ces louanges continuelles étaient comme des meules de moulin attachées à mon cou, pour me précipiter dans l'étang de feu dont Jésus-Christ dit que les flammes ne s'éteindront jamais. Je me débattais en vain sous leur poids : quand je croyais m'être débarrassé de quelques-unes d'entre elles, il m'en arrivait d'autres qui m'écrasaient encore plus. Un jour c'était la presse aux mille trompettes qui m'exaltait outre mesure ; un autre jour, c'étaient des adresses que les populations me présentaient chargées de toutes les hyperboles de la rhétorique ; des ovations continuelles m'étaient faites d'une paroisse à l'autre ; la foule accourait partout à ma rencontre, les uns en voiture, les autres à cheval, d'autres à pied, portant des étendards aux brillantes couleurs. Bien des fois, les chemins que nous par courions étaient bordés des deux côtés de rangées d'érables, de sapins, de cèdres qu'on avait apportés la veille des forêts voisines, malgré la défense que j'en faisais sans cesse.

Combien de fois, les curés me demandaient pourquoi je paraissais si triste, lorsque les multitudes qui m'environnaient paraissaient si heureuses ?

– Je suis triste, leur répondais-je, parce que ces honneurs que l'on me donne et que je mérite si peu, sont le plus sûr moyen entre les mains du démon pour m'entraîner avec lui dans l'enfer.

– Mais la réforme que vous opérez au Canada, et le bien que vous nous faites à tous est si grand, que nous ne pourrions jamais assez vous en exprimer notre reconnaissance.

– Ne voyez-vous pas, répliquais-je, que cette réforme est trop grande pour être l'œuvre d'un homme ? C'est l'œuvre de Dieu, et il n'est pas permis d'en attribuer le mérite et la gloire à un pauvre pécheur tel que moi.

Dans le but de réparer le mal que ces honneurs faisaient à mon âme, j'avais l'habitude de passer une partie de mes nuits en prière, aux pieds de la Sainte Vierge et des saints, les suppliant de m'empêcher de tomber dans les pièges que le démon de l'orgueil me tendait ; je lisais l'histoire de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, depuis son entrée triomphale dans Jérusalem, jusqu'à son horrible mort sur la croix ; je me répétais souvent aussi les solennelles paroles du Sauveur : *A quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme* ([Matth.16.26](#)).

Outre la crainte que j'avais de me laisser séduire et enivrer par l'encens des louanges et les illusions de la vanité, j'éprouvais une véritable frayeur en voyant les sommes considérables que la générosité de mes compatriotes faisait couler dans mes mains. Il était bien rare qu'on me laissât partir sans me donner de 50 à 200 dollars, et quelquefois plus, comme témoignage de reconnaissance. Ces sommes auraient bientôt fait de moi un des hommes les plus riches du Canada, si j'avais été doué d'une plus haute intelligence. J'aurais pu accumuler en peu de temps 70 000 à 80 000 dollars avec quoi il m'aurait été aisé de faire de grandes choses plus tard. Mais, lorsqu'en la présence de Dieu je descendais dans le secret de mon cœur, et que j'examinais s'il serait assez fort pour porter sans danger le poids de cette fortune, je le

trouvais trop faible, pour risquer cette épreuve. Je connaissais tant d'autres prêtres et de laïques, plus forts et plus vertueux que moi, que le poids des richesses avait fait tomber et périr sur la route, que je me sentais saisi d'une sorte de terreur à la vue de ces trésors inattendus, dont la Providence me faisait le dépositaire.

D'ailleurs, lorsque j'étudiais au collège de Nicolet, et que je n'avais encore que dix-huit à dix-neuf ans, mon directeur et mon bienfaiteur tout à la fois, le vénérable abbé Leprohon, m'avait dit un jour : – Chiniquy, si tu persévères dans la voie où tu marches au collège, ta carrière future sera un parfait succès. Tu t'élèveras au niveau des premiers hommes du pays, et tu auras mille occasions de devenir riche. Mais lorsque l'or et l'argent couleront dans tes mains, comme les eaux du Saint-Laurent dans l'océan, ne les entasse pas dans un trésor, et n'y attache pas ton cœur ; car l'amour des richesses avilit l'homme, le rend misérable sur la terre et le damne pour l'éternité. Ne fais pas comme les animaux qu'on engraisse et qui ne nous donnent leur chair qu'après leur mort. Distribue ta fortune avec prudence, pendant ta vie : c'est le meilleur et le plus noble moyen d'en jouir, et Dieu et les hommes t'en béniront. Ta vie s'écoulera dans la paix ; et l'heure de la mort sera belle et glorieuse, car tu quitteras la terre avec l'assurance de retrouver ces trésors mille fois multipliés au ciel.

Ces solennelles paroles s'étaient gravées dans ma mémoire. Bien plus, je les lisais tous les jours écrites dans mon cœur par la main de Dieu lui-même ; et puis je les retrouvais à chaque page de cette Bible qui m'était si précieuse et dont la lecture faisait les plus pures délices de mon existence. Je m'étais donc jeté à genoux aux pieds de ce Dieu si bon, dont les miséricordes inondaient mon âme de tant de joie, et je lui avais promis de distribuer ces trésors pour sa gloire, et de n'en garder que ce qui était absolument nécessaire pour mes besoins journaliers. Jamais une obole de mon argent n'est donc entrée dans les coffres des banquiers du Canada, pas un seul sou des 6500 dollars que

la législature m'avait donnés n'était encore dans mes mains trois semaines plus tard. L'année suivante, je ne possédais rien des 70 000 dollars que j'avais reçus, lorsque j'allai fonder ma belle colonie de l'Illinois ; je n'avais plus que 1500 dollars, prix d'une partie de ma belle bibliothèque, que j'avais trouvée trop considérable et trop pesante pour être transportée si loin.

41. – A propos d'un sermon sur la Vierge.

Le 15 août 1850, l'évêque de Montréal me demanda de prêcher dans la cathédrale, sur la confiance que nous devons avoir dans l'intercession de la sainte Vierge. J'étais sincèrement dévoué au culte de Marie, et rien ne me semblait plus raisonnable que de lui adresser mes prières et d'espérer tout de sa protection. Je montrai que Jésus-Christ ne peut rien refuser à sa mère; qu'elle a toujours obtenu les faveurs qu'elle a demandées, et que notre intérêt comme notre devoir étaient de nous adresser à elle dans tous nos besoins. Comme de raison, mon discours était plutôt sentimental que scripturaire, et il ne peut en être autrement pour les prêtres de Rome.

– Qui, parmi vous, mes chers frères, dis-je à mes auditeurs, a jamais refusé une faveur à sa mère quand elle la demande d'une voix suppliante et avec larmes? Qui voudrait briser le cœur d'une bonne et tendre mère par un refus, lorsqu'il peut aisément lui accorder la faveur qu'elle réclame? Pour ma part, si ma mère vivait encore et qu'elle me fit quelque prière, j'aimerais mieux avoir ma main droite brûlée et la langue coupée que de la contrister par un refus. Ce sont là les sentiments que le Dieu du Sinaï voulait graver dans le cœur de l'humanité, lorsqu'il donna sa loi à Moïse au milieu des éclairs et des tonnerres. Ce sont ces sentiments-là que le Dieu du Calvaire est venu imprimer dans nos âmes avec son sang. Ce respect, cette obéissance filiale étaient au nombre des vertus dont Jésus-Christ donna l'exemple au monde.

L'Évangile, parlant des rapports de Jésus avec Joseph et Marie, ne dit-il pas positivement : Il leur était soumis ([Luc.2.51](#)). Or, ne nous dit-il pas aussi que Jésus est le même aujourd'hui et qu'il sera éternellement ce qu'il était hier?

Il n'y a donc aucun changement dans sa nature divine ou humaine. Il est encore aujourd'hui l'enfant de Marie comme il l'était à l'âge de douze ans. Dans sa gloire il est encore soumis à la volonté de sa mère comme il l'était au temps de son humanité. Voilà pourquoi notre sainte Église, qui est le pilier de la foi, nous a dit encore tout dernièrement, par la voix de Sa Sainteté, que nous devons mettre une confiance sans bornes dans sa toute puissante intercession auprès de son fils, nous assurant qu'il ne peut rien refuser à ses prières.

La seconde raison que nous avons de nous adresser à Marie dans tous nos besoins, c'est que nous sommes tous de misérables pécheurs. Jésus-Christ est notre Sauveur, mais il est en même temps le Dieu parfaitement juste et saint. Il hait nos péchés d'une haine infinie. Si nous l'avions toujours servi et aimé avec fidélité, nous pourrions nous adresser à Lui, avec l'espoir, l'assurance même, d'être exaucés. Mais nous l'avons outragé de mille manières. Nous avons foulé son sang précieux sous nos pieds; nous sommes du nombre de ces misérables qui se sont moqué de ses douleurs, qui l'ont insulté lorsqu'il expirait sur la croix. Comment oserions-nous aujourd'hui nous présenter devant Lui? Ne devons-nous pas plutôt trembler à la pensée de ce Lion d'Israël, que nous avons blessé et cloué sur un gibet? Quel est le rebelle qui, pris les armes à la main, ne tremble, lorsqu'il est traîné aux pieds du puissant monarque contre lequel il s'est révolté? Que fera ce malheureux rebelle, s'il veut obtenir son pardon? Se présentera-t-il lui-même devant le souverain qu'il aura outragé? Non, mais il s'adressera à quelqu'un des grands officiers de sa cour, à quelques-uns de ses plus fidèles amis, à ses frères, à ses sœurs, à sa mère même. Il mettra son humble supplique entre leurs mains. Ces fidèles amis du roi iront plaider la cause du coupable, demander sa grâce. Et cette grâce, qui aurait été refusée au grand criminel s'il eût parlé lui-même, sera accordée lorsqu'elle sera demandée par des amis, par une mère à qui rien ne peut être refusé. Voilà pourquoi notre souverain pontife, le pape Grégoire XVI, a dernièrement proclamé de sa voix infaillible « que Marie

est l'unique espérance du pécheur. »

Nous sommes ces misérables rebelles, et Jésus est le roi des rois contre lequel nous avons levé l'étendard de la révolte. Il a mille raisons de refuser nos demandes, si nous avons la témérité de nous présenter nous-mêmes à Lui. Mais regardez à sa droite, et voyez sa mère si pleine de bonté, de compassion, de puissance tout à la fois ; elle est votre mère autant que la sienne, car c'est de vous qu'il parlait, lorsque du haut de la croix où il allait bientôt expirer, il disait à Jean en la lui montrant : *Voilà ta mère !* Jésus n'a jamais refusé aucune faveur à celle qu'il a couronnée lui-même reine du ciel. Allons donc à elle dans tous nos besoins. Mettons entre ses mains nos demandes, qu'elle présentera elle-même à son divin fils. Demandons-lui de plaider notre cause et elle le fera : conjurons-la de demander notre pardon et elle l'obtiendra.

Je prenais alors ces misérables sophismes pour la religion du Christ, et je les présentais au peuple avec la plus grande sincérité, comme vérités évangéliques. Mon sermon fit une profonde impression, et l'évêque Prince, coadjuteur de Monseigneur Bourget, me remercia publiquement, en m'exprimant l'espoir qu'il ferait beaucoup de bien. Je croyais sincèrement moi-même avoir dit la vérité, et avancé le règne de Dieu par ce discours. Le soir, une fois seul dans la petite chambre que j'occupais ordinairement, lorsque je couchais dans le palais épiscopal, je pris ma Bible pour faire ma lecture quotidienne. Le premier chapitre que je lus fut le douzième de St. Matthieu ; Dieu sait avec quel désir d'être éclairé et guidé sur le chemin du ciel, je lisais sa sainte Parole ! Lorsque j'arrivai au verset 46, j'éprouvai un sentiment tout nouveau de respect et de crainte, comme si mes pieds eussent pour la première fois touché une terre consacrée. Quoique j'eusse lu ce verset, et ceux qui le suivent bien des fois déjà, il me sembla que je ne connaissais pas ce récit. Un solennel silence se fit en moi et je me sentis rempli d'un inexprimable sentiment de respect et de joie, au moment d'as-

sister à la rencontre de la Sainte Vierge et de Jésus-Christ. En contemplant la mère de mon Sauveur s'approcher du lieu où elle allait revoir son divin et adorable fils, dont la longue absence l'avait tant fait souffrir, je me figurais le bonheur inexprimable qu'elle éprouvait et mon cœur battait vraiment de joie avec le sien. Que de larmes n'avait-elle pas versées, lorsque Jésus l'avait laissée seule dans sa pauvre maison, pour aller remplir la grande mission dont son Père l'avait chargé ! Comme les heures et les jours de cette absence avaient dû être longs ! Aussi quelle ne dut pas être sa joie, lorsqu'elle apprit qu'il s'était assez rapproché de sa demeure pour lui permettre d'aller le voir. Son amour et son bonheur ne lui donnaient-ils pas des ailes sur la route ? Oh, que leur rencontre va être touchante et belle ! Avec quel respectueux amour Jésus va la recevoir après une si longue absence, pour la consoler des ennuis qu'il lui a causés. Toutes ces pensées passaient avec la rapidité de l'éclair dans mon esprit, et mon cœur palpitait de bonheur à la perspective de cette entrevue. Je commençai donc à lire lentement le verset 46 : Lorsqu'il parlait encore au peuple, sa mère et ses frères étaient arrivés, et se tenant au dehors, demandaient à lui parler. Puis, je continuai. Verset 47 : Et quelqu'un lui dit : Voilà votre mère et vos frères qui sont dehors et qui vous demandent. Verset 48 Mais il répondit à celui qui lui disait cela : Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Verset 49 : Et étendant sa main vers ses disciples, Il dit : Voici ma mère et mes frères ! Verset 50 : Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. . .

J'avais à peine fini le dernier verset que de grosses larmes et des gouttes de sueur coulaient de mon front jusqu'à terre ; mon cœur battait avec une effrayante rapidité, et je craignais de tomber en défaillance. Ma conscience me criait : Ne vois-tu pas que tu as débité un mensonge audacieux et sacrilège aujourd'hui, lorsque, pour obéir à ton Église, tu as prêché que Jésus a toujours accordé les faveurs que Marie lui a demandées ; n'as-tu pas honte de te tromper si grossièrement et de tromper le peuple par les contes puérils que tu as faits dans ton dernier sermon ? Lis, lis de nouveau ces paroles et tu

apprendras que, loin de lui accorder toutes ses demandes, Jésus a toujours repoussé ses prières, même celles qui paraissent les plus légitimes, excepté lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. N'est-ce pas avec le plus humiliant des refus qu'il accueille ici la prière que sa mère lui adresse pour le voir et lui parler?

Et cependant quelle prière plus naturelle et plus digne d'être écoutée que celle de Marie, en ce moment? Après une longue et cruelle absence, elle lui demande de le voir un instant, de lui dire un mot d'affection et de respect. Et elle est accueillie par le « non » le plus humiliant qu'un fils ait jamais dit à sa mère. Est-ce par manque de respect et d'amour pour sa mère que Jésus agit ainsi? Non, car jamais fils n'aima et ne respecta sa mère plus que lui. Mais il voulait protester d'avance contre le culte idolâtre de Marie, tel qu'il se pratique dans l'Église de Rome; il voulait que cette protestation fût écrite avec son sang dans l'Évangile. Je me sentis confondu, épouvanté; je crus que le démon en personne était là pour me saisir et me perdre. Je tombai à genoux, en criant : Mon Dieu, mon Dieu, venez à mon secours, sauvez-moi des mains de mon ennemi, qui est le vôtre aussi! Mais une voix puissante s'éleva : – Ce n'est pas la voix du démon, c'est celle de ton Sauveur et de ton Dieu que tu viens d'entendre. Lis les Évangiles et tu verras comment Jésus répondait aux prières de sa mère.

J'ouvris en tremblant l'évangile de St. Marc et y lus les mêmes paroles que dans St. Matthieu. Je restai un temps considérable comme anéanti sous les coups qui me frappaient, et démolissaient sans pitié la montagne d'erreurs que Rome avait élevée au fond de mon âme. Il me vint enfin à la pensée que Saint Luc avait peut-être raconté la visite de la Sainte Vierge, et la réponse de Jésus-Christ d'une manière un peu différente des autres évangélistes. J'ouvris donc de nouveau le Saint Livre, et lus ceci : Cependant, sa mère et ses frères étant venus vers lui, et ne pouvant l'aborder à cause de la foule, il en fut averti et on lui dit : Votre mère et vos frères sont là dehors qui désirent vous voir.

Mais il leur répondit : Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la mettent en pratique ([Luc.8.19-21](#)).

Le refus d'écouter sa mère et de lui accorder sa demande était imprimé, ici, d'une manière encore plus énergique que dans les autres Évangiles. Tremblant de la tête aux pieds, je tombai encore à genoux pour demander à la Sainte Vierge de venir à mon aide et de ne pas permettre que je perdisse ma confiance en elle. Mais plus je priais et plus ma conscience se révoltait, ma désolation devint bientôt si grande qu'une sueur froide comme la glace coula de mon front. J'éprouvais un affreux mal de tête ; et j'eusse infailliblement perdu connaissance si des larmes abondantes ne fussent venues me soulager.

Trois heures du matin avaient sonné à l'horloge, et j'étais encore là, plongé dans la plus terrible agonie, luttant en vain contre mon intelligence pour la forcer d'obéir à ma foi dans la toute puissante intercession de Marie, lorsqu'il me vint soudainement à la pensée que Jésus avait fait son premier miracle pour obéir à la Sainte Vierge. J'éprouvai un moment de calme et de joie, dans l'espoir que j'allais me prouver à moi-même que le changement de l'eau en vin ne s'était opéré que pour montrer le pouvoir tout-puissant de la Vierge Marie sur son fils Jésus. Je saisis donc ma Bible avec un empressement nouveau, et je lus lentement, le cœur palpitant d'émotion :

Trois jours après, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples, et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. Jésus lui répondit. Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore arrivée. Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira ([Jean.2.1-5](#)).

J'avais jusqu'alors accepté ces textes dans le sens donné par l'Église de Rome, comme prouvant que le Christ n'avait fait son premier miracle que pour montrer sa parfaite soumission à tous les désirs de sa mère, et nous apprendre à mettre notre confiance dans sa toute-puissante intercession.

Mais je compris alors tout autrement l'attitude de Jésus. Il montrait publiquement, et dès le commencement de sa carrière, la folie de ceux qui seraient tentés, plus tard, de mettre en elle leur espoir, pour obtenir quelques faveurs. Il est évident que la sainte Vierge eut pitié de l'époux qui n'avait pas le moyen de donner assez de vin au grand nombre de convives qui avaient accompagné Jésus à ses noces. Elle lui demanda donc de faire un prodige, pour le tirer d'embarras. Comment Jésus répondit-il à sa demande ? Par un refus catégorique. Au lieu d'obéir avec empressement, il parle presque avec sévérité : « Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ». Ce qui revient à dire : « Femme, pourquoi vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas : je n'avais pas besoin que vous me fassiez comprendre l'embarras de l'époux ; je le connaissais avant et mieux que vous, et je veux y pourvoir non par votre ordre, mais pour accomplir la volonté de mon Père. Je ne veux pas que vous vous mettiez entre l'humanité et moi. N'est-ce pas vers moi et vers moi seul que les âmes en détresse doivent tourner leurs regards et leur espérance ? N'est-ce pas de moi et de moi seul qu'elles doivent attendre leur secours et leur salut ? N'est-ce pas mon nom et mon nom seul qui est donné aux hommes pour être sauvés ? »

Voilà ce que la sévère réponse de Jésus à Marie signifiait. Il voulait lui ôter pour toujours la pensée de se poser comme médiatrice entre Lui et ce monde qu'il avait mission d'éclairer et de sauver. Il protestait d'avance contre la doctrine impie et diabolique de l'Église de Rome. Et c'est ce que cette sainte femme comprit parfaitement, comme on le voit par ses belles paroles : Faites tout ce qu'il vous dira. Ce qui signifie : « Ne m'adressez jamais aucune prière, et n'invoquez jamais mon nom, mais allez toujours à Lui dans tous vos besoins, car il n'y a qu'un nom par lequel les hommes puissent être sauvés : c'est celui de Jésus ! »

D'autres pensées surgissaient dans mon âme et me foudroyaient. Une voix importune me posait des questions auxquelles je ne savais que répondre :

– Quand Jésus était sur la terre, me disait-elle, était-il moins aimant, moins compatissant que sa mère? Est-ce sa mère qui a dit aux pécheurs : *Venez à moi* ; ou Jésus leur a-t-il jamais dit : *Allez à ma mère*? Des pécheurs ont-il jamais été mal reçus par Jésus? Est-ce à Marie ou à Jésus que le brigand sur la croix a demandé pardon, et Jésus l’a-t-il renvoyé à Marie? Jésus a-t-il perdu quelque chose de son amour, de sa charité pour les pécheurs, depuis qu’il est monté au ciel? Pourquoi ne pas mettre en lui, plutôt qu’en sa mère, ta confiance, ton espérance, et lui donner ton amour?

Mais, quoique écrasé et terrassé dans la poussière, je ne me considérai pas encore comme vaincu. Ma raison, mon intelligence étaient bien désarmées et prêtes à se rendre, mais ma volonté rebelle refusait de se soumettre. Les pesantes chaînes qui me tenaient aux pieds des idoles de Rome étaient rudement secouées par la main toute-puissante de mon Dieu, mais elles n’étaient pas brisées. Cependant, je dois avouer que mes idées sur le culte de la sainte Vierge furent bien modifiées et que ma robuste foi reçut un choc dont elle ne devait jamais se relever. Il me fut impossible de prendre aucun repos pendant cette terrible nuit.

Lorsque l’heure du déjeuner arriva, je me trouvai seul à table avec l’évêque Prince, qui me dit : – Qu’avez-vous donc? Etes-vous malade? Vous avez les yeux et la figure d’un homme qui aurait passé la nuit dans les larmes? – Votre Grandeur ne se trompe pas, répondis-je. – Me serait-il permis de connaître la cause de votre douleur?

– Oui, Monseigneur, vous pouvez, vous devez même en savoir la cause ; mais ayez la bonté de me permettre d’aller seul avec vous dans votre chambre, pour révéler à Votre Grandeur les pénibles choses qui pèsent sur mon cœur.

L’évêque Prince, alors coadjuteur de l’évêque de Montréal, nommé plus tard évêque de St. Hyacinthe où il mourut en 1860, après avoir passé ses trois dernières années dans une folie complète, avait été un de mes amis

les plus intimes, depuis mes premières années d'études à Nicolet, où il était professeur de Belles Lettres. Il m'avait souvent choisi pour confesseur et m'avait toujours donné les marques d'un sincère intérêt dans mes travaux de Tempérance.

– Monseigneur, lui dis-je, lorsque je fus seul avec lui, je vous remercie de la bonté que vous avez de me permettre de vous ouvrir mon cœur : je viens de passer une des plus terribles nuits de ma vie. J'ai été assailli par des doutes sur la foi, comme je n'en ai jamais eu. Votre Grandeur n'a pas oublié, sans doute, les félicitations qu'elle me donna hier au sujet de mon sermon. Mais cette nuit, ma raison troublée et peut-être en délire, m'a tenu un langage bien différent : ma joie d'hier a été subitement changée en une profonde tristesse. Vous me félicitiez hier d'avoir si bien démontré que Jésus-Christ n'avait jamais refusé aucune des faveurs que la Sainte Vierge lui avait demandées ; mais, cette nuit, il est arrivé à ma pensée que cette doctrine n'est qu'un mensonge blasphématoire. Et ce sont des textes bien clairs des Saintes Écritures qui m'ont convaincu que vous et moi, ainsi que notre Église tout entière, nous parlons contre la vérité et faisons fausse route, chaque fois que nous prêchons cette doctrine.

Ces paroles tombèrent sur le pauvre évêque comme un coup de foudre.

– J'espère que vous n'avez pas succombé à ces affreuses tentations, et que vous ne finirez pas par être protestant, comme vos ennemis se le disent à l'oreille, dit-il d'une voix troublée.

– J'espère, Monseigneur, que le bon Dieu me conservera jusqu'à la fin de mes jours fidèle à notre sainte Église. Je ne puis cependant vous cacher que ma foi a reçu cette nuit un terrible choc. Comme évêque, vous avez une mesure de lumière et de grâce que je n'ai pas. Je vous conjure donc, en ce pénible moment, de me donner quelques-unes de ces lumières pour remplacer celles qui menacent de s'éteindre en moi. Au nom du ciel, empêchez-moi de descendre plus bas dans l'abîme qui vient de se creuser sous mes pas. Votre

Grandeur m'a félicité d'avoir démontré si clairement comment la Sainte Vierge avait toujours obtenu les grâces qu'elle avait demandées à son fils ; je vous prie donc de me dire comment vous réconciliez cette doctrine avec les paroles que nous trouvons dans les six derniers versets du chapitre 12 de St. Matthieu.

En disant ces mots, je passai le livre de l'Évangile à l'évêque, en le priant de lire tout haut ces textes. Il les lut. – Eh bien ! que désirez-vous de moi, à présent ?

– Ce que je demande respectueusement à Votre Grandeur, c'est de me dire comment vous conciliez la doctrine que nous prêchons, avec les paroles de l'Évangile qui nous disent si clairement que Jésus-Christ, après qu'il eut cessé d'être enfant, a toujours refusé d'accorder les grâces que sa sainte mère lui demandait.

Cette question si simple déconcerta absolument le pauvre évêque. Il me fit vraiment pitié par ses réponses. Il ne faisait que bégayer, commençant une phrase sans pouvoir la finir, essayant d'un argument pour le laisser à moitié chemin. Il était bien évident qu'il n'avait jamais lu ces textes avec attention, comme j'avais fait moi-même jusqu'alors, et comme font tous les prêtres de Rome ! Enfin il prétexta une affaire pressante et en me renvoyant, me conseilla de lire les saints pères...

Ma tristesse et mon angoisse ne peuvent se décrire. Je me raccrochai cependant à l'espoir que l'étude des saints pères me donnerait les explications dont j'avais besoin, pour ressaisir la foi qui m'échappait et j'allai immédiatement chez le premier libraire de Montréal, M. Fabre, père du présent évêque de cette ville, le prier de me faire venir de France l'édition des saints pères par l'abbé Migne. Quatre mois plus tard, ce trésor de littérature sacrée était entre mains, et je l'étudiais avec une incroyable avidité, cherchant à me convaincre que les saints pères avaient, eux aussi, prêché

que la Sainte Vierge est la source de toutes les grâces qui nous viennent du ciel, que Jésus-Christ ne lui avait jamais refusé aucune des faveurs qu'elle a demandées, et que le plus sûr moyen d'être sauvé est de s'adresser à elle. Mais quelle ne fut pas ma surprise, ma désolation et ma honte, de découvrir que toutes ces pages si éloquentes prétendues écrites par les saints pères en faveur du pouvoir et du culte de la Sainte Vierge ne sont que des impostures et des mensonges, écrits souvent bien des siècles après la mort de ces saints pères, et publiés imprudemment sous leurs noms.

Lorsque j'eus découvert ces impostures dont mon Église s'était rendue coupable depuis tant de siècles, combien de fois, au milieu des heures silencieuses de la nuit, consacrées à l'étude et à la prière, j'entendis la voix de ma conscience me crier : « Sors de Babylone ! » Mais où aller ? Comment me sauver hors de cette Église qui me semblait la seule arche de salut pour le genre humain ? Je voyais clairement qu'il y avait de déplorables abus, des erreurs formidables dans ma chère Église de Rome. Mais je me demandais où était l'Église sans tache et sans erreur ? Ce ne pouvait assurément pas être ces églises protestantes si divisées entre elles, si différentes les unes des autres !

Les divergences qui existent entre les divers membres de la grande famille protestante, grossies et exagérées par les auteurs catholiques romains que j'avais lus, m'apparaissaient comme une tour de Babel. L'heure n'était pas encore sonnée où je comprendrais la sublime parole du Christ : Je suis le cep, vous en êtes les sarments. Mais ce moment béni devait bientôt arriver pour moi et pour bien d'autres. Lorsqu'à l'ombre de la belle vigne que j'avais plantée et que je cultivais dans ma colonie de Sainte Anne, je vis que pas une branche de la vigne ne ressemblait en tout à une autre branche, qu'elles différaient toutes plus ou moins les unes des autres, que tandis qu'une branche est grosse et forte, sa voisine est souvent petite et faible, que quelques branches peuvent être droites comme des flèches, et d'autres

tortueuses; qu'une branche se tourne vers le nord, et l'autre vers le sud; que quelques-unes montent vers le ciel, et d'autres descendent vers la terre, je compris la beauté de la pensée de mon Sauveur. Quelque grandes que soient les différences dans les branches, elles donnent toutes d'excellents fruits, aussi longtemps qu'elles restent unies au cep fertile et vigoureux.

42. – Les saints pères.

Rien de plus désolant au monde pour un prêtre sérieux que l'étude des saints pères. A peine a-t-il fait un pas dans le labyrinthe de leurs discussions pleines d'aigreur et d'amertume, qu'il voit tous ses beaux rêves d'unité et d'orthodoxie s'envoler comme les blanches vapeurs du matin, devant les chauds rayons du soleil levant. Lié par un terrible serment de n'interpréter l'Écriture Sainte que d'après le consentement unanime des saints pères, la première chose qui l'embarrasse et le désole est leur manque absolu d'unité sur presque tous les sujets qu'ils discutent. Le fait est que le principal soin de chaque père est de prouver que son voisin se trompe et est hérétique dans la plupart de ses vues religieuses.

Le lecteur voit presque à chaque page, que non seulement ils ne s'entendent pas les uns avec les autres, mais qu'ils ne sont pas toujours d'accord avec eux-mêmes. Rien n'est plus commun que d'entendre un père nous dire aujourd'hui qu'il se trompait hier sur telle et telle question, et maintenant qu'il regarde comme très orthodoxe ce qui lui semblait une erreur la veille. En face d'un pareil fait, que devient le serment de ne croire parmi les textes de l'Évangile que ceux sur lesquels les saints pères ont un même sentiment? Rien ne saurait donner une idée de mon trouble, lorsque je vis que je ne pourrais plus croire à l'éternité des peines des damnés, à la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ni à la suprême autorité du pape sur les autres évêques, ni au purgatoire, sans aller contre

mon serment. Car les pères n'étaient d'accord sur aucun de ces dogmes. Il est vrai que lorsque j'ouvrais mes livres de théologie, j'y trouvais une longue suite d'extraits des saints pères pour confirmer ma foi. Par exemple, j'avais les paroles de St. Pierre, celles de St. Marc, de St Jacques, pour me prouver que les apôtres avaient eux-mêmes enseigné la messe, le purgatoire, la transsubstantiation, etc., etc. Mais quelle ne fut pas ma surprise et ma consternation lorsque je vis dans Dupin, et dans plusieurs autres savants catholiques-romains qui n'ont jamais pu être réfutés, que ces prétendues liturgies apostoliques n'étaient que des impostures forgées bien des siècles après les apôtres dont ils portent les noms vénérés. Comment peindre ma honte et mon chagrin, lorsque je fus obligé de constater par moi-même que mon Église, qui avait forgé ou accepté ces liturgies menteuses comme parole d'Évangile, avait aussi forgé ou au moins propagé comme vraies, les impostures connues sous le nom de *Décrétales d'Isidore*? — L'homme dont les trésors sont remplis d'or se laisse-t-il aller à battre de la fausse monnaie pour augmenter sa fortune? Comment pouvais-je espérer que mon Église possédait les purs trésors de la vérité évangélique, puisqu'elle s'était si souvent servi d'impostures pour appuyer ses doctrines et soumettre les peuples à son empire? Si mon Église avait réellement trouvé dans l'Évangile la messe, le purgatoire, la confession auriculaire, la suprématie du pape, qu'avait-elle besoin d'inventer et de colporter tous ces mensonges pour prouver ces dogmes? Quel droit avait-elle dès lors de se faire appeler sainte et infaillible?

Ce serait un livre palpitant d'intérêt que j'écrirais, si je voulais décrire les luttes intérieures, les heures et les jours de désolation dont Dieu seul a été le témoin pendant cette époque de transformation intellectuelle. Les débats passionnés des saints pères les uns contre les autres, les coups acharnés qu'ils se portaient, l'opposition directe, l'horreur même d'un grand nombre pour quelques-uns des dogmes que mon Église me faisait prêcher comme vérités évangéliques, tels que la transsubstantiation, le purgatoire, la confession

auriculaire, la suprématie du pape, ces choses me bouleversaient jusqu'au fond de l'âme, me torturaient jour et nuit. La comparaison que je faisais sans cesse des enseignements de l'Évangile et des saints pères avec ceux de mon Église, ébranlait malgré moi mes plus chères convictions religieuses.

Jamais je ne trouverai de paroles pour exprimer ma douleur lorsque je lus les paroles suivantes dans le fameux *Traité de la foi* de St. Augustin, IV, 9 : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi. ([Jean.2.4](#)) Jésus nous apprend par ces paroles que quant à sa divinité, il ne reconnaissait point de mère. » C'était le plus savant comme le plus saint et le plus vénérable des saints pères qui me disait que mon Église blasphémait, chaque fois qu'elle faisait répéter cette prière : Sainte Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs !

Je ne fus pas moins surpris et consterné, lorsque je lus la déclaration suivante, faite par un des plus savants et des plus pieux papes de Rome, Grégoire-le-Grand, au sixième siècle de l'Église. Ces paroles qui démolissaient sans pitié ma croyance dans la suprématie universelle du pape sur le reste des évêques, me blessèrent comme par une épée à deux tranchants.

« Je dis sans crainte que quiconque ose s'appeler évêque universel, (souverain pontife) ou désire dans son orgueil que d'autres lui donnent ce titre, est le précurseur de l'Antéchrist parce que, dans sa vanité, il se met au-dessus des autres. Son orgueil seul peut le conduire dans cette erreur satanique. Car, comme le Méchant veut se mettre au-dessus des hommes, comme l'égal de Dieu, il en est ainsi de quiconque veut être appelé le suprême évêque en s'élevant au-dessus des autres. » (Livre VII *Introduction à l'Épître 33 à l'empereur Mauricius.*)

Je montrai ces lignes à M. Brassard en lui disant : – N'est-ce pas une preuve que les premiers chrétiens ne connaissaient rien du dogme qui nous force à croire que Jésus-Christ a mis le pape au-dessus de tous les évêques ? S'il y a une chose qui devient plus évidente que toutes les autres, lorsqu'on étudie les saints pères des six premiers siècles, c'est que pas un n'avait l'idée

que nous nous faisons aujourd'hui de la souveraine et absolue autorité de l'évêque de Rome sur toute l'Église. Quand on est convaincu de ce fait, comment peut-on croire que la religion que nous professons soit celle des premiers siècles du christianisme ?

– Mon cher Chiniquy, me répondit M. Brassard, rappelle-toi ce que je te dis lorsque tu fis venir les saints pères de France : ne t'ai-je pas averti que tu te rendais coupable d'une grande imprudence, et que tu jouais ton avenir ? Dans tous les siècles, l'homme qui a voulu se singulariser n'y a réussi qu'en se couvrant de ridicule. Tu es le seul prêtre du Canada qui possède les saints pères, et cette singularité t'a fait plus de mal que tu ne le penses : on croit, en plus d'un lieu, et on se dit tout bas à l'oreille, en attendant qu'on le dise bientôt tout haut, que c'est par pure vanité que tu as fait cette folie, et que c'est dans le dessein de t'élever au-dessus du reste du clergé, que tu te livres à ces études soit à la maison, soit partout où tu vas prêcher. Je vois avec peine que ces saints pères sont cause que tu perds rapidement l'estime du clergé, et surtout des évêques. Ta persévérance dans cette étude inquiète et afflige tes meilleurs amis, tu parles trop ouvertement de ce que tu appelles le manque d'unité des saints pères, et tu fais sonner trop haut leur divergence d'opinions avec nos croyances d'aujourd'hui. Plus d'un de tes amis craint que ces études sans relâche n'affaiblissent ton intelligence ; d'autres ont peur que tes études de la Bible et des saints pères, tout à la fois, ne te fassent tomber dans l'abîme sans fond de l'hérésie, et que tu ne deviennes un coryphée du protestantisme. Tu comprends que je ne partage pas ces craintes, et que je combats ces vaines frayeurs. Mais, comme ton meilleur ami j'ai cru devoir te prévenir de ces choses dont probablement tu ne te doutes guère.

– Monseigneur Prince, lui répondis-je, m'a déjà dit toutes ces choses en termes bien plus amers que vous ; et voici la réponse que je lui ai faite : Monseigneur, lorsque vous ordonnez un prêtre, vous l'obligez à faire serment qu'il n'interprétera l'Évangile que d'après le consentement unanime des

saints pères. Ne devriez-vous pas en même temps exiger de lui le serment de lire et d'étudier les saints pères avec le plus grand soin? Car comment pourra-t-il, sans cette étude, savoir sur quels textes des saintes Écritures ils sont d'accord ou non? N'est-ce pas bien étrange que vous écrasiez sous vos soupçons le seul prêtre du Canada qui se livre à cette étude, comme si les saints pères étaient des hérétiques, dont il faut éviter la compagnie? Vous me regardez presque comme un protestant parce que je répète naïvement ce que les saints pères ont dit sur quelques-uns des sujets religieux qui ont le plus occupé la pensée des hommes dans tous les siècles du christianisme! Mais est-ce ma faute, si cette pierre précieuse que vous appelez consentement unanime des saints pères est impossible à trouver dans leurs écrits? Est-ce ma faute, par exemple, si Origène ne croyait pas à l'éternité des peines de l'enfer; si St. Cyprien a nié jusqu'à sa mort la suprême autorité des évêques de Rome dans l'Église; si St. Augustin a dit positivement que le purgatoire n'était pas un dogme de l'Église, et que chacun pouvait y croire ou le nier comme bon lui semblerait; si St. Jean. Chrysostome ainsi que St. Ignace ont nié l'obligation de la confession auriculaire? Enfin, est-ce ma faute, Monseigneur, si un des plus grands et des plus saints papes de notre Église, St. Grégoire-le-Grand, a positivement appelé tous ses successeurs dans la papauté « Précurseurs de l'Antéchrist, » parce qu'ils prennent le titre de Souverains Pontifes, qu'ils se disent appelés par Jésus-Christ à gouverner les évêques?

– Et que t'a répondu l'évêque?

– Rien de sérieux. Il me parla du danger que je courais de devenir fou si je continuais à me livrer à ces études. Je l'interrompis en lui disant sur un ton de badinage que j'étais sans doute le seul prêtre dans tout le Canada qui fusse exposé à un pareil danger, vu que tous ont grand soin de se tenir éloignés de ces deux écueils si redoutables pour leur intelligence et pour leur piété : la Bible et les saints pères. Puis, j'ajoutai, plus sérieux : Tant que le

bon Dieu conservera mes facultés mentales, je ne deviendrai pas protestant, vu que les divisions ridicules qui existent entre toutes les sectes hérétiques sont un tout-puissant antidote contre le poison de leurs erreurs. Je resterai catholique, ai-je continué, non pas à cause de l'unanimité des saints pères sur toutes les vérités de l'Évangile, car cette unanimité n'est qu'une chimère, mais à cause de la grande et admirable unité qui règne entre les prophètes, les apôtres, les évangélistes et Jésus-Christ. Ma foi ne sera pas fondée sur la parole faillible, obscure, vacillante et souvent menteuse d'un Origène, d'un Tertullien, d'un Chrysostome, d'un Augustin ou d'un Jérôme, mais elle sera fondée sur la parole lumineuse, évidente, infaillible et divine de Jésus et de ses saints ambassadeurs, dont il a dirigé la pensée et conduit la plume dans tout ce qu'ils ont écrit. C'est Jésus, fils de David et fils de Dieu, et non Origène ou Tertullien qui conduira mes pensées et guidera tous mes pas ; car ceux-ci ne sont que des pécheurs comme moi, mais Jésus est mon Sauveur et mon Dieu ! J'en sais assez long sur les saints pères pour assurer Votre Grandeur que le serment que nous faisons de ne croire de l'Écriture Sainte que les versets sur lesquels les saints pères sont parfaitement unanimes, est une méprise sinon un blasphème et un parjure. Il est évident que Pie IV, qui nous a imposé ce serment n'avait jamais lu un seul volume des saints pères, car s'il l'avait fait, il aurait vu qu'ils ne sont, à peu d'exceptions près, unanimes que sur une seule chose, qui est de se contredire dans presque tout ce qu'ils ont écrit. L'évêque regarda sa montre et me pria de l'excuser, vu qu'il avait à cette même heure un rendez-vous inévitable.

Peu de temps après cette conversation avec M. Brassard, la Providence de Dieu voulut qu'un nouveau dard déchirât plus profondément encore le lambeau de religion et de foi dont l'Église de Rome m'avait elle-même revêtu. J'avais été invité à prêcher trois jours de suite à Varennes. Le second jour, après avoir prêché et entendu les confessions toute l'après-midi, je m'en allais prendre le thé au presbytère, accompagné du curé de Varennes, M. Primeau. Nous étions à peu près à moitié chemin, lorsqu'un pauvre

homme nous accosta. Il était couvert de haillons et avait plutôt l'air d'un cadavre que d'un vivant, tant il était pâle et défait. Otant son chapeau, dans un profond salut, il dit au curé :

– Vous savez que ma femme est morte et enterrée, il y a déjà dix jours. Mais comme j'étais trop pauvre pour lui faire chanter une messe, je crains qu'elle ne soit encore en purgatoire. Elle m'apparaît toutes les nuits dans mes songes et me remplit de terreur, par les flammes qui l'entourent, et par les cris déchirants qu'elle fait entendre en me conjurant de la faire sortir de là. Auriez-vous la bonté, Monsieur le curé, de dire une messe pour le repos de son âme ?

– Sans doute, répondit le curé, ta femme est dans les feux du purgatoire ; et elle n'en peut être arrachée que par le saint sacrifice de la messe. Donne-moi cinq piastres et je l'offrirai pour toi demain matin.

– Vous n'ignorez pas, Monsieur le curé, répondit le pauvre homme, que ma femme et moi avons été malades une partie de l'année, et que je suis réduit avec mes enfants au plus bas degré de la misère ; par conséquent, il m'est impossible de payer cinq piastres.

– Tu n'auras pas ta messe, si tu ne paies pas. C'est la règle, et je n'ai pas le droit de la changer, répondit le prêtre.

Ces paroles avaient été prononcées sur un ton de légèreté, qui contrastait bien péniblement avec la désolation du pauvre homme. Elles me firent mal, car ce malheureux avait gagné toutes mes sympathies par la sincérité de sa foi et la grandeur de ses malheurs. Je savais de plus que le curé était très riche. Quand je le vis refuser si péremptoirement la demande du pauvre homme, ma première pensée fut de mettre la main à mon gousset et d'en tirer une guinée d'or pour la donner à celui-ci, afin qu'il pût payer sa messe. Mais je dois confesser à ma honte que je fus trop lâche pour faire cette bonne action. J'en fus empêché par le respect humain. Je sentis que le curé regarderait

mon action comme une leçon et une insulte à son adresse. Pendant que j'étais tout honteux de ma lâcheté, et que je m'indignais contre moi-même, le prêtre disait au misérable.

– Cette femme qui brûle dans les feux du purgatoire, et qui t'appelle toutes les nuits à son secours, est ta femme et non la mienne. C'est donc ton affaire de voir comment tu vas mettre fin à ses souffrances, Puis se tournant vers moi : – Allons prendre le thé, me dit-il.

Mais le malheureux nous retint pour supplier son curé de ne pas l'abandonner dans son malheur. – Eh bien, dit celui-ci, en passant devant ta maison, ce matin, j'ai vu deux beaux cochons de lait. Donne-m'en un et je dirai ta messe.

– Ces animaux, m'ont été donnés par un voisin charitable, afin que je les laisse grossir pour en nourrir mes enfants l'hiver prochain. Vous voyez bien, Monsieur le curé, que nous périrons, si je me prive de cette dernière ressource.

Je ne me sentis pas la force d'en entendre plus long, j'étais absolument hors de moi-même. Chaque parole de cet étrange dialogue tombait sur moi comme une pluie de charbons brûlants. Je quittai brusquement ce marchand d'âmes, pour ne pas voir la fin de son marché. Je gagnai le presbytère à pas rapides, je me précipitai dans ma chambre à coucher, fermai la porte à clef, puis tombai à genoux et laissai échapper un vrai torrent de larmes. Quelques minutes plus tard, le curé frappa à ma porte et m'appela pour le souper. Je répondis : – Veuillez bien m'excuser... Je ne me sens pas bien, j'ai besoin de repos, je ne puis prendre aucune nourriture ce soir.

Oh ! que cette nuit me parut noire et longue ! Mon Dieu ! m'écriai-je mille fois, est-il possible que, dans cette Église, on ait à voir et à entendre des horreurs comme celles dont je viens d'être le témoin ! Adorable et bon Sauveur, qu'auriez-vous fait pendant que vous étiez sur la terre, si l'on

était accouru vers vous pour vous dire qu'une fille d'Israël était tombée dans le feu, et que l'on vous eût conjuré de la secourir? N'auriez-vous pas remué le ciel et la terre, n'auriez-vous pas versé votre sang jusqu'à la dernière goutte pour éteindre les flammes dévorantes, sans exiger d'autres récompenses que l'amour et le cœur de celle que vous auriez sauvée! Et vous l'avez fait! Vous avez quitté votre place au ciel, et ôté de votre front divin la couronne de gloire, pour descendre au secours de notre pauvre humanité. Oh! quel amour embrase votre âme pour nous! Vous êtes un ami, un Sauveur bon et miséricordieux pour ceux qui vous appellent à leur aide! Et nous, vos prêtres, que nous sommes vils et cruels pour ces âmes qui nous appellent à leur secours! Mais n'est-ce pas un blasphème de dire que nous sommes vos prêtres! non seulement nous ne donnons pas notre sang pour éteindre les feux dévorants du purgatoire, mais nous refusons d'en arracher les âmes qui y brûlent aussi longtemps que nous n'avons pas ôté la dernière bouchée de pain des malheureux qui nous appellent à leur aide! Où prenons-nous le droit de nous faire payer pour arracher ces âmes aux flammes vengeresses, qui ne les purifient qu'au sein des plus horribles tortures! Ne les avez-vous pas rachetées, sauvées sur la croix? Votre prophète Isaïe ne nous a-t-il pas assurés que vous aviez pris toutes nos iniquités sur vous, que vous aviez souffert, que vous aviez payé toutes nos dettes en souffrant le châtement que nous avons mérité! Si cette parole de votre prophète est vraie, comment se fait-il qu'il nous faille souffrir de nouvelles tortures dans les feux du purgatoire, et donner de l'argent pour sauver et racheter nos âmes coupables! Votre apôtre Jean ne nous assure-t-il pas que c'est votre sang et votre sang seul qui efface les péchés du monde?

Je descendis le lendemain sans avoir fermé l'œil et ne trouvai de diversion à ma tristesse que dans les nombreuses confessions qu'il me fallut entendre toute la matinée et dans le sermon que je prêchai vers onze heures, sur la malice du péché, prouvée par les souffrances et la mort de Jésus-Christ sur la croix.

Au sortir de l'office, le curé, rayonnant de gaieté et d'affabilité comme de coutume, vint m'inviter à le suivre au presbytère où le dîner nous attendait. M. Primeau passait pour avoir une des meilleures cuisinières du Canada, et les mets qui couvraient sa table étaient bien de nature à lui conserver cette bonne réputation. Le premier plat qui fut découvert était un superbe cochon de lait ; il était si bien rôti qu'on eût dit que c'était un lingot d'or, et le parfum qui s'en exhalait aurait fait venir l'eau à la bouche du trappiste le plus pénitent. Je vois encore le curé effiler son grand couteau et découper la bête avec un art exquis. Mon appétit était trop bien aiguisé pour que je laissasse refroidir ce qui venait d'être mis devant moi, et déjà la docile fourchette portait la première bouchée à mes lèvres, lorsque tout à coup, le cochon de lait du pauvre homme, complètement oublié depuis le discours que j'avais débité avec tout ce qu'il y avait de feu en moi, me revint à la mémoire. Je laissai retomber dans mon assiette la bouchée que j'avais approchée de mes lèvres, et avec une inquiétude fébrile : – Auriez-vous la bonté, dis-je au curé, de me permettre de vous adresser une question, avant que je goûte à ce mets ?

– Avec plaisir, posez-m'en non pas une, mais deux, si vous le désirez, et je serai heureux d'y répondre de mon mieux.

– Ce plat que vous nous servez en ce moment, est-ce le cochon de lait du pauvre homme que nous avons rencontré hier au soir en sortant de l'église ?

Le curé, riant de tout son cœur, s'écria : – Oui, oui, c'est le sien ; si nous ne pouvons pas tirer l'âme de sa femme des feux du purgatoire, nous allons au moins manger un beau rôti. Et les treize autres prêtres qui étaient assis avec nous à table remplirent la salle à dîner de leurs bruyants éclats de rire, pour montrer combien ils appréciaient la fine raillerie de leur hôte. Mais leurs rires ne furent pas de longue durée.

Avec une indignation et une honte inexprimables, je repoussai brus-

quement l'assiette en m'écriant : – Je préférerais mourir de faim plutôt que de toucher à cet exécration plat. J'aperçois les larmes du pauvre homme et de ses malheureux orphelins ; je vois le sang de sa famille couler sur cette table ; c'est le prix d'une âme qui est là, devant nous ; c'est horrible ! Non, non, messieurs, n'y touchez pas. Vous savez, Monsieur le curé, comment, pendant les sanglantes années de 1792 et 1793, plus de trente mille prêtres furent massacrés en France. C'est pour expier des iniquités comme celle-ci que Dieu demanda cet holocauste. Ne nous aveuglons pas nous-mêmes : des jours semblables de désolation et de sang nous sont réservés par la justice de Dieu, le jour où notre peuple, réveillé de son sommeil, verra qu'au lieu d'être des prêtres du Christ nous ne sommes que de vils trafiquants d'âmes, sous le masque de la religion.

Le pauvre curé, foudroyé encore plus par le cri de sa propre conscience que par mes paroles d'indignation, balbutia quelques mots que je ne pus comprendre. Personne n'osa toucher au cochon de lait ; et le reste du dîner eut plutôt l'air d'une cérémonie funèbre que d'un heureux repas d'amis. Grâce à Dieu, j'avais, autant qu'il était en moi, expié ma lâcheté de la veille, en donnant avant ma messe, cinq dollars au pauvre homme, mais j'avais blessé tous ces prêtres en leur donnant une leçon trop humiliante pour être jamais pardonnée.

C'est ainsi que le Seigneur faisait avancer son indigne serviteur vers les régions de la lumière et de la vie, par des chemins difficiles et périlleux qu'il ne connaissait pas. Des tempêtes et des ouragans furieux venaient ainsi souvent assaillir ma fragile barque et déchirer en lambeaux les voiles que Rome m'avait fabriquées. Mais chacune de ces tempêtes, chacune de ces vagues mugissantes et furieuses me poussait, sans que je m'en doutasse, vers les régions de la vérité et de la lumière éternelle où je devais bientôt trouver la paix et la vie.

43. – Vastes projets de l'évêque de Chicago.

Le 15 décembre 1850, je reçus la lettre suivante :

Chicago, Illinois, 1^{er} décembre 1850.

RÉVD. M. CH. CHINIQUEY, Apôtre de la Tempérance.

Mon cher Monsieur,

Quand je visitai le Canada, l'automne dernier, je voulais vous voir et conférer avec vous sur une affaire importante. Mais vous étiez alors occupé à donner des missions de Tempérance dans le diocèse de Boston, et je n'avais pas le temps d'aller si loin pour vous rencontrer. Vous savez, sans doute, que le sol de l'Illinois et de toute la vallée du Mississipi est considéré comme une des plus fertiles de la terre, et que ces immenses régions de l'Ouest, qui ne sont encore à bien dire qu'une vaste solitude, sont appelées à devenir dans un avenir prochain, le grenier des États-Unis, sinon du monde entier. Ceux qui seront les maîtres de ces magnifiques contrées en dirigeront les grandes destinées. Nous avons donc le devoir et l'intention d'assurer à notre sainte Église la possession de ces immenses et riches territoires, autant qu'il nous sera possible de le faire. Mais cette grande œuvre doit s'accomplir avec le moins de bruit possible, afin de ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi. Rien, d'ailleurs, de plus facile que la réussite. Le flot d'émigration qui entraîne nos populations catholiques de l'Europe et du Canada vers les États-Unis, ne fait que grossir tous les jours. Malheureusement, jusqu'à présent nos émigrés se sont trop souvent jetés en aveugles parmi les populations protestantes, qui les absorbent avec une effrayante rapidité et détruisent leur foi.

Pourquoi ne dirigerions-nous pas nos émigrés catholiques vers ces vastes et riches territoires de l'Illinois, du Missouri, de l'Iowa, du Kansas, etc.? Aujourd'hui

les terres s'y donnent presque pour rien. Si nous réussissons, comme nous en avons toute espérance, notre chère et sainte Église y comptera bientôt ses fidèles par milliers : soutenue par leur nombre, leurs richesses et leur unité, elle régnera sans rivale sur ces vastes et beaux pays ; rien ne pourra résister à sa puissance.

Les protestants, toujours divisés entre eux, ne pourront jamais former un parti fort et puissant, sans appeler à leur aide les catholiques. La balance du pouvoir penchera donc toujours, aux États-Unis, du côté des catholiques. Ainsi, tous les partis seront obligés de venir à nous, s'ils veulent gouverner. Or, nous ne donnerons jamais nos voix qu'à celui des deux partis qui se montrera le plus sincèrement dévoué à l'honneur, aux intérêts et aux droits de l'Église. Par ce moyen, sans qu'on ose jamais le proclamer formellement, ce sera notre sainte Église qui régnera de fait sur les États-Unis, comme elle est appelée par Notre Seigneur Jésus-Christ, à régner sur le monde entier... Si le courant, qui entraîne aujourd'hui le peuple canadien vers les États-Unis, n'est pas dirigé avec sagesse, ce peuple court le grand danger de tomber et de se perdre dans la boue du protestantisme.

Consacrez donc le reste de vos jours à diriger les flots d'émigrants qui quittent la France, la Belgique et le Canada vers un seul point, et vous vous trouverez bientôt à la tête d'un peuple catholique dont le nombre, la richesse et la puissance étonneront le monde. Le Seigneur a béni d'une manière bien remarquable les efforts que vous avez faits pour régénérer votre pays, en établissant partout des sociétés de Tempérance. Mais cette belle œuvre, qui vous avait été si providentiellement confiée, est terminée. Votre tâche est finie. Il ne vous reste plus rien à faire au Canada dans cette sphère. C'est en ce moment que Dieu semble vous appeler à une autre œuvre non moins digne de votre zèle. Nous avons déjà, à Bourbonnais Grove, un établissement de Canadiens très prospère, quoiqu'il ne soit qu'à son berceau.

Venez m'aider, au moyen de nouveaux émigrants, à accroître ce petit noyau jusqu'à ce qu'il devienne un vrai peuple. Si vous entrez dans mes vues, je ne vous cache pas que j'ai l'intention de prier notre saint Père le Pape de vous nommer mon coadjuteur et mon successeur dans l'épiscopat, car ma santé est trop faible pour me permettre encore bien longtemps de porter le pesant fardeau que la Providence a mis sur mes épaules.

Veuillez examiner devant Dieu ce que je vous propose ici, et me donner votre

réponse. Soyez aussi assez bon pour n'en rien dire à personne, avant que nous ayons commencé l'œuvre si grande, si belle, si sainte que je vous propose.

Croyez-moi bien,

Votre tout dévoué,

† LOUIS OLIVIER VANDEVELDE,

Evêque de Chicago.

Je lui répondis le 20 décembre, que les évêques de Boston, de Buffalo et de Détroit m'avaient déjà conseillé de diriger les émigrés canadiens vers les prairies de l'Ouest, et que comme lui, je pensais que c'était le meilleur moyen de les empêcher d'être pervertis par les protestants. Je lui dis que je considérerais comme un grand privilège de pouvoir consacrer le reste de mes jours, à étendre le pouvoir et l'influence de notre sainte Église aux États-Unis. J'ajoutai que j'espérais avoir l'occasion de lui présenter mes respects, et d'entendre ses conseils, lorsque j'irais dans le mois de juin visiter mes chers compatriotes émigrés à Bourbonnais; qu'il serait alors temps de répondre à son appel, lorsque j'aurais vu de mes yeux ces pays de l'Ouest dont il me disait de si grandes choses. Je terminai ma lettre en lui disant : « Je prie respectueusement Votre Grandeur de ne plus penser à me faire nommer son coadjuteur et son successeur. Je me sens trop indigne d'une si haute dignité, pour jamais l'accepter. D'ailleurs, j'ai déjà refusé deux fois cet honneur et je suis plus que jamais décidé à ne le jamais accepter. Que mes supérieurs me laissent, comme simple soldat, combattre pour l'honneur de notre sainte Église. Peut-être qu'avec la grâce de Dieu je pourrai rendre aussi quelques services à la cause de la religion. »

Vers le commencement de mai 1851, je me rendis à Chicago, où nous débarquâmes le 15 juin, après avoir failli périr dans une affreuse tempête. Plusieurs des rues que nous traversâmes étaient presque impraticables; des planches avaient été jetées, ça et là, pour empêcher d'enfoncer jusqu'aux

genoux dans l'eau et le sable. Chicago était loin de donner alors l'idée de ce qu'il deviendrait. Cette ville n'avait alors guère plus de 30 000 habitants, tandis qu'elle en compte aujourd'hui plus de 600 000. Elle n'avait qu'une seule ligne de chemin de fer qui la reliait à Ottawa, longue seulement de quarante milles, tandis qu'aujourd'hui on ne compte pas moins de sept cents trains qui arrivent et partent à tous les instants du jour et de la nuit, dans toutes les directions des États-Unis. Il est probable qu'il s'y achète et s'y vend aujourd'hui plus de bois, de grains, de bœufs et de porcs dans une journée que dans toute l'année 1851. Lorsque j'entrai pour la première fois dans ce qu'on appelait le palais épiscopal, il était dans un tel état de dégradation et de délabrement, que j'eus peine à en croire mes yeux. Le plancher de la salle à manger était couvert d'eau, à cause de l'orage de la nuit précédente, et ce fut presque dans un lac que je pris mon premier dîner dans cette résidence princière. Malgré cela, il y avait bien plus d'agréments dans la compagnie de l'aimable évêque Vandavelde que dans le palais de marbre blanc élevé par son hautain successeur O' Ragan.

Il y avait alors environ deux cents familles canadiennes à Chicago, desservies par l'abbé Lebel, né comme moi à Kamouraska. Il me raconta sur l'immoralité et la dégradation du clergé de l'Illinois des choses qui dépassaient tout ce que j'avais connu jusqu'alors. Je me sentis saisi d'une telle horreur à ces récits, que ma première impulsion fut de m'éloigner sans bruit, et de m'en retourner au Canada le jour même. Mais après mûre réflexion, il me sembla que ces abominations mêmes me faisaient une loi de me consacrer au salut de tant d'âmes précieuses, que l'ennemi allait assurément perdre si on les laissait sans protection entre les mains de pareils monstres.

Je passai une semaine à Chicago ; tous les soirs je prêchais aux Canadiens et aux Français, qui encombraient la jolie petite église que M. Lebel leur avait bâtie, et je passais une partie du jour à considérer avec l'évêque les meilleurs moyens à employer pour conquérir à notre Église la magnifique vallée du

Mississippi, qui comprenait les États de l'Illinois, Iowa, Missouri, Kansas, Minnesota. Il nous paraissait de plus en plus évident que notre chère Église, une fois maîtresse des incalculables ressources de ces territoires, saurait bien se faire respecter et obéir par les États moins fortunés de l'Est. Mon enthousiasme était si grand, que j'étais prêt à me sacrifier moi-même pour assurer le succès de ces vastes projets, et je me sentais heureux de ce que le ciel m'ait choisi pour aider mes évêques dans une œuvre qui m'apparaissait si grande et si sainte.

Il me fallut faire près de trois jours de marche pour traverser les magnifiques prairies qui séparaient Chicago de Bourbonnais, but de mon voyage, où je passai près de trois semaines. Une partie de ce temps fut consacrée à prêcher et l'autre à parcourir le pays qui s'étend au sud et à l'ouest vers le Mississipi. Ce ne fut qu'après cette tournée que je compris parfaitement la grande pensée de l'évêque, et que je me décidai à laisser la belle position que j'avais au Canada, pour consacrer le reste de mes jours à assurer à mon Église la possession de ces riches contrées de l'Ouest. Je retournai à Chicago dans la seconde semaine de juillet, et je promis à l'évêque de revenir le même automne pour me mettre à l'œuvre. Nous convînmes aussi d'écrire une lettre que nous publierions au Canada, en Belgique et en France, pour montrer les avantages que les prairies de l'Ouest offraient à l'émigré. En voici une partie.

Montréal, Canada, 13 août 1851.

Il est impossible de donner une idée de ce que l'on éprouve en traversant, pour la première fois, les prairies de l'Illinois. C'est un spectacle qu'il faut voir pour le comprendre. A mesure que vous avancez dans ces solitudes sans bornes, où vos yeux ne découvrent que des terres d'une intarissable fertilité, vous ne savez comment expliquer l'étrange solitude qui vous environne. Aucune parole ne peut redire les émotions de votre âme. Est-ce la joie qui fait palpiter votre cœur ? ou est-ce la

tristesse qui pèse d'un si grand poids sur vous? Vous n'en savez rien! vous levez vos regards vers le ciel et vos lèvres y font monter une hymne de reconnaissance. Puis vous sentez des larmes brûlantes rouler sur vos joues, pendant que vous bénissez Dieu de n'avoir pas compris cette terre dans la malédiction qu'il lança sur le monde, lorsqu'il dit à notre premier père : « La terre que tu foules sous tes pieds est maudite, elle ne te poussera que des ronces et des épines. »

Ici vous ne voyez partout que la plus riante verdure, des fleurs, dont le nombre, la variété et la splendeur forment un spectacle d'une beauté incomparable. Mais pendant que vous avancez au milieu de cet océan de végétation, dans un luxe de richesse et de parures que la parole est impuissante à décrire, si, dans le silence de votre admiration, vous tournez encore vos regards autour de vous, vous vous sentez tout-à-coup saisi d'une tristesse inexprimable. Pourquoi cette terre si féconde et si richement parée est-elle restée si longtemps cachée, inconnue et solitaire? Pourquoi n'y a-t-il ici que l'oiseau sauvage, le bœuf ou le cerf indomptés pour célébrer la puissance et les miséricordes de Dieu? Et si vous vous plongez plus avant dans ces immenses prairies qui, semblables aux vagues de la mer se déroulent sous vos yeux dans un horizon sans bornes, il vous semble que vous entendez comme de longs soupirs qui sortent de leur sein, pour appeler le jour où elles épancheront leurs incalculables trésors dans les mains de l'homme qui viendra les cultiver. Vous pensez alors à vos amis du Canada qui arrosent depuis si longtemps de leurs sueurs des terres ingrates et désolées. Vous vous dites : Ah! si mon ami dont les épaules sont meurtries sous le poids de la misère, était ici, comme il verrait bientôt luire pour sa famille des jours d'abondance et de prospérité.

Quelqu'un m'accusera peut-être de vouloir dépeupler mon pays au profit des États-Unis. Non, non, jamais pensée si perverse n'a germé dans mon cœur. Voici toute ma pensée, au sujet de l'émigration; je ne crois pas devoir en rougir. C'est un fait public qu'un nombre de Canadiens bien plus grand qu'on ne le soupçonne, quittent le Canada tous les ans; et personne ne déplore cette émigration plus que moi. Mais tant que notre gouvernement ne cherchera pas plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici à appliquer le remède à ce mal, les flots qui emportent notre peuple vers les États-Unis n'iront qu'en augmentant tous les ans; ces flots grossiront jusqu'à ce que rien ne puisse les arrêter. La misère est trop grande dans les régions reculées du Canada pour qu'il en soit autrement. Aussi, tant que nous serons impuissants à

arrêter cette émigration, n'est-ce pas pour nous un devoir impérieux et sacré de la diriger de manière à ce qu'elle soit selon le vrai bien des émigrés? Empêchons-les d'abord de s'arrêter dans les grandes villes, car la triste expérience nous avertit qu'à peine nos compatriotes sont-ils dans ces grands centres qu'ils y sont absorbés, et perdent rapidement leur religion et leurs mœurs, avec leur langue et les saintes traditions de la famille.

Assurément, aucun pays n'offre plus que les États-Unis le pain, l'espace et la liberté dont l'homme a constamment besoin. Mais ce n'est pas dans les grandes villes que nos compatriotes les trouveront. A bien peu d'exceptions près, nos chers Canadiens qui émigrent dans les grandes villes des États-Unis, ne peuvent s'élever au-dessus de la condition de pauvres journaliers. S'ils veulent réellement améliorer leur sort, ils doivent s'avancer vers les belles terres que Dieu a préparées dans l'Illinois, et dont Bourbonnais peut être considéré comme le chef-lieu. Beaucoup de gens m'accuseraient d'exagération, si je décrivais l'industrie, la richesse, la prospérité et le bonheur de nos chers compatriotes de Bourbonnais. A leur arrivée dans cette colonie lointaine, ils ont eu le bon sens d'adopter les améliorations modernes de la culture américaine, et vous voyez entre leurs mains les instruments aratoires les plus perfectionnés des États-Unis. Ils se sont acquis la juste réputation d'avoir les meilleures races de chevaux de l'Amérique, et leurs troupeaux sont les plus beaux du continent.

Que deviendra au Canada un pauvre jeune homme qui n'a que 200 dollars pour commencer un établissement agricole? Il n'a pour avenir que misère et désolation; mais qu'il commence avec cette même somme dans l'Illinois, et s'il est sobre, industriel, économe et chrétien, il se verra bientôt à la tête d'une ferme qui rivalisera sans peine avec les meilleures fermes des riches cultivateurs du Canada; comme il n'aura pas un arbre à couper, pas une souche à arracher, pas une pierre à ôter, sur la terre qu'il choisira, il pourra la labourer en arrivant et la première récolte lui procurera de quoi la payer et vivre honorablement de son travail ensuite. La divine Providence a tout préparé dans l'Illinois pour l'avantage et la prospérité de ses heureux cultivateurs. Ce fertile pays est arrosé par de belles rivières et de gros ruisseaux dont les rives sont couvertes des bois les plus utiles et les plus précieux, comme l'orme, l'érable, le chêne noir, le chêne blanc, le frêne, etc. Plusieurs espèces d'excellents fruits y croissent naturellement dans les bois, et dans bien d'autres

endroits, à quelques pieds sous terre on trouve d'inépuisables mines de charbon de terre de la meilleure qualité. Avant peu d'années, il y aura un chemin de fer qui ira de Chicago à l'extrémité sud des États-Unis et passera par Bourbonnais, dont les habitants ne seront plus alors qu'à deux heures d'un des meilleurs marchés du monde.

Je dirai donc à mes jeunes compatriotes qui ont la pensée d'émigrer loin du Canada : Mes amis, l'exil est une des plus terribles calamités qui puisse frapper l'homme ; restez donc dans votre patrie ; gardez-lui votre cœur pour l'aimer, votre intelligence pour l'embellir, votre bras pour la défendre ; mais si vous y êtes obligés, partez et venez directement à Bourbonnais. Arrêtez-vous le moins possible dans les grandes villes, car l'ennemi vous y a préparé des pièges et des séductions trop nombreuses et trop puissantes pour votre fragile vertu et votre manque d'expérience. Là, vous trouverez des frères qui vous y ont précédés, vous y verrez la croix, symbole de paix, d'espérance et de vie et vous formerez un nouveau peuple qui n'aura rien perdu de ce qui a fait l'honneur et la prospérité de notre bien-aimé Canada l'amour de la patrie et de la religion.

CHARLES CHINIQUEY.

Il est bien probable que je n'aurais jamais publié cette lettre, si j'avais prévu l'effet désastreux qu'elle faillit avoir sur les destinées du Canada. Les fermes perdirent bientôt plus de la moitié de leur valeur, car une foule de gens voulurent vendre leurs terres pour émigrer dans l'Illinois. Le manque d'acheteurs empêcha seul le Canada de perdre plus de la moitié de ses habitants au bénéfice des États-Unis. Cette lettre partagea le peuple en deux camps. Pendant que les uns m'exaltaient outre mesure, les autres étaient furieux contre moi et faisaient pleuvoir sur ma tête un déluge d'injures. Le jour qui suivit sa publication dans les journaux, j'étais allé à Québec pour présenter mes respectueux hommages aux évêques du Canada qui y tenaient leur concile provincial. Le premier évêque que je rencontrai fut M^{gr} de Charbonnel, évêque de Toronto, ex-sulpicien, qui avait été un de mes amis

les plus dévoués lorsqu'il était au séminaire de St. Sulpice. En m'apercevant, il pressa mes deux mains dans les siennes, en disant : – Je viens de lire votre admirable lettre sur l'Illinois et sur l'émigration, je n'ai jamais rien lu de si beau sur cette question. L'Esprit-Saint vous en a visiblement inspiré toutes les lignes. J'en ai envoyé six exemplaires en France et en Belgique pour qu'ils y soit publiés. Cette lettre est appelée à faire un bien incalculable aux émigrés de ce pays comme à ceux du Canada, en dirigeant leurs pas vers les régions où ils n'auront rien à craindre pour leur foi, tout en étant certains d'y trouver un avenir de prospérité sans bornes pour leurs familles. La postérité mettra votre nom parmi ceux des grands bienfaiteurs du pays.

Ces compliments, quoique peu mérités, me firent cependant plaisir, en confirmant l'espoir que j'avais que notre nouveau plan d'émigration allait étendre le pouvoir et l'influence de notre Église, tout en rendant d'immenses services aux émigrés. Je remerciai l'évêque de sa bienveillante approbation et lui demandai sa bénédiction, puis je me dirigeai vers la chambre de monseigneur Bourget qui, comme les autres évêques, était en ce moment l'hôte de l'archevêque de Québec. Je le trouvai tenant à la main le journal *Les Mélanges Religieux*, dans lequel il venait de lire ma lettre. Jamais lionne ne lança des regards plus furieux sur celui qui voudrait lui arracher ses petits, que l'évêque ne fit en me regardant.

– Est-il possible, me dit-il avec indignation, que ce soit votre main qui ait écrit cette lettre perfide ? Est-ce bien vous qui avez plongé ce poignard dans le sein du pays qui vous a donné tant de marques de sa confiance et de son affection ? Ne voyez-vous pas que cette lettre va dépeupler nos plus belles paroisses ?

Quoique je ne m'attendisse pas à cette nouvelle tempête, j'eus le bonheur de garder mon sang-froid. Je répondis tranquillement : – Votre Grandeur s'est assurément méprise sur le sens de ma lettre, elle croit y trouver des sentiments indignes d'un Canadien et d'un chrétien. Veuillez la lire de

nouveau, et vous verrez qu'il n'y a pas un mot qui ne vienne du plus pur patriotisme et du plus profond dévouement aux intérêts de l'Église.

La réponse acerbe que l'évêque donna à ces paroles respectueuses me montra qu'il valait mieux m'éloigner après lui avoir demandé sa bénédiction, qu'il me donna d'ailleurs très froidement.

44. – Haine de l'évêque de Montréal.

Le 25 août j'étais de retour à Longueuil et je racontai à mon vénérable ami, M. Brassard, mon orageuse entrevue avec l'évêque Bourget.

– Je connaissais déjà le mauvais vouloir de l'évêque de Montréal à ton sujet, me répondit ce digne ami. Son entourage est malheureusement composé d'hommes qui, comme lui, ont des vues trop étroites pour comprendre la grandeur de l'œuvre à laquelle tu veux consacrer ta vie. La conquête de la vallée du Mississipi par l'Église est assurément une des plus grandes pensées que la religion ait jamais inspirées. N'est-ce pas étrange ! au lieu de t'en bénir, ces hommes sont furieux contre toi, car ils voient bien que tu vas réussir. Mais, prends garde : un complot se forme contre toi ; ceux qui sont à sa tête sont décidés à te perdre de réputation et à te couvrir d'opprobre. En faisant cela, ils sont sûrs que personne ne te suivra dans l'Illinois. Car en dépit de tes soins, tout le monde sait aujourd'hui que c'est toi que les évêques de l'Ouest veulent mettre à la tête de ce grand projet d'émigration catholique. Comprends-moi bien. L'évêque s'est servi de toi pour réformer son diocèse et t'a aidé pour ce travail. Mais ta popularité est trop grande aujourd'hui pour lui et pour tes ennemis ; ils veulent se débarrasser de toi à tout prix, et ils ne reculeront devant aucun moyen pour réussir.

– Je vous suis mille fois obligé de m'en avoir prévenu. Mais quels sont les moyens qu'on va employer pour me déconsidérer devant mon pays ?

– Si je les connaissais, je te les dirais avec joie, pour que tu fusses mieux sur tes gardes ; malheureusement, je ne les connais pas, car tu comprends que me sachant le plus ancien et le plus dévoué de tes amis, ils ne me mettront pas dans leurs secrets. Notre Seigneur a dit à tous ses disciples : Vous aurez de grandes tribulations dans le monde, mais ne craignez rien, j'ai vaincu le monde. Je suis plus que jamais décidé à ne mettre ma confiance qu'en Dieu et à ne pas craindre les hommes.

Deux heures plus tard, je recevais la lettre suivante du secrétaire de l'évêque.

M. CHARLES CHINIQUEY,

Apôtre de la Tempérance.

Monseigneur l'évêque de Montréal me prie de vous informer qu'il désire vous voir pour une affaire importante. Veuillez donc venir à l'évêché aussitôt que vous le pourrez.

Votre tout dévoué,

JOS. PARÉ, Secrétaire.

Je me rendis chez l'évêque dès le lendemain. Il me reçut avec toutes les marques de la plus sincère affection, et me sembla avoir complètement oublié ce qui s'était passé à notre dernière entrevue à Québec. Il commença par m'exprimer sa satisfaction de mes constants efforts et de mes succès dans l'œuvre de la Tempérance. Il ne parla cependant pas longtemps sur ce sujet ; il devint bientôt silencieux et embarrassé, j'étais mal à mon aise et je me sentais sur des épines, au souvenir de ce que M. Brassard m'avait dit la veille. Enfin, faisant un effort sur lui-même : – N'êtes-vous pas le confesseur de madame Chénier, veuve du capitaine Chénier ?

– Oui, Monseigneur, lui répondis-je, elle vient à confesse auprès de moi depuis que je suis à Longueuil.

– Savez-vous que sa fille unique est religieuse dans le couvent de cette paroisse ?

– Oui, Monseigneur.

– Ne vous serait-il pas aisé de persuader à madame Chénier qu’il vaudrait mieux pour son salut qu’elle se fit aussi religieuse ?

– Je n’ai jamais eu cette idée, Monseigneur, je ne vois pas trop comment je pourrais lui conseiller d’échanger sa vie actuelle, si douce et si facile, contre la vie austère du cloître. Elle est si heureuse au milieu de ses richesses et de ses amis.

– Mais elle paraît encore bien jeune ! Environnée, comme elle l’est, de toutes les séductions de la richesse et des dangers de l’isolement, ne craignez-vous pas pour elle quelques-unes de ces déplorables tentations qui mettraient son âme en danger ?

– Je comprends Votre Grandeur ; il est vrai que M^{me} Chénier est riche, et qu’elle a conservé toute la fraîcheur de sa jeunesse, quoiqu’elle soit dans un âge assez avancé. Quant à un remède contre certaines tentations, je pense que le meilleur serait un bon mariage ; un époux chrétien me paraît un bien plus sûr antidote contre toutes ces tentations que les tristes et froides murailles d’un couvent.

– Vous parlez comme un protestant, reprit l’évêque avec une mauvaise humeur qui me peina singulièrement. Nous remarquons en effet que quoique vous confessiez plus de jeunes demoiselles qu’aucun de mes prêtres, pas une seule d’entr’elles ne s’est encore faite religieuse. Niez-vous que le vœu de chasteté, et la vie des couvents soient les plus sûrs moyens d’arriver à la perfection sur la terre, et à la sainteté au ciel ?

– Je suis affligé, Monseigneur, de différer d’opinion sur ce point avec Votre Grandeur. Le bon Dieu ne connaissait assurément pas le remède dont parle Votre Grandeur lorsqu’il disait : Il n’est pas bon que l’homme reste seul ; je vais donc lui donner une compagne. Saint Paul ne le connaissait assurément pas non plus, lorsqu’il écrivait : Pour éviter la fornication, que chaque homme

ait sa femme, et que chaque femme ait son mari. Aucun prêtre n'a eu autant d'occasions que moi de connaître comment les religieuses observent leurs vœux de chasteté. J'en sais trop long sur ce sujet, Monseigneur, pour croire que le remède que vous préconisez contre les penchants de notre pauvre nature déchue vaille mieux que celui que Dieu lui-même nous a donné. Je suis absolument certain que nos mères et nos sœurs qui vivent dans l'état de mariage pratiquent la chasteté telle que Dieu l'entend d'une manière bien plus parfaite que la plupart des religieuses.

L'évêque me toisa des pieds à la tête avec des yeux pleins de colère, en me disant : – Mais vous parlez en hérétique Père Chiniquy!

– Monseigneur, lui répondis-je avec calme, permettez-moi de faire observer respectueusement à Votre Grandeur que les paroles sacrées que je viens de citer ne sont pas des inventions hérétiques et protestantes. Ce sont les paroles de notre Dieu lui-même. Mais, Monseigneur, le Dieu qui connaît les cœurs m'est témoin que mon désir et mes intérêts sont de vous obéir, et de mériter par là votre estime. Veuillez donc me donner quelques bonnes raisons, que ma conscience de prêtre puisse accepter, pour presser madame Chénier d'entrer dans un couvent, et je vous promets de vous satisfaire dès la première occasion.

L'évêque comprit le désir que j'avais de lui obéir et reprit : – J'ai deux bonnes raisons pour vous presser de persuader madame Chénier de se faire religieuse : La première est que son salut éternel sera plus assuré après qu'elle sera entrée au couvent ; la seconde est qu'elle est riche, et que son unique héritière étant déjà religieuse dans le couvent de la congrégation, nous serons alors en possession de la fortune entière de cette famille, ce qui nous permettra de pourvoir aux mille et mille œuvres de piété dont nous sommes chargés.

– Monseigneur, vous connaissez déjà les convictions de ma conscience

sur votre première raison. Quant à vos vues sur la fortune de cette dame, je ne puis en conscience les partager. M^{me} Chénier fait beaucoup de bien et d'aumônes; d'ailleurs, je connais plusieurs de ses proches parents qui sont pauvres et qui, me semble-t-il, ont plus de droit que nous à son héritage. J'éprouve donc une répugnance invincible à me servir de mon caractère de prêtre et de confesseur pour déshériter tous ces pauvres gens, sous un prétexte que je considère comme faux; car je me mentirais à moi-même comme je mentirais à cette dame, si je lui disais qu'elle sauvera plus aisément son âme dans un couvent que dans sa maison de Longueuil.

Chacune de mes paroles semblait amasser sur la figure de mon évêque une nouvelle colère. Je me sentis complètement perdu dans son estime. Je me levai brusquement pour prendre congé de lui, en ajoutant : – Je suis peiné de vous avoir désappointé.

– Ce n'est pas la première fois, répondit froidement l'évêque, mais j'espère que c'est la dernière. Comme vous m'assurez que c'est une affaire de conscience, je dois respecter vos scrupules sans pourtant les partager. J'aime cependant à vous dire que je vous conserve toute mon estime passée, tout en vous priant de garder le secret sur cette affaire.

Eh bien! qu'est-ce que tu as de nouveau à me raconter, me demanda M. Brassard, à mon retour de Montréal? – J'aurais bien des choses intéressantes à vous dire, lui répondis-je, si l'évêque ne m'avait pas fait promettre le secret. A ce mot de *secret*, M. Brassard se pâma de rire.

– Un secret! un secret! s'écria-t-il, mais voilà plus d'un mois qu'il m'en casse les oreilles et qu'il en parle à tout le monde. Le fait est que je ne l'ai pas vu une seule fois, depuis ton retour, sans qu'il ne m'ait demandé comment s'y prendre pour te persuader d'envoyer ta belle dame Chénier au couvent, sous le prétexte de sauver son âme, tandis que le fond de l'affaire est qu'il a jeté les yeux sur sa fortune, et qu'il espère en être l'héritier. J'ai eu beau

lui dire que tu ne consentirais jamais à entrer dans ses vues, à cause de tes préjugés contre la vie monastique, il n'a jamais voulu m'écouter. Je savais pourquoi il te faisait demander, il m'en avait parlé la veille, en me priant de t'en dire un mot ; ce que j'avais refusé, te connaissant trop bien. Toute ma crainte est que ton refus obstiné de plier sous sa volonté n'ait achevé ta perte.

– Quel homme fourbe que cet évêque, répondis-je avec indignation ! Dites-moi, mon cher Monsieur Brassard, n'est-ce pas une honte de voir que nos couvents sont des trappes pour tromper, ruiner et piller les familles, sous le masque de la religion ! Je suis pris de dégoût, quand je pense que toutes les grandes démonstrations religieuses que l'on fait lorsque les filles, surtout les filles riches, entrent au couvent, ne sont que des masques inventés par nos évêques pour cacher leurs escroqueries. Tout ce luxe d'éloquence sur la sainteté des vœux monastiques, n'est donc que de la poudre jetée aux yeux des pauvres imbéciles, afin de les empêcher de s'apercevoir que l'on met la main dans leur gousset pour les voler. Je sais qu'il y a quelques nobles exceptions, et vous en êtes une ; ce n'est pas pour vous enrichir que vous avez bâti le beau couvent de Longueuil, puisque vous y avez mis votre dernier sou. Mais si les villes de Québec et de Montréal savaient quelles sommes d'argent leur ont été escroquées sous le beau prétexte de mener leurs filles au ciel, elles brûleraient tous ces couvents, et pendraient les confesseurs qui les ont trompés. Je sais que l'évêque va m'en vouloir et qu'il va me persécuter pour m'être opposé à ses honteuses spéculations, mais je me sens d'avance fier et heureux de sa haine. Le Dieu de Vérité et de Justice, le Dieu de l'Évangile, sera de mon côté et prendra ma défense, je ne crains pas mes ennemis ; qu'ils commencent leurs attaques quand ils voudront, je suis prêt.

M. Brassard répondit : – Je ne puis te blâmer de refuser d'obéir à l'évêque, je l'attendais de toi, et je le lui avais prédit. Quoique je ne partage pas tous tes préjugés contre les communautés religieuses, je ne puis fermer les yeux

à la vérité; elles ont été dans presque tous les siècles, par leur corruption, leur richesse, leur orgueil et leur paresse, la cause des plus grands maux que l'Église ait soufferts. Si j'avais pu prévoir ce qui s'est passé dans le couvent que j'ai bâti ici, je ne l'aurais assurément jamais fondé; mais à présent que c'est fait, je ne puis l'abandonner : c'est l'enfant de ma vieillesse, je dois le soutenir jusqu'au bout. Cela n'empêche pas que je me sente défaillir de douleur, quand je vois l'immoralité qui y règne.

Minuit sonnait à l'horloge : le temps était venu de prendre quelque repos. En se séparant de moi, M. Brassard ajouta : – Je crois que tu dois te ceindre les reins et aiguiser ton épée, car tout me dit que l'évêque ne te pardonnera jamais de lui avoir arraché la proie qu'il convoitait depuis longtemps; il te pardonnera encore moins la hardiesse et l'indépendance avec lesquelles tu lui as parlé. La lutte est engagée. Que Dieu te préserve des coups qu'il va te donner et surtout des trames qu'il va ourdir dans les ténèbres pour te perdre.

– Je ne les crains pas. J'ai mis ma confiance en Dieu. C'est pour sa cause et pour son honneur que je combats : il saura bien me défendre contre ces trafiquants d'âmes^a.

Pendant la première semaine de septembre 1851, j'étais occupé à entendre les confessions dans une des églises de Montréal, lorsqu'une fille remarquable par sa beauté, vint me confesser des choses d'une horreur et d'une infamie telles que je n'en avais jamais entendues de pareilles. Au cours de sa confession, malgré ma défense, elle me donna par deux fois le nom de plusieurs prêtres complices de ses orgies. Elle parlait avec un tel cynisme et une telle effronterie qu'il me vint à la pensée qu'elle n'était pas à mon confessionnal pour obtenir son pardon, mais qu'elle y était envoyée pour

a. Aussitôt après mon départ du Canada pour l'Illinois, M^{me} Chénier ayant choisi un autre confesseur, se fit religieuse, et eut à faire les trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté aux pieds de l'évêque.

me séduire et me faire tomber dans ses filets. Je l'arrêtai brusquement dans ses récits pour lui dire : – La manière dont vous vous confessez me montre que vous n'êtes pas ici pour vous réconcilier avec Dieu, mais bien plutôt pour me prendre dans vos pièges. Grâce à Dieu, vous perdez votre temps, et je vous défends de revenir à mon confessionnal. Et je fermai brusquement la grille ; elle me répondit quelque chose que je ne pus comprendre, puis sortit furieuse du confessionnal.

Le même soir, je fis part à M. Brassard de mes soupçons sur cette fille. Il me répondit. – Ne t'ai-je pas plusieurs fois averti qu'il y avait un complot pour te perdre ? Cette fille en est sans aucun doute un agent. Je connais tes ennemis : ils ne reculeront devant aucun crime pour te faire perdre ta réputation et t'empêcher de réussir dans ton projet d'émigration. Je lui répondis que je ne partageais pas ses craintes, que le bon Dieu connaissait mon innocence, et qu'il prendrait ma défense dans l'avenir, comme il l'avait fait dans le passé.

– Mon cher Chiniquy, me répliqua M. Brassard, je te le répète, je connais tes ennemis ; ils ne sont pas nombreux, mais ils sont puissants pour le mal. Sans doute, le bon Dieu peut te protéger contre leurs mauvais desseins, mais je ne puis partager ta tranquillité. L'évêque n'a pas oublié la veuve Chénier et il n'a que trop mérité la réputation d'être l'homme le plus vindicatif du Canada. Sois bien assuré qu'il se servira de la première occasion pour te frapper sans merci.

– Quand je verrais là mille évêques Bourget pour m'attaquer, je ne les craindrais pas, tant que le bon Dieu me soutiendra, et qu'il m'empêchera de mettre le pied en dehors de la voie droite.

Je passai les jours suivants à prêcher dans différentes paroisses jusqu'au 23 septembre. A cette date je revins à Longueuil pour prendre quelque repos, et me préparer sans bruit à mon départ pour Chicago. A mon arrivée, je

trouvai une lettre de l'évêque de Montréal, m'annonçant qu'il m'avait interdit pour un crime qu'il ne me disait pas, et sur le témoignage de personnes dont il ne voulait pas me donner le nom. Je montrai la lettre à mon généreux ami : – Voilà le commencement de la réalisation de vos prophéties. Que pensez-vous d'un évêque qui condamne et interdit un prêtre sans lui dire pourquoi, et sans même le confronter avec ses accusateurs ?

– C'est justement ce que je craignais de son implacable vengeance, me répondit M Brassard. Il ne te spécifiera jamais le crime pour lequel il t'interdit, car il sait bien que tu es innocent ; et il ne te donnera jamais le nom de tes accusateurs, car il te serait trop aisé de les confondre.

– Mais tout cela n'est-il pas contre les lois de Dieu et des hommes, et contre tous les canons de l'Église ?

– Sans doute, mais nos évêques ne s'en soucient pas.

– Eh ! bien je vous dis que si l'évêque Bourget veut ainsi fouler aux pieds les lois de l'Évangile et de l'Église, pour me perdre et satisfaire son implacable haine, je vais lui donner une leçon qu'il n'oubliera pas. Dieu sait que je suis innocent, et j'ai mis en *Lui seul* ma confiance. Il ne m'abandonnera pas. Je m'en vais à l'instant trouver l'évêque. S'il n'a jamais su ce qu'il y a d'énergie chez un prêtre qui a la conscience pure, il va l'apprendre aujourd'hui.

Deux heures plus tard, je frappais à la porte de l'évêque de Montréal, qui me reçut avec une politesse glaciale. – Monseigneur, lui dis-je, vous n'ignorez pas ce qui m'amène en ce moment Votre Grandeur m'a adressé une lettre pour m'informer que je suis coupable d'un crime qui n'est pas spécifié, et dont m'ont accusé des personnes que vous refusez de me faire connaître. Vous m'ôtez mon honneur, sans preuve et sans appel. Je viens vous demander respectueusement, au nom de Jésus-Christ, de me dire pour quel crime je suis interdit et quels sont les noms de mes accusateurs, afin que je puisse vous prouver mon innocence.

Mes paroles avaient tout d'abord embarrassé l'évêque; ses lèvres étaient pâles et tremblantes; mais ses yeux étaient secs et brillants comme ceux du tigre qui va se jeter sur sa proie. Il répondit : – Je ne puis vous accorder votre demande, Monsieur.

J'ouvris alors mon Nouveau-Testament, et je lus : Ne prenez jamais d'accusations contre un prêtre que sur le témoignage de deux ou trois témoins. [1Tim.5.19](#). Puis j'ajoutai : – C'est après avoir entendu ces solennelles paroles que j'ai consenti à être prêtre; j'espère que Votre Grandeur ne les a pas oubliées?

L'évêque prit alors un air de mépris et de hauteur dont je ne l'aurais jamais cru capable. – Je n'ai aucune leçon à recevoir de vous, Monsieur; je n'ai rien non plus à répondre à vos insolentes questions; vous êtes interdit : je n'ai plus rien à faire avec vous.

Ces paroles prononcées par l'homme qui, jusqu'à cette heure, avait été pour moi le symbole de toute autorité légitime sur la terre, me firent une étrange impression. Il me sembla que je me réveillais d'un cauchemar pour tomber dans un abîme : l'horreur de ma position m'apparut dans son affreuse réalité. Ma perte était complète et scellée! Je savais que le haut dignitaire qui venait de me frapper avait parmi le peuple la réputation d'un grand saint. Son infâme sentence allait donc être acceptée comme juste et équitable par les multitudes abruties qu'il tenait à ses pieds. Au premier signe de tête de ce dieu moderne, les gens allaient se prosterner pour accepter l'ordre qu'il leur donnerait de me fouler aux pieds. Toutes les oreilles allaient être fermées à mes appels à la justice! Pour la première fois de ma vie, je me sentis absolument défaillir. Tout ce que mon Dieu m'avait jamais donné de force morale s'était évanoui au souffle empoisonné du serpent qui venait de me mordre. A quoi mon innocence allait-elle me servir, puisqu'elle n'était connue que de Dieu, et que tout le monde me croirait coupable! Non, jamais aucune parole humaine ne pourra redire les tortures de cette heure de honte et d'angoisse. Plus d'un quart d'heure s'écoula sans qu'un mot ne se

fit entendre dans cette chambre, devenue subitement un véritable enfer pour moi. L'évêque paraissait très occupé à écrire des lettres, et moi, je me tenais là, la face cachée dans mes deux mains, pendant que je versais des torrents de larmes. A la fin, je tombai à genoux aux pieds de l'évêque ; puis, prenant ses deux mains dans les miennes, je lui dis d'une voix étouffée par les sanglots : – Monseigneur ! au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, et en la présence de Dieu, je jure que je n'ai rien fait qui puisse mériter un tel châtiment, et je vous supplie de me permettre de prouver mon innocence.

L'évêque, jetant sur moi un regard sauvage, retira brusquement ses mains des miennes et se leva. – Allez-vous en, vous êtes réellement coupable et définitivement condamné. J'ai mille fois béni Dieu depuis, de ce que je n'aie eu à ce moment, ni couteau, ni poignard sous ma main, car il est certain que je l'aurais plongé jusqu'à la garde dans le cœur de l'homme capable de m'outrager ainsi ; cependant chose étonnante, sa méchanceté et son insolence me rappelèrent soudainement au respect que je me devais à moi-même et me rendirent ce courage naturel dont j'avais si souvent eu à bénir Dieu, dans les mille et mille dangers que j'avais déjà tant de fois rencontrés sur ma route. Je pris à l'instant l'inébranlable résolution de regarder mon ennemi en face, de le combattre à outrance, de le vaincre et de le terrasser. Je sentis avec joie que mon Dieu remettait dans mon cœur la sainte fierté et l'indomptable courage que donne la certitude de l'innocence et qui rendent si souvent l'opprimé invincible, et font pâlir et tomber les tyrans les plus redoutés. Il me sembla voir aussi écrits en lettres de feu sur les murs de cette chambre, les mots redoutables de : « Mystère d'iniquité ! »

Plein de confiance dans le Dieu de la justice et de la vérité, je sortis sans plus dire une seule parole, et je m'acheminai vers Longueuil, pour raconter à mon ami tout ce qui venait de se passer, et ma résolution de lutter publiquement avec l'évêque, jusqu'à ce qu'il me rendit justice. J'ajoutai : – Je veux faire une retraite de huit jours chez les Jésuites. Ce ne sera pas trop de

ces huit jours de prières et de réflexions, pour sortir victorieux du combat que l'évêque me livre en ce moment. Il n'y a pas d'hommes au monde habiles comme les Jésuites pour tout savoir, ils m'aideront à découvrir tous les fils de ce ténébreux mystère et à en exposer l'infamie aux yeux du monde entier.

– Je suis heureux de voir que tu ne te laisses pas abattre sous les rudes coups qui te sont donnés, répondit M. Brassard. J'espère aussi qu'avec l'aide des Jésuites tu pourras remporter la victoire sur tes ennemis

A 6 heures du soir, ce même jour, j'étais au collège des Jésuites. Le directeur, le Rév. Père Schnieder, étant seul avec moi, je lui racontai comment l'évêque, après avoir généreusement mis de côté ses préjugés contre moi, à l'occasion de ma sortie du monastère des Oblats, m'avait honorablement soutenu pendant mes quatre années de travaux sur la Tempérance. Je lui dis aussi comment son bon vouloir s'était changé en haine implacable, depuis que j'avais refusé d'envoyer madame Chénier au couvent pour faire passer sa fortune à l'évêché, et comment cette colère s'était accrue par l'exposé de mes vues sur l'émigration canadienne. Il savait d'ailleurs tout cela déjà. Je lui avouai franchement que j'avais deux buts dans la retraite que je voulais faire sous sa direction, avant de quitter le Canada. Le premier était de retremper mon âme et raffermir ma foi par la prière et la méditation. Le second était de lui demander le secours de sa charité, de son expérience et de sa sagesse, pour forcer l'évêque à me rendre justice et à retirer l'interdit dont il venait de me frapper si injustement. Je ne lui cachai pas que j'étais déterminé à dénoncer sa conduite et à le sommer publiquement de me prouver ma faute et de me nommer ses témoins.

Le vénérable jésuite me répondit avec calme : Je vous approuve entièrement, et suis prêt à vous aider. La première chose à faire est de chercher à connaître les noms de vos accusateurs. Je pense, comme vous, que la malheureuse fille, que vous avez si brusquement et si sagement chassée de votre confessionnal, en sait long sur la trame ourdie pour vous perdre. Il est dom-

mage que vous ne lui ayez pas demandé son nom, et le lieu de sa résidence, avant de la congédier ! Vous pouvez compter sur mon dévouement : je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, cette semaine, pour montrer à l'évêque le mal irréparable qu'il va faire à l'Église, s'il ne retire pas cette sentence inique. Ne craignez rien. Le peuple du Canada et les 200 000 soldats que vous avez enrôlés sous les saintes bannières de la Tempérance, ne permettront pas à l'évêque de Montréal de fouler aux pieds les lois de Dieu et de l'Évangile pour perdre le prêtre que lui-même a élevé si haut, et qu'il a si justement honoré en le nommant Apôtre de la Tempérance au Canada.

Il serait trop long de redire tous les sages conseils et les paroles encourageantes que j'entendis, ce soir-là, de la bouche du Père Schnieder. C'était un homme dont la sagesse, la science et la piété n'étaient surpassées que par sa simplicité et sa modestie dans les rapports ordinaires de la vie. Il n'était arrivé d'Europe que depuis 1849. La première fois que je l'avais vu, peu après son installation au collège des Jésuites, j'avais éprouvé tant de respect et d'estime pour lui, que je l'avais choisi pour mon confesseur.

Trois jours après, il entra chez moi plus tôt qu'à l'ordinaire et me disait joyeusement : – Mes recherches ont abouti à la découverte du maître de voiture qui a conduit la malheureuse fille que vous avez renvoyée de votre confessionnal. Il va être ici et pourra vous donner tous les renseignements que vous désirez. Deux heures plus tard, cet homme était dans ma chambre, et j'avais le plaisir de reconnaître en lui un des braves Canadiens que la Tempérance avait régénérés et qui me regardait comme son propre père. Je lui demandai s'il se rappelait le nom de la personne qu'il avait amenée à l'église de... peu de jours auparavant.

– Oui Monsieur, je me la rappelle parfaitement. Elle est d'une bonne famille, quoiqu'elle ait personnellement une bien mauvaise réputation.

– Pensez-vous que vous réussiriez à lui persuader de venir ici, sans lui

laisser soupçonner qui l'a fait demander ?

– Rien ne me sera plus facile, répond ce brave homme ; si elle est chez elle, elle sera ici avant la fin du jour.

En effet, à trois heures de l'après-midi il frappait à ma porte et m'annonçait que la personne en question était au parloir. J'allai à l'instant à la chambre du Père Schnieder, et lui dis : – Le bon Dieu a exaucé nos prières, la personne que nous voulons voir est ici. Ayez la bonté de m'accompagner pour me servir de témoin. Prenez un Évangile, de l'encre, une plume et du papier, nous en aurons besoin.

Il est impossible de redire la surprise, la terreur même de la malheureuse, en me reconnaissant, elle fut sur le point de s'évanouir ; je craignis, pendant un moment, qu'elle ne fût incapable de parler. J'allai lui chercher un verre d'eau dont elle but quelques gouttes, et en même temps, je lui parlai avec la plus grande douceur, ce qui lui fit du bien. Lorsque je vis qu'elle était bien revenue à elle-même, et qu'elle comprenait que, loin d'être en colère, j'étais plein de compassion et de charité pour elle, je lui dis : – Mademoiselle, vous êtes ici en la présence de Dieu et de deux de ses prêtres. Ce Dieu tout-puissant entend toutes vos paroles. Dites donc la vérité. Vous m'avez dénoncé à l'évêque comme coupable de quelque grand crime dont vous me savez innocent. Par ce faux témoignage vous êtes la cause que je suis injustement interdit. Le mal que vous m'avez fait est grand, mais vous pouvez le réparer, et vous allez le faire en répondant à mes questions. Dites-moi devant ce vénérable prêtre si je suis coupable du crime dont vous m'avez accusé chez l'évêque de Montréal.

A ces paroles, la malheureuse se cacha la figure dans ses deux mains, et murmura d'une voix étouffée : – Non, Monsieur.

– N'êtes-vous pas venue à mon confessionnal bien plutôt pour me tendre un piège que pour vous réconcilier avec Dieu ?

– Oui, Monsieur.

– Continuez à dire la vérité, et le bon Dieu vous pardonnera. Lorsque vous avez vu que vous ne réussissiez pas dans votre dessein criminel, vous avez voulu vous venger, et vous avez été m'accuser chez l'évêque?

– Oui, Monsieur.

Après que le Père Schnieder eut fait quatre copies de cette déclaration, qu'elle signa en prêtant serment sur les saints Évangiles, je lui pardonnai le mal qu'elle avait voulu me faire, et la congédiai, après lui avoir donné quelques bons conseils.

– N'est-il pas bien évident, dis-je au Père Schnieder, que le bon Dieu n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui toute leur confiance dans les jours d'épreuve?

– C'est vrai, me répondit-il; jamais je n'ai vu d'une manière aussi évidente que dans cette circonstance, la main de Dieu étendue pour protéger celui qui l'invoque. Vous voilà par sa grâce arraché aux mains de vos persécuteurs.

A la fin de ma retraite, j'allai saluer l'évêque avant de partir pour Chicago; il me témoigna tellement d'estime et d'amitié que j'en restai confus. Il était visible qu'il avait honte de ce qu'il avait fait et qu'il voulait à tout prix me le faire oublier. Enfin il me bénit en me disant : Que le bon Dieu vous bénisse partout où vous irez, et dans tout ce que vous ferez, jusqu'à la fin de vos jours.

45. – Ma colonie de Sainte-Anne.

Quoique j'eusse fait tout mon possible pour cacher mon départ du Canada, nombre de mes amis l'avaient deviné. M Brassard lui-même, ne

pouvant résister au désir de voir ses paroissiens me donner un témoignage d'estime public les en avait avertis deux jours avant. Je ne fus pas peu surpris lorsque je vis toute cette belle paroisse réunie autour de moi, au moment où j'allais quitter le Canada, pour me présenter l'adresse suivante :

AU RÉVÉREND PÈRE CHINIQUEY.

Vénérable Monsieur,

Lorsque nous avons eu le bonheur, il n'y a pas encore trois ans, d'inaugurer dans cette paroisse, l'œuvre sacrée de la Tempérance, en vous présentant votre portrait qui devait dire à nos enfants ce que vous faisiez de bien au pays, nous étions certes bien loin de croire qu'à une époque aussi peu éloignée, nous aurions la douleur de vous voir vous éloigner de nous pour toujours

Nous sommes d'autant plus émus de votre départ si inattendu, que nous tremblons pour l'œuvre que vous avez créée, et si glorieusement propagée; fasse le ciel que vos dignes collaborateurs la continuent et marchent sur vos traces.

Quels que soient les décrets de la Providence, le souvenir de vos bienfaits, qui se résument dans la prospérité générale du pays, restera à jamais gravé dans notre mémoire, et votre image, que toute famille canadienne se fait gloire de posséder, rappellera à nos arrières neveux ce que le Père Chiniquy a fait pour le Canada.

S'il est quelque chose qui puisse nous consoler de votre départ, c'est la pensée que vous allez planter l'arbre de la Tempérance au milieu de frères que des circonstances impérieuses ont forcés de s'expatrier; puissent-ils, ces frères privilégiés, vous offrir un jour, comme gage de leur reconnaissance, la couronne civique qui sera comme une faible image de la couronne d'immortalité que vous aurez méritée vos nobles travaux.

Suivait la signature de tous les principaux citoyens.

Longueuil, 20 octobre 1851.

Je répondis :

Messieurs,

Je vous remercie pour l'adresse si flatteuse que vous venez de me présenter. Mais, plus je considère les incalculables résultats de la sainte Tempérance, que j'ai prêchée à peu près d'un bout à l'autre du pays, plus je comprends que j'outragerais le ciel si je m'attribuais quelque mérite dans cette œuvre providentielle.

Si Dieu m'a choisi pour être le faible instrument de ses miséricordes dans notre chère patrie, c'est qu'il voulait que chacun de nous connût que Lui seul opérait les prodigieux changements que nous remarquons partout, c'est qu'il voulait qu'à Lui seul en fût toute la gloire, et je suis assuré que mon éloignement des lieux où j'ai eu le bonheur de travailler jusqu'à ce jour, n'affaiblira en rien le zèle des populations pour cette sainte association.

Dieu m'appelle visiblement ailleurs ; sa voix s'est fait entendre ; et, quoiqu'il m'en coûte, il me faut aller travailler au milieu d'un nouveau peuple. Je vous dirai cependant que, si quelque chose pouvait adoucir sur la terre le sacrifice que je fais en ce moment, ce serait l'assurance que me donne la noble paroisse de Longueuil, que je laisse après moi, au Canada, des amis dont les prières monteront au ciel en ma faveur.

J'arrivai à Chicago le 29 novembre 1851, et j'y passa six jours auprès de l'évêque Vandeveldé à mûrir mon plan de colonisation catholique. Il me donna les conseils les plus sages, et les pouvoirs les plus étendus, puis me pressa de ne point perdre un moment, et d'aller au plus vite choisir un lieu convenable, pour y établir le point central de la colonie dont nous allions jeter les fondements.

Arrivé à Bourbonnais, je dévoilai au curé de cette petite colonie, M. l'abbé Courjeault, dans quel dessein j'avais quitté le Canada, et lui fis part de mes plans et de ceux de l'évêque. Quelles ne furent pas ma surprise et ma tristesse, lorsque je vis ce prêtre, loin d'applaudir à ce grand dessein, m'accabler de sarcasmes et traiter mon entreprise de ridicule. Le démon de

la jalousie avait rempli son cœur des sentiments les plus haineux qu'il peut verser dans une âme. Il en avait malheureusement été ainsi de l'abbé Lebel à Chicago. En allant prendre congé de lui je m'étais aperçu que l'estime qu'il m'avait témoignée à mon arrivée, avait soudainement fait place à une haine implacable. Tant que ces deux prêtres avaient cru que j'étais monté dans l'Illinois pour les aider à grossir leurs petits troupeaux, ils m'avaient accablé des marques publiques et privées de leur amitié. Mais, dès qu'ils avaient vu que j'allais former une nouvelle colonie dont la grandeur et l'importance menaçaient de laisser dans l'ombre leurs petites congrégations, ils s'étaient ligüés pour me nuire et paralyser mon œuvre. Assurément, je n'aurais jamais consenti à quitter le Canada, si j'avais prévu que ces deux prêtres, sur le concours desquels j'avais compté pour le succès de ma colonisation, pussent devenir mes deux plus acharnés ennemis. Mais il était trop tard pour reculer. Cessant de compter sur l'appui des hommes, je tournai plus que jamais mes regards et mes pensées vers Dieu, comme mon seul secours.

Je persuadai à plusieurs des plus respectables citoyens de Bourbonnais de m'accompagner dans trois voitures pour traverser les vastes prairies de l'Illinois et chercher le meilleur lieu possible pour y jeter les fondations de mon œuvre. Muni d'une boussole et d'un compas pour me diriger dans ces solitudes, j'avais aussi tous les instruments nécessaires pour examiner la nature du sol, et en reconnaître la richesse. Mon intention était de choisir le point le plus élevé de l'Illinois, comme devant naturellement m'offrir l'air le plus salubre et l'eau la plus pure, pour y fixer ma demeure et celle des premiers émigrés que j'attendais. Je fus plus heureux que je ne l'avais espéré dans mes recherches et mes études, car le Dieu bon, qui conduisait mes pas, permit que je découvrisse bientôt les terres les plus hautes et en même temps les plus fertiles de ce riche pays. Les géologues et les arpenteurs que le gouvernement a dernièrement employés à grands frais pour parcourir l'État dans tous les sens, afin d'en trouver le point le plus élevé, ont déclaré que c'était le village de Ste-Anne; ils ont officiellement constaté que c'est la

place même où j'ai élevé ma première chapelle et ma maison, qui domine toutes les magnifiques prairies de l'Illinois.

Nous étions aux derniers jours de novembre, et quoique le temps fût magnifique, je sentais que nous n'avions pas une heure à perdre, si je voulais voir toutes les familles qui arrivaient constamment, suffisamment bien logées, pour être à l'abri des pluies froides, des vents glacés et des neiges de l'hiver. Je fis le recensement de la petite colonie qui s'était déjà groupée autour de moi, et je ne fus pas peu surpris de compter cinquante familles se composant de plus de deux cents personnes. La plus grande partie de ces émigrés, pauvres et sans éducation, n'avaient aucune idée des épreuves qui accompagnent l'établissement dans un nouveau pays, où personne ne les a devancés, et où il faut tout créer. Nous n'avions d'abord que deux petites maisons ; l'une de vingt-cinq pieds sur trente, l'autre de seize sur vingt ; nous n'avions point de lits, et il nous fallait coucher sur le plancher. Pendant près d'un mois, j'ai dormi du plus paisible sommeil enveloppé dans ma robe de buffle n'ayant pour oreiller que ma soutane roulée dans mon pardessus. Dès le premier décembre, je réunis mes émigrés et leur dis :

– Il y en a à peine trois parmi vous qui, laissés à leurs seules ressources, pourront se mettre à l'abri des vents et des pluies glacées de l'hiver qui nous menace. Mais si chacun de vous, s'oubliant soi-même, consent à ne travailler que pour le bien de tous, et si vous réunissez toutes vos forces et vos ressources pour vous soutenir et vous aider les uns les autres, dans peu de semaines, vous vous trouverez tous logés convenablement, et à l'abri des intempéries de l'hiver. Allons tous ensemble, dès aujourd'hui couper le bois nécessaire pour élever la maison qui abritera une de nos familles, sur le lot de terre qu'elle a choisi. Nous continuerons à travailler, dans une même pensée et un même cœur, pendant quelques semaines, et vous verrez de quelle merveilleuse bénédiction le ciel couronnera nos efforts, et avec quelle rapidité ces belles prairies seront couvertes de maisons, modestes et petites il

est vrai, mais suffisantes pour les premiers jours de notre exil. Que la charité, l'union, l'amour fraternel vous soutiennent dans cette heure solennelle, où Dieu nous appelle à nous emparer de cette terre si fertile, pour y établir son règne et y chanter ses louanges, et ce Dieu bon viendra lui-même vous aider à surmonter les redoutables difficultés qui sont devant vous. Mais, avant de commencer notre travail, jetons-nous tous à genoux et demandons le secours de Celui sans lequel nous ne pouvons rien. Demandons-lui d'unir nos pensées et nos cœurs par les liens d'une parfaite charité; conjurons-le de bénir l'ouvrage de nos mains, et de diriger lui-même l'effort de nos bras, tout en nous gardant de tout accident et de tout malheur.

Nous nous agenouillâmes tous sur le gazon vert de la colline, et nous fîmes monter vers le ciel une prière qui fut assurément entendue par Celui qui a dit : *Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera donné...* Et nous partîmes tous pour la forêt. Mes lecteurs me croiraient à peine, si je leur disais avec quelle rapidité les quarante premières maisons de cette colonie furent bâties. Pendant que les hommes travaillaient avec une incroyable énergie à couper, équarrir, charroyer le bois et élever les maisons, avec une unité de pensée et d'amour qui m'arrachait souvent des larmes d'admiration, les femmes travaillaient avec non moins d'union, de bonne volonté et de plaisir, à préparer les repas communs. Nous achetions à Bourbonnais et à Momence la farine et le lard aux prix les plus modiques. La farine ne se vendait alors qu'une piastre et demie les cent livres, et le meilleur lard se donnait pour deux sous la livre. Comme j'étais bon chasseur moi-même, souvent avec un ou deux amis, j'allais tuer plus de canards, d'outardes, de cailles ou de chevreuils qu'il n'en fallait pour nourrir les travailleurs. Nous ne pouvions assez bénir Dieu qui nous avait ainsi préparé d'avance la nourriture dont nous avions besoin. Et souvent, mes chers émigrés me disaient : – Quel étrange et beau pays que celui-ci ! Les plus pauvres parmi nous ont des tables mieux pourvues que les plus riches seigneurs du Canada ; et cela, sans autre peine que d'aller chercher nous-mêmes notre nourriture à quelques pas de

la maison.

Lorsque chaque famille fut pourvue d'un logement, j'adressai de nouveau un petit discours à mes colons : – J'ai un nouveau devoir à remplir envers vous, aujourd'hui. Nous voilà trop nombreux pour avoir nos réunions du dimanche dans une maison particulière, comme nous avons fait jusqu'à ce jour. Il nous faut donc une chapelle où nous puissions, tous les dimanches, méditer la parole de Dieu et l'adorer. Il nous faut aussi une école, où vos nombreux enfants recevront l'éducation dont ils ont besoin pour devenir de bons citoyens et de bons chrétiens. Car, ici comme ailleurs, il est impossible de prospérer, si nous négligeons l'instruction de nos enfants. Et puisque chacun de vous a sa maison, ne serait-il pas convenable que j'eusse aussi la mienne? Mon désir serait que nous bâtions une maison d'environ quarante pieds carrés, à un étage. Le haut servira d'école et de chapelle; le rez-de-chaussée sera mon logement et celui de la famille qui tiendra ma maison. Je paierai moi-même tous les matériaux, mais vous donnerez votre temps pour construire le presbytère. Je me propose de ne payer que celui qui dirigera l'ouvrage comme maître-charpentier. Qu'en pensez-vous?

Il n'y eut qu'une voix pour approuver, et dès le lendemain, nous étions soixante-douze hommes dans la forêt, les uns abattant les chênes séculaires, d'autres les équarrissant, d'autres les transportant sur le lieu choisi pour élever le presbytère, tandis que plus de vingt hommes vigoureux étaient occupés dans la carrière à en extraire les pierres qu'il nous fallait pour les fondations de notre bâtisse. C'était le 17 janvier 1852 : le 17 avril, trois mois plus tard, l'évêque Vandevelde bénissait cette chapelle, surmontée d'un joli clocher de trente pieds de hauteur. Et, pour la première fois dans les prairies, la voix solennelle et mélodieuse de notre cloche redisait à tous les échos des environs les accents de notre joie. Ce jour là, nous fîmes de nouveau le recensement du peuple qui se composait déjà de plus de cent familles dans lesquelles on comptait plus de cinq cents adultes. La chapelle, qui nous

semblait trop grande lorsque nous en avions creusé les fondations, était déjà trop petite, lorsque nous la consacrâmes à Dieu. Car pas un jour ne se passait sans qu'il nous arrivât quelques nouveaux émigrés de Canada ou d'Europe. Il me fut bientôt nécessaire d'agrandir les bases de ma colonie. Je plantai une croix à environ quinze milles au sud-ouest et une autre à douze milles au sud-est. Nous donnâmes à la première place le nom d'Erable, et à la seconde celui de Ste-Marie. J'avais appelé ma première colonie Ste-Anne, en souvenir de la guérison que je croyais encore devoir à cette sainte, en 1837.

Ces nouvelles croix furent bientôt environnées de nombreux colons. Mon cœur débordait de joie en voyant un si rapide succès répondre à mes efforts. Mais les pensées des hommes ne sont pas les pensées de Dieu. Tandis que les évêques de Rome m'avaient appelé dans l'Illinois pour étendre la puissance de l'Église de Rome, mon Dieu m'y avait aussi appelé pour que je devinsse, entre ses mains, l'instrument dont il voulait se servir pour donner à cette Église le coup le plus mortel qu'elle ait jamais reçu sur ce continent. La première menace de l'orage fut le scandale donné à Bourbonnais par l'inconduite du curé, M. Courjeault que ses paroissiens chassèrent ignominieusement. Ces terribles événements, qui furent connus de tout le pays ne contribuèrent pas peu à ouvrir mes yeux et ceux de mes colons.

Un grand nombre d'entr'eux m'avouèrent qu'ils avaient des doutes sérieux sur la prétendue perfection attachée, dans leur Église, au célibat des prêtres, et me prièrent de leur montrer sur quoi cette ordonnance était fondée. Je n'étais pas peu embarrassé pour leur répondre, et crus que le meilleur moyen était de leur mettre les Évangiles entre les mains. J'écrivis à l'instant à des libraires catholiques-romains de Montréal et de New-York de m'envoyer des Bibles et des Évangiles approuvés par l'Église de Rome, et peu de temps après, il se trouva peu de familles dans ma colonie qui ne possédassent le Saint Livre. Mes gens ne mirent pas longtemps à trouver

que non seulement Jésus-Christ n'avait jamais commandé le célibat à ses apôtres, mais qu'il les avait laissés vivre avec leurs épouses pendant sa vie comme après son ascension au ciel. Les paroles de St. Paul ne leur laissèrent pas davantage de doute : N'avons-nous pas le droit d'avoir avec nous une femme qui soit notre sœur comme font les apôtres, même Pierre et Jacques ? (1Cor.9.5-6). Ils trouvèrent aussi bientôt d'eux-mêmes, qu'à chaque fois que les apôtres avaient demandé à Jésus-Christ s'il y aurait jamais un chef, un pape pour conduire l'Église, il leur avait toujours dit non, que lui seul serait le maître.

Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que la lecture des saints Évangiles faisait de nouveaux hommes de mes chers compatriotes : leur intelligence s'élargissait et s'élevait d'un jour à l'autre. Ils commencèrent alors à pressentir que des chaînes pesantes avaient été mises sur leurs épaules, et que ces chaînes n'étaient pas descendues du ciel avec Jésus-Christ, mais avaient été forgées, plus tard, pour les réduire en esclavage :

Si vous marchez suivant ma parole, vous deviendrez mes disciples. Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. — Si le Fils vous donne la liberté vous serez véritablement libres (Jean.8.31-32,36). »

Et ces promesses de la liberté que le Christ venait assurer à ceux de ses disciples qui suivaient sa Parole, arrivaient à leurs oreilles comme une musique du ciel. Ce n'était pas encore la lumière du grand jour, mais c'en était l'aurore bénie.

46. – Lutte contre l'évêque O'Ragan. – La paix est enfin faite entre l'Église et moi.

Dans le courant de l'année 1852, M^{gr} Vandeveld se fit nommer évêque d'un autre diocèse, ne pouvant plus porter le fardeau écrasant que la lutte

avec ses prêtres ivrognes et débauchés rendait insupportable. Il fut remplacé par un Irlandais, M^{gr} O' Ragan qui se montra dès l'abord très hostile à mon égard, et même me fit intenter un procès pour me diffamer aux yeux du peuple. Mais j'obtins gain de cause et on me laissa tranquille quelque temps. Je sentis clairement, cependant, que ce calme n'était que momentané, et que la tempête ne tarderait pas à éclater avec violence. Je m'y préparai en rapprochant mon âme de Dieu, et en étudiant sa parole avec plus de soin que jamais. Tout en continuant à prêcher à mes paroissiens sur leurs devoirs de chrétiens, je commençai aussi à leur faire connaître plus clairement leurs droits d'enfants de Dieu et de disciples de Jésus-Christ. Je les pressais de méditer avec toujours plus de sérieux les saintes Écritures qu'ils possédaient tous. Cela m'attira un blâme irrité de mon évêque qui me fit venir à Chicago et eut avec moi un entretien qui ne fit que me confirmer dans ma résolution de vivre selon les principes de la Parole de Dieu.

– J'apprends des choses étranges et déplorables sur votre compte, me dit M^{gr} O' Ragan, sans préambule. Vous ne prêchez plus les doctrines de votre sainte Église, et même vous vous élevez contre elles. De plus, vous vous faites colporteur de Bibles et de Nouveaux Testaments. Vous savez pourtant que cela est interdit.

– Monseigneur, lui répondis-je, une partie des bruits qui vous sont parvenus sont de pures calomnies. Mais il est vrai que j'aime à distribuer et à faire lire les saints Évangiles. C'est mon droit, comme mon devoir, car je suis convaincu qu'une des plus puissantes prédications que l'homme puisse entendre est celle qui vient de la bouche même de Dieu nous parlant dans sa Parole.

– Ce que vous dites là est du protestantisme tout pur, dit l'évêque avec colère.

– Monseigneur, répondis-je avec calme, si c'est être protestant que de

lire et faire lire la Bible, notre saint père le pape Pie VII devait être un bon protestant lorsqu'il bénit Martini pour avoir traduit la Bible en italien, en exhortant le peuple à la lire.

– L'évêque prenant alors un air de superbe mépris me répondit : – Vos paroles montrent votre profonde ignorance de la grave question qui nous occupe. Si vous étiez un peu plus instruit sur ce sujet, vous sauriez que la traduction de Martini forme un ouvrage de vingt-trois gros volumes in-folio, que peu de personnes, par conséquent, n'ont le moyen d'acheter, et que bien moins encore ont le temps ou la patience de lire. Jamais le pape n'aurait écrit ce permis et cette exhortation s'il se fût agi de Bibles comme celles que vous distribuez si follement.

– S'il en est ainsi, répondis-je, et si je me rappelle bien les lois de la logique, ce pape n'était qu'un fourbe, et cette lettre une imposture et une fraude; car nous en faisons tous les jours usage pour prouver que, non seulement nous ne sommes pas opposés à la lecture de la sainte Bible, mais qu'au contraire, nous la conseillons.

– La colère, j'oserai dire la rage de l'évêque, éclata alors. Mettant son poing devant ma figure, il cria avec fureur.

– Vous n'êtes qu'un protestant déguisé. La Bible! la Bible! voilà votre devise, votre religion! La Bible est tout pour vous, et votre Église, vos papes, vos évêques ne sont rien! Insolent! blasphémateur! Dans un jour néfaste, vous avez été nommé prêtre de mon diocèse, mais je saurai vous faire souvenir de vos devoirs.

Là dessus il me chassa de chez lui. Que le Seigneur en soit à jamais béni! les persécutions et les outrages que j'ai subis pour l'amour de la Sainte Bible n'ont rien ôté à l'amour, au respect et à la confiance que je lui avais voués depuis ma plus tendre enfance, bien au contraire. La première chose que je fis de retour chez moi, fut de prendre ma précieuse Bible entre mes mains,

de me jeter à genoux et de demander à Dieu de me faire la grâce de l'aimer et de la faire aimer de plus en plus autour de moi.

L'évêque de Chicago ne tarda pas à commettre des crimes qui lui attirèrent de toutes parts des plaintes et des protestations indignées. Après une nouvelle infamie, par laquelle il dépouilla la congrégation française de Chicago de son église pour la vendre aux Irlandais, je me décidai à lui parler ouvertement. Dans sa fureur, il menaça de m'interdire, et peu après me fit de nouveau intenter un procès à Kankakee, ville située près de Ste. Anne, mais j'en sortis pleinement justifié. Je bénissais Dieu pour cette nouvelle victoire, lorsque mes avocats me firent savoir que Spink, l'agent de l'évêque dans toute cette affaire, avait demandé et obtenu de continuer le procès à Urbana, dans un comté voisin, et que j'allais continuer à être prisonnier jusqu'au mois de mai, date de la prochaine session de la cour criminelle; nous étions en novembre 1855. Cette nouvelle m'accabla de honte, de douleur et d'appréhensions. Il me sembla que Dieu m'avait abandonné, et qu'il allait me laisser tomber sous les coups de mes impitoyables ennemis. Je me trompais, jamais ce Dieu bon ne m'avait gardé plus près de son cœur, et jamais il ne me protégea d'une manière si visible qu'en cette heure de désolation. Je reçus à ce moment la visite d'un inconnu qui me parla avec une sympathie et un respect qui me firent du bien, et qui me conseilla de m'assurer les services d'Abraham Lincoln, célèbre avocat de Springfield.

Je le fis et c'est ainsi que commencèrent mes relations avec cet homme admirable que j'eus plusieurs fois le plaisir et le privilège de voir, pendant qu'il occupait le poste d'honneur auquel l'ont élevé l'estime et la confiance de son peuple. Je ne puis raconter toutes les infamies qui furent révélées au cours de ce procès qui se termina par le désistement de mes ennemis poussés par la crainte de voir publier leurs machinations diaboliques contre moi. Abraham Lincoln, qui m'avait consacré bien des semaines d'un travail acharné, refusa tout honoraire et me fit ainsi contracter une dette éternelle

de reconnaissance envers lui.

Le 3 septembre 1856, nous vîmes arriver à Ste-Anne trois prêtres ivres qui clouèrent sur la porte de l'église un arrêt d'excommunication lancé contre moi par l'évêque O'Ragan. Mais cet arrêt, qui ne reposait sur aucune base canonique n'était même pas signé de la main de l'évêque ; j'appris plus tard qu'un enfant avait signé pour lui. Cet acte d'excommunication n'était qu'une comédie destinée à m'effrayer et à détacher de moi le peuple de Ste-Anne et des environs. Mais elle manqua son but. Mes paroissiens se rallièrent plus étroitement que jamais autour de moi, bien décidés à ne pas m'abandonner et à ne pas laisser l'évêque m'arracher à eux. Ils me lurent en public l'adresse suivante :

Depuis plusieurs années, nous avons été témoins des persécutions dont vous êtes l'objet de la part des prêtres, vos voisins, et de la part de l'indigne évêque de Chicago ; mais nous avons aussi été témoins de vos vertus sacerdotales, de votre patience à souffrir les calomnies ; et notre respect et notre affection pour votre personne n'ont fait qu'augmenter à la vue de toutes ces épreuves. Nous vous sollicitons de ne pas céder en présence des complots perfides de nos ennemis, et de ne pas nous quitter. Demeurez au milieu de nous, comme notre pasteur et notre père, et nous promettons solennellement de vous soutenir dans toutes vos afflictions, et de vous défendre contre vos ennemis. Restez au milieu de nous pour nous instruire, pour nous éclairer, pour nous défendre.

Cette adresse signée par plus de 500 pères de famille montrait la parfaite unanimité de mes paroissiens dans la volonté de me soutenir ; elle a été une des plus grandes faveurs que le ciel m'ait jamais accordées, et me remplit de courage. Ce n'est pas tout. Mes chers colons envoyèrent à l'évêque de Chicago la lettre suivante :

A sa Grandeur Anthony O'Ragan,
Evêque de Chicago.

Nous soussignés, habitants de la paroisse de Ste-Anne, voyant avec chagrin que vous avez frappé notre digne pasteur d'excommunication, nous protestons par les présentes contre cet arrêt injuste et inique. Nous déclarons que nous sommes prêts en tout temps comme bons catholiques, à obéir à vos ordres et ordonnances qui seront conformes aux règles de notre sainte Église, et à l'Évangile, mais que nous ne voulons pas vous suivre dans vos erreurs de jugement, dans vos injustices et vos caprices. Nous vous disons ainsi que saint Jérôme l'écrivait à son évêque que « tant que vous nous traiterez comme vos enfants, nous vous obéirons comme à un père ; mais tant que vous agirez envers nous en maître, nous cesserons de vous considérer comme notre père. » Considérant M. Chiniquy comme un bon et vertueux prêtre, nous avons unanimement décidé de le garder au milieu de nous et de le défendre contre les persécutions dont il est l'objet.

Cette adresse signée par plus de cinq cents chefs de famille, et reproduite par presque toute la presse des États-Unis, tomba sur la tête de notre impitoyable ennemi comme un coup de foudre, mais elle ne changea rien à ses dispositions. Il publia les écrits les plus mensongers, auxquels je répondis par une lettre très ferme. C'était la première fois que, en Amérique, un prêtre soutenu par son peuple osait résister publiquement à son supérieur, aussi ma lettre fit-elle grand bruit. La presse la reproduisit presque partout, et des centaines de prêtres des États-Unis et du Canada m'écrivirent pour me remercier et m'encourager. Beaucoup d'entre eux, malheureusement, me donnèrent une triste preuve de leur lâcheté, en ne promettant qu'un secours purement platonique, et en demandant le secret le plus absolu sur leurs intentions. Mais cela ne me découragea pas. Dieu qui sonde les cœurs, savait que moi et mes paroissiens nous mettions bien plus de confiance dans son secours que dans nos propres efforts ; nous étions certains que le droit était de notre côté, et l'Évangile était notre pierre fondamentale. J'avais d'ailleurs la propre voix de mon Église pour m'assurer que l'arrêt d'excommunication lancé contre moi était sans valeur. Dans le célèbre ouvrage : *Histoire du droit canonique*, (volume III, page 139), je lisais ces paroles : « Il n'y a pas de pouvoir arbitraire dans l'Église du Christ. » Le célèbre concile d'Augsbourg,

tenu en 1548, dans son 24^e canon, décréta « qu'aucune sentence d'excommunication ne pourra être lancée, si ce n'est pour de grands crimes. » Le pape Gélase a dit enfin dans son fameux canon *Cui est*, 3^e Quest. « Si une sentence injuste est prononcée contre quelqu'un, il ne doit en faire aucun cas, car devant Dieu et son Église une sentence injuste ne peut nuire à personne. Que celui-là donc, contre qui une pareille sentence a été prononcée, ne fasse aucune démarche pour la faire annuler; car elle ne peut aucunement lui nuire. »

Le premier janvier 1855, prosterné dans mon humble oratoire, j'avais promis à Dieu de m'opposer de toutes mes forces à la tyrannie de l'évêque O'Ragan, j'étais loin alors de prévoir toutes les conséquences de ma lutte avec ce prélat. Il est probable que j'aurais reculé, si quelqu'un eût pu me montrer que la voie où je m'engageais allait me faire sortir de l'Église de Rome. Ma seule ambition était de purifier mon Église des abus criants que les évêques y avaient implantés partout. Je m'étais sincèrement offert à Dieu pour cette œuvre; je sentais cependant dès le commencement, que j'entreprenais une tâche au-dessus de mes forces. Mais j'avais la conviction que Dieu était de mon côté, et qu'il me protégerait tant que je n'aurais pas d'autres motifs que de soutenir les droits de la justice et de la vérité.

Dans l'automne de 1856, notre lutte avec l'évêque de Chicago avait déjà pris des proportions que je n'avais certes pas prévues. La presse entière des États-Unis, comme celle du Canada, en discutait les causes et les conséquences, les uns me dénonçant sans mesure et m'attaquant avec acharnement, pendant que les autres me défendaient avec zèle. Au premier moment de ma lutte avec l'évêque O'Ragan, il était visible que la plupart des prélats de l'Amérique étaient bien aises qu'un de ses prêtres protestât publiquement contre ses scandales et sa tyrannie. Mais en voyant les résultats de ma résistance, le peuple se moquant de l'excommunication, et ma réputation plus assurée après ce combat, d'où presque aucun prêtre, depuis

Luther et Knox, ne s'était retiré que meurtri et blessé à mort, ils comprirent la gravité du coup porté à leur autorité. De tous côtés le cri d'alarme se fit entendre, et ils se décidèrent à lancer leurs plus formidables foudres contre ma tête proscrite. Avant d'en venir à ces mesures de rigueur, ils décidèrent cependant de faire un dernier effort pour nous ramener, mes paroissiens et moi, dans ce qu'ils appelaient les saintes lois de l'obéissance, et ils envoyèrent à Ste. Anne M. Moïse Brassard, ex-curé de Longueuil, et M. Desaulniers, professeur de philosophie au collège de St. Hyacinthe, afin de m'exposer l'abîme où je me précipitais moi-même en entraînant mes colons avec moi, et de me conjurer de me soumettre à la sentence d'excommunication de mon évêque. Leur arrivée, le 24 novembre 1856, me causa une grande joie, car ils étaient parmi mes meilleurs amis, et j'étais persuadé qu'ils me feraient rendre justice et nous apporteraient la paix. Je n'eus pas de peine, en dépit des préventions dont on les avait imbus contre moi, à leur prouver mon innocence et mon bon droit, et ils consentirent à déclarer publiquement devant tous les habitants de Ste. Anne et des environs, que nous avions pleinement raison de résister à l'évêque. Il est impossible d'exprimer notre joie lorsque nous entendîmes M. Désaulniers, nous dire que nous n'avions enfreint aucune loi de Dieu, ni de son Église. Après cette éclatante déclaration de la justice de notre conduite, nous tombâmes à genoux, pour bénir le Seigneur et le prier de nous conduire dans toutes nos voies. Jamais peuple ne sortit plus joyeux de son église que celui de Ste. Anne, le 25 novembre 1856. La veille au soir, pour obtenir la paix, j'avais signé une déclaration par laquelle je consentais à déposer mes fonctions de curé de Ste. Anne, à la condition que M. Brassard me remplacerait et que je resterais comme son vicaire. Mais quand l'évêque eut connaissance de ma déclaration, il n'en tint nul compte, et MM Brassard et Désaulniers durent retourner au Canada sans avoir rien obtenu.

Ma position devenait de plus en plus critique en face de la haine et de l'hostilité toujours croissantes des prêtres du diocèse et de l'évêque de

Chicago. Je me décida à écrire au pape Pie IX et à l'empereur Napoléon III pour leur exposer les faits scandaleux dont l'évêque O'Ragan se rendait coupable, et pour demander leur protection contre lui, en faveur de la colonie si menacée de Ste. Anne et des autres villes de l'Illinois, dont l'évêque voulait disperser les habitants. Je leur montrai le danger que couraient les émigrés français aux prises avec cet homme sans principes et sans morale. Le succès de cette démarche hardie dépassa toutes mes espérances. Napoléon III était alors tout-puissant à Rome, où il venait de ramener le pape en triomphe. Le cardinal Bedini fut chargé d'une enquête à la suite de laquelle M^{gr} O'Ragan fut mandé à Rome et destitué. Il acheva ses jours en Irlande, à la tête d'une banque. L'évêque de Dubuque fut nommé administrateur du diocèse de Chicago, le 11 mars 1858 et m'envoya le grand vicaire Dunn pour m'annoncer que j'étais maintenu dans ma charge de chef spirituel de la colonie de Ste. Anne, et que j'étais pleinement justifié de toutes les calomnies lancées contre moi par mes ennemis. Il me fit aussi demander d'écrire ma soumission à l'autorité de l'Église, pour prouver mon orthodoxie à tous ceux qui seraient tentés d'en douter. Je n'avais aucune objection à le faire, et pris la plume sur le champ. Pendant que je réfléchissais à la meilleure forme à donner à ma soumission, l'idée me vint que l'occasion m'était donnée à cette heure de mettre fin aux terribles tentations qui m'assaillaient et désolaient ma foi depuis si longtemps et dans lesquelles une voix me persuadait que mon Église avait abandonné la parole de Dieu pour ne plus suivre que les menteuses traditions des hommes. J'écrivis donc mon acte de soumission de façon à faire taire pour toujours ces voix importunes, en me donnant l'assurance que c'était à l'Évangile que j'obéissais en me soumettant aux ordres de mes supérieurs, et en suivant les doctrines de mon Église. Le voici textuellement :

« Monseigneur Smith, évêque de Dubuque et administrateur du diocèse de Chicago.

Les colons de Ste. Anne et moi, nous désirons vivre et mourir dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a pas de salut. Et nous promettons d'obéir à l'Église et d'en suivre les saints enseignements conformément à la parole de Dieu telle qu'on la trouve dans les saints Évangiles.

C. CHINIQUY. »

Je présentai cet écrit à M. Dunn qui l'approuva pleinement. Je lui demandai s'il ne craignait pas que la réserve que je faisais en ce qui concernait les enseignements de l'Église ne fissent rejeter cet acte de soumission comme hérétique. Il en fut étonné et me pria de lui dire toute ma pensée.

– Vous savez, lui dis-je, que j'ai étudié les saintes Écritures et les saints Pères avec la plus sérieuse attention, non pas seulement pour fortifier et nourrir ma foi, mais pour pouvoir mieux soutenir celle de mes paroissiens, et aussi pour pouvoir combattre et confondre plus sûrement les ennemis de notre sainte Église. Mais, quelque difficile que soit cette confession, je dois vous avouer que plus j'ai étudié les saintes Écritures et les saints Pères, pour en comparer les enseignements avec ceux de l'Église, et plus ma foi en a été ébranlée, plus je me suis sentis forcé de constater que notre Église a, depuis longtemps, laissé de côté la parole de Dieu pour s'égarer dans les voies tortueuses et mensongères des traditions humaines. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que plus je prie Dieu de me rendre la paix en arrachant ces doutes de mon âme, plus ils s'élèvent avec force devant ma conscience. C'est pour les faire taire que j'ai donné à ma soumission à l'Église la forme que vous voyez.

– Soyez sans inquiétude à ce sujet, me répondit le grand vicaire, je suis convaincu que votre acte de soumission à l'Église, basé sur l'Évangile, sera accepté sans difficulté.

– S'il en est ainsi, je serai le plus heureux des hommes.

Le 24 mars, j'étais à Dubuque, et me rendis au palais épiscopal, où je fus reçu avec les marques de la plus sincère amitié; je présentai d'une main tremblante mon acte de soumission à l'évêque. Après qu'il l'eut lu deux fois avec la plus grande attention, il s'avança vers moi, et étendant les bras, me pressa sur son cœur avec une affection toute paternelle. – Que je suis heureux de votre soumission, s'écria-t-il avec des larmes de joie! Je ne veux pas vous cacher que nous avons tous craint que vous et votre colonie ne préféreriez quitter notre sainte Église, plutôt que de vous soumettre à son autorité. Je lui répondis que je n'étais pas moins heureux que lui de voir la fin de nos malheureuses difficultés. Et je lui promis qu'avec la grâce de Dieu, l'Église n'aurait jamais de prêtre plus dévoué que moi.

Au repas qui me fut offert, l'évêque me fit asseoir à sa droite, avant ses grands vicaires. En dépit de l'excellence des mets qui nous furent servis, ce dîner pouvait être appelé frugal. Je fus heureux d'apprendre que l'évêque était abstinent et de constater l'absence de vin et de liqueur sur la table. A la fin du repas l'évêque dit à M. Dunn de m'accompagne à Ste. Anne, afin d'annoncer à mes paroissiens, en son nom, qu'il avait accepté notre soumission, et que la paix était faite. S'adressant ensuite à moi :

– Je désire, me dit-il, que vous passiez quinze jours en retraite, dans la communauté religieuse que vous choisirez. Après les tempêtes, les troubles, les excitations de tous genres de ces dernières années, vous devez avoir besoin de vous recueillir et de vous retremper dans la solitude, la méditation et la prière.

– Si Votre Grandeur ne m'eût pas d'elle-même accordé la faveur d'une retraite, lui répondis-je, je l'aurais demandée, car j'en sens en effet le besoin. Cette dernière marque de votre bonté met le comble à ma reconnaissance. Cependant j'ai encore une faveur à vous demander, c'est de me donner par écrit, le témoignage de vos bontés à mon égard, ainsi que l'assurance que la paix est rétablie. J'en ai besoin, pour convaincre les incrédules qui ne

manqueront pas d'en nier la réalité. Aurez-vous la bonté de me l'envoyer à Chicago où je serai dans trois jours ?

L'évêque consentit avec beaucoup de bonne grâce à accéder à mon désir, me donna sa bénédiction et je le quittai plein de joie et de reconnaissance. Le lendemain, le grand vicaire Dunn et moi, nous étions en route pour Ste. Anne, et nous nous arrêtions à Bourbonnais pour saluer M. Mailloux, curé de cette paroisse, et pour lui annoncer la bonne nouvelle de la paix. Il nous reçut avec une politesse glaciale. Il s'était toujours montré hostile à mon égard et avait cherché avec l'évêque O'Ragan à me chasser de ma colonie. Nous le trouvâmes tout consterné à la nouvelle qu'il avait reçue de ma victoire à Rome, et de la chute du prélat qu'il avait soutenu. Il demanda à voir ma soumission, et quand je l'eus satisfait.

– Ceci n'est pas un acte de soumission à l'autorité de l'Église, dit-il d'une voix brève, mais à l'autorité de la Bible, ce qui est tout autre chose ; ce document pourrait convenir à un protestant, mais non à un prêtre catholique. Je m'étonne que Monseigneur ne l'ait pas vu.

M. Dunn lui répondit : – J'ai toujours entendu dire qu'il ne seyait pas bien d'être plus royaliste que le roi. J'avais espéré que vous seriez heureux d'apprendre la fin des malheureux troubles de ces dernières années ; je suis affligé de voir que je m'étais trompé.

Je quittai sans regret la maison de ce confrère si mal disposé, et fus heureux d'arriver à Ste. Anne, où nous trouvâmes toute la colonie réunie pour nous recevoir. Rien ne saurait dépeindre sa joie, lorsque nous lui apprîmes que la paix était faite. Le lendemain 27 mars était le jour des Rameaux, l'une des fêtes les plus solennelles et les plus pompeuses de l'Église de Rome. Une foule nombreuse se pressait dans notre immense chapelle, car tous étaient avides d'entendre le message de cette paix si chèrement achetée, et depuis si longtemps désirée. Le grand vicaire donna son message dans un éloquent

discours en anglais que je traduisis en français. Après qu'il eut parlé, il me présenta le rameau bénit et je lui en présentai un couvert de fleurs, comme témoignage de la réconciliation parfaite qui s'était faite entre nous et l'Église.

Afin que ceux de mes frères qui liront ce récit, comprennent combien grand était mon aveuglement, et merveilles les miséricordes de Dieu à mon égard, je dois confesser ici à ma honte que j'étais heureux d'avoir fait la paix avec des hommes, pécheurs comme moi, lorsque je n'étais pas encore en paix avec mon Dieu, mais ce Dieu bon m'avait regardé dans sa miséricorde, et le temps était proche, où cette paix impie, contractée aux pieds des idoles de Rome, allait être à jamais brisée, afin de me faire posséder la vraie paix de Dieu qui surpasse toute intelligence.

L'évêque Smith accomplit sa promesse et m'envoya une lettre pleine des témoignages les moins équivoques de son estime et de son affection. Je conservai précieusement ce document, et écrivis à l'évêque pour l'en remercier et l'informer que j'allais faire ma retraite au monastère de St. Joseph, dans l'Indiana. Le grand vicaire Saurin et son assistant M. Granger, m'y reçurent avec la plus grande bonté et m'y traitèrent avec une politesse et des égards tout français. Ces deux prêtres qui vivent encore, sont pour moi le vrai type du dévoué prêtre de Rome. Je ne pourrais raconter toutes leurs œuvres de charité et de dévouement; qu'il me suffise de dire que le grand vicaire Saurin est regardé à juste titre comme un des hommes les plus capables que l'Église de Rome possède aux États-Unis. Il serait difficile de trouver quelqu'un qui ait plus contribué que lui à agrandir et à consolider la puissance colossale de cette Église dans ce pays. Deux choses seulement me déplaisaient en lui : la première est qu'il obligeait tous les moines qui se présentaient devant lui, à se mettre à genoux, et à se prosterner en sa présence, comme s'il eût été un dieu; le malheureux ne pouvait se relever et parler, que lorsqu'on le lui commandait. La seconde chose était sa méthode de prosélytisme. Je savais de bonne source que les nombreux protestants qui

lui avaient confié l'éducation de leurs enfants, ne l'avaient fait qu'après avoir obtenu de lui la promesse qu'ils respecteraient leurs convictions religieuses, et qu'il ne ferait rien pour leur faire abandonner la foi de leurs pères. Et pourtant, plusieurs parmi ces jeunes gens abjurèrent le protestantisme en ma présence, le 3 avril de cette année. Comme prêtre de Rome je m'étais toujours réjoui des nombreuses conquêtes que mon Église faisait sur ses ennemis, dans les collèges et les couvents qu'elle a si bien su multiplier et environner d'attractions, mais je ne pouvais m'empêcher de rougir lorsque je pensais que ces conversions étaient le fruit de la plus insigne mauvaise foi.

Venez avec moi dans un lieu solitaire, et reposez-vous un peu, disait Jésus-Christ à ses apôtres, [Marc.6.31](#). Les paroles qui suivent : Les apôtres se rassemblèrent autour de Jésus, et lui racontèrent ce qu'ils avaient fait et enseigné ne sont pas assez considérées, me semble-t-il, par ceux que Dieu appelle à continuer l'œuvre de Christ, et qui est de répandre l'Évangile par toute la terre. Jamais je n'avais compris, comme pendant cette retraite, quel honneur et quel privilège c'était d'être seul avec Jésus-Christ, pour lui dire tout ce que j'avais fait et pensé pendant ma vie ! Ces quelques jours passés dans la plus intime communion avec mon Sauveur, ont été une des plus grandes faveurs que le ciel m'ait jamais accordées. Ma principale occupation était de lire et de méditer l'Évangile. Jamais ce divin livre ne m'avait été si précieux que depuis le jour où Dieu m'avait mis au cœur d'en faire la seule base de ma foi dans mon acte de soumission à l'Église. Et jamais cette Église ne m'avait été si chère que depuis que, par la bouche de mon évêque, elle avait accepté cette soumission basée sur la parole de Dieu.

47. – Rupture avec Rome.

Le 5 avril, lundi de Pâques, je reçus une lettre de M. Dunn, qui m'annonçait que les Jésuites étaient à l'œuvre pour soulever contre moi une tempête plus formidable que toutes celles qui m'avaient assailli jusque-là. Le lendemain, j'en reçus une autre de l'évêque Smith qui me sommait de paraître devant lui; cet ordre ne présageait rien d'heureux, mais, chose étrange, l'approche de la furieuse tempête qui s'annonçait, ne me troubla pas le moins du monde je restai parfaitement calme. Pendant les jours bénis qui venaient de s'écouler, j'avais trouvé dans mon cher Évangile un casque et une cuirasse d'airain pour me protéger, une épée invincible pour combattre. De chaque page du livre divin la voix du bon Maître s'était élevée jusqu'à mon âme : Ne crains rien, car je suis avec toi !

Je m'arrêtai à Chicago, pour demander à mon fidèle ami, M. Dunn, la raison du déplaisir de l'évêque. – Vous rappelez-vous, me dit-il, la mauvaise humeur de M. Mailloux, lorsque vous lui avez montré l'autre jour, votre acte de soumission? Aussitôt que nous l'eûmes quitté, il envoya un messenger chez les Jésuites de Chicago, pour leur dire que l'autorité des évêques était à jamais brisée, si l'on permettait à Chiniquy de vivre en paix dans l'Église, après une soumission aussi insuffisante. « Ce n'est pas à l'autorité de l'évêque, leur écrivit-il, que ce protestant déguisé s'est soumis, mais à son Évangile, à sa Bible ! » Les Jésuites ont été du même avis, et se sont à l'instant rendus à Dubuque, auprès de l'évêque. Celui-ci est un excellent homme, lorsqu'il est laissé à ses propres instincts, mais il est faible, et se laisse facilement circonvenir. Les Jésuites, qui visent à établir l'autorité absolue du pape et des évêques, lui ont conseillé de vous rappeler, et de vous forcer à vous soumettre sans condition. Que Dieu vous aide dans cette heure d'épreuve.

J'arrivai à Dubuque le lendemain matin. Je me rendis de suite chez l'évêque, que je trouvai conversant avec un Jésuite. L'un et l'autre me reçurent avec une froideur significative... – Votre Grandeur m'a ordonné de revenir la voir, lui dis-je. Que désire-t-elle de moi? – Avez-vous sur vous la lettre que je vous ai adressée l'autre jour? – Oui, Monseigneur, la voici.

Lorsqu'il l'eut entre les mains, il s'élança vers le poêle et l'y jeta. Cet acte me surprit tellement que j'en restai un instant paralysé, mais revenant bientôt à moi-même, je courus au poêle, mais il était trop tard, la lettre était réduite en cendres! Me tournant alors vers l'évêque, je lui demandai de quel droit il m'arrachait un document qui m'appartenait, et qui m'était plus cher que tout l'or de la Californie.

– Je suis votre supérieur, me répliqua-t-il avec hauteur, je n'ai aucun compte à vous rendre.

– Il est vrai que vous êtes mon supérieur, et moi un pauvre prêtre, mais au ciel est un Dieu tout-puissant qui est aussi bien au-dessus de vous, que de moi. Or, ce grand Dieu m'a donné des droits auxquels je ne renoncerais jamais pour plaire à personne. Je proteste, en sa présence, contre l'iniquité dont vous venez de vous rendre coupable à mon égard. Je suis ici par votre ordre, est-ce pour m'outrager que vous m'avez rappelé?

– Vous m'avez trompé, l'autre jour; l'acte de soumission que vous m'avez donné n'est ni valide, ni orthodoxe. J'ai commis une erreur en l'acceptant, mais aujourd'hui, je le regrette et je vous ordonne de m'en donner un autre.

– Comment vous aurais-je trompé, Monseigneur, puisque vous avez lu vous-même ma déclaration écrite.

Prenant alors ce document qui était sur sa table, il le lut lentement à haute voix. Après avoir lu ces mots : « Conformément à la parole de Dieu telle qu'on la trouve dans l'Évangile », il s'arrêta. – Que signifient ces paroles?

– Elles signifient, Monseigneur, que nous ne voulons nous soumettre à aucune autorité, qui s'écarterait des principes éternels de justice, de vérité et de sainteté tels que Dieu nous les révèle dans son saint Évangile.

– Votre langage est celui d'un protestant. Je ne puis accepter une pareille soumission d'aucun de mes prêtres.

J'entendis en ce moment s'élever au fond de mon âme la voix qui si souvent m'avait troublé en me montrant que mon Église rejetait la Parole de Dieu, et, Dieu en soit béni, je ne l'étouffai pas. Elevant ma pensée vers le ciel : Mon Dieu, dis-je, parlez à votre pauvre serviteur, et accordez-lui la grâce de suivre votre parole. Puis, m'adressant à l'évêque :

– Vous me désolez, Monseigneur, en rejetant l'acte de soumission que vous aviez si bien accueilli. De grâce, dites-moi clairement la nature de la nouvelle soumission que vous exigez de mon peuple et de moi.

– Otez simplement de cet acte les dernières paroles : « Conformément à la parole de Dieu, telle qu'on la trouve dans l'Évangile », et j'accepterai le reste

– Monseigneur, nous avons mis cette condition à la base de notre soumission, il nous serait impossible de l'en retirer sans mentir à notre conscience. Je ne puis vous donner d'autre soumission.

– S'il en est ainsi, Monsieur, vous n'êtes plus prêtre de l'Église catholique, s'écria l'évêque.

Je levai les yeux et les mains vers le ciel : – Que le Bon Dieu en soit éternellement béni ! Je quittai l'évêque à l'instant et m'en retournai à l'hôtel.

Lorsque je fus seul dans ma petite chambre, je fermai la porte à clef et tombai à genoux pour considérer, en la présence de Dieu, ce que je venais de faire. C'est en ce moment que, pour la première fois, je vis clairement que mon Église ne pouvait être l'Église de Jésus-Christ. Cette accablante

vérité ne m'était pas démontrée par des protestants, ou par d'autres ennemis de l'Église romaine ; elle venait de me le prouver elle-même par la bouche d'un de ses meilleurs évêques. Elle était l'ennemie mortelle, irréconciliable de l'Évangile comme je l'avais si souvent soupçonné ! Je venais d'avoir la preuve que, chez elle, l'Évangile n'est qu'un masque pour cacher ses iniquités, ses tyrannies, ses superstitions, ses idolâtries et ses impostures ! Je compris que, dans l'Église de Rome, l'Évangile n'avait aucune autorité, mais que la volonté tyrannique d'hommes pervers et impies, était la seule voix qui pût se faire entendre. Ce fut là, seul, à genoux, en la présence de Dieu, que je vis clairement que c'était sa voix divine qui m'avait si souvent averti de ces choses sans que j'aie jamais voulu l'entendre et la suivre. Je m'écriai alors :

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Non, l'Église de Rome n'est pas votre Église. Pour obéir à la voix de ma conscience qui est votre voix, je viens de l'abandonner. Il me fallait choisir entre elle et votre Évangile, je ne pouvais balancer dans ce choix ! Mille fois mieux abandonner Rome, que votre parole de vérité et de vie. Mais, Seigneur, où donc est votre Église ? Où dois-je aller pour être sauvé ?

Pendant plus d'une heure, je conjurai Dieu de me répondre. Il semblait sourd à ma voix ! Je lui demandai un rayon de sa lumière pour me guider ! Mais plus je priais, plus les ténèbres devenaient profondes dans mon âme en détresse. Après que j'eus ainsi prié, crié vers Dieu, pendant plus d'une heure, pour obtenir quelques lumières, il me vint tout à coup à la pensée qu'il m'avait abandonné ! Et l'effroi qui me saisit alors est inexprimable. Pour ajouter à ma désolation, je compris soudain qu'en sortant de l'Église de Rome, j'avais abandonné pour toujours mes parents, mes amis les plus chers ; j'avais abandonné mon peuple et ma patrie, j'avais perdu mon honneur et ma réputation, j'avais en un mot, renoncé à tout ce que j'avais de plus cher sur la terre.

J'espère que pas un de mes lecteurs ne saura jamais par expérience ce

que c'est que de perdre pour toujours son honneur et sa réputation, ses amis, ses parents, sa patrie ! Je ne regrettais pas d'avoir fait le sacrifice de toutes ces choses, mais il me semblait que la honte et la douleur qui m'accablaient, allaient bientôt mettre fin à ma triste existence. Ce fut à ce moment que je compris aussi qu'une guerre sans trêve et sans merci allait s'allumer contre moi de la part de Rome. Le clergé tout entier allait m'attaquer dans ses journaux et du haut de la chaire. Dans l'effroi que me causa cette pensée, je cherchai s'il ne me restait pas quelqu'un pour me soutenir dans cette lutte, mais il ne me restait pas un seul ami dans l'Église que je venais de quitter si brusquement. Ceux-là mêmes qui m'étaient le plus dévoués, mes paroissiens, mes frères, ne devaient plus me regarder qu'avec horreur, moi l'apostat, moi le traître ! Et quelle sympathie attendre des protestants ? Une grande partie de ma vie de prêtre avait été employée à écrire et à parler contre eux ; je me trouvais donc seul dans cette lutte, contre un géant qui avait terrassé, écrasé sous ses pieds les plus puissants monarques. Cette pensée m'épouvanta tellement que de grosses gouttes de sueur coulèrent de mon front. Je tremblais de tous mes membres et j'éprouvais un découragement inexprimable. Où aller, en sortant de cette chambre, pour cacher ma honte et mes malheurs ? Comment retourner dans cette société où je n'avais plus de place ? Ignominieusement chassé par mes paroissiens et mes amis, ne serais-je pas repoussé avec mépris par les protestants contre lesquels j'avais si souvent lancé les plus amers sarcasmes ? Je ne devais plus trouver de main amie pour presser la mienne, plus un être pour compatir à mes maux et m'aider à les porter. Toutes ces pensées étaient comme autant de serpents qui me piquaient de leurs dards empoisonnés ; il me semblait que j'avais comme des tisons brûlants dans le cerveau. Ma raison en désordre était prête à m'échapper : tous les objets tournaient autour de moi, et je me sentis pris de vertige. La vie, tout-à-coup, m'apparut comme un insupportable fardeau, il me sembla que le plus grand des bonheurs serait de mourir. Le dirais-je ? Oui ! En cet affreux moment, je pris mon couteau pour m'ôter la vie en me

coupant la gorge. Mais Dieu qui voulait que je boive la coupe d'humiliation jusqu'à la lie, ne voulait pas ma mort. Il me regarda dans sa compassion et me secourut. Le couteau tomba de ma main tremblante et coupable. Je me sentis alors si faible, que je crus que j'allais perdre connaissance ; j'espérai même un instant que mon corps inanimé allait bientôt rouler sur le plancher, et cette mort soudaine m'apparut comme un bienfait de la Providence. Cependant je me sentis bientôt frémir d'horreur, en pensant tout-à-coup que j'allais mourir sans espérance, sans foi ! Je me mis à crier : Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Je me rappelai alors que j'avais avec moi le saint Évangile, et il me vint à la pensée que je trouverais dans ses pages la réponse à ma prière, et les lumières dont j'avais besoin. D'une main tremblante, et en faisant monter au ciel une ardente prière, j'ouvris le saint livre au hasard. Mais non ! ce n'est pas moi qui l'ouvris, la main miséricordieuse de mon Dieu conduisait la mienne, car mes yeux tombèrent sur le verset 23, du chapitre 7 de la première épître aux Corinthiens : Vous êtes rachetés à grand prix ; ne vous faites pas les esclaves des hommes.

Chose étonnante, ces paroles n'arrivèrent pas à mon intelligence comme des paroles ordinaires, elles l'atteignirent comme des jets de lumière, et me révélèrent à l'instant pour la première fois, autant qu'on peut le comprendre ici-bas, la grandeur du salut par Jésus-Christ. Ma raison, d'accord avec ma conscience me faisait entendre un langage nouveau :

– Jésus-Christ t'a racheté, donc tu es à lui. Lorsque tu as acheté un objet, il est à toi, à toi seul. Jésus t'a racheté, tu es donc sa propriété, tu lui appartiens. Lui seul a un droit absolu sur toi. Tu n'appartiens pas au pape, à l'évêque, ni même à l'Église comme tu l'as cru jusqu'à cette heure, tu appartiens à Jésus et à Jésus seul ! c'est donc sa parole seule qui doit être ton guide, pendant le jour, ta lumière pendant la nuit. Et si Jésus t'a racheté, Il t'a aussi sauvé ! Et s'il t'a sauvé, tu es parfaitement sauvé ! Les œuvres de Dieu sont parfaites, ton salut est donc une œuvre parfaite. Il ne pouvait pas te sauver à moitié ! Et

comment t'a-t-il sauvé, quel prix a-t-il donné pour ta rançon ? Il a versé son sang jusqu'à la dernière goutte sur la croix ! Il a donné sa vie sur le Calvaire ! Mais si c'est le sang et la mort de Jésus qui t'ont sauvé, tu n'es donc pas sauvé comme l'Église te l'a si souvent dit, par tes prières à Marie, tes confessions, tes messes, tes scapulaires, tes indulgences, tes pénitences, ni par aucune de tes œuvres, tu es sauvé par Jésus seul.

A l'instant, toutes ces honteuses superstitions et folles pratiques, dont l'Église de Rome se sert pour tromper si cruellement la confiance de ses esclaves, s'écroulèrent devant mon intelligence comme une haute tour frappée à sa base. Jésus seul resta devant mon âme comme mon seul libérateur, mon unique et parfait Sauveur ! Oh ! que cette vision me fit de bien, et de quelle joie elle inonda mon âme !

Mais Dieu voulait que cette joie fût de courte durée ; un instant après, elle disparaissait pour faire place aux ténèbres les plus profondes et à la douleur la plus amère. Car je vis tout-à-coup, le plus étrange et le plus épouvantable fantôme : une montagne noire, immensément haute, se dressait devant moi. Elle n'était composée ni de sable ni de pierres, mais de mes péchés ! Oui, je vis là tous mes péchés, depuis le premier jusqu'au dernier, ils en formaient la base, les flancs, le sommet. Cette vue me remplit d'épouvante. Mais ma terreur devint plus grande encore, lorsque je vis que la montagne roulait vers moi, comme si une main puissante l'eût poussée pour m'écraser. Je cherchai à fuir le danger qui me menaçait, j'étais cloué au plancher ! Et bientôt je me sentis broyer sous son poids. Je ne pouvais plus respirer. Je m'attendais à chaque instant à être étouffé. Je sentais que Dieu seul pouvait m'arracher à ce péril, aussi je criai avec tant de force, que plusieurs personnes dans l'hôtel m'entendirent : – Mon Dieu ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Ayez pitié de moi. Je vais périr ! mes iniquités m'écrasent !

Mais il me semblait que le Seigneur ne pouvait plus m'entendre, car la montagne était là, entre lui et moi, pour empêcher ma voix d'aller jusqu'à

lui. Puis, ma conscience terrifiée me disait que Dieu n'avait plus rien à faire avec un si grand pécheur, que je ne méritais que d'être jeté en enfer. Je me trompais. Après huit ou dix minutes de cette angoisse, des rayons d'une pure lumière percèrent les sombres nuages qui m'enveloppaient. Au milieu de cette lumière, je ne pouvais me tromper, mon Sauveur se montrait à mes yeux étonnés. Oui, c'était bien Lui. Il semblait écrasé sous le poids de sa pesante croix, sa figure ensanglantée était couverte de crachats, je voyais les épines qui déchiraient son front, et les clous qui perçaient ses mains. Il s'avavançait lentement vers moi, et me regardait avec une expression de compassion et d'amour qu'aucune parole ne saurait rendre. Quand il ne fut qu'à une petite distance, il me dit :

– Mon cher enfant, j'ai entendu tes cris, j'ai vu tes larmes; je viens m'offrir à toi comme le Don que mon Père t'envoie. Mon sang versé jusqu'à la dernière goutte, mon corps immolé sur la croix, sont des présents qui te sont offerts pour payer tes dettes veux-tu me donner ton cœur et m'aimer? Veux-tu prendre mon Évangile comme ta seule lumière? Je t'apporte la vie éternelle comme un présent de mon Père! Je répondis :

– Oh! adorable et bon Sauveur! Que vos paroles sont douces à mon âme coupable! Parlez-moi, parlez-moi donc encore! Oui! Mon Sauveur! je veux vous aimer de tout mon cœur, de toutes mes forces! Mais, je vous en conjure, ôtez cette montagne qui m'écrase, faites disparaître ces péchés qui m'épouvantent.

Ces paroles étaient à peine échappées de mon cœur, que je vis la main puissante de mon Sauveur toucher la montagne, et elle roula dans les eaux profondes de l'Océan pour y disparaître à jamais. Je sentis en même temps comme une rosée qui tombait du ciel sur moi. Oui, c'était bien une rosée du ciel : c'était le sang de l'Agneau qui coulait sur mon âme pour la purifier et la laver. Au même moment, j'éprouvai une paix, une joie, qu'aucune parole humaine ne pourra jamais redire. Je ne crois pas que les anges au ciel puissent

être plus heureux que je ne fus en ce moment, le plus beau de ma vie ! Avec un ineffable sentiment de bonheur, je dis à mon Sauveur :

– Oh ! précieux Don de Dieu ! Je t'accepte, tu m'as apporté le pardon de mes péchés comme un don, j'accepte ce don ! En toi et par toi seul j'ai la vie éternelle ! Mais ce n'est pas assez ! Je ne veux pas être sauvé seul. Sauve mon peuple avec moi ! Sauve ma chère patrie ! Je me sens riche, heureux dans la possession des dons que tu viens de me faire, mais, mon Sauveur, ajoute à tes faveurs la grâce de faire connaître cet ineffable don à mes frères, afin qu'ils l'acceptent et qu'ils soient aussi riches et heureux que moi !

Cette révélation si soudaine du salut éternel, comme un don parfait et gratuit, m'avait tellement transformé, que je ne me sentais plus le même homme. Tout était nouveau et changé en moi ! La profonde tristesse de mon âme avait tout à coup fait place à une joie telle que je n'en avais jamais éprouvé de semblable. Mes craintes et mes terreurs avaient disparu, et un sentiment de confiance et de force remplissait mon cœur. L'Église de Rome toute entière pouvait venir m'attaquer : je me sentais capable de la braver. Parfaitement heureux dans la possession d'un don si grand et si précieux, il ne me manquait plus qu'une chose, je n'avais plus qu'un seul désir : c'était qu'il me fût permis de montrer ce don à mon peuple, et de le lui faire accepter. Je résolus de rentrer à l'instant parmi mes colons, pour leur dire ce qui venait de se passer, et leur raconter les grandes choses que le Seigneur avait faites en moi. Je me lavai la figure pour effacer la trace de mes larmes, payai ma note et allai prendre le train pour retourner vers mes frères. A la même heure, l'évêque télégraphiait à mes paroissiens « Chassez votre prêtre, car il a refusé de se soumettre sans conditions. » Cet étrange télégramme causa beaucoup d'excitation parmi ces braves gens, mais ils décidèrent de me soutenir jusqu'au bout.

J'arrivai à Ste. Anne le dimanche 11 avril, à l'heure de l'office. Une immense multitude m'attendait et accourut vers moi en demandant les nou-

velles que j'apportais. Je répondis : – Mes amis, pas ici, allons à la chapelle, et là, je vous dirai ce que le bon Dieu a fait pour moi et pour vous tous. Lorsque l'édifice fut plein, et le silence établi, je prononçai avec émotion un discours que je vais résumer :

– Chers compatriotes et amis, la veille de sa mort, notre adorable et bon Sauveur dit à ses disciples : Je vais être pour vous tous, aujourd'hui, un sujet de scandale. Je dois vous dire la même chose. Je vais être pour vous tous, aujourd'hui, un grand sujet de scandale. Mais comme le scandale que Jésus-Christ donna à ses disciples a sauvé le monde, j'espère que le scandale que je vais vous donner, va, par la grande miséricorde de Dieu, vous sauver tous. Jusqu'à hier, j'étais votre pasteur, et j'étais prêtre de l'Église de Rome, aujourd'hui, je ne suis plus ni l'un ni l'autre.

A peine ces paroles furent-elles prononcées qu'un murmure qui ressemblait à un cri général de douleur se fit entendre. Je continuai : – Je ne suis pas revenu parmi vous, pour vous dire de faire comme moi et de me suivre, non ! ce n'est pas moi que vous devez suivre, ni aujourd'hui, ni jamais, mais Jésus et Jésus seul. Je n'ai pas versé mon sang et donné ma vie pour sauver vos âmes, mais Jésus l'a fait. C'est donc Lui seul que vous devez suivre, c'est sa parole seule que vous devez écouter. Maintenant, laissez-moi vous raconter comment j'ai pour toujours brisé le joug de Rome pour prendre celui de Jésus-Christ.

Vous vous rappelez que le 21 Mars dernier vous avez signé avec moi un acte de soumission à l'autorité de l'Église romaine, basé sur la Parole de Dieu. Par là, nous déclarions que nous ne voulions plus être esclaves d'une volonté arbitraire et tyrannique, mais serviteurs de Dieu et disciples de l'Évangile. Nous espérions que notre Église accepterait cet acte de soumission, et notre joie fut grande lorsque le grand vicaire Dunn fut envoyé par l'évêque Smith pour nous dire qu'il l'acceptait. Mais, ce n'était qu'un leurre. Hier, ce même prélat m'a dit qu'il ne pouvait permettre à personne de se soumettre à son

autorité, avec les réserves que nous avons faites, et a repoussé avec mépris notre acte de soumission. Jusqu'à ce jour nous avons toujours pensé que la parole de Dieu et l'Évangile de Jésus-Christ étaient les pierres fondamentales de l'Église de Rome, et nous voulions rester dans son sein, lors même que nous nous sentions obligés, en honneur et en conscience, de résister à la tyrannie et à l'oppression de l'évêque O'Ragan. Mais hier, j'ai été détrompé : l'Église de Rome foule aux pieds l'Écriture sainte, qui est la révélation même de Dieu. Nous ne pouvons pas être catholiques si nous voulons que cette Parole soit la base de notre religion, de notre foi, de notre espérance et de notre vie. Et, l'évêque m'a dit de choisir entre la Bible et l'Église romaine. Je ne pouvais pas hésiter dans mon choix, rien, non rien ne me fera jamais renoncer à l'Évangile de Jésus-Christ. J'ai donc abandonné pour toujours le titre et la prérogative de prêtre de l'Église de Rome, mais je suis plus que jamais disciple et serviteur de Jésus-Christ.

Je racontai ensuite ce qui s'était passé dans la chambre de l'hôtel, je parlai de la montagne qui avait failli m'écraser sous son poids ; je dis ma terreur et mon désespoir, puis je racontai comment mon Sauveur, chargé de sa croix et couvert de sang, m'avait offert le pardon de mes péchés, le salut et la vie éternelle comme un don gratuit de la miséricorde et de l'amour de son Père ; je dis comment j'avais accepté ce don et le bonheur et la paix qui me remplissaient. Enfin je suppliai mes auditeurs de considérer ce don précieux qui leur était offert à eux aussi et de l'accepter. Je m'écriai en terminant. Je vous respecte trop pour m'imposer à vos consciences, ou vous dicter ce que vous avez à faire. Je sens que l'heure du plus grand sacrifice que Dieu m'ait jamais demandé est arrivée, et qu'il faut m'éloigner de vous ! Mais je ne m'en irai pas d'ici avant que vous me disiez vous-mêmes de le faire : Vos propres mains devront briser à jamais les liens si doux qui nous ont unis les uns aux autres. Si vous préférez suivre le pape plutôt que Jésus-Christ, continuez à mettre votre confiance dans les mérites de vos propres œuvres, plutôt que dans les seuls mérites de Jésus-Christ, et à suivre les traditions des hommes

au lieu de l'Évangile de Jésus-Christ. Dites-le et levez-vous tous ensemble, et je m'en irai à l'instant.

Ce discours qui dura plus de deux heures fut merveilleusement béni. Ses conséquences furent prodigieuses et l'effet qu'il produisit fut si profond qu'il dure encore aujourd'hui, après vingt-cinq ans. A mon extrême surprise, personne ne se leva ; on n'entendait de tous côtés que soupirs et sanglots. Je restai frappé d'étonnement, car tout en sachant qu'un grand nombre de mes paroissiens, fatigués de la tyrannie des évêques, et éclairés par la lecture de l'Évangile seraient bien aises de briser le joug de l'Église de Rome, je pensais cependant que la majorité d'entr'eux n'aurait pas le courage de prendre cette brusque détermination. Après un silence assez long, pendant lequel l'émotion nous dominait tous, je repris : – Mes amis, il me semble que vous manquez de courage et de sagesse. Pourquoi ne me renvoyez vous pas, puisque je ne puis plus être votre pasteur, ayant quitté pour toujours l'Église de Rome ?

Mais personne ne bougea. Il était évident que quelque chose d'étrange se passait dans le cœur de tous ces gens et qu'une mystérieuse transformation s'opérait en eux. Leur expression, leur attitude, leurs larmes, disaient éloquentement qu'une révolution profonde s'accomplissait sous mes yeux, que de nouvelles lumières venaient de briller devant ces intelligences, qu'une nouvelle vie venait de se révéler à ces cœurs. Une pensée traversa mon âme : Auraient-ils, eux aussi, accepté le don gratuit du salut en Jésus-Christ ? Rempli de joie à cette pensée, je m'écriai :

– Bien-aimés frères ! Le grand Dieu qui m'a donné hier les saintes et ineffables lumières de son salut, peut vous accorder la même grâce aujourd'hui ! La main toute puissante qui m'a aidé hier à briser les chaînes ignominieuses qui faisaient de moi un vil esclave, peut aujourd'hui les briser pour vous, et vous rendre libres Jésus-Christ peut aussi bien sauver mille âmes aujourd'hui, qu'il en a sauvé une hier. Je vois que vous ne voulez plus être

les esclaves de personne sur la terre, et que vous savez que le Fils de Dieu vous a rachetés, en mourant pour vous sur la croix. Vous ne suivrez plus la volonté d'hommes impies, mais la parole de Jésus-Christ. La lumière du salut a brillé à vos yeux, vous l'avez acceptée, et vous ne marcherez plus qu'à son flambeau. Le don de Dieu vous a été présenté, vous l'avez trouvé beau, grand, riche et précieux, et personne ne pourra jamais vous le ravir. Que tous ceux qui veulent suivre Jésus-Christ et me garder pour vous prêcher l'Évangile du Christ, se lèvent maintenant !

Toute cette multitude se leva comme un seul homme sur-le-champ ! Plus de mille de mes chers compatriotes avaient à jamais brisé les chaînes qui faisaient d'eux des esclaves et quitté une servitude plus monstrueuse et plus dégradante que celle de l'Égypte pour passer avec moi la mer Rouge et marcher vers la Terre promise.

48. – En marche vers la lumière et la liberté.

Comment exprimer les sentiments de surprise, d'admiration et de joie dont mon âme débordait, en ce jour mémorable, lorsqu'au sortir de l'office divin, seul dans ma chambre, je considérais en la présence de Dieu les merveilles que sa main toute-puissante et miséricordieuse venait d'accomplir sous mes yeux. La foule qui se pressait autour du Sauveur, près d'un tombeau, lorsqu'il cria à Lazare : « Sors de là » et qu'elle vit le mort en sortir, ne fut assurément pas plus étonnée que moi, lorsque je vis, non pas un, mais plus d'un millier d'hommes sortir tout d'un coup du tombeau au fond duquel ils étaient enchaînés depuis si longtemps ! Moïse n'était pas rempli d'une joie plus grande que la mienne, lorsqu'au sortir de l'Égypte, il chantait sur les bords de la mer Rouge, son sublime cantique : Je veux chanter un hymne à la gloire de mon Dieu ! Car il a glorieusement triomphé de ses ennemis. Le Seigneur est ma force et ma joie, Il est mon salut et mon Dieu. Je veux lui préparer une demeure

au milieu de mon peuple. Il est le Dieu de mes pères. Je veux éternellement publier sa puissance et sa gloire.

Cependant, la joie fit bientôt place à l'humiliation, lorsque, jetant un regard sur moi-même, je sentis combien j'étais indigne d'être l'instrument choisi de Dieu pour une pareille œuvre. Car je sentais bien que tout cela n'était que le commencement d'une réforme religieuse, telle que ce continent n'en avait encore jamais vu. Je comprenais que j'étais appelé à faire marcher mon peuple dans des voies toutes nouvelles, et jusqu'alors inconnues pour moi. J'allais donc bientôt me trouver en face des terribles difficultés que Luther, Calvin, Knox avaient rencontrées à chaque pas. Quoique ces hommes fussent des géants, n'avaient-ils pas souvent failli succomber sous le poids de leurs épreuves ! Qu'allais-je donc devenir, moi qui me sentais si loin d'eux par la science, le courage et le génie ! Pendant la nuit qui suivit notre émancipation, combien de fois n'ai-je pas demandé à Dieu pourquoi il n'avait pas choisi un instrument plus digne de lui pour opérer toutes ces merveilles. J'aurais assurément reculé devant la tâche qui était devant moi, si ce Dieu bon n'avait pas fait entendre à mon âme les paroles même dont il soutint son serviteur Paul : Considérez, mes frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi. Il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles. Mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde, pour confondre les sages. Il a choisi les faibles selon le monde, et ce qui n'était rien, pour confondre les puissants. Il a choisi les plus vils et les plus méprisables pour détruire ce qui était le plus grand, afin que nul homme ne se glorifie devant Lui. (1Cor.1.26-28)

Ces paroles que je lus et méditai pendant une partie de cette mémorable nuit, raffermirent mes forces défaillantes. C'était mon Dieu seul qui avait fait les grandes choses que mes yeux avaient vues. Pourquoi craindre qu'il ne fasse pas aussi les grandes choses qui se préparaient ? J'étais faible, sans doute, mais il est le Dieu puissant et fort. Je n'avais ni science, ni lumière, mais il est la sagesse suprême. J'étais pécheur, mais il est la sainteté même !

Il ne m'avait choisi pour cette œuvre, que parce qu'elle était au-dessus de mes forces, afin que tout le monde sache que c'était Lui qui était ici, comme partout, le grand architecte, afin qu'à *Lui seul* soit honneur et gloire dans tous les siècles !

Si le Seigneur m'en accordait le temps, quel livre intéressant je pourrais écrire sur les luttes, les difficultés, les combats et les victoires morales, qui suivirent notre émancipation religieuse. J'introduirais le lecteur dans telle famille jusqu'alors profondément attachée à l'Église de Rome. Le vénérable père arrive de l'office divin, et sans autre préliminaire, dit à sa femme et à ses enfants : – Nous avons quitté pour toujours notre Église. Les chaînes ignominieuses qui faisaient de nous les esclaves des hommes, sont brisées pour toujours. C'est Jésus-Christ seul qui nous gouvernera à l'avenir par son saint Évangile. Le salut éternel est un don de Dieu. J'ai accepté ce grand don ce matin, et mon âme a trouvé la paix.

Comment dépeindre la surprise, le trouble, la douleur, que de pareilles déclarations engendrent en mille endroits ? D'abord, on n'en veut rien croire, tout cela ne paraît qu'une mauvaise plaisanterie ; puis viennent les discussions brûlantes, les paroles vives, les amers reproches, les sarcasmes et presque la haine. Mais le Dieu de vérité et de lumière, le Dieu de l'Évangile était au fond de ce grand travail. D'une parole il eut bientôt calmé toutes ces tempêtes, apaisé ces flots courroucés et ramené le calme et la joie. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que l'Église de Rome ne comptait plus que 15 familles à Ste-Anne ; Jésus-Christ en avait enrôlé 405 sous sa croix ! C'est ce qu'un prêtre romain fut obligé de constater peu de temps après.

Un des faits les plus frappants de ce mouvement religieux fut la détermination prise par les adultes et les vieillards d'apprendre à lire, afin d'étudier par eux-mêmes cet Évangile admirable qui venait de briser leurs chaînes, et de leur donner la sainte liberté que le Fils de Dieu leur avait apportée du ciel. Plus de la moitié de ces gens n'avaient jamais appris à lire, mais leurs enfants

avaient partout l'avantage d'une bonne éducation dans les excellentes écoles de notre colonie. Rien n'était plus touchant que de voir toutes les maisons, ainsi que notre grande chapelle, converties tous les dimanches et une partie de la semaine en classes, les jeunes enfants étant les instituteurs, et les bons parents les élèves. De cette manière en peu de temps tous mes paroissiens purent lire la sainte Bible, et se nourrir eux-mêmes du pain qui donne la vie éternelle. Il n'y eut plus bientôt que ceux qui demeurèrent sous le joug de Rome qui étaient restés dans l'ignorance.

Mais, quelque grande que fût la victoire que nous venions de remporter, je ne me cachai point qu'elle n'était pas complète. Il est vrai que l'ennemi avait reçu une blessure mortelle, l'autorité sacrilège, impie et tyrannique des évêques était brisée. Mon peuple avait juré devant Dieu qu'il n'obéirait plus qu'à Jésus-Christ. Mais combien d'erreurs, de superstitions, sucées avec le lait maternel, étaient restées au fond de ces cœurs ! Je sentais qu'il était de mon devoir de dissiper ces erreurs qui, comme l'ivraie semée par l'ennemi, menaçaient d'étouffer le bon grain. Mais, je connaissais les formidables difficultés que les réformateurs du quinzième siècle avaient rencontrées dans cette même œuvre. Leurs écrits que j'avais sous les yeux me disaient les déplorables divisions, les scandales qui avaient surgi partout et qui avaient si longtemps compromis et retardé le triomphe de leur réforme. Je conjurai le Seigneur de me donner ses lumières ; je lui montrai que l'œuvre qu'il m'avait confiée serait bientôt détruite, s'il m'abandonnait à ma propre sagesse et à mes propres forces. Dans tous les temps, la prière a ramené le calme et la paix dans les cœurs troublés et humiliés, et leur communiqué une force, un courage surhumain. Je fis une fois de plus cette expérience bénie.

Mes colons, comme tous les catholiques romains et moi-même, étaient adonnés au culte des images ; nous avions sur les murs de notre chapelle de nombreux tableaux, appelés chemin de la croix, représentant les circonstances les plus touchantes des souffrances et de la mort de Jésus-Christ.

Beaucoup parmi nous avaient l'habitude de s'agenouiller plusieurs fois par semaine devant ces images dont chacune était surmontée d'une croix. Il y avait aussi sur l'autel, deux belles statues représentant Ste-Anne, de grandeur presque naturelle, montrant à lire à son enfant, la sainte Vierge assise à ses pieds. Ce groupe m'avait été offert à mon départ du Canada par quelques amis de Montréal. Bien des fois, je m'étais prosterné avec mes frères au pied de ces statues pour leur offrir nos hommages, et prier ces saintes d'obtenir pour nous les faveurs dont nous avions besoin. Depuis le jour béni de notre Pentecôte, je rougissais de voir ces statues, j'éprouvais une indicible confusion au souvenir des actes d'idolâtrie dont je m'étais rendu coupable chaque fois que je m'étais prosterné devant elles. J'aurais donné tout au monde pour les voir à cent lieues de là, mais je n'osais pas y toucher; je craignais de blesser les plus faibles parmi mes paroissiens, en portant sur ces objets une main qu'ils auraient regardée comme sacrilège. Il me semblait que plusieurs d'entre eux n'étaient pas encore assez forts pour voir profaner ces objets, depuis si longtemps entourés de respect. J'aurais bien voulu pouvoir imiter Calvin et Knox, et détruire sans pitié ces restes du vieux paganisme. Mais, semblable à Jacob qui ne pouvait suivre la marche rapide de son frère vers les plaines de Seïr, je me disais : Les enfants sont bien jeunes et les troupes avec leurs petits sont bien faibles : il y a danger de les faire périr si nous allons trop vite (*Gen.33.13*). Le Seigneur vit mon trouble, et dans sa miséricorde me donna le moyen de détruire ces idoles, sans blesser personne.

Un dimanche, j'avais prêché sur le commandement. Tu ne te feras pas d'images taillées, et tu ne les adoreras pas; je restais seul en prière dans mon église, après que la foule se fut retirée. Levant les yeux vers les statues de Ste-Anne et de la Ste-Vierge, je leur dis : – Mes bonnes Dames, le temps est venu où il faut descendre de ce haut piédestal, nous n'adorons plus ici que Dieu seul. Si vous pouviez sortir de vous mêmes je vous prierais poliment de le faire, mais vous n'êtes que de vaines idoles, vous avez des yeux et vous ne voyez rien, des oreilles et vous ne pouvez entendre, des pieds et vous ne

pouvez marcher. Que ferais-je de vous ici, puisque votre règne est fini? Je me rappelai alors que le jour où je les avais mises là, je les avais fixées au mur avec un cordon de soie. Je me dis que si je coupais cette attache, elles tomberaient sans doute au premier ébranlement et qu'alors personne ne serait scandalisé de leur chute. Je montai aussitôt sur l'autel et coupai le cordon de soie, sans pouvoir m'empêcher de rire en disant : – Mes bonnes Dames, vous ferez bien de prendre garde à vous-mêmes à l'avenir.

Comme je l'avais prévu, lorsque le dimanche suivant, le peuple réuni dans la chapelle se mit à genoux pour prier, l'édifice trembla comme de coutume, et les deux statues, après avoir branlé la tête et fait un mouvement qui dans de meilleurs jours pour elles aurait pu passer pour un salut miraculeux, culbutèrent et furent mises en pièces. Un fou-rire retentit à ce spectacle et les gens se disaient qu'ils avaient été bien insensés de mettre leur confiance dans ces idoles puisqu'elles n'avaient pas même pu prendre soin d'elles-mêmes. Grâce à Dieu les derniers vestiges de ce culte sacrilège et impie disparurent parmi nous, avec la poussière que nous balayâmes le jour même. Le lendemain nous arrachâmes les images du chemin de la croix.

Dès le commencement de ce mouvement religieux, j'avais laissé mes paroissiens tirer, autant que possible par eux-mêmes, les conclusions de nos études sur l'Écriture sainte. J'ai eu pour principe de si bien cacher ma main dans les directions que j'avais à donner, qu'ils pouvaient comprendre que j'étais moi-même conduit et soutenu par le bras puissant du Seigneur l'avais vu avec bonheur peu après notre sortie de Rome, que l'étude attentive de l'Évangile les avait amenés presque tous à comprendre que le purgatoire n'était qu'une fable inventée par les prêtres pour s'enrichir aux dépens de leurs dupes. Il m'était cependant aisé de voir que quelques-uns croyaient encore à cette imposture. Je ne savais trop comment la déraciner sans les blesser. Après avoir longtemps prié pour obtenir plus de sagesse, j'eus recours au moyen suivant. Lorsque la fête appelée le *Jour des Morts* arriva, le 2

novembre, je dis à mes auditeurs :

– Vous aviez l’habitude en ce jour de collecter de l’argent pour faire dire des messes ou autres prières afin de faire sortir du purgatoire les âmes de vos parents et amis décédés. Vous savez que, depuis que nous étudions l’Évangile, nous n’avons pas trouvé un seul mot pour prouver le purgatoire : au contraire, d’un bout à l’autre de ce divin livre, nous apprenons que le sang de l’Agneau immolé sur le Calvaire, suffit seul à effacer les péchés du monde et purifier nos âmes coupables. Nous ne trouvons nulle part, que nous puissions obtenir notre pardon à prix d’argent. Cependant, je sais qu’il y en a encore quelques-uns parmi vous qui croient au purgatoire. Je ne veux pas les contrarier par des discussions inutiles, ni les froisser en refusant obstinément l’argent qu’ils veulent donner pour cet objet, voici seulement ce que nous allons faire. Nous avons l’habitude de vous présenter une petite boîte où vous déposez votre offrande pour les morts ; cette année, au lieu d’une il y en aura deux, l’une noire, l’autre blanche. Ceux qui, comme moi, ne croient plus au purgatoire, mettront leur offrande dans la boîte blanche, et ces offrandes seront données aux veuves et aux orphelins, que nous avons parmi nous. Les autres déposeront leurs dons dans la boîte noire. Tout ce que je leur demande, c’est de me dire comment je dois m’y prendre pour faire parvenir leurs aumônes aux morts, car je ne connais pas leur adresse. Je vous confesse que les prêtres de Rome, au lieu d’envoyer cet argent aux pauvres âmes qui souffrent dans le purgatoire, le gardent pour eux. Un sourire général accueillit ces paroles et trente-cinq piastres furent déposées dans la boîte des veuves et des orphelins, tandis que pas un sou ne tomba dans celle des âmes du purgatoire. Dès ce jour, je pus bénir Dieu d’avoir lui-même arraché du cœur de ces honnêtes enfants de l’Évangile, la croyance au purgatoire de Rome. C’est ainsi que les superstitions et les pratiques idolâtres du romanisme disparurent les unes après les autres.

Outre les trois services religieux du dimanche, nous en avons deux

toutes les semaines. Dans ces réunions, après le chant de nos beaux cantiques, la prière et la lecture de l'Évangile, chacun avait la liberté de m'interroger et de discuter sur les sujets annoncés dans la dernière assemblée. Car, afin de donner plus d'occasions au peuple d'étudier sa Bible avec attention, et de réfléchir sur les sujets de controverse qui nous occupaient, j'avais coutume d'annoncer d'avance quelle serait la question traitée à la prochaine conférence. C'est dans ces discussions surtout que les pesantes et ignominieuses chaînes du papisme ont été brisées les unes après les autres. C'est là que la confession auriculaire, les prières en langue inconnue, la messe, les indulgences, l'eau bénite, etc., etc., ont été examinées à loisir et rejetées pour toujours par mon peuple. Le bien fait dans ces réunions est incalculable. C'est là que nos chers convertis ont non seulement pu connaître et approfondir les grandes vérités du christianisme, mais qu'ils sont devenus capables de les défendre et de les prêcher à leurs frères et à leurs amis qui venaient, souvent d'une grande distance, savoir ce qu'était cette étrange réforme dont on parlait partout. Il n'est pas besoin de dire que nos nombreux visiteurs, venant de toutes parts, ne s'en retournaient jamais sans avoir eux-mêmes reçu quelques-uns des rayons de lumière qui nous inondaient.

Trois mois après notre sortie de la moderne Babylone, nous n'étions pas moins de six mille hommes enrôlés sous les bannières de l'Évangile. Une multitude d'âmes altérées arrivaient constamment des parties les plus éloignées de notre colonie, et se désaltéraient avec nous aux eaux pures qui coulaient des fontaines de la vie éternelle. Ils s'en retournaient chez eux en bénissant Dieu, et devenaient souvent eux-mêmes des apôtres de la vérité, partout où ils passaient.

Oh! combien ma joie était grande dans ces jours bénis, lorsque le soir, protégé par les ténèbres, je parcourais les rues de notre village! Partout j'entendais la voix de ceux qui lisaient les saintes Écritures, ou qui chantaient nos beaux cantiques. Il y avait dans ces voix comme une mélodie descendue

du ciel. L'âme inondée de bonheur, je m'unissais alors au vieux prophète pour m'écrier : Mon âme, bénis le Seigneur ! et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. Mais ainsi que l'or, même le plus pur, doit être éprouvé par le feu, ces nouveaux disciples de l'Évangile devaient eux aussi passer par la fournaise de l'épreuve. Le 27 juillet, un ami m'envoya la copie suivante d'une lettre écrite par M^{gr} Duggan, le nouvel évêque de Chicago, à quelques-uns de ses confrères.

« Le schisme de l'apostat Chiniquy s'étend avec une rapidité aussi déplorable qu'irrésistible. On m'assure qu'il a déjà séduit plus de dix mille de ses compatriotes. Je veux croire que ce chiffre est exagéré ; mais cela nous prouve que le mal est grand et que nous n'avons pas un moment à perdre si nous voulons en arrêter les progrès. Je me propose de me rendre au milieu même de cette colonie, le centre et la citadelle du schisme, mercredi prochain, 3 août. Comme je parle le français presque aussi facilement que l'anglais, je pourrai parler à ce peuple dans sa propre langue. Mon intention est d'abord de démasquer Chiniquy et de montrer ce qu'il est ; puis, je prouverai à ces pauvres gens la folie de vouloir lire et interpréter eux-mêmes la sainte Bible. Ensuite, je leur montrerai qu'il n'y a pas de salut hors de notre sainte Église. Priez la sainte Vierge, afin qu'elle m'obtienne la grâce de ramener ces brebis égarées dans les voies du salut ».

Je lus cette lettre au service du premier dimanche d'août et j'ajoutai : – On ne connaît la valeur d'un homme que lorsqu'il a passé par l'épreuve. Je bénis Dieu de ce qu'il a choisi mercredi prochain pour montrer au monde que vous êtes dignes de former l'avant-garde de la grande armée qu'il va réunir sous les drapeaux de son Évangile sur ce continent. Que chacun de vous vienne donc entendre ce que l'évêque de Chicago aura à nous dire, non seulement ceux qui sont en santé, mais les malades eux-mêmes autant qu'il est possible. Si l'évêque accomplit sa promesse, et vous prouve que je vous ai trompés, votre devoir sera de me chasser, vous devrez obéir à l'ordre qu'il vous donnera probablement de brûler vos Bibles, et vous soumettre à son autorité. Mais si ce prélat ne peut vous convaincre là-dessus, ce qui

est certain, vous savez ce que vous avez à faire. Mercredi prochain sera donc pour nous tous un jour béni, où un grand combat sera livré, entre les principes de la liberté et de la vérité évangéliques et les impostures et la tyrannie de Rome. Je n'ai qu'un mot à vous dire : Dès maintenant, jusqu'à cette heure solennelle, prions sans cesse le Dieu bon et tout-puissant que nous adorons, au nom de son Fils Jésus notre Sauveur, de nous regarder dans sa miséricorde et de nous donner sa lumière et sa force afin que nous n'oublions pas ce que nous lui devons, ni ce que nous nous devons à nous-mêmes. Et les anges de Dieu uniront bientôt leurs voix à celles des hommes pour vous bénir d'avoir remporté une glorieuse victoire sur l'empire de Satan.

Jamais les rayons du soleil n'avaient brillé d'un plus pur éclat sur notre belle colline de Ste. Anne, que ce 3 août 1858. Vers midi la foule commença à affluer de tous côtés. Sachant que notre chapelle ne contiendrait pas la dixième partie des assistants, nous avions élevé une vaste plate-forme bien solide, au milieu de la place publique, en face de la chapelle ; nous la couvrîmes de tapis et nous y plaçâmes un sofa et des chaises pour l'évêque et ses prêtres, aussi bien que pour moi-même. Vers 2 heures de l'après midi, l'évêque arriva dans un carrosse, suivi de plusieurs voitures remplies de prêtres. Il était revêtu de son costume épiscopal, surplis brodé, bonnet carré violet, afin sans doute d'en imposer plus sûrement à la multitude. J'avais exhorté les gens à montrer autant de respect qu'il convenait à un étranger qui les visitait pour la première fois, et je les avais surtout conjurés de ne pas interrompre son discours. Lorsque son carrosse arriva près de la chapelle, je donnai un signal et en un clin d'œil, le pavillon américain fût hissé au haut d'un mât, qui surmontait l'édifice. C'était pour avertir le prélat de ne pas oublier qu'il était au milieu d'un peuple libre et non parmi les esclaves, sur la terre de l'inquisition. Il comprit, car, ayant levé les yeux et vu flotter sur sa tête cette emblème de la liberté, il devint pâle comme un mort. Mais son inquiétude et sa surprise furent bientôt changées en terreur, lorsqu'il

entendit le cri « Hourra pour le drapeau de la liberté et des braves », répété par les milliers d'hommes qui l'environnaient. Il crut que c'était le signal de sa mort et celle de ses prêtres, car on l'avait persuadé que sa vie était en grand danger parmi nous.

Voyant son épouvante, je courus vers lui pour l'assurer que nous étions heureux et fiers de le recevoir parmi nous. Je lui offris ma main pour l'aider à descendre de voiture, mais il la refusa. Après avoir hésité pendant deux ou trois minutes, sur ce qu'il avait à faire, il se pencha vers son grand-vicaire pour lui dire quelques mots. Ce grand-vicaire était M. Mailloux, qui lui avait conseillé de venir parmi nous, en l'assurant d'un succès aisé et complet, et qui avait poussé l'évêque Smith à rejeter notre soumission. Il se leva et cria au peuple dont il était bien connu :

– Mes chers compatriotes ! votre saint évêque vient vous visiter ; mettez-vous à genoux, il vous donnera sa bénédiction !

Mais, pas un genou ne se plia. Pensant qu'il n'avait pas été entendu, il haussa encore la voix et répéta son injonction, mais en vain, personne ne voulut recevoir la bénédiction épiscopale. Tout-à-coup, une voix s'éleva du milieu de la foule : – Ignorez-vous que nous ne plions plus le genou devant les hommes, mais que nous adorons Dieu seul à Ste-Anne ?

Et la foule acclama ces paroles. Une larme de joie s'échappa de mes yeux et je bénis Dieu du fond de mon cœur pour cette première victoire. Je sentais, cependant, que ce n'était là qu'une escarmouche et que le vrai combat n'était pas encore commencé. Je conjurai donc le Seigneur de nous couvrir de sa protection, et de nous donner sa sagesse et sa force jusqu'à la fin. Puis, je regardai de nouveau l'évêque et, en voyant sur sa figure les marques de la désolation et de la terreur, je l'assurai de nouveau qu'il n'avait aucun danger à craindre, et lui offris encore ma main, mais il la refusa avec dédain. Il accepta cependant mon invitation à monter sur la plate-forme,

d'où il serait mieux entendu de la foule; lorsqu'il eut franchi à peu près la moitié des marches, s'étant retourné brusquement, il m'aperçut sur ses talons; il étendit la main pour me repousser, et me dit avec dureté : – Je ne veux pas que vous veniez avec moi sur cette plate-forme, laissez-moi seul avec mes prêtres!

– Il peut se faire, lui répondis-je, que vous n'aimiez pas à me voir à vos côtés, mais je veux y être pour vous répondre. Rappelez-vous que vous n'êtes pas ici chez vous, mais chez moi.

Il se tut prudemment, et je lui offris une place sur le sofa. Il refusa et prit un fauteuil plus commun, au milieu de ses prêtres. Je lui dis alors d'une voix assez forte pour être entendu de tous : – Monseigneur, le peuple et le pasteur de Ste. Anne vous assurent que c'est avec grand plaisir qu'ils voient Votre Grandeur au milieu d'eux. Nous écouterons avec attention ce que vous avez à nous dire, à la condition que nous aurons le droit de vous répondre.

Il répliqua avec aigreur quelques mots, puis s'avancant au bord de la plate-forme, il commença d'une voix tremblante et émue un discours en assez bon français. Mais jamais je n'ai rien entendu d'aussi insignifiant, d'aussi faible que cette longue adresse. Je n'ai pas besoin de dire qu'il n'arriva à prouver rien de ce qu'il avait promis. Ses arguments furent souverainement ridicules et tout ce qu'il dit était si puéril que sa voix fut souvent couverte par les éclats de rire de ses auditeurs, et que deux ou trois fois malgré mes efforts, plusieurs lui crièrent que ce qu'il disait n'était pas conforme aux saintes Écritures. Avant de terminer son discours, il se tourna vers moi :

– Vous êtes un méchant prêtre, rebelle à votre sainte Église, éloignez-vous d'ici; allez faire pénitence de vos péchés dans un monastère. Vous prétendez que vous n'avez jamais été excommunié légalement; vous ne pourrez plus le dire à l'avenir, car je vous excommunie à cet heure devant tout ce peuple!

Je l'interrompis : – Vous oubliez, Monseigneur, que vous n'avez pas le droit d'excommunier un homme qui n'appartient plus à votre Église, ignorez-vous que j'en suis sorti depuis longtemps?

L'évêque s'aperçut de sa folie, et resta quelque temps sans mot dire. Puis il reprit la parole avec vivacité, presque avec éloquence, dépeignant la douleur de nos parents à cause de notre apostasie. Lorsqu'il cessa de parler, un profond silence lui répondit. Était-ce la preuve qu'il avait fait une impression réelle sur son auditoire? ou était-ce le silence qui précède la tempête? Je n'en savais rien, mais je dois avouer que, quoique je n'eusse pas perdu ma confiance en Dieu, je n'étais pas absolument sans inquiétude. D'ardentes prières s'élevaient vers le ciel de mon cœur ému et tremblant. J'aurais pu répondre à l'évêque, et le confondre d'une parole, mais je crus qu'il valait mieux laisser le peuple répondre lui-même. L'évêque, espérant que ce long silence prouvait qu'il avait touché quelques-unes des cordes les plus sensibles de leurs cœurs, et qu'il allait les amener à se soumettre, reprit avec une véritable puissance d'expression.

– Mes chers Canadiens! je vous le demande au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, au nom de vos mères et de vos pères désolés, au nom de votre beau et cher Canada, dites-moi, qui vous conduira désormais dans les voies de Dieu, maintenant que vous avez abandonné l'Église de vos pères, l'Église de votre patrie?

Cet appel ne reçut aucune réponse immédiate, mais le silence fut bientôt interrompu. J'avais prié les gens d'apporter leurs Bibles avec eux. Voici qu'un homme, du milieu de la foule, élevant sa Bible de ses deux mains au-dessus de sa tête, s'écria : – Nous n'avons besoin que de la sainte Bible, pour nous montrer le chemin du ciel, et nous apprendre nos devoirs envers Dieu. Nous n'avons pas besoin de vous! Et plus de cinq mille voix répondirent *Amen* à ces nobles paroles. L'évêque fut frappé comme d'un coup de foudre; il lui sembla entendre le glas de mort de son Église.

La bataille était finie, il l'avait perdue ! Baigné de larmes, étouffé de sanglots, il s'affaissa sur sa chaise, où je craignis qu'il ne se trouvât mal. Lorsque je vis qu'il reprenait ses forces et qu'il était capable de m'entendre, je m'avançai au bord de la plateforme, mais je n'avais pas dit deux mots que je sentis comme les griffes d'un tigre s'abattre sur mon épaule droite. Je me retournai et vis l'évêque dont les doigts crispés me secouaient violemment ; sa figure était livide, ses yeux luisaient comme ceux d'un léopard qui se jette sur sa proie ; d'une voix furieuse qui fut entendue de toute la foule, il me criait : – Je vous défends de parler ! Allez-vous en de là ! J'allais répondre, mais je restai pétrifié à la vue d'un spectacle qu'aucune plume ne pourrait jamais décrire. Ceux-là seuls qui ont vu les vagues mugissantes de la mer soulevées par un ouragan, peuvent s'en faire une idée. Le peuple avait vu la main de l'évêque levée contre moi, il avait entendu sa parole de rage. Alors de tous côtés on n'entendit plus qu'un grand bruit ; on ne vit plus que la plus affreuse confusion : « Le misérable ! s'écriait-on, jetez-le à terre ! A bas le tyran ! »

En même temps que ces cris se faisaient entendre, une multitude s'élançait vers l'escalier, pour arracher l'évêque de la plate-forme ; d'autres essayaient de la démolir pour se saisir de l'évêque. J'essayai en vain de calmer cette tempête, mais on ne m'entendait plus. Je m'élançai alors vers l'escalier et repoussai de toutes mes forces ceux qui voulaient le gravir. J'étais saisi de terreur en voyant mon impuissance à maîtriser ces flots courroucés. Je pensai tout à coup à un jeune homme, nommé Béchard, dont l'éloquente parole m'avait souvent rendu d'éminents services, et dont je savais l'influence irrésistible sur le peuple. Je l'appelai, et le conjurai de m'aider à apaiser la foule. Dieu soit loué ! à peine eut-il montré sa belle figure, et étendu la main, que le tumulte cessa. Avec éloquence il montra comment nous devons être heureux et fiers de ce qui venait de se passer. L'évêque ne venait-il pas de nous prouver que nous avions bien fait de briser son joug de fer. Ne venions-nous pas de voir d'une manière éclatante, que des hommes libres,

rachetés par le Christ, ne pouvaient plus servir de pareils maîtres ! Il montra comment nous venions de remporter la plus éclatante victoire, et exhorta la foule à se montrer généreuse et magnanime envers le vaincu. Voyant que le peuple désirait aussi m'entendre, je pris la parole :

– Au lieu de vous laisser aller à la colère contre cet homme, vous devez le remercier, et bénir Dieu avec moi, de ce qu'il est venu parmi nous. Vous l'avez entendu, dites-moi s'il a pu vous apporter une seule raison acceptable pour vous soumettre à son autorité plutôt qu'à celle du Christ ? Ne vous a-t-il pas montré qu'il n'est pas l'ambassadeur du Dieu qui a tant aimé le monde, jusqu'à envoyer son Fils unique pour nous sauver ? Vous a-t-il parlé du salut, du pardon des péchés, de la vie éternelle, comme d'un don offert gratuitement à tous ceux qui se repentent, qui croient en Dieu et invoquent son nom ? Avez-vous entendu quelque chose qui vous fasse regretter d'avoir secoué le joug de Rome ? Ce que vous avez à faire, maintenant, c'est de le remercier d'être venu vous affermir dans la voie où vous êtes entrés, et de le laisser aller en paix.

– Oui, cria la multitude, qu'il s'en aille en paix, mais qu'il ne revienne plus. Alors M. Bécard, se découvrant, éleva sa voix puissante et harmonieuse :

– Habitants de Ste-Anne ! vous venez de remporter une des plus belles victoires que jamais peuple ait gagnée sur ses tyrans ! Hourra pour Ste-Anne, le tombeau de la tyrannie des évêques ! Et tout le peuple de répéter ce cri avec un enthousiasme frénétique. Me tournant alors vers l'évêque et vers ses prêtres, je leur dis :

– Vous voyez que ces gens vous pardonnent l'outrage que vous avez voulu leur faire subir ; mais je vous conseille de partir le plus tôt possible. Je vais vous accompagner jusqu'à votre carrosse, vous n'avez rien à craindre.

La foule ouvrant alors ses rangs, laissa passer l'évêque et ses prêtres en gardant le plus profond silence, lequel ne fut interrompu que par quelques

femmes qui lui dirent en le touchant légèrement : – Allez-vous en, et ne revenez plus, car nous ne voulons plus invoquer d'autre nom que celui de Jésus-Christ. Les larmes de l'évêque étaient vraiment pénibles à voir, pendant qu'il montait en carrosse ; sa figure, naturellement belle, était devenue méconnaissable par la terreur, la honte, la colère. Pendant que son âme altière était anéantie, brisée par l'humiliation, sa raison recevait un choc dont elle ne se releva pas. Il s'éloigna de nous, et alla tomber rapidement dans l'idiotisme et la folie, et est encore aujourd'hui enfermé dans un asile d'aliénés.

49. – Extension de la réforme. – Dangers et déli- vrances.

La merveilleuse puissance de l'Évangile pour élever l'homme au-dessus de lui-même, et le remplir de force et de sagesse en face des plus formidables obstacles n'a jamais paru d'une manière plus admirable que ce 3 août 1858, dans notre modeste colonie de Ste-Anne. Jamais le Continent américain n'avait vu la transformation d'un peuple s'opérer d'une manière plus complète et plus rapide. Sans autre secours que son Évangile, il avait subitement échangé les chaînes d'un dégradant esclavage contre le sceptre royal, que le Christ offre à tous ceux qui croient en lui. D'un seul souffle, il avait renversé la puissance de Rome, et avait fait fuir son orgueilleux ambassadeur. D'une main ferme, il avait levé l'étendard de la liberté sur le lieu même qui avait été choisi pour en faire une citadelle de la puissance tyrannique de Rome aux États-Unis. Cette œuvre dépassait tellement la mesure de mes forces, elle dépassait même tellement mes prévisions, que je m'en sentais bien plutôt le témoin que l'auteur. La main de Dieu y était trop visible pour que je pusse être tenté de m'en attribuer le moindre mérite ; les seuls sentiments qui remplissaient mon cœur étaient ceux d'une inexprimable joie. Mais plus

les grâces que le Seigneur venait de nous accorder étaient grandes, plus je sentais toute ma responsabilité.

La nouvelle de cette réforme religieuse se répandit avec la rapidité de l'éclair en Europe comme en Amérique, et un nombre incroyable de lettres m'arrivèrent bientôt de tous côtés pour me demander des détails sur ce qui se passait parmi nous. Episcopaux, méthodistes, congrégationalistes, baptistes et presbytériens de toutes nuances, me priaient de leur dire jusqu'à quel point ce mouvement religieux ressemblait à ce qui s'était passé aux jours de la réforme du seizième siècle. Comme on peut s'en douter, chacun m'envoyait les livres qu'il croyait le plus propres à m'amener à m'unir à sa propre dénomination; mais je me sentais trop jeune, trop inexpérimenté dans les voies de Dieu, pour apprécier convenablement ce qui se passait devant moi. Je répondais donc généralement, en invitant mes correspondants à venir voir par eux-mêmes ce que le Seigneur faisait parmi nous. En moins de six mois, plus de cent ministres de l'Évangile et laïques éminents nous honorèrent de leur visite. Parmi eux étaient le vénérable évêque anglican de London au Canada, et le Rév. Helmuth, alors doyen de Québec, mais aujourd'hui évêque de London au Canada. Cet éminent chrétien devint bientôt un de nos plus généreux amis et fut choisi par le Seigneur pour être l'instrument béni de ses miséricordes dans les jours d'épreuves qui nous étaient réservés.

Ceux qui nous visitèrent, furent unanimes à dire que notre réforme était la plus solide et la plus remarquable des temps actuels. Nous avions adopté le beau nom de Chrétiens catholiques. Mais nous vîmes bientôt qu'en conservant ce nom, nous établissions une nouvelle dénomination religieuse, et j'aurais préféré perdre mes deux mains plutôt que de commettre une pareille erreur, le nombre des dénominations religieuses n'étant déjà que trop grand. Nous comprîmes donc qu'il valait mieux nous unir à une des grandes familles protestantes que de rester isolés. Après bien des prières

et de sérieuses réflexions, nous nous décidâmes à nous identifier autant que possible à cette admirable église évangélique de France qui a donné tant de saints à la terre et de martyrs au ciel, et le 15 avril 1860, nous eûmes le bonheur de voir la grande église presbytérienne des États-Unis, nous recevoir dans son sein. Le consistoire de Chicago se réunit à Ste. Anne pour enregistrer nos noms et nous admettre officiellement comme disciples de Jésus-Christ et membres de l'Église presbytérienne. A peine cet acte solennel était-il accompli, que des missions furent organisées et des Églises constituées dans les divers lieux que j'avais visités et où l'évangile avait été accepté. Le recensement officiel fait alors, nous montra qu'environ 6 500 âmes précieuses avaient brisé le joug de Rome pour accepter celui de Jésus-Christ. Ce résultat me remplissait d'une joie inexprimable. Je n'étais pourtant pas sans inquiétudes. Il m'était impossible, si je restais seul, de donner le pain de la parole à tant de gens dispersés sur une étendue de plusieurs centaines de milles. Je me décidai donc à établir avec l'aide de Dieu, un collège pour préparer ceux que le ciel appellerait à prêcher l'évangile. Trente-deux jeunes gens, appartenant à nos meilleures familles réformées, s'étaient présentés pour cette sainte œuvre et j'ajoutai à mes autres travaux celui de leur donner tous les jours, les instructions nécessaires pour les préparer au saint ministère.

Cette année 1860 avait été choisie par les chrétiens d'Ecosse pour célébrer le troisième centenaire de leur réforme. Le comité, nommé pour organiser cette grande solennité, m'invita à y participer. Cette invitation fut à mes yeux une nouvelle faveur du ciel, que je ne pouvais refuser. Et le 16 août j'étais présenté à une des plus belles assemblées chrétiennes que l'Église ait jamais vues. Après lui avoir adressé la parole deux fois, je fus invité, par la plupart de ses membres à aller faire des discours dans les principales villes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. On me promettait de m'aider à réunir les fonds nécessaires pour le collège que je voulais fonder. J'interrompis cependant de quelques semaines mon travail en Angleterre, pour accepter

l'invitation qui me fut faite d'assister au Synode des Églises libres de France, qui devaient leur existence au zèle et à la piété du pasteur Felix Monod, de Paris. Après avoir assisté au Synode qui se tint à St. Etienne, et où je parlai une fois, je me rendis en Suisse avec l'intention d'aller jusqu'à Rome. Mais j'en fus empêché par la guerre civile qui rendait les routes de l'Italie dangereuses. Mes efforts pour collecter l'argent dont nous avions besoin pour l'éducation de nos jeunes ministres, furent couronnés du plus grand succès. Plus de 15 000 dollars me furent confiés pour cette œuvre sainte, par les chrétiens anglais.

Mais il était nécessaire que je passe par le feu de nouvelles tribulations, et le Seigneur m'en avait réservé de bien grandes. A mon retour dans ma colonie, au commencement de janvier 1861, je trouvai le champ que j'avais laissé si beau et si riche, couvert d'épines et d'ivraie. L'aveugle ambition des deux hommes auxquels j'avais confié les intérêts de la colonie, leurs calomnies et leurs intrigues, avaient réduit l'œuvre évangélique en un triste chaos. De plus l'ami d'Angleterre à qui j'avais confié mon argent, trompé par les rapports mensongers de faux frères qui avaient juré ma perte, garda cet argent près de deux ans et le laissa engouffrer dans la faillite d'une banque. Le seul moyen qui nous restait d'échapper au naufrage dont nous étions menacés, était de nous jeter dans les bras de nos frères du Canada et de les conjurer de nous venir en aide. L'assemblée générale de l'Église presbytérienne réunie à Toronto m'accueillit avec bonté, et nomma une commission chargée d'examiner les causes et les circonstances des troubles et des scandales qui avaient suivi les jours de paix et de prospérité dont nous avions joui avant mon voyage en Europe. Les auteurs de nos troubles furent bientôt démasqués, la paix fut rétablie, grâce aux capacités et au noble cœur des membres de cette commission.

Je fus de nouveau invité à aller en Angleterre en 1874. Les chrétiens de ce pays voulaient exprimer leur admiration à l'empereur d'Allemagne et à

Bismarck, pour la fermeté avec laquelle ils avaient résisté aux empiétements du pape. Une grande assemblée devait se tenir à Exeter Hall à Londres, sous la présidence de Lord John Russel. Elle eut lieu le 27 janvier 1874, et les paroles que j'y prononçai, furent couvertes d'applaudissements bien plus qu'elles n'en méritaient. Le lendemain, plusieurs ministres anglais et écossais me prièrent instamment d'écrire un livre sur la confession auriculaire pour neutraliser les efforts du Dr. Pusey qui employait alors toutes les ressources de son génie, à ramener l'Angleterre dans la fange et la boue dont le confessionnal est la source intarissable. Après bien des hésitations et des prières, je consentis à écrire *Le prêtre, la femme et le confessionnal*, livre que le Seigneur a tellement béni, qu'il en est déjà arrivé à sa 29^e édition. Pendant les 6 mois qui suivirent, je prononçai 152 discours de controverse dans les principales villes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. A mon retour, je ne pus résister à la prière de l'assemblée générale de l'Église presbytérienne du Canada, rassemblée à Toronto, et je consentis à laisser pour un temps ma chère colonie de Ste. Anne, afin d'évangéliser les catholiques romains du Canada. Je me rendis avec ma famille à Montréal, où nous eûmes la joie de voir plus de 7000 Canadiens catholiques abandonner leurs erreurs et s'unir aux différentes branches de la grande famille protestante du Canada de même que environ 500 Français nouvellement émigrés.

En 1878, épuisé par les travaux des dernières années, je me vis forcé de quitter Montréal, pour aller refaire mes forces dans un voyage sur l'Océan Pacifique. Je traversai donc le continent américain dans le mois de juillet, franchis les Montagnes Rocheuses et visitai les villes de San-Francisco, Portland et Qregon, et les territoires avoisinants. Partout, je rencontrai de nombreux Canadiens émigrés depuis plus ou moins longtemps, qui accouraient de tous côtés pour m'entendre, et j'eus le bonheur de persuader à un grand nombre de renoncer aux erreurs de Rome pour ne plus suivre que l'Évangile. Le 2 septembre, je m'embarquai à bord du *City of Sidney* pour traverser l'Océan Pacifique. Je m'arrêtai aux îles Sandwich où on me pria de

prêcher au retour. Je visitai l'Australie, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande. Je restai deux ans dans ces pays et je fis 610 discours contre Rome.

Il me faudrait écrire plusieurs volumes pour raconter les grandes miséricordes du Seigneur à mon égard pendant ces deux années. Qu'il me suffise de dire que je revins au printemps de 1880 avec des forces toutes nouvelles. Je pouvais à mon retour répéter les paroles du prophète : Oh mon âme, bénis le Seigneur, car il a renouvelé ta jeunesse comme celle de l'aigle.

Je pense qu'il est de mon devoir devant Dieu et devant les hommes, de dire ici quelques-uns des dangers que j'ai rencontrés depuis que j'ai quitté l'Église romaine. Cette Église est aujourd'hui ce qu'elle était lorsqu'elle faisait brûler Jean Huss à Prague, Wishard à St. André, et couler le sang de 70 000 protestants en France, de 100 000 en Piémont. Le dernier jour de l'an 1865, je forçai l'évêque de Chicago d'avouer devant les juges de Kankakee que l'extrait suivant était la traduction exacte des doctrines de l'Église de Rome, exprimées par St. Thomas d'Aquin. Je le forçai aussi d'avouer que ces doctrines étaient enseignées dans tous les collèges, séminaires et universités de Rome.

« Quoique les hérétiques n'aient aucun droit d'être tolérés, nous devons cependant les avertir deux fois de leurs erreurs. Mais si après une seconde admonition, ils persistent dans ces erreurs, et qu'ils refusent de se soumettre à l'autorité de l'Église, nous devons non seulement les excommunier, mais nous devons les livrer au pouvoir séculier, pour qu'ils soient exterminés. » (Thomas d'Aquin, Vol IV. p. 50.)

C'est en conséquence de cette loi, qui est encore aujourd'hui la règle de l'Église romaine, comme elle l'était au jour où elle fut promulguée, que plus de trente fois depuis ma conversion, j'ai été sur le point de tomber sous les coups d'assassins catholiques. La première fois que j'allai prêcher l'Évangile à Québec, au mois de mars 1865, cinquante hommes furent envoyés par

M^{gr} Baillargeon, évêque de cette ville, pour m'ôter la vie, si je ne faisais pas serment de ne plus prêcher la Bible. Il était à peu près quatre heures du matin lorsque ces hommes entrèrent dans ma chambre, après avoir brisé les portes; ils m'entourèrent et quelques uns levant leurs bâtons sur ma tête, tandis qu'un d'entre eux tenait un couteau de boucher sur ma poitrine, ils crièrent avec fureur : – Misérable apostat! Vous voilà entre nos mains! Vous êtes un homme mort, si vous ne jurez pas à l'instant, de ne plus jamais prêcher votre maudite Bible!

Jamais je n'ai rien vu de si effroyable que la figure menaçante de ces malheureux. Leurs yeux étaient plutôt ceux de tigres, altérés de sang, que ceux d'hommes. Je m'attendis à recevoir la mort. Elevant mes yeux et mes mains vers le ciel, j'adressai à Dieu une ardente prière : – Mon Dieu, entendez et bénissez les dernières paroles que votre pauvre serviteur vous adresse! Je jure qu'aussi longtemps que ma langue pourra dire un mot, j'annoncerai votre parole telle que vous nous la donnez dans votre saint Évangile!

Je découvris alors ma poitrine et dis à ces hommes : – Frappez! Mais la main toute-puissante de mon Dieu était là pour protéger son pauvre serviteur. Mes assassins ne purent, ou n'osèrent pas me frapper à mort. Je me relevai, passai au milieu d'eux et gagnai la rue où je trouvai une carriole qui me conduisit chez le maire de la ville. Je lui montrai ma poitrine ensanglantée, lui racontai ce qui venait de se passer, et lui dis que comme j'étais décidé à prêcher le même jour à midi, je demandais la protection du drapeau anglais contre mes ennemis. Il me l'accorda, et ce fut entouré de la milice que le maire me conduisit à la grande église, où j'avais promis de prêcher. J'y fis un discours sur la Bible, devant plus de 10 000 personnes qui se pressaient au dehors comme au dedans des murs pour m'entendre. Le discours fini, j'eus le bonheur de distribuer plus de 500 à 600 Bibles dont la plupart furent reçues comme une eau pure et rafraîchissante. J'ai été lapidé plus de vingt fois. C'est dans les principales villes du Canada que

les pierres m'ont été lancées avec le plus de violence. Le 10 juillet 1873 à Antigonish, le pasteur, M. Goodfellow, m'accompagnait à la sortie de l'église où j'avais prêché, lorsqu'il fut atteint par plusieurs pierres qui m'étaient destinées, et il fut frappé si violemment à la tête qu'il tomba à terre, baigné dans son sang. Je crus qu'il allait expirer sous le coup ; je le pris dans mes bras, quoique je fusse moi-même gravement blessé et couvert de sang. Nous aurions assurément été tués là, si un généreux Ecossais, nommé Cameron, ne nous eût pas ouvert la porte de sa maison, risquant ainsi sa propre vie et celle de sa famille. Les assassins, furieux de ce que j'allais leur échapper, brisèrent les vitres et menacèrent de mettre le feu, si on ne me livrait pas entre leurs mains, pour me pendre. Ils n'en furent empêchés que par la crainte de l'autorité. Mais ils me tinrent assiégé depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. Pendant la nuit ils dressèrent plusieurs fois de longues échelles le long des murs, dans l'espoir de pénétrer jusqu'aux chambres du premier étage où ils me pensaient retiré.

A Montréal, un soir d'hiver que j'avais prêché, je revenais chez moi avec le D^r. Vican, principal du collège presbytérien. Nous tombâmes dans une embuscade et reçûmes une grêle de pierres. Mon vénérable ami aurait été sérieusement blessé sans les fourrures dont il était couvert à cause du froid. Peu de temps après mon arrivée en Australie, j'avais prononcé un discours à Parametta, près de Sidney. En attendant le train du soir pour retourner dans cette ville, je fus attaqué à coups de pierres ; l'une de ces pierres me frappa avec tant de violence à la jambe gauche que je crus l'os cassé, et j'eus peine à marcher pendant plusieurs jours. Dans un autre village, je fus frappé avec tant de violence, que j'en ai longtemps gardé les marques sur mes épaules. A Harsham, gros village de l'État de Victoria, des catholiques romains envahirent l'église pendant que je parlais un soir, et s'élancèrent sur moi avec leurs poignards et leurs bâtons en vociférant : – Tuez-le ! Tuez-le ! Pendant le tumulte, j'échappai par une porte secrète, mais il me fallut me traîner un assez long bout de chemin sur les mains et les genoux pour n'être

pas vu des assassins qui me cherchaient de tous côtés. La maison d'un de mes amis fut attaquée à coups de pierres, les meubles brisés, et je n'échappai des mains des meurtriers que par une intervention providentielle de Dieu.

Dans la même province de Victoria, à Ballarat, trois des maisons où je m'étais réfugié, furent attaquées et en partie démolies à coups de pierres. M. le Rév. Quick qui m'avait donné l'hospitalité après que j'eus été attaqué dans la rue par plusieurs centaines de personnes, ne fut pas épargné, ses fenêtres furent brisées et sa femme n'échappa que par miracle à la mort. M. le Rév. Inglis, l'un des prédicateurs les plus éloquents de cette ville, fut blessé le jour suivant, par les pierres que l'on me lançait de tous côtés, pendant qu'il me ramenait chez lui. A mon départ de là, pendant que j'attendais le train, une dame très bien mise, s'approcha de moi, et me me cracha au visage en me couvrant d'une matière sale dont elle s'était rempli la bouche, puis s'enfuit à toute vitesse, en me maudissant. Mon secrétaire, ayant appelé un policeman, courut après elle, la saisit et la ramena vers moi. Je finissais à peine de me débarrasser de l'ordure dont j'étais couvert; mes amis auraient voulu que je porte plainte, mais je n'en voulus rien faire. « Laissez-la aller tranquillement chez elle. Elle a cru bien faire en m'outrageant, sans doute pour obéir à ses prêtres. Notre Seigneur n'a jamais fait punir ceux qui lui crachaient au visage et nous devons l'imiter. » La femme fut remise en liberté au grand chagrin de la foule qui m'entourait et voulait la châtier.

Le jour suivant, je revenais le soir, après avoir fait un discours dans une des églises de la ville de Castlemains, lorsque je fus encore attaqué et sérieusement blessé à la tête par des pierres. Le pasteur qui était avec moi, fut aussi atteint, et arriva à sa maison tout ensanglanté. Dans l'intéressante ville de Geelong, je fus deux fois attaqué à coups de pierres, et ce ne fut que grâce à un vrai miracle que je ne perdis pas la vie.

Pendant que j'étais à Melbourne, je reçus la lettre suivante de douze ministres de la Tasmanie, autrefois nommée île de Vandiemén. « Nous avons

bien besoin que vous veniez travailler au milieu de nous. Les protestants de ce pays, bien qu'en majorité, et par une déplorable apathie, laissent presque toutes les affaires entre les mains des catholiques romains qui nous gouvernent avec une verge de fer. Le gouverneur est papiste, quoiqu'il soit nommé par la reine. Mais si grand qui soient le désir et le besoin que nous avons de votre visite, nous ne pouvons vous dire de venir, car votre vie sera trop en danger dans ce pays. Les catholiques romains ont juré de vous tuer et nous les croyons assez pervers pour accomplir leur menace. Nous vous disons cependant que, si vous venez, nous vous ferons tous un rempart de nos corps, et si vous tombez vous ne tomberez pas seul... »

Je répondis que j'étais le soldat du Christ qui avait donné sa vie pour nous et que je ne pourrais hésiter à exposer la mienne pour lui. Je m'embarquai donc pour Hobbart Town, la capitale de l'île. Pendant que j'y prononçais mon premier discours, les catholiques, à l'instigation des prêtres et avec l'approbation publique de l'évêque, brisèrent les portes de l'immense salle où je parlais, et s'élancèrent vers moi, armés de bâtons, de pistolets et de poignards. Ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de pieds de leur victime, lorsque les protestants leur barrèrent le chemin. Un terrible combat s'ensuivit où plusieurs furent blessés et où le sang coula. Nos ennemis furent chassés, mais le gouverneur fut obligé de proclamer la loi martiale et de mettre la milice sous les armes pendant quatre jours pour me protéger. Au moment où, par une nuit obscure, me rendant d'Ottawa à Montréal, je descendais du petit vapeur pour prendre le train, deux coups de pistolet furent tirés sur moi, presque à bout portant; les balles ne passèrent qu'à quelques lignes de mes oreilles. Plusieurs fois, à Montréal et à Halifax, les temples où je parlais furent attaqués, et les vitres cassées. Bien souvent, les amis qui avaient le courage de me défendre furent blessés et c'est à ces blessures qu'il faut attribuer la mort de deux d'entre eux.

Lorsque les prêtres virent qu'ils ne pouvaient pas m'ôter la vie avec les

armes dont ils se servaient, ils cherchèrent à me paralyser par les calomnies qu'ils soutinrent souvent par serment. J'ai été gardé prisonnier par eux ou mis en liberté sous caution pour un temps équivalant à 18 années. Mon nom a été joint 32 fois à celui des plus grands criminels. J'ai été publiquement accusé par le grand vicaire Mailloux d'avoir tué un homme et d'avoir jeté son corps dans la rivière, pour cacher mon crime. C'est à la suite de cette dernière accusation, que je me vis obligé, comme citoyen et comme chrétien, de demander la protection des lois contre la conjuration des prêtres. Le curé Brunet, qui était un de mes plus acharnés ennemis et le principal auteur de ces calomnies, fut condamné à payer 2 500 dollars, ou à aller en prison une douzaine d'années. Il choisit ce dernier parti, ses partisans lui ayant promis qu'ils briseraient les portes de la prison, et l'aideraient à s'échapper. Il fut incarcéré à Kankakee pendant six mois, au bout desquels il fut en effet mis en liberté pendant une nuit de tempête, ses amis ayant coupé les barreaux de son cachot. Il s'enfuit à Montréal, à environ 900 milles de distance et fit croire au peuple que la sainte Vierge vêtue d'une robe blanche, lui était apparue pendant la nuit et lui avait ouvert les portes de la prison.

Je ne rappelle pas ces choses pour attirer la haine sur mes frères de l'Église de Rome, mais seulement pour montrer que cette Église n'est pas changée, qu'elle est la même que celle qui a si souvent rougi le sol de l'Europe du sang des martyrs. Je désire aussi, en racontant ces faits, que le lecteur m'aide à bénir le Seigneur de m'avoir tant de fois délivré de la main de l'ennemi. J'ai souvent pu dire avec St. Paul : Nous sommes pressés de toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes pas accablés, nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons pas. Nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés ; abattus, mais non pas entièrement perdus, portant toujours en notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi en notre corps. Car nous qui vivons, nous sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi dans notre corps (2Cor.4.8-11).

Ces persécutions n'ont jamais arrêté les progrès de l'Évangile, au contraire, elles leur ont donné comme une nouvelle force et une nouvelle vie. J'ai toujours remarqué que le lendemain des jours où j'avais été blessé et où mon sang avait coulé, les conversions étaient plus nombreuses. Jamais je n'oublierai la terrible nuit où plus de 1000 catholiques vinrent pour me tuer au sortir d'une église à Montréal. Cette nuit-là, j'avais été sérieusement blessé, et j'avais perdu beaucoup de sang. Mais je fus bien dédommagé de mes souffrances, lorsque le lendemain j'eus le bonheur de recevoir l'abjuration de plus de 100 catholiques qui renoncèrent à leurs erreurs, pour ne plus suivre que l'Évangile.

Aujourd'hui, l'Évangile de Jésus-Christ pénètre au milieu des Canadiens catholiques avec une force irrésistible, depuis l'Océan Atlantique jusqu'au Pacifique. Il est impossible d'aller dans une des villes qui s'échelonnent de New-York à San-Francisco, sans rencontrer quelques uns de nos chers convertis. Ils forment aujourd'hui une armée de 30 000 vaillants soldats de Jésus-Christ qui combattent partout avec autant de courage que de succès pour briser les chaînes qui retiennent encore leurs amis et leurs parents aux pieds du pape. Nous comptons vingt prêtres parmi eux. Partout l'Église de Rome a perdu de son prestige et de son influence d'autrefois. Là même où le peuple ne l'a pas encore abandonnée, les prêtres sentent que le mépris public a remplacé l'antique respect dont la superstition et l'ignorance leur faisaient comme un manteau. Et nous entendons la voix du Bon Maître qui nous dit : Levez les yeux et voyez les champs qui sont prêts à être moissonnés.

Oh ! puisse-t-il bientôt luire, le beau jour où mes chers compatriotes entendront tous la voix de l'Agneau, et viendront tous laver leurs âmes dans son sang ! La verrai-je cette heure bénie où le Canada tout entier, sortant des profondes ténèbres où Rome le tient depuis des siècles, acceptera la lumière que le Christ a apportée aux hommes pour leur montrer le chemin du ciel ? En attendant, je ne puis que bénir le Seigneur de ce qu'il a fait pour mes

chers compatriotes et pour moi. Depuis ma plus tendre enfance il m'a pris par la main et m'a conduit par des voies que je ne connaissais pas, mais qui devaient me mener des régions de la nuit et de la mort à celles de la lumière et de la vie.

C'est ce Dieu tout puissant et tout bon qui m'a accordé de lire la sainte Bible, lorsque j'étais encore sur les genoux de ma mère, c'est lui qui m'a donné la connaissance du grand mystère de son amour, lorsqu'à Dubuque, il m'a montré le salut et la vie éternelle comme un don gratuit offert à tous, comme on peut le voir dans ce récit de ma vie que j'ai fait pour rendre témoignage de ce que je dois au Seigneur ; il n'a jamais laissé passer un jour sans me faire entendre sa voix miséricordieuse. Je le confesse à ma honte, je n'ai pas toujours été fidèle à cette voix pleine d'amour et de vérité ; bien des fois même, j'ai cherché à lui imposer silence, je l'ai combattue. Mais mon Dieu ne s'est jamais lassé de me porter avec tendresse, m'avertissant que je marchais dans la voie de la perdition. Il savait à quel point j'étais aveuglé par les faux raisonnements de l'Église romaine. Je ne puis dépeindre ce qui s'est passé en moi pendant les vingt-cinq ans que j'ai été prêtre de cette Église, qu'en répétant les paroles du prophète Ezéchiel :

Je vis comme une main qui me prit par les cheveux de ma tête... Et l'esprit m'éleva entre le ciel et la terre, et m'amena à Jérusalem dans une vision de Dieu, près de la porte extérieure qui regarde du côté de l'aquilon, où était placée l'idole de jalousie pour irriter le Dieu jaloux. Je vis paraître en ce même lieu, la gloire du Dieu d'Israël selon la vision que j'avais vue. Et il me dit : Fils de l'homme lève les yeux du côté de l'aquilon. Et ayant levé les yeux de ce côté-là, je vis cette idole de jalousie qui était à l'entrée de la porte de l'autel. Il me dit ensuite : Fils de l'homme, vois-tu ce que font ceux-ci ? Vois-tu les grandes abominations que la maison d'Israël fait en ce lieu, pour m'obliger à me retirer de mon sanctuaire ? Et quand tu te retourneras de l'autre côté, tu verras des abominations plus grandes encore. Et ayant été conduit à l'entrée du parvis, je vis qu'il y avait un trou dans la muraille, et lorsque j'eus percé

la muraille, il parut une porte. Alors le Seigneur me dit : Entre et vois les effroyables abominations que ces gens-ci font en ce lieu. J'entrai et je vis des images de toutes sortes de reptiles et d'animaux, objets d'un culte abominable, et toutes les idoles de la maison d'Israël étaient peintes sur la muraille tout autour. Et soixante et dix des anciens de la maison d'Israël étaient debout devant ces peintures, et Jazania, fils de Saphan était au milieu d'eux. Chacun avait un encensoir à la main, et la fumée de l'encens qui en sortait s'élevait en haut. Et il me dit : Fils de l'homme, tu vois ce que les anciens de la maison d'Israël font dans les ténèbres, et ce que chacun d'eux fait dans sa chambre ; car ils disent : Le Seigneur ne voit point ; le Seigneur a abandonné la terre. Alors il me dit : Si tu te tournes, d'un autre côté, tu verras des abominations encore plus grandes que celles que font ceux-ci. Et m'ayant mené à l'entrée de la porte de la maison du Seigneur, qui regarde du côté du septentrion, je vis des femmes assises en ce lieu qui pleuraient Adonis. Et il me dit : Fils de l'homme, tu vois ce qu'ils font et si tu vas d'un autre côté, tu verras des abominations plus grandes encore. Et m'ayant fait entrer dans le parvis intérieur de la maison du Seigneur, je vis à l'entrée du temple du Seigneur, entre le vestibule et l'autel environ vingt-cinq hommes qui tournaient le dos au temple du Seigneur, et dont le visage regardait l'Orient, et ils adoraient le soleil. Et il me dit : Fils de l'homme, tu vois ce qu'ils font ! Est-ce peu à la maison de Juda d'avoir fait les abominations qu'ils ont faites en ce lieu, d'avoir rempli la terre d'iniquités, et d'avoir entrepris d'irriter mon indignation contre eux ? Et tu vois encore comme ils approchent un rameau de leurs narines ! C'est pour cela que je les traiterai aussi dans ma fureur ; mon œil les verra sans être touché de compassion. Je serai sans pitié pour eux et lorsqu'ils crieront vers moi, je ne les écouterai point. (Ezéchiel, Ch. 7)

Je puis aussi répéter les paroles de Jean :

L'ange du Seigneur m'a transporté en esprit dans le désert, et j'ai vu une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphèmes, et qui avait sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, elle était parée d'or, de pierres précieuses et de perles, et tenait en sa main un vase d'or plein

des abominations et de la souillure de ses impuretés. Et sur son front était écrit ce nom mystérieux : La grande Babylone, la mère des impudicités et des abominations de la terre. Et je vis cette femme enivrée du sang des martyrs de Jésus ; et en la voyant je fus saisi d'un grand étonnement. ([Apoc.17.3-7](#))

Et quand le Seigneur m'eut montré les abominations, il me prit comme l'aigle prend son petit aiglon sur ses ailes, et me fit sortir des régions pestilentielles que je venais de voir. Il m'amena sur la belle et sainte montagne de Sion, et il plaça mes pieds sur le roc de mon salut. Et là, il me donna à boire les eaux qui coulent des fontaines de la vie éternelle, et il me donna à manger le vrai pain de vie qui descend du ciel ! Oh ! que ne puis-je aller par toute la terre et faire entendre à toutes les nations ces paroles du prophète : Venez, vous tous qui craignez le Seigneur, et je vais vous dire les merveilles qu'il a faites pour me montrer son amour !

Que tous mes lecteurs me prêtent leurs langues pour m'aider à bénir le Seigneur ! Qu'ils me prêtent leurs cœurs, pour m'aider à l'aimer, car seul je ne puis le bénir et l'aimer comme il le mérite !

Lorsque je regarde ces soixante quinze hivers qui ont passé sur moi, mon cœur est inondé de joie à la pensée que j'arrive au terme de l'épreuve. Encore quelques pas, et je vais sortir du désert au sable brûlant ! Je ne suis plus séparé de la Terre Promise que par l'étroit fleuve du Jourdain ! Et déjà j'entends la grande voix qui vient du trône et qui dit :

Voici le Tabernacle de Dieu avec les hommes, car il demeure avec eux et ils seront son peuple, et Dieu demeurant lui-même avec eux sera leur Dieu. Il essuiera toutes larmes de leurs yeux et la mort ne sera plus. Il n'y aura plus là ni pleurs, ni cris, ni afflictions. Celui qui sera victorieux possédera ces choses, je serai son Dieu, et il sera mon fils. ([Apoc.21.3-4](#))

Heureux, dans la pleine possession du Don ineffable que j'ai reçu, et pressant ma chère Bible sur mon cœur comme le plus précieux des trésors,

je m'avance avec joie vers la Terre Promise. Car j'entends les pas du messager qui vient me dire :

« Hâte-toi de venir, le Maître t'appelle ! »

VIENS ! SEIGNEUR JÉSUS, VIENS ! AMEN.



APPENDICE

[Parmi les papiers de M. Chiniquy, nous avons trouvé ces pages qui, à l'heure où l'envahissement systématique des pays protestants par les catholiques romains commence à devenir inquiétant, nous ont semblé prendre un ton d'actualité non à dédaigner. Si le lecteur y trouve des passages qu'il a déjà rencontrés dans le récit qui vient de se terminer, il comprendra que cette répétition s'explique par la diversité des sujets en question et du but poursuivi.]

50. – L'Église romaine et la liberté.

Lorsque le succès de mon entreprise de colonisation canadienne dans l'Illinois devint un fait évident, M. D'Arcy McGee, alors éditeur du journal officiel de l'évêque de New-York, le *Freeman*, m'écrivit pour me demander quels avaient été mes moyens pour réussir si rapidement. Il n'eut pas plutôt reçu ma réponse qu'il se mit à l'œuvre pour faire une entreprise semblable en faveur de ses compatriotes Irlandais. Il exposa dans son journal, la dégradation des Irlandais restés dans les villes des États-Unis, montrant qu'ils

occupaient le bas de l'échelle sociale ; il fit voir combien ils gagneraient, sous tous les rapports, à abandonner les bouges où ils croupissaient pour aller cultiver les riches territoires de l'Ouest. Sous son impulsion, une grande assemblée, composée de prêtres, se réunit à Buffalo dans le printemps de 1852. Mais quel ne fut pas son désappointement lorsqu'il s'aperçut que la plupart des prêtres venus à son appel avaient été envoyés par les évêques pour s'opposer à ses plans de colonisation ! Ce fut en vain qu'il déploya la plus brillante éloquence pour soutenir la cause qu'il avait à cœur.

La majorité lui répondit froidement : « Nous sommes déterminés, aussi bien que vous, à conquérir ce vaste pays, et à en régler les futures destinées. Mais ceci demande le plus grand secret et la plus grande sagesse de notre part. Si le peuple américain soupçonne notre dessein, il y mettra d'insurmontables entraves.

Que fait un habile conquérant lorsqu'il veut s'emparer d'un pays ? Eparpille-t-il ses soldats sur les fermes pour les labourer et les ensemençer ? Non ! Il les tient bien unis les uns près des autres autour de ses bannières. Il marche à leur tête vers les grandes villes et les puissantes forteresses. Et lorsqu'il en est maître, les fermes des cultivateurs tombent entre ses mains, sans coup férir, comme prix de sa victoire. Agissons avec la même sagesse : patientons, et, sans bruit, massons nos compatriotes catholiques dans les grandes villes des États-Unis. N'oublions pas que le vote d'un de nos pauvres Irlandais couvert de guenilles a autant de poids dans l'urne électorale que celui d'un millionnaire, et que si nous avons deux voix à donner contre la sienne, il devient impuissant contre nous. Multiplions donc nos votes : appelons nos fidèles catholiques Irlandais de tous les coins du monde ; réunissons-les dans le sein de ces grandes et puissantes citadelles que les Yankees élèvent partout, avec tant de rapidité et qui sont Washington, New-York, Boston, Chicago, Buffalo etc. A l'ombre de ces grandes villes, les Américains se croient invincibles ; ils regardent nos pauvres compatriotes

avec le plus souverain mépris, ne les considèrent propres qu'à creuser leurs canaux, nettoyer leurs rues, faire leur cuisine. Gardons-nous bien d'éveiller ces lions : prions Dieu au contraire qu'Il les fasse dormir encore longtemps. Combien leur réveil sera amer lorsqu'ils s'apercevront que nous sommes assez nombreux et assez forts pour leur ôter toutes les places d'honneur, de pouvoir et de profit dont ils ont joui jusqu'à cette heure ! Que diront, et que feront alors tous ces hommes hypocrites et sans religion, ces hautains descendants de fanatiques excommuniés lorsque pas un seul parmi eux ne pourra plus être nommé juge, ni même maître d'école, pas même employé de police, s'il ne se fait pas catholique ? Que penseront-ils de leur habileté, lorsque pas un seul ne pourra devenir membre du Parlement ou sénateur, s'il n'est humblement soumis à Notre Saint Père le pape ? Quelle pauvre figure ne feront-ils pas lorsqu'ils nous verront non seulement élire le président des États-Unis, mais commander les armées de terre et de mer et garder dans nos mains jusqu'aux clefs des trésors de l'État ?

C'est alors que nos chers compatriotes laisseront leurs tavernes et leurs pauvres épiceries pour aller s'asseoir sur les bancs des juges, et occuper les châteaux des gouverneurs des différents États. C'est alors que les plus pauvres pourront laisser à d'autres les durs travaux auxquels ils sont aujourd'hui astreints pour aller s'établir dans les riches prairies de l'Ouest. Les États-Unis nous appartiendront alors ; nous en serons les maîtres et nous les mettrons aux pieds du vicaire de Jésus-Christ pour qu'il puisse en abolir l'impie système d'éducation, et en bannir pour toujours les lois athées de cette liberté de conscience qui n'est qu'une insulte à Dieu et à l'homme créé à son image. »

Lorsque la proposition de D'Arcy McGee fut mise aux voix, il resta presque seul. Depuis ce jour, les prêtres de Rome se sont appliqués, avec une habileté et un succès admirables, à masser les Irlandais dans les grandes villes. Et il faut que le peuple américain soit bien aveugle, s'il ne voit pas

que le jour n'est pas loin où les Jésuites gouverneront leur pays, depuis la Maison Blanche à Washington jusqu'au dernier bureau civil ou militaire de leur vaste république. Ils sont déjà les maîtres dans les villes qui sont parmi les plus importantes, entr'autres la riche, la belle reine du Pacifique, San Francisco, qui est tout entière entre les mains des Jésuites!

Dès les premiers jours de la découverte des mines d'or de la Californie, les Jésuites avaient conçu la pensée de devenir les maîtres de ces inépuisables trésors, et ils préparèrent immédiatement tout ce qu'il fallait pour réussir dans leur dessein. Ils constatèrent que l'immense majorité des mineurs, quelles que fussent leur nationalité et leur religion, s'en retournaient dans leurs pays aussitôt qu'ils avaient fait fortune. Pas plus d'un sur cinquante ne pensait à s'établir à San Francisco. Les Jésuites comprirent donc que, s'ils pouvaient persuader aux catholiques romains de choisir cette ville pour leur demeure permanente, ils en deviendraient bientôt eux-mêmes les maîtres. Et ce projet, à la réalisation duquel les Jésuites ont travaillé jour et nuit depuis, a été couronné d'un merveilleux succès.

En conséquence, on n'y voit que bien peu de millionnaires protestants, tandis qu'il n'y a pas moins de cinquante millionnaires Irlandais catholiques romains. La plus riche banque de San Francisco, Nevada Bank, est entre leurs mains. Toutes les compagnies de transport sont dirigées par eux. Ils sont maîtres des principaux bureaux de la ville. La police presque entière est composée de catholiques romains, ainsi que les associations militaires. Leur parfaite soumission aux Jésuites, fit de ceux-ci les maîtres presque absolus des mines d'or et d'argent de la Californie et du Nevada.

Lorsqu'on connaît le caractère abject et absolu de cette soumission et que l'on sait comment l'âme, la conscience, les pensées, la vie intime du catholique sont enchaînées aux pieds de son confesseur, on comprend que les Jésuites de San Francisco et des États-Unis forment une des plus riches et des plus puissantes corporations que le monde ait jamais vues. C'est un fait

bien connu que ces cinquante millionnaires avec leurs myriades d'employés sont à la dévotion des Jésuites, qu'ils font nager dans l'opulence. Personne à San Francisco, ou dans toute autre ville des États-Unis, où les Jésuites dominent, s'il n'est pas catholique, ou s'il n'appartient pas à cette classe d'apostats protestants qui font élever leurs enfants dans des couvents, n'a la moindre chance d'avoir aucun emploi d'honneur ou de profit.

A peu d'exceptions près, les Américains ne font pas assez attention au sombre nuage qui s'élève de Rome et monte à l'horizon. Quoique ce nuage soit plein de sang et de larmes, ils le laissent monter et grandir, sans même s'occuper des moyens d'échapper à l'ouragan qui gronde déjà tout autour d'eux. C'est à San Francisco qu'il faut aller pour avoir une idée du nombre et de la puissance des sociétés secrètes organisées par les Jésuites pour préparer les catholiques romains au redoutable conflit qui approche si rapidement, et qui aura infailliblement lieu le jour où le pape lancera ses dernières foudres contre les écoles et les autres institutions des États-Unis.

Afin de mieux assurer le triomphe de leur Église dans ce grand et terrible conflit qui se prépare, les Jésuites ont en effet enrégimenté les catholiques dans de nombreuses sociétés secrètes dont la plupart sont militaires et dont le quartier général est à San Francisco; mais leurs membres sont dispersés sur toute la surface des États-Unis. Ils forment une armée de 700 000 hommes qui, sous le nom de milice volontaire, sont commandés par les plus habiles officiers de l'Union. Car, encore un des faits auxquels les Américains protestants ne font pas assez d'attention, c'est que les Jésuites ont été assez habiles pour faire nommer une majorité d'officiers catholiques dans les armées de la République depuis le commandant en chef jusqu'au plus humble caporal.

Rome n'est par toute la terre, mais surtout aux États-Unis, qu'une conspiration en permanence contre toutes les libertés et tous les droits de l'homme. Longtemps avant que je fusse prêtre, je savais que mon Église était l'ennemie

implacable de cette République. Mes professeurs d'histoire, de philosophie et de théologie avaient été unanimes à me dire que les lois et les principes les plus sacrés de mon Église étaient absolument et irrévocablement opposés aux lois et aux principes qui servaient de base à la constitution des États-Unis.

1°) L'égalité des citoyens devant la loi est un des plus sacrés principes de l'Union. Mais l'Église de Rome nie cette égalité, et la traite d'impiété.

2°) La liberté de conscience est proclamée par les États comme un des principes les plus essentiels de la constitution. Cette liberté de conscience est quelque chose de si grand, de si saint que chaque citoyen doit être prêt à donner sa vie pour la soutenir. Mais l'Église de Rome, par la voix des papes et des conciles, déclare que cette liberté de conscience est une impiété, une révolte contre Dieu que tout chrétien doit chercher à détruire et à faire disparaître.

3°) La constitution américaine veut que le pouvoir civil soit absolument séparé et indépendant du pouvoir ecclésiastique. Mais l'Église de Rome anathématise cette indépendance : elle la regarde comme une impiété, elle veut que ses peuples l'aient en horreur.

4°) La constitution américaine nie à qui que ce soit le pouvoir de punir un autre homme de punition corporelle, à cause de sa croyance religieuse. Mais l'Église de Rome soutient qu'elle a le droit de punir, par des peines corporelles, par des tortures, même par la mort, ceux qui n'obéissent pas au pape en matière religieuse.

5°) Les États-Unis ont établi sur tout leur vaste territoire des écoles où ils invitent tous les enfants du peuple à apprendre ce qu'ils doivent savoir pour devenir de bons citoyens. Mais l'Église de Rome a publiquement maudit ces écoles ; et elle défend à ses esclaves d'y envoyer leurs enfants sous peine d'excommunication pendant la vie, et de damnation après la mort.

6°) La constitution des États-Unis est basée sur le principe que le peuple est la source du pouvoir civil. Mais l'Église de Rome a mille et mille fois anathématisé ce principe comme impie et hérétique. Elle dit que pour être légitime, le pouvoir civil doit être basé sur les principes du catholicisme, avec le pape comme seule source et interprète infaillible de la loi.

Je pourrais citer cent autres choses où l'Église de Rome est en opposition directe avec les lois et les principes du gouvernement américain. Mais ce serait trop long. Ce que j'ai dit sur ce sujet suffit à montrer que l'Église de Rome est hostile en principe à toute liberté, et qu'elle donnera tôt ou tard la mort à toute institution dont la liberté est la base, en particulier celle des États-Unis. Cette prédiction a été faite par Lafayette, et est répétée aujourd'hui par les plus profonds penseurs. Le grand inventeur, le père de la télégraphie, l'immortel Samuel Morse, a découvert cette déplorable vérité lorsqu'il était à Rome, et l'a énoncée en 1834, dans son remarquable opuscule intitulé : *Conspiration contre les États-Unis*.

Le savant D^r. Iraneus Prime, dans sa vie du professeur Morse nous dit à ce sujet : « Pendant que M. Morse était en Italie, il fit la connaissance de plusieurs prêtres de l'Église de Rome, et ses rapports avec eux le convinquirent qu'un vaste complot politique, sous le masque d'une mission religieuse, s'ourdissait contre les intérêts et les libertés de la république des États-Unis. Pendant qu'il était à Paris, il en parla à Lafayette qui l'honorait de son amitié et de sa confiance, et qui lui dit qu'il n'avait pas le moindre doute sur l'existence de ce complot.

L'éloquent orateur espagnol et catholique Castellar, parlant en 1869 de sa propre Église, disait : « Il n'y a pas un seul principe de progrès que l'Église de Rome n'ait maudit. Ceci est vrai en ce qui regarde l'Angleterre et l'Allemagne, aussi bien que les pays catholiques eux-mêmes. L'Église de Rome a maudit la Révolution française, la constitution de la Belgique et l'indépendance de l'Italie. Pas une seule constitution de liberté n'est née, pas

un mouvement vers la liberté ne s'est fait, pas une seule réforme salubre ne s'est accomplie, sans avoir été frappée par les terribles anathèmes de cette Église. »

Mais pourquoi aller chercher mes témoins chez les protestants ou les libéraux, pour ouvrir les yeux du peuple américain sur les complots de l'Église de Rome contre ses libertés? L'Église de Rome elle-même ne se vante-t-elle pas, avec une incroyable impudence, qu'elle a pour mission de détruire tous les privilèges et toutes les libertés qui ont coûté si cher aux citoyens des États-Unis? : « L'Église est absolument intolérante : elle endure l'hérésie quand elle ne peut faire mieux, mais elle la déteste, et elle emploie toutes ses forces pour la détruire. Le jour où les catholiques deviendront assez forts par leur nombre, la liberté de conscience sera abolie ! Voilà ce que nos ennemis disent, et voilà ce que nous croyons nous-même. » *The Shepherd of the Valley*. — Journal officiel de l'évêque de St. Louis. 23 nov. 1851.

« Aucun homme n'a le droit de choisir sa religion. Le catholicisme est la plus intolérante des religions. C'est l'intolérance elle-même ! Il est aussi absurde de dire qu'un homme a le droit de choisir sa religion que de dire que deux fois deux ne font pas quatre. La théorie de la liberté religieuse est à une absurdité non moins grande que son impiété. » *New-York Freeman*. Janvier 1852. Journal officiel de l'archevêque B. Hughes.

« Tout catholique qui comprend sa religion sait que l'Église est établie pour garder et défendre les droits de Dieu contre tous ses ennemis, en tout temps et partout. Par conséquent, elle ne doit pas, elle ne peut pas accepter, en aucune manière, la théorie de la liberté de conscience, dans le sens attaché à ce mot par les protestants. » *Catholic World*, avril 1870.

« L'Église catholique est le moyen par lequel la volonté de Dieu est proclamée. Lorsque l'État a des droits, il ne les a seulement qu'en vertu et

par la permission d'une autorité supérieure : et cette autorité supérieure ne peut s'exprimer que par l'Église. » *Catholic World*, juillet 1870.

« Le protestantisme, sous quelque forme que ce soit, ne peut et n'a jamais pu avoir aucun droit, partout où le catholicisme a triomphé. Conséquemment, c'est perdre son temps que de réclamer contre la bigoterie et l'intolérance, et de parler en faveur de la liberté religieuse, ou du droit qu'a chaque homme de choisir sa religion. » *Catholic Review*, juin 1858.

« On ne tolère la liberté de conscience que lorsque l'on ne peut pas la détruire sans péril pour l'Église catholique. » Rév. P. O'Connor, Evêque de Pittsburgh.

« L'Église catholique compte aujourd'hui pour un tiers de la population des États-Unis. Si cette population augmente pendant les trente ans qui vont suivre, comme elle s'est accrue pendant les trente dernières années, Rome sera en majorité en 1900, et elle devra s'emparer de ce pays, et le gouverner. Il y aura donc avant peu une religion d'État dans ce pays, et cette religion sera la religion catholique romaine. L'éducation doit être dirigée par l'autorité de l'Église. Et par *éducation* on doit entendre les opinions des individus et les doctrines de la presse ; bien des opinions doivent être punies par le bras séculier, dirigé par l'Église, même au risque d'exciter la guerre et de répandre le sang. » Père Hecker, *Catholic World*, juillet 1870.

« Il fut proposé que tous les cultes religieux seraient libres, et que chacun pourrait suivre sa religion. Mais nous avons rejeté cet article comme contraire aux canons et aux conciles. » Pape Pie VII, Encyclique de 1808.

« Quoique l'on ne doive pas tolérer les hérétiques, on doit, cependant, patienter jusqu'à ce qu'on les ait exhortés à revenir à l'Église. Mais si, après un second avertissement, ils s'obstinent dans leurs erreurs, non seulement on doit les excommunier, mais on doit les livrer au pouvoir séculier pour qu'ils soient exterminés. » St. Thomas d'Aquin, *Summa Theologica*, vol. IV,

page 90.

« Nous excommunions et anathématisons toute hérésie qui s'élève contre notre sainte Église, et nous condamnons tous les hérétiques, quelque nom qu'ils portent, car quoiqu'ils diffèrent en apparence, ils sont tous unis par les mêmes liens. Et tous ceux qui sont ainsi condamnés devront être livrés au pouvoir séculier, pour être punis comme ils le méritent. Si ce sont des laïques, leurs biens devront être confisqués. Si ce sont des prêtres, ils devront être dégradés et dépouillés de leurs titres, et leurs biens donnés aux églises qu'ils desservaient. Les personnes en autorité civile devront être averties, quelle que soit leur dignité, et devront même être menacées et forcées s'il le faut, par les censures ecclésiastiques, de jurer de faire tout en leur pouvoir pour soutenir la foi, extirper toute espèce d'hérésies dénoncées par l'Église, et de les faire disparaître de leur territoire. Et toute personne élevée en dignité, ou en pouvoir, sera liée par ce décret.

Si quelque seigneur néglige de purifier son territoire de la perversité hérétique, il devra être excommunié par l'évêque ou par le métropolitain. S'il demeure contumace toute une année, le fait devra être connu par le Souverain Pontife, qui déclarera ses vassaux déliés de leurs serments de fidélité, et il donnera son territoire à des catholiques, qui en prendront possession, à la condition de promettre d'exterminer les hérétiques et de réserver le dit territoire à l'Église. Les catholiques qui prendront la croix pour exterminer les hérétiques jouiront des mêmes indulgences et privilèges que s'ils allaient au secours et à la défense de la Terre-Sainte.

Nous excommunions, de plus, tous ceux qui font quelques affaires avec les hérétiques, et surtout ceux qui les reçoivent, les défendent et les encouragent. Ils ne pourront être élevés à aucun office public; ils ne pourront être appelés comme témoins; ils n'auront pas le droit de léguer leurs propriétés à qui que ce soit, ni de recevoir aucun legs; ils n'auront pas le droit de poursuivre qui que ce soit en justice; mais toute personne aura le droit de

les poursuivre. Si un tel homme est juge, ses décisions seront annulées, et aucune cause ne pourra être plaidée devant lui; s'il est avocat, il n'aura pas la permission de plaider, et nulle transaction ou papier passé par lui n'aura de valeur, mais devra être condamné avec son auteur. » Concile de Latran, 1215.

Le 30 décembre 1870, j'ai obligé M^{gr} Foley, évêque de Chicago, de prêter serment et d'affirmer devant la cour civile de Kankakee, que ces deux dernières lois sont reconnues par l'Église de Rome aujourd'hui aussi bien que lorsqu'elles furent promulguées, et qu'une fois par année son bréviaire lui fait dire que la loi de St. Thomas d'Aquin a été inspirée par Dieu lui-même, tant elle est sainte et juste.

« L'intention du pape est assurément d'être le maître de ce pays; et il est aidé dans ce projet par tous les prêtres, les Jésuites et les évêques des États-Unis. » *Brownson Review*, mai 1850.

« Nous profitons de cette occasion pour exprimer toute la joie que nous éprouvons à voir supprimer la chapelle protestante de Rome. Ceci peut paraître intolérant. Mais, nous le demandons, quand avons-nous donné à penser que nous étions tolérants à l'égard du protestantisme? Quand avons-nous jamais dit que le protestantisme avait le droit d'être toléré? C'est tout le contraire. Nous haïssons le protestantisme de tout notre cœur, et nous prions Dieu que cette haine ne diminue jamais. » *Pittsburgh Catholic Visitor*, journal officiel de l'évêque, juillet 1848.

« Aucun bon gouvernement ne peut subsister sans religion. Or, il ne peut y avoir de religion sans l'Inquisition qui a été sagement établie pour défendre et établir la véritable Foi. » *Boston Pilot*, journal officiel de l'évêque.

« Le Pape a le droit de prononcer la sentence de déposition contre tout souverain, lorsque l'intérêt du pouvoir spirituel le demande. » *Brownson Review*, 1849.

« Le pouvoir de l'Église sur les souverains, tel qu'exercé au moyen-âge, n'était pas une usurpation : ce pouvoir ne venait pas non plus de concessions faites par les princes, ou du consentement des peuples ; mais c'était comme aujourd'hui, un pouvoir donné à l'Église par Dieu lui-même : c'est un pouvoir divin. Celui qui lui résiste, résiste au Roi des Rois, au Seigneur des Seigneurs. » *Brownson Review*, 1851.

Le *Catholic Columbian*, journal officiel de l'évêque de Columbus, dans l'Ohio, dit : « Les écoles du gouvernement sont absolument impropres pour les enfants des catholiques. On ne peut donner les sacrements de l'Église à aucun parent qui envoie ses enfants à ces écoles quand il peut s'en exempter. »

« La doctrine de la liberté de conscience est basée sur une erreur dangereuse. C'est une peste, une impiété que l'on ne saurait trop craindre et éviter dans un État. » Lettre encyclique du pape Pie IX, 15 mai 1854.

« Il est règle de foi que le Pape a le droit de déposer les rois hérétiques... Un monarque ainsi déposé, n'est plus qu'un tyran, et le premier venu a le droit de le mettre à mort. Si nous ne pouvons sauver les intérêts publics, et s'ils ne peuvent pas être sauvegardés sans la mort du tyran, il est permis à toute personne de lui ôter la vie. » Suarez, *Defensio Fidei*, Livre VI. « Voyez, Monsieur, comment de Rome je conduis tout, non seulement jusqu'à Paris, mais jusqu'en Chine, jusqu'à l'extrémité du monde, sans que personne sache comment cela se fait. » Tamburini, général des Jésuites.

« Un homme excommunié par le pape peut être mis à mort partout où on le rencontre, comme Escobar et Dean l'enseignent, parce que le pape a une juridiction indirecte sur tout le monde, même dans les choses temporelles, ainsi que Suarez le prouve contre le roi d'Angleterre. » Busambaum, *la croix, Théologie morale*.

Le Père Jésuite Guivard écrivant au sujet de Henri IV, roi de France, dit : « Si on ne peut pas le déposer, faisons-lui la guerre ; et si nous ne pouvons

pas lui faire la guerre, tuons-le. » Cratinau Joly, *Histoire des Jésuites*, vol. II, p. 435.

« Afin d'être certains de nous tenir toujours dans les formes de la vérité, et de ne jamais nous tromper, nous devons prendre pour règle invariable que quoique nos yeux nous disent qu'une chose est blanche, nous devons croire qu'elle est noire, si notre supérieur ecclésiastique nous l'assure. » Ignace Loyola, *Exercices Spirituels*.

« La sainte vertu d'obéissance doit être parfaite en tout point, dans la volonté, l'exécution, l'intelligence, la promptitude, la persévérance, la joie spirituelle. On doit se persuader que tout ce qui nous est commandé est juste, et étouffer toute pensée opposée à ce qui nous est commandé. Nous devons obéir à nos supérieurs, dans l'ordre de la Providence, avec autant de perfection que si nous étions un cadavre, *Perinde ac si cadaveresset*, qui se laisse manipuler et remuer de toute manière sans y apporter d'obstacle. » Ignace Loyola, *Exercices Spirituels*.

« Si notre sainte Église nous le demande, nous devons sacrifier nos propres opinions, oublier notre science, notre propre intelligence, les rêves splendides de notre imagination, et les plus hautes acquisitions des connaissances humaines. » Le pape Grégoire XVI, Encyclique du 15 août 1832.

« Le monde n'a jamais connu de complot plus habile et plus formidable contre les libertés, le bonheur, la vertu du genre humain que le romanisme. » Lettre de Gladstone au comte Aberdeen.

« Le meilleur moyen de pratiquer la vertu d'obéissance à ses supérieurs, et de la rendre méritoire devant Dieu, est de penser qu'en leur obéissant, nous obéissons à Dieu lui-même ; et qu'en méprisant leurs ordres, nous méprisons l'autorité de notre divin Maître. Ainsi quand une religieuse reçoit un ordre de son prélat, de son supérieur ou de son confesseur, elle doit l'exécuter à l'instant, non seulement pour leur faire plaisir, mais surtout pour plaire à

Dieu, dont la volonté est manifestée dans cet ordre. Puisque celui qui vous commande tient la place de Dieu, c'est à Dieu même que vous obéissez. L'on peut même dire que celui qui obéit à son supérieur à plus de mérite que s'il obéissait à Jésus-Christ même, s'il venait en personne donner ses ordres. Saint Philippe avait coutume de dire qu'un religieux est certain de ne pas rendre compte à Dieu des actions qu'il fait par obéissance, car c'est le supérieur seul qui en rendra compte. » Ligori, *La religion sanctifiée*.

« Au nom et par l'autorité de Jésus-Christ, dont la sagesse et la puissance entière résident dans son vicaire le Pape, nous déclarons que la proposition qui nie que la terre soit le centre de l'univers et qui soutient que la terre a un mouvement diurne sur elle-même, est absurde, qu'elle est philosophiquement fausse et contraire à la Foi. » Décret du pape Urbain VIII, signé par les cardinaux Felia, Guido, Desiderio, Antonio, Belligero et Fabriciano. C'est en vertu de ce glorieux décret d'un pape infaillible, que Galilée, pour éviter la torture et la mort, se jeta à genoux et se parjura en signant l'acte suivant : « J'abjure, je déteste et j'anathématise l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre. »

« Un catholique ne doit jamais s'attacher à aucun parti politique composé d'hérétiques. Jamais un vrai catholique ne donnera son entière adhésion à un chef protestant : car, alors, il diviserait l'adhésion et la soumission qu'il doit à l'Église. *L'Univers*, journal officiel du clergé français, 28 mars 1868.

« Un confesseur peut-il refuser l'absolution à un citoyen qui votera pour un candidat plutôt que pour un autre? Oui! car un confesseur est dans l'obligation de refuser l'absolution à un homme qui se dispose à commettre un péché mortel. » Monseigneur Vaughans, discours du 2 jan. 1873.

« Nous devons faire tout en notre pouvoir : 1^o) Pour que les catholiques haïssent les hérétiques, quels qu'ils soient, pour que cette haine aille toujours croissant, et pour qu'elle soit comme un lien qui les tienne unis ensemble. 2^o)

Il faut que cette haine soit aussi cachée que possible, et qu'elle ne se montre au grand jour qu'au moment marqué pour frapper. 3°) Il faut unir cette haine secrète à une grande activité pour détacher les fidèles des gouvernements qui nous sont opposés, et s'en servir pour frapper un coup mortel contre l'hérésie. » *Les plans secrets des Jésuites* révélés par l'abbé Leone, page 127.

Henri IV, roi de France, ayant été blessé par un assassin envoyé par les Jésuites pour lui ôter la vie, disait : « Je me vois obligé de faire de deux choses l'une ou je dois rappeler les Jésuites, les exonérer des infamies et des hontes dont ils sont couverts ; ou les chasser et les tenir, plus que jamais, loin de ma personne et de mon royaume... Mais, alors, je vais les pousser au désespoir, et leur faire prendre de nouveau la résolution d'attenter à ma vie. Et ceci rendrait mon existence misérable par l'appréhension constante de l'assassinat ! Car la puissance de ces gens-là s'étend partout. Ils sont très adroits à former l'esprit des hommes à faire tout ce qu'ils veulent, et alors il me vaudrait mieux être mort. » *Mémoires de Sully*, tom. 2, ch. 3.

« Employons toutes nos ressources à préparer le peuple à exécuter nos plans... Sans doute, la première génération ne nous sera pas entièrement dévouée, mais la seconde nous sera plus favorable et la troisième sera entièrement prête à nous obéir. » *Les plans secrets des Jésuites*, par Leone, page 127.

« Les Jésuites forment une organisation militaire ; ce n'est pas un ordre religieux ! Leur chef est un vrai général d'armée, et non un simple supérieur de monastère. L'objet de leur organisation est LE POUVOIR ! mais le pouvoir dans le sens le plus despotique. Un pouvoir absolu, universel ! un pouvoir qui gouverne le monde entier par la volonté d'un seul homme. Le jésuitisme est le despotisme le plus absolu, en même temps qu'il est le plus énorme des abus. » *Mémoires de Napoléon à Sainte Hélène*, par Monthon, vol. II., p. 62.

Le général des Jésuites veut être souverain au-dessus de tous les souve-

rains de la terre. Partout où il y a un Jésuite il faut qu'il y soit le maître, coûte que coûte. Leur société est impérative et est, partout, le plus irréconciliable ennemi de toute autorité constituée. Les actions les plus infâmes, les crimes les plus atroces, deviennent des actions saintes, quand ils sont commis dans l'intérêt des Jésuites. » Le même p. 174.

Dans son allocution de septembre 1851, le pape Pie IX s'est exprimé ainsi : « J'ai pris pour principe que la religion catholique, avec tous ses droits, doit être exclusivement la religion dominante, de telle manière que tout autre culte soit prohibé et banni ! »

Un des plus influents lords catholiques et pair d'Angleterre, Lord Acton, reprochant à son Église ses cruelles et sanglantes lois de persécution, lui disait : « Le Pape Grégoire VII a décidé que ce n'était pas un meurtre de tuer une personne excommuniée. Cette loi a été incorporée dans le *Droit Canon*. Lorsque l'on révisa ce code de lois, au seizième siècle, et que l'on fit un gros volume des corrections, ce passage ne fut pas touché et il est resté là. On le lit dans chaque nouvelle édition de ce recueil du *Corpus Juris*. Voilà plus de sept cents ans qu'il est une de nos lois ecclésiastiques. Loin d'être une lettre morte, cette loi a été mille et mille fois appliquée aux jours de l'Inquisition. L'un de nos derniers papes a déclaré que le meurtre d'un protestant était une si bonne action qu'elle faisait plus qu'expier le meurtre d'un catholique. » *London Times*, 20 juillet 1872.

Ces lois sanglantes et anti-sociales guident encore l'Église de Rome, et ont été la principale cause de la révolte des États du Sud. Jamais cette horrible guerre n'aurait eu lieu sans l'Église de Rome ! Jamais Jefferson Davis n'aurait osé lever l'étendard de la révolte et attaquer les États du Nord, si le pape, les Jésuites et les prêtres de Rome, ne lui avaient promis de l'aider, sous le nom et le masque de la démocratie.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler les principes de fraternité, de liberté

et de tolérance proclamés par Jésus-Christ :

[Matth.23.8](#) : Pour vous, ne désirez point qu'on vous appelle rabbi ou docteur, parce que vous n'avez qu'un seul Maître, et que vous êtes tous frères.

[Actes.10.34-35](#) : Dieu n'a point d'égard aux diverses conditions des personnes ; mais en toute nation, celui qui le craint, et dont les œuvres sont justes, lui est agréable.

[Matth.20.25-28](#) : Jésus ayant appelé ses disciples leur dit : Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands les traitent avec mépris. Il n'en doit pas être ainsi parmi vous : mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous, soit votre serviteur. Et que celui qui voudra être le premier d'entre vous soit votre esclave. Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs.

[Jean.8.31-32](#) : Si vous gardez mes paroles, vous serez véritablement mes disciples. Et vous connaîtrez la Vérité et la Vérité vous rendra libres. Si donc le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres.

[Luc.4.18](#) : L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, et il m'a consacré par son onction ; il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour donner la liberté aux captifs, et rendre la vue aux aveugles.

[2Cor.3.17](#) : Où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté.

[Luc.9.53-56](#) : Mais ils ne voulurent pas recevoir Jésus, parce qu'il paraissait qu'il allait à Jérusalem. Ce que Jacques et Jean, ses disciples, ayant vu, ils lui dirent Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu tombe du ciel, et qu'il les dévore ? Mais, se retournant, il les reprit, et leur dit : Vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez. Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour ôter la vie aux hommes, mais pour les sauver.

[Jean.18.10](#) : Alors Simon Pierre, qui avait une épée, la tira, en frappa un des serviteurs du Grand-Prêtre, et lui coupa l'oreille droite ; cet homme s'appelait Malchus. Mais Jésus dit à Pierre ; Remettez votre épée dans le fourreau : ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ?

[Matth.26.52](#) : Tous ceux qui se serviront de l'épée, périront par l'épée.

Je ne suis pas surpris qu'en entendant proclamer pour la première fois ces admirables principes de fraternité, d'égalité, de tolérance et de liberté, le peuple se soit écrié : Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! Est-ce sur ces principes que l'Église de Rome s'est établie ? Non. Car, mille et mille fois, elle a déclaré qu'il fallait les détruire, même en versant le sang de ceux qui y croient et qui les propagent. Mais pendant que l'Église de Rome est l'implacable ennemie de ces principes, personne ne peut nier que la constitution des États-Unis ne soit le fruit béni de cet arbre de la liberté, que le Christ a planté et arrosé de son sang pour régénérer et sauver le monde. Voilà ce que les papes et les Jésuites savent mieux que personne. De là viennent leurs constants efforts pour renverser cette République, en la sapant par sa base : l'éducation.

En prêchant que Dieu leur a donné la mission d'exterminer les individus qui diffèrent d'eux en religion, ils se croient appelés du même coup à briser les gouvernements qui ne se soumettent pas à leur autorité. Voilà pourquoi elle épie tous les mouvements de la jeune République des États-Unis, comme le tigre altéré de sang épie les mouvements de sa proie. L'Église romaine sait qu'elle a pour base comme pour mobiles les principes d'égalité, de fraternité et de liberté dont son drapeau étoilé est le glorieux symbole. Elle sait que l'influence de ces principes agit avec un pouvoir presque irrésistible sur les nations qu'elle cherche à tenir dans ses chaînes. Elle a vu, avec des cris de rage, les fers de plus de quatre millions de ses pauvres esclaves Irlandais se fondre, depuis moins d'un siècle, aux rayons bienfaisants qui tombent partout du drapeau américain. Elle sent donc que l'existence seule de la République des États-Unis, est pour elle une menace de mort. Aussi, voyez avec quelle habileté elle a semé à pleines mains les germes de division et de mort, au sein de ce peuple, et comment elle a su creuser un abîme insondable et infranchissable en fomentant et en encourageant la guerre de Sécession. L'implacable haine qu'elle a su envenimer entre le Nord et le Sud lui a paru la meilleure circonstance possible pour s'emparer de l'avenir de ce grand

peuple... Armer les deux partis de la nation l'un contre l'autre, et les pousser à se déchirer et à s'égorger sans pitié, pour les faire tomber bientôt blessés, meurtris sur les champs de carnage, a été depuis un siècle l'unique but de son travail en Amérique. Elle espéra élever bientôt son drapeau victorieux sur les ruines ensanglantées des deux partis. Naturellement, elle se rangea tout entière du côté de l'esclavagisme, contre les défenseurs de la liberté.

Pour mieux s'assurer du triomphe, elle ordonna au plus docile comme au plus puissant de ses enfants, l'empereur Napoléon III, d'envoyer au Mexique une armée pour aider le Sud à écraser le Nord ; puis elle commanda aux catholiques romains, laïques, prêtres et évêques, de s'enrôler sous les bannières du parti démocrate, et elle employa tout ce qu'elle avait de ressources pour empêcher l'élection d'Abraham Lincoln, car la voix éloquente de cet héroïque défenseur de la liberté, la faisait trembler jusque dans la moelle des os. La presse du parti démocrate, qui était alors comme aujourd'hui presque tout entière sous le contrôle des Jésuites, l'attaqua avec fureur. On lui donna le nom de singe hideux, de monstre stupide, de tyran altéré de sang, etc., pour faire de lui un objet d'horreur. Mais il était écrit dans les décrets de Dieu que l'honnête Abraham Lincoln serait proclamé président des États-Unis, le 4 mars 1861.

51. – L'Église romaine, Abraham Lincoln et la guerre de Sécession.

Vers la fin du mois d'août 1861, ayant appris l'existence d'un complot contre la vie du Président, je résolus d'aller l'avertir en lui exprimant à cette occasion toute ma reconnaissance pour les immenses services qu'il m'avait rendus quelques années auparavant. Apprenant que j'étais dans l'antichambre à attendre mon tour de lui être présenté, il m'envoya chercher à

l'instant et me reçut avec une bonté et avec des égards qui me couvrirent de confusion.

– Combien je suis heureux de vous revoir, me dit-il en me pressant la main ! Vous voyez que vos bons amis les Jésuites ne m'ont pas encore ôté la vie. Ils l'auraient bien fait lorsque j'ai traversé leur ville de Baltimore, si je n'avais pas déjoué leur complot, en y arrivant plusieurs heures avant d'y être attendu. J'ai entre les mains la preuve que la bande formée pour m'assassiner, était entièrement composée de catholiques romains, qu'elle était commandée par un des hommes les plus dévoués aux Jésuites, un nommé Byron, et qu'il y avait même deux prêtres parmi eux, pour les encourager et les diriger au moment de l'émeute. Je suis bien vexé de n'avoir qu'un moment à vous donner. Mais je ne vous laisserai pas aller sans vous dire que j'ai dernièrement vu notre savant inventeur de la télégraphie électrique, le professeur Morse. Il m'a dit que, pendant son dernier séjour à Rome, il avait découvert un véritable complot contre les institutions, les libertés, l'existence même de notre République. Il est bien à regretter qu'il ait été obligé de quitter Rome avant de connaître plus à fond les détails de ce complot. Mais j'ai l'intention de vous demander de poursuivre cette enquête. Mon projet est de vous attacher à mon ambassade de France en vous en nommant secrétaire. Vous visiterez Rome, et vous vous servirez des renseignements que le professeur Morse vous donnera pour renouer le fil des découvertes qu'il a déjà faites. Il faut un Grec pour combattre un Grec. Vos vingt-quatre ans de prêtrise vous donnent un avantage que pas un homme ne possède en Amérique pour dévoiler les projets les plus secrets des Jésuites. Je n'ai personne de plus qualifié que vous et sur le dévouement duquel je puisse mieux compter. Que pensez-vous de ceci ?

– Mon cher Président, lui répondis-je, vous m'accablez réellement par cette marque si inattendue et si peu méritée de votre bonté à mon égard. Rien ne me donnerait plus de joie que de pouvoir vous rendre le service que

vous me demandez. Mais laissez-moi vous dire que ma conscience ne me permet pas d'accepter l'honneur que vous m'offrez. Il me faudrait pour cela renoncer à prêcher l'Évangile à mes compatriotes qui sont encore dans les ténèbres du romanisme. Je sens que je suis presque le seul, en ce moment, qui aie sur eux une influence réelle. Le clergé romain, par les efforts qu'il fait pour me faire assassiner, montre qu'il redoute mon travail, et qu'il en voit le résultat. En outre, quoique je considère le président actuel des États-Unis comme fort au-dessus de tous les empereurs, permettez-moi de vous dire que je suis l'ambassadeur de quelqu'un qui est encore plus au-dessus du président des États-Unis que le ciel ne l'est de la terre. J'en appelle, sans crainte, à tout ce qu'il y a en vous de sentiments honorables et chrétiens pour décider si je puis quitter l'un pour servir l'autre ?

Le Président me répondit : – Vous avez raison, vous avez raison ! Il n'y a rien de grand dans le monde comme d'être l'ambassadeur de Jésus-Christ. Mais quelque plaisir que j'aie à vous voir, permettez-moi de vous dire au revoir ; mais revenez demain à 10 heures. Je suis préoccupé d'une affaire importante dont je ne veux parler qu'à vous seul.

Le lendemain, à l'heure marquée, je me présentais devant mon noble ami : – Je n'avais que dix minutes à vous donner hier, me dit-il en me pressant la main, j'en ai quinze aujourd'hui. Voici l'affaire dont je vous parlais, veuillez me dire ce que vous en pensez. Une multitude de journaux démocrates, évidemment rédigés par des catholiques, publient que je suis né catholique, et que j'ai été baptisé par un prêtre. Ils m'appellent renégat, apostat, et me couvrent de toutes les injures possibles. Cette histoire m'a d'abord fait rire, car c'est un mensonge. Je n'ai jamais été papiste, Dieu merci, et jamais la main d'un prêtre ne s'est posée sur ma tête. Mais la persistance de la presse catholique à propager ce mensonge, doit avoir un but que je ne comprends pas. Le connaissez-vous ?

– Mon cher Président, lui répondis-je, c'est précisément cette histoire

mensongère qui m'a fait demander hier l'honneur d'une entrevue avec vous. Mais vous ne m'avez pas donné le temps de vous en dire un mot. Je n'ai pu retenir mes larmes, lorsque je l'ai lue. Non seulement ma conviction personnelle me dit que c'est votre arrêt de mort, mais plusieurs prêtres m'ont avoué que cette histoire n'est inventée que pour mieux exciter le fanatisme catholique contre vous, dans l'espérance de trouver un être assez vil pour vous donner la mort. Les prêtres veulent, par là, mettre comme une marque d'infamie sur votre front, en vous faisant passer pour un apostat. Dans l'Église de Rome un apostat est en effet le plus vil des hommes : il n'a plus de place dans la société, il ne mérite pas même de vivre, c'est un monstre. Je vous ai apporté le livre d'un des plus célèbres théologiens jésuites, Busambaum, afin que vous voyiez de vos propres yeux, que celui qui vous donnera le coup de mort fera une sainte action.

Pendant que je parlais ainsi, j'étais très ému, ma voix tremblait, et j'avais peine à retenir mes larmes. Mais le président était parfaitement calme. Il prit le volume de Busambaum, que je tenais dans mes mains, et lut le passage dont je lui avais parlé. En me le rendant, il me dit : – Je répéterai aujourd'hui ce que je vous répondis autrefois lorsque vous m'exprimâtes vos craintes pour la première fois : « L'homme ne doit pas se préoccuper comment il meurt, pourvu qu'il tombe au poste du devoir et de l'honneur. » Mais je puis ajouter aujourd'hui, que j'ai comme un pressentiment que Dieu m'appellera à lui par la main d'un assassin. Que sa volonté soit faite, et non la mienne.

Il resta un instant pensif après ces dernières paroles, puis il reprit : – Je vous suis reconnaissant pour votre zèle à m'avertir des dangers que je cours. Si j'avais à combattre contre une nation entièrement protestante, il n'y aurait aucune crainte que je sois assassiné. Malheureusement, je comprends d'un jour à l'autre plus clairement, que j'ai d'autres adversaires à combattre que les protestants américains du Sud : c'est la puissance papale et les perfides Jésuites. Je ne ferme pas les yeux sur les dangers de ma position. Aussi long-

temps qu'ils espéreront vaincre et conquérir le Nord, ils épargneront ma vie. L'heure du danger sonnera pour moi quand nos armées victorieuses s'empareront de leurs villes et que leurs armées seront définitivement vaincues. Or, avec la grâce de Dieu, je crois que ce jour viendra bientôt. C'est alors que le poison ou le fer de l'assassin feront leur œuvre.

Je quittai le Président sur ces paroles prophétiques ; je le revis pour la dernière fois le 10 juin 1864. L'avant-veille j'avais été le voir, mais il était littéralement assiégé ce jour-là par une multitude de personnes qui voulaient le voir et lui parler. En me pressant la main avec bonté, il me dit : – Je suis bien aise de vous revoir. Mais je n'ai que le temps de vous dire un mot, et ce mot, le voici : Demain, dans l'après-midi, je dois recevoir les délégués des États du Nord qui viennent m'informer que le peuple veut m'élire Président pour un second terme. Je vous invite à assister à cette fête. Vous y verrez les premiers hommes du pays, et je serai heureux de vous présenter à eux. Comme de raison vous ne viendrez pas en qualité de délégué, mais comme mon invité. Cette carte vous ouvrira toutes les portes et tous les cœurs. Mais je vous prie de ne pas quitter Washington sans me voir encore ; j'ai à vous consulter sur un sujet très grave.

Le lendemain donc, je reçus le plus grand honneur qui m'ait jamais été accordé, et je pus jouir d'un des plus grands spectacles auxquels il soit donné à un homme d'assister. Le noble Président me plaça à sa droite, pendant que les plus grands citoyens de la République l'environnaient et venaient le bénir au nom de la patrie reconnaissante. L'adresse fut présentée par le gouverneur Dennison, président de la Convention. Le Président fit une éloquente réponse, et termina son discours par une de ces fines anecdotes dont lui seul avait le secret : « Ceci me rappelle l'histoire d'un fermier hollandais, qui fit remarquer à un de ses amis, qu'il n'était pas prudent de changer l'attelage d'une voiture, pendant que l'on traversait un courant rapide. »

Le lendemain, il me demanda de l'accompagner pendant une visite qu'il allait faire aux 30 000 blessés ramassés sur les champs de bataille, où Grant broyait et écrasait l'armée de Lee. Il me fut presque impossible de parler sur la route à cause de l'indicible angoisse qui m'étreignait le cœur à la vue de ces hôpitaux où tant de blessés étaient réunis. La pensée qui semblait le plus absorber le Président était la responsabilité que Rome avait assumée dans cette horrible guerre ; il me disait, avec une expression que je n'oublierai jamais :

– Cette affreuse guerre eût été impossible sans la sinistre influence de Rome ! Je plains les prêtres et les moines des États-Unis, le jour où le peuple saura que c'est à eux surtout que nous devons les désastres, les larmes, le sang et les ruines de cette guerre fratricide. Plus le châtement sera tardif, plus il sera terrible. Si je révélais tout ce que je sais, cette guerre deviendrait encore dix fois plus meurtrière qu'elle ne l'est ; elle deviendrait une guerre religieuse et d'extermination pour les deux fractions du pays. Mais voici un fait sur lequel il ne me reste plus aucun doute. Ces multitudes de Jésuites, de moines, de religieuses qui nous arrivent tous les jours de l'Italie et de la France, sous le prétexte de prendre soin des pauvres, des malades, ou même de diriger leurs écoles, ne sont envoyés par leurs supérieurs que pour saper les fondements de notre république en prêchant secrètement le mépris de nos lois, de nos institutions les plus chères, de nos droits les plus sacrés, jusqu'à ce qu'ils aient fait de notre pays une nouvelle Irlande, ou un nouveau Mexique.

Pendant que le Président parlait ainsi, nous arrivions à la porte de sa demeure, et il me fit entrer avec lui dans son cabinet d'étude. – Quoique je sois très occupé aujourd'hui, il me faut prendre un moment de repos, me dit-il, j'en ai besoin : j'ai la tête comme un tison brûlant, et je me sens écrasé par le poids des affaires qui pèsent sur moi jour et nuit. Veuillez m'excuser un moment. Vingt minutes plus tard, le Président revenait le

visage rayonnant de joie : – Glorieuses nouvelles, me dit-il en entrant, Grant vient de remporter une nouvelle victoire. C'est un vrai héros. L'armée de Lee est en pleine retraite sur Richmond, où il lui faudra bientôt mettre bas les armes, et se rendre sans conditions. Mais revenons à ce que je voulais savoir de vous. Vous avez lu la lettre du pape à Jefferson Davis? Veuillez me dire brièvement ce que vous en pensez.

– Mon cher Président, lui répondis-je, cette lettre est une flèche empoisonnée lancée contre vous; et c'est un miracle si elle ne signe pas votre arrêt de mort. Un bon nombre d'hommes de cœur parmi les Irlandais, les Allemands et les Français, suivant plutôt l'instinct de leur noble intelligence que les dégradants principes d'esclavagisme de leur Église, se sont enrôlés sous les bannières de la liberté, et ils ont combattu souvent comme des héros. Rome, voulant à tout prix les détacher de la République, a pressé les évêques d'employer toute leur autorité pour affaiblir les rangs de vos armées, au profit des partisans de la révolte, en forçant les soldats du Nord à désertir leurs drapeaux. Mais les évêques ont répondu qu'ils ne pouvaient faire ce qu'on leur demandait en cette circonstance, sans s'exposer à être fusillés comme des traîtres. C'est alors qu'ils ont conseillé au pape de reconnaître publiquement la légitimité de la Confédération du Sud, et de prendre Jefferson Davis sous sa protection immédiate, dans une lettre qui serait lue par tous les catholiques, et leur montrerait clairement sous quels drapeaux ils devaient combattre pour obéir au pape. Le but de cette lettre est donc de convaincre tous les papistes que vous êtes un tyran sanguinaire, un monstre exécrable, puisque vous combattez contre un gouvernement que le Pontife infallible de Rome, le vicaire de Jésus-Christ, prend sous sa protection, en reconnaissant publiquement sa légitimité. Aux yeux des catholiques romains, qui ont lu cette lettre, vous n'êtes qu'un infâme usurpateur, en vous prétendant Président du Sud, pendant que le pape déclare que vous ne l'êtes pas, donnant ce titre à Jefferson Davis seul. Par cette lettre, vous devenez responsable de toutes les larmes qui coulent, de tout le sang qui est versé,

de toutes les désolations de cette horrible guerre ; c'est vous, et vous seul qui aurez à rendre compte à Dieu et aux hommes des inénarrables horreurs des champs de bataille et de dévastation qui désolent ce pays. Votre front est marqué d'une marque d'infamie, comme avec un fer rouge. Vous ajoutez au crime d'apostasie, dont on vous dit coupable, celui de meurtrier et de voleur ; vous êtes mis hors la loi ; vous devenez un de ces grands criminels que le premier venu a le droit de tuer, comme on tue un loup enragé, ou une vipère, partout où on les rencontre. Or, mon cher Président, n'allez pas croire que j'exagère ici les choses. C'est la vérité que je vous dis là ; non seulement telle que je la connais, mais telle qu'un bon nombre de prêtres, avec lesquels je suis en rapport, me l'ont développée eux-mêmes. Au nom de Dieu, je vous en conjure ! veillez avec plus de soin que par le passé à la conservation d'une vie si précieuse, si nécessaire à votre pays. Cessez de vous exposer, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, sans défense et sans nécessité, aux coups de vos ennemis !

Le Président m'écouta avec la plus profonde attention, et me dit : Je suis d'accord avec vous, sur la portée de cette lettre perfide, j'ai d'ailleurs déjà la preuve qu'elle a porté ses fruits. Un grand nombre de catholiques ont abandonné notre cause, et bien peu de leurs coreligionnaires sont restés fidèles à leurs drapeaux. Heureusement que Sheridan est parmi ce petit nombre ; car à lui seul il nous vaut toute une armée par sa haute capacité militaire et par son héroïque courage. Il est vrai aussi que Meade, après avoir été battu les deux premiers jours, a remporté une éclatante victoire le troisième. Mais comment pouvait-il en être autrement, avec les héros qui l'entourent. Cependant je suis certain que son romanisme a étouffé son patriotisme. Au moment où il se préparait à poursuivre l'ennemi, un étranger arriva au quartier-général, demanda à parler à Meade, et s'en retourna dix minutes après. Or, je tiens de source authentique que cet étranger n'était qu'un Jésuite déguisé. Que venait-il faire là ? Je ne doute pas qu'il n'apportât un message des autorités dites religieuses auxquelles rien ne doit résister

pour lui rappeler que la Confédération du Sud, avec son chef, Jefferson Davis, était sous la protection divine du pape. La conséquence fut que Meade arrangea si bien sa poursuite, que l'armée de Lee échappa en ne perdant que deux canons, alors que rien n'était plus facile que de forcer cette armée entière à mettre bas les armes, ou de l'anéantir, car elle avait déjà perdu près de la moitié de son effectif, dans les trois journées précédentes.

De plus j'ai entre les mains la preuve que la sanglante émeute qui a tout récemment désolé New-York est l'ouvrage de l'évêque Hughes et de ses prêtres. Je lui écrivis que s'il ne m'aidait pas à y mettre fin, le pays tout entier lui en demanderait compte. Qu'arriva-t-il? A l'instant, l'évêque fit venir les émeutiers et les assassins autour de lui, et les appelant ses chers amis, il les invita à s'en aller chacun chez soi en paix. Et tout finit là! l'émeute cessa à l'instant! C'est ainsi qu'autrefois le grand Jupiter formait les tempêtes et les arrêtait d'un simple mouvement de tête! J'étais, jusque tout dernièrement, en faveur de la loi qui laisse parfaite liberté de conscience, et donne le droit de devenir citoyens américains à tous les catholiques romains qui sont au milieu de nous. Mais je suis convaincu, aujourd'hui, que tôt ou tard, le peuple américain mettra une restriction à cette liberté. N'est-ce pas un acte de folie que de donner parfaite liberté de conscience à des hommes dont la religion leur commande de nous égorger, quand ils le pourront faire impunément? Est-il juste de donner le droit de citoyens à des hommes qui sont les ennemis jurés de nos lois, de notre constitution, de nos libertés et de notre vie? Je suis en faveur de la liberté de conscience dans son acception la plus haute, la plus large et la plus parfaite. Mais jamais je ne la donnerai à un homme qui m'assure que sa conscience l'oblige à brûler ma femme, à pendre mes enfants et à me couper la gorge aussitôt qu'il en trouvera l'occasion, parce que je diffère avec lui de religion. Le peuple américain ne comprend pas encore cela, mais il le comprendra tôt ou tard.

Vous n'êtes pas le premier qui m'avertit des complots qui se trament

contre ma vie. Mes ambassadeurs de France, d'Italie et d'Angleterre me l'ont souvent écrit. Mais je ne vois de sauvegarde contre ces dangers que dans le conseil que le Christ nous donne d'être *toujours prêts*. Laissez-moi vous dire que j'ai lu à plusieurs reprises, depuis peu, un chapitre de l'Ancien Testament qui m'a profondément impressionné. Prenant alors sa Bible, le Président me lut dans le troisième chapitre du Deutéronome, en commençant au verset 22, jusqu'au 28.

Vous ne les craignez pas, car l'Éternel, votre Dieu, combat lui-même pour vous. Et je suppliai l'Éternel, en ce temps-là, disant : Seigneur, Éternel, tu as commencé à montrer à ton serviteur ta grandeur et ta main puissante, car quel est le Dieu, dans les cieux et sur la terre, qui puisse accomplir des œuvres et des hauts faits comme les tiens ? Que je passe, je te prie, et que je voie le bon pays au-delà du Jourdain, cette bonne montagne et le Liban. Et l'Éternel s'irrita contre moi à cause de vous et il ne m'écouta point, et l'Éternel me dit : C'est assez, ne me parle plus de cette affaire. Monte au sommet du Pisga et porte tes regards vers l'occident, vers le septentrion, vers le midi et vers l'orient, et contemple de tes yeux, car tu ne passeras pas ce Jourdain. Et donne des ordres à Josué, et fortifie le et encourage-le, car c'est lui qui marchera devant le peuple et c'est lui qui les mettra en possession du pays que tu verras.

Après avoir lu ces paroles avec une grande solennité, il me dit : – Cher Père Chiniquy, depuis 5 à 6 semaines j'ai relu plusieurs fois ces étranges et sublimes versets de la Bible, et plus je les lis, plus il me semble qu'ils sont écrits pour moi. Lorsque Dieu me tira de la pauvre cabane de mes parents pour m'élever au sommet d'une des plus grandes nations du monde, ne se montra-t-il pas aussi miséricordieux pour moi qu'envers Moïse, lorsqu'il l'arrachait du milieu des joncs du Nil pour le mettre à la tête de la nation la plus privilégiée des temps anciens ? Le Seigneur ne m'a-t-il pas accordé une faveur infinie en me faisant la grâce de briser les fers de quatre millions d'esclaves, et d'en faire des hommes libres ! Ce même Dieu ne vient-il pas de

m'accorder de glorieuses victoires contre nos ennemis, et n'a-t-il pas assez brisé les armées du Sud pour nous donner l'espérance de les voir bientôt mettre bas les armes ?

Je vois arriver la fin de cette effroyable guerre civile avec la même joie qu'éprouvait Moïse, lorsqu'à la fin de ses quarante années d'épreuves dans le désert, il voyait à l'horizon cette terre promise, après laquelle il avait si souvent soupiré. Dans mes humbles prières, je demande à Dieu de me faire la grâce de passer le Jourdain, et d'entrer dans la terre promise de paix, d'abondance et de liberté, que sera notre grande République après la victoire finale. Mais chaque fois que mon âme s'approche de Dieu pour lui demander cette grâce, j'entends le même refus qui fut fait à Moïse. La cause de ce refus n'est autre que le péché du peuple d'Israël. La loi par laquelle il nous faut souffrir les uns pour les autres, est assurément un terrible mystère ; mais elle est un fait que personne ne peut nier. Moïse s'est soumis à cette nécessité quoiqu'il n'en comprît peut-être pas mieux que nous les mystérieuses profondeurs. Rien n'est plus sublime que de l'entendre dire avec autant de simplicité que de soumission : « Dieu était, irrité contre moi, à cause de vous ! »

La religion chrétienne est l'expression la plus haute et la plus parfaite de la sagesse, de la miséricorde et de l'amour de Dieu. Mais qu'est notre christianisme, sinon la véritable incarnation de cette loi dans notre humanité ? Moïse seul là-bas sur le haut de la montagne de Pisga se soumettant en silence à la terrible et mystérieuse loi des justices de Dieu, me montre un des plus sublimes spectacles que la terre puisse présenter, et je suis rempli d'une inexprimable admiration pour ce chef d'Israël. Mais quand je lève mes regards sur la montagne du Calvaire et que j'y vois le Juste, le Saint Fils de Dieu, souffrir et mourir, lui aussi, à cause des péchés de son peuple, pour se soumettre à la justice de son Père, je me prosterne la face contre terre, et j'adore en silence, car la langue des hommes ne pourra jamais exprimer

les ineffables mystères de la miséricorde et de la justice de Dieu tels que le Calvaire nous les montre. Moïse mourant pour son peuple, le Christ mourant pour l'humanité entière : c'est la même justice de Dieu manifestée à des degrés différents.

A présent, dites-moi, ne serais-je pas infiniment honoré, si le Seigneur, dans son amour et dans sa justice, voulait me faire gravir une montagne à moi aussi, et me demandait d'y mourir pour ma nation ? Dieu seul sait ce que j'ai déjà souffert pour mon peuple. Mais je crains que sa justice ne demande de nouveaux sacrifices et de nouvelles victimes. Lorsque je vois les torrents de larmes et de sang qu'ont versés ces quatre millions de pauvres esclaves, déchirés pendant deux siècles par le fouet de leurs impitoyables maîtres, et que je me rappelle les horribles tortures de ces infortunés auxquels j'ai consenti, jusqu'à un certain point, avec le reste de ma nation la plus grande partie de ma vie, je crains que la fin de nos expiations ne soit encore bien éloignée. Car les jugements de Dieu sont équitables et justes.

Le nombre incroyable des complots formés pour m'ôter la vie est une preuve du miracle que Dieu a fait pour me protéger jusqu'à ce jour, surtout que la plupart de ces complots étaient dirigés par les Jésuites, les plus habiles assassins que la terre ait jamais connus. Mais puis-je réellement compter que Dieu accomplira ce miracle jusqu'au bout ? Cependant, de même que le Seigneur n'entendit pas un murmure de la bouche de Moïse, lorsqu'il lui annonça qu'il devait mourir pour son peuple, ainsi j'espère qu'il n'y aura pas un murmure sur mes lèvres lorsque le même Seigneur et Maître m'appellera à donner ma vie pour ma nation.

Je n'ai que deux faveurs à demander à Dieu la première, c'est que cette heure sonne pendant que je serai encore le porte-étendard des droits et des libertés de mon pays ; la seconde c'est que mon cher fils Robert relève d'un bras vigoureux le drapeau de la liberté et qu'il le porte bien haut, entouré de tous les enfants de la liberté qui viendront avec lui combattre et mourir

pour leur patrie...

Jamais je n'avais rien entendu d'aussi sublime que les paroles qui venaient de tomber des lèvres de cet homme admirable. Jamais, non plus, je n'avais vu figure humaine refléter d'une manière plus sensible la céleste grandeur que Dieu met sur la figure de ses prophètes, que celle du Président, tandis qu'il les prononçait. Chacune de ces paroles me semblait comme une voix céleste qui avait passé par les monts du Pisga et du Calvaire. J'étais comme hors de moi-même ; baigné dans mes larmes, j'aurais voulu dire quelque chose, mais je restai silencieux, incapable de prononcer une seule parole. Je savais que l'heure où je devais me retirer était arrivée. Je demandai au Président la permission de prier avec lui pour conjurer Dieu de protéger sa vie ; et il s'agenouilla avec moi. Après avoir répandu mon cœur devant Dieu, je me relevai, pressai la main de Lincoln sur mes lèvres, l'arrosai de mes larmes et avec un cœur brisé de douleur, je lui dis adieu !

C'était pour la dernière fois ! Cet homme, le plus grand, le plus noble que j'aie jamais connu, devait bientôt tomber, frappé par la main d'un Jésuite :
Pour les fautes de sa nation !

52. – L'Église romaine et l'assassinat du Président Lincoln.

C'est en 1856 que j'avais vu Abraham Lincoln pour la première fois lors de mes démêlés avec l'évêque O'Ragan et où il m'avait si puissamment et si généreusement aidé à me justifier. C'était un géant par la taille, et plus encore par les nobles qualités d'esprit et de cœur qui le distinguaient à un si haut degré. Il était loin d'avoir de beaux traits, mais on ne pouvait causer dix minutes avec lui sans l'aimer. Tout en lui respirait la bonté et la droiture de

cœur, et l'on était rapidement mis sous le charme par cet homme d'honneur et de génie.

Je n'ai jamais conversé avec lui sans être étonné de rencontrer dans le même homme une si grande hauteur de pensées unie à tant de simplicité. Je me demandais toujours comment ce fendeur de perches avait pu monter si vite au plus haut degré des pensées qui font le philosophe. La cause en était que Lincoln avait passé la plus grande partie de sa vie à l'école de Jésus-Christ, et qu'il s'était nourri de ses enseignements. J'ai toujours trouvé dans cet homme admirable un des plus beaux types du vrai chrétien. Sans doute, il n'était ni rigide presbytérien, ni enthousiaste baptiste ou méthodiste ; mais il était la personnification de tout ce qu'il y a de plus parfait dans le christianisme. « Vous êtes tous frères, et enfants de Dieu », telle était sa grande pensée ! C'est dans l'Évangile qu'il avait puisé ses principes d'égalité et de liberté auxquels il tenait plus qu'à sa propre vie. C'est dans ce même Évangile que sa grande âme avait trouvé cette admirable simplicité qui lui gagnait si vite l'affection de tous ceux qui l'approchaient. Si je ne craignais pas d'être trop long, je citerais un grand nombre de faits intéressants que j'ai recueillis à ce sujet. Je me contenterai d'en rapporter un que je tiens de l'honorable M. Bateman, directeur de l'instruction dans l'État de l'Illinois. Il raconte une entrevue au cours de laquelle ces messieurs avaient parlé de l'esclavage.

« Le Président Lincoln s'interrompit tout à coup et resta plusieurs minutes en silence. Ses traits annonçaient qu'il était sous l'influence de la plus vive émotion. Puis il se leva et se mit à marcher d'un bout à l'autre de la salle. S'arrêtant enfin pendant que des larmes abondantes coulaient sur ses joues, il dit d'une voix tremblante : – Je sais qu'il y a un Dieu, et qu'Il hait l'injustice et l'esclavage. Je vois venir la tempête, et je sais que c'est sa main tonte-puissante qui la dirige. S'Il m'a préparé une place dans l'œuvre qui doit se faire, je suis prêt ! Je ne suis rien, je le sais. Mais la Vérité est toute-puissante. Je ne puis me tromper lorsque je crois que la liberté est un des droits de l'homme, parce que le Christ l'a dit, or le Christ est Dieu ! Je leur ai dit

qu'aucune maison divisée contre elle-même ne peut subsister. Le Christ et la raison nous l'assurent, et ils finiront par le comprendre.

Douglas ne s'occupe pas si l'esclavage sera aboli ou maintenu. Mais Dieu s'en occupe, l'humanité s'en occupe, et je m'en occupe aussi et avec l'aide de Dieu, je réussirai. Il peut se faire que je ne voie pas l'abolition de l'esclavage; mais elle viendra tôt ou tard, et alors je serai justifié; ceux qui ont combattu contre moi verront qu'ils n'avaient pas bien compris leur Bible.

N'est-ce pas étonnant qu'il y ait des hommes qui semblent ignorer l'aspect moral de cette lutte? Une révélation directe ne me ferait pas mieux comprendre qu'il est certain que l'esclavage doit disparaître ou notre gouvernement périr. L'avenir se présenterait à moi plein d'épouvante et d'horreur, si je ne me sentais rassuré et fortifié par ce Roc sur lequel je m'appuie, (faisant allusion au volume de l'Évangile qu'il tenait à la main.) Il me semble que la patience de Dieu ne doit durer que jusqu'au moment où les ministres de la religion voudront s'appuyer sur la Bible pour soutenir le droit divin de l'esclavage. La coupe de l'iniquité sera pleine. Et la coupe des vengeances de Dieu sera bientôt versée sur la nation. »

M. Bateman ajoute : « Après avoir dit ces choses, il continua encore longtemps à parler, il y avait une grande profondeur de pensée, alliée à la plus grande piété dans tout ce qu'il nous disait. Mais le tout avait une teinte de mélancolie et de tristesse qui allait jusqu'au fond de l'âme. Il répéta plusieurs fois que le jour de la colère de Dieu était proche, et qu'il allait être choisi comme acteur dans l'effroyable lutte dont le résultat serait l'abolition de l'esclavage, quoiqu'il ne fût peut-être pas destiné à en voir la fin. Après nous avoir parlé de sa foi inébranlable dans la Providence de Dieu, et dans la croyance d'un Dieu qui gouverne le monde, sa conversation tomba sur le sujet de la prière. Il nous dit positivement qu'il croyait au devoir, au privilège et à l'efficacité de la prière et il nous dit clairement que c'était dans la prière qu'il allait constamment demander à Dieu les lumières et les forces dont il avait besoin. »

Cet entretien fit une profonde impression sur Monsieur Bateman, qui

était aussi très pieux et pour qui M. Lincoln avait la plus haute estime. Il resta bien convaincu que le Président s'était élevé sans bruit aux plus hautes régions de la piété chrétienne, et qu'il se reposait et vivait dans le sein du Dieu que sa foi lui montrait partout comme l'éternelle Vérité et l'unique source de la Vie. Au moment de se séparer de son ami, M. Bateman lui dit : – Je ne pensais pas que vous fussiez accoutumé à vous nourrir de ces hautes pensées religieuses, vos amis ne se doutent guère des sentiments si nobles que vous venez de m'exprimer.

Il me répondit à l'instant : – Il est vrai que plusieurs de mes amis ignorent ces choses, mais je vous assure que depuis plusieurs années ces sujets sont l'objet constant de mes pensées, et je suis bien aise que vous le sachiez. (*The Inner Life of Lincoln*, par Carpenter, p. 193-194.)

Plus d'une fois, je me sentis comme en la présence d'un des anciens prophètes, lorsqu'il me parlait des futures destinées des États-Unis. Je me trouvai surtout rempli d'une indicible admiration lorsque, dans une de mes dernières entrevues, il me dit :

– Il en est de la Confédération du Sud comme des grandes et puissantes roues de nos locomotives sur les chemins de fer. Ceux qui ne connaissent pas les lois de la mécanique sont tentés de croire que ces roues sont le pouvoir moteur, mais ils se trompent. Le pouvoir moteur est invisible, il ne fait aucun bruit, il reste bien caché derrière ses murailles de fer. Le pouvoir moteur est l'eau changée en vapeur, que la main silencieuse mais ferme du mécanicien dirige comme il veut. Le commun du peuple voit les grandes roues qui font mouvoir le char de l'État de la Confédération du Sud, il entend le bruit qu'elles font à leur passage, il les appelle Jefferson Davis, Lee, Tombs, Beauregard, Semmes etc., etc., et il croit que ces grandes roues sont le vrai pouvoir moteur ; mais ils se trompent. La force qui fait agir la Confédération du Sud est cachée derrière les sombres murailles du Vatican. L'éducation des principales familles du Sud a été faite chez les Jésuites, sinon

en entier, du moins en grande partie. C'est là qu'elles se sont formées d'après les principes d'esclavagisme, d'orgueil, de cruauté qui sont devenus comme une seconde nature chez elles ; c'est là qu'elles ont appris à fouler aux pieds les grands principes d'humanité et de liberté, que l'on trouve à chaque page de l'Évangile. Tous ces États ont eu des catholiques pour premiers habitants et des Jésuites pour premiers éducateurs. Depuis nous avons conquis ou acheté ces territoires, et ils appartiennent aujourd'hui aux États-Unis, mais Rome avait eu le temps de former ces populations à son image, et les Jésuites ont continué à prêcher la haine de nos institutions, de nos droits et de nos libertés, jusqu'à ce qu'ils aient réussi à amener cette terrible lutte dont ils sont la principale cause. Peut-être n'est-il pas encore temps de dire ces choses au peuple. Ce serait probablement jeter de l'huile sur le feu qui ravage déjà avec assez de fureur. Vous êtes à peu près le seul à qui je parle de ces choses ; mais tôt ou tard, la nation connaîtra l'origine des maux qu'elle endure aujourd'hui, et alors viendra le jour des rétributions.

Je ne prétends pas être prophète ; mais je vois un sombre nuage à notre horizon... Il vient de Rome, il va grandir et monter encore quelque temps puis il sortira de ses flancs des éclairs et des foudres. Puis un cyclone, comme on n'en vit jamais, passera du Nord au Sud, et sèmera partout la désolation et la mort. Ensuite viendront de longues années de paix et de prospérité ; car le papisme, avec ses Jésuites, son inquisition, sa haine de la liberté et ses complots contre nos écoles, nos institutions, nos droits, aura disparu dans la tempête. Ni vous ni moi ne verrons ces choses, mais nos enfants en seront témoins...

Beaucoup de ceux qui ont vécu dans l'intimité d'Abraham Lincoln, ont remarqué comme moi, qu'il avait un véritable esprit prophétique, qu'il vivait dans la pensée de Dieu, et que son unique désir était de faire sa volonté et de travailler pour sa gloire. Parlant un jour des esclaves, il dit devant les membres de son cabinet : – Je n'ai jamais pris la résolution de ne pas donner

la liberté aux esclaves. Ce grand sujet est constamment devant moi, j'y pense jour et nuit, et je suis bien décidé de faire ce qui me paraîtra être la volonté de Dieu. (*Six months in the White House*, par Carpenter, p. 86.)

J'aurais un grand livre à écrire, si je voulais publier tout ce que j'ai connu de la foi profonde et de la haute piété d'Abraham Lincoln. Je ne puis cependant ne pas faire connaître à mes lecteurs la solennelle expression de cette foi, telle qu'il nous la donna à la fin de son discours, à la suite de son élection, le 4 mars 1865.

« Je prie avec ardeur, que ce terrible fléau de la guerre civile disparaisse ; mais si la volonté de Dieu est qu'il continue jusqu'à ce que toutes les richesses accumulées pendant ces deux cent cinquante ans de travail non payé des esclaves soient dissipées, ou jusqu'à ce que chaque goutte du sang versé par le fouet soit payée par autant de sang versé par l'épée, comme il fut ordonné il y a 3000 ans... nous devons toujours reconnaître que les jugements de Dieu sont Justice et Vérité ! »

Ces sublimes paroles, tombées des lèvres du plus grand chrétien que Dieu ait jamais mis à la tête d'une nation, quelques jours seulement avant son martyre, furent reçues avec un sentiment inexprimable d'admiration et de respect par le monde entier.

Le 6 avril 1865, le Président Lincoln entra en vainqueur dans la capitale des États du Sud, Richmond, qui venait d'être prise par le général Grant. Le 9, l'armée de Lee mettait bas les armes aux pieds des soldats de la liberté. Le 10, Lincoln environné d'une grande multitude de citoyens et de soldats remerciait les armées et rendait grâce à Dieu pour les admirables et décisives victoires des derniers jours. Mais il était au sommet de la montagne de Pisga : quoiqu'il eût prié Dieu avec ferveur de lui laisser passer le Jourdain à la tête de son peuple, pour jouir des bienfaits de la paix, dans la Terre Promise, sa prière ne devait pas être exaucée. Il était venu du ciel une voix pour lui dire : « Tu ne passeras pas le Jourdain, et tu n'entreras pas dans

cette Terre Promise que tu vois à l'horizon : Tu vas mourir pour ta nation ! » Et des lèvres aussi bien que du cœur, Lincoln répétait encore après le vieux prophète : « Les jugements de Dieu sont Justice et Vérité », lorsque l'assassin Booth lui donna la mort, le 14 avril 1865, à 10 heures du soir.

Voici le récit de cette mort, tel que la plume de l'historien Abbott nous l'a donné :

« Au milieu de succès sans pareils, et lorsque d'un bout à l'autre du pays le son joyeux des cloches disait l'allégresse générale, une effroyable calamité vint remplir tous les cœurs de douleur et de consternation. Le vendredi 14 avril au soir, le Président Lincoln assistait au théâtre de Ford, à Washington. Il était paisiblement assis dans sa loge, attentif au drame, lorsqu'un homme entra dans le passage qui conduisait à son siège, et ferma la porte derrière lui. S'étant approché du Président, il tira de sa poche un pistolet qu'il lui déchargea à la tête. Le Président, blessé à mort, tomba sans connaissance, pendant que les cris déchirants de son épouse frappaient toutes les oreilles. L'assassin s'élança hors de la loge, et d'un seul bond franchit douze pieds de hauteur, tombant sur le parterre. Brandissant un poignard, il s'écria : *Sic semper tyrannis !* Puis, il disparut derrière les couloirs. Il y eut un moment de silence et de consternation, qui fut bientôt suivi d'une confusion impossible à décrire.

Le Président à l'agonie fut transporté dans une maison voisine, et placé sur un lit... Comment dépeindre ce qui se passait dans cette chambre ! Le chef d'une des plus grandes nations de la terre était là, baigné dans son sang, pendant que la cervelle sortait de l'ouverture faite par la balle meurtrière ! Ses amis l'entouraient, consternés, pâles, accablés sous le coup qui venait de les frapper tous ! Le chirurgien en chef, D^r. Barnes, silencieusement examinait et sondait la plaie. Un silence de mort régnait pendant que l'on attendait ce qu'il allait dire. Il semblait que la sentence de vie ou de mort de la nation toute entière dépendait des paroles que l'on allait entendre !

Le Dr. Barnes leva les yeux au ciel avec une expression d'indicible douleur, en murmurant : La plaie est mortelle ! – Oh ! Non ! non ! s'écria le conseiller Stanton, en s'affaissant sur une chaise, et se couvrant la face des deux mains, pendant qu'il

pleurait comme un enfant. Le sénateur Sumner pressa doucement la main du martyr expirant, pendant que ses larmes coulaient en torrents de ses yeux et que son grand cœur se brisait de sanglots. Dans sa désolation, il laissa pencher sa tête jusque sur l'oreiller sanglant sur lequel le Président insensible reposait et sa chevelure se teignit du sang qui rougissait les cheveux du Président, que les inquiétudes avait déjà rapidement blanchis.

Noble Abraham, digne enfant du Père des croyants, honnête dans toutes tes voies, humble comme un enfant, tendre et bon comme une mère; toi qui ne pensais pas même à causer la moindre peine à tes plus cruels ennemis; toi qui, à l'heure du triomphe, te sentais attristé à la pensée de l'humiliation de tes adversaires; toi qui avais de l'amour et de la charité pour tous, et qui n'avais de malice pour personne; doué d'un sens commun et d'une intelligence qui ne furent jamais surpassés; toi dont le génie était à la hauteur des plus grands problèmes de l'humanité; toi dont les qualités d'homme d'État ont fait l'admiration du monde entier, et t'ont assuré la reconnaissance éternelle de la patrie; toi dont l'amabilité gagnait tous les cœurs généreux, tu meurs par la main d'un assassin! (*History of the Civil War*, par Abbott, vol. II, p. 594.)

Mais qui était cet assassin? Booth n'était qu'un instrument des Jésuites. C'est Rome qui a dirigé sa main, après avoir corrompu son cœur et damné son âme. Après avoir mêlé mes larmes à celles de la grande nation dont j'étais devenu membre adoptif, je tombai à genoux et je demandai à Dieu de m'accorder la grâce de faire connaître la vérité au monde entier, à savoir que la mort du président Abraham Lincoln était l'œuvre du papisme. Après dix-neuf années de recherches, je viens sans crainte dire au peuple américain le résultat de mon enquête et lui prouver que mes prévisions étaient justes.

Les deux volumes contenant les témoignages apportés au cours du procès d'un des assassins de Lincoln, John Surratt, et publiés par Ben Pitman en 1867, aussi bien que le volume du procès des autres assassins, publié par ordre du gouvernement, en 1865, nous donnent la preuve incontestable que le complot de l'assassinat fut mûri, sinon formé, dans la maison d'une

nommée Marie Surratt, à Washington. Mais par qui cette maison était-elle habitée, et quels étaient ceux qui la visitaient le plus souvent? Ses habitants étaient parmi les catholiques les plus dévots de Washington, et bien plus, il a été démontré par les témoins que cette maison était le rendez-vous des prêtres de cette ville. Plusieurs prêtres ont confessé qu'ils y allaient souvent. Un d'entre eux, moins sur ses gardes que les autres, avoue qu'il *ne passait jamais devant cette maison sans y entrer*. D'autres encore ont avoué leur habitude de s'y rendre, et l'un d'eux, ami intime de madame Surratt, vivait même avec elle sous le même toit.

Que signifie la présence de tous ces prêtres dans cette maison, sinon qu'ils étaient là pour encourager et diriger les conjurés dans leur projet diabolique? Aucun doute à ce sujet ne peut rester dans l'esprit, lorsqu'on se rappelle que chacun de ces prêtres se considérait comme délié de toute allégeance envers le soi-disant usurpateur, et même comme étant son ennemi personnel. Personne, à moins qu'il ne soit idiot, ne pourra jamais croire que ces prêtres, qui étaient les amis intimes et les confesseurs de Booth, de Marie Surratt, de John Surratt et de ses filles, aient pu demeurer dans cette maison pendant six mois, et l'avoir visitée à toute heure, sans savoir ce qui s'y passait, et par conséquent, sans être les complices des trames qui s'y ourdissaient. Chacun de ces prêtres savait que son infallible pape, en épousant la cause de Jefferson Davis, et en l'appelant son cher fils, avait condamné Abraham Lincoln comme un usurpateur, un tyran sanguinaire indigne de vivre. Ces prêtres, tous secrètement en gagés dans la rébellion, avaient fait fondre les cloches de leurs églises pour faire les canons dont on se servait pour tirer sur Lincoln et ses soldats; ils se croyaient donc tout permis pour soutenir leur cause.

Lisez l'histoire des meurtres de l'amiral Coligny, de Henri III, de Henri IV, de Guillaume le Taciturne, tous assassinés par des gens formés et guidés par les Jésuites, comparez-les avec l'assassinat de Lincoln, et vous verrez que ces

effroyables attentats se ressemblent étrangement ; vous verrez qu'ils sont les enfants du même père, les conséquences des mêmes principes, les œuvres des mêmes hommes ; vous verrez que dans les uns, comme dans les autres cas, les Jésuites n'ont choisi pour les instruments de leurs complots que des fanatiques, que des exaltés, se prétendant être les instruments choisis de Dieu pour sauver la nation, protéger la religion et punir les tyrans. Vous verrez, en un mot, dans tous ces attentats, mettre en pratique les principes de la *sainte* Inquisition.

Regardez le Jésuite Ravallac, couvert du sang du meilleur des rois que la France ait jamais eus, étendu sur le chevalet, souffrant sans murmurer les plus horribles tortures, et refusant jusqu'au bout de se repentir du forfait, dont il venait de se rendre coupable. Puis écoutez Booth, subissant lui aussi un vrai supplice à cause de sa jambe cassée, disant avec sang-froid dans son journal la veille de sa mort : « Je ne puis pas me repentir de ce que j'ai fait, quoique je n'aimasse pas à tuer, car Lincoln est la cause de tous les maux qui sont tombés sur notre patrie. Dieu m'a choisi pour être l'instrument de sa justice. » (*Procès de John Surratt*, vol. I, p. 310.)

Encore une fois, comparez les attentats de tous ces assassins ; écoutez ce qu'ils vous disent pour se justifier ; examinez les motifs qui les dirigent et vous verrez qu'ils ont tous été formés à la même école, instruits par les mêmes maîtres, soutenus par la même puissance de ténèbres. Ravallac, qui meurt sans repentir en invoquant la Vierge, n'a-t-il pas passé par le même moule que Booth, qui refuse lui aussi de se repentir, mais qui meurt en pressant sur son cœur une médaille de la Vierge ? (*Procès de John Surratt*, p. 309.)

Qui croira jamais que c'est Jefferson Davis qui a mis ces sentiments exaltés de piété papiste au cœur de Booth ? Qui osera jamais penser que c'est à l'école du chef de la rébellion qu'il a reçu cette médaille de la Vierge avec le fanatisme qui l'a soutenu jusqu'à la fin ? Sans doute, Jefferson Davis

donnait de l'argent pour encourager les meurtriers par l'appât de la fortune : si nous pouvons en croire les témoins à ce sujet, ce fils chéri du pape avait promis un million de dollars à ceux qui assassinaient Abraham Lincoln et les autres principaux officiers et généraux de ses armées ; mais les Jésuites seuls pouvaient offrir une couronne au ciel aux meurtriers ; les Jésuites seuls pouvaient mettre cette médaille de la Vierge sur la poitrine de l'assassin ; seuls ils étaient capables de lui faire croire que Dieu approuvait ce crime, et que celui qui le commettrait serait protégé par la Mère de Dieu, dont ils étaient les instruments bénis ; car seuls ils pouvaient montrer Lincoln aux yeux des assassins comme apostat, impie, hérétique, ennemi du pape et de l'Église de Dieu, et par conséquent indigne de vivre. Que celui qui a le moindre doute à ce sujet relise avec attention les principes et les doctrines des Jésuites dans le chapitre 50, et il verra que l'assassinat de Lincoln découle de ces principes comme le ruisseau de sa source.

Et cette *pieuse* demoiselle Surratt qui, le lendemain de la mort du Président, disait en présence de sa mère et de plusieurs autres personnes sans qu'aucune la reprit : « La mort de Lincoln ne doit pas plus nous occuper que celle du dernier des nègres », où avait-elle puisé ces principes, sinon dans la même religion que celle qui faisait dire au juge Tany, lors du jugement de l'affaire Dred Scott : « qu'un esclave nègre n'avait aucun droit qu'un blanc fût obligé de respecter ? » En mettant le Président Lincoln au niveau du dernier des nègres, n'était-ce pas déclarer qu'il était indigne de vivre ?

Lisez les témoignages concernant Marie Surratt p. 123-124, et vous verrez comment les Jésuites avaient réussi à la faire se parjurer sans remords. Au moment même où l'officier lui ordonnait ainsi qu'à ses filles de se préparer à le suivre pour être examinées, l'assassin du secrétaire Seward, Payne, frappa à la porte et demanda à parler à Madame Surratt ; il se trouva en face du major Smith, qui déclara ceci sous serment : « Je lui demandai ce qu'il faisait et quelle affaire l'amenait dans cette maison à une pareille heure de la nuit (il

était 10 heures du soir). Il me répondit qu'il était journalier, et que Madame Surratt l'avait fait demander pour creuser un canal. J'allai au salon et appelai Madame Surratt. Elle vint, et je lui demandai : Connaissez-vous cet homme ? Elle leva les mains au ciel et dit : « Je vous déclare en la présence de Dieu, que je ne connais pas cet homme ; je ne l'ai jamais vu, et je ne l'ai jamais engagé pour creuser un canal. » (*Assassinat de Lincoln*, p. 122.) — Mais, peu après, plusieurs témoins irrécusables prouvent qu'elle le connaissait parfaitement, qu'il était l'ami intime de son fils John, et qu'il venait souvent chez elle pour manger et dormir en compagnie de son autre ami Booth. Il n'y avait que deux ou trois jours qu'elle avait reçu la communion avant de faire ce parjure. Au moment de monter dans la voiture qui l'attendait, elle demanda la permission de prier, et se jeta à genoux pour faire ses dévotions.

Encore une fois est-ce à l'école de Jefferson Davis que ces meurtriers ont appris à garder ainsi leur sang-froid, à mêler Dieu à tous leurs forfaits, et à garder une conscience sereine, au moment de paraître devant leurs juges ? Non. Seuls les Jésuites en montrant une couronne immortelle dans le ciel aux meurtriers d'Abraham Lincoln, dont le pape avait fait un usurpateur sanguinaire, ennemi de Dieu et des hommes, avaient pu leur donner ce courage surhumain et digne d'une meilleure cause. Il n'y a pas de doute que les prêtres aient réussi à faire croire à Booth et à Marie Surratt, que rien ne serait plus agréable à Dieu que de donner la mort à celui qu'ils leur représentaient constamment comme un monstre indigne de vivre.

Ceux qui étaient chargés de poursuivre les meurtriers de Lincoln n'ont pas suffisamment fait attention au fait que, sans une seule exception, tous ceux qui furent compromis dans ce meurtre assistaient aux offices de l'Église catholique et étaient censés lui appartenir. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux, comme Atzeroth, Payne et Harold, demandèrent des ministres protestants pour les accompagner sur l'échafaud. Mais jusque-là, ils avaient assisté aux offices du culte catholique, ayant abjuré le protestantisme ainsi

que Booth, qui l'avait fait six à sept mois plus tôt. A la page 473 du procès de John Surratt, Louis Weichman, qui était aussi un prosélyte du romanisme, nous dit sous serment qu'il allait à l'Église de St. Louis-de-Gonzague avec Atzeroth, et que c'est là qu'il le présenta à M. Brothy, qui était aussi un zélé catholique. C'est un fait bien connu alors, que Booth et Weichman travaillaient avec succès à prosélytiser et à convertir des protestants au culte de Rome, et qu'ils avaient réussi à en amener plusieurs, soit par conviction, soit par promesses à entrer dans le complot formé pour assassiner le Président.

Tous ces nouveaux convertis, qui se réunissaient chez Madame Surratt, étaient zélés pour leur nouvelle religion. Mais lorsqu'ils se trouvèrent entre les mains de la justice, qu'ils virent que leurs complots étaient découverts et qu'ils allaient être punis, ils suivirent le conseil que les Jésuites leur donnèrent de cacher leur religion et de se faire passer pour protestants. Car ces prêtres comprirent que si le peuple américain ne voyait que des catholiques romains sur l'échafaud, il en conclurait aisément que l'Église de Rome seule était l'auteur de cet attentat. Ils conseillèrent donc à trois des coupables de demander des ministres protestants. On doit se rappeler que, suivant la théologie de Rome, il est non seulement permis, mais il est même conseillé aux catholiques de déguiser leur religion, et de se faire passer pour protestants pour éviter quelques inconvénients, ou pour obtenir quelque avantage en faveur de l'Église.

Voici le texte de Ligori sur ce sujet :

Sæpe medius est ad Dei honorem, et utilitatem proximi, tegere fidem quam fateri ; ut si latens inter hereticos, plus boni facis ; vel si, ex confessione fidei, plus mali sequatur, verbi gratia, turbatio, necesse, exacerbatio tyranni. (*Ligori Theologia*, livre II, ch. III, v. 6.) « Il vaut souvent mieux, pour la gloire de Dieu et pour le bien du prochain, de cacher sa religion, par exemple lorsque l'on est parmi des hérétiques et que l'on peut plus aisément leur faire du bien de cette manière ; ou lorsqu'en faisant connaître sa religion, on s'expose à des

persécutions, à la mort, ou à la colère du tyran. »

Il est évident que les Jésuites n'eurent jamais de plus fortes raisons de conseiller à leurs adeptes de cacher leur religion. Si le peuple américain avait pressenti le rôle infâme qu'ils avaient joué, ils auraient payé cher leur succès. Lloyds, dans la maison duquel Madame Surratt cacha la carabine dont Booth devait avoir besoin dans sa fuite, était catholique ainsi que le D^r Mudd où Booth se fit remettre la jambe, et Garrett où il se cacha et fut tué. Pourquoi ne voit-on que des catholiques apparaître dans ce terrible drame ? C'est parce que les Jésuites ne pouvaient pas se fier à d'autres qu'à des catholiques romains pour cette œuvre d'enfer. La grande erreur du gouvernement dans la poursuite des auteurs de ce crime, est d'avoir toujours fermé les yeux sur l'élément religieux qui a été le principal, sinon le seul mobile du crime. Rien n'eût été plus facile alors que de démontrer la complicité des prêtres qui fréquentaient la maison de Madame Surratt, qui vivaient même avec elle au milieu de cette bande d'assassins.

Lorsque peu après l'exécution des meurtriers, je me rendis incognito à Washington, pour chercher les preuves de la complicité des prêtres de Rome, je ne fus pas peu surpris de trouver que pas un des employés du gouvernement à qui je m'adressai, ne voulait répondre à mes questions sur ce point qu'après avoir exigé ma parole d'honneur que jamais je ne mentionnerais son nom. Je vis, avec un profond chagrin, que pas un d'entr'eux n'avait le courage de résister à l'influence néfaste de Rome. Plusieurs de ceux en qui j'avais le plus de confiance me dirent :

– Nous n'avons pas l'ombre de doute que les Jésuites ne soient au fond du complot qui a coûté la vie au Président ; nous avons même, plus d'une fois, craint que ce fait ne devînt trop évident pour le dérober aux yeux de la nation. Ceci n'était pas par lâcheté, comme vous le pensez, mais par un motif de prudence. Si nous eussions été dans des jours de paix, il est évident qu'avec un peu plus de pression sur les témoins, il eût été facile de compro-

mettre un grand nombre des prêtres dont la maison de Madame Surratt était le rendez-vous ou la demeure. Peut-être même eût-il été facile d'en faire pendre plusieurs. Mais, souvenez-vous que la guerre civile était à peine finie. La Confédération du Sud, quoique vaincue, vivait encore dans des millions de cœurs; des éléments formidables de discorde existaient encore en mille endroits qui auraient pris une nouvelle vie au spectacle de ces prêtres pendus sur l'échafaud. Des émeutes sanglantes, des meurtres nouveaux, des incendies sans fin auraient été le fruit de cette justice intempestive et imprudente. Les catholiques furieux, auraient mis le feu à nos villes, assassiné nos meilleurs citoyens, et couvert de nouveau le pays de larmes et de ruines. Nous avons pensé que nous avions eu trop de sang et de dévastation pour risquer de rouvrir les hostilités qui auraient été plus acharnées encore que par le passé. Le pays tout entier soupirait après la paix, il en avait besoin. Il nous semble que, dans l'intérêt de l'humanité, nous ne devons punir que ceux dont la culpabilité était tellement publique et évidente qu'il n'y avait qu'une voix pour approuver le châtement. D'ailleurs, permettez-nous de vous rappeler que cette politique de douceur et de miséricorde était celle du Président Lincoln. Cet homme si grand et si bon tout à la fois, ne craignait rien tant que d'armer les citoyens entre eux : protestants contre catholiques.

Mais s'il reste encore chez quelques personnes un doute sur la complicité des Jésuites, qu'elles considèrent avec attention les faits suivants, et elles seront convaincues avec nous que Rome a ajouté la mort de Lincoln à tous ses autres forfaits. C'est avec le témoignage assermenté des prêtres de Rome eux-mêmes que je prouve leur complicité. Il est bien évident qu'un plan très habile avait été préparé par les Jésuites pour faire échapper les meurtriers, après l'assassinat. Il serait trop long de suivre tous les coupables, lorsqu'après le meurtre, semblables à Caïn, ils cherchaient à fuir de tous côtés, pour éviter la vengeance de Dieu et des hommes. Ne fixons nos regards que sur John Surratt qui était revenu à Washington, le 14 avril, pour aider Booth dans la perpétration de son horrible crime.

Le grand forfait est accompli ! Lincoln est mort ! Jefferson Davis, le cher fils du pape, est vengé. La grande République est blessée à mort ! Les fils de la liberté pleurent sur le corps inanimé de celui qui les a conduits à la victoire ; un cri de désolation s'élève de la terre jusqu'au ciel : il semble qu'avec la mort de Lincoln on ait entendu comme le glas de mort de la liberté ! Il y avait bien des siècles que les ennemis des droits de l'homme n'avaient frappé une si grande victime ; leur joie était aussi grande que leur victime.

Mais voyez-vous là-bas, ce jeune homme qui fuit vers les régions du Nord ? Il a la marque de Caïn sur le front, ses mains sont rouges de sang, sa figure est pâle, ses lèvres livides, une sueur froide coule de son front, ses yeux sont hagards. Il fuit avec la rapidité de l'éclair pendant que toute une nation est sur ses traces pour le saisir et lui faire expier son forfait. Le tonnerre gronde sur sa tête ; une voix, plus terrible que la foudre, lui crie : « Où est ton frère ? Son sang crie vengeance contre toi ! » Mais où se cacher ? où trouver de ce côté-ci de l'enfer, des amis pour le secourir et l'arracher à la juste vengeance de Dieu et des hommes ?

Oh ! il sait bien où aller ; c'est dans les bras de l'Église qui a écrit avec le sang de dix millions de martyrs : « Mort à la liberté ! mort aux hérétiques » ! qu'il va trouver un asile assuré. Les hommes qui préparèrent le massacre de la St. Barthélemy sont là pour le protéger. Ceux qui percèrent le sein de Coligny, de Henri IV, de Guillaume le Taciturne, l'attendent pour le couvrir de leurs manteaux noirs. Sous les murs mêmes de l'évêché de Montréal, les prêtres et les évêques de Rome ont préparé d'avance la retraite où l'instrument de leur haine sera en sécurité, jusqu'au 15 septembre 1865, jour où ils le prendront dans leurs bras et le porteront, comme la mère porte son enfant chéri, sur le vaisseau qui le conduira en Europe. John Surratt a quitté les rives de l'Amérique ! Il a mis un océan entre lui et la nation qu'il a couverte de deuil ! le voilà en Europe ! ...

Mais où va-t-il se cacher sur cette terre étrangère et lointaine ? Quel

drapeau va protéger ce grand criminel? quelle main va le nourrir? Si vous pouvez en douter un moment, allez aux portes de Rome, regardez ces soldats que le pape rassemble de tous les coins du monde pour égorger les défenseurs de la liberté en Italie. Oui, regardez bien au milieu de ces hommes qui, aux pieds du pontife romain, ont juré une guerre à mort à tous les droits, à toutes les libertés de l'homme, et vous trouverez John Surratt, près d'un Jésuite qui le console, en lui montrant le ciel comme le prix de son dévouement à sa sainte Église. Oui, en Europe, comme en Amérique, c'est chez les prêtres, sous les drapeaux du pape, que John Surratt cherche et trouve un refuge! c'est là que, sous le nom emprunté de Watson, John Surratt est logé, nourri, caché par le pape et les Jésuites, dans la neuvième compagnie des Zouaves!

A présent, nous le demandons, peut-il exister le moindre doute que ce ne soit les prêtres de Washington qui aient envoyé ce coupable aux prêtres et aux évêques du Canada pour le protéger, le nourrir, le cacher dans leur propre maison? Et auraient-ils fait cela s'ils n'avaient été ses complices? Pourquoi voyons-nous ces prêtres du Canada faire jour et nuit la garde autour de ce jeune homme pendant plus de six mois? En auraient-ils agi ainsi si leur Église tout entière n'eût été compromise dans sa personne et dans son crime?

Cependant la voix menaçante des États-Unis s'est fait entendre, les protecteurs de l'assassin ont dû le laisser repartir pour l'Amérique où l'attendent ses juges. Mais un Jésuite est là qui le rassure en lui promettant que grâce à l'influence d'une grande dame dévouée à la cause des meurtriers, le jury qui le jugera se composera d'au moins deux bons catholiques qui soutiendront ses intérêts. Ceux qui ont lu ou suivi le procès de John Surratt, savent que jamais preuves plus évidentes de culpabilité ne furent apportées contre un meurtrier, que celles qui furent fournies contre lui. Mais les jurés catholiques avaient lu dans la Théologie de St. Thomas d'Aquin, que c'est le droit

et le devoir de l'Église catholique de faire exterminer *tous les hérétiques*. (St. Thomas vol. IV, p. 90.)

Ils avaient lu aussi qu'un décret du concile infaillible de Constance disait qu'on ne doit tenir aucun des engagements pris en faveur des hérétiques. Ils avaient encore lu dans le concile de Latran : « Que les catholiques qui prennent les armes pour exterminer les hérétiques reçoivent, avec le pardon de leurs péchés, les mêmes faveurs, les mêmes bénédictions et les mêmes indulgences gagnées par ceux qui vont combattre pour la délivrance de la Terre Sainte. » Ils savaient probablement aussi que le pape Grégoire VII avait déclaré que tuer un hérétique n'était pas un meurtre. (*Jure canonica*) Ces jurés catholiques déclarèrent donc que John Surratt n'était pas coupable, tandis que les protestants le déclarèrent coupable. Ils ne purent s'accorder, et John Surratt ne fut pas puni.

Mais, pendant que les Jésuites et les prêtres de Rome se félicitaient de cette nouvelle victoire, le Dieu des vengeances faisait découvrir un de ces faits où il est impossible de ne pas voir une intervention directe de la Providence. Le meurtrier se découvre et se trahit lui-même tôt ou tard. Cette vérité a été reconnue et répétée dans tous les temps et chez toutes les nations. C'est elle qui m'a soutenu au milieu des difficultés que j'ai eu à rencontrer et des obstacles que j'ai eu à vaincre, pendant les dix-neuf années que j'ai consacrées à la recherche des vrais auteurs du meurtre du Président Lincoln. L'an dernier, la Providence voulut que je fisse la connaissance du Rév. M. F. A. Conwell, à Chicago. Ayant appris que je faisais des recherches pour découvrir les vrais auteurs de l'assassinat du Président Lincoln, il me dit qu'il connaissait quelque chose qui jetterait probablement une grande lumière sur ce sujet, et dissiperait les profondes ténèbres dont les vrais coupables s'étaient si bien enveloppés.

Trois ou quatre heures avant l'assassinat de Lincoln, me dit-il, j'étais dans le village de St. Joseph, État du Minnesota. Ce village a été en grande

partie créé par les prêtres catholiques qui y ont un séminaire de moines et de prêtres. Ce village était alors presque entièrement peuplé de catholiques romains et les prêtres y étaient très nombreux et tout-puissants. Le maître de l'hôtel où je m'arrêtais était catholique; c'était lui qui fournissait en partie les provisions et les vivres du monastère avec les habitants duquel il était par conséquent très familier. Une des premières questions qu'il me posa à mon arrivée fut celle-ci : « Savez-vous que le Président Lincoln et son secrétaire Seward ont été tués ? » Je lui répondis : « Je n'en ai pas entendu parler » et je restai stupéfait d'apprendre cette nouvelle. Ceci m'avait été dit en présence de plusieurs personnes. Je ne pouvais comprendre comment une pareille nouvelle était répandue dans ce village qui était à quarante milles de la station de chemin de fer la plus proche et à quatre-vingt milles du bureau de télégraphe le plus rapproché. M. Bennett, citoyen respectable des environs, était là lorsque cette étrange nouvelle me fut donnée, et il n'en fut pas moins étonné que moi. Le jour suivant, 15 avril 1865, j'étais à St. Cloud, village distant de St. Joseph d'environ dix à douze milles. Je dis à plusieurs personnes que la veille un catholique de St. Joseph m'avait dit qu'Abraham Lincoln et son secrétaire Seward avaient été assassinés, et je leur demandai si elles en savaient quelque chose; mais on me répondit, qu'on n'en avait pas entendu parler. Cependant, le jour suivant, le 16 avril, qui était un dimanche, pendant que je me rendais à l'Église de St. Cloud pour y prêcher, un ami me remit la copie d'un télégramme qu'il venait de recevoir, lui annonçant que le Président Abraham Lincoln et son secrétaire Seward avaient été assassinés le vendredi 14 avril, à 10 heures du soir ! Alors je me demandai : Comment se fait-il que cet homme de St. Joseph connût le meurtre trois ou quatre heures avant qu'il ne fût consommé ? Je parlai de cet étrange fait à beaucoup de monde pendant cette journée; et le jour suivant, lundi, j'écrivis au journal de St. Paul, *La Presse*, pour l'informer de cette coïncidence si extraordinaire.

Quelque temps plus tard, un autre journal de St. Paul, *Le Pionnier*, ayant

nié la véracité de mon récit, je lui adressai la note suivante qu'il publia. J'en ai un exemplaire ici que je vous offre comme preuve irrécusable de la vérité de ce que je vous dis.

A M. l'éditeur du Pionnier de St. Paul.

Vous mettez en doute la véracité de l'article que j'ai adressé à *La Presse* de St. Paul, sous le titre : *Etrange Coïncidence!* Dans un village à 12 milles d'ici, vendredi dernier 14 avril, à six heures trente minutes, l'on me donna comme nouvelle du jour que Lincoln et son secrétaire Seward avaient été assassinés. Cela se trouva réalisé trois heures après qu'on me l'eut annoncé.

La vérité historique demande que cette étrange coïncidence soit dûment connue et si quelqu'un ose en douter, je puis en produire des preuves assez fortes pour confondre les traîtres.

Votre tout dévoué,

F. A. CONWELL.

Je demandai à ce Monsieur s'il serait assez bon pour me donner par écrit, sous le sceau du serment, les faits qu'il venait me raconter, afin que je pusse les publier dans le rapport que je me proposais de faire sur la mort de Lincoln, et il voulut bien m'accorder cette faveur par l'acte suivant :

État de l'Illinois, Cook County.

Le Rév. M. F. A. Conwell étant assermenté, dépose et dit que le 14 avril 1865, il était à St. Joseph dans le Minnesota, qu'il arriva dans ce village vers les six heures du soir, en compagnie de M. Bennett, qui était alors, et qui est encore citoyen de St. Cloud, dans le même État; qu'à cette époque, le plus proche bureau de télégraphe était à Minneapolis, environ 80 milles de distance de St. Joseph, qu'il n'y avait pas de chemin de fer plus proche qu'Awoka à environ 40 milles de distance; que lorsqu'il arriva à St. Joseph, le 14 avril 1865, M. Linnerman, maître de l'hôtel de St. Joseph, lui dit que le Président Lincoln et le Secrétaire d'État Seward avaient été assassinés;

qu'il n'était pas plus tard que six heures et demie du soir lorsque M. Linnerman lui dit ces choses ; que peu de temps après, M. Bennett entra dans l'hôtel, et que M. Linnerman répéta la nouvelle à M. Bennett en sa présence. Que pendant cette époque, M Linnerman avait la charge de fournir les vivres et autres choses dont les prêtres, les moines et les jeunes gens du collège avaient besoin pendant leur séjour dans le monastère de St. Joseph. Il ajoute que le samedi matin 15 avril 1865, il se rendit à St. Cloud, éloigné d'environ 10 milles, où il arriva vers huit heures du matin, qu'il dit au maître d'hôtel, M. Haworth, ce qu'on lui avait annoncé à St. Joseph, que le Président Lincoln et le secrétaire Seward avaient été assassinés. Il dit la même chose à plusieurs personnes aux-quelles il demanda si elles avaient appris cette nouvelle, et elles lui répondirent que non. Il dit de plus que le dimanche matin, 16 avril 1865, comme il s'en allait prêcher à l'Église, on lui communiqua la copie d'un télégramme qui annonçait que le Président Lincoln et le secrétaire Seward avaient été assassinés le vendredi 14 avril, après les 9 heures du soir. Ce télégramme avait été apporté par M. Gordon, qui était arrivé par la diligence à St. Cloud, et c'était la première fois que cette nouvelle arrivait dans cet endroit ; l'affirmant dit de plus, que le lundi matin 17 avril 1865, il écrivit à La Presse du Minnesota pour l'informer que, trois heures avant que le meurtre eût lieu, on le lui avait annoncé comme déjà accompli, dans le village de St. Joseph.

FRANCIS ASBURN CONWELL.

Cet écrit a été signé devant notaire, à Chicago, le 6 septembre 1883. Quoique ce document me fût infiniment précieux, je sentis que j'en augmenterais l'importance et la valeur si je faisais corroborer les faits qu'il contient par MM. Bennett et Linnerman eux-mêmes. J'envoyai donc tout de suite un magistrat pour s'informer s'ils vivaient encore, et pour obtenir d'eux un témoignage confirmant ce que le Rév. M. Conwell m'avait dit. La Providence de Dieu a voulu que mes efforts fussent couronnés du plus parfait succès. Ces deux Messieurs étaient encore en vie, et ils ont consenti à donner les témoignages qui suivent :

St. Cloud, État du Minnesota.

Horace P. Bennett étant assermenté, déclare que le 14 avril 1865, il arriva dans le village de St. Joseph, en compagnie du Rév. M. F. A. Conwell, vers le coucher du soleil; qu'en arrivant à l'hôtel il se rendit à l'écurie pendant que le Rév. M. A. Conwell entra dans l'hôtel tenu par M. Linnerman; que, peu après, étant rentré dans l'hôtel, M. Conwell l'avait informé que M. Linnerman venait de lui dire que le Président Lincoln et le secrétaire Seward avaient été assassinés, et que ceci lui fut dit en la présence de M. Linnerman, qui confirma la nouvelle. Que le Samedi 15 avril, il alla avec le Rév. M. Conwell à St. Cloud, et raconta ce qu'il avait appris à St. Joseph touchant la mort de Lincoln, et que personne à St. Cloud n'en avait entendu parler jusqu'alors; que la première nouvelle qui en arriva à St. Cloud, fut le dimanche matin 16 avril, lorsque M. Léandre Gordon arriva d'Awoka. L'affirmant ajoute qu'il a parlé, ce jour-là, de ces choses à plusieurs personnes de St. Cloud, mais qu'il ne se rappelle pas leurs noms.

HORACE P. BENNETT.

M. Linnerman, après avoir fait sa déclaration par écrit, refusa de l'assermenter. J'ai cette déclaration devant moi. Afin de n'être pas trop long, je n'en donnerai que les principaux traits qui ont rapport à ce que le Rév. M. Conwell et M. Bennett ont affirmé sous serment. Il déclare que dans la journée du 14 avril 1865, l'assassinat du Président Abraham Lincoln, à Washington, était raconté dans le village de St. Joseph, comme étant un fait accompli. Il se rappelle que le Rév. M. Conwell et M. Bennett vinrent chez lui à St. Joseph, le même vendredi 14 avril au soir, avant l'heure où le Président Lincoln fut assassiné; qu'il leur demanda s'ils avaient entendu dire que le Président fût mort, et ils répondirent que non. Il avait entendu répéter ce fait par les gens qui entraient et sortaient, comme étant la nouvelle du jour, mais ne peut plus se rappeler les noms de ces personnes, etc.

Je présente donc aujourd'hui un fait de la plus haute gravité, un fait sur l'existence duquel il est impossible d'avoir le moindre doute. Trois ou

quatre heures avant que le Président Lincoln fût assassiné à Washington, le 14 avril 1865, le crime était connu et raconté dans un village que les prêtres de Rome ont créé et qu'ils habitent en grand nombre. Ce fait est authentique, indéniable. Les témoignages que nous avons pour le soutenir ne peuvent être affaiblis par aucun sophisme! Naturellement, chacun se demande comment une pareille nouvelle a pu s'être répandue dans ce village et quelle en a été la source?

Messieurs Conwell et Bennett affirment que c'est M. Linnerman qui leur a le premier communiqué cette étrange nouvelle, et M. Linnerman a confirmé ce fait. Mais il nous assure qu'il ne se souvient pas qui lui a raconté ce fait étrange. Or tous ceux qui le connaissent, savent que sa mémoire est excellente; il se rappelle encore les noms du Rév. M. Conwell et de M. Bennett, et les plus petites circonstances de son entrevue avec eux. Son silence voulu nous fait comprendre pourquoi il n'a pas osé assermenter sa déclaration. Sa conscience lui défendait d'affirmer son ignorance par serment. Nous lui rappellerons que ce sont des prêtres seuls qui ont pu lui annoncer ce crime à St. Joseph, avant qu'il arrivât à Washington. Ils étaient les affidés des Jésuites et des moines qui ont été les instigateurs du crime et les vrais directeurs du complot. Quiconque connaît les prêtres sait qu'ils n'ont pas de secrets entre eux, qu'ils se communiquent les uns aux autres tout ce qui tient au triomphe de leur Église. Ils sont les membres du même corps, les branches du même arbre, ils ne sont séparés ni par les distances, ni par le temps. La mort de Lincoln était une si impérieuse nécessité pour tous! Quoi de plus glorieux pour la sainte Église de Rome que la chute de cet insolent Lincoln, dont toute la vie s'était passée à prêcher l'égalité et la liberté si souvent condamnées à Rome, qui, baptisé par un prêtre, s'était fait protestant! Ce tyran sanguinaire, seul auteur de tous les maux qui désolaient le Nord et le Sud, devait tomber, et le jour était arrivé! Comment les prêtres de St. Joseph pourraient-ils cacher une si glorieuse nouvelle à leur ami dévoué, au fils généreux et soumis de leur Église? Ils lui apprennent donc à

l'oreille, que Lincoln et Seward meurent aujourd'hui. « Le jour est là où Dieu va délivrer la terre de ces deux monstres qui ont résisté à notre Saint Père le Pape, en continuant à combattre contre la Confédération du Sud, après qu'il l'eut prise sous sa protection. Ces deux misérables reçoivent aujourd'hui le juste châtiment de leurs forfaits. Vous pouvez annoncer leur mort sans crainte, car elle est certaine, inévitable. Mais ne dites jamais que nous vous l'avons prédite. » Et M. Linnerman a honorablement tenu sa promesse.

Chacun comprend maintenant que les prêtres n'ont pu annoncer la mort du Président Lincoln, plusieurs heures d'avance, que parce qu'ils le savaient; et ils ne pouvaient le savoir qu'autant qu'ils étaient dans le secret des assassins, qu'ils étaient leurs complices et que par conséquent Booth, Surratt et les autres n'étaient que leurs instruments.



Table des matières

Couverture

Préface	1
1. – La Bible et le prêtre de Rome.	7
2. – Le moine et le célibat.	12
3. – La confession des enfants.	19
4. – Le berger flagellé par ses brebis.	32
5. – La mort subite de mon père. – Le prêtre, le purgatoire et la vache de la pauvre veuve.	44
6. – L'orgie au presbytère.	53
7. – Préparation à la première communion. – Mariolâtrie.	62

8. – Études au Collège.	66
9. – L'éducation morale et religieuse du Collège.	76
10. – L'éducation d'un enfant protestant dans le collège ou le couvent de Rome.	88
11. – La théologie de l'Église de Rome.	97
12. – Les théologiens catholiques romains enseignent le mensonge et le parjure.	98
13. – Les catholiques romains ont le droit et le devoir, si le pape le commande, de faire mourir tous les hérétiques.	102
14. – Le célibat.	106
15. – Immoralité de la théologie de Rome, la mère des impudicités et des abominations de la terre.	117
16. – Quelques-uns des sujets sur lesquels le confesseur doit interroger ses pénitentes.	128
17. – Le sacerdoce de Rome, ou l'idolâtrie ancienne et moderne.	134
18. – Quelques conséquences remarquables du dogme de la transsubstantiation.	145
19. – Mon vicariat à St-Charles, Rivière Boyer.	156

20. – Louis-Joseph Papineau et les patriotes de 1887.	172
21. – Le grand dîner des curés; la sœur de M. Perras.	181
22. – M. l'abbé Bédard, curé de Charlebourg.	196
23. – Le choléra-morbus de 1834. – Admirable courage et dévouement des prêtres romains.	207
24. – Mon vicariat à St-Roch de Québec. – L'hôpital de marine. – La première fois que je porte le dieu galette dans la poche de mon gilet.	216
25. – La simonie; commerce étrange et sacrilège du sang de Jésus-Christ. – Société des Trois Messes et Société d'une Messe.	220
26. – Le commerce des messes.	230
27. – Leçons de tempérance et d'anatomie. – Conséquences fatales de l'intempérance.	236
28. – Conversion de protestants à l'Église catholique.	250
29. – Activité dans la prison et ce qui s'en suivit.	257
30. – Maladies et guérisons. – Les miracles de l'Église de Rome.	264
31. – Ma nomination comme curé de Beauport.	282

32. – Etablissement de la Société de Tempérance à Beauport.	290
33. – Extension de l'œuvre. – Fin de l'opposition du clergé.	297
34. – Visite d'un protestant.	307
35. – Témoignages d'estime et de reconnaissance.	311
36. – Kamouraska.	322
37. – La tempérance à Kamouraska. – Scandales publics.	333
38. – La confession auriculaire.	340
39. – Le Monastère des Oblats de Marie-Immaculé.	364
40. – Dernier combat contre l'intempérance.	382
41. – A propos d'un sermon sur la Vierge.	400
42. – Les saints pères.	411
43. – Vastes projets de l'évêque de Chicago.	422
44. – Haine de l'évêque de Montréal.	431
45. – Ma colonie de Sainte-Anne.	445

46. – Lutte contre l'évêque O'Ragan. – La paix est enfin faite entre l'Église et moi.	453
47. – Rupture avec Rome.	467
48. – En marche vers la lumière et la liberté.	479
49. – Extension de la réforme. – Dangers et délivrances.	494
50. – L'Église romaine et la liberté.	509
51. – L'Église romaine, Abraham Lincoln et la guerre de Sécession.	527
52. – L'Église romaine et l'assassinat du Président Lincoln.	539
4ième de couverture	569

On l'a appelé *Le Luther Canadien*, et en vérité ce titre n'apparaîtra pas usurpé à ceux qui liront ici son autobiographie. Né à Kamouraska au Québec, Charles CHINIQUEY (1809-1899) fut dans la première partie de sa vie un prêtre catholique extrêmement zélé, mais souvent désemparé par la corruption de ses supérieurs hiérarchiques, et attristé par leur hostilité envers la lecture de la Bible. Orateur charismatique et puissant, il acquit dans son pays une grande notoriété dans sa lutte contre l'alcoolisme, qui ravageait alors le peuple canadien. Sur l'appel de l'évêque de Chicago il émigra ensuite vers les plaines fertiles de l'Illinois pour y fonder Sainte-Anne, une colonie destinée à accueillir ses compatriotes miséreux. C'est là que constamment en butte à l'opposition de son Église, qui lui interdisait de promouvoir la lecture des Écritures chez les laïques, il finira par rompre avec Rome, et par se déclarer Protestant.

Proportionnelle à sa réputation, la secousse de sa conversion agita longtemps l'opinion publique; d'autant que dans ses livres Chiniquy dévoilait les turpitudes des prêtres catholiques, en particulier les questions scandaleuses qu'ils s'étaient engagés à poser aux femmes mariées, dans le confessionnal, et les conséquences désastreuses qui résultaient de leur voyeurisme. Paru premièrement en français en 1885, cet ouvrage en deux volumes eut beaucoup moins de succès que sa version anglaise; il fut néanmoins partiellement réédité au vingtième siècle par des éditeurs francophones. Voici donc dans son entier ce pavé du patrimoine polémique évangélique; son appendice n'en est pas la partie la moins intéressante, puisqu'on y apprend le rôle des Jésuites dans la guerre de Sécession, et dans l'assassinat d'Abraham Lincoln, ami personnel de Charles Chiniquy.

